

Parcours professionnels de membres de la communauté marocaine en région liégeoise des années 1970 aux années 1990

Auteur : Salhi, Mohamed

Promoteur(s) : Geerkens, Eric

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en histoire, à finalité approfondie

Année académique : 2018-2019

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/8450>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



Faculté de Philosophie et Lettres
Département des Sciences historiques

**Parcours professionnels de membres de la
communauté marocaine en région liégeoise des
années 1970 aux années 1990**

Vol. 2 (annexes)

Année académique 2018-2019

Mémoire présenté par Mehdi SALHI
en vue de l'obtention du grade de Master en Histoire

Promoteur : Éric GEERKENS
Lecteurs : Hassan BOUSETTA
Christophe BRÜLL

Photographies de sources

La première partie de ce volume contient des photographies de sources utilisées dans le mémoire. Ensuite viennent les retranscriptions intégrales des interviews réalisées.

Liste des entretiens

Dans ce volume, chaque entretien est numéroté indépendamment des autres (ce qui a facilité la rédaction du mémoire). Voici la liste des entretiens accompagnés avec le nombre de pages. En « en-tête » de chaque page, figure le nom de la personne interviewée (le but étant de faciliter la navigation dans ce volume).

- 1) Entretien 1 avec Youssef Ben Jelloun 15p.
- 2) Entretien 2 avec Yassine Ghalaoui 8p.
- 3) Entretien 3 avec Rachid Fakchich 9p.
- 4) Entretien 4 avec Ahmed Ben Chekroun 7p.
- 5) Entretien 5 avec Leila Jebara 6p.
- 6) Entretien 6 avec Fatima Jebara 7p.
- 7) Entretien 7 avec Soufiane El Bakri 7p.
- 8) Entretien 8 avec Khalil Jebara 7p.
- 9) Entretien 9 avec Tarek Mezmez 20p.
- 10) Entretien 10 avec Rafik Al Hammoumi 12p.
- 11) Entretien 12 avec Hamza Belkhatir 8p.
- 12) Entretien 13 avec Mohamed Assahle 8p.
- 13) Entretien 13 avec Farouk Choukri 18p.
- 14) Entretien 14 avec Adil Sali 22 p.
- 15) Entretien 15 avec Mahmud Benjida 11p.
- 16) Entretien 16 avec Younes Benhamou 10p.
- 17) Entretien 17 avec Farah Al Hammoumi 5p.
- 18) Entretien 18 avec Rania Semlali 13p.
- 19) Entretien 19 avec Farid Omar 13p.
- 20) Entretien 20 avec Nabil Jebara 7p.
- 21) Entretien 21 avec Karim Bakhtar 18p.
- 22) Entretien 22 avec Fouad Ilari 10p.
- 23) Entretien 23 avec Samir Kichaoui 19p.
- 24) Entretien 24 avec Ayoub Allachi 14p.
- 25) Entretien 25 avec Kadir Mabrouk 12p.

Méthodologie des retranscriptions

Nous avons tenté de respecter au mieux les paroles précises des témoins rencontrés. Cependant, il est toujours possible que des erreurs de compréhension, d'audition, d'écriture ou d'interprétation se soient glissées dans la transcription des entretiens. Vous retrouverez les questions et réactions de l'auteur en gras, et les réponses des témoins en police normale.

Certains passages hors de propos ou « délicats » ont pu être coupés et non-transcrits, soit à la demande du témoin, soit de notre propre initiative. Les tics de langage et hésitations ont été écrites seulement dans les cas où ceux-ci étaient nécessaires à la compréhension ou révélateurs pour l'analyse.

Nous précisons que certains de ces entretiens sont le fruit d'un travail collectif, mais que l'auteur assume seul la responsabilité de leur transcription.

Enfin, rappelons que les entretiens ayant été rendus anonymes, les noms qui ont été imaginés sont purement fictifs et que toute ressemblance avec une personne authentique est un pur hasard.

Annexes – photographies de sources

Ces doc. sont tous issus de : AEL, Tribunal de commerce de Liège, Versement 1890-1984, Farde reprenant tous les commerçants d'origine marocaine.

Annexe 1 – Exemple de demande d'immatriculation par une personne physique

Registre du commerce de _____, n° _____ 1

FORMULE 1/A

Demande d'immatriculation par une personne physique (1)
(Articles 4, 7, 8, 12, 19 et 21 des lois coordonnées sur le registre du commerce)

1. Nom (2) : _____
Prénoms : _____
Surnom ou pseudonyme : _____
Sexe : _____
Profession(s) (3) : _____

Domicile : _____

2. Lieu et date de naissance : _____

3. Nationalité (4) : _____

4. Nom (2) et prénom du conjoint : _____
Lieu et date du mariage : _____
Régime matrimonial (5) : _____

Date de la transcription du divorce ou de la séparation de corps : _____

5. Si le demandeur est mineur :
— identité et adresse du père ou de la mère qui l'a autorisé (6) et date de l'autorisation : _____
— ou, juridiction qui a homologué la délibération du conseil de famille qui l'a autorisé (6) et date de cette décision : _____
Dans l'un ou l'autre des cas ci-dessus, date du dépôt de cette autorisation et greffe du tribunal où le dépôt a eu lieu : _____

6. A. Si le demandeur compte ouvrir un seul établissement dans le ressort judiciaire (ou, en cas de réimmatriculation, s'il n'y exploite qu'un établissement) :

a) activité commerciale unique ou, éventuellement, activités commerciales de nature différente que le demandeur se propose d'exercer (indiquer en premier lieu l'activité considérée comme principale) (7) : _____

b) adresse de l'établissement où l'activité commerciale sera exercée (8) : _____




c) dénomination, enseigne éventuelle de l'établissement (2) : _____

d) nature de l'établissement (9) : _____


e) date du début de l'activité commerciale : _____

M. B. 1964 — 3345-D

Annexe 2 – Exemple de carte professionnelle

<p>[REDACTED]</p> <p>[REDACTED]</p> <p>[REDACTED]</p> <p>[REDACTED]</p> <p>[REDACTED]</p>	
<p>ACTIVITES DE CARACTERE LUCRATIF EXERCISEES PAR LE TITULAIRE</p> <p>- Exploitation [REDACTED] ainsi que la [REDACTED] (licence [REDACTED]).</p> <p>- Exploitation (en association avec [REDACTED] d'un commerce de détail en [REDACTED])</p>	
	<p>26 AOUT 1975</p> 

Copie certifiée conforme à l'original
Maire de Polce, *alpt*

<p>La durée de validité de cette carte est prolongée jusqu'au</p> <p style="text-align: right;">SCEAU</p>	<p style="text-align: center;">ROYAUME DE BELGIQUE</p> <p style="text-align: center;">MINISTÈRE DES CLASSES MOYENNES</p>  <p style="text-align: center;">CARTE PROFESSIONNELLE pour Étrangers</p> <p style="font-size: small;">La carte professionnelle doit être présentée à toute réquisition des fonctionnaires et agents chargés de veiller à l'application de la réglementation de l'activité professionnelle des étrangers.</p> <p style="font-size: small;">L'activité prévue par la présente carte ne peut être exercée que si le titulaire est porteur d'un titre de séjour régulier ou d'un document ou visa l'autorisant à voyager en Belgique.</p> <p style="font-size: x-small; text-align: center;">PARAGON, 17, RUE D'ITALIE, BRUXELLES</p>
<p>AU NOM DU MINISTRE : Le Fonctionnaire délégué,</p> <p style="text-align: right;">TIMBRE FISCAL</p>	
<p>La durée de validité de cette carte est prolongée jusqu'au</p> <p style="text-align: right;">SCEAU</p>	
<p>AU NOM DU MINISTRE : Le Fonctionnaire délégué,</p> <p style="text-align: right;">TIMBRE FISCAL</p>	
<p>La durée de validité de cette carte est prolongée jusqu'au</p> <p style="text-align: right;">SCEAU</p>	
<p>AU NOM DU MINISTRE : Le Fonctionnaire délégué,</p> <p style="text-align: right;">TIMBRE FISCAL</p>	

Annexe 3 – Exemple de déclaration de faillite

Greffier (de [REDACTED] du [REDACTED] du tribunal de commerce) de [REDACTED]

REGISTRE DU COMMERCE [REDACTED] le [REDACTED] 19 [REDACTED]

Application de l'article 25, alinéa 1^{er} des lois coordonnées sur le registre du commerce

AVIS N° 1

Monseigneur le Directeur,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que

M. [REDACTED] (1)
né le [REDACTED] à [REDACTED]
la société [REDACTED] (1)
adresse : [REDACTED]
commune : [REDACTED]
inscrit(e) au registre du commerce de [REDACTED]
sous le n° [REDACTED] Rayé le [REDACTED]
a été l'objet d'un ^{(1) arrêté} jugement (1) rendu le [REDACTED]
numéro du rôle s/n° [REDACTED]
par (1) la ~~Généraliste~~ [REDACTED] de [REDACTED]
le tribunal [REDACTED] de commerce de [REDACTED]
en cause **du précité** contre [REDACTED]
et ayant pour objet (2) : **sa déclaration en état de faillite**

Annexe 4 – Exemple de demande de radiation

Registre du commerce de : [redacted], N° [redacted]

FORMULE III ✓ 3.1
REQUETE EN RADIATION DE L'IMMATRICULATION (1)
(article 18 des lois coordonnées sur le registre du commerce).

S'il s'agit d'un commerçant :
Nom (2) : [redacted]
Prénoms (2) : [redacted]
Domicile : [redacted]
Lieu et date de naissance : [redacted] Pays : [redacted]
Date de la cessation effective de l'activité commerciale : [redacted]
Décès survenu le : [redacted]
Transfert de toute l'activité commerciale dans le ressort de (3) : [redacted]
Cession effectuée le : [redacted] au profit de (nom, prénoms, domicile du commerçant ou raison sociale, dénomination, nature et siège social de la société, numéro d'immatriculation au registre commerce et greffe) : [redacted]

S'il s'agit d'une société commerciale :
Raison sociale et nature de la société (2 et 4) : [redacted]

Annexe 5 – Exemple de document de taxe d'ouverture

Administration des douanes et accises
BUREAU N° [redacted]

Bureau des Accises de Liège
43, rue Louvrex
C. C. P. 27.52;

**TAXE D'OUVERTURE DES DEBITS
DE BOISSONS FERMENTEES**

A Liège, le 16 mai 1969. 19

M [redacted]
né à [redacted]
Le débit de boissons fermentées situé à [redacted]
rue [redacted] n° [redacted] et décrit au plan
annexé à la déclaration que vous avez souscrite le [redacted]
peut être mis en exploitation à partir du [redacted]

Cette autorisation n'est consentie toutefois que sous réserve du paiement du supplément de taxe éventuellement exigible dans le cas où la valeur locative déclarée du débit serait reconnue insuffisante.

Salutations distinguées.

Pour copie certifiée conforme, délivrée sur papier libre, pour valoir exclusivement en matière des lois relatives au registre de commerce coordonnées le 20.7.1964.
Liège, le [redacted]
Pr le Receveur

Pr LE RECEVEUR DES ACCISES,
(CESAR)

**ACCISES
15 V 1969
LIEGE**

Annexe 6 – Exemple de procuration

P R O C U R A T I O N
=====

Je soussigné(e) (nom, prénom, lieu et date de naissance)-
[REDACTED]
[REDACTED] rue [REDACTED] n° [REDACTED]
domicilié(e) à [REDACTED]
DONNE POUVOIRS à : (nom, prénom, lieu et date de naissance)-
[REDACTED]
[REDACTED] rue [REDACTED] n° [REDACTED]
domicilié à [REDACTED]
de me représenter / au registre du commerce de LIEGE afin de
procéder à mon INSCRIPTION pour l'activité commerciale
suivante : (préciser la nature du commerce, la date du début
de l'activité commerciale, l'adresse de l'établissement, le numéro
-ro de compte courant en banque, nom et adresse de la banque
OU numéro de C.C.P.):
[REDACTED]
[REDACTED]
[REDACTED]
[REDACTED]

Retranscriptions des entretiens oraux

Entretien 1 avec Youssef Ben Jelloun

(Le 20 mars 2018, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 2h 20

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

Quel votre nom et prénom ? Où êtes-vous né ?

Youssef Ben Jelloun, né en 1961 à Casablanca au Maroc. J'ai vécu jusqu'en 65 au Maroc puis je suis parti en Algérie, vivre dans ma famille maternelle. Ensuite, je suis parti vivre à Alger et enfin à Oran où j'ai fait ma primaire. Je suis retourné au Maroc pour entamer mes secondaires jusqu'au baccalauréat.

Quelle était la profession de vos parents ?

Ma mère était standardiste à Casablanca puis elle a travaillé à la poste en Algérie. Quand ma mère s'est remariée, j'ai vécu avec mon grand-père maternel. Lui il travaillait au Maroc à Casablanca dans l'inspection des transports, il a fui l'Algérie pendant la guerre d'indépendance avec mon oncle car tous deux combattaient les forces coloniales françaises. Il est rentré en Algérie (originaire du Sud-Ouest, Ksar Chlela) au moment de l'indépendance et a conservé la même fonction qu'au Maroc. La plupart de ma famille du côté paternel et maternel s'est installée à Casablanca. Mes tantes (maternelles) travaillaient à la défense et à la Sonatrach (la société de Apétrole algérien). Du côté paternel, des origines plus modestes. Un de mes oncles travaillait à la Pharmacie centrale algérienne. Mon grand-père travaillait comme maçon en tant que petit indépendant, il ne travaillait qu'avec une personne. Il possédait des terres dans le Sud de l'Algérie. Il n'a pas bien exploité ses terres et les vend à la fin de sa vie pour se faire un peu d'argent. Mon père a travaillé dans l'armée au sein de l'aviation pendant quelque temps. Il avait un diplôme de couture et s'est donc reconverti en tant qu'expert de l'habillement au sein de la police marocaine, il va se faire connaître avec son métier car il l'oblige à contacter beaucoup de monde. Il avait un grade de brigadier-chef qui est devenu un poste d'inspecteur principal au sein de la police marocaine. Il obtient une pension d'inspecteur principal sans jamais faire le travail de policier seulement au niveau de la logistique. Voilà les conditions dans lesquelles j'ai grandi. Après avoir fait mes études secondaires au Maroc, j'ai décidé de venir en Belgique.

Quelles sont les raisons qui vous ont poussé à venir en Belgique ?

Dans ma dernière année de Bac, j'ai envoyé des demandes d'inscriptions pour m'inscrire dans des écoles supérieures ici en Belgique. J'ai eu des réponses positives de la part de l'ISIL (école d'ingénieurs) et l'école d'Informatique de Seraing. Une fois le bac obtenu, j'ai reçu une acceptation de la part d'une école de formation de professeurs de math au Maroc mais la formation a lieu en Belgique. (INES) Donc c'était un contrat entre la Belgique et le Maroc sur la formation de professeurs de mathématiques. J'ai reçu un accord pour devenir professeur de math mais je ne voulais pas faire ça au Maroc et j'ai souhaité travailler dans l'informatique. J'ai fait deux ans dans l'école d'informatique, c'était un graduat de deux ans mais je n'ai pas

obtenu mon diplôme de graduat. J'ai fait l'Eccsac après puis enfin une formation au centre islamique de Bruxelles pour avoir une formation théologique. Depuis mon enfance, j'ai eu un intérêt particulier pour la religion. J'ai eu une formation religieuse dans les mosquées au Maroc mais aussi avec certains réseaux d'amis. En passant le cours, je me suis retrouvé 12^{ème} du concours en Belgique. A partir de 87, j'ai travaillé comme enseignant de religion islamique.

A quel moment, avez-vous décidé de quitter le Maroc ?

Au début de la fin de ma scolarité, je me suis inscrit dans les universités marocaines, j'avais un diplôme en sciences expérimentales c'est à dire scientifique, je me suis inscrit dans l'université de biologie. C'est un domaine que j'aimais bien. Ensuite j'ai passé un concours de médecine, à l'époque il prenait peu de candidats. Sur 5000, il ne prenait que quelques dizaines et cela fonctionnait beaucoup par pistons. J'ai aussi essayé de passer par la Tunisie pour faire la médecine mais difficile. Mon oncle était directeur d'une école de pétrochimie en Algérie et je voulais faire une formation chez lui mais il m'a conseillé d'aller en Europe. J'ai fait des demandes en Allemagne (ayant pris des cours d'allemand en secondaire) et en Belgique.

Pourquoi justement la Belgique et pas la France ou la Suisse ?

La France m'intéressait pas beaucoup. Je préférais la Belgique parce qu'on avait une bourse spéciale marocaine et le minerval de l'école nous était payé. Il y avait des accords spécifiques entre la Belgique et le Maroc mais qui ne vont pas durer. En France, ce que j'entendais à l'époque c'est que la vie était chère. Je suis parti en Belgique en 1983.

Est-ce que c'était un choix décidé à l'avance ou non ?

C'était une décision réfléchie à l'avance, j'ai envoyé des préinscriptions partout notamment en Allemagne et même à Lille. Ceux qui m'ont beaucoup répondu, c'est la Belgique avec l'ISIL, l'INES et l'école d'informatique.

Est-ce que c'était directement sur Liège ?

Oui je suis venu directement à Liège et quand je suis arrivé je me suis installé au foyer des étudiants étrangers près de la Cathédrale. Je suis resté trois ou quatre jours et ce n'était vraiment pas terrible. J'ai été étonné car j'avais une vision complètement différente de l'Europe. Je me suis même disputé avec les responsables du foyer en leur disant que nous n'étions pas des prisonniers, que ce n'était pas normal. Et je me suis installé à Seraing mais c'était une année difficile au niveau financier et climatique. C'était la première fois que nous étions à l'étranger et il y a eu une chute de température importante cette année-là en Belgique. La Meuse était gelée et nous n'avions pas le chauffage à ce moment-là. Très difficile. On a dépensé l'argent trop vite, la bourse avait du retard et on n'osait pas trop demander à nos parents.

Quelles étaient les étapes préliminaires pour pouvoir venir en Belgique ?

Une demande de Visa étudiant, une demande de bourse marocaine, l'ambassade nous délivrait les bourses. C'était dix mois de bourses c'est à dire 7000 francs belges et les frais d'inscriptions 40.000 francs. La bourse n'était pas suffisante, nous n'avions aucune aide en Belgique, on se débrouillait, on travaillait pendant les vacances dans les camions poubelles, ... etc.

Combien vous a coûté le voyage et aviez-vous un peu d'économies pour le voyage ?

Mon père m'a accompagné à la frontière. De là, un tunisien m'a déposé à Bordeaux en auto-stop. J'ai pris le train de Bordeaux à Paris. Arrivé à Paris, je me suis rendu chez la sœur de ma

belle-mère. Et j'ai pris le train pour venir jusqu'à Liège. Là j'ai été renseigné sur place et je me suis rendu au foyer des étrangers où j'ai rencontré des marocains dans la même situation que moi. Nous n'avions pas encore la bourse et moi j'avais 40.000 francs belges que j'avais pris avec moi du Maroc.

Quand vous êtes arrivés aviez-vous envisagé un billet retour ?

Oui je voulais juste mon diplôme et repartir au Maroc. Je n'ai pas aimé la première année ici, elle était vraiment dure. Mais je ne voulais pas repartir directement, je voulais aller en Suisse ou au Canada où j'avais de la famille et des contacts. Mais le destin a voulu que je reste ici.

La situation difficile de la première année vous a-t-elle poussée au départ ?

Oui, on a aussi fait plein de manifestations à Bruxelles devant l'ambassade avec les étudiants marocains avec l'UNEM (Union des étudiants marocains). Certains de mes amis ont fait grève de la faim en réaction au projet Gol sur les 2% d'étrangers. Un de mes amis syndicaliste au Carrefour menait la lutte. On a été très actifs au niveau politique, on n'acceptait pas la situation dans laquelle on vivait. C'était la misère, on devait se débrouiller pour la fin du mois. La bourse arrivait en retard et n'était pas suffisante mais on s'entraidait pour s'en sortir avec d'autres étudiants marocains. J'ai travaillé pendant les vacances dans divers secteurs comme la cueillette de fruits, le ramassage des poubelles, ... Ce n'était pas facile.

Dans votre premier logement, avez-vous habité seul ou avec d'autres ressortissants marocains ?

J'étais avec des amis de Rabat qui étaient dans la même école que moi au Maroc, on habitait ensemble. Ça présentait des avantages et des inconvénients. La plupart des marocains de l'école de Seraing venait de Rabat par le bouche à oreille. Il y'en avait beaucoup que je ne connaissais pas et on avait un groupe de la même école secondaire que moi à Rabat (6 ou 7). A Seraing, j'ai loué, avec un ami de Rabat, une chambre au-dessus du café Cockerill à Seraing (quelques mois plus tard L'ambiance n'était pas adaptée pour des étudiants : beaucoup de passages, beaucoup d'alcool, faire la cuisine dans la cuisine du café. On a déménagé rue du chêne à Seraing, c'était un logement d'une pièce mais c'était cher et difficile d'y vivre (près de 6000 francs pour des étudiants, c'est beaucoup). Le propriétaire nous a fait signer un bail mais on ne savait pas ce que ça voulait dire. C'était un bail d'un an avec un paiement de deux mois de caution. On est resté quelques mois puis on a réussi à partir de là grâce à un ami italien qui a convaincu le propriétaire italien de nous rendre notre caution et de nous laisser partir du logement car nous ne voulions pas rester en Belgique. Cet ami italien nous a aidé dans beaucoup de difficultés et il nous a apporté beaucoup de solutions. Nous avons déménagé dans une maison juste à côté de l'école d'informatique de Seraing.

Combien de personnes vivaient dans la maison ?

On était 4. Moi, un ami de Casablanca, un ami très proche de moi de Rabat et il y avait un autre copain qui lui a ouvert un magasin de vêtements à opéra dans les années 90. La situation restait difficile avec le froid (on avait qu'un chauffage à Charbon), le manque d'argent et on n'avait pas l'habitude de cuisiner (on était restreint aux œufs et au pain). On essayait de trouver des combines pour manger pas cher comme profiter des tickets de la cafétéria et les réutiliser plusieurs fois.

Vous avez déménagé 4 fois en deux ans ?

Non en un an, j'ai déménagé 4 fois. Les deux kots à Seraing puis la maison puis j'ai intégré l'internat. Après je suis descendu sur Liège, j'avais un ami d'enfance de Rabat qui lui était venu une année plus tôt et a fait ses études à l'ISIL. Il m'a passé une chambre à Liège quand je suis parti de Seraing. A cette période, l'immigration marocaine venant en Belgique était

d'origine pauvre car l'état marocain se chargeait d'aider ceux qui allaient en Belgique (la bourse, l'administration, les frais d'inscriptions, ...). Nous on venait de la classe moyenne marocaine, il y avait des gens aisés qu'on ne voyait pas du tout et y a avait des gens pauvres qui avait peu de ressources en Belgique et dont la situation était dure avec des moments pas faciles (tuberculose, sans abris, ...).

Dans les quartiers où vous avez vécu, Comment étaient vos relations avec vos voisins, votre entourage ?

A Seraing, c'était spécifique. Mon oncle m'avait dit : "Vous êtes dans une ville de cowboy ici". La commune était un peu plus isolée de la ville et on n'y connaissait pas les étrangers. Quand nous sommes venus nous, les habitants du quartier nous regardaient bizarrement. On était comme des extraterrestres. A Liège, c'était moins le cas, il y avait moins d'immigrés dans les années 80. Et à Seraing, c'était pire. Nous étions étonnés des réactions des gens comme s'ils n'avaient jamais vu d'être humains. Ce qui fait que même au niveau des étudiants, on sentait une division forte entre notre grand groupe de marocains et les belges. La première année, ce n'était pas évident mais les autres années, il y a eu plus d'ouverture et d'entraide. Beaucoup de choses nous choquaient, les relations entre les jeunes. C'était bizarre pour nous. On a remarqué un système social fort qu'on ne connaissait pas au Maroc. Mais on a vu une froideur dans les relations sociales comme celle du climat. Tu peux crever de ne rien trouver et personne ne va t'apporter aucune aide. Si tu as de quoi vivre, tu t'en sors sinon tu es ignoré. Certains d'entre nous ont mal tourné, il y en qui ont commencé à voler dans les supermarchés. Il y en a qui sont devenus des criminels comme une personne que je connais qui est devenu cambrioleur et s'est retrouvé dans une affaire d'homicide lorsqu'un cambriolage a dérapé, il a pris 30 ans de prison. Un autre volait des sacs. Un voisin qui s'est suicidé. Une génération sacrifiée, c'était très dur. Le climat, les relations avec les gens d'ici mais aussi avec les immigrés et même entre immigrés marocains. On était à Seraing, les immigrés c'était à Liège, il n'y avait presque pas de contacts. Une fois à Liège, j'ai commencé à avoir plus de contacts mais à Seraing, ce n'était pas facile.

Et avec les commerces de proximité ? Avec la police de quartier ?

On sentait qu'il y avait un peu de racisme mais les étudiants ne se laissaient pas faire, les gens osaient moins. Avec les immigrés, qui ne savaient pas lire et écrire, il y avait plus de racisme. On avait peu de contacts avec l'extérieur. Un exemple dans une fête de l'école où il y a une petite dispute et ça a débordé entre marocains et belges mais pour finir ça s'est directement calmé mais il y avait des tensions. Au niveau des professeurs, le directeur était très ouvert et à l'écoute de nos problèmes. Pendant le mois de Ramadan, il nous laissait la clé de la cafétéria et même des plats et des aliments pour la rupture du jeûne. Cela influençait les professeurs à avoir une attitude d'ouverture. Par contre, au niveau des points, on voyait des injustices. S'il y avait deux étudiants, un belge et un étranger, qui avaient la moyenne, on laissait réussir le belge et on faisait rater l'étranger. L'argument qu'on nous donnait est que le diplôme allait à l'étranger et que sa crédibilité était importante. Ce n'était pas du racisme, il y en avait du racisme de certains professeurs toujours mais il y avait pas un climat de racisme constant. C'était surtout entre les étudiants qu'il existait des réflexes. Avec le recul, je trouve que c'est nous qui nous sommes isolés des autres. On était entre nous. On n'a pas fait un pas vers eux alors qu'eux faisait des gestes et voulait discuter avec nous. Mais ça c'était surtout pendant la première année, la deuxième année était plus cool, on discutait plus ensemble.

Quel est votre parcours scolaire en Belgique ?

Après Seraing, j'ai été à Liège à l'Eccsac. Une école de gestion et de comptabilité d'entreprise et là j'ai fait deux ans aussi. Mais je me suis arrêté après la première année vue que je venais

de rencontrer mon épouse. J'ai alors suivi des cours au centre islamique pour devenir professeur de religion. J'ai commencé à être prof de religion en 87.

Pourquoi ce choix de devenir professeur de religion ?

Parce que quand je suis venu en Belgique, j'étais très pris par la religion et aussi pratiquant. En Belgique, j'ai eu l'impression que je suis un peu éloigné de la religion, je n'arrêtais pas d'y penser et je sentais comme un appel. Je suis revenu à la religion et j'ai vu une opportunité à saisir avec le cours de religion islamique alors je n'ai pas hésité. J'ai eu terminé à l'Eccsac en 86, je me suis marié et j'ai entamé la formation en 87. La semaine je travaillais et le week end je faisais la formation.

Quelle est la suite de votre parcours professionnelle ?

J'ai travaillé jusque 1992 comme professeur, entretemps j'ai eu mes deux filles, et puis ça me contentait plus la fonction publique. Je voyais plus loin je voyais plus grand, je ne me voyais pas toute ma vie comme enseignant. Je voulais faire du commerce. J'ai commencé par les marchés d'occasion comme Outre-Meuse, Saint-Gilles, ... J'achetais et je vendais. J'ai commencé ensuite à m'installer aux marchés d'Amercoeur et d'Ivoz-Ramet. J'achetais des livres et des objets de Bruxelles que je revendais là. Ensuite j'ai commencé à participer aux salles de ventes aux enchères notamment celle de Droixhe, je prenais des risques et ça marchait. J'ai commencé avec un lot de plastique que j'ai vendu pendant des années puis un lot d'informatique. Enfin je me suis intéressé aux livres islamiques, j'ai contacté une maison d'édition à Paris et ils m'ont proposé d'ouvrir une librairie avec eux en SPRL. Ça a donc commencé entre 92 et 93.

Est-ce que c'était un choix ou une nécessité de devenir enseignant ?

Non c'était une occasion que j'ai saisie. Et j'aimais le faire même si je n'étais pas formé pédagogiquement J'avais déjà enseigné un peu au Maroc dans des écoles coraniques. Je pense que c'était une belle réussite que ce soit avec les élèves et même avec les parents. J'ai donné cours en primaire et en secondaire. A la ville de Liège, à Waremme, aux beaux-arts, aux Ipes de Herstal et de Seraing et plusieurs autres écoles secondaires. Mais la majorité de mon travail était dans le primaire.

Pendant cette période, est ce que votre situation professionnelle était stable et assurée ? Aviez-vous des périodes sans emploi ?

Oui j'ai eu des problèmes quand j'étais à la province. Je suis parti en pèlerinage en 1992 et à l'époque c'était le centre islamique qui donnait les désignations. Et puis après le meurtre du recteur du centre islamique, c'était une période de troubles liés avec la situation en Iran. Ils ont arrêté les désignations venant du centre islamique. Depuis le début, le cours de religion islamique déchainait les passions. Je me rappelle Charles Piqué qui interdisait les cours de religion dans sa commune et d'autres problèmes. Ils ont choisi un groupe de marocains venant des milieux de gauche et pro-FGTB qui devaient donner les désignations que l'on nomme le Conseil des Sages et ils ont eu un exécutif. J'ai donné cours à Herstal et j'ai travaillé avec l'un du Conseil des Sages. Une connaissance faisant partie de l'exécutif a voulu ma place à Herstal et ils ont fait une combine pour me sortir de la Province. Et j'ai décidé de partir en Pèlerinage à ce moment-là.

On a vu que vous avez eu un moment de limite dans votre ascension professionnelle.

Pas vraiment, à ce moment-là j'étais déjà dans le commerce et j'avais des propositions pour lancer cette SPRL. Donc, en fait, cette situation m'a aidé un petit peu à me lancer dans le commerce.

Etiez-vous syndiqué ?

J'étais à la CSC. Au départ, j'étais FGTB mais après CSC.

Comment étaient les relations avec le délégué syndical ?

Moi je n'avais pas de problèmes en général sauf exceptions notamment avec une syndicaliste à qui j'ai demandé de l'aide sur ma situation professionnelle et avec qui la discussion ne s'est pas bien passée du tout. Je ne l'ai vue qu'une fois et je n'ai plus voulu la rencontrer

Etiez-vous bien informé de vos droits dans la fonction publique ?

Pas terrible, si vraiment on avait besoin de quelque chose oui. Mais de ce côté-là, je trouve que la FGTB était mieux mais elle avait des positions sur le foulard et la religion islamique trop laïquardes. Mais La CSC faut vraiment chercher quelqu'un pour t'aider, ils ne te facilitent pas la tâche. Ce n'est pas une aide volontaire, il faut la chercher.

Est-ce que vous avez pris part à des conflits et à des mouvements sociaux ?

Oui, la lutte sur les salaires, on a participé aux manifestations et on s'est mis en grève.

Vous souvenez vous de quels conflits ?

En 91, il y avait beaucoup de manifestations, on sortait dans les rues mais je ne me souviens pas des revendications. Mais j'ai participé à beaucoup de manifestations contre le Maroc.

Quelles manifestations exactement ?

Quand on était étudiant, pour les bourses devant l'ambassade du Maroc. J'ai participé aux événements de 85 suite à des tueries à Casablanca de la part de Hassan II notamment à Nador. En réaction, on a fait des manifestations contre la dictature, les massacres, le régime royaliste, la pauvreté au Maroc. Y avait soit les gauchistes purs et durs, soit les musulmans. Un ami à moi Aziz est de gauche mais respecte les musulmans, les autres étaient antireligieux notamment les communistes de Il Al Aman qui se sont opposés aux islamistes et ça se reflétait ici aussi en Belgique. J'ai participé à un groupe culturel marocain, on a fait une revue et mon nom y figure notamment un article. On était des étudiants avec pas mal de gens de gauche et moi je représentais plus les modérés. J'étais coordinateur et on a fait une soirée. Et puis j'ai laissé tomber toute cette ambiance et j'ai été à la mosquée.

Est-ce que votre travail d'enseignant suffisait à répondre à vos besoins premiers (logement, nourriture, transport) ?

Oui, à l'époque, ce n'était pas grand-chose par rapport à aujourd'hui. Je Touchais 37.000/ 38 .000 francs belge ce qui fait que 800 € mais c'était de l'argent en suffisance. Avec 1000 francs belges c'est à dire 25€, on remplissait un caddie. Quand j'étais étudiant, je louais une chambre 1000 francs belge. Si on louait à 8000 francs belge, c'était le plus cher. Le cout de vie du franc belge, ce n'était pas la même chose. Il avait de la valeur.

Disposiez-vous d'un salaire vous offrant une vie confortable ?

Moi et mon ex-femme on travaillait tous les deux. On vivait tranquillement, on n'avait pas de l'argent de côté mais on vivait pas en manque.

Est- ce que ce salaire convenait à ce que vous espériez ?

Non, moi j'étais jeune donc je voyais l'avenir plus loin, c'est pour ça que je me suis lancé dans le commerce.

Est-ce que vous arriviez à entrevoir un avenir plus serein pour vos enfants grâce à votre situation ?

Oui, parce qu'il y avait un niveau moyen qui permettait de vivre tranquillement. Mais moi je pensais ... Quand on est jeune, on pense toujours à faire le maximum, assurer plus l'avenir. Je pensais à des choses plus grandes, des sociétés,

A l'aide de votre travail, vous sentiez-vous moins préoccupé par les questions financières et aviez-vous plus de temps à consacrer à d'autres activités ?

Oui, mais je pouvais faire du sport ou voyager mais ça ne me remplissait pas la tête. Je cherchais d'autres choses, assurer un avenir, faire plus de Travailler. Je travaillais la semaine et le week-end, j'allais faire les marchés, etc. J'avais des ambitions plus grandes.

D'où vient le choix de devenir indépendant ?

C'est ça, je pensais qu'un indépendant peut avoir la possibilité de plus réussir qu'un salarié. Un salarié, tu es limité dans ton salaire, tu peux mettre un peu de côté mais ça ne te permet pas d'évoluer, de prospérer. Un indépendant de rien du tout, tu peux être au sommet. Moi je voulais pour moi, pour mes enfants, pour un avenir plus sûr et tranquille.

A quel moment avez-vous décidé de devenir indépendant ?

Moi quand je suis allé demander ma femme en mariage, son père m'a demandé : "Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?" et moi j'ai répondu que j'étais enseignant mais mon projet c'est de faire du commerce. J'avais toujours cette idée en tête. Mon grand-père, c'était quelqu'un comme ça et il était mon idéal. Pas mon père, mon grand-père. J'ai vu une personne qui comptait pas sur les autres, il faisait tout de lui-même. Il avait une personnalité qui m'a impressionné dans mon enfance et j'essayais toujours de penser à lui. Une personnalité un peu spéciale, il avait une fierté étrange. (Histoire de son enfance) On n'avait pas beaucoup d'argent, un jour, mon grand-père est allé construire une maison à quelqu'un et ils se sont arrangés pour le prix. Quand il a eu fini le travail, le monsieur lui a donné moins que convenu. Mon grand-père lui a pris l'argent et lui a jeté sur le visage. Il est rentré et il a dit : " il n'y a rien à manger". Une personnalité bizarre mais fière.

Y a-t-il d'autres raisons ?

L'enseignement n'était pas sûr. Tout le temps, il y a eu des menaces sur le cours de religion islamique. On était temporaire, aucun des profs n'a été nommé avant les années 90. Il n'y avait pas d'inspecteurs des profs de religion islamique. Chaque fin d'année, on recevait notre C4 et rien n'était jamais sûr.

Quelles étaient les formalités à suivre pour devenir indépendant à l'époque ?

Il fallait faire une demande au Métier et Négoce. C'est une administration communale derrière le boulevard d'Avroy je crois. C'est eux qui donnent l'autorisation et pour cela il faut avoir un diplôme de gestion pour pouvoir ouvrir un commerce. Puis tu fais une demande pour la TVA et c'est ok. Métier et Négoce existe toujours parce que tu ne peux pas ouvrir un commerce comme tu le veux. Il faut d'abord avoir l'autorisation de Métier et Négoce puis demander aux registres de commerce. Il faut avoir une somme déterminée sur son compte en banque. 250.000 francs je pense. Mais c'est spécifique vu que c'est une SPRL. Je me suis arrangé avec la maison d'édition de Paris. J'ai loué le local et mon beau-père est venu me mettre les étagères. Ensuite deux camions de livres sont arrivés et c'était une première à Liège. C'était situé rue Méan en Outre-Meuse. C'était un travail intéressant mais je me suis rendu compte que ce n'était pas ça que je cherchais. Là j'étais associé avec des gens. Et quand t'es associé, tu ne sais pas ce qui t'appartient et ce qui lui appartient. Tu travailles pour rien. C'était des

français qui avaient d'autres commerces et je me suis rendu compte que, d'une certaine façon, c'était une arnaque. En fait, eux ils avaient un problème, en France, beaucoup de livres islamiques ont été interdits comme Qardaoui et d'autres. La France est toujours dans une pensée coloniale avec les pays musulmans. Donc eux, ils ont trouvé cette astuce de Sprl avec moi, pour faire venir les conteneurs du Liban ici et de là, commencer à les vendre eux-mêmes. Je me suis rendu compte tard de ça et j'ai décidé d'arrêter avec eux.

Donc le type de commerce que vous avez ouvert était une librairie ?

Oui mais je faisais du commerce en parallèle, j'ai continué à travailler avec d'autres marchandises. J'avais des gens qui travaillaient pour moi dans les marchés. Des personnes qui, aujourd'hui, gèrent leurs propres commerces. J'étais un pionnier sur ce point-là. Je vendais de la peinture de qualité, que je récupérais d'un ami travaillant dans une usine de peinture, et du plastique ainsi que d'autres trucs en parallèle.

Pourquoi et comment une librairie islamique ?

J'ai rencontré la maison d'édition au Bourget à Paris à une exposition sur les livres islamiques par l'intermédiaire de personnes que je connaissais. Ils ont vu en moi quelqu'un de dynamique et on a commencé à travailler ensemble. Au départ, j'achetais les livres chez eux et je les revendais à partir de ma maison à Liège. Et les gens venaient chez moi pour acheter des livres. Après j'ai pris un emplacement au marché d'Amercoeur et j'y vendais les livres. Un ami travaillait pour moi sur le boulevard de la constitution.

Vous avez eu les deux sortes de commerces fixe et ambulatoire. Sur les marchés d'amercoeur, de la constitution, de Nandrin, d'Ivoz-Ramet après vous avez été à un commerce fixe rue Méan, c'est bien cela ?

Oui mais pas pour longtemps. Après, ces gens-là (de la maison d'édition) avaient un frère qui faisait le blanc. Le blanc ça veut dire qu'il vendait des couvre-lits, des couvertures venant d'Espagne, la literie, les tapis. Lui il a fait faillite, il vendait à des vendeurs qui travaillaient par porte à porte. Quand il a fait faillite, il a déposé une partie de son stock chez moi. J'ai pensé à vendre son stock alors j'ai ouvert un autre magasin. Un de mes employés tenait le commerce de livres. J'avais plusieurs personnes qui travaillaient pour moi à ce moment-là. Alors j'avais un commerce qui vendait des couvertures, des tapis, etc. dans la même rue que l'autre c'est à dire rue Méan. Le premier c'était au 4 et le deuxième au 10. En parallèle, je faisais aussi les marchés comme à Bruxelles-Midi, à la batte, J'ai acheté tout ce qui fallait pour l'emplacement parasols, tables et même un camion pour la marchandise. Ensuite j'ai fait une carte de marché pour une personne qui travaillait pour moi.

On parle donc de vos deux commerces rue Méan et les marchés ambulatoires. Y avait-il encore autre chose ?

Je faisais aussi des expositions, je vendais à l'étranger en gros, j'étais beaucoup en voyage (en Hollande, en France, ...). Ce sont des choses qui ont accéléré la mauvaise entente avec mon épouse. Je n'étais jamais là. Je voyageais en France, à Paris, à Nîmes, en Allemagne, en Hollande, Je vendais des cassettes audios, j'étais représentant d'Ines : une société marocaine qui avait la voix de l'Egypte (des cassettes audio). J'ai rencontré des gens dans le même milieu. Mon commerce est devenu très grand et très diversifié. Des couvertures, les livres et j'ai été même dans l'alimentation. Donc très grand, mais mon compte en banque ne reflétait pas la grandeur de mon commerce. Beaucoup d'investissements, beaucoup d'énergie, beaucoup de force et beaucoup d'efforts pour peu de résultats.

Aviez-vous une clientèle spécifique ?

J'avais de tout. Mais ma clientèle majeure était une population musulmane, marocaine. Ma marchandise ciblait une population.

Donc vous vous étés installés rue Méan pour quelles raisons ? Etiez-vous locataire ou propriétaire ? Etait-il plus facile d'acheter ou de louer ?

Après j'ai été rue du moulin. A rue Méan, j'étais locataire. J'ai choisi l'endroit parce que c'était l'endroit que je fréquentais le plus comme la mosquée AlMowahidine (rue des Piteurs), le local n'était pas cher. A l'époque, je n'avais pas envie d'acheter pour des questions de relations avec les banques.

Quel genre de surface avez-vous utilisé ?

A la rue méan, j'avais un bâtiment de deux étages avec mon bureau et un lieu de stockage. Dans la rue de moulin, il y avait des semi-remorques venant d'Espagne qui me ramenaient énormément de marchandises qui remplissaient tout le local.

Le commerce rue du moulin c'était après celui de rue Méan ? Et pouvez-vous me clarifier les dates de chaque commerce ?

La rue du Méan c'était les années 93 et 94 même 95. La rue du moulin, c'est tout de suite après de 95 à 97. Puis après rue féronstrée jusque 99. Là j'ai tout arrêté. J'ai arrêté pas parce que ça ne marchait plus mais à cause d'un contrôle fiscal ordonné par le Tribunal de commerce. Mon comptable m'a dit t'as des rentrées trop importantes par rapport aux sorties. J'avais de la marchandise qui venait par conteneurs avec des vêtements de Turquie et de Jordanie, avec des cassettes audios du Maroc, des livres d'Algérie et de Tunisie, des marchandises venant de Djedda de la Mecque. J'avais beaucoup de rentrées mais peu de sorties parce qu'une partie des factures s'élevait en millions. Un exemple avec une histoire d'un de mes conteneurs qui est arrivé à Liège. C'était pendant le ramadan et il neigeait. Le chauffeur m'a dit qu'il allait passer prendre le conteneur et si j'avais du retard c'était 5000 francs d'amende par jour. Je suis passé à la mosquée pour payer des jeunes pour m'aider à décharger. Les livres étaient dans des grands cartons de Marlboro et je gérais les jeunes à décharger. On était occupé à décharger près de la rue du marché dans mon garage. La police arrive de tous les côtés et un commissaire vient me demander ce qu'il s'est passé. Il pensait que nous faisions un trafic de cigarettes, je lui ai montré les papiers en règle et tout s'est bien terminé. Ce commissaire de police est même passé dans mon magasin par la suite. Comme un assistant d'université qui était d'origine juive et avec qui on avait beaucoup de discussions.

Avez-vous aménagé de façon spécifique votre commerce ?

C'était bien et sobre avec des étagères spéciales pour les livres que mon beau-père avait mises en place.

Un style marocain ou musulman ?

Par la suite, on a travaillé sur des ornements en bois pour donner un style islamique. J'ai employé quelqu'un pour ça.

Au niveau des marchandises, on avait des couvertures, des couvre-lits et ... ??

Non ça c'était à part dans mon autre magasin rue du Méan. Après je l'ai fait dans mon commerce rue du Moulin où je vendais des couvertures, des couvre-lits, et par la suite les vêtements, les foulards. Les livres j'en avais moins mais j'avais plus de vêtements musulmans, j'étais le premier à ramener ce genre de choses. Plusieurs me le disent, j'ai été le premier dans beaucoup de choses. La couverture espagnole, je suis le premier à l'avoir faite. Les magasins turcs m'achetaient cette couverture. Ils ont imité cette couverture et maintenant ils la vendent. J'ai fait rentrer le vêtement musulman (Afghan, Gandoora, Foulards Islamique, ...) et

maintenant ça s'est répandu. Les foulards on l'achetait chez moi pour l'amener au Maroc vu que ce type de foulard islamique n'existait pas au Maroc. Je suis allé dans toutes les directions et si j'étais seul j'aurais pu réussir très bien. Ce qui est vrai c'est que la parabole a fait que les gens pouvaient regarder le Coran à la Télévision. Après Internet et les CD-Rom ont cassé l'utilisation de la cassette audio. Et je la vendais beaucoup. L'innovation technologique a cassé mon marché. La librairie ça ne fonctionne plus.

Votre marchandise venait de plusieurs pays, Qui étaient vos grossistes ?

On m'envoyait par avion, par bateau, ... Je me rendais à Zaventem et je récupérais à partir du cargo. Je payais les TVA.

Souvent les commerces aujourd'hui se fournissent chez des grossistes à Bruxelles ou à Paris. Ce n'étaient pas des entreprises spéciales, est ce que c'étaient des entreprises étrangères ?

Moi j'étais grossiste, j'ai vendu à la Fnac, à l'université de Liège. Les gens achetaient chez moi en grande et petite quantité. A Paris, je vendais à plusieurs librairies des cassettes. Les cassettes venaient du Maroc et j'avais des contacts sur place. J'ai participé au Bourget seulement avec les cassettes et je me suis fait 80.000 francs français en un week-end.

Deviez-vous récupérer vous-même votre marchandise ?

Oui, j'allais à Zaventem. Et sinon les conteneurs, je les faisais venir et je payais le conteneur qui venait de Paris et eux c'étaient d'importants grossistes et de grands éditeurs. Quand j'étais libraire, j'aurais pu faire éditeur. Tenir une librairie c'est très enrichissant mais tu ne dois pas le faire pour l'argent parce que c'est insuffisant, tu dois le faire pour la passion.

Comment avez-vous senti l'accueil réservé à votre commerce ? Sentiez-vous un accueil positif/ négatif ou indifférent ?

A Liège, dans nos amis, il y en a un qu'on appelait le chef parce qu'il était responsable dans une usine et moi on m'appelait le patron. Il y avait beaucoup de gens qui travaillaient avec moi et c'était un commerce important. Le problème, c'est que je n'étais qu'en façade le patron. Derrière moi, il y avait des gens très exigeants et très commerçants. Ils ont même ouvert des commerces au Maroc et avaient une grande rigueur. Ils étudiaient le marché longtemps avant de s'y implanter. Cette rigueur est nécessaire dans le commerce, si on l'a pas, on peut faire beaucoup d'efforts pour rien. Moi c'est un gros commerce qui est arrivé d'un coup et si j'avais été doucement, j'aurais été loin. Mais d'un coup c'est tombé sur ma tête et ça partait dans tous les sens. Mais au niveau de Liège, c'était très bien vu et les gens respectaient beaucoup. Les gens me connaissent bien à Liège parce que je fréquente la mosquée, parce que je connais beaucoup de monde donc les gens ont bien accueilli le commerce. Et même aujourd'hui, il y a des gens qui me demandent si je suis toujours dans le commerce, ça m'a donné un certain statut social que je n'ai pas entretenu mais les gens me respectent toujours pour ça.

Aviez-vous une clientèle diversifiée ? Quels étaient les contacts avec votre voisinage, votre quartier ?

Oui. Des hommes, des femmes, des jeunes, des moins jeunes. Des non-musulmans qui voulaient se renseigner sur l'Islam notamment un monsieur à béquilles qui connaissait toutes les religions et qui voulait apprendre sur l'Islam. Je lui ai parlé et il a décidé de se convertir à l'Islam. J'ai eu plusieurs cas de personnes qui voulaient savoir sur l'Islam ou se convertir. Y a beaucoup de gens qui échangeaient avec moi et c'était très riche. Je parlais ouvertement de l'Islam et aussi donner une bonne vision de l'Islam en s'opposant à l'extrémisme. L'important est de parler avec les gens, de s'ouvrir aux gens, de montrer une image de l'Islam parce que maintenant l'Islam il est caché dans les mosquées et les gens se font des idées sur la religion

soit des fausses informations soit le comportement de certains jeunes. L'Islam ne s'ouvre pas, on va pas vers les autres et la librairie c'était un moyen de le faire.

Avez-vous connu des actes de vols ? De vandalisme ? De cambriolage ? Avez-vous porté plainte ? Avez-vous eu des suites ?

Oui, plusieurs fois. Deux fois au magasin de couverture rue Méan, une fois à la librairie rue Méan et une fois à Feronstrée. J'ai porté plainte à Feronstrée. Une dame est venue me trouver pour me demander de retirer la plainte si son fils qui est l'auteur du cambriolage vous rembourse. J'ai accepté mais le problème est que la mère est venue me retrouver pour me dire que son fils est parti. Je n'ai jamais eu des suites de la justice. Quand tu perds quelque chose c'est foutu. Si on n'a pas une assurance qui couvre tout, c'est foutu. La police ne fait rien.

Comment votre établissement est-il considéré par les marocains à Liège ? On l'a déjà dit mais votre clientèle était spécifiquement marocaine et musulmane ?

Le commerce était bien respecté. Oui c'était la clientèle. Au début, c'était bien et on vendait bien mais avec l'apparition de la parabole et internet, c'était plus dur.

Avez-vous senti une opposition entre des enjeux commerciaux et des questions d'appartenance ethnique ou religieuse ? La question d'être un commerce Halal ou pas s'est-elle posée comme une nécessité ?

Oui et non. Moi j'étais déjà dans le commerce islamique. Mais de l'autre côté, j'avais des ambitions, je voulais aller plus loin et cette relation difficile avec les banques, le prêt avec intérêt et la finance faisaient obstacle à l'ambition économique. Un moment, je voulais me lancer dans la viande de saucisse Halal. Je connaissais un livreur en France qui m'a proposé de me livrer. J'ai été un peu dans l'alimentaire, par exemple j'ai acheté un conteneur de dattes venant d'Iran. J'achetais tout ce qui était intéressant à revendre. Et ce commerce de saucisse était intéressant mais la population musulmane à Liège était plus complexée sur le Halal que la population de Paris ou Bruxelles. Parce que des Imams ici disent qu'il faut se méfier du Halal et à Liège ils sont plus fermés sur ça et sont méfiants.

Est-ce que à l'époque, les gens ne se posaient pas moins la question ?

Non, je pense juste que hier comme aujourd'hui, il y a de l'exagération. Un de mes amis m'a parlé récemment du fait que dans certains produits, il y aurait du porc. Je lui ai dit de relativiser les choses et de ne pas compliquer la vie. L'Islam est une facilité, c'est toi qui ne va pas dans le haram. Si on te cache les choses ou que tu ne sais pas, tu dois ne pas t'en préoccuper. C'est une vision de l'Islam souple, facile, sociale qui doit nous aider à cohabiter avec les gens.

Où était le commerce du même genre le plus proche ?

Il n'y avait pas d'équivalent à Liège. Il y avait des librairies à Bruxelles du même style mais à Liège que moi.

Donc il n'y avait pas vraiment de concurrence ?

Il n'y avait pas de concurrence mais il n'y avait pas de quoi concurrencer. Au début, le livre ça a marché un petit peu parce que c'était nouveau à Liège mais après on a vu que c'était trop calme.

Quand on parle de concurrence dans votre cas, c'était peut-être la question de la technologie ?

Oui, l'internet, la parabole et la technologie plus qu'autre chose mais il faut dire que la population immigrée liégeoise est une population illettrée en majorité, des gens qui viennent

de la campagne, des ouvriers, etc. et c'était des gens qui pouvaient pas se permettre d'aller acheter un livre. Il n'avait pas les moyens d'être en contact avec un livre. Leurs enfants, la deuxième génération, celle des années 80, c'était une génération sacrifiée qui a pas pu bien réussir. Les parents n'avaient pas les moyens de suivre l'évolution de leurs enfants. Moi j'étais prof et je voyais la différence, il y avait un décalage, les enfants étaient perdus. Après, dans les années 90, il y a une génération de personnes plus diplômées, avec plus de bagages qui sont arrivés notamment plus d'étudiants et une autre génération aussi. Mais Internet était déjà là et c'était une autre concurrence.

Existait-il une union ou un groupe rassemblant ses commerçants que ce soit dans un but commercial ou de défense de vos intérêts ?

Il y avait un consensus chez les marocains de ne pas s'unir, chacun pour soi, c'est leur mentalité. Et toujours maintenant, ils sont pleins, rue du moulin et il n'y a pas d'union, il y a rien. Chez les turcs, oui.

Avez-vous, en tant que commerçant, sponsorisé des évènements de clubs sportifs, des centres culturels, des associations, ... ?

Oui, on m'a proposé, un turc m'a demandé de sponsoriser une équipe de foot mais quand je lui ai demandé des détails, il me répondait avec des directives. J'ai décidé alors de ne rien faire. Il n'y avait pas grand-chose.

Peut-être au niveau des mosquées ?

La mosquée m'a joué un tour. La mosquée d'Al-Tissam avait invité Tariq Ramadan. Moi j'ai participé en les aidant à louer la salle en leur donnant une somme. D'ailleurs, la première fête musulmane, c'est moi qui l'ai faite à Liège lors de l'inauguration de la librairie. Et là j'ai lancé cette idée de fête musulmane qui s'est répandue maintenant.

Quel était ce concept de fête ?

C'était des chansons, des sketches, une soirée nourriture à la façon musulmane. Je l'ai organisée à Fléron pour la publicité de la Librairie.

Revenons à cette histoire avec la mosquée et Tarik Ramadan

Oui, je me suis arrangé avec les gens de la mosquée, comme ça j'expose mes livres pendant la conférence et en contrepartie je leur donne 10.000 ou 15.000 francs belges. C'était durant la période du Ramadan. Tariq Ramadan est venu et a fait sa conférence. Ils n'ont pas fait de pauses ni rien du tout. Et quand la conférence s'est terminée, les gens sont partis vite pour aller manger. Moi j'ai exposé tout pour rien et personne n'a pu venir voir les livres. J'étais furieux et pour se faire pardonner, ils m'ont donné l'occasion d'exposer pendant tout le mois de Ramadan à la Mosquée. Mais je trouvais que beaucoup de gens aimaient la librairie, c'était un événement culturel à Liège. Mais il y avait des jaloux et ils ne cherchent pas à t'aider.

Quand vous aviez un problème avec la ville, à qui vous adressiez-vous ? Quel homme politique représentait un relais politique pour vous ?

Quand j'ai ouvert, j'ai reçu beaucoup de félicitations d'hommes politiques comme Melchior Wathelet, ... Une fois de passage dans la rue Feronstrée, Louis Michel est passé dans mon magasin. Mais il n'y avait pas de relais politique, pas de contact.

Comment avez-vous géré votre comptabilité ? Avez-vous eu recours à un comptable ? Quelles recommandations vous faisait-il ?

Il tenait ma comptabilité et chaque trimestre, il m'apportait le bilan de mes ventes, des achats, etc. Il me demandait de faire moins de noir parce que ma comptabilité montrait plus de

rentrées que de sorties. Après un certain moment, l'année où j'ai décidé d'arrêter, le tribunal de commerce m'a demandé un contrôle fiscal. J'avais changé de comptable, à la base j'avais un belge musulman qui s'appelle Henrard et puis j'ai changé pour un marocain de Herstal plus efficace. C'est lui qui m'a conseillé d'arrêter parce que s'ils vont chercher dans le contrôle fiscal, etc. D'ailleurs, quand j'ai déclaré faillite, la juge a dit au procureur qu'on pouvait me trouver des circonstances parce que j'avais aucune dette envers l'état (Tva, ...). Normalement quand tu fais faillite, tu ne peux pas ouvrir un autre commerce pendant un certain nombre d'années. Mais moi j'avais aucune dette, et ceux qui font des faillites en général ils ont beaucoup de dettes et ils font la faillite pour se sauver et ne pas payer l'Etat. Moi j'étais à bout aussi parce que j'étais fatigué et je ne voyais pas la sortie du tunnel. Ça répondait plus à ce que je voulais, à la fin c'était vraiment mort parce qu'en plus je suis tombé dans une rue morte. A Bressoux, ça n'allait déjà pas très bien. J'avais arrêté avec mes associés, le commerce a vraiment trébuché. Parfois, j'étais obligé d'aller retravailler dans les fermes, etc. tout en laissant quelqu'un travailler pour moi au magasin, c'était vraiment n'importe quoi.

On y a déjà répondu mais c'était la question si vous aviez pensé à vous agrandir ou à ouvrir un deuxième commerce ?

Oui comme on l'a dit j'ai fait un peu de tout : les expositions, les marchés, comme grossiste, ...

Aviez-vous le sentiment d'être trop taxé ? Quelles taxes étaient, selon vous, inutiles ?

Oui, quand tu dois faire un bénéfice et que l'état doit prendre la TVA, les charges sociales, et d'autres taxes pour un commerce qui n'allait pas. Ça t'enfonçait. Quand le commerce va bien, tu payes des taxes sans soucis. Mais surtout si les gens travaillent honnêtement, ils ne peuvent pas s'en sortir. Un commerçant s'il veut vivre, il doit faire du noir parce que s'il déclare tout, il ne peut pas s'en sortir parce que l'état te prend la moitié. Maintenant, je crois que la situation de l'indépendant est meilleure, au niveau des charges sociales, etc. parce qu'avant un indépendant quand il allait chez le dentiste, il payait tout, la mutuelle remboursait rien. Sa pension c'était une rigolade. D'ailleurs moi, 6 ans de ma vie dans la pension, je suis en train de voir si ce n'est pas 6 ans perdus. Parce que on m'avait demandé de payer pour ces 6 ans mais je n'avais pas d'argent pour le faire, on m'avait dit si je paye pas on va pas me les compter. Maintenant je dois faire des démarches pour essayer de régler ça. Dans le calcul de ma pension, on me compte 23 ans dans l'enseignement, en tout 32 ans de travail et si on m'enlève mes 6 ans c'est catastrophique.

Quelle était votre situation familiale à Liège (dans un deuxième temps après stabilisation professionnelle et économique) ?

Après la faillite du commerce, c'étaient des années de galère. J'ai dû revenir au chômage. Un certain moment, ce n'était ni chômage, ni rien du tout. J'ai attendu quelques années avant de retravailler, ce n'était pas facile. Pour un commerçant, à l'époque, (ça m'a aussi encouragé à arrêter), si tu dépassais un certain nombre d'années (8 ou 10 ans), tu peux plus revenir au chômage. Moi j'étais à la limite, c'était le moment de revenir au chômage sinon je perdais même mes droits de chômage. Après, grâce à un ami inspecteur, on m'a redésigné à l'enseignement comme j'avais des années, on m'a donné des heures.

Où avez-vous vécu à Liège ? Dans quel quartier ?

J'ai vécu dans mes commerces aux étages et après j'ai habité à Bressoux.

Avez-vous participé à la vie associative spécifiquement ethnique de votre ville ?

Oui j'ai été à l'origine de plusieurs choses à Liège. Les gens reconnaissent ça, j'ai été récemment à une fête et un responsable de mosquée a dit : "Abdel Karim, il est rentré par la grande porte de l'histoire à Liège" (rires) parce que j'ai participé à beaucoup d'événements et

j'étais parmi les premiers. Par exemple : les repas du Ramadan, j'ai commencé moi et Mustapha (un ami), on a commencé à ramener la soupe et ça s'est popularisé avec des repas de rupture dans les mosquées. Il y a eu une importante famine en Somalie et j'ai été trouvé l'Imam de la mosquée de Al Mowahidine, je lui ai demandé pourquoi on n'enverrait pas des médicaments là-bas, on a discuté avec plusieurs personnes et un médecin a ramené beaucoup de médicaments mais aussi beaucoup d'habits et on a envoyé tout ça là-bas. La question humanitaire est maintenant prise en main par d'autres et c'est devenu une tradition. Un autre exemple est la création de la mosquée Al-Ibtissam. Avec un groupe de musulmans, on faisait des réunions chez moi ou chez des amis. Un jour, on nous a dit qu'il ne fallait pas qu'on se réunisse dans les maisons. Si vous voulez organiser des réunions, il faut créer une asbl et cette asbl a acheté Al Ibtissam qui est devenue l'une des mosquées les plus importantes de Liège.

Avez-vous participé à la vie associative plus générale liégeoise de votre ville ?

J'ai participé surtout au niveau de la communauté. Et j'étais dans un mouvement spirituel international lié à, qui est un rempart contre l'intégrisme. C'est aussi un mouvement politique d'opposition au régime marocain.

Avez-vous, en tant qu'individu, sponsorisé des événements de clubs sportifs, des centres culturels, des associations, ... ?

Oui des petits trucs, mon implication dans les mosquées et plein de fêtes, d'expositions, ...

Avez-vous noté, en ce qui vous concerne, une différence entre les années 60/70 et les années 80/90 au niveau des conditions de vie et d'acceptation des immigrants marocains ?

Les gens sont plus habitués à la présence des étrangers, à l'époque c'était quelque chose où les gens étaient habitués entre eux, de voir toujours l'homme blanc, etc. Ils n'avaient pas l'habitude de voir d'autres races, donc ils étaient intrigués par ça, c'était quelque chose de nouveau pour eux. La Belgique c'est pas comme la France, elle n'a pas son passé colonial. La France, l'Angleterre ils ont plus une histoire avec les pays musulmans et tout. Donc la Belgique était plus avec les Africains. D'ailleurs, un prof nous a dit un jour : "C'est bizarre parce qu'avec les noirs, il y a une différence de couleurs mais c'était plus facile ". Nous on a une civilisation lourde, les musulmans, pour s'intégrer ou s'assimiler dans un milieu c'est difficile parce que nous avons nos traditions, nos principes. On est pas facilement pénétrables pas comme des gens qui n'ont rien enfin non ils ont quelque chose mais ils sont plus facilement assimilés, aussi au niveau de la religion avec le christianisme. Alors que les musulmans, c'est plus difficile. Des deux côtés, du côté des belges enfin des citoyens locaux, des autochtones c'était quelque chose de nouveau, ils n'avaient pas l'habitude. Maintenant la visibilité et le nombre de l'immigré est plus forte. On le voit partout. Les enfants des immigrés sont devenus une réalité, ils sont même plus nombreux dans la plupart des écoles de Liège. Partout, il est dans le politique. De ce côté, il y a moyen. Mais du côté du racisme, on trouvera toujours des gens qui le sont.

Peut-être, plus une différence alors entre les années 60/ 70 que vous avez peu connus et les années 80/90 ?

Moi j'étais à la fin des 70 et début des années 80. C'était plus visible. Mon oncle, directeur d'une école supérieure, quelqu'un de cultivé. Il m'a dit Bruxelles la première fois que j'ai été, j'ai trouvé un café interdit aux arabes et aux chiens donc c'était plus brutal maintenant ce n'est pas à ce niveau-là. Mais les crimes racistes, les comportements racistes et surtout avec cette vague de diabolisation de l'Islam dans les médias. Les jeunes subissent, surtout les filles qui vont à l'école, au travail avec leur voile, tout le temps on leur fait des remarques. Pour les jeunes de 14, 15 et 16 ans, c'est même du harcèlement sur mineurs. C'est de l'inconscience. Je

crois que le racisme à l'époque était naturel c'est à dire les gens n'acceptent pas quelque chose d'étranger même le corps humain, c'est un peu une réaction normale. Mais le rejet maintenant a été fabriqué, il a été manipulé par les médias. Par certaines personnes qui veulent que les musulmans soient pointés du doigt. Et les gens suivent ce qui est dit et qui ne savent pas réfléchir. Je trouve qu'il y a une différence pour ça. Le premier, c'était vraiment une réaction normale, je ne connais pas, je savais pas, c'est nouveau pour la Belgique. Mais maintenant, c'est plus manipulé.

On en a parlé mais avez-vous été impliqué dans des causes politiques ou dans des organisations politiques à Liège ? On en a parlé avec les manifestations quand vous étiez étudiants et dans votre engagement contre la royauté marocaine.

Du fait que j'ai grandi dans des pays musulmans comme l'Algérie ou le Maroc. J'avais des liens très forts avec ces pays-là et ils ont passé des périodes très difficiles surtout l'Algérie. Je me sentais concerné par ce qui se passait là-bas. Donc je suivais l'actualité. J'ai participé à des trucs politiques en relation avec ces choses-là. J'ai assisté à Charleroi, quand j'étais encore étudiant je pense, à une réunion où c'était le tout premier, premier ministre du Maroc qui était là : Abdallah Ibrahim (mort aujourd'hui). On a participé, etc., on était avec des délégués syndicaux de la CSC mais qui était dans l'itihad Watani : L'union Nationale des Forces Populaires. Moi je n'en faisais pas partie. Au Maroc, j'ai assisté à l'USFP dont le dirigeant était Abderahim Bouhabid qui était un des compagnons de Ben Barka. C'est des gens que j'ai rencontrés et quand ils sont venus ici je les ai rencontrés. En ce qui concerne, la Belgique c'étaient les élections.

Vous avez parlé de participation à un mouvement contre la monarchie marocaine ?

Plusieurs, durant mon enfance au Maroc. (Ça n'a pas vraiment à voir) En secondaire, j'ai été dans la Jeunesse Musulmane où j'ai été formé et c'était une organisation interdite au Maroc. C'était une aile marocaine des Frères Musulmans en Egypte. Ensuite en Belgique, j'ai découvert Cheikh Yassine. Je connaissais de grands écrivains musulmans comme Hassan Bana, Qardaoui et d'autres mais lui c'était un autre discours que j'ai vraiment admiré et j'ai rejoint son organisation. J'ai été assez actif à Liège avec la branche de son organisation, c'était plus spirituel qu'autre chose. Au niveau politique, on a fait quelques manifestations devant les ambassades du Maroc à Amsterdam et aussi en Belgique. J'ai distribué des tracts devant le consulat marocain à Liège, il y a eu des disputes avec le personnel du consulat. En Belgique, j'ai été dans les manifestations pour la Palestine et jamais dans un mouvement politique.

Entretien 2 avec Yassine Ghalaoui

(Le 22 mars 2018, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 53 minutes

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[M.S.] Quel est votre nom, votre prénom et votre année de naissance ?

Yassine Ghalaoui, 1940. J'ai trafiqué mon année de naissance parce que je n'avais pas d'acte de naissance, il n'y avait pas de registre.

Sur les Papiers c'est donc 40 mais la vraie date, vous la connaissez ?

Non, on ne sait pas. A ce moment-là, il n'y avait pas de date précise.

Où êtes-vous né au Maroc ?

Nador, Beni Boufrouk.

Est-ce que vous pouvez me parler de votre enfance ? Que faisaient vos parents pour vivre ?

Ils travaillaient à gauche à droite, ils avaient un peu de difficultés, ils ne trouvaient pas de travail régulier.

Et au niveau de votre enfance à Nador ? Votre niveau de vie était confortable ou pas ?

C'est comme ici, c'est la même chose. Ceux qui veulent travailler, ils travaillent à gauche, à droite, il y en a. Ceux qui ne veulent pas ... Mais c'était plus difficile parce que c'était la campagne, un peu rude. Le travail c'était par exemple quelqu'un qui construit une maison, ils cherchent les ouvriers, il n'y avait pas de chômage, pas de mutuelle, il y avait rien du tout.

Pour quelles raisons avez-vous décidé de quitter le Maroc ? (Politiques, économiques, familiale, ...)

(Rires), A ce moment-là, moi j'avais 17 ans et j'entendais que les gens partaient en Allemagne, en Belgique et en Hollande. J'entendais que les gens allaient partout en Europe. Les allemands et les belges venaient au Maroc pour prendre des ouvriers là-bas. Les français aussi pour chercher des ouvriers.

Vous saviez que les marocains partaient là-bas et qu'ils gagnaient de l'argent. C'est pour ça que vous vouliez partir ?

Oui.

A quel moment avez-vous décidé de partir ?

Je suis d'abord parti en Allemagne après je suis venu en Belgique. En 63, en Allemagne et en 64, en Belgique.

Pourquoi avez-vous choisi l'Allemagne ?

Je ne voulais pas travailler à la mine, ils travaillaient couchés dans la mine. En Allemagne, on nous proposait un contrat pour vivre. Tous les pays avaient besoin des ouvriers à ce moment-

là : Hollande, France, Belgique et Allemagne. Dans la mine en Belgique, les belges m'ont raconté que même les femmes travaillaient dans la mine parce qu'il n'y avait pas assez d'ouvriers. Les femmes travaillaient obligatoirement dans la mine.

Etait-ce un choix décidé à l'avance ou une décision de dernière minute ?

Les gens qui sont venus recruter nous ont proposé un contrat en Allemagne.

Pourquoi quitter l'Allemagne pour la Belgique ?

C'était le travail à la mine et je ne voulais pas travailler à la mine.

Et pourquoi Liège ?

Je suis venu ici pour travailler à Liège.

Et à Liège, y avait-il des contrats ou autre ?

Tu te présentes toi-même aux bureaux des usines, à ce moment-là il y a beaucoup de travail.

Quelles sont les différentes étapes à passer pour arriver en Belgique ?

Il y avait un bureau qui s'appelait le bureau du placement. Il s'occupait de dispatcher les ouvriers dans les usines. Tu devais t'inscrire et c'est là qu'on t'engage. Il n'y avait pas les machines donc les gens travaillent dans la construction, à l'usine et toutes ces choses.

Etait-il facile de venir en Belgique ? De transports, d'accueil, autres ?

Le contrat fixé par les allemands. On passait en bateau jusque Malaga et quand on arrive là, on trouve les allemands qui nous attendent avec des cars. Et on se rend directement en Allemagne. Sur place, on a droit à un appartement et tout compris. Moi je ne voulais pas travailler à la mine, c'était difficile pour moi mais il y en avait d'autres comme moi. Ceux qui ne voulaient pas travailler à la mine sont partis d'Allemagne.

Et comment vous avez été de l'Allemagne en Belgique ? En car aussi ?

Non à ce moment-là je suis venu en train.

Que vous a coûté le voyage ?

Ce n'était pas cher mais c'était pas loin de Belgique.

Aviez-vous un peu d'économies pour venir en Belgique ?

Oui j'avais un peu d'argent.

Et quand vous êtes arrivés en Allemagne, vous dites avoir eu un appartement tout compris ? Et en Belgique ?

Oui en Allemagne. Pas en Belgique, tu cherches, il y avait beaucoup de locations disponibles à ce moment-là. En Allemagne, si on ne travaillait pas, on nous renvoyait au Maroc parce qu'il y a un contrat. En Belgique, il n'y avait pas ce problème-là. En Hollande et en France, c'était la même chose. En France, les marocains, sous contrat, demandent au patron de donner des contrats à des frères, des cousins, des amis restés au Maroc. Et les patrons leur accordent souvent ces contrats.

Aviez-vous envisagé un billet de retour pour le Maroc ou de rester plus longtemps ?

Pour retourner au Maroc rien n'était payé par les allemands. C'est eux qui ont payé pour le trajet aller. Tous les mois, ils prenaient sur notre salaire pour se rembourser le trajet.

Est-ce que vous avez envisagé de repartir au Maroc après quelques mois de travail en Belgique ?

(Rires.) Non, non, je voulais rester travailler parce que qu'est-ce que j'allais faire au Maroc, il n'y avait pas de travail.

Vous vouliez rester en Belgique ?

Oui, la tête c'est comme ça. (Rires.)

Vous êtes-vous installé directement à Liège ?

Oui.

Où était votre premier logement à Liège. ?

Chaussée des près, en face de la mosquée Salam

Comment était le logement ?

Une chambre.

Tout seul ou avec d'autres migrants marocains ?

Oui tout seul. A ce moment-là, quelqu'un est arrivé d'Allemagne, même chose que moi. On était à deux dans une chambre avec sa petite cousine.

Comment étaient vos relations avec vos voisins, votre entourage dans votre quartier ?

A ce moment-là, tout le monde est gentil, les belges et tout. Avec les marocains, même chose.

Avec les commerces de proximité, avec les magasins ?

A ce moment-là, ce n'était pas comme maintenant, il y avait pas grand-chose.

Avec la police de quartier ?

Tout allait bien. A ce moment-là, il fallait une carte d'identité jaune pour 5 ans mais il faut deux témoins belges qui nous connaissent.

Deux personnes belges ? Ça pouvait être le patron ou n'importe qui ?

Non, dans le quartier qui te connaissent. Pour faire la demande de carte d'identité jaune pour 5 ans. La loi était comme ça, il fallait deux témoins policiers dans le quartier pour avoir une carte d'identité pendant 5 ans.

Quel est votre parcours scolaire ? Quelles études avez-vous faites ?

Je n'ai pas fait beaucoup, elles étaient en arabe. Pas grand-chose. Je ne sais pas comment s'appelle ça, primaire. A la trente Hizb (parties du Coran). Le Coran, il y en a 60 moi j'ai été jusque 30 mais tout est parti.

Quelles expériences professionnelles ? Au Maroc et en Belgique ?

J'ai travaillé dans la construction au Maroc.

Où avez-vous commencé votre carrière professionnelle en Belgique ? Etait-ce un choix ou une nécessité ?

AB InBev. Non, j'ai quitté l'Allemagne, pas seulement moi on était beaucoup, à cause du problème de la mine. On ne voulait pas travailler à la mine, tout ceux qui venaient c'était pareil. Alors l'Office de l'Emploi qui donne du travail et qui envoie les gens dans les différents endroits et tu choisis. Si on nous envoyait à la mine, on disait non. A ce moment-là, j'ai travaillé 7 ou 8 ans à Ab InBev. Puis j'ai été à UniRoyal à Herstal. Ça n'a pas été, je ne voulais pas travailler la nuit. On avait 3 équipes (matin, après-midi et nuit). Je n'aimais pas la nuit. Après j'ai été à Prayon à Trooz. Mais c'était très difficile, le métal. Trop chaud, tu travailles

deux heures, t'as fini journée. Ça n'allait plus. J'ai été à la laiterie Jacquet à Liège (Rue sous l'eau). J'ai travaillé quelques années.

Au niveau des dates, Ab InBev c'était de quelle année à quelle année ?

Difficile à dire. Ab Inbev, c'était de 1964 et j'ai travaillé 7 ou 8 ans là-bas. Après c'était UniRoyal, j'ai travaillé jusque Mais il y a autre chose. La brasserie, Laiterie Jacquet après le patron est mort de literie Jacquet. Il a été acheté et ça a continué sur Verviers. Je ne sais plus l'année. Alors j'ai été opéré de l'hernie discale en 1978. A ce moment-là, le médecin m'a dit d'arrêter de travailler.

Toute cette période de travail, c'est combien de temps ?

J'ai travaillé 14 ans entre 1964 et 1978.

Pour résumer c'était Ab InBev puis UniRoyal à Herstal, puis Prayon à Trooz et puis la laiterie Jacquet et puis ...

A Verviers. Quand le patron est mort, ça a continué à Dison à Verviers.

Plein de secteurs différents, c'est intéressant. A ce moment-là, le travail ...

Il y avait beaucoup de travail à ce moment-là. Tu sors là, tu rentres là.

Quelles étaient les différentes tâches de travail dans les différents endroits où vous avez travaillé ? Par exemple Ab InBeV

Là-bas, c'était très dur, c'était surtout porter les caisses. Et dans la bière, c'était Haram. Nous autres, quand on est arrivé là-bas nous ce n'est pas halal ou haram. Tout le monde faisait la même chose. Même si c'était un imam instruit à l'époque. Il faut travailler, on ne faisait pas attention à ça.

Après Inbev, c'était Uniroyal : les pneus. Et c'était quel genre de travail ?

Je travaillais dans le laminoir.

Et chez Prayon, c'était faire les boules de métal ?

(Silence) Non euh. Ah Oui à Prayon après la laiterie Jacquet et après à Dison à Verviers.

La laiterie Jacquet, vous faisiez ou vendez des lits ?

Non les bouteilles de Lait.

Haaaaa Laiterie et pas literie.

C'étaient des bouteilles en verre de lait. Quand j'ai quitté Englebert Uniroyal, j'ai reçu un mois de préavis mais j'ai été tout de suite engagé par la laiterie. Je n'ai pas eu mon dernier mois de salaire mais je ne suis pas resté jusque-là fin du mois. Tout de suite, j'ai trouvé. C'était tout près à 200 mètres de chez moi (Rue Charles Bartholomé) et on m'a pris tout de suite. Même chose que la brasserie Ab InBev, c'était trop dur aussi.

Dans beaucoup de ces postes, vous dites que c'était dur. Est-ce que ça pouvait être dangereux ?

Non pas dangereux, beaucoup de travail, de fatigue.

Est-ce que dans certains secteurs, est ce que c'était sale ?

Le métal il faisait chaud. Mais pas sale, juste un peu sale. Mais quand on finissait, il y avait toujours la douche.

Est-ce que c'était répétitif ou au contraire différent tout le temps ?

Toujours la même place, toujours la même chose.

Avez-vous reçu des tâches à responsabilités dans votre entreprise ou étiez-vous confinés à des tâches subalternes ?

Non. Travailleur.

Avez-vous eu des emplois stables et assurés ? Si non, Changiez-vous souvent d'emploi ?

Non, toujours du changement. A l'intérieur de l'usine, j'étais toujours à la même place. Si t'es engagé depuis longtemps, tu travailles toujours à la même place. Mais si ça ne fait pas longtemps que tu es engagé, tu changes de place. Un jour tu es là, l'autre jour-là, ... Juste du remplacement.

Y avait-il beaucoup d'autres marocains dans ces usines ?

Oui des marocains, des algériens, des turcs, des tunisiens, des italiens, ...

Vous êtes-vous retrouvé sans emploi à certains moments ?

Oui quand la mine s'est fermée, à ce moment-là c'était difficile pour les gens. Mais moi je n'ai jamais chômé sauf quand j'ai été opéré du dos et que j'ai dû arrêter.

Et donc, il y avait une différence quand ils ont fermé la mine. Il y avait beaucoup de marocains qui se sont retrouvés sans emploi ?

Oui. Mais ils gagnaient beaucoup, ils gagnent 2000 €. Ils travaillaient dix ans, ils ont le droit à la pension. La pension de mineur c'était élevé, il y a quarante ans, mais s'ils avaient pas beaucoup travaillé. C'était comme ça la loi, la mine c'est comme ça.

Pendant cette période de travail, le rapport avec vos chefs était bien ?

Oui, ça allait.

Il y avait des problèmes parfois ?

Non. Les chefs, ils veulent que quelques ouvriers viennent travailler, que tu ne te mettes pas beaucoup en maladie, il devait suivre tout le travail tous les jours. S'il n'a pas suivi ton travail, par exemple tu travailles un mois et tu es malade un mois. Le chef est pas content.

Durant votre parcours professionnel, avez-vous été confronté à des difficultés spécifiques ?

Non. A part le fait que c'était dur physiquement.

Votre plan de carrière s'est-il déroulé comme vous l'imaginiez ?

J'ai trouvé une grosse différence entre ici et là-bas déjà. Ici, s'il y avait des problèmes on avait quand même droit à une sécurité. Mais aujourd'hui, même au Maroc, il y a du travail mais les jeunes ne travaillent pas. C'est la même situation qu'ici. Il y a des gens qui cherchent et obligé ils trouvent du travail. Mais les gens maintenant veulent pas travailler. Je vois qu'il y a des nouveaux arrivants ici en Europe, ils travaillent. Et je connais des gens qui sont là depuis 25 ou 30 ans et ils n'ont jamais travaillé.

Avez-vous senti une limite dans votre ascension professionnelle ?

Oui, à ce moment-là. On faisait 48 h puis après 40 h et puis 38 h. On faisait beaucoup d'heures supplémentaires. Ça nous limitait. A ce moment-là, il y avait beaucoup de taxes si on n'avait pas d'enfants, on payait beaucoup de taxes. 40% de taxes si on n'a pas d'enfants.

Etes-vous ou avez-vous été syndiqué ?

Oui FGTB.

Est-ce que la relation était bonne avec les délégués de votre entreprise ?

Jamais jamais de problèmes avec le travail ou la justice. Si une fois, j'ai dû aller en justice. Parce que quand j'ai été opéré du dos, normalement c'était un accident de travail. Le médecin m'a dit ce n'est pas une maladie, c'est un accident de travail. J'ai confirmé qu'il y a eu un accident spécifique, un an avant, j'avais le jour, la date. Ça faisait un an déjà et j'ai été soigné par la clinique pendant 25 jours. Et puis je suis retourné au travail. Un an après, le mal de dos était violent et le médecin m'a dit ce n'est pas une maladie que vous avez. C'est un accident de travail. J'ai dit oui, je lui ai expliqué. Il m'a ensuite donné les rapports de l'hôpital et il m'a dit il n'y a rien à faire, faut opérer. Il a confirmé l'accident de travail. Alors moi j'ai donné les papiers à l'assurance, ils ont refusé. A ce moment j'ai été au syndicat et puis à la justice. L'expert il m'a rappelé. J'ai pris avec moi deux médecins. Le médecin conseil de la mutuelle a pris mon dossier et l'a montré à l'expert. C'est obligatoire, l'expert et le tribunal ont gardé mon dossier de la mutuelle pour vérifier mon état. L'expert a trouvé le fait que j'ai été soigné pour le dos mais à ce moment-là j'avais les pierres aux reins. Ils m'ont donc dit que j'ai été soigné au dos avant l'accident. Oui, j'ai été soigné mais pour les pierres au rein deux fois. J'ai dû aller chercher un certificat pour prouver que j'ai été soigné des pierres aux reins. Mais l'expert m'a refusé et a affirmé que ce n'est pas à cause de l'accident que j'ai été 25 jours à l'hôpital. Le médecin de la mutuelle et mon docteur (Dr. Mouchette maintenant il est mort) se sont parlés, ils ont refusé que je reprenne le travail. Ils ont mis mon préavis après 6 mois. La mutuelle m'a pris en charge de 78 jusque ma pension.

Est-ce que la relation était bonne avec les délégués de votre entreprise ? Etiez-vous bien informés sur vos droits dans l'entreprise ?

Oui c'était bien. Certains syndicalistes s'arrangeaient trop avec le patron. Moi quand j'ai été opéré, j'ai repris le travail deux mois avant la mutuelle. Le chef du travail m'a dit d'aller trouver le médecin du travail. Il m'a examiné et il a donné une lettre pour le chef du personnel. Quand j'ai donné ça au chef du personnel, il m'a dit : "Mr Bouzidi, vous vous êtes encore malade, vous ne saurez pas commencer à travailler, il faut un travail léger." Mais personne ne donnait du travail léger, personne. J'ai refusé, j'ai dit que j'étais capable de travailler. J'ai travaillé dans le laboratoire, j'ai rempli quelques bouteilles de médicaments là-dedans. Il n'y avait pas de transport et c'était juste un travail léger. Le médecin m'a dit que ce n'était pas possible, il y avait rien à faire, il faut rester sans travailler. Alors le délégué syndical est venu me trouver pour me dire que le médecin du travail lui avait dit qu'il me faut qu'un travail léger et que j'étais encore malade. Il faut aller se soigner. J'ai dit au délégué : "Non sinon quand je vais arriver chez moi on va me donner un préavis". Le délégué m'a dit non que je n'aie pas de préavis. J'ai accepté. J'ai continué ma maladie et il restait quelques jours pour faire 6 mois, on m'a envoyé le préavis payé sans travailler.

Pourquoi le délégué syndical a agi comme cela ?

Je ne sais pas, c'est pour ça que je dis que le délégué syndical va avec le patron. Alors le patron, il m'a dit c'est comme ça, vous avez un travail léger. J'ai été trouvé le médecin qui s'est arrangé avec son camarade médecin de la mutuelle. Des très bons médecins. Et c'est comme ça que j'ai réussi à me mettre sur la mutuelle.

Est ce qu'il y avait souvent des problèmes comme ça avec les syndicalistes et les travailleurs ?

Non, c'était juste cette fois-là.

Était-ce une entreprise combative ou pas combative ?

Non le syndicat, c'est utile parce que s'il arrive quelque chose, il donne des avocats gratuits. Seulement ça, pas pour autre chose. Pour donner des avocats gratuits ou les médecins. C'est utile pour si on va au tribunal pour défendre nos droits. Par exemple, si les médecins nous disent qu'on est malade et qu'on a un rapport mais que le travail ne l'accepte pas. Le syndicat nous aide.

Et sur vos droits à l'usine comme la pension, les heures par semaine, ... Est-ce que le syndicat combattait beaucoup pour gagner les droits contre le patron ?

Ça dépend, ça dépend.

Est-ce vous vous avez été dans certaines luttes, manifestations ou grèves ?

Chez Uniroyal, on a fait la grève, on n'allait juste pas travailler.

Votre travail suffisait-il à répondre à vos besoins premiers (logement, Nourriture, transport, ...) ?

Oui ça c'est normal, à ce moment-là c'est beaucoup moins cher pas comme maintenant. Maintenant, rien rien rien même si tu gagnes 4000-5000e. On se contentait de ce qu'on avait et la vie était moins chère.

Est- ce que ce salaire convenait à ce que vous espériez ?

Ça dépend, les salaires ce sont les patrons qui les fixent, avec le ministère et c'est par mois. Si tu coûtes 2000€, tu touches 2000€. Si tu comptes 1500€, c'est 1500€. C'est comme l'assurance des voitures, c'est le ministère qui fait les prix.

Est-ce que vous arriviez à entrevoir un avenir plus serein pour vos enfants grâce à votre situation ?

Oui, à ce moment-là, tout est moins cher la viande, les vêtements.

A l'aide de votre travail, vous sentiez-vous moins préoccupé par les questions financières et aviez-vous plus de temps à consacrer à d'autres activités ?

Non.

Est-ce que à un moment donné, avez-vous pensé à devenir indépendant ?

Non.

Pourquoi, ce n'était pas intéressant ?

Non, quand j'ai commencé à travailler, je n'ai pas arrêté.

Quel était votre situation familiale à Liège (dans un deuxième temps après stabilisation professionnelle et économique) ?

Bien, le loyer c'était pas cher. J'ai habité rue Charles Bartholomé. Je payais 15€ pour la maison, il n'y avait pas de chauffage, etc. Mais aujourd'hui, tout est moderne mais tout est cher.

Où avez-vous vécu à Liège ? Dans quel quartier ? Rue Chaussée des prés et puis ?

Puis j'ai été à rue pierreuse jusqu'à ce ma femme me rejoigne là-bas. J'ai été chez des membres de ma famille à Liège où je suis resté un mois. Après j'ai trouvé un appartement à Bressoux. J'ai redéménagé mais je suis resté à Bressoux. Là je me suis rendu à la maison liégeoise rue Charles Bartholomé et je suis me suis installé à Outre-Meuse dans les logements sociaux.

Avez-vous participé à la vie associative spécifiquement ethnique de votre ville ?

Oui il y'en a mais moi je n'ai pas été.

Avez-vous participé à la vie associative plus générale liégeoise de votre ville ?

Non.

Avez-vous, en tant qu'individu, sponsorisé des évènements de clubs sportifs, des centres culturels, des associations, ... ?

Non.

Avez-vous noté, en ce qui vous concerne, une différence entre les années 60 et 80 dans les conditions de vie et d'acceptation des immigrants marocains ?

Oui, il y a beaucoup de changements. Le travail. Les gens ne travaillent pas et ils sortent de l'école et y a pas de chômage et pas de protection.

Pas la différence avec le Maroc, juste en Belgique.

Au niveau de l'acceptation, il n'y avait pas de problèmes ici pas comme à Bruxelles.

Un moment, vous avez parlé de la fermeture des mines, plus de chômage, est ce que c'était plus difficile pour les marocains des années 80 ?

Oui, depuis que les mines ont fermé, la crise est grande. Comme beaucoup d'usines. Il y en a qui disent, mêmes les belges, que c'est parce que les patrons payent beaucoup les taxes. C'est les belges qui disent ça mais on ne sait pas si c'est vrai ou c'est pas vrai. Par rapport aux années 60, beaucoup d'entreprises sont fermées, le travail est plus difficile. Maintenant, il y a aussi beaucoup d'enfants qui ne veulent pas rester aux études parce que chaque année ils changent. Les jeunes sont plus découragés qu'avant, on ne les encourage pas. Un médecin, par exemple, il est au chômage ou un ingénieur pareil. Il n'y a pas assez de travail. En plus, maintenant on est en train de bouger le chômage.

Y avait-il une différence de vision de la part des belges sur les marocains entre les années 60 et les années 80 ?

Plus il y a eu des étrangers, plus les belges ont commencé à paniquer. Le problème, c'est que certains belges ont été jaloux du fait qu'il y avait beaucoup d'étrangers.

Il y a eu une augmentation du racisme ?

Oui, il y en a mais pas beaucoup. Nous, on a toujours été gentils avec les voisins. Nous, dans notre quartier, les belges qui étaient avec nous, tout se passait bien mais maintenant avec les années 2000, c'est différent. Les belges venaient chez nous, boire du thé ou on partage même la viande du mouton pendant la fête avec nos voisins. Si on est gentil, il n'y a pas de racisme. Comme dit Dieu, il faut donner à manger aux voisins si il a faim qu'il soit marocain, belge ou n'importe quoi

Avez-vous été impliqué dans des causes politiques ou dans des organisations politiques à Liège ?

Non.

Je vais vérifier si je n'ai pas oublié des aspects ou des questions.

Pas de soucis.

Non Merci parfait, c'est terminé.

Merci.

Entretien 3 avec Rachid Fakchich

(Le 20 juillet 2018, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 1h18

(Formules de politesse)

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

Où êtes-vous né au Maroc ?

Né à Oujda, au Maroc.

Pouvez-vous me parler de votre enfance ? Que faisaient vos parents ?

Enfance : Mon père tenait un magasin d'alimentation générale

Pour quelles raisons avez-vous décidé de quitter le Maroc ?

Mon père a décidé parce que ses amis sont venus en Europe car la Belgique avait besoin de main d'œuvre, c'était juste après la guerre 40-45. Il est arrivé en 1960 et les autres de la famille on est venu en 69.

Pourquoi avez-vous choisi la Belgique ?

D'abord il est allé en Allemagne, ils sont partis ensemble avec 6 copains à Dortmund, ça n'allait pas avec la langue, alors certains ont essayé en France et les autres ont essayé en Belgique.

Pourquoi d'abord Allemagne ?

Car c'était dans le contrat. Les patrons cherchaient au Maroc et ils pouvaient choisir entre la mine, la sidérurgie et la construction. Mon père à choisi la sidérurgie.

Pourquoi quitter l'Allemagne ?

Car la langue était compliquée, la Belgique était mieux car la langue était plus simple.

Il s'est installé directement à Liège. Dès son arrivée en Belgique car l'entreprise était dans cette ville, entreprise de conduite d'eau à Belle-Ile...

Pas la Flandre ?

Non les copains ont décidé de rester ensemble à Liège.

Quand a-t-il quitté l'Allemagne ?

En 62, 2 ans après, il a essayé mais ça n'a pas marché, ils ne se plaisaient pas bien là-bas. Alors ils sont venus à Liège.

**Quels étaient les étapes auxquelles vous a été confrontés, pour venir en Belgique ?
Moyen de transports tout ça ?**

Ils ont dû traverser la Méditerranée par bateau pour arriver en Espagne, ils ont pris le train pour traverser l'Espagne et la France.

Les Allemands l'ont recruté au Maroc ?

Non, les Belges sont venus les recruter au Maroc. Les entrepreneurs belges et français, cherchaient beaucoup de main d'œuvre, il y avait beaucoup d'Italiens aussi, ce sont les

premiers à arriver et ils ont commencé à travailler dans la mine. Malheureusement beaucoup d'amis italiens et marocains, qui ont travaillé à la mine sont morts...

Le Voyage était-il cher ?

Non tout était pris en main par le contrat donc le voyage était payé par l'entreprise, il est venu du Maroc avec les économies du magasin à Oujda. Mon père a laissé le magasin à mon oncle. Quand mon père a eu besoin de plus d'argent, là mon oncle a revendu le magasin.

Avait-il envisagé un billet de retour pour revenir au Maroc ? Ou juste venir travailler puis rentrer au Maroc ?

Non il n'avait pas pensé que ce serait si long, juste quelques années ici pour donner un coup de main à la reconstruction de la Belgique. Mais la force des choses a fait qu'ils se sont bien amusés ici, ils ont commencé à faire des mosquées, des écoles, pour nous, pour qu'on reste.

Vous êtes arrivé en Belgique en 69 par regroupement familial ? Où vous êtes-vous installés ?

Oui, dans le centre à côté de l'hôtel de ville de Liège. Un appartement pour mon père et nous. Chacun des amis de mon père avait sa famille avec une maison, à Chénée, à Herstal, à Fléron, etc... un peu partout.

Comment avez-vous vécu l'arrivée en Belgique ?

Mal, j'avais peur, j'avais dix ans. A l'aéroport de Bruxelles on était juste à l'atterrissage, alors je regardais partout après mon père en arrivant et j'étais heureux de le revoir.

Vous ne voyiez plus votre père depuis qu'il travaillait en Belgique ?

Non je le voyais mais qu'en vacances quand il revenait au Maroc.

Où votre père a-t-il travaillé en arrivant en Belgique ?

Aux chemins de fer

Vous étés arrivés en famille ?

Mes deux sœurs et mes deux frères et bien sûr avec ma mère

Comment s'est passé le contact avec le voisinage en Belgique ?

Bel accueil, à part la langue fatalement difficilement, on a appris doucement.

Quel est votre parcours scolaire ?

J'ai fait mes humanités jusqu'en 4ème puis mécanique générale en professionnel.

Où avez-vous fait vos études ?

A Saint Barthélémy, Rue st léonard (maintenant école Maghin)

Puis j'suis parti à St Laurent, pendant 5 ans en mécanique, puis 2 ans à Soumagne car on a déménagé.

Où était le deuxième logement ?

Oui à Rétine.

Comment se passait votre relation avec les voisins, les commerces de proximité ?

Ouais tout était bien. Ça se passait poliment : bonjour, merci, on ne savait dire que ça à ce moment-là. (Rires.)

Accueil positif alors ? Pas de problèmes spécifiques ?

Non on s'amuse bien on rigolait avec les gens, on jouait au football dans la rue.

Votre père a commencé dans les eaux puis il a continué tout le temps ?

Oui tout le temps, jusqu'en 85. Il a travaillé près de 25 ans jusqu'à ce que le patron fasse faillite et ferme l'entreprise en partant avec la caisse.

Votre père avait quel âge à son arrivée en 1960 ?

Il avait 30 ans.

Où avez-vous commencé votre carrière professionnelle ?

J'ai commencé à Cockerill, maintenant appelé Mittal Arcelor

Donc en lien avec votre diplôme en mécanique ? Où se trouvait le site à Seraing ?

Oui. J'ai travaillé au Longdoz (Mediacité), Site de Cockerill : Jetla.

Pendant combien de temps ?

Presque 10 ans là-bas.

Pourquoi vous avez arrêté de travailler là-bas ?

En 70 c'était mieux il y avait beaucoup de travail. Puis après ça a diminué, y avait moins de travail, alors ils ont commencé à chercher la misère aux jeunes, ils les mettaient à la porte. Le changement du temps aussi du coup, l'électronique à commencer à rentrer, avant c'était des machines manuelles. Les patrons, voyant la technologie progresser, ont profité de ça en diminuant les heures de travail et puis en faisant passer le nombre de travailleurs de 3 à 1 pour une même machine.

Donc vous avez été remplacé par les machines ?

Exactement il y a eu une grande évolution.

Comment étaient les conditions de travail ? Difficiles ? Comment ça se passait pour vous ?

Moi ça va hamdoulillah (louange à Dieu), j'étais dans une équipe forte et soudée. Il y avait de l'ambiance dans mon équipe, on était la seule équipe où on rigolait en travaillant, le temps passait plus vite, on s'amuse vraiment bien, j'avais un chef formidable. Tout le monde était bien avec moi.

Il y avait beaucoup de marocains dans cette entreprise ?

Non nous n'étions que 2.

Et après ça a augmenté ?

Oui un petit peu.

Au début du licenciement, est ce que les marocains étaient les premiers licenciés ?

Non c'était du hasard, tout le monde était touché. Souvent par rapport à notre affectation à la machine si elle dysfonctionnait ou pas.

Vous avez donc été licencié en 88, où avez-vous continué votre carrière ?

J'ai travaillé chez Rasquin dans l'entreprise KONE à Awans où on fabriquait les ascenseurs.

J'ai gardé des documents en souvenir, (Photo).

C'était en 1986 chez Kone, ce document c'est un cv du travail que j'ai fait, donc j'ai travaillé à Cockerill, chez Kone, chez Intradel, Sotramo, CPS, ...

Pendant 1 an, j'ai travaillé chez Kone on y fabriquait la base de l'ascenseur uniquement. C'était la meilleure entreprise où j'ai travaillé, l'ambiance était moins cool, mais c'était bien propre, bien organisé, grand réfectoire où on pouvait manger tranquillement, il y avait des cuisines équipées etc...

A Cockerill, il n'y avait rien, tu te débrouillais avec ton thermo, tes tartines et ton sac.

Puis après vous avez été dans quel domaine ?

J'ai travaillé à Anvers dans l'Horeca, j'ai déménagé là-bas pendant deux ans. J'ai travaillé dans un resto mexicain.

Puis j'ai rencontré ma femme et on est revenu à Liège parce que notre mariage en Flandre a été refusé parce qu'on ne parlait pas le néerlandais, ils sont plus stricts à Anvers. Quand j'ai fait l'inscription pour le mariage à la commune ils nous ont demandé « Sprek Nederlands ? ». J'ai répondu : « Un peu ». Il m'a dit : « Non, pas un peu mais beaucoup ». Malgré le fait que je travaillais, ils ont refusé à la commune et je suis rentré à Liège avec mon épouse.

Comment se fait-il que vous êtes passé de Kone à l'Horeca ?

Car Kone demandait beaucoup d'expériences (style électromécanicien) et je ne pouvais pas travailler seul sur les machines. Il fallait faire beaucoup de cours supplémentaires, et ça ne m'intéressait pas, car je sortais beaucoup aussi pour m'amuser, au lieu d'aller à l'école le soir je sortais. (Rires.)

Donc vous avez été dans l'Horeca à Anvers pendant 2 ans, puis vous êtes parti à Liège toujours dans l'Horeca ?

Je suis rentré à l'Hôtel Ramada Plaza et j'y suis toujours.

Avez-vous travaillé comme indépendant ?

Non mais mon beau-frère l'a fait.

Avez-vous eu des emplois stables et assurés ? Si non, Changez-vous souvent d'emploi ?

Non ça va, notre place était assurée mais ça changeait.

Ça pouvait tout de même changer ?

Oui à cause de la révolution mécanique et électronique. Ça a changé beaucoup de choses.

Mais il y avait d'autres problèmes à ce moment-là. Il y avait une entreprise à Ans, je me suis disputé avec eux, car ils étaient racistes. Là ça commençait à monter dans les années 90. Il y avait une grande différence.

L'Onem m'a envoyé là-bas comme aide mécanicien. En face à face, au moment de signer le contrat, je devais commencer le lendemain matin, l'employeur m'interpelle et me dit « Un moment, si vous êtes marocain, il faut un diplôme plus haut A2 ou A3 (moi j'étais A4) » Alors je lui ai dit, « Non monsieur ! Vous me donnez le Bic pour signer puis vous me dites Non. Donc vous êtes raciste ! ». Il me répond « Non, non pas du tout ». Son collègue à côté de lui, voyait que je commençais à m'énerver, et est devenu tout rouge. Je lui dis « Voilà Monsieur, dites-lui ! ». L'employeur répète « Non je ne suis pas raciste, il faut un ouvrier plus qualifié, etc... ». Je lui dis que s'il a dit ça alors moi je l'attendais sur le Parking. « Vous avez fini à quelle heure ? Je vous attends sur le parking, je vais vous montrer c'est quoi un vrai marocain. » « Non s'il vous plait ! ». « Alors donnez-moi mon papier, et je vais porter plainte ». Il me l'a donné, je suis retourné à l'Onem et j'ai porté plainte. 2 semaines après l'employeur a eu une amende... Et voilà ... Mais je ne me souviens plus de cette entreprise à Ans.

D'autres difficultés ?

Non, pas de problèmes. Je faisais beaucoup de sport, j'étais costaud, donc ça va on ne me faisait pas trop de misères.

On vous a donné des tâches à responsabilité ou non ?

J'ai toujours eu un chef ou un responsable au-dessus de moi.

Avez-vous senti une limite dans votre ascension professionnelle ?

Je ne voulais pas être responsable, car c'est un travail très strict, si il faisait une faute ça tombait sur leur tête. Alors que le travail basique, c'était simple je fabrique le truc et puis c'est bon.

Etes-vous ou avez-vous été syndiqué ?

Oui, à la CSC, mais après j'ai changé, en 1995 en rentrant à l'Hôtel Ramada.

Les relations étaient-elles bonnes avec les délégués syndicaux de votre entreprise?

Oui, sauf à Cokerill, ils étaient très stricts, envers les entrepreneurs, les chefs d'équipe, etc... J'ai eu un problème aussi, un jour je demande un congé, j'avais un mariage, alors je demande un weekend, un mois à l'avance. La fin du mois arrive, il me met au travail pour ce week-end, alors j'ai été voir le chef, je lui dis que moi il n'y a pas moyen que je travaille ce week-end, et il me répond que Non, qu'il n'y a personne d'autre pour me remplacer etc. Alors je lui dis ok pas de problème. J'ai été trouvé le délégué direct (qui connaît bien le chef) je lui explique la situation, il lui a sonné tout de suite, le chef a trouvé une solution directe, puis le chef est revenu me voir 3 jours plus tard et m'en voulait d'avoir été parlé au délégué, il faut nous respecter, c'est le principal.

Par rapport à vos droits de travailleurs, vous étiez bien au courant de vos droits ?

Oui partout, à l'époque c'était très fort pour ça, et il y avait beaucoup de travail et donc plus de revendications. Mais maintenant les syndicats ont changé, la moitié sont avec les patrons, je le vois la grosse différence, encore maintenant quelquefois je m'engueule avec mon délégué, il ne fait pas ce qu'il doit faire, je lui dis que je le paie, alors il doit faire son travail. Je lui ai dit, quand je suis droit je n'ai rien à me reprocher donc je veux mes droits.

Maintenant, c'est différent le travail change, il faut être polyvalent, c'est la polyvalence qu'il demande. On fait faire 4 services différents (plonge, nettoyer, cuisiner,...) pour la même personne, ça fait péter les plombs, il y a plus de pression.

Dans vos anciennes entreprises aussi c'est devenu comme ça, la polyvalence partout ? Rythme de travail plus intense ?

Oui maintenant c'est exagéré. Même en entreprise, on fait tourner la machine et on fait plein d'autre tâches. L'année passée je me suis engueulé avec ma directrice, parce que c'est toujours la même chose, quand on tape sur le même clou, pour finir il se plie. On me disait fait ci fait ça, moi je sais ce que j'ai à faire, mais on me fait faire la plonge, le nettoyage, le service, aide au cuisinier, les préparations, etc...

La directrice me dit je ne dois pas faire les fours, je dois finir la vaisselle, mais moi j'ai dit non je sais ce que j'ai à faire dans ma cuisine, je suis responsable de celle-ci, donc tracasse pas. Elle me dit non c'est moi la directrice tu dois m'écouter. Je lui demande si elle est sérieuse, je dis oui je dois vous écouter mais vous devez aussi m'écouter. Non tu n'as rien à dire, tu m'écoutes et tu fais ce que je dis, alors j'ai commencé à me chauffer et je lui ai dit ses 4 vérités en lui demandant de me respecter : « Allez à votre travail dans votre bureau et laissez-moi tranquille avant que je m'énerve encore plus fort ». J'avais peur d'en venir aux

poings que ce soit une femme ou pas. A ce moment-là, le chef rentre dans la cuisine et entend les cris. Il demande ce qu'il se passe, je lui ai dit de se taire et il me dit : « Non Abdel calme toi ».

Il part parler avec la directrice puis revient me voir, me dire que je ne dois pas m'énerver comme ça. Je lui ai dit « je ne m'énerve pas, je travaille ». Je réponds que moi je dois faire toute la merde pendant que les autres font une seule tâche et moi je suis considéré comme un chien, ils passent à côté de moi et ne donnent pas de l'aide.

Est-ce que l'ambiance a changé par rapport à avant ?

Avant on rigolait on était entre nous, il y avait une solidarité maintenant c'est fini. Les patrons mettent la pression sur les ouvriers, comme ça ils se divisent entre eux et on se fait mettre dehors. Chez nous, il y a six personnes qui ont été licenciées dont un marocain qui m'a formé, un très bon travailleur, c'était le meilleur et ils l'ont mis à la porte. Aujourd'hui il y a juste le minimum de respect avec la direction. Maintenant, il y a juste une forme de politesse et chacun est remis à sa place dans l'entreprise. Le monde est comme ça maintenant.

Les autres entreprises étaient-elle combatives ?

Oui toutes étaient combatives.

Vous vous êtes retrouvé dans des situations de grèves / manifestations ?

Oui à Cockerill, au Ramada Plaza. La raison était le conflit social. Les patrons veulent plus et nous en tant qu'ouvrier on n'acceptait pas la situation. On voulait des augmentations, alléger le travail, l'améliorer. Les patrons améliorent le travail, mais avec moins de personnel pour faire toutes les tâches etc... Nous, on veut améliorer le travail en augmentant le personnel.

Dans l'Horeca, c'est un métier de service.

A Cockerill, c'était de la production.

Les revendications étaient différentes.

Vous préféreriez lequel ?

Le service en Horeca parce que je suis habitué et physiquement c'était difficile les hauts fourneaux, etc...

De Cockerill à Intradel et puis Kone, le travail à ce moment-là, c'était assez payé pour vivre ?

Oui c'était très bien, pas comme maintenant, depuis qu'ils ont changé la monnaie avec l'Euro. L'ouverture des frontières pour moi, c'est la seule erreur qu'ils ont fait parce qu'on est tout mélangé. Ca diminue les salaires maintenant on a des polonais ou roumains qui travaillent par exemple 25 euros l'heure, au lieu du Belge qui veut être payé à 50euros l'heure. Donc le patron prend le moins cher et maintenant il y'a beaucoup de contrôles justement.

Avant à l'époque, vous en tant que marocain, est-ce qu'on vous voyait comme les Roumains d'aujourd'hui ?

Non, nous avons tous le même salaire donc pas de concurrence et on était bien intégrés. Il ne faut pas rester dans son coin tandis que certains restaient dans leurs cases, ils ne changeaient pas et gardaient leurs traditions, oui il faut garder des traditions mais ne pas rester coincés et on doit s'ouvrir pour s'améliorer. C'est ça que certains n'aiment pas.

Est-ce que vous arriviez à entrevoir un avenir plus serein pour vos enfants grâce à votre situation ?

Oui on aidait les parents, j'avais ma propre voiture, les frères et sœurs.

Votre maman ne travaillait pas, et votre papa a travaillé jusqu'en 1985 et puis ?

Il a arrêté il est tombé en maladie, le patron avait fait faillite aussi donc il s'est mis en « retraite » on va dire.

A l'aide de votre travail, vous sentiez-vous moins préoccupé par les questions financières et aviez-vous plus de temps à consacrer à d'autres activités ?

Oui ça me permettait de faire plus de sport, de plus aller chez des copains

Après 95, quand vous êtes revenu à Liège, comment ça se passait d'un point de vue économique ? Comment était la situation familiale ?

C'était plus simple avec ma femme dans notre petit appartement pour construire ma vie tranquillement, la situation économique était vraiment bien jusqu'en 2000.

Pourquoi ça a changé brusquement ?

Dès l'arrivée de l'Euro c'est vraiment là que ça a commencé à ne plus aller. S'adapter à l'Euro il fallait toujours convertir et tout devenait de plus en plus cher.

Je me suis marié à Beyne-Heusay, et on est parti habiter à Herstal, puis à Oupeye.

Avec-vous fréquenter des ASBL marocaines culturelles ?

Oui, dans le Football. C'était une équipe en Provinciale, rue du Pont près de la rue Neuvise. On avait un local dans les années 70-80, le FC-MAROCAIN. Pendant des années on y a joué, mon frère aussi a joué, mon père était le président. Pendant les années 90 ça s'est arrêté.

Mais on était au top dans les années 70 dans les provinciales. On était dans les archives de la Meuse, tu pourras retrouver les photos du FC-MAROCAIN. On était les plus forts en région liégeoise, les plus forts c'était ceux de Bruxelles. C'était une compétition exclusivement marocaine et on perdait tout le temps la coupe régionale face à ceux de Bruxelles. On a joué à Beyne-Heusay puis au Sart-Tilman et à Cointe. La ville de Liège nous aidait.

J'ai de temps en temps joué comme juge de ligne avant de me faire exclure. Parce qu'un jour, le ballon est sorti quand le FC marocain jouait, alors moi je n'ai pas levé le drapeau pour qu'on gagne. Je n'ai plus jamais arbitré parce ce que ce jour-là, je me suis fait « saccagé ». (Rires.).

Savez-vous si le palmarès du Club existe toujours ou si d'autres personnes encore conservent des trophées ?

Il faut vérifier auprès des Tamir peut-être ...

Il y avait une équipe de foot financée par les Boushaba, la connaissiez-vous ?

Oui c'était connu aussi mais c'était une équipe de mini-foot : les Popeye.

Avez-vous participé à la vie associative plus générale liégeoise de votre ville ?

Oui, la JOC. La jeunesse Ouvrière Catholique.

C'était un engagement politique ?

Non c'était un engagement social. On aidait les vieilles personnes et c'était avec la CSC. C'était dans les années 70, quand j'avais 16 ans à peu près. On allait dans les Ardennes, on avait des camps, on jouait, ... Je l'ai fait 4 à 5 ans. Mais j'étais le seul marocain, avec des grecs, des italiens, espagnols, 5 ou 6 belges.

Ça se passait bien le contact avec les autres personnes d'immigrations italo-espagnols-etc... ?

Ouais très bien, je restais surtout avec les italiens, les belges, les espagnols. A l'école aussi. Je n'étais pas beaucoup avec les Marocains, car il y avait souvent des histoires, des conflits, ...La jeunesse marocaine avait du mal socialement.

Avez-vous sponsorisé des évènements, des associations ou autres ?

Non.

Dans les années 60, il y avait un accueil très positif vous avez dit, avez-vous vu une différence entre les années 60 et 80-90 dans les conditions économiques ?

Oui dès les années 90 ça devenait vraiment plus compliqué. Les gens sont devenus plus durs socialement, il y avait plus de barrières. Excepté si on avait deux ou trois copains qui nous aident sinon il fallait se débrouiller tout seul, il n'y avait plus les aides, ... Le changement social, c'est à partir de ce moment-là que les gens sont devenus plus durs.

Et pourquoi ça a changé ?

La mentalité des gens a changé, à cause de l'argent, du travail surtout. Certains travaillent, d'autres pas et il y en avait qui râlent sur ceux qui travaillent. « Pourquoi lui il travaille, pourquoi moi je ne travaille pas ? ». Il y en avait beaucoup comme par exemple au Tec où beaucoup de marocains travaillent à la place des belges. Il y en a qui veulent travailler, d'autres pas. A partir des années 90, eux (belges ?) se sont réveillés, dès que les pays étaient bien reconstruits, eux se sont dit : « Maintenant ils (marocains ?) doivent nous foutre la paix ! »

L'acceptation des gens envers les Marocains, a vraiment changé dès ce moment-là ?

Oui, avant on nous accueillait les bras ouverts ! Mais maintenant ils hésitent, dire bonjour ou faire un sourire : Rien. Tu dis bonjour à quelqu'un dans la rue, on ne te répond pas.

Le regard de la nouvelle génération a vraiment évolué, mais c'est plus une régression qu'un pas en avant.

Pourquoi ?

Le changement est mondial, il y a plus de conflits. En Italie, on ne veut plus d'étrangers et les Espagnols aussi. Il y a beaucoup d'Espagnols marocains qui sont venus en Belgique récemment. Ils auraient dû laisser les frontières en Europe fermées. C'est pour ça que les américains sont en colère. Maintenant l'Europe prend les pays pauvres et les aide mais laissent leurs pays dans la pauvreté, il faut les aider eux d'abord au lieu d'aider les autres.

En ce qui concerne le racisme, dans les années 60, ça n'existait pas ?

Ça n'existait pas non, les gens venaient vers nous « Qui es-tu ? D'où tu viens ? Comment tu t'appelles ? ». On se disait même comment cela se fait qu'ils soient si accueillants.

On est passé d'un régime où il y avait beaucoup de travail et chacun avait une tâche, la machine économique tournait à fond... Maintenant multitâches, polyvalence, moins d'emploi, pensez-vous que c'est d'une part à cause de ça que le racisme augmente ?

Oui je pense que les gens deviennent plus nerveux parce qu'ils perdent leur travail. Ils ne font plus attention aux autres maintenant, mais même t'aider à te relever dans la rue, on ne le fait pas !

Est-ce que vous arrivez à voir un avenir plus positif pour vos enfants ou non ?

Non maintenant j'ai peur de l'avenir pour mes enfants, car ils sont devenus plus stricts. Par exemple de nos jours tu vas chez le médecin, il fait tout par électronique. Tout est enregistré à la mutuelle et toi tu fais que payer !

Avez-vous été impliqué dans des causes politiques à Liège ?

Mon petit frère est au Parti Socialiste, moi je n'ai jamais été impliqué.

Aimeriez-vous dire autre chose avant de terminer ?

Oui il y a un changement mondial, le temps n'est plus pareil à cause du changement climatique, avant les saisons étaient bien suivies naturellement. En 1973 en Hiver, c'était un vrai Hiver. La Meuse était gelée, on allait patiner mais maintenant c'est complètement dérégulé. L'être humain veut de trop, il veut aller plus vite, on ne peut pas aller plus vite que le bon Dieu. Il doit aller tout doucement.

Tout doit être rééquilibré pour les futures générations. On vit plus longtemps maintenant, avant c'était chaud on travaillait dur, la médecine était moins évoluée. Le monde il tourne.

Une dernière question : Quand vous êtes arrivé, vous avez dit que les gens étaient moins dans leurs cases et étaient plus ouverts. Est-ce que vous pensez que c'est le même cas au niveau de la religion ? Est-ce qu'aujourd'hui, c'est plus rigoureux ou en tant cas comment les gens le voient ?

Maintenant de nos jours, c'est plus ouvert. Quand je vais à la Mosquée, l'Imam donne la prêche en trois langues, en Arabe, en Français, en Schleha (langue marocaine) ou alors il y a aussi un traducteur qui vient, comme ça les gens ils comprennent, les africains ils parlent pas l'arabe donc en français.

Les gens ne respectent pas aussi, l'imam précise que les gens doivent rentrer chez eux après la prière, et on dirait qu'ils n'ont pas compris, et ils vont au café ou autre pour casser du sucre sur le dos d'autres personnes.

C'est comme le pèlerinage, ce n'est pas pour aller en vacances, c'est pour te retrouver face à face avec le bon dieu.

Le changement de mentalité, c'est ça que je trouve dommage. L'imam dit il faut des œillères comme pour les chevaux pour regarder droit devant soi. Tous les jours, on essaie de faire comprendre ça aux enfants. Comme mon fils qui voit son papy égorger le mouton, il crie « papy assassin » (Rires.)

Entretien 4 avec Ahmed Ben Chekroun

(Le 14 juin 2018, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien: 1h48

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[MS] : Quel est votre nom et prénom ?

Ahmed Ben Chekroun

Vous êtes né au Maroc ?

Oui, dans la province de Marrakech. Mais après on a déménagé pas très loin de là, à 70 km, du village de Fetouaka.

Vous pouvez me parler de votre enfance ? Que faisaient vos parents ?

Mon papa était maçon et il faisait des petits boulots de temps en temps. Il travaillait 2 ans dans un endroit, puis 3 ans dans un autre.

Pour quelles raisons avez-vous décidé de quitter le Maroc ?

Parce que la Belgique avait lancé, à la radio, un journal afin d'inviter les Marocains à aller en Belgique. Quand j'ai quitté le Maroc ça s'est bien passé. J'avais 18 ans. A l'époque j'étais apprenti dans une usine de souliers. Le patron s'occupait de bien moi. J'aurais pu aussi le devenir si j'étais resté. J'allais avec son fils à l'école. Il me donnait à manger, à boire etc. Il avait besoin de quelqu'un pour accompagner son fils à l'école. Je travaillais bien.

Quand j'étais avec les autres ouvriers, je travaillais comme eux mais une fois il y avait des contrôleurs, ils m'ont demandé ma carte de travail mais j'étais petit pour en avoir une. Du coup, je leur ai dit de se débrouiller avec le patron. Et c'est parce que j'étais un apprenti que je n'en avais pas.

J'ai lu le journal où était notée l'adresse de la Fédéchar à Bruxelles. Du coup, Je leur ai écrit une lettre. Et la société a accepté ma demande. Ils m'ont demandé d'aller au consulat, à Casablanca. Ils ont vu l'autorisation de Bruxelles et ils m'ont dit t'attendre un petit moment. Ils allaient me convoquer.

C'était en quelle année ?

En 1964.

Vous êtes né en quelle année ?

En 1946

Pourquoi vous avez choisi la Belgique ?

Je ne connaissais pas encore la Belgique. Mais un ami plus âgé que moi, qui avait déjà des enfants a fermé son commerce pour aller travailler en Belgique. Par la suite, Je lui demandé de me donner l'adresse du consulat Belge. C'est son frère qui auparavant le lui avait passé.

Lui travaillait déjà en Belgique et à sa pension il est revenu. C'est comme ça j'ai connu la Belgique. Il m'a dit qu'elle était bien.

A la convocation, nous étions une dizaine à passer un examen de passage avant de pouvoir partir. C'était la délégation Belge qui s'en occupait.

Venir en Belgique, était une décision longuement réfléchie ou c'est quand on vous parlé que vous avez fait le choix de partir ?

Mes amis sont partis en Belgique. Ils me disaient de venir parce que la Belgique c'était bien. Alors je suis retourné au consulat pour voir où en était ma demande. J'ai dû aller chez des dames qui y travaillaient et elles m'ont posé des questions. J'ai réussi à y répondre. Par après j'ai dû aller à la maison communale de mon quartier, ils ont préparé tous les papiers qu'il fallait. Je suis retourné au consulat où ils m'ont donné mon passeport. Lorsque tout était clôturé, ils m'ont dit de venir dans huit jours avec ma valise. J'ai pris la possibilité qu'on me donnait d'avoir un autre métier et j'ai laissé mon travail à l'usine. Quand nous sommes revenus après ces quelques jours, le consulat nous a dit : « Bon voyage ! », étonnés nous répondons « Ou ?! » « Chez nous! ». Mais nous n'étions pas prêts à partir aussi soudainement... Nous avons commencé à pleurer. On pensait que le départ c'était dans longtemps.

Une personne nous a montré l'autocar en disant : « C'est les travailleurs qui vont y aller » dans une heure. Ils demandaient les noms, comptaient les gens. Je n'ai pas le même avis que les autres, je dis la vérité. Les personnes qui nous accueillait nous recevaient comme il le faut. Ils parlaient avec douceur. Ensuite nous sommes partis à l'aéroport, le départ se faisait à Casablanca.

Notre avion a fait escale au Portugal. La compagnie c'était la « Sabena ». Là-bas, il y avait des restaurants comme aujourd'hui à Bruxelles. A midi, ils nous ont donné une table. Nous étions 35. Ils nous ont offert à manger.

C'était la Belgique qui payait ? La Fédéchar ?

Oui c'est bien ça. Nous étions un peu fatigués. Nous voulions sortir un peu. On a commencé à crier au responsable de l'aviation que nous n'étions pas des prisonniers. Ils ont commencé à rire. Alors ils nous ont apporté un autocar pour que nous puissions nous promener dans le centre. Mais cependant, nous ne pouvions pas sortir du véhicule par manque de temps.

A 3h du matin nous décollions pour arriver à 7h en Belgique où les délégués de la Fédéchar nous attendaient : « Soyez les bienvenus » « Comment vous appelez-vous ? ». Ils parlaient en français avec nous. Ils nous donnaient de la limonade et mettaient de la musique pour qu'on s'amuse. Pour que les gens soient contents.

Ensuite, ils nous conduisaient là où nous avions des connaissances. Certains c'était à Mons, d'autres à Charleroi, à Liège, à la Louvière. Car avant il y avait beaucoup de mines. Moi je n'avais pas d'amis chez qui aller. Donc ils m'ont emmené au pays Flamand à Zolder au Limbourg près de Hasselt.

Vous ne parliez que l'arabe ? Et un peu de français ?

Quand je travaillais à l'usine. Je suis tombé dans un quartier d'Européens. Il y avait des Polonais, des Russes, Français, Allemand. Alors j'ai commencé à parler plusieurs langues en discutant avec les gens.

Le voyage ne vous a rien coûté à vous ?

Non rien. C'est la « Fédéchar » qui a tout payé.

Vous aviez un peu d'économie pour partir ?

Non non. Ils nous donnaient tout.

Lorsque vous êtes parti, c'était pour revenir dans l'avenir ?

Non à ce moment-là on n'y pensait pas. Les personnes qui veulent travailler restent, les autres retournent. Après, les gens ont commencé à discuter et à dire je travaille quelques années puis je retourne. De mon côté, je ne voulais pas parce que j'avais déjà perdu ma place au Maroc. Je suis parti sans dire au revoir à mon ancien patron car il ne voulait pas je parte. Il me considérait comme son fils. Mais c'était difficile d'être ailleurs. J'ai pleuré. Un jour tu laisses ta maison, tes parents et tout. Et aller autre part c'est difficile.

La première fois que je suis allé au charbonnage. On a passé des examens puis nous sommes allés à l'école pendant 5 jours. On apprenait à comment aller au travail, où était les escaliers, l'ascenseur, comment le charbon sortait, il y avait des ascenseurs de personnes, d'autres de charbons. Beaucoup ont pris peur en voyant tout ça. Ils ne voulaient plus y aller. Le patron disait qu'ils étaient sous contrat. Mais certaines personnes « s'en fichaient » du contrat, et voulaient retourner au pays. Moi je ne disais rien.

Après l'examen et les cinq jours de formation, ils nous ont dit que nous pouvions aller en bas. Là-bas, il y avait des moniteurs qui nous montraient comment travailler. Puis petit à petit, on a commencé à s'habituer.

Comment vous avez vécu avant de toucher votre premier salaire ?

J'ai vécu à la cantine. Y avait à manger, un billard, un peu la télévision, une grande radio. Après, ils nous ont donné 500 francs par jour. Et 500 francs c'est beaucoup. Pour téléphoner, pour envoyer les lettres. Ils payaient tout.

Il y avait à la cantine, des lits deux ou quatre personnes, des vestiaires et des armoires à clé dans lesquels on pouvait mettre nos habits, ou des casseroles pour cuisiner si on ne voulait pas manger à la cantine. Nous étions libres de faire ce que nous voulions.

L'endroit était comment ? Grand ? Petit ?

Il y avait beaucoup de pièces. Comme un hôtel. Il avait des chambres de quatre, cinq, six. C'était très propre.

Vous n'étiez qu'avec des Marocains ?

Il y avait des Marocains, des Grecs, des polonais, des français, des Italiens,... Il y avait plein de monde.

Quel était le nom de la mine ?

Zolder.

Est-ce que vous aviez des contacts avec des personnes en dehors de la mine ? Dans le quartier ?

Oui nous commençons à discuter avec les gens. Avec des gestes parce que nous ne connaissions pas le flamand et les flamands ne connaissaient le français. Et si tu parles avec quelqu'un qui ne te répond pas, sauf le pharmacien qui lui parlait français. Avec les autres commerces, c'était avec les gestes.

A cette époque-là, il n'y avait pas de commerce Marocain ?

Non. Zéro. Les commerçants venaient devant chez nous, nous apporter nos produits. Le pain, le lait, ...

Les contacts avec l'administration, la police ça se passait bien ?

Oui ils étaient gentils. A cette période tout allait bien.

Quel était votre parcours scolaire au Maroc ?

Je suis allé jusqu'en 5^{ème} primaire.

Que faisait l'usine dans laquelle vous travaillez au Maroc ?

C'était une usine de souliers.

Combien de temps vous avez travaillé dans la mine ?

J'ai travaillé 25 ans à la mine. Par après, j'ai cherché du travail à Tongres dans une usine de souliers. Ils ont accepté de me prendre mais je devais chercher une maison tout près parce que c'était trop loin de Zolder. Et les maisons étaient trop chères à louer.

Vous y êtes resté combien de temps à Zolder ? Vous avez changé de logement, où vous êtes resté à la cantine ?

Oui parce qu'ils nous ont dit que nous étions libres. Si on voulait quitter la cantine on pouvait. Du coup, on a changé. Nous vivions dans les maisons du charbonnage. Pour ceux qui n'avait pas d'enfants, on vivait à plusieurs. Entre 1, 2 ou 4 par maison. Nous avions une chambre dans laquelle nous dormions à plusieurs. La maison, les draps étaient nettoyés et on devait se procurer notre nourriture, la préparer. Nous logions chez un Grec qui était payé par la mine pour le faire, et le reste d'argent qu'il restait ils nous le donnaient.

Vous êtes resté pendant 25 ans sur Zolder ? Jusque quelle année ?

Jusque 1989. J'ai travaillé quelques années. Mais on pensait déjà à nos pensions. Certains pensaient à l'avenir et il fallait diminuer l'âge de la retraite parce que c'était trop pour nous. Nos doigts étaient foutus. La première fois on a fait la grève pendant un mois et demi. Nous voulions la diminution de l'âge de la retraite. Du coup, ils ont diminué l'âge de 3 ans. Après, on a encore refait une grève d'un mois.

Quelles étaient vos conditions de travail à la mine ?

C'était dur, dur. Épuisant. Certains étaient assis par terre pour travailler sur les machines. Il y avait des gens blessés, certains ont perdu un œil, une jambe, une main. Parfois, des choses nous tombaient dessus et nous courrions à genoux. Nos genoux étaient douloureux après. On portait des choses lourdes.

Une fois je me suis blessé et une machine a bloqué ma main contre le plafond. Personne n'a pu m'aider. J'ai réussi doucement à arrêter la machine tout seul. Le chef est venu constater que j'étais blessé, m'a donné un papier et j'ai dû monter à l'infirmerie.

Il y avait beaucoup d'accidents et des morts. Chaque jour il arrivait quelque chose à quelqu'un.

On descendait jusque 1000 m sous terre.

Dans une des vestes, on mettait de la nourriture, et 2 litres et demi d'eau. Un marteau de trois kilos. Il y avait aussi le casque, la lampe. On descendait avec déjà 10 kilos sur nous.

Il fallait faire attention à ne pas se blesser. J'ai pris un coup sur le nez et j'ai toujours la cicatrice. Un bois m'a touché. J'étais machiniste.

De mon côté, pendant cinq ans j'ai essayé toutes les fonctions différentes. Puis, j'ai fait machiniste pendant 10 ans. Je travaillais toujours de 2h à 10h.

Beaucoup de Belges préféraient aller cinq ans dans la mine que faire 2 ans de service militaire. Il y avait des anciens prisonniers Allemands qui travaillaient dans la mine et n'en sortaient pas. Nous étions séparés d'eux mais c'était au début de mon travail.

Le nouveau matériel rentrait à la mine. Le charbon à Zolder, était un charbon de poussière.

A la mine, il y a deux choses que tu ne vois pas. Le gaz et la poussière. La poussière rentrait quand tu parlais, c'était une des choses les plus mortelles. Le masque ne servait pas à grande chose.

A l'intérieur de la mine c'était très sale ?

Quand tu commences à rentrer dans la mine tu prends des jetons. Le jeton c'était notre numéro de travail. Quand on demandait Après tu pouvais aller dans les vestiaires. Tout le monde s'y déshabillait, secouait leurs vêtements et c'était très poussiéreux, noir.

Au niveau santé, c'était très dur ?

Pendant 14 ans je suis resté en Flandre puis je suis venu à Liège. Je pensais aux enfants, au niveau de la langue. D'abord nous cherchions à Mons.

Pour faire les trajets Liège-Zolder c'était en autocar et la mine payait. Le retour était difficile parfois. Parce que certains arrivaient en retard, et tant que tout le monde n'était pas là il ne démarrait pas. Ce qui mettait tout le monde en retard de 1 ou 2h.

C'était un travail assuré et stable ?

Oui si tu travailles tranquillement, que tu ris, tu parles. Tu commences à te faire tes amis.

Vous avez eu des problèmes dans votre lieu de travail ? Avec le patron ?

Il faut faire ta place. Sois-tu es gentil ou méchant. Il faut rire avec tout le monde. Mais il y a eu des bagarres.

Qui gagnait le plus ? Les postes les plus difficiles ? Le chef ?

C'était celui qui avait le poste le plus difficile. Parfois, je gagnais plus que le chef. Dans les ouvriers Il avait 12 niveaux, les ouvriers, les manœuvres, etc Et on était mieux payé selon le niveau dans lequel on était.

Est-ce qu'il y avait une possibilité de monter dans les échelons ? Si oui, l'avez-vous fait ?

Oui c'était possible mais je ne l'ai pas fait.

Vous avez été syndiqué ?

Oui à la FGTB. Avec les socialistes.

La relation avec les délégués étaient bonnes ?

S'il y avait grève, ils n'étaient pas gentils avec le patron. Avec nous, le syndicat ne faisait rien. On ne voyait pas le syndicat. Quand on allait les voir pour un problème, ils nous disaient : « Va travailler, c'est ton chef ». Mais nous, on payait le syndicat pourquoi alors?

Mais quand ils voient des personnes qui viennent travailler un jour et pas d'autres ; des fainéants, des personnes qui sont en maladies. Du coup, ils nous répondaient qu'ils n'allaient pas défendre des gens qui ne travaillaient pas.

Est-ce que les délégués vous informaient assez bien sur vos droits ? Des informations ?

Ils ne donnaient rien du tout.

Après 12 ans travail, ils nous ont invités à une fête, où ils nous ont donné des médailles. Après quelques autres années, ils nous ont donné un diplôme de bonne conduite. Ils donnaient aussi beaucoup d'argent. Nous avons beaucoup aidé la Belgique. Avant à Liège il n'y avait rien. Après la guerre, tout était cassé.

Pendant combien vous avez fait grève ? Il y en avait beaucoup ?

Non pas beaucoup.

Et quand vous avez fait grève (comme vous l'avez mentionné plus tôt), quelle était la raison ?

Pour la pension, les conditions de travail.

Une fois, j'ai vu que le chef avait fait un mauvais travail qui aurait pu blesser quelqu'un. A l'école on m'avait dit que si le chef faisait quelque chose qui nous mettait en danger ou si quelque chose de dangereux se produisait, on devait arrêter le travail et venir trouver le syndicat pour déclarer ce qu'il se passait. Le chef avait fait une mauvaise manœuvre sur une machine. On lui a fait la remarque mais il ne nous a pas écoutés. Il s'est énervé quand je lui ai dit que je ne voulais pas travailler sur cette machine qui pouvait être dangereuse, et qu'il fallait y modifier quelque chose pour pouvoir y retravailler. Il voulait me faire un procès. Et m'enlever cinq pour cent de mon salaire. J'ai continué à dire non mais il a quand même lancé la machine. Elle a dysfonctionné, et un bois m'est arrivé dessus et je suis tombé dans les pommes. Lorsque je me suis réveillé, le chef a commencé à s'excuser, à me demander de ne rien dire au syndicat, au contrôleur, au docteur parce que si tu as quelque chose je vais me faire virer. Surtout, que j'ai eu les dents cassées, j'étais blessé. Après je n'ai rien eu ni médicaments, ni pourcentage. Je suis allé au syndicat mais ils m'ont dit que je n'avais pas droit à un pourcentage parce que j'allais me marier. J'ai eu quinze jours de repos.

C'était en quelle année les grèves que vous avez faites ?

C'était pendant 1 mois et demi en 1967 ou 1968.

C'était uniquement votre mine ou d'autres mines faisaient grève aussi ?

Non pas toutes. Certaines voulaient le faire, d'autres pas. Mais je ne faisais pas tout le temps grève parce que j'avais une famille à nourrir.

Votre femme est arrivée en quelle année ?

En 1966. J'ai travaillé pendant un an puis je suis retourné au pays pour me marier. J'ai déclaré au chef du personnel que j'étais marié et que je voulais amener ma femme en Belgique. Et du jour en lendemain on m'a dit de venir bien habiller pour aller chercher ma femme. Le consulat avait fait tout le nécessaire pour le regroupement familial. Elle est arrivée en Belgique trois mois après notre mariage. Les personnes qui s'occupaient de nous à ce moment l'ont très bien fait. Et après aussi, tout ce dont on avait besoin, ils nous le donnaient. Tout avait été pris en charge.

J'ai écrit pour avoir un logement social.

Quand j'ai eu des enfants, les Belges nous disaient de retourner dans notre pays, qu'on allait manger leur pain.

Beaucoup de personnes pensaient comme ça ?

Oui. Dans la mine aussi.

Le travail suffisait à répondre à tous vos besoins ? C'était une vie confortable ?

Oui. Les flamands étaient moins social que les Wallons.

Grâce au travail, vous aviez le temps pour d'autres activités ?

Oui. Il y avait des fêtes, on pouvait aller à l'école de la mine.

En quelle année vous êtes venu à Liège ?

En fin 1976.

Quand vous êtes arrivés, vous vous êtes directement installés dans la maison où vous êtes aujourd'hui ?

Oui. J'ai cherché avec ma voiture des maisons. Aucune ne me plaisait. Et on ne gagnait pas beaucoup pour payer l'eau, l'électricité, etc. En mois, on recevait 3000 francs.

La situation était mieux pour les enfants à Liège ?

Oui.

L'ambiance est mieux ici quand Flandre ?

Oui nous vivions tranquillement.

Est-ce que vous avez participé à la vie associative Marocaine à Liège ?

Oui on se regroupait. A Houthalen, en Flandre on a demandé au charbonnage d'avoir une maison pour faire une Mosquée. Des églises nous ont donné un coup de main, le bourgmestre et le charbonnage aussi. Nous payons nous mêmes les ouvriers, l'imam, le loyer, l'eau, l'électricité, la femme de ménage. On s'est regroupé avec nos patriotes.

Quand je suis arrivé à Liège. Il y avait deux mosquées. Une église nous a passé un local. Les Chrétiens priaient en bas et nous en haut.

Nous avons fait la mosquée à Glain. C'est le charbonnage qui nous avait donné la maison pour la Mosquée. Après nous l'avons acheté. Le groupe était constitué de musulmans et de belges. Les voisins étaient magnifiques, ils ont payé avec nous.

Quand on me disait de retourner chez moi, je me disais que j'étais chez moi. Surtout après 54 ans.

Et-ce qu'il y a une différence entre les années 60 et les années 80 par rapport aux conditions de vie et à l'acceptation, par exemple sur la question du racisme ?

Pour moi, c'était la même chose. Je n'ai jamais vu ça moi. (En Arabe). Si on se conduit bien, les gens se conduisent bien avec nous. Si tu te conduis mal, les gens se conduisent mal avec toi. Le respect implique le respect même si on te provoque tu dois rester calme. Nous sommes tous les mêmes. Devant Dieu, nous sommes tous les mêmes et la terre est pour tout le monde.

Est-ce que vous avez été impliqué dans des organisations politiques à Liège ?

Non jamais.

Tout qui est produit Halal était moins facile d'accès à l'époque ? Aujourd'hui pensez-vous qu'il y ait une plus grande préoccupation par rapport à cela ?

Avant nous ne savions parler avec les gens. De mon côté, j'achetais la viande chez le boucher je la lavais et disais bismillah, et c'était bon.

Entretien 5 avec Leila Jebara

(Le 21 novembre 2018, au Quick de la Place Saint Lambert à Liège)

Durée de l'entretien : 1h30

(Formules de politesse)

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

Quel est votre nom, prénom, date et lieu de naissance ?

Leila Jebara, née le 1/07/1957. Ras El-Ma, Maroc (officiellement Berkane)

Est-ce que vous pouvez me parler de votre enfance ? Que faisaient vos parents ? Comment décririez-vous votre enfance ?

Je suis né à Kebdana dans une famille modeste avec une maman au foyer. J'ai eu une enfance heureuse en milieu rural et montagnard. Vers l'âge de 6 ans, on a déménagé à Berkane, une petite ville. Mon papa était agriculteur avant d'émigrer et travailler dans les charbonnages de Wallonie. En arrivant en Europe en 1963, mon papa a d'abord atterri en Allemagne puis a continué sa route jusqu'en Belgique pour trouver du travail dans les mines. Il revenait nous voir pendant ses jours de congé. Vers l'âge de 6 ans en 1963, nous avons déménagé en ville à Berkane grâce aux maigres revenus de mon père. Mon papa a voulu ce déménagement car les conditions de vie étaient très difficiles pour ma maman et moi à la campagne.

Pour quelles raisons votre père a-t-il décidé que deviez quitter le Maroc ? (politiques, économiques, familiales, ...)

C'est à partir de ce moment-là que moi et mes frères et sœurs avons commencé notre scolarisation pendant 3 à 4 ans. Mon père travaillait en Belgique mais revenait régulièrement pour nous rendre visite à sa femme. En 1969, mon père conclut les démarches administratives afin de bénéficier du regroupement familial et pouvoir enfin voir sa famille tous les soirs et ne plus souffrir de solitude. On ne décidait de rien du tout. Je n'ai jamais manqué de rien du tout et on faisait partie plus ou moins de la classe moyenne.

C'est comme cela que j'ai atterri en Belgique. Nous avons d'abord emménagé dans un petit appartement. La famille s'agrandissant, notre papa protecteur a rapidement cherché à emménager dans un logement plus grand et à devenir propriétaire. Nous avons loué un temps une maison avant d'acheter une autre maison. Ils voulaient faire en sorte qu'on ne manque de rien et qu'on ait la meilleure vie possible. Culturellement parlant, on a dû se débrouiller par soi-même.

Comment s'est déroulée sa carrière professionnelle ?

Mon papa a terminé sa carrière professionnelle à Blegny de manière prématurée vers 1979 en raisons de soucis de santé, il avait alors la cinquantaine. La maladie aura raison de lui en 2010.

Pensez-vous que votre père avait l'intention de travailler en Belgique avant de revenir au Maroc ?

Tout a fait, mon père n'a jamais imaginé passer toute sa vie en Belgique. Dès ses premières années en Belgique, il retournait régulièrement au Maroc pour nous voir. Mais même lorsque nous nous sommes installés avec lui, nous retournions régulièrement voir nos proches restés au Maroc.

Mon père n'avait pas encore envisagé que nous nous installerions peut-être définitivement en Belgique. La culture étant assez différente entre le Maroc et la Belgique, les premières années, le retour au Maroc semblait évident. Le but initial de mes parents était simplement de subvenir aux besoins de leur famille et offrir une bonne éducation à leurs enfants avant de rentrer "chez nous".

Une fois que moi et mes frères et sœurs avons atteint l'âge adulte, nous qui n'avions connu que la Belgique, le choix de déménager au Maroc n'était plus du tout envisageable. Cette étape a pu être vécue comme un grand choc par nos parents de première génération, ils n'ont pas eu trop le choix parce que nous, les enfants, avons notre vie ici, nos enfants, notre travail.., Après la retraite de mon père, mes parents retournaient plus souvent au Maroc et y restaient plusieurs mois. C'était une manière pour mon père de se ressourcer et retrouver ses racines dans son village natal de Kebdana. Entouré des oliviers et amandiers qui avaient bercé son enfance, il se remit à travailler la terre où il est né, une quarantaine après l'avoir quitté. Pour ma mère c'était un peu différent, elle était également heureuse de revoir son pays d'enfance mais ces longs séjours lui pesaient également, du fait de la distance entre elle et ses enfants restés en Belgique.

Malgré que notre papa était à présent tout à fait conscient que nous resterions probablement toute notre vie en Belgique. Il investit malgré toutes ses économies pour construire une maison familiale à Berkane, assez grande pour accueillir toute la famille. Il y retournait chaque année durant de longues périodes pour achever la construction de cette maison et que nous puissions avoir notre "chez nous" au cas où nous retournions au Maroc. Il était particulièrement protecteur et avait l'obsession de ne pas nous laisser dans le besoin. Il avait le souci de toujours se sacrifier pour assurer notre avenir. Et ce même après que ses enfants aient atteint une vie et un emploi stable. Cette maison familiale est aujourd'hui vide mais ma maman ne veut absolument pas s'en séparer.

Où vous êtes-vous installés en Belgique ?

A Beyne-Heusay, et avant ça on était à quelques kilomètres de là dans le même quartier. C'était une maison peu spacieuse mais fonctionnelle. Il y a des étages et des chambres et elle était conviviale. Ça nous convenait très bien.

Vous souvenez-vous des relations que vous entreteniez avec votre voisinage et les gens que vous rencontriez en Belgique ?

C'est une très bonne question ! Nous avons eu la chance d'arriver dans les années 60 avec les premières vagues d'Immigration et nous avons été très bien accueillis aussi bien dans le quartier que dans notre école. Les voisins et les instituteurs ont toujours été bienveillants envers nous. Nos instituteurs allaient jusqu'à nous aider à traverser la grande route pour nous raccompagner sur le trajet de 1km vers la maison. J'étais la seule de la famille à me débrouiller en français et c'est donc moi qui servait de messager entre ma maman et nos voisins ainsi que notre école.

Notre première année en Belgique fut également la première année où nous avons découvert la neige. Cela n'a plus rien à voir avec aujourd'hui.

Dans la même logique, comment vous sentiez-vous dans vos relations avec les commerces de proximité, les services publics ?

Tout allait bien à l'époque. Nous étions bien accueillis partout, les gens étaient même heureux de nous aider à découvrir la Belgique et nous faire sentir ici chez nous.

Et aviez-vous également des contacts avec d'autres familles marocaines?

A l'époque, il n'y avait pas beaucoup de familles marocaines dans les alentours mais la tendance était déjà au regroupement. Et petit à petit, des liens commençaient à se créer dans le voisinage entre les familles qui venaient de différentes régions du Maroc. Personnellement, je me souviens d'une seule famille marocaine pendant mon enfance qui vivait près de chez nous. Nous étions assez éloignés des quartiers où les immigrés commençaient à constituer une réelle communauté. Je fréquentais des jeunes de toutes les origines.

Quel est votre parcours scolaire ?

Au Maroc j'avais fait mes trois premières années primaire. En arrivant en Belgique au mois de Mai 1969, j'ai dû recommencer ma quatrième année primaire. Après mes primaires, j'ai terminé mes deux premières années secondaires et j'ai arrêté mes études à ce moment-là en 1974. De 1974 à 1978, il y a eu une coupure dont je ne parlerai pas. À partir de 1979, vers mes 20 ans, j'ai repris des cours du soir en Secrétariat. Et c'est également à cette époque que j'ai également passé mon CESS en passant par le jury central. Je vivais toujours chez mes parents. En 1981, à 23 ans, j'ai décroché mon premier job en travaillant au Quick où nous sommes actuellement.

Pourquoi ne pas avoir été dans le secrétariat ?

C'était compliqué et je n'avais à l'époque pas assez de bagages académiques pour directement décrocher un job plus confortable dans le secrétariat. Mais j'ai continué à prendre des cours du soir en langue pour approfondir mes connaissances et étoffer mon CV. Ce n'était pas le job de mes rêves, mais je voulais rapidement acquérir mon indépendance financière, je ne voulais pas reproduire l'image que ma mère a renvoyé comme femme au foyer. J'ai donc entendu parler de cette offre, le fastfood venait d'ouvrir à Liège et je me suis rendu à Herstal au bureau auquel il faut postuler. J'ai eu un CDI direct.

Après 5 ans au Quick de Liège, j'ai postulé en tant qu'assistant Manager dans un autre restaurant Quick à Bonnelles. Mon nouveau job à Bonnelles me convenait mieux, notamment car je venais de m'installer avec mon mari près de Bonnelles. J'ai passé 13 ans à travailler dans la restauration. En 1995, j'ai arrêté de travailler pour m'occuper de mes enfants.

Pouvez-vous me décrire les conditions de travail au Quick ?

Ce n'était pas des conditions de travail particulièrement difficiles. Evidemment que certains problèmes physiques ou psychologiques apparaissaient dus à la pression comme dans tout travail. Je dois dire que je n'avais pas l'état d'esprit pour me plaindre de ma condition et ce notamment grâce à cette détermination que j'ai peut-être hérité de mon père. C'est cette détermination particulière qui était encore plus forte en tant que femme et en tant qu'immigrée qui m'a poussée à parvenir rapidement à mon indépendance financière. Malgré mon éducation assez traditionnelle, je ne voulais pas correspondre au cliché de la femme marocaine qui dépend totalement de son mari. Cette indépendance est quelque chose qui est très ancrée en moi.

Moi et ma sœur sommes assez similaires sur ce point. Maintenant que nos enfants sont grands, nous pourrions arrêter de travailler mais non nous continuons.

Je n'oserais pas comparer mes conditions de travail avec celle que mon père a dû endurer dans les mines. En plus d'effectuer un travail très dangereux et particulièrement difficile, il n'avait pas la même maîtrise de la langue française pour se plaindre de ses conditions. Il endurait cela sans broncher afin d'assurer notre subsistance.

C'est quelque chose qui me touche très fort et d'ailleurs jusqu'à aujourd'hui je n'ose toujours pas aller visiter les mines dans lesquelles il a travaillé. J'aimerais bien visiter la mine de Blegny mais j'ai toujours peur de voir concrètement quelles étaient ses conditions de travail et

comment mon père à accepter de sacrifier sa santé pour le bien-être de notre famille. Je pense plutôt envoyer mon fils dans ce musée afin qu'il me décrive la situation pour savoir si je serai capable d'aller voir cela de mes propres yeux. J'ai peur de ma propre réaction, mais je n'ose même pas imaginer celle de ma mère, elle serait complètement effondrée si elle voyait cela.

Après votre pause professionnelle, vous êtes passée à autre chose ?

Oui, après que mes enfants aient grandi. Je ne voulais pas rester sans emploi et dépendre de nouveau de mon mari. À 43 ans j'ai alors repris une formation de 2 ans pour devenir auxiliaire de soins. J'ai directement commencé à travailler en 2001 pour aider certains ménages dans leur vie familiale. Ce n'était pas une fonction qui me convenait. Je ne supportais pas de voir de la misère sociale tous les jours et en particulier dans ces familles qui sont dépendantes aux services sociaux pas à cause de leurs problèmes de santé mais en raison sans doute de leur mauvaise intégration et leur manque de volonté.

Après 1 an, j'ai répondu à une autre offre d'emploi dans une maison de repos située à Amay. C'est à ce poste que j'ai pu réellement m'épanouir dans ma vie professionnelle. De plus, mon lieu de travail se retrouvait tout près de chez moi. Je me sentais beaucoup plus utile à cet endroit-là en aidant des personnes qui ont réellement besoin de mon aide. Contrairement à mes patients 1 an plus tôt, qui faisaient la grasse matinée tous les jours et qui m'appelaient uniquement pour que je leur donne un coup de main à la maison. J'y travaille toujours aujourd'hui depuis 2002 et je finirais sûrement ma carrière dans cette même maison de repos. 170 lits, c'est une grosse institution.

Avez-vous eu des emplois stables et assurés ?

Oui, je me suis juste arrêtée pendant 4 ans pour élever mes enfants

Avez-vous été confronté à des difficultés particulières durant votre parcours professionnel ?

Je n'ai jamais ressenti de discrimination en rapport à mes origines. Comme tout le monde je devais prouver mes compétences professionnelles. J'ai souffert de petits pépins physiques après un accident de travail mais cela arrive à tout le monde. Je dois dire que mon parcours et mon expérience professionnelle m'ont aidée à passer au-dessus de la plupart des soucis auxquels j'ai été confrontée.

J'ai malgré tout souffert d'épuisement après quelques temps en travaillant en maison de repos après avoir vu des choses inadmissibles que j'ai voulu dénoncer. Mais j'ai eu du mal à me faire entendre concernant la manière de gérer l'établissement et les négligences envers les patients de certains de mes collègues qui étaient tolérées par notre hiérarchie. Après un certain temps cela a trop pesé sur mon psychisme et j'ai fait un burnout. Je n'avais pas eu l'écoute nécessaire pour encaisser cela et j'ai alors arrêté de travailler pendant 8 mois.

Après cela, je suis retournée au travail avec un autre état d'esprit, j'ai appris à gérer les conflits avec mes collègues et ma hiérarchie de manière plus sereine et j'ai pu recommencer à travailler normalement.

Avez-vous eu l'occasion de grimper les échelons hiérarchiques dans votre carrière professionnelle ?

Concernant mon travail à la maison de repos, la hiérarchie est clairement structurée et les différentes tâches sont toujours assurées par les mêmes personnes en fonction de leur formation et niveau d'études donc il n'y avait pas vraiment d'opportunités d'évoluer pour assurer un autre poste.

Durant ma carrière au Quick c'était assez différent. Après 2 ans, j'ai été promu de Collaboratrice à Assistante du Manager. Je connaissais mes compétences et mes limites professionnelles et donc, je n'ai jamais senti que l'on m'a freinée dans ma carrière. Si à un certain moment je me sentais stagner dans ma carrière, je décidais rapidement de passer à autre chose.

Avez-vous été syndiquée ?

Oui, j'ai d'abord été syndiquée à la CSC. À présent je suis syndiquée à la CNE.

La relation était-elle bonne avec les délégués de votre entreprise ? Etiez-vous bien informée sur vos droits dans l'entreprise ?

Il n'y a pas de délégués syndicales. Non, je m'informe par moi-même. Jamais de grèves, ni de mouvements sociaux.

Votre salaire suffisait-il à couvrir tous vos besoins ?

Oui, j'ai toujours été payée convenablement, je n'ai pas eu à me plaindre.

Avez-vous pu entrevoir un avenir plus serein pour vos enfants grâce à votre travail ?

Absolument, on a tout fait pour. Moi et mon mari nous sommes toujours accrochés pour qu'ils ne manquent jamais de rien.

Votre travail vous a-t-il permis de ne pas être préoccupée par les questions financières et avoir plus de temps à consacrer à d'autres activités ?

Oui, mes revenus et ceux de mon mari nous ont permis d'aller souvent en vacances en famille et nous n'avons jamais eu de gros problèmes financiers.

Quelle était votre situation familiale après avoir décroché votre emploi stable et vous être installée dans votre propre maison ?

Après avoir rencontré mon mari, tout s'est enchaîné très vite. J'ai eu un emploi stable, nous avons acheté notre maison. Les enfants ont grandi et j'ai repris une activité professionnelle. Le seul souci maintenant est la maison qui paraît trop grande sans les enfants (rires).

Avez-vous participé à la vie associative marocaine de votre ville (Villers) ?

Non, jamais. Je n'ai jamais ressenti le besoin de participer à ce genre de manifestations, jamais ressenti le besoin de me retrouver entre marocains.

Plus jeune, j'avais beaucoup d'ami(e)s marocain(e)s mais en grandissant de moins en moins. J'ai gardé de très bons contacts avec des gens de ma génération. Nous sommes toujours contents de nous revoir que ce soit pour des mariages comme pour des enterrements.

Je n'ai jamais ressenti le besoin de maintenir un lien très fort avec ma communauté. Je donne la même éducation plus ou moins laïque avec mes enfants et je leur laisse le choix de mener leur vie librement.

Avez-vous remarqué une différence entre les conditions de vie et d'intégration des immigrés marocains en Belgique entre les années 60/70 et les années 80/90 ?

A vrai dire, c'est une question assez difficile pour moi, car je n'ai jamais ressenti l'étiquette d'immigré peser sur moi. Je ne pense pas avoir eu à m'intégrer ou en tous cas je n'ai jamais fait d'effort, pour moi cela coule de source. Je n'ai jamais ressenti du racisme. Le mot intégration n'a aucun sens pour moi. Ma mentalité dépend de ce qui m'entoure.

Il y a une différence dans le regard surtout en comparant comment on nous a accueilli dans les années 70. Mais dans le regard des gens et dans les médias, il y a clairement une évolution

négative de la vision des immigrés marocains. Maintenant il y a beaucoup d'éléments qui entrent en ligne de compte pour expliquer ce changement de ressenti (Nombre d'immigrés, la crise). Je trouve que la différence intervient plutôt dans les années 2000.

Je pense que ce sont les immigrés de 3ème génération qui souffrent le plus, du regard discriminant des médias et d'une partie de la population en raison notamment de la ghettoïsation des quartiers d'immigrés mais aussi des stéréotypes contre les musulmans dus à la guerre contre le terrorisme et la situation politique compliquée dans les pays arabes.

Entretien 6 avec Fatima Jebara

(Le 15 novembre 2018, au Vaudrée à Bonnelles)

Durée de l'entretien : 40min

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[M.S.] Quel est votre nom, votre prénom et votre année de naissance ?

Fatima Jebara, en 1961.

Où êtes-vous née au Maroc ?

Berkane

Est-ce que vous pouvez me parler de votre enfance ? Que faisaient vos parents pour vivre ?

Mon père était agriculteur, maman était mère au foyer. On vivait à la campagne. A Raz El Ma (Cap de l'eau) exactement. Mon père a immigré dans les années 65 dans un premier temps il a fait l'Allemagne, la France et de là, il est arrivé en Belgique. Il a trouvé du travail dans les mines. Les mines de Werister et puis à Blegny Trembleur.

Au départ vous êtes directement partie avec lui ?

Il est resté ici quelques années seul, il était avec son frère et puis il a estimé qu'il devait ramener sa famille ici en Belgique. Dans la perspective de donner une bonne vie à ses enfants.

Dans cette perspective, ce sont vraiment les raisons qui l'ont poussé à partir ? Des raisons économiques ?

Oui des raisons économiques. Oui à l'époque en tant qu'agriculteur il dépendait beaucoup du bon vouloir de la nature.

Vous êtes venue grâce au regroupement familial ?

Oui.

En quelle année ?

En mai 69.

Quand votre papa est parti, pourquoi avait-il choisi la Belgique ?

Je crois que c'est parce qu'on cherchait des mineurs en Belgique. Les Belges ne voulaient pas descendre pour un salaire aussi bas. Donc les marocains acceptaient de descendre dans le fond de la mine.

Et vous savez pourquoi après il a décidé de revenir à Liège ?

Il travaillait à Blegny-Trembleur ? pas loin de Micheroux, il cherchait une maison.

Et vous quand vous êtes arrivée, c'était où ?

A Beyne-Heusay. On a habité dans une petite maison. On a eu deux déménagements dans notre vie.

Pour vous quand vous êtes partie à 8 ans du Maroc. Vous êtes partie avec qui ?

Avec mes frères et sœurs. Et notre maman.

Quelles sont les différentes étapes auxquelles vous étiez confrontée ?

Je vivais énormément chez ma grand-mère qui vivait à la campagne. Je ne voulais pas la quitter. J'ai des flashes. Je ne voulais pas partir. Je voulais rester avec ma grand-mère. On n'a pas eu le choix on nous a embarqué. Voilà c'est très flou.

Vos frères et sœurs étaient plus prêts à partir ?

On n'avait pas le choix on n'a pas laissé le choix, on ne nous a pas demandé notre avis c'était pour un mieux. Comme encore maintenant la vision de l'Europe. Moi dans ma tête en tant qu'enfant quand j'entendais mon père qui racontait l'histoire qui descendait dans le fond de la mine et qu'il allait chercher de l'argent dans le fond de la mine. (Rires.) J'étais enfant, j'avais 6-7 ans.

Vous aviez déjà une image de l'Europe ?

Très peu.

A ce moment-là c'était facile de venir en Belgique ?

Oui j'ai des très bons souvenirs d'accueil. Notamment à l'école. Notamment des voisins. On est arrivé dans une rue on était les seuls étrangers. On a été vite adopté par les voisins. On est arrivé en Avion. C'était facile. Au niveau administratif en tant qu'enfant je n'ai rien à dire. Très flou sur les démarches administratives.

Vous saviez si c'était cher pour votre papa ?

Je n'ai aucune idée.

Est-ce que vous sentiez des difficultés économiques ?

Pas du tout. Non parce qu'on avait une maison à Berkane, on ne vivait pas trop mal. La maison c'était une nouvelle construction. C'était une petite maison. On dormait ensemble il n'y avait pas de salle de bain mais ça ne m'avait pas choqué. En tant qu'enfant on est entraîné dans le mouvement. La salle de bains a été obligatoire que très peu d'années après.

Quand vous êtes arrivée en Belgique c'était une différence positive ?

Oui on était tout excité.

Quand vous êtes arrivée en Belgique, vous pensiez que vous retourneriez au Maroc plus tard ?

Oui, et en plus c'était le projet des parents. C'était clair et net. On faisait nos études et on retournait au Maroc. Ils ont d'ailleurs construit une maison là-bas. C'était vraiment leur projet. Venir en Belgique c'était vraiment pour nous donner un meilleur avenir.

Le premier endroit où vous êtes arrivés en Belgique ?

Beyne-Heusay.

C'était une grande maison ?

Non ce n'était pas une grande maison.

Savez-vous la décrire ?

Lorsqu'on rentrait. Il y avait la cuisine. Il y avait un salon. On avait un jardin et il y avait deux chambres au-dessus.

Est-ce qu'en tant que jeunes vous étiez avec d'autres jeunes marocains ?

Non. Pas du tout. On était dans une rue où on était les seuls étrangers.

Quelles étaient les relations avec les voisins, les commerces, la police de quartier ?

Très bonne. Je me suis fait adoptée par des voisins d'en face car il n'avait pas de fille. C'était un couple assez âgé. Je passais ma grande partie de mes journées chez eux. Quand ils partaient en excursion, ils m'emmenaient avec eux. Donc j'étais entourée de Belges. Je n'ai jamais ressenti de mauvais accueil. Ça n'a rien à voir avec maintenant.

C'était quoi votre parcours scolaire ?

Moi personnellement j'avais 8 ans. Et j'ai recommencé toute mes primaires. J'ai accumulé deux ans de retard. Le français est arrivé assez rapidement sans aucun problème. On était avec des petits belges, on parlait français ils nous prenaient en main, ils nous expliquaient beaucoup de choses. Les instituteurs-trices étaient très avenants. On était à l'école communale. Ensuite je suis allée à l'école rénovée à Beyne-Heusay, on faisait que 3 ans d'humanité (le latin). J'étais très soutenue par les profs. Parce que vu que ce n'était pas ma langue maternelle ben on m'a conseillée d'aller en latin. J'étais très soutenue par ma prof de français qui m'a donné le goût à la lecture. J'étais très épaulée. Et j'ai eu beaucoup de facilités dans les langues. (Néerlandais Anglais). De là je suis allée à Liège 2(en général). J'ai pris les langues. Espagnol allemand anglais. Pendant deux ans car j'ai un petit peu décroché niveau scolaire car vu que j'avais deux ans de retard à l'époque il y avait une école préparatoire au Barbou. On devait ensuite passer au jury central pour être infirmière et moi c'est ce que je voulais faire. J'ai réussi. J'ai terminé l'école dans la vingtaine.

Quelle est votre formation professionnelle ?

Infirmière.

L'école ou vous étiez c'était à Beyne-Heusay ?

Oui on faisait tout à pied.

Et puis après Liège 2 est ce qu'il y avait une différence dans l'école ?

Rien à voir. On était à Liège. J'étais ado. J'ai découvert un milieu un peu plus de liberté. Malgré le fait que j'étais fort tenue à la maison. A l'époque je devais rentrer avant que la nuit tombe. Mon père était très sévère.

Il y avait une autre réalité à Liège ? Est-ce que à Liège c'était plus diversifié ?

Oui il y avait mes cousines. Mais au niveau entourage j'avais quand même des amies marocaines mais qui sont allées en professionnelle alors qu'elles avaient des capacités intellectuelles. Par elles-mêmes et peut-être du fait de l'influence de leurs parents, elles reproduisaient ce qui se passait dans leurs familles : se marier, avoir des enfants, ...Moi personnellement, ce n'était pas mon but, je voulais m'épanouir dans mes études, être indépendante parce que je voyais comment vivaient mes parents : mon père ramenait l'argent et ma mère à la maison. Mon père n'était pas très sévère par rapport à ça mais je voyais bien que ma mère était malheureuse de ne pas pouvoir gagner sa vie parce qu'elle le disait souvent : « Je dépends de votre père ». Moi je ne voulais pas du tout ça, je ne voulais reproduire ce genre de schéma, je voulais absolument mon indépendance.

Vous avez directement commencé votre carrière professionnelle après vos études ? Était-ce un choix ou une nécessité ?

Oui en 86. C'était un choix et une nécessité. C'était aussi une façon pour moi de quitter la maison. Pour avoir de l'argent aussi. J'ai un parcours assez difficile avec mes parents. J'ai

coupé les ponts avec eux pendant presque 15 ans parce que je voulais plus d'indépendance à mes 25 ans. En tant qu'étudiante je travaillais déjà beaucoup parce que j'avais besoin d'argent de poche. On me donnait de l'argent pour acheter des livres. Pas pour le plaisir.

Où avez-vous commencé votre carrière professionnelle ?

J'ai commencé à Tilff, dans une maison de repos comme infirmière. Je suis restée là 6 ans. Entretemps, j'ai rencontré mon mari. On s'est rencontré en 88. Et puis j'ai évolué dans ma carrière. La maison de repos est tombée en faillite. J'ai cherché du boulot dans la région, on a déménagé sur la commune de Modave. Je cherchais un boulot pas trop loin de chez moi. J'ai trouvé à Amay dans une maison de repos où je suis restée de 92 à 2008. En 2008 la maison de repos a fusionné avec une autre à Huy. Et là, je suis là depuis 10 ans.

Vous avez eu des emplois stables et assurés ?

Oui. Je ne me suis jamais retrouvée sans emploi. Je n'ai jamais été au chômage.

Est-ce que durant votre parcours scolaire vous avez été confrontée à des difficultés spécifiques ?

Non. Aucune. Plus actuellement. Pas personnellement mais le fait de la montée du terrorisme, de l'immigration actuelle, ben ça engendre autour de moi. J'entends plus de préjugés aujourd'hui. On me dit toujours ce n'est pas toi qu'on vise mais je prends du recul. Je suis très sereine. Je ne me sens pas concernée. Je suis très ouverte à leur discussion.

Durant votre carrière professionnelle, avez-vous eu des accroches spécifiques ?

Pas de problème de santé excepté mes grossesses et pas d'autres soucis

Avez-vous reçu des tâches à responsabilité dans votre entreprise ?

Oui j'ai un poste de responsabilité que j'assume depuis 10 ans. Lorsque j'ai eu envie d'évoluer dans ma vie et on m'a donné les moyens. Ça été facile. Mon employeur m'a donné les moyens d'aller faire des formations et sans aucun problème. J'ai eu des triplés. Avant ma priorité c'était mes enfants. Une fois que j'ai pu être indépendante je me suis occupée de ma carrière.

Le déroulement de votre carrière s'est déroulé comme vous l'imaginiez ?

Mieux même.

Etes-vous ou avez-vous été syndiquée ?

Je ne l'ai jamais été.

Pourquoi ?

En fait quand la première maison de repos a fait faillite j'ai dû contacter un syndicat parce qu'on me l'a conseillé. J'ai été à la CSC. Ils m'ont dit qu'ils allaient s'occuper de moi, vos aides à la mutuelle vous les toucherez dans 3 ans même si je n'étais pas syndiquée, ils se sont occupé de tout mon dossier. Je n'ai jamais ressenti le besoin de me syndiquer. Parce qu'au sein de l'institution où je travaille on a un délégué syndical. Si j'avais ressenti le besoin, j'aurais été.

La relation était bonne avec les délégués de votre entreprise ?

Oui tout à fait.

Est-ce que vous étiez bien informée de vos droits ?

Oui tout est affiché, il y a des élections. A l'époque moins que maintenant. C'était une petite institution et ça été repris par un gros groupe et là le syndicat est obligatoire parce qu'il y a plus d'employés.

Est-ce que vous jugez que votre entreprise est combative ou pas ?

Oui c'est une entreprise qui paraît très saine. C'est une asbl catholique. Mais qui redistribue quand même des bénéfiques. Ils ont des écoles, des institutions pour handicapés, des pouponnières.

Est-ce que les délégués syndicaux avaient des conflits ?

Ça peut arriver par rapport à l'horaire. On n'a jamais fait grève. En général tout est réglé par la négociation.

Est-ce que votre travail suffisait à répondre à vos besoins premiers ?

Seul oui, mi-temps tout juste, le fait que je sois en couple évidemment, c'est plus simple. En travaillant à deux. C'est beaucoup plus simple.

Et donc du coup vous aviez un bon salaire ?

On vit normalement. Pas trop pas trop peu. On est des citoyens moyens.

Est-ce que le salaire convenait à ce que vous espériez ?

On a été éduqué à ne pas gaspiller d'aller à l'essentiel je ne suis pas très dépensière. C'était bien. On a reçu une bonne éducation par rapport à ça. Ne pas gaspiller.

Est-ce que vous arrivez à entrevoir un avenir plus serein pour vos enfants face à votre situation ?

Oui j'espère.

Est-ce qu'à l'aide de votre travail vous vous sentiez moins préoccupée par les situations financières et que vous avez plus de temps à consacrer à d'autres activités ?

Activité personnelle avant que je rencontre mon époux, j'avais un petit studio pas trop de loisir et je devais faire des enveloppes pour m'en sortir. Après ça été plus facile.

Vous avez habité sur Liège ?

Oui quand j'ai quitté mes parents, je suis allé habiter un an à Ougrée et puis de là je suis allée quand j'ai rencontré mon mari, j'ai pris un studio à Liège, on est resté une petite année là-bas. Et puis on a loué un appartement à Tilff, de là on s'est marié et voilà.

Vous êtes toujours au même appartement ?

Non, avant d'avoir des enfants, on voulait acheter une maison et travailler tous les deux, puis j'étais enceinte de triplés, on a dû trouver une maison assez rapidement, on a trouvé une maison à Modave et on y est toujours. Ça fait 27 ans qu'on est là.

Est-ce que vous avez participé à la vie associative marocaine ethnique de la ville ?

Non jamais. Cependant j'ai participé à la vie associative de Modave. A l'école des enfants, j'ai fait partie du comité des parents. Mon mari fait partie du PO. On organisait beaucoup d'activités. Puis de là un petit peu de politique.

Avez-vous sponsorisé des événements de club sportif, de centre culturel, d'association ?

Non.

Est-ce que pour vous il y a une différence, entre les années 60, les années 80(90), dans la condition de vie des marocains à Liège ? et les conditions d'acceptation des migrants marocains ?

Moi personnellement je n'ai jamais eu de problème d'accueil, j'ai toujours bien été accueillie parce que c'était une volonté de ma part. Et de la part de nos parents, ils ne nous ont jamais acheté une maison dans une cité, peut-être inconsciemment. Mais ça nous a permis de nous intégrer très facilement. Je n'ai pas spécialement ressenti de différence entre les années. C'est plus récent maintenant depuis les attentats. Depuis qu'on a médiatisé l'abattage des moutons. J'ai en tête Schaarbeek, on en parlait beaucoup, où on disait que les gens vivaient entre eux, ne voulaient pas s'intégrer et c'est ce que j'entendais.

Est-ce que vous le voyez plus comme une volonté de ne pas s'intégrer ou le manque d'efforts pour intégrer ces personnes ?

Je crois que si les gens qui sont venus du Maroc dans les années 80-90 devraient faire un effort. On vient dans un pays qui est accueillant, pour moi la Belgique l'est. On peut garder sa religion, on peut garder ses pratiques, mais restons humbles et faisons preuve d'humilité, parce que c'est un pays qui nous a donné de la chance, la chance de pouvoir nous éduquer nous-même. De faire des études, d'évoluer. Et de donner un avenir à nos enfants. Et c'est dommage que notre population dans les années 80-90 ne l'ait pas fait. Ils restent entre eux. Il continuent à parler entre eux. Ils ne veulent pas apprendre le français. Ils ne veulent pas s'habiller... Je ne dis pas qu'il faut mettre des mini-jupes. Mais au moins s'intégrer. Mais pas vivre en ghetto. C'est très mauvais et comment voulez-vous qu'on s'intègre. Moi je le dis personnellement j'ai un super vécu en tant qu'enfant, adolescente. Ce n'est pas pour autant que je renie mes origines et mon éducation. Mais est-ce que je dois l'imposer aux autres ? Moi c'est ce que j'entends on est chez nous. On est dans notre pays pourquoi est-ce que on doit nous imposer leur culture ? Je ne dis pas qu'il ne faut pas créer des mosquées, mon père allait à la mosquée ! La commune mettait une mosquée à la disposition des musulmans et ça se passait très bien.

Où se situe la différence des personnes qui arrivent dans les années 80 ?

Cette volonté de ne pas vouloir s'intégrer. Cette volonté de vivre en ghetto. De vivre entre soit. Alors que la diversité c'est d'aller la chercher vers l'autre. C'est comme ça qu'on s'intègre pour moi.

Est-ce que vous avez été intégrée dans des causes politiques à Liège ?

Citoyenne, ma commune de Modave (rurale), presque tout le monde se connaît, on connaît quand même beaucoup de gens. Les faits qu'on se soit occupé de l'école des enfants, ça crée des liens. Alors moi dans ma commune, je suis engagée en tant que citoyenne. Je n'ai pas voulu avoir de couleur politique. Au plus profond de moi-même je suis quelqu'un de social.

Est-ce que vous avez été dans un parti ?

Non, on peut siéger en tant qu'indépendant, on n'est pas obligé d'avoir une couleur politique.

Et donc du coup vous avez été sur les élections ?

Oui j'ai été élue il y a 12 ans. On a créé un groupe pluraliste. On avait un peu du CDH, du MR, moi quand même rouge. On a voulu faire un mouvement citoyen. Et au départ c'étaient les socialistes, qui étaient au pouvoir depuis plus de 100 ans. Je ne voulais pas aller avec les socialistes car pour moi ce n'était pas des vrais socialistes. Je n'adhérais pas à leur mouvement. On était dans l'opposition. J'étais conseillère CPAS. Et puis en 2012 j'ai été élue au conseil communal, mais je voulais garder le social. En 2012 on a dégomme les socialistes.

On est passé au pouvoir. J'ai donné ma place de conseillère communale à quelqu'un de compétent. Une commune c'est une gestion. Ce n'est pas parce que on est populaire qu'on sait gérer une commune. J'avais quelqu'un de très compétent qui a fait du très bon travail. Je suis restée au conseil CPAS. En 2018, on est de nouveau élu. Et maintenant je suis conseillère communale.

Dans une commune comme Modave, par rapport à vos origines y avait-il des problèmes ?

Non pas du tout, je suis naturalisée Belge. A Modave, il y a beaucoup d'immigrés italiens, parce qu'il y a une usine.

Est-ce que vous avez déjà reçu des remarques etc ?

Jamais. Je suis hyper bien vue.

Est-ce que vous voulez rajouter quelque chose ?

Pour terminer, j'aimerais comprendre ce qu'il s'est passé dans les années 80-90 par rapport à cette immigration qui est venue s'installer ici.

J'espère que je pourrais y répondre avec mon mémoire.

Je ne retournerai plus au Maroc, j'ai été dégoûtée. J'ai été victime d'un cambriolage. La misère est terrible et on profite des handicaps ou des enfants. Les gens ne sont pas éduqués. Ça me perturbe beaucoup.

Entretien 7 avec Soufiane El Bakri

(Le 25 novembre 2018, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 2h 02

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

Quel est votre nom, prénom, date et lieu de naissance ?

Soufiane El Bakri, je suis né à Berkane.

Est-ce que vous pouvez me parler de votre enfance ?

J'ai peu vécu à Berkane. Je suis né en 1945. En '64, j'ai quitté la ville. Je n'ai pas profité de ma jeunesse. J'ai travaillé dans une boulangerie dès 13-14 ans. J'ai quitté le Maroc vers la fin de novembre 1964.

Que faisaient vos parents ?

Mes parents travaillaient dans la viande. Au Maroc, dans la ferme, on a des agneaux, des brebis. Puis j'ai travaillé au four à pain à la boulangerie. Je suis allé chez mon frère à Liège. Je n'étais pas sûr de rester. Je me suis fait un peu d'argent de poche et je m'attendais à rentrer au Maroc.

Pour quelles raisons avez-vous décidé de quitter le Maroc ? (politiques, économiques, familiales, ...)

Pourquoi je suis parti du Maroc ? Pour des raisons économiques, de travail. J'étais curieux de savoir ce qu'il se passait à l'étranger, en Belgique. Tous les jeunes pensent toujours que c'est mieux à l'étranger. J'avais visité la Belgique grâce à la présence de parents. Mon frère est arrivé un an auparavant pour travailler dans la mine, à Romsée. Il y avait beaucoup de Marocains dans ce charbonnage-là. : Waristal.

Quelles sont les différentes étapes auxquelles vous été confronté pour arriver en Belgique ?

Il fallait seulement un passeport pour venir en Belgique et s'inscrire à l'office des étrangers. Il y avait du travail directement, ce n'était pas compliqué comme maintenant. Dans les années 80, il y avait beaucoup de travail. Il y avait l'autoroute de Bruxelles à Aachen à construire. Un travailleur marocain que je connaissais a été écrasé par un grand camion du côté d'Herve. C'était le premier accident d'un marocain à Liège. Deux ou trois sont enterrés là-bas, les conditions d'enterrement étaient spécifiques. Il y avait une dizaine de travailleurs sur ce chantier, peu de Marocains, il faisait froid.

Était-il facile de venir en Belgique? Si non, quelles difficultés avez-vous rencontrées ? De transports, d'accueil, autres ?

Je suis venu en train du Maroc à la Belgique. Parfois on restait au moins deux jours pour passer de l'Espagne à la France, les inspecteurs posaient beaucoup de questions. Les contrôles étaient sévères aux frontières, ils ne laissaient passer que de petits groupes. Il fallait une petite somme d'argent pour venir en Belgique et le changer au bureau de change (pesetas, francs français, francs belges, mark). J'avais récolté chez mes parents cette petite somme de départ, c'était de l'argent de poche.

Aviez-vous envisagé un billet de retour ?

Je ne voulais venir que quelques mois. Boulevard de la Sauvenière, là où il y a le consulat marocain, il y avait de petites maisons, j'ai travaillé là. A cause d'un accident où un homme est tombé du 5^{ème} étage, sur le chantier, j'ai quitté le travail. Je suis descendu à la mine, même si mon frère me l'a déconseillé à cause des accidents. Il faisait très froid, c'était un choc. Je me disais que je retournerais au Maroc faire un commerce de viande, c'était mon idée de départ. Puis j'ai renoncé.

Où vous êtes-vous installé en Belgique ? Où était votre premier logement ? Pourriez-vous le décrire ? Etiez-vous chez d'autres migrants marocains ?

Je suis allé à Battice, près de Herve (José), il y avait des logements près des charbonnages. On a logé un peu à la cantine de la mine quelques semaines, mais ils ne respectent pas le hallal, la cuisine avec du porc. On suivait le mouvement, comme tout le monde. On travaillait le matin et la nuit. C'était comme la caserne militaire. Mais je n'y suis pas resté très longtemps. On a loué une maison avec quatre ou cinq amis marocains. Chaque équipe préparait à manger pour l'équipe qui la suivait : celle du matin préparait à manger pour celle de l'après-midi et inversement. Mon frère habitait Liège, quai des Tanneurs, dans une maison de quatre étages. Le logement du charbonnage était une petite maison, normale, de deux ou trois étages.

Comment étaient vos relations avec vos voisins, votre entourage ? Dans votre quartier ? Avec les commerces de proximité ? Avec la police de quartier ?

Les relations avec les gens du quartier, c'était un peu difficile. Les Belges ne connaissaient pas le Maroc. Un m'a demandé s'il y avait des voitures ou seulement des chameaux. Le Maroc n'est pas civilisé comme la Belgique mais il y a des voitures, on leur disait, il y a un roi, etc. On avait une belle vie, tout était moins cher. Le lait était déposé au pied de la porte, 4 francs, avec un pain coupé, c'était devant chaque porte et personne n'y touchait. C'était une toute autre mentalité qui a changé avec les générations. La TVA n'existait pas. Avec les commerces, c'était bien simple, tout était belge, pas comme aujourd'hui. Sur la Batte, il y avait un commerçant juif venant de Paris qui vendait du couscous, on trouvait tout, du poivron, des épices, ... Tous les Marocains y allaient, on se voyait, on restait entre Marocains. Notre génération est partie l'un après l'autre. Dans les mosquées, ils sont tous partis. Aujourd'hui, ce sont des enfants ou des nouveaux immigrés. Les gens du bâtiment, le samedi et le dimanche, sont regroupés dans leur maison pour préparer à manger ou jouer aux cartes, il n'y a pas encore d'amicales ou de mosquées (où se retrouver). Mr. Mohammed habite St-Marguerite, par exemple, on va manger chez lui puis on va chez un autre. Les mineurs, les nettoyeurs de bateaux, les maçons, chaque métier se regroupait ensemble. On ne voyait pas la police de quartier. En s'inscrivant à l'office des étrangers, on recevait un permis de travail d'un an. On allait ensuite avec à la commune chercher une carte d'identité jaune. C'était un formulaire spécial. Après un an, le patron fait une attestation pour prolonger son permis de travail, il était bleu et après cinq ans, on peut avoir le permis de travail A, c'est indéterminé et renouvelable.

Quel est votre parcours scolaire ? Quelles études avez-vous faites ? Quelles formations professionnelles ?

Mon parcours scolaire, je n'ai jamais étudié. Quand je suis arrivé, j'étais déjà trop vieux pour l'école. Tout de suite j'étais poussé à travailler. Mon âge n'était pas correct sur ma carte d'identité à cause des colons français.

Où avez-vous commencé votre carrière professionnelle ? Était-ce un choix ou une nécessité ?

J'ai travaillé dans la démolition, puis à la mine (27 mois, plus de deux ans). J'ai travaillé à Herstal à la Petite Bacnure puis Bijou puis Trembleur. Il y avait plusieurs mines. Certains sont

partis dans le Limbourg et d'autres à Charleroi. Les mines de Liège ont fermé plus vite que les autres. J'ai travaillé ensuite à Prayon (de 70 à 72), dans la sidérurgie où il faisait très chaud, il fallait travailler avec un voile d'inox, de cinq à neuf heures. J'ai travaillé à la boucherie en 1971. J'allais aux abattoirs faire des stages. J'avais demandé à un patron, très gentil (Deroy), c'était une grande société, il y avait beaucoup de Marocains et n'était pas raciste. Je connaissais le jargon en arabe mais pas en français. Il m'a dit que mon idée de commerce de viande ne marcherait pas. Le quartier d'Outre-Meuse est mort. J'ai acheté une voiture rouge de la Poste mais il n'y a pas de circulation. C'était la campagne avant ici. Quand je lui ai dit que j'allais m'installer en Outre-Meuse, il m'a dit : « Monsieur même le facteur, il ne connaît pas la rue Saint-Eloi ». Ça a beaucoup changé ces quartiers ici comme Droixhe, Bressoux et Outre-Meuse où se sont installés beaucoup de musulmans et ça les a fait revivre. La Belgique c'est un paradis. Beaucoup de commerces islamiques maintenant, c'est autre chose.

Votre avez arrêté à Prayon pour vous consacrer complètement à votre commerce ?

Le 13 avril 71, j'ai commencé mon commerce. Au début, on comptait les clients sur les doigts de la main. Quand j'ai arrêté à Prayon, mon commerce était bien lancé.

Avez-vous eu des emplois stables et assurés ? Si non, changez-vous souvent d'emploi ?

J'ai changé de charbonnage en charbonnage. J'étais dans un groupe qui parlait un dialecte que je ne connaissais pas (Shelha langue du Sud du Maroc), puis j'ai changé. Parfois un chef de chantier venait directement à la gare des Guillemins chercher directement des ouvriers.

Durant votre parcours professionnel, avez-vous été confronté à des difficultés spécifiques ?

Quand j'ai travaillé aux charbonnages, il n'y avait que des étrangers : des Grecs, Espagnols, Italiens, peu d'Algériens et Tunisiens. Les Belges étaient ingénieurs. C'est après que j'ai connu de la discrimination quand je suis devenu indépendant. Là, on m'a dit clairement : « Les étrangers viennent manger notre pain », « Ils sont venus comme main-d'œuvre pas comme indépendant comme nous ». Un jour, au marché de Droixhe, un grossiste m'a dit qu'il ne vendait pas des carottes aux Juifs. Là j'étais été encouragé par un commissaire de Droixhe, Sandi (?), il m'a pris dans la camionnette, je lui ai expliqué et il m'a écouté. Le grossiste n'était pas content. Quand mon commerce s'est lancé, je lui ai répondu de la même manière et on est resté distant. Aux abattoirs, les musulmans ne touchent pas les porcs. Chaque boucher avait sa propre table de commerce. Certains chevilleurs venaient sur nos tables pour poser des têtes de cochons et donc nous provoquer. À Verviers, le bourgmestre a déposé plainte contre moi parce que j'y ai fait une boucherie. J'ai de la chance, j'ai des amis de Bruxelles, j'ai pris un avocat juif de Casablanca et on n'a pas donné raison au bourgmestre. L'avocat de Verviers a plaidé que les Marocains venaient pour travailler, pas pour faire concurrence aux Belges. Le président des classes moyennes (UCM ?) n'a pas donné raison au bourgmestre, la réponse m'était favorable. Ça a duré un an et j'ai payé le loyer alors que la boucherie était fermée, de 74 à 75. Six mois après, la femme du bourgmestre l'a quitté et a épousé un Marocain (rires), ça me fait plaisir.

Comment s'est déroulée votre carrière professionnelle ? Avez-vous eu des accros spécifiques ?

À ce moment-là, à partir du moment où vous travaillez, il n'y avait pas de problèmes. On ne voyait jamais la police. Avant c'était la commune qui se chargeait de nous suivre.

Êtes-vous ou avez-vous été syndiqué ? Les relations étaient-elles bonnes avec les délégués de votre entreprise ? Etiez-vous bien informés sur vos droits dans l'entreprise ?

À la mine, j'ai été CSC et à l'usine j'étais FGTB, ou c'était le contraire je ne m'en souviens pas. J'allais dans le syndicat majoritaire. Ça se passait bien avec les délégués, s'il y avait un problème, on faisait grève. Personne ne descendait dans ce cas-là. Les Turcs étaient solidaires entre eux. J'ai fait grève à la Petite Bacnure contre un médecin raciste, méchant, par exemple. Ils l'ont mis à la porte. Ils prenaient les gens pour des esclaves parfois. Pas fait grève à Prayon.

Votre travail suffisait-il à répondre à vos besoins premiers (logement, Nourriture, transport, ...) ? Disposiez-vous d'un salaire vous offrant une vie confortable ?

Mes premiers boulots me permettaient de vivre. Le travail était dur. Démolition, Prayon, la mine, c'était sale et dur, mais on travaillait peu de temps, ça me permettait de faire des stages à l'abattoir. On respirait des saletés, du plomb à Prayon et de la poussière à la mine. Les salaires étaient bien. Grâce à ça, j'avais assez pour me marier, élever mes enfants, c'était très bien pour moi quand j'ai commencé à être à moitié indépendant.

D'où vient le choix de devenir indépendant ou non ? Pourquoi avez-vous décidé de vous mettre à votre compte ?

Je suis indépendant de cette façon : je me baladais dans la rue, Ste-Eloi, j'ai vu une affiche pour un commerce à remettre, en 71, j'ai téléphoné au propriétaire pour savoir s'il y avait du matériel de boucher, ça lui appartenait, je me suis arrangé avec lui. Il fallait une carte professionnelle qui se demandait à la commune. Quand vous êtes dans le registre du commerce, vous pouvez ouvrir.

Quelles sont les différentes raisons qui vous ont motivé à devenir indépendant ?

À ce moment-là, il n'y avait pas beaucoup de commerce et les musulmans en avaient besoin, on trouvait peu d'halal. C'est plus une raison sociale que l'argent qui m'intéressait. J'étais le premier boucher halal de Liège. Un autre a essayé mais ça n'a pas duré. J'ai eu des acheteurs de partout, de Verviers ou de Genk. On m'a demandé d'ouvrir une boucherie hallal à Verviers, c'est là où j'ai eu le conflit avec le bourgmestre. Puis je l'ai remise à mon frère. J'étais le premier boucher à Verviers. Je n'ai pas eu plus de difficultés par après.

Avez-vous aménagé de façon spécifique votre commerce ? Y a-t-il des conditions spécifiques liées à votre commerce ? Des difficultés spécifiques ?

Je ne suis jamais allé à l'école. Il fallait remplir de la paperasse, un boucher m'a aidé à la remplir, c'était des papiers à remplir tous les jours dix minutes ou un quart d'heure, ça n'a pas été facile pour moi de le remplir. Les conditions de travail étaient dures, il fallait se réveiller et travailler de cinq heures du matin jusqu'à minuit, deux ou trois par personne, je n'avais personne à engager au départ. Le personnel de l'hôpital de Bavière achetait chez moi. Je devais désosser quinze gigots avant 8h pour eux. Ça m'a donné beaucoup de travail. Un gigot, c'est gros. Après, j'ai arrêté, ça demandait trop de travail.

Étiez-vous locataire ou propriétaire ? Était-il plus facile d'acheter ou de louer ? Quel genre de surface avez-vous utilisé ?

Je me suis installée rue Ste-Eloi, d'abord comme locataire en 71 puis j'ai acheté la maison en 77. J'ai loué rue Chaussée des Près. Il y avait comme propriétaires des vieux Belges, racistes, avec de grands chiens, ils les respectaient plus que les enfants. Ils ont essayé de me causer des problèmes. La maison demandait beaucoup de travail et de frais, ils ont essayé de me forcer la main pour payer les travaux. C'est alors que j'ai déménagé dans mon immeuble. J'ai aménagé la boucherie comme je le voulais, je l'ai agrandie, c'était trop petit avant. Chaque année, je faisais des aménagements.

Y avait-il un commerce organisé pour ces marchandises ? Quelles filières et grossistes ?

J'ai acheté une camionnette avec une remorque, j'allais à St-Trond au marché d'agneaux. J'ai brûlé les étapes, je suis allé directement à la ferme pour éviter des surcoûts. J'allais chercher du bœuf, des veaux, des agneaux et je les amenais directement à l'abattoir au chevilleur. Il fallait suivre des études pour ça. Quatre ans pour travailler comme boucher et six ans pour être patron (gestion). Mon fils a fait ça. Si tu arrives avec ça, il faut aller à Bruxelles passer un examen aujourd'hui. Il faut savoir aussi comment s'occuper d'un porc, même si on n'en fera rien. Chaque bête est spécifique. C'était plus facile avant. On allait directement chercher une attestation dans une boucherie marocaine. Quand on venait avec un diplôme du Maroc, on devait le l'égaliser au consulat. Parfois, les consuls exagéraient et la Belgique a mis fin à ça.

Pour le commerce du Halal, rien n'était organisé, c'est vous qui avez commencé à mettre ça en place ?

Ce n'est pas l'abatteur qui fait le halal. L'abattage c'est le plus difficile. Le chevilleur vient avec un camion de chèvres ou d'agneaux. Je les achète chez lui. Quand je les tue, avec un marteau ou une pince, ce sont les mêmes bêtes. C'est la manière de les égorger qui change. Il fallait un papier de la grande mosquée de Bruxelles mais c'est l'exécutif des musulmans qui le livre. C'était le directeur Saoudien de la mosquée de Bruxelles qui m'a livré un papier en 1983. Je peux désigner maintenant quelqu'un pour égorger à ma place, parce que je suis boucher depuis un certain temps et je suis président de la mosquée Salam.

Comment avez-vous senti l'accueil réservé à votre commerce ? Sentiez-vous un accueil positif/ négatif ou indifférent ? Aviez-vous une clientèle diversifiée ?

Quant à l'accueil réservé à mon commerce, je n'ai pas eu de problèmes, c'est plutôt avec les chevilleurs. Les clients, c'était la politesse, les prix et la qualité qui priment. C'est le téléphone arabe qui a fonctionné. Il faut un lien social via le comptoir, c'est le plus important et c'est ce qui garantit le positif. J'ai connu un boucher à St-Gilles à Bruxelles, une femme raciste en face de chez lui la dérangeait, elle a été chercher une côtelette de veau, l'a laissé pourrir et a appelé la police pour s'en plaindre. La police a été regarder son frigo, ses quartiers de veaux, tout ça. Ils se sont toujours disputés. Le boucher dans un quartier, c'est lui qui doit faire sa place. Si on voit un raciste, on le prend par politesse mais c'est rare. Les gens sont plus sympas maintenant qu'avant, on a notre réputation. Les gens goûtent la cuisine marocaine. Les clients viennent directement demander la spécialité, avant ils ne savaient pas comment cuisiner ceci ou cela. Grâce aux gens qui font des voyages au Maroc, ça leur donnait envie de manger marocain. J'expliquais comment faire un couscous ou un tajine. J'avais une clientèle bien variée, j'avais des Noirs qui venaient chercher des ragoûts d'agneaux ou de la volaille.

Avez-vous connu des actes de vols ? De vandalisme ? De cambriolage ? Avez-vous porté plainte ? Avez-vous eu des suites ?

J'ai eu quelques vols, oui, deux fois mais plus maintenant. Aujourd'hui il y a tellement de mouvement dans la boucherie que ce n'est plus un problème. On a cinq portes. J'avais porté plainte mais c'était il y a longtemps.

Comment votre établissement est-il considéré par les marocains à Liège ? Avez-vous connu une clientèle d'un milieu ethnique ou religieux spécifique ?

Les gens sont très contents. Des gens dans les mosquées disent que je vends de la bonne viande. La moyenne, c'est très bien, même si je ne sais pas ce que peuvent dire ceux qui n'aiment pas. L'AFSCA est venu me contrôler plusieurs fois, il y a des tests à Brüll, je n'ai jamais eu de problèmes. Test-Achats a écrit plusieurs fois sur ma boucherie. J'ai beaucoup de

musulmans, des Noirs notamment, on ne sait pas s'ils sont musulmans ou non en les voyant. Au départ, il y avait beaucoup de Marocains directement à l'abattoir, maintenant c'est fini. Pour être tranquilles, ils venaient le week-end chercher de la viande pour toute la semaine, toute une pièce qu'on découpait soi-même. Maintenant, ils viennent chercher de la viande tous les jours. Les enfants changent aussi dans leurs envies.

Où était le commerce du même genre le plus proche ? De qui avez-vous ressenti la plus vive concurrence ?

Mon premier concurrent, c'était Ali à St-Pholien. Il est venu, il y a trois ans, il n'a pas beaucoup de clients. Il y a beaucoup de bouchers belges. Il y avait des halal rue du Moulin, à Bressoux, à partir d'une dizaine d'années. L'abattoir, c'était mon concurrent. Plus maintenant. Il n'y avait pas de concurrents. Les bouchers halal ne sont pas restés, je ne sais pas pourquoi ça ne marchait pas bien pour eux. Pas de concurrence, sinon à cause des abattoirs, là j'en ai beaucoup souffert.

Y avait-il des liens avec les autres commerçants dans votre secteur d'activité ? Existait-il une union ou un groupe rassemblant ces commerçants que ce soit dans un but commercial ou de défense de vos intérêts ?

S'il y avait des liens avec les autres boucheries halal ou marocains, non, malheureusement, et toujours pas aujourd'hui. Il y a beaucoup de liens avec les bouchers belges via le syndicat des bouchers, la corporation, mais pas entre musulmans. J'ai voulu le faire il y a quelques années. J'ai fait le tour chez les commerçants uniquement pour les Marocains. Une association de commerçants, pour payer 30€ ou 40€ par mois, pour pouvoir se payer des avocats au besoin. Les Juifs et les Italiens l'ont fait, eux. Pour les Marocains, c'est chacun pour soi.

Avez-vous, en tant que commerçant, sponsorisé des événements de clubs sportifs, des centres culturels, des associations, ... ?

On a des équipes de football, j'ai acheté récemment des équipements. C'est mon fils qui s'en est chargé. Il y a un centre belge pour les personnes handicapées, on donne pour ça aussi, pour les pompiers, l'armée du salut, l'abri de jour, ... Chaque année, je donnais. Pendant le Ramadan, on donne de la viande.

Quand vous aviez un problème avec la ville, à qui vous adressiez-vous ? Quel homme politique représentait un relais politique pour vous ?

Comme relais politique, à la commune ou l'administration, il n'y a pas de couleur ou de parti. C'est le papa de quelqu'un qu'on connaît. On a beaucoup de contacts avec les bourgmestres, et les bourgmestres autour de Liège ils sont socialistes.

Comment avez-vous géré votre comptabilité ? Avez-vous eu recours à un comptable ? Quelles recommandations vous faisait-il ?

Un comptable, j'en ai besoin, un expert même. Fin de la journée, il faut un peu de secrétariat. Comme je n'ai pas fait l'école, c'est très difficile pour moi. Mon ex-épouse belge m'a beaucoup aidé en la matière.

Y avait-il de bonnes ou de mauvaises années ? Quelles étaient les bonnes ou les mauvaises

Il y avait de bonnes périodes, mars et avril, Pâques, fin décembre, l'Aïd, ce sont de bons moments. Les plus mauvais, c'est septembre, février. Il y a eu des années difficiles dans les années 80 jusqu'à 95. La famille Desroy travaillait avec des clients partout dans le monde. Ils coupent à l'abattoir pour beaucoup de clients. À l'abattoir, à partir du moment où c'est 2 ou 3€ de moins qu'à la boucherie, ils vont chez eux. On a écrit plusieurs fois aux ministères.

C'est l'État qui a trouvé par la TVA la solution. Le problème maintenant, c'est l'abattage clandestin. Ce n'est pas propre, ils mettent sur un crochet. L'amende devient très chère.

Avez-vous pensé à vous agrandir ou à ouvrir un deuxième commerce ? Si, oui, pourquoi ? Et dans quel secteur ?

J'avais trois boucheries et des marchés publics comme commerce ambulante. De 76 à 96, j'avais un camion qui faisait tous les commerces de Belgique, Genk, Bruxelles-Midi, Anvers. C'était du commerce ambulante. À Verviers aussi. Ça vendait très bien. J'ai vendu le camion maintenant. Le hall des viandes, l'abattoir, je vendais partout. J'ai ouvert un deuxième commerce en 1983. C'était trop petit, je l'ai laissé à un Tunisien. Et j'en ai ouvert un à 1993, très difficile de trouver du personnel correct.

Aviez-vous le sentiment d'être trop taxé ? Quelles taxes étaient, selon vous, inutiles ?

J'étais trop taxé. La Belgique c'est le plus. Les contributions directes et la TVA, c'est beaucoup. Les taxes inutiles, je n'en désignerais pas.

Avez-vous participé à la vie associative spécifiquement ethnique de votre ville ?

J'aime bien faire plaisir. J'ai fondé la mosquée en 1981, on a acheté le bâtiment. C'était la première mosquée de Liège.

Avez-vous noté, en ce qui vous concerne, une différence entre les années 60 et 80 dans les conditions de vie et d'acceptation des immigrants marocains ?

C'est mieux aujourd'hui pour certaines choses. Le marché de l'emploi, il était mieux avant. Mais maintenant on est mieux économiquement. Le marché belge, c'est le meilleur pour l'Europe. Le marché belge est bien varié. La Belgique a ouvert les frontières et ça permet d'avoir de tout sur les marchés. L'Algérie, c'est les produits nationaux. La vie est beaucoup mieux maintenant qu'avant, sauf pour le marché du travail. Si j'ai le sentiment d'être mieux accueilli, il faut dire que maintenant les Belges ont demandé l'intégration pour nous, ils sont bien intégrés avec nous. Avant, il y avait des ghettos. Il y a beaucoup de Belges qui se sont mariés avec des Marocain(e)s. Maintenant, c'est plus mélangé et les mosquées sont respectées. Il y a une quinzaine de marchés, il y a beaucoup moins de racisme qu'avant, surtout dans la région d'Anvers. Même entre Marocains, il y a du racisme, entre mosquées elles-mêmes.

Avez-vous été impliqué dans des causes politiques ou dans des organisations politiques à Liège ?

J'ai été au CDH mais je ne fais plus de politique maintenant. Je me suis présenté en 2007 pour la Chambre, ils m'avaient mis 9^e. En 1980 aussi. Je suis seulement un commerçant.

ffres, je crois oui, on était dans le rapport de 8 sur 32 : le PNB c'était 8 unités et quelque chose, et les flux financiers 32. La richesse générée était de 8 et les flux financiers de 32. Ça veut dire que toute la richesse créée, elle voyage 4 fois ? Ca c'était insensé. Alors j'ai téléphoné à la banque nationale et je leur ai dit « voilà ce que je vois dans le schéma, est-ce que vous ne vous êtes pas trompé de chiffres ? ». Donc j'ai été au téléphone presque toute la journée parce qu'on m'a remballée auprès de celui qui faisait le truc et qui m'a dit : « non, moi je fais la mise en page », et puis les analystes qui font eux-mêmes : « et bien, Madame, c'est comme ça... ». Et à partir de là d'ailleurs le schéma en question n'a plus été exprimé en chiffres réels, il a été exprimé en pourcentage de variation pour ne pas que les gens se rendent compte. Et donc j'ai commencé à parler dans mon cours de la monnaie et de la spéculation, etc. Et on ne parlait pas encore de ça dans la littérature spécialisée. Pratiquement pas. Et

Entretien 8 avec Khalil Jebara

(Le 29 juillet 2018, à Beyne-Heusay, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 1h 04

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

Pouvez-vous me dire vos nom et prénom ?

Khalil Jebara

Où êtes-vous né au Maroc ?

Berkane

Savez-vous pourquoi vos parents ont décidé de venir en Belgique ?

Mes parents ne l'ont pas décidé mais mon père est venu travailler dans la mine. Après quelques années nous sommes venus.

Que faisaient vos parents au Maroc ?

Mon père était paysan, dans la campagne marocaine. Une campagne où il n'y a rien si ce n'est des collines et des brebis à garder. Mon père avait plusieurs frères, aussi il s'était déjà expatrié en Algérie (à la frontière avec le Maroc). Berkane et Oujda. Il travaillait à l'époque en Algérie qui était une colonie française. Il faisait régulièrement des allers et retour entre le Maroc et l'Algérie mais on lui a proposé un contrat pour venir travailler en Europe. Il est donc venu en Europe. Après quelques années en Europe avec mes oncles et ses copains, mon père a décidé de faire venir sa famille ici, comme tous les marocains de l'époque d'ailleurs. Cela lui permettait de ne pas devoir revenir au Maroc une fois tous les 3 ou 4 ans pour voir sa famille.

Est-il directement arrivé en Belgique ?

Non. Il est d'abord allé en Allemagne. Mon oncle, le beau-frère de mon père qui était ici en Belgique, lui a proposé de le rejoindre. On a ensuite proposé un contrat à mon père dans le charbonnage ici en Belgique.

Pourquoi l'étape Allemagne ?

L'Allemagne était un pur hasard. Un autre de mes oncles y était passé. Je suppose que si mon père est passé par l'étape Allemagne c'était pour des raisons familiales.

Pourquoi Liège ?

Pour le charbonnage.

Quelles ont été les étapes de votre voyage, de votre parcours pour arriver en Belgique ?

Je ne comprends pas bien ta question. Nous n'étions confrontés à rien, nous étions des gosses.

Comment s'est déroulé le transport ?

Le voyage s'est déroulé en avion. Ce voyage était payé par l'employeur parce qu'ils avaient besoin de gens qui travaillent. Ils ont envoyé le billet là-bas et le paternel nous a reçus ici. Il avait déjà loué la maison. Le voyage a été remboursé par la mine.

Vous aviez des économies avant de venir ? Est-ce que vous envisagiez un retour ?

Nous n'avions aucune économie. Le paternel s'occupait de tout à ce moment-là. Dans la tête de mes parents, la perspective du retour était présente. Dans leur tête à eux, dans la tête de tous les immigrés qui sont venus au départ ici c'est : « Nous allons au départ faire grandir nos enfants qui vont aller à l'école, et une fois qu'ils seront grands, nous retournerons au pays. C'est pourquoi certains ont gardé leur terre au pays. Car cette perspective était présente. Même la deuxième génération était encline à cette idée de retourner là-bas. Moi j'ai connu le Maroc j'ai grandi jusqu'à la neuvième année là-bas. Cela reste mon pays d'origine, j'ai quand même des racines (contrairement à mon frère) contrairement aux autres qui sont venus après et qui n'ont pas cet enracinement alors que moi j'ai cet attachement car je suis né là-bas même si je n'y accorde généralement pas d'importance. J'ai encore des souvenirs d'enfants là-bas. L'attachement persiste même maintenant alors que je n'en ai rien à cirer. On s'est installé directement à Beyne-Heusay.

Aviez-vous des relations avec d'autres migrants marocains ?

A ce moment-là, non. Quand nous sommes venus la première fois ; non mais par la force des choses on fait connaissance avec les familles qui sont déjà installées, et qui sont arrivées au même moment et on crée des relations. Les pères se connaissaient et la famille suivait.

Pouvez-vous décrire votre logement ?

Petite maison, deux chambres à coucher (la mère corrige), une cuisine pas de douche. C'est vraiment minuscule mais il y avait un jardin (le pied pour un enfant). C'était une impasse tranquille. Par la suite il y a eu une connaissance qui est venue s'installer à côté de chez nous. Mais au début nous étions seuls. C'est pourquoi il y a eu une intégration rapide. Nous étions à l'école, et l'année suivante nous étions dans les premiers de classe. Il y a eu cette proximité avec les voisins, les gosses belges donc nous avons appris très vite. (La mère intervient en arabe et discute de l'école en racontant sa convocation en tant que parent, elle était fort impliquée dans le processus de scolarité de ses enfants). J'étais capitaine de mon équipe de Handball avec Monsieur Bodson.

Quel est votre parcours scolaire ?

Primaire puis secondaire. Je n'ai pas choisi mes orientations. C'était le PMS qui définit les trajectoires mais je ne m'en souviens pas. Je suis venu m'inscrire à Saucy car des anciens de mon école qui sont allés à Saucy et ils disaient que c'était une bonne école. Mes cousins y sont allés aussi. J'ai fait un an là-bas (j'ai fini avec 80%). Ce n'est pas cela que je voulais faire. Pour moi travailler c'était apprendre à faire quelque chose de ses mains. Je ne savais pas ce que je voulais faire et mes parents non plus car ils savaient que leurs enfants étaient à l'école et ils ne se posaient pas la question de ce qu'on y faisait. Puisqu'ils vont bien travailler à l'école, ils auront un bon travail et nous serons en paix. Mais j'ai eu l'impression que mon parcours scolaire a été poussé par le vent. Saucy ne me plaisait pas, c'était trop théorique donc je suis venu à l'IPES en technique. J'étais autonome pour le choix vu l'analphabétisation des parents. Quand on travaillait bien à l'école, c'était tout ce qui comptait pour nos parents. Mon père travaillait de nuit à la mine. Après je suis allé à l'IPES de Fléron puis à L'ISIL en première année d'ingénieur (Val Benoit/Fragnée), une année. Puis je me suis aperçu que sortir du A2 pour faire l'unif ce n'était pas possible malgré ma bonne formation technique. Cela ne me permettait pas d'accéder à des études supérieures, j'étais largué d'un point de vue théorique. Je n'ai pas passé mes examens de fin d'année mais je travaillais et je me suis procuré un revenu (j'étais apprécié par le patron qui m'a poussé à aller plus loin). Je travaillais non pas dans le premier Mac Donald qui a ouvert en Belgique mais dans un des premiers, ils recrutaient pour l'ouverture. On m'a demandé si j'étais doué en machines techniques et on m'a engagé. De fil en aiguille je suis devenu manager (je suis resté 6 ans). Je pense que c'était en 80-81. A cause d'une restructuration, le Mac Donald est désormais fermé

mais le patron n'a pas changé. J'ai été envoyé à Paris. On m'avait proposé d'ouvrir un magasin MacDo. Il ne fonctionnait pas à l'époque, on a engagé des gens. J'ai fait ça pendant un an mais le fait de travailler en France nécessite de posséder la carte de séjour française. La société devait arranger les formalités mais vu que ce n'était pas pris en main et que j'étais considéré illégal en France alors je suis parti.

J'ai ensuite ouvert un magasin, à ce moment-là j'étais indépendant. On m'avait proposé de travailler avec mon ancien patron au prix d'une réduction de mon salaire alors j'ai dit non. On s'est quitté en bon terme. Je me suis installé en indépendant en 90.

Ces emplois étaient-ils instables ?

Ils étaient stables et bien payés mais beaucoup sur l'ambiance. Il y a toujours la question d'ambiance dans la restauration rapide. J'étais responsable.

Avez-vous été soumis à des difficultés spécifiques durant votre travail ?

(rires) Je ne me suis jamais senti comme un immigré. L'histoire des papiers aurait été valable pour un belge. Pas de travail sans carte de séjour français. J'aurais été illégal. Les américains, mes employeurs, ne comprenaient pas ce problème de papier.

Avez-vous reçu des tâches à responsabilité ? Avez-vous senti un plafond de verre ?

Aucun. Si tu es motivé et que tu prouves que tu as des capacités on te laisse faire. C'est mieux pour eux.

Avez-vous été syndiqué ?

Je n'ai jamais été syndiqué

.Votre travail suffisait-il à répondre à vos besoins premiers (logement, Nourriture, transport, ...) ? Disposiez-vous d'un salaire vous offrant une vie confortable ? Est-ce que ce salaire convenait à ce que vous espériez ?

Mon travail répondait à mes besoins, au minimum nécessaire. Quand tu n'es pas en charge de famille, tu ne te poses pas la question, tant que tu sais que tu peux subvenir à tes besoins le reste est secondaire. Oui ce salaire convenait à ce que j'espérais.

D'où vient le choix de devenir indépendant ?

C'est là que la galère commence. (rires) Le fait d'avoir été gérant de MacDo, j'aurais très mal supporté qu'une personne me dise quoi faire et pour l'idée de l'autonomie, de pouvoir faire quelque chose.

A quel moment avez-vous décidé de devenir indépendant ?

La force des choses. C'est une idée qui est venue petit à petit.

Quelles sont les formalités à suivre pour devenir indépendant à l'époque ?

Il fallait un A2, humanitaire diplôme, laisse la possibilité d'ouvrir un commerce. Maintenant ce n'est plus le cas, on demande une certaine qualification de gestion et de comptabilité. (Intervention de l'autre invité : Maintenant tu dois avoir des compétences dans le domaine, avant y avait pas d'accès à la profession). A l'époque quand j'ai été cherché mon registre on ne m'a rien demandé. Mais avant d'ouvrir mon magasin, j'étais représentant. J'ai galéré.

J'ai arrêté de travailler au Macdonald (à peu près) en 1988. Puis j'ai eu une année de battement je crois que j'étais commercial. Je vendais des minitels, des fax en même temps. C'était en lien avec des sociétés commerciales dans la téléphonie et j'en vendais à des indépendants.

C'est comme ça que vous avez été lié au milieu des petits indépendants ?

J'ai vu comment les indépendants travaillaient. Ils me racontaient et je les observais. Avant d'ouvrir mon magasin.

Donc les formalités étaient ?

Obtenir son registre, un numéro de TVA. Le parcours n'était pas complexe, j'ai pris mes papiers, je suis allé m'enregistrer sur le Boulevard de la Sauvenière à la chambre Maître et Négoce. Mais avant ça de 88 à 90, j'ai été représentant, j'ai vendu des machines à faire des pâtes et j'ai mandaté des maisons. Il fallait gagner sa vie. J'ai fait toute une série d'emplois agent immobilier, commercial, représentant, ...

Qu'est ce qui faisait que vous n'aviez pas d'emplois stables et assurés, cela est dû au secteur commercial ?

Dans le secteur commercial, je me suis aperçu durant cette période de battement entre 88 et 90, qu'il y avait beaucoup de possibilités. J'ai notamment fait un tour au Maroc durant 1 an pour me lancer dans l'import-export alors que j'avais prospecté chez les petits indépendants pour leur vendre des machines. J'ai fait tous les papiers administratifs pour me lancer dans cette dynamique. Je suis revenu chercher en Belgique les types de machine. Je les ai trouvés. J'ai été trouvé la banque. Je devais financer l'import-export. Le crédit m'a paru tellement complexe à faire que j'ai arrêté directement. J'avais les machines, mais c'est le banquier qui doit être rassuré. C'était un manque de connaissance de ma part.

C'était à ce moment que vous avez débuté votre commerce ?

Oui, j'ai ouvert une boulangerie Snack. (le troisième intervenant signale que ML a également vendu des adoucisseurs). J'ai repris un Snack à côté de l'école de mon gosse.

Est-ce qu'une des raisons est aussi le fait que le commerce tout azimut est quelque chose d'instable et que le fait d'avoir une famille vous incite à développer quelque chose de stable ?

Non, j'avais fait le calcul que je pouvais gagner ma vie avec ce commerce.

Quel type de commerce avez-vous ouvert ? Pourquoi ce type de commerce ?

Je savais comment faire car j'avais l'expérience mac Do. Mon commerce était fixe.

Y a-t-il des conditions spécifiques liées à votre commerce ? Des difficultés spécifiques ?

J'avais des contrats avec des fournisseurs. Marchandises fraîches les grossistes venaient surplace (sandwichs, gaufres que l'on cuisait sur place, gougouille pour les gosses). Des journées vraiment pleines. Il n'y avait pas de pause. J'avais un truc très bien. Le matin tout rentrait frais, l'après-midi il ne restait rien. Aucun souci d'hygiène, je l'avais appris du MacDo.

Clientèle spécifique ?

Non, gens de bureaux à midi pour les sandwichs, parents pour le pain l'après-midi et enfants au matin et après l'école pour pains au chocolat et gougouilles.

Où était ce commerce ? Étiez-vous locataire ou propriétaire ? Était-il plus facile d'acheter ou de louer ?

Place Xavier Neujean. Il n'existe plus. Avant il n'y avait pas de cinéma mais une piscine et il y avait une gare des bus. J'étais le seul magasin dans le coin. J'étais locataire. L'immeuble appartenait à la Brasserie voisine. J'ai travaillé là-bas 10 ans très bien.

L'emménagement était-il spécifique ? Oriental ?

Non pas du tout.

Comment avez-vous senti l'accueil réservé à votre commerce ? Sentiez-vous un accueil positif/ négatif ou indifférent ?

Très positif. Ils avaient un vendeur très sympa. (Rires.) Par la force des choses, on connaît les gens. Soit on connaît les enfants, les parents des enfants, les gens du quartier qui avaient leurs petites habitudes. J'avais de très bon contact.

Avez-vous connu des actes de vols ? De vandalisme ? De cambriolage ? Avez-vous porté plainte ? Avez-vous eu des suites ?

Pas de vol ni de vandalisme.

Comment votre établissement est-il considéré par les marocains à Liège ?

J'ai toujours été situé en dehors du circuit marocain. Mais des marocains y venaient mais plutôt par hasard comme dans n'importe quel commerce.

Où était le commerce du même genre le plus proche ?

Le commerce du même genre se trouvait dans le Carré à Liège. J'étais un des seuls c'est pourquoi que ça marchait bien. Les Pakistanais n'étaient pas encore là. Le MacLam est venu s'installer beaucoup plus tard et a déménagé aux Guillemins. Ce n'était pas une concurrence.

Où était le commerce du même genre le plus proche ?

Je n'avais pas de concurrence. Des boulangeries oui, Rue des dominicains, Bloch était un de mes seuls concurrents.

Avez-vous, en tant que commerçant, sponsorisé des événements de clubs sportifs, des centres culturels, des associations, ... ?

Je n'ai pas sponsorisé d'événement culturel ou associatif. C'est de l'argent jeté par les fenêtres. (Rires.)

Quand vous aviez un problème avec la ville, à qui vous adressiez-vous ? Quelle homme politique représentait un relais politique pour vous ?

Non, j'étais apolitique.

Avez-vous pensé à vous agrandir ? A ouvrir un second commerce ?

J'ai repris un second commerce. Une autre boulangerie que j'ai reprise parce que la mienne marchait bien. La qualité du pain était appréciée, cette boulangerie était située à Cointe (juste une boulangerie). Je n'aurais jamais dû, c'était une erreur. Pendant ces 10 ans, j'ai engagé une fille à mi-temps. Je continuais mes activités commerciales autres en prenant une aide dans chaque magasin (en plus de ma compagne qui pouvait aider également).

Quid de votre comptabilité ?

Je faisais ma comptabilité moi-même malheureusement. Je pensais avoir suffisamment d'expérience. Je le faisais moi-même.

Y avait-il des Bonnes ou de Mauvaises années ?

Ce genre de commerce fonctionne avec la fréquentation. Quand elle chute, on sait que le commerce va être impacté. Le Forem, a diminué ses activités. La piscine diminuait son activité et les bus également. Moins de fréquentations. En 2000, j'ai fermé la boutique place Xavier Neujean. Puis un an plus tard j'ai fermé le magasin de Cointe.

Aviez-vous le sentiment d'être trop taxé ?

Oui. En tant qu'indépendant, la taxe c'est les impôts que tu payes. La TVA fait partie du commerce, n'impacte pas ton chiffre d'affaire. Ce qui impacte ton niveau de vie c'est ce que tu reverses à l'état. Je voulais faire un investissement en ouvrant un second commerce. 33% d'impôts en tant qu'indépendant c'est le tiers de ton bénéfice. Tu travailles comme un fou et tu n'as pas grand-chose dans ta poche. J'ai eu un petit souci avec le FISC. J'ai contesté un de leur redressement dû à ma négligence (une affaire qui m'a poursuivie pendant 10 ans). J'ai mal rempli une déclaration fiscale qui a été certifiée mauvaise par un comptable. C'est ce qui m'a fait fermer le magasin mais je suis resté indépendant. Si tu ne declares pas, tu n'es pas taxé.

Parallèlement, je travaillais avec mon beau-frère (le frère de ma femme) qui vendait des franchises, système où tu achètes le savoir-faire avec du matériel, et des nettoyages de tapis. Je vendais le système de nettoyage de fibres car mon beau-frère et un de ses associés avaient développé quelque chose sur la Belgique et la France.

Il savait que j'étais représentant donc il m'a fait une proposition pour la Belgique francophone. J'ai vendu des franchises sur Liège, Bruxelles, Marche. La franchise reversait un certain pourcentage (8 à 10%) de son chiffre d'affaire. Ça fonctionnait bien. Je faisais 36 choses en même temps. Il m'a proposé de devenir un employé pour me rendre chez les franchisés. Le salaire que je demandais était trop élevé. Il proposait un fixe que je n'ai pas accepté et j'arrêtais de travailler avec lui. Pendant ce temps, je rencontrais des indépendants et des sociétés de gestion d'immeubles. Ils ont commencé à m'employer pour faire les tâches de conciergerie. C'est là-dessus que je suis pour le moment. (Entre autres...Rire) Il m'arrive d'avoir des chantiers de peinture, de plomberie, ... Ce sont des petits travaux de dépannages et je ne peux pas me permettre d'être immobilisé sur des grands chantiers. Je ne fais pas d'installation complète.

Comment avez-vous construit votre réseau ?

Mon réseau s'est construit sur le bouche à oreille. C'est dans le cadre de mon travail commercial.

Situation familiale après stabilisation professionnelle ?

J'ai toujours été avec la même femme. Economiquement j'étais confortable. On a vécu une année en France puis dans le centre-ville puis on a été à Grivegnée puis près de Cointe. On a acheté une maison, j'ai toujours été à Liège sauf pendant ma période en France. Je n'étais pas actif dans le secteur associatif ni liégeois ni marocain, ni sportif (sauf pour les gosses qui font du sport).

Différence entre les conditions de vie des marocains entre 1960/1970 et 1980/1990 ?

Le problème, c'est que je n'ai jamais eu l'impression d'être un marocain du Maroc. Quand on me demande si je suis Marocain je me présente comme Marocain. Je ne suis pas belge, je suis marocain. En ce qui me concerne, ma compagne est hollandaise. Quand elle était enfant elle avait des réflexions dues à sa pratique de la langue française. Nous sommes arrivés au même âge (elle de Hollande et moi du Maroc). Comme elle parlait le flamand, il y a eu ce regard péjoratif (bizarroïde) mais moi je n'ai jamais eu l'impression de parler arabe par exemple. Au niveau physique, j'étais blond, châtain roux. Le fait que j'avais les cheveux jaunes a peut-être abouti au fait que je n'ai jamais ressenti le fait d'être un marocain. Un jour quelqu'un nous a dit « Vous les marocains vous battez vos femmes » je ne me suis pas senti concerné. Même en secondaire jamais. Ça existe mais pas dans ma famille ou en tous cas je ne l'ai jamais vécu.

Avez-vous été impliqué dans des activités ou dans une organisation politique ?

Non.

Remerciements

Entretien 9 avec Tarek Mezmizi

(Le 8 juillet 2018, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 1h 43 minutes

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[M.S.] Quel est votre nom, votre prénom?

Tarek Mezmizi

Où êtes-vous né au Maroc ?

Meknes

Est-ce que vous pouvez me parler de votre enfance ? Que faisaient vos parents pour vivre ?

Ma maman, s'occupait du ménage, elle n'a jamais travaillé et mon papa était un commerçant de blé, un marchand dans le blé, tout ça. Il vendait dans un souk, le blé, les lentilles tout ça les pois chiches....

Il me demande s'il peut parler en arabe, je lui dis qu'idéalement pour l'entretien c'est mieux le français mais que pour certains mots il peut les dire en arabe que je les traduirai.

Pour quelles raisons avez-vous décidé de quitter le Maroc ? (Politique, économiques, familiale, ...)

Comme beaucoup de jeunes : il y avait des jeunes de la famille qui venaient chez nous et ils nous parlaient de l'Europe, la civilisation, le truc, le droit, pas mal de choses tout ça et comme on les voit venir avec des voitures, tu sais à l'époque c'était des Peugeot 404 c'est notre époque et certains qui venaient avec leurs épouses françaises. C'étaient les vacances, on voyait ça et pour nous l'Europe c'était le paradis. C'était l'époque pour nous, la musique, tout ce qui est moderne, on connaissait tous les groupes....Le rêve, on voyait c'est d'aller vivre en Europe.

Vous êtes né en quelle année ?

En 1953

Donc vous citez des raisons d'envie de découvrir, mais il n'y avait pas aussi des raisons économiques ?

Economiques non, je faisais mes études, mais j'avais toujours le rêve de venir en Europe pour voir, ... je ne sais pas, ce n'est pas économique, parce que quelqu'un économique, je travaillais, je me débrouillais... Moi non, je voulais venir en Europe, découvrir l'Europe. C'est tout !

A quel moment avez-vous décidé de partir ?

Vers 18, 19, 20 ans

C'est en quelle année ? 73 à peu près ?

76. C'est en 76 que je suis venu en Belgique

Et Justement, pourquoi avez-vous choisi la Belgique ? Est-ce que c'était la France d'abord ?

Pour moi, c'était l'Europe, la France l'essentiel ... je n'ai jamais pensé venir en Belgique parce que j'avais beaucoup de famille qui sont en France, qui sont mariés en France.

Vous vouliez juste venir en Europe. Donc pourquoi avez-vous décidé la Belgique ?

La Belgique, c'était.... bon, c.-à-d. j'ai un grand frère qui a fait les études en Arabie Saoudite, il est venu ici rendre visite à quelqu'un de ma famille. J'ai quelqu'un de ma famille, je suis son oncle, un neveu, il est marié avec une belge il est venu le voir. Alors, il est venu, il vient, et comme il vient d'Arabie Saoudite, il a voulu visiter la mosquée d'ici qui se trouvait rue de la loi à Liège. Alors, il était là pour faire sa prière et comme lui, il a fait ses études je parle des années 76, alors il leur a donné des cours comme ça et il a fait la connaissance des gens ici. Il a bien aimé et surtout avec mon neveu qui était ici et tout. Alors, il a fait la connaissance, à l'époque d'un certain consul qui l'a invité chez lui et tout ça. Et alors, il lui a parlé de mon souhait de venir en Europe. Alors, il lui a dit pourquoi pas qu'il vient ici faire des études. Qu'est-ce que vous lui conseillez comme études ? Il a dit/ » Ecoutes, moi je lui conseille de faire des études d'orthopédie ». Et comme il y a une école ici, une école très connue de chasseur, c'était l'occasion. Alors, ils m'ont fait une prise en charge de mon neveu et tout ça, avec une lettre du consul et tout ça pour faire, pousser les affaires et tout et avec tout ça j'ai eu l'occasion d'avoir mon visa, mon passeport, non mon passeport facilement et tout et je suis venu ici et alors je suis venu pour faire mes études de chasseur.

C'était-ce un choix plutôt décidé à l'avance puisque vous en avez discuté avec votre frère?

Oui, ils savent bien, ils savent bien que je voulais toujours venir ici.

Pourquoi Liège ?

Parce que l'école, elle était ici et mon neveu habite ici, alors pour moi c'était de la famille, pour venir chez quelqu'un de la famille, pour pas venir comme ça hein parce que je n'avais ni bourse, ni rien...

Donc il n'y a pas un moment donné où s'est posée la question de la Flandre ?

Non

Ça a été directement Liège alors ?

Oui Liège parce j'avais quelqu'un de ma famille qui était là

Oui et cette personne de votre famille comment est-elle arrivée ici elle ? Elle était déjà là depuis longtemps ?

Ah oui, lui était d'abord en France, d'abord il est venu en France pour travailler et puis après il est venu à Liège. Il a rencontré sa femme et tout ça. Elle faisait des études d'infirmière, ils se sont mariés et tout. Il s'est installé là et il a fait des études de cuisinier et il est chef, il a fait chef dans un lunch Garden. Toute sa carrière, il a toujours travaillé. Il avait trois enfants et jusqu'à maintenant, il est avec son épouse, hamdoulillah , il a trois enfants, il est grand-père trois fois, non deux fois, trois fois si on veut. C'est-à-dire, sa fille, la première fille, après, c'est son fils qui s'est marié, sa fille a eu un garçon, après c'est son fils qui a eu deux garçons, il y a un troisième qui est marié, mais il n'a pas encore d'enfant et voilà. Et c'est pour cela que moi je suis venu pour avoir de la famille, parce qu'il y a de la famille, parce que venir comme cela, je ne connais personne, ce n'est pas facile.

Quelles sont les différentes étapes que vous avez dû passer pour arriver en Belgique ? Votre frère avait fait la demande, c'est ça, avec le consul et c'est ça qui a poussé la décision ?

Oui, oui, ce n'était pas comme maintenant, maintenant c'est-à-dire les choses ils ont changé

C'est plus difficile maintenant ?

Les lois ils ont changé. C'est plus difficile maintenant, même si tu te maries, il y en a qui attendent des années, un an, deux ans, pour avoir sa femme, il faut que tu travailles, que tu gagnes autant tout ça. Mais avant, même au CPAS, tu peux amener ta femme, même au chômage, tu peux apporter ta femme, c'était plus facile mais maintenant et avant, il n'y avait pas de visa, moi je suis venu sans visa, j'ai été faire le visa à Lille en France. Quand je suis venu ici, je me suis inscrit à l'école.

Pourquoi à Lille ?

Parce que tu choisis l'Allemagne ou Lille ? Mais il fallait un visa pour aller en Allemagne et tu dois payer 300 fr belge, je crois à l'époque et tu dois faire la demande et alors et tout. Mais à Lille, tu vois, en France, tu prends le train et alors on a été faire le visa à Lille, c'est tout. Mais, tous les papiers, l'inscription de l'école, l'hébergement, les papiers, celui qui fait l'hébergement, celui qui t'héberge qui travaille

Et justement sur le trajet, vous êtes venu comment en transport ?

En avion

En avion directement alors. C'est ça ?

Oui je suis venu en avion, avec mon grand frère, il est rentré au Maroc, il est resté ici un moment donné et tout ça et après il a dit je vais revenir, il est venu. J'ai préparé mon passeport et tout. Et alors, on est venu.

Vous aviez 20 ans à l'époque c'est ça à peu près ?

Oui, 20, 25, en 76

Et que vous a coûté le voyage ?

A l'époque oui, le billet d'avion c'était cher quand même, 30000 fr belge, je crois dans les 30000 fallait l'argent.

Aviez-vous un peu d'économies pour venir en Belgique ?

Pas grand-chose, mon frère qui m'a donné de l'argent comme ça, le strict minimum. Et en plus, il m'a envoyé un peu d'argent de temps en temps et voilà, j'étais sur le truc de la famille qui m'a accueilli que j'ai habité avec eux.

Où avez-vous pu trouver les ressources nécessaires pour partir, les 30000 nécessaires pour le billet d'avion ?

C'était mon père, ma maman et j'avais un peu d'économies tout ça.

A ce moment-là quand vous êtes au Maroc, est-ce que vous vous êtes dit, je vais revenir, je vais partir un moment et je vais revenir ? Est-ce que vous aviez envisagé un billet de retour par exemple ?

Non, non

C'était pour s'installer ici alors ?

Oui, je pensais faire mes études et tout ça. Et d'ailleurs, la chose qui m'a frappée, quand je suis arrivé ici, quand on est descendu, on est venu à Bruxelles. Moi je m'attendais, l'Europe et tout ça et quand je suis arrivé, j'étais avec mon frère qui était pratiquant, tout qui a fait des études en Arabie Saoudite. On est passé par Bruxelles, quand on est passé à Bruxelles, on s'est arrêté pour voir des amis qui se trouvent à Bruxelles où il y a une mosquée et moi j'étais étonné de voir qu'il y a des mosquées. Ça m'a vraiment étonné, je me suis dit, c'est pas possible, je rêve pas comment, je me suis dit. Et l'Europe c'est. C'est vrai quand je suis arrivé, et on est rentré, je vois une mosquée, il m'a fait rentrer mon frère, faire les ablutions et comme je suis monté à la salle de prière, j'ai ouvert la porte et, j'ai ouvert et je croyais que je rêvais, j'avais un moment d'hésitation, je dis, je rêve ou quoi. Parce que j'ai vu la salle toute pleine à Bruxelles, malgré 76. Et des gens et des gens habillés, des turbans tout ça et quelqu'un donne le discours comme ça, je me rappelle c'est un égyptien.

Et c'était quoi pour vous: une déception, un étonnement ou quoi ?

Non pas une déception, non non j'étais étonné de voir parce que tu vois l'Europe et tu te trouves devant... moi je ne m'attendais pas à ça. C'est vrai ça se pouvait si qqn (rires) Ahh ça c'est l'Europe, mais là quand j'ai vu, j'ai dit comment ça se fait déjà. Alors j'étais étonné et j'ai dit souhbanaAllah (miracle à Dieu) et voilà, et on a prié et tout ça, j'ai vu un autre monde. Les gens, là au moins là, tu ne te sens pas étranger. Tu as des frères, alors quand tu sens vraiment que tu as la nostalgie, tu viens là, c'est ça le fait que ça me fait.

Quand vous êtes arrivé ici, vous avez donc vécu chez votre neveu, et comment avez-vous vécu avant de toucher votre premier salaire ? vous viviez chez votre neveu, donc il n'y avait pas de problème ?

Non, pas de problème

Où vous êtes-vous directement installé en Belgique ? Directement à Liège ?

Oui

Où était votre premier logement à Liège ?

Boulevard d'Avroy. Quand je suis venu, mon neveu habitait boulevard d'Avroy et tout ça

Ah vraiment dans le centre-ville alors ?

Oui, le boulevard vraiment. C'est dans un beau building, il habitait là quand je suis venu là.

Un appartement ?

Oui, un appartement, mais après on a déménagé, il a déménagé et tout ça. Après, je suis parti habiter avec des amis.

Et ce premier logement, vous pouvez le décrire, c'était un grand appartement ?

Non c'était un petit appartement et qu'on partageait le loyer.

Et quand vous avez vécu avec des amis, c'étaient d'autres marocains ?

Oui, oui, d'autres que, il y en a... il n'y en a qu'un qui est resté, les deux autres. Il y en a trois qui sont carrément retournés. Il y en a un qui...

Vous les connaissiez déjà ?

Non j'ai fait leur connaissance ici, à l'école on a fait la connaissance. Il y en a un qui est retourné travailler à Rabat. Il y en a un, un autre, c'était le seul, comme le grand frère, Il a juste fait ses études, avoir son diplôme de chausseur et il est rentré pour s'occuper de sa maman. Comme tu sais bien, Il était le grand frère, il avait des sœurs, il devait être là quoi. Et

après 4 ans il est rentré travailler avec la fabrique Bata. Bata c'est connu Bata. C'est une grande fabrique de chaussure Bata. Bata c'est le truc ... C'est un allemand quelque chose Bata et c'était une grande fabrique au Maroc, parce que il y avait que à Frankfort, et que au Maroc, ils l'ont engagé et il travaillait là-bas. Un autre, il travaillait là-bas, je ne sais pas ce qu'il faisait. Un autre, il est parti à Casablanca et un autre ami, il est resté ici, ah maintenant, il est pensionné et voilà ; lui quand il a eu fini, il a changé de travail, il n'a pas travaillé dans les chaussures. Il a travaillé comme vitrier dans une société de vitrier.

C'était une maison que vous aviez à 5 alors ?

Oui, d'abord, au départ c'était un appartement, comme ça à Liège, et les loyers c'était très, très bon marché, à l'époque, tu prenais un studio pour 500fr belge, c'était rien du tout par rapport à maintenant

Quand vous êtes arrivé, comment étaient vos relations avec les voisins, l'entourage dans le quartier... ? Tout se passait bien ?

Oui, vraiment, on n'avait pas de problème. C'est-à-dire le plus de contacts qu'on a, c'est avec les professeurs que j'admire beaucoup. Ils ont toujours, ils étaient très sympa avec nous. Ils nous encourageaient.

Et cette école de chausseur, où était-elle située ?

Rue Agimont à Liège. Tu sais quand tu vas dans la rue Sainte-Marguerite, et là c'est la rue Agimont, il y a l'école d'armurerie Léon mignon et nous on était derrière, rue Agimont.

Comment s'appelait l'école ?

L'école de chaussure et de l'habillement, elle faisait en même temps tailleur, c'était tailleur mais l'école de tailleur, elle était à Hors château mais c'était une annexe. Alors, les élèves, les garçons et tout ça. D'ailleurs, J'ai un ami qui venait aussi de Meknès qui est venu après moi, quand je suis venu de Meknès, il est venu là dans l'école de tailleur. Il a fait les études de tailleur, maintenant, il est installé à Hors château, euh non à Saint-Léonard, il a un magasin qui marche bien, ça fait des années –qui travaille. Il est arrivé dans les mêmes années 76-77, son magasin est toujours ouvert, bientôt, on va aller vers la pension, l'année prochaine ou cette année et alors, voilà

Est-ce qu'il y avait déjà des commerces ethniques, marocains etc. ? Et comment étaient les relations avec ces commerces de proximité ?

Il n'y avait pas beaucoup de magasins truc.. le premier magasin qui a ouvert, qui nous a vraiment, mais à ce moment-là, j'étais marié et tout, c'était derrière le chose, vers Bavière. C'était quelqu'un qui s'appelait Mahfoud et son frère Mimount. Lui était pays flamands et il venait s'installer. Il avait ouvert derrière les maisons liégeoises, quand tu descends vraiment dans le pont. Il était connu, il avait un grand hangar. C'était parmi les premiers.

Quel type de commerce ?

Alimentation, on trouvait tout ce que tu veux, légumes tout ça, ils ramènent même du Maroc, comme maintenant, il y en a partout.

Et par exemple, avec la police de quartier, les relations étaient bien ?

Oui jamais de problème. Non je n'ai jamais eu de problème, je fréquentais pas les trucs quoi, l'école, la maison, le truc

Quel est votre parcours scolaire au Maroc ?

J'ai fait mes primaires, j'ai fait secondaire et puis après j'ai arrêté l'école

Et dès que vous êtes arrivés en Belgique, vous avez directement pris les études d'orthopédie ?

De chausseur oui. C'est-à-dire, il fallait 4 ans de chausseur et après 4 ans, tu faisais des études du soir d'orthopédie. Mais le problème quand j'ai commencé les études du soir d'orthopédie, à ce moment-là, j'étais marié, alors j'ai eu difficile de travailler. Je finissais tard et je devais courir jusqu'aux cours du soir.

Vous n'avez pas terminé alors ?

Non, les cours d'orthopédie, non. J'ai commencé mais j'ai pas fini parce que il fallait 4 ans, en plus, il fallait passer l'examen à Bruxelles. Il y avait quelques élèves qui ont fini. Un garçon maintenant qui était avec nous, il est installé, il a fait une belle clinique à Seraing; ils sont trois personnes, ils ont pris une clinique, ils font des chaussures sur mesure, ils sont biens. J'ai jamais visité, mais j'ai un client qui fait ses chaussures chez eux chez ce copain là et qui vient faire la réparation chez moi et voilà quoi. Lui il avait fait les études, il a continué. Et un autre garçon, il a fini aussi, Eric Deweer mais il s'est installé ici à Liège et après il est parti s'installer au Canada ; il est parti travailler pour un patron. Alors, il m'a demandé même si je voulais venir aussi. Il est venu me trouver, il m'a dit : « Si tu veux venir, tout ça » mais c'était trop tard

Vous vous entendiez bien avec les autres élèves ?

Oh oui toujours, on était très, très bien, on était 4 garçons, presque 5, 5 garçons marocains et les autres c'étaient des belges, tous italiens et belges, il y avait un garçon italien, il y avait deux espagnols, trois espagnols, un italien et nous autres, on était 5 marocains : il y avait Aziz, il y avait un garçon, là il est installé rue Méan, en face des immeuble une cordonnerie Finiss Mohamed, son magasin est toujours ouvert, il est marié avec une belge et il a deux ou trois enfants, il a un garçon qui est coiffeur et les filles, je ne sais pas. Il y a longtemps, que j'ai pas de nouvelles de lui, on ne se voit pas toujours mais on se téléphone de temps en temps, bonjour ça va mais on n'a pas une relation.... Oui

Où avez-vous commencé votre carrière professionnelle ?

Euh, j'ai travaillé avec un patron en ville, boulevard d'Avroy, cordonnerie.

Comme apprenti ?

Non, directement puisque j'ai eu mon diplôme. Mais on apprend toujours, le diplôme c'est le papier, il faut la pratique. C'est là où j'ai appris mon travail, j'ai travaillé avec lui pendant au moins 7 ans.

Donc vous avez terminé vos études en 81 et puis vous avez travaillé avec lui pendant 7 ans ?

Oui, j'ai travaillé avec lui tout ça, c'était mon premier patron

Travailler avec lui, c'était un choix ou une nécessité ?

Parce que je me suis marié, j'étais obligé de trouver du travail. Alors, c'était la chance que j'ai eue. Je n'ai pas... c'était obligé que je devais trouver du travail.

Donc vous n'avez jamais fréquenté les charbonnages, les usines, ouvriers de production... ?

Non, non Une fois, on avait travaillé une semaine, il y a longtemps quand, on était étudiant pour l'argent de poche..

Quand vous avez travaillé, c'était dans quoi ?

Sablage, on était 4 ou 5 garçons, on remplissait les appareils, à l'époque, je me rappelle pour avoir un peu d'argent. Voilà

Est-ce que vous avez travaillé comme indépendant ?

Oui je suis indépendant parce quand j'ai travaillé avec ce patron, après je me suis installé

Quand vous avez travaillé avec votre patron, est-ce que vous avez eu des difficultés spécifiques ? La relation était-elle bonne ?

C'est-à-dire le patron n'était pas facile, jamais le patron était content alors il y avait toujours des problèmes parce que le patron n'est jamais d'accord, il n'est, jamais satisfait, il veut toujours plus, plus de production, de trucs, alors, il y avait toujours des trucs et c'est vrai j'ai galéré avec, mais à cause j'étais très très très nerveux et j'ai pas mal de fois fait des ulcères, à tel point et tout ça

Mais la relation était quand même bonne avec lui ?

Non jamais non elle était très difficile, Ça c'est vrai, c'était quelqu'un de difficile

Est-ce qu'il vous donnait des tâches à responsabilité ou des tâches subalternes ?

Non, on travaille comme ça normal, je vais dire normal mais c'était son attitude et tout ça très difficile, très difficile, très difficile c'est vrai que j'ai passé des moments que et chacun si tu peux demander à n'importe quel ouvrier qui passait par là, qui ont travaillé un jour, qui ont travaillé une semaine, qui ont travaillé un mois, ils diront non, non ce n'est pas possible. C'était vraiment. Alors, moi j'ai parlé une fois avec mon médecin, je lui ai expliqué alors, il me dit écoute, moi à mon avis, puisqu'il y a un magasin à Spa, tu pourrais aller travailler à Spa, tu es tranquille. Alors, je faisais les trajets tous les jours, pour aller travailler à Spa, pour être un peu.....

C'était aussi son magasin ?

Oui il avait un magasin à Spa et j'allais là

Est-ce que dans cette affaire vous vous êtes projeté, pour reprendre l'affaire ou ce type de relation n'existait pas du tout ?

Pour reprendre son magasin, non, non jamais pas du tout. Mon idée c'était de faire quelque chose pour moi. Jamais pensé à lui

Avez-vous ou êtes-vous syndiqué ?

Oui à la FGTB

Étiez-vous bien informé de vos droits au niveau de l'emploi et tout ça ?

La seule chose des fois quand il y a un problème parfois, par exemple, les congés payés, il veut pas te les donner, parce que s'il te les donne. Normalement il avait pas le droit. Alors aller au syndicat, il le dit tu dois leur donner, voilà y avait que ça, mais autrement... Mais syndiqué, j'ai toujours été syndiqué. Mais j'ai jamais eu besoin de syndicat, j'ai jamais utilisé le syndicat. Et quand tu vas au syndicat, parfois, il te dit écoute... non il y a une crise, c'est plus comme avant, alors, ils essaient de te dire, essaie de t'arranger

Ils ne vous encouragent pas à combattre ?

Oui c'est ça

Et votre patron, il est de quelle origine ?

Lui, il est grec

Et votre patron, pensez-vous qu'il avait des préjugés par rapport à vous ?

Non pas du tout, jamais il avait beaucoup de respect pour moi, parce que j'étais droit, correct il a toujours eu du respect pour moi et tout ça, tout le monde il le dit. Toujours maintenant, quand je passe avec mon fils. D'ailleurs si tu veux passer une fois, tu connais Hazinelle. il y a le passage de Hazinelle là et bien c'est là, il a 3 ou 4 magasins, il vend des chaussures, il est cordonnier, Il a les cheveux blancs maintenant, mais quand je l'ai connu.... Lui il est venu en Belgique il ne parle pas un mot en arabe, euh en français alors il est venu à l'école alors c'était un prêtre ou quelque chose à Spa, parce qu'il habite à Spa avec son papa, son papa, il habite à Spa

Un prêtre orthodoxe alors ?

Oui c'est possible, très pratiquant

Est-ce que ce premier travail permettait de répondre à vos besoins premiers : nourriture, logement, transport...est-ce que le salaire vous permettait d'avoir une vie confortable ?

A l'époque oui, c'était pas grand-chose, 25000 francs belge, tout ça et tout

Et du coup, comment avez-vous trouvé ce travail-là?

Ben comme, ben comme je faisais la chaussure et tout ça, c'était le seul cordonnier où il y avait, euh mister minute, tu connais mister minute dans les grandes surfaces, carrefour...tout ça ...

Oui, ils ont des trucs bien spécifiques ?

Oui ils font tout, des trucs minutes, des talons à la minute des semelles, ils font des gravures, des clés, des trucs et tout. J'avais le choix entre ça ou ça, d'entrer là ou là et j'avais un ami qui travaillait là et je lui dis. Il me dit je vais voir, il me dit : « tu peux me donner ton truc et tout ça, ton C.V. Et alors..et j'allais passer aller voir le monsieur ; Et je lui ai proposé, voila écoute, je cherche du travail, tout ça. Et il a dit ça va, tu peux venir ici et je suis rentré

Et c'est directement après vos études alors en 80 ?

Oui c'est ça.

Est-ce que votre salaire correspondait à ce que vous imaginiez avoir ?

Ben pour l'époque c'était le salaire.

C'est ça donc du coup ça correspondait

Oui

Est-ce que, avec ce travail, vous arriviez à avoir un avenir plus serein pour vos enfants ? Est-ce que vous vous disiez, grâce à ça, je vais permettre à ma famille d'être à l'abri du besoin ?

Ben, il faut dire aussi que ma femme travaillait aussi. Elle a eu la chance d'avoir du travail tout de suite.

Elle travaillait dans le même secteur que vous ?

Non, elle travaillait rue prébendier ici, dans une lingerie, pour l'hôpital et elle est rentrée travailler comme ça. Alors, c'était quand même. Mais on n'avait pas le truc, penser à l'avenir, tout ça.

Oui c'est ça, c'est plus se débrouiller sur le moment ?

Oui

D'ailleurs, votre femme, vous l'avez rencontrée ici ?

Oui, oui

Et à ce moment-là quand vous avez commencé à travailler pour le monsieur, vous aviez déjà des enfants ?

Non, non, hein, après, après j'ai eu un garçon.

Avec votre travail, est-ce que vous vous préoccupez moins des problèmes financiers et vous pouviez peut-être vous consacrer à d'autres activités ? Comme vous travailliez, aviez-vous du temps à consacrer à d'autres activités ?

J'ai voulu continuer mes études d'orthopédiste mais je n'ai pas pu. Parce que ces cours du soir : finir à 21:30, rentrer à 22 :00 passé du soir et tu viens de te marier, laisser ta femme toute la soirée toute seule, c'était pas facile

Oui et vous vous leviez le lendemain matin directement ?

Ben oui

Et vous habitiez où à ce moment-là ?

Saint –Laurent

Donc, vous êtes devenu indépendant. Et d'où vient ce changement de vouloir devenir indépendant?

Ben j'ai commencé à avoir des problèmes avec le patron, toujours des disputes, sur les horaires, sur tout, il y a toujours quelque chose, on est jamais... alors...non.... c'est venu comme ça par accident. Quelqu'un m'a proposé un travail, quelqu'un ... Il m'a dit combien... je cherche quelqu'un ; Je lui ai dit moi je travaille pour toi si tu veux

C'est un indépendant aussi dans la chaussure ?

Oui... alors, oui il a des cordonneries, il a deux cordonneries ou une je ne sais pas. Alors, il a pris une cordonnerie ici, à Chénée..., oui ici Euhhh, rue pas très loin... Il a pris une maison avec une cordonnerie. Et alors, il cherchait quelqu'un. Il est venu me trouver, il m'a dit ça, ça,... Il m'a proposé un salaire un peu mieux que où j'étais et j'ai accepté. Et je suis venu travailler pour lui. Et après, quand j'ai travaillé presque un an avec lui, il a vendu, il a vendu à quelqu'un. Et je lui ai dit mais c'est pas logique, moi j'ai travaillé 7, 8 ans là-bas et maintenant je viens, je croyais ça vraiment pour un bon moment et tout ça... Il me dit : « Ben écoute, moi j'ai, ça me revient cher..... Comment ça hein, payer l'ouvrier... et ça s'est passé et alors j'ai trouvé ce type là et alors, je vais vendre. » « Ca va j'ai dit tu peux vendre » Alors, à ce moment-là, j'ai été obligé pour venir m'installer ici. Il y a des choses des fois qui arrivent comme ça.

Vous auriez peut-être pu postuler autre part. Quelles sont les raisons qui ont fait que vous êtes devenu indépendant ?

Ben j'avais pas le choix, c'est-à-dire, quand le type m'a donné mon C4, j'étais au chômage, je suis même pas resté au chômage de suite. Déjà j'ai eu l'idée de m'installer

Et cette idée, elle venait d'où ?

J'ai dit pourquoi j'essaie pas de m'installer, pourquoi, j'ai mon métier, j'ai de l'expérience, pourquoi j'essaie pas, et alors voilà. Quelqu'un qui a son diplôme, qui a travaillé 7/8 ans avec

quelqu'un hein, j'ai quand même un peu d'expérience. Alors je me suis lancé, j'ai fait un peu....

C'était en quelle année ?

Ohh en 80, exactement...oh je sais pas toujours exactement en quelle année en 88 je crois...

Et alors vous avez de suite trouvé ici. Et à l'époque, quelles étaient les formalités pour devenir indépendant ?

Ahh tu vois pour les formalités... Quand tu as la nationalité tu peux t'installer

Vous aviez la nationalité à ce moment-là ?

Oui, j'avais la nationalité alors, pas de problème et alors, la seule chose qu'il fallait faire, faire un papier.... Euh comment on appelle ce papier-là. C'est un papier qu'on met pendant 6 semaines avant de s'installer, pour voir comment on appelle « commodo-incommodo » c'est-à-dire si il y a quelqu'un qui intervient, s'il y a un locataire qui habite au-dessus et qu'il ne veut pas que je m'installe parce que moi je fais du bruit ou par exemple fromager, pour l'odeur et tout ça... Si quelqu'un peut intervenir alors tu fais ça pendant 6 semaines, après tu peux....

Comment ça s'appelle exactement ?

« commodo-incommodo » C'est un papier comme ça tu dois le faire, s'il y a quelqu'un qui intervient par exemple, c'est comme dans les mariages : Y a-t-il quelqu'un ?....Et voilà

Et ça été pendant les 6 semaines alors ?

Oui et pendant ça tu prépares ton magasin et tout ça tu fais le papier, mais quand tu n'as pas la nationalité, c'est un peu difficile, tu dois attendre un an, tu dois faire un papier, tu dois faire une demande... ça traîne

Oui j'ai vu ça avec d'autres personnes que j'ai interviewées notamment un boucher, tu dois donner la preuve que tu as exercé dans ton pays, C'est vraiment plus difficile. Et par exemple, vous avez dû passer par la « chambre des négoce », « Maîtres et négoce » ?

Oui mais normalement, une fois que tu mets le papier des 6 semaines, tu vas faire le registre de commerce et tout ça

Et où vous êtes-vous présenté pour le registre de commerce, au tribunal du commerce ?

Boulevard d'Avroy, je crois, si j'ai une bonne mémoire. Tu vas faire la demande au registre de commerce et tout ça et j'avais demandé que j'allais faire des clés en même temps. Et comme j'avais mon diplôme et mon diplôme de gestion, parce que j'ai aussi un diplôme de gestion. Parce qu'après si tu t'installes comme cordonnier tu n'avais pas le droit de vendre des produits d'entretien. Et je trouve que c'est pas normal. Un cordonnier qui vend pas des produits d'entretien.... A ce moment-là, moi j'avais le droit.

Et vous l'aviez eu avec vos études directement ?

Oui, on avait des cours de gestion en même temps et moi j'avais mon diplôme de gestion.

Le parcours au niveau des études était complexe ou assez facile ?

Oui ça va

Pas de difficultés particulières ?

Non

Le type de commerce est défini comme cordonnier alors ?

Oui cordonnerie

En tant que cordonnier, avez-vous des difficultés spécifiques par rapport au magasin, à la clientèle..., des obligations spécifiques ? Par rapport aux autres commerces, aux autres secteurs par exemple ? Quelles sont les différences ?

Tu sais dans la cordonnerie, je ne vois pas quelque chose, c'est-à-dire, au départ les gens ils te font confiance, ils viennent avec des bonnes chaussures qui tiennent beaucoup, et ils font confiance, ils voient le travail. Alors, le bouche à oreille, c'est la meilleure truc...

Il faut une clientèle qui revienne ?

Oui, mais de ce côté-là, j'ai pas eu de problèmes. C'est-à-dire, ils m'ont fait confiance, mes clients m'ont fait confiance et tout ça et moi, je fais tout ça vraiment avec amour, avec le cœur et je prie toujours de faire le mieux, toujours, toujours, tu sais comme chez nous, tu dois faire ce que tu fais bien (verset coranique) et voilà, j'ai une bonne réputation, hamdoulillah (Louange à Dieu) hamdoulillah de ce côté-là, de confiance. Des prix, je fais des prix très très très... comme ils disent démocratiques, vraiment des prix. Rien que hier, il y a quelqu'un qui m'a dit, il est venu et j'avais un ami qui vient toujours chez moi, boire une tasse de thé, parler, qui vient me voir. Et il est venu, il a demandé : « est-ce que tu sais me faire une clé comme ça ? » j'ai dit oui. Je regarde, je prends la clé, je regarde, je cherche, je fais, j'allais faire la clé, il dit combien.. euh avant de faire la clé je lui dis : « Monsieur, je trouve après que c'est un monsieur marocain, je lui dis monsieur, la clé c'est 5€ » Ah il me dit : « 5€ ? » je lui dis oui. « pas de problème, fais-moi deux » je dis : « je m'excuse, je vous dis comme cela parce que parfois il y a des gens qui disent : « oh ils y en a qui font à 3€ » ; Il m'a dit c'est pas vrai, j'ai été chez quelqu'un, près de chez moi, il m'a dit 10€ et il faut la commander et il m'a dit toi tu demandes 5€, c'est ça qui fait ma force aussi. Je fais du bon travail, sans me vanter, hamdoulillah. Je fais du bon travail, sincère et, même si, je fais des prix très très raisonnables, biens. Parce que je pense toujours à mon client, à sa bourse ; et c'est pour cela, j'ai toujours du travail. Et ça la meilleure, il faut pas faire de la publicité, les clients, bouche à oreille et voilà, je suis un peu... On m'a commandé de venir chez vous.. et des clients du Luxembourg qui viennent chez moi. MachaAllah (que Dieu les protège) Ils sont venus du Luxembourg, ils viennent et tout ça, je dis pas que c'est... Il y a des moments, des hauts et des bas, il y a une crise dans tout, mais moi, dans l'ensemble. Quand il fait calme, il fait calme, quand ça reprend, il y a du travail. Les vacances par exemple, il fait un peu calme. Quand il revient des vacances parfois, tu sais après les vacances, c'est la rentrée, il y a beaucoup de trucs et tout ça mais il ya des choses nécessaires, réparer et tout ça, faire des clés tout ça et je veux dire voilà on se débrouille, c'est pas...

Donc vous vous êtes installé directement ici ? Rue.. ?

Rue bonne femme

Pourquoi ici ?

Ben c'est un endroit que j'ai trouvé, qui est bien placé, qui est bien placé et en même temps, j'ai l'habitation qui tient avec, tranquille... et...voilà

Donc vous avez été directement propriétaire ici ?

Non, non locataire, je suis toujours locataire, j'ai jamais voulu...

Est-ce que c'est plus facile de louer ?

C'était à louer et j'ai... C'est-à-dire c'était à louer et j'ai...

Vous n'avez jamais voulu acheter ?

J'ai jamais pensé. Chez nous les crédits, les banques... mais maintenant je dis, par exemple mon fils, je dis écoute si tu veux acheter une maison, que tu t'entends bien avec ta femme, vous êtes bien et tout ça, réfléchis... achète une maison. Parce que il y a un profit et quand il y a un profit. Regarde-moi maintenant, il y a 25 ans passé, 89 90, je ne sais pas ... et la maison ne m'appartient pas. Et je paie le loyer, et si par exemple le propriétaire il dit, monsieur vous pouvez partir, je veux vendre ma maison. Ce qui allait arriver, il y a 3 mois, 4 mois, il a eu des problèmes avec une locataire qui habite au-dessus et il allait me mettre dehors, il allait vendre et la fille faisait tout pour faire fermer la maison, comme quoi la maison est insoluble...euh insalubre. C'est-à-dire, je dis à mon fils je te conseille, si tu as l'occasion d'acheter une maison achète-la parce que nous on nous a bourré la tête et tout ça, et tout ça.... Vraiment c'était autre chose parce que passer par les banques, les crédits et tout...Et on a jamais pensé faire ça et si ... Mais maintenant les choses changent. Parce que quand tu vois qu'il y a un profit, le propriétaire profite de toi, tu paies le loyer, le prix d'achat.... Il y en a maintenant qui trouve pas maintenant une maison, un appartement moins de 500€ et si tu gagnes 500, regarde, moi ma pension ça va pas dépasser 1000 € et j'ai pas de maison, regarde ma maison, hamdoulillah je suis heureux, l'essentiel, j'ai pas de crédit, j'ai rien. Mais je veux dire, si j'avais ma maison et j'avais deux loyers qui rentrent, par exemple, 400, 400, 800€ et je paie pas de loyer et j'ai ma pension, je serais mieux. Mais, nous autres, ...tu vois. Mais dernièrement, j'ai discuté avec le frère Daoud, tu connais Daoud, le papa de Anas,... euh Daoud Mellali, le copain de Nasserine, d'ailleurs il était président lui du chose, des trucs des musulmans. Bon, on discutait et il disait qu'il y a maintenant certains savants musulmans, ils disent que s'il y a un profit et tu paies 500€ le loyer et tu achètes à 600€ eh pourquoi t'achètes pas à 600€, après 15 ans la maison est à toi. Mais si tu donnes 500€ et après il te dit monsieur dehors et j'ai entendu dernièrement un savant, un frère, je ne sais pas, il s'appelle... un jeune Hassan ksioun.... Ah oui, il vit en France, il fait des débats, des prêches Hassan Ek...Ekoussen...un truc comme ça, mais il dit : « Mon grand-père, il touche 725€, il paie 400€ le loyer parce que il n'a jamais voulu acheter une maison et qu'est-ce qu'il lui reste ? » Il dit heureusement qu'il y a les petits-enfants, qui lui font les courses tout ça, qui l'aident parce que 300€ c'est pas possible. Mais moi je dis à mon fils... mais tu vois, il a cette idée là et papa maintenant tu trouves pas quelque chose à moins de 150000€ et que tu rembourses 700, 800€, alors, est-ce que tu es sûr maintenant d'avoir un boulot...maintenant avec les boulots, est-ce que tu es sûr maintenant d'avoir un boulot toute ta vie est-ce que tu es avec ta femme tout le reste de ta vie ?... Ce sont des choses tu sais, il faut réfléchir... tant qu'on vit on vit, c'est tout.

Quel genre de surface avez-vous utilisé ? C'était déjà une surface commerciale avant ?

Oui mais avant, avant, c'était un truc, ici c'était un restaurant. C'était un restaurant jusqu'ici, tout le long c'était un restaurant. Ici c'était pour cuisiner, c'était des trucs, parce que quand je suis venu, dans le salon là-bas, il y avait un dessin africain, tout le mur... Enfin je l'ai gratté et tout ça, parce que tu sais les images avec des noirs et des bananiers... des beaux trucs comme ça, c'était bien mais avec le temps tout ça et comme la maison a été fermée un bon moment. Alors, on m'a dit qu'il y avait une femme qui vendait des vêtements pour bébé, une femme très âgée. Alors, c'était des bureaux, tout le long c'étaient des bureaux et après c'était fermé un bon moment et moi je suis venu, contacter le courtier-là qui était boulevard d'Avroy et qui a dit oui, c'est pour quoi faire, je lui ai dit, il a dit ça va, non pas de problème et j'ai loué comme ça.

Est-ce que vous avez voulu aménager votre commerce de façon spécifique ? Par exemple, avez-vous voulu l'arranger de manière marocaine ?

Non, non satisfaire mes clients c'est ce qui compte pour moi, faire la demande de mes clients, et tout ça, j'ai jamais pensé..

Quelles sortes de marchandises avez-vous vendues ici alors ? Vous avez parlé de produits d'entretien. Est-ce juste cela ? Était-ce juste la cordonnerie ?

Dans la cordonnerie, toutes sortes de réparations et en même temps, cordonnier tout ça mallettes, on répare mallettes, sacs, toutes sortes de réparations. Alors on fait des clés, toutes sortes de clés, serrurerie, j'ai suivi des cours du soir de serrurerie en plus, j'ai suivi des cours pour avoir....

Dans les années 90 alors ?

Euhh, plus que ça, plus c'était vraiment dans les 2000, j'ai appris à faire les trucs, je crois oui, pour pouvoir faire des dépannages, truc, comme ça pour avoir quelque chose de plus et alors, et maintenant on fait des plaques de voitures, on faisait des plaques de voitures, mais maintenant, on fait les plaques d voiture et après, pas mal de choses.

Vous aviez alors, besoin de machines spécifiques pour la serrurerie ? Cordonnerie ?

Oui, j'ai acheté une machine de Hollande, une machine de Hollande, spéciale pour les chaussures, avec une presse et tout. Et alors après, j'ai acheté des machines pour les clés. Et alors, j'ai acheté une machine pour plaques de voitures. Il y a plusieurs machines, tu sais pour des clés spéciales, pour portes blindées, et tout ça, pour des voitures avec des codes et tout ça, mais je n'ai pas, moi je ne fais pas tout ça. C'est un peu compliqué. J'ai par exemple, mon confrère turc Hajj ALI, tu connais ?

Oui, Rue Gretry

Parce qu'on fait les mêmes trucs. Peut-être lui, il est venu plus tôt parce que ses parents étaient là. Alors lui, il faisait dans les clés de code, les clés spéciales, les clés de coffre, les clés blindées. Lui il est plus doué pour cela ? Il fait...

Justement, les machines, comment vous les êtes-vous procurées ?

Ben en Hollande, parce que en Hollande, c'est connu pour les machines de cordonnerie. Je connais, parce que comme j'ai travaillé avec mon patron, je connais les adresses de cordonnerie.

Et pour les produits d'entretien ? En Belgique ou en Hollande ?

Ben il y a un fournisseur ici à Liège, qui s'appelle la maison Arigua qui existe depuis 1800 et quelque chose, ils fournissent les cordonniers, alors, il y en a aussi à Anvers, il y en a à Awans ça c'est spécialement pour les cordonniers.

Et vous allez vous-même chercher les marchandises ?

Non C'est le fournisseur téléphone chaque semaine Qu'est-ce qu'il vous faut ? et il fournit.

Le fournisseur vient nous apporter une fois par semaine ou des fois ce qu'il y a il y a des foires ou porte ouvertes, ils t'envoient une invitation « coldman », deux trois fois par an ils t'invitent et c'est toujours vendredi, samedi, dimanche et je crois lundi, 4 jours, et ça se fait trois fois tu vois et tu prends ta marchandise toi-même. Il y a des cadeaux des affaires enfin voilà.

Comment avez-vous ressenti l'accueil quand vous avez ouvert ?

Au départ, j'allais même décourager, car quand j'ai ouvert le premier jour, j'ai rien vu personne, j'ai vendu un cirage toute la journée et ma femme m'a dit tu as gaspillé de l'argent, vraiment j'avais acheté une machine qui coutait à l'époque 400000 fr belge ou 500000

presque avec le truc à 100000 et j remercie vraiment un ami en Hollande qui m'a avancé l'argent et que je lui ai rendu doucement, mes beaux-parents tout ça et j'avais un peu d'argent de côté. Mais je vais dire quand même ça joue, petit à petit, maintenant les gens, ils disent on va être malheureux si un jour tu vas arrêter. Parce que c'est un métier qui se perd, il n'y en a pas beaucoup, il n'y a pas d'école, à Bruxelles mais ici non

L'école que vous fréquentiez a fermé ?

Oui, elle a fermé et sincèrement, j'ai dans l'idée moi de faire un centre pour faire apprendre des gens, s'il y a moyen de l'aide de par exemple la Ville de Liège, faire une demande et ça pour quelqu'un qui veut apprendre il s'installe pour travailler, au moins de gagner sa vie et de l'installer de faire que deux choses, venir au cours du soir par exemple, quelques heures le jour, une fois, trois fois par semaine et venir apprendre, comment réparer ses chaussures et on lui apprend comment faire ses talons, comment..

Pensez-vous que le métier se perd à cause de la manière dont sont vendues les chaussures aujourd'hui ?

Ça aussi, il y a aussi que les gens le fait de la crise aujourd'hui, les gens achètent des chaussures très, très, très bon marché qui ne sont pas réparables mais il y a un retour parce que les gens commencent à comprendre que les chaussures très bon marché, c'est mauvais pour les pieds, le dos, il y a des médecins qui conseillent pour la colonne vertébrale surtout, même la peau, il y a des gens qui ont de l'eczéma, alors ils reviennent à des chaussures en cuir, et des bonnes chaussures et alors, on le voit qu'on commence à avoir ça, à force aussi de conseiller les gens, c'est mon droit, c'est mon devoir de dire c'est pas bon ça, alors les gens commencent à comprendre, même attendre les soldes pour acheter des chaussures plutôt d'acheter n'importe quoi.

Au début, aviez-vous une clientèle diversifiée ?

Oui, petit à petit, de toutes les origines mais les années où j'ai commencé, c'était quand même bien les chaussures, c'est les dernières années où la Chine a envahi le marché pour tout. Ça a changé beaucoup, il y a vraiment une baisse dans la réparation des chaussures. Je sais pas parfois, il y a 5 paires, 6 paires par jour, tu dis non c'est pas réparable madame.

Quels étaient les contacts avec votre voisinage, le quartier ?

Bien

Avez-vous été victime de vol, de vandalisme ?

Oui sur ma carrière, on a essayé deux fois de voler, de forcer la porte la nuit, qu'on a cassé la vitre et tout ça pour entrer, une deuxième fois, on a forcé la porte, casser mais là je me suis réveillé j'ai appelé la police. Et une fois, on m'a volé une paire de chaussure qui était dans le magasin. Pendant la journée, le temps que j'arrive et on avait pris la chaussure, une chaussure qui coûte 400€. Oui, oui, heureusement que le client me connaît très bien, depuis des années, il avait une paire qui était sur forme, heureusement elle était bloquée, et une paire qui était sur l'étagère. Quelqu'un est rentré, il l'a repéré tout de suite, il l'a pris et depuis j'ai installé une caméra, une caméra que j'ai installé dans le magasin pour m'aider un peu, enfin...

Vous avez porté plainte ?

Oui, par pour la chaussure, j'ai expliqué au client..

Pour les cambriolages ?

Oui c'est sûr

Il y a eu des suites ?

Non, j'ai attendu la police une heure, il est venu, il a pris note tout ça, il y a toujours des trucs comme ça qui arrivent. Parfois des trucs volés qu'on voit pas, l'autre fois j'ai vu, j'ai la cuisine là, le temps d'arriver quand tu entends la sonnette, il a pris la tirelire qui était sur le comptoir et il l'a mis dans sa veste. Alors, j'arrive je dis oui et je vois qu'il est pas normal, la drogue ?? et j'ai regardé justement sur le comptoir et je vois qu'il y a pas la tirelire alors comme j'ai vu qu'il y avait sa veste, j'ai tapé sur sa veste et j'ai entendu la monnaie bouger et j'ai dit allez tu déposes ça et tu sors et je le connais, il habitait derrière enfin....

Aviez-vous une clientèle d'un milieu ethnique ou spécifique religieux? Comment votre commerce était-il vu par les marocains?

Bien

Est-ce que par exemple ça favorisait plus la présence des marocains?

oui bien sûr, ça c'est sûr, comme on dit chez nous (expression arabe) par exemple quand tu as un métier en main, c'est quelque chose... tu évites la pauvreté hein, un genre comme ça et alors ils aiment bien, ils sont tellement fiers, contents, il vient chez quelqu'un, c'est vrai tu te sens bien quand tu vas chez quelqu'un de ta race, tu parles bien ta langue avec lui, tu lui expliques, il sait bien que tu vas être bon marché, tu vas marchander. C'est pas la même chose quand tu vas chez quelqu'un, tu sais bien; Moi je te l'avais dit tout à l'heure avec le monsieur qui habite près de Chênée.

Y a-t-il eu à un moment donné dans votre commerce des enjeux entre le commerce et par exemple votre vision religieuse, par exemple le prêt?

Il n'y a rien eu, je ne vois pas. mais le prêt oui, tu sais bien, c'est tout à fait normal, c'est un principe chez nous, beaucoup de gens se demandaient: est-ce que l'appartement est à toi, est-ce que l'établissement est à toi et je dis non et alors est-ce que tu ne penses pas acheter, mais c'est toujours comme ça, ils ne comprennent pas, il y a des gens

Où était la cordonnerie la plus proche?

La plus proche avant, c'était à côté ici, moi je suis là et rue Billy, à côté donc et moi, si tu veux je suis venu comme un concurrent, mais il n'a pas résisté, il a fermé

Face à la concurrence?

Face à la concurrence ou bien le travail, parce que c'était pas un homme de métier, c'était plus un commercial, parce que je crois lui il faisait plus dans la bijouterie fantaisie et toutça, mais il avait eu des problèmes à cause du prêt, c'était quand même un million de francs belge et le franc belge, il fallait rembourser, le loyer, les trucs, enfin, c'est pas facile. Maintenant le problème qui arrive dans le monde entier à cause de ça des crédits. Regarde, tous les frères marocains qui sont en Espagne et tout ça, ils ont fait des prêts pour acheter des maisons et tout ça il y en a qui ont payé 10 ans, il ne leur restait que 5 ans; Il y a une crise, il n'ya pas de travail, ils leur donnent 425€ là-bas en Espagne, qu'est-ce que tu veux faire avec 425€? Il y a des gens qui vont chercher de l'argent du Maroc pour continuer. Alors ceux qui ont de l'argent et qui ont un commerce, qui rentre de l'argent qui apporte 1000€ 1500€ pour finir le mois, pour payer leur prêt, pour vivre et tout ça, ça va, mais ceux qui n'ont pas? Ils ont tout liquidé, la banque a repris tout, alors, c'est pour cela qu'il y a une vague d'immigrés espagnols et italiens qui sont venus en Belgique

L'autre commerce le plus proche alors, c'était rue Grétry?

Oui, trois cordonneries presque dans la même rue

Il y a d'autres cordonneries dans la ville de Liège?

Oui c'est ça Oui quand même à l'époque, mais maintenant ça commence celui qui prend sa pension, c'est fini, et il y en a beaucoup même qui veulent arrêter

Un était différent vous m'avez dit mais l'autre?

Il y en a un où hadj il est, tu connais, il y en avait un au Delhaize, il est sorti, il est là et il y en a un à côté du Point chaud là, un grec

Y avait-il une différence de clientèle entre vous?

Ben chacun sa clientèle

Mais il n'y a pas de grosse différence de clientèle?

Chacun sa clientèle et en plus, comme on dit, tu peux pas marier un client, le lendemain, il peut te changer s'il trouve une différence un accueil bien, un travail bien, tout ça ou moins cher, il faut pas dire j'ai ça... C'est tout à fait

Comment est-ce que vous vous partagiez dans le secteur? Est-ce que vous faisiez des arrangements?

Ben comment dirais-je, moi j'ai cette philosophie, si par exemple comme les clés spéciales, je ne fais pas, j'envoie chez mon confrère. je dis vous pouvez aller là, je leur renseigne où ils se trouvent.

Est-ce que vous connaissiez une forte concurrence?

Non

Y avait-il des liens avec d'autres cordonneries?

Non

Y avait-il des liens avec d'autres commerçants marocains?

Non

Est-ce qu'il y avait un groupe qui rassemblait les différents commerçants? Par exemple pour favoriser le commerce ou pour défendre ses droits?

Non pas du tout

En tant que commerçants est-ce que vous avez sponsorisé des événements sportifs ou culturels, des associations?

Non

Si vous aviez un problème avec la ville, à vous adressiez-vous? Est-ce que par exemple vous aviez un homme politique qui était un relais pour vous ou pas du tout?

Non

Comment avez-vous géré votre comptabilité?

J'ai un comptable

Toujours le même depuis le début?

oui

C'est un comptable marocain?

Non non, il est belge

Quelles pouvaient être les recommandations qu'il faisait?

Il me conseille de continuer comme ça, de faire ça. c'est un comptable et toujours, il doit vous conseiller, c'est logique par exemple il vous dit ça dans ton bien, tu dois prendre conseil à ton comptable. Je vais faire ça ou ça il te dit non parce que d'après tes moyens. tu vois ce que je veux dire, pour ça pas de problème, ya jamais de problème.

Y a-t-il eu de bonnes ou mauvaises années?

Il y avait des années de vaches maigres où il y avait les chaussures chinoises, des chaussures bon marché. Encore une époque où tous les jeunes mettaient que des baskets alors c'était un peu difficile, très dur. Cette période-là, j'ai connu pas mal de cordonniers qui ont remis leur commerce, ils ont installé, ont changé de trucs.

C'est en quelle année à peu près les chaussures chinoises ?

2000 comme ça

Et les baskets ?

Plus tard, un peu et j'en connais maintenant certains cordonniers qui travaillent la nuit, à TNT par exemple pour pouvoir avoir un salaire fixe pour qu'il rentre au moins 1000€, 1100€ par mois.

Beaucoup faisaient ça?

Quelques-uns, maintenant deux: Nicolas et un ami. Ils vont travailler, toujours aujourd'hui. Ils font ça pour essayer un peu.

Ces mauvaises années c'était dans les années 2000, mais avant?

Non c'était bien, surtout quand j'ai commencé dans la cordonnerie dans les années 80, on était au Boulevard, on travaillait, on était 4 personnes, on travaillait

Oui alors là, c'était une bonne période ?

Oui c'était la bonne époque, il y avait du travail, les gens mettaient les chaussures en cuir, des chaussures je me rappelle de 5000, 6000 Fr belge, à l'époque c'était de l'argent, ils achetaient de belles chaussures, de belles bottes et tout. Il y avait un grand magasin en ville : Verlaine qui était très connu,

Toujours là?

Ben il a remis, il est décédé. c'était connu il y avait de belles chaussures et pas mal de magasin, il y avait Bali, il y avait pas mal de magasins; Alors un moment donné, il y a eu une époque avec les santiags, Beaucoup, beaucoup de travail, on a beaucoup travaillé les santiags, tout cuir mais un moment donné ça a changé, c'est devenu.... heureusement , comme je dis, que dans une cordonnerie, on fait beaucoup de choses, on fait des plaques de voiture, on fait des clés, des gravures, des cachets, tu vois, on fait pas mal de choses et bon on fait des retouches dans tout : les sacs, les tirettes...les bazars tu vois..

Ça aide à combler?

Voilà exactement, et tu vois les produits d'entretien, cirage, produits shampooing, perméabilité, ce sont des choses pour un peu, comme ils disent un peu de beurre dans les épinards.

Avez-vous pensé un moment à vous agrandir ou à ouvrir un deuxième commerce?

Non

Avez-vous eu ou avez-vous le sentiment d'être trop taxé?

Ecoute ici ça dépend, Ici, les taxes en Belgique, on se plaint toujours. parce que tu paies pour beaucoup de choses, tu paies pour les enseignes, pour les forces motrices, c'est-à-dire les moteurs, que tu as dans ton magasin, tu vois, il y a tout. Il y a beaucoup à payer: la TVA, le comptable, il y a toujours

Selon vous quelles sont les taxes inutiles?

Moi je trouve par exemple, les enseignes, les forces motrices, pour des petites entreprises, pas dans les grandes, parce que les grandes entreprises, ils ont beaucoup d'enseignes de forces motrices, mais les petits cordonniers, les petites librairies, ça il faut que les gens ils soient un peu cool avec, dans des trucs comme ça pour pouvoir les aider, pour continuer dans les commerces, parce que comme ça ils tuent les commerces. Regarde par exemple les horlogers, il n'y a pas ici maintenant d'horloger. Ici quand je suis venu en Belgique, il y en avait deux, un qui vendait et qui réparait les montres et qui réparait. C'était quelque chose d'acheter, une montre chez un bijoutier, un horloger, elle est garantie et il répare les montres et tout ça. Maintenant les montres, ils jettent et ils réparent pas hein, tu vois. Et c'est ça qu'il faut faire attention à ces petits commerces. Pas les grandes entreprises mais les petits artisans. Je trouve qu'il faut les aider.

L'évolution de la technologie vous a-t-elle fait du tort? Par exemple la fabrication de chaussures en masse? par exemple Nike...

Oui bien sûr, c'est pas la même chose, avant tout était monté à la main, tout était cousu main, toujours des chaussures cuir, mais maintenant tout est fabriqué avec des machines, tout, alors c'est pas réparable

Votre situation familiale a-t-elle été plus stable économiquement quand vous avez été bien établi?

Oui, on travaillait tous les deux, c'était bien, on vivait bien, simple pas folie, comme tout le monde.

Quand vous avez été indépendant, y a-t-il eu des changements pour vous?

Ben comme on dit, il y a du bon et du mauvais, le bon : vous êtes patron, vous êtes tranquille, vous faites ce que vous voulez, ce n'est pas la même chose vous n'avez pas quelqu'un derrière vous, c'est bien mais d'un côté c'est bien d'être patron et tout. Mais il faut toujours... Il faut pas tomber malade par exemple, ça c'est malheureux, tu tombes malade, c'est grave, tout qui se termine, parce quand tu travailles pour un patron, une entreprise, tu tombes malade tu es payé. Mais si tu es indépendant, tu tombes malade, tu souhaites toujours être en bonne santé, c'est ça qui tue les commerces, si quelqu'un tombe malade. C'est ce qui fait toujours peur, parce que tu n'es pas couvert. Il faut 30 jours pour être couvert par la mutuelle. Et si on reste 30 jours sans travailler, c'est fermé.

Pensez-vous qu'il y a une différence entre vous commerçant d'origine marocaine et un commerçant belge de souche? Avez-vous ressenti de l'apriori ou des discriminations?

Non. Ça dépend de votre intégration, de votre façon d'accueillir les clients, d'être vraiment quelqu'un de compétent, moi je me sens vraiment très, très respecté, très aimé par les gens, il y a même des clients qui m'envoient des cartes postales, ils m'apportent des bonbons, ils m'apportent des chiques, des chocolats des trucs, ils pensent à des trucs vraiment gentils, ça fait plaisir. De ce côté-là, non vraiment, mais tu as le client que tu mérites, c'est ta façon de faire avec les clients, si tu l'accueilles bien, si tu es très gentil et très serviable et tu travailles bien, pourquoi les gens ils vont, non il faut pas dire.... il faut être juste

Avez-vous participé à la vie associative marocaine de la ville en tant qu'individu, car ça existait?

Non

Avez-vous participé à la vie associative spécifiquement de la ville en tant qu'individu?

Non, on m'a jamais demandé.

En tant qu'individu est-ce que vous avez sponsorisé des événements sportifs ou culturels, des associations?

Non

Avez-vous vu des différences entre les années 70 et les années 80/90 dans les conditions de vie et dans la manière dont on acceptait les marocains?

C'est très difficile à dire, sincèrement je ne sais pas comment répondre à ça, c'est vrai qu'il y a une différence, quand il n'y a pas de travail, il n'y a pas de travail, il y a un changement envers les gens, c'est tout à fait normal et quand il y a du travail, les gens peut t'accepter comme étranger. Quand il n'y a pas de travail, ils se sentent comme si toi tu leur prends leur travail, tu viens leur prendre leur travail . Ce qui n'est pas logique, mais il y a des gens qui pensent comme ça. Je ne sais pas comment expliquer mais je sais bien que maintenant, il y a des gens qui pensent que s'il n'y a pas d'étrangers, il y aura du travail pour tout le monde. Mais ce n'est pas vrai, il y a une crise mondiale. Parce que il y en a aussi qui me disent que les gens étrangers, ils viennent, ils profitent de notre système , ils font des enfants, ils parlent comme ça et moi je leur dis, je m'excuse entre guillemets parce qu'ils parlent à un étranger mais moi je suis intégré, je les comprends, je vais avec eux dans le jeu comme ça, je leur dis , je comprends, c'est vrai moi aussi je n'accepte pas que des gens viennent profiter du système et tout ça. Ben oui ça les fait enrager de voir que quelqu'un qui travaille pas et qu'il a une voiture comment il fait? Alors voilà c'est comme ça. Mais il y a une crise, c'est normal

Donc justement dans les années 70 il n'y avait pas encore de crise, c'est plus dans les années 90 et là il y a quand même une évolution négative alors?

Oui mais c'est tout à fait normal.

Mais les conditions de vie, des immigrants, est-ce que ce n'est pas mieux? Au niveau du confort par exemple?

Je trouve que non, tout le monde regrette les anciennes années, ils disent...

C'est lié aussi à ces crises économiques?

Oui tout à fait, et tous les gens de mon âge, je parle parfois à des gens encore plus âgés que moi, ils disent je veux pas vivre cette époque, oh je suis content d'être retraité, pensionné et la vie est devenue chère avec le changement de l'euro et tout ça, la vie est devenue très chère et alors c'est tout à fait normal hein, déjà et les gens , il y en a qui ont difficile de finir la fin du mois et moi je le vois déjà rien qu'avec moi, même pour une paire de chaussures de 6€, 10€, je viens chercher quand je vais toucher, ça ne te donne pas l'envie de travailler. Tu te dis, c'est quand même grave. Pour 10€ tu as le temps, quand je toucherai. Avant il n'y avait pas ça. Tu vois, c'est une chaîne, quand il y a du travail, tout tourne, comme ils disent dans le bâtiment, quand le bâtiment va, tout va. Enfin c'est mon point de vue. Je dis ce que j'ai sur le cœur. Parce que c'est vrai qu'on voit une différence, d'ailleurs, même dans les fêtes, dans les soldes, les gens le sentent, même les gens quand c'est les fêtes de Noël, ils disent, monsieur c'est pas comme avant, avant, on était plus liés, les gens se parlaient, sortaient dehors, il y avait pas cette télé, maintenant, tv, bazar, tablette, maintenant tout le monde est occupé, ce n'est plus comme avant. Avant les gens sortaient dehors, avant quand je suis venu, j'ai vu qu'on déposait

le pain, les œufs, les trucs, les poireaux, le lait devant la porte et on laisse le papier et quand il vient chercher le lendemain, il paie, les brasseurs.... Moi j'avais un brasseur qui venait m'apporter toutes les semaines, mes limonades, dans un casier avec les bouteilles de verre, c'est pas pétillant, orangeade, il venait, je paie. Mais c'est fini ça, les grandes surfaces... C'est ça qu'on dit la modernisation, mais il tue beaucoup de choses, c'est bien la machine et tout ça mais quand ils ont fait la machine dans les bâtiments, on a éliminé des ouvriers. Il y a des bétonnièresça fait tout le travail

Au sein de l'immigration marocaine, est-ce que vous voyez une évolution positive, dans l'intégration? Par rapport à la religion aussi?

C'est très difficile que quelqu'un arabe et musulman s'intègre vraiment, vraiment 100%, il peut s'intégrer mais garder, sa personnalité. Par exemple, tu peux vivre, islamiser la modernisation mais tu ne peux pas moderniser l'Islam. Tu peux vivre moderne mais musulman, tu peux le vivre et tu peux être intégré avec les gens et tout ça. Mais c'est à toi à faire le pas et tout ça et d'expliquer, de faire comprendre les autres pour dire et tout ça. Parce que il y a des fois, surtout ici, les gens ils n'ouvrent pas facilement la porte, ils ont peur alors c'est à toi de toquer, de parler, de leur expliquer, tout ça, tu vois, parce que moi quand je parle avec mes clients, ils ont confiance, ils parlent et tout ça. En plus, avec tout ce qui se passe, tous ces attentats, les gens ils ont peur, et alors, ils vous voient dans l'islam, il y a des gens mais malheureusement, ils n'ont pas étudié l'Islam pour comprendre. Je dis quand vous voyez ces gens regardez d'abord leur biographie, la drogue, attaque à main armée, Ils ne connaissent rien à l'Islam alors là vous allez salir l'Islam. C'est comme quelqu'un il est dans une bonne voiture et tout et lui, il fait un accident, c'est l'homme qui a fait l'accident pas la voiture. Si tu étudies l'Islam, c'est une bonne religion et c'est des milliers et des milliers de gens convertis qui le disent, mais le problème, les gens ne retiennent que la mauvaise image que ces gens-là donnent à l'Islam. C'est un grand débat, c'est pas facile, pour certains, si tu veux être intégré, tu dois boire, tu dois ça, tu dois présenter ta femme, danser avec eux, tu vois, pour eux, et là ils disent lui il est intégré : non; ça ne veut rien dire hein. Mais tu peux discuter avec les gens, leur expliquer, il y a des gens plus âgés, mûrs et instruits, ils disent, il y a beaucoup de laxisme, de liberté et tout. Même eux ils souffrent avec leurs enfants, tu vois, ce que je veux dire, ce n'est pas acceptable de voir ta fille qui a 12 ou 13 ans qu'il a un copain qui vient à la maison. Tu vois qu'il l'embrasse devant.... J'espère que l'avenir et tout ça, qu'on soit plus intégré : des gens qui ont fait des hautes études et qui ont réussi, en gardant son islam et qui le pratiquent sans hypocrisie, il peut faire ce qu'il veut, mais si il n'est pas musulman pratiquant sincère, et là, les gens vont te respecter, ils vont te respecter. Avec le temps, ils vont dire c'est sa religion et pour eux, l'essentiel que tu sois honnête. Parce que comme ça ils peuvent te faire confiance. Alors là, ils te respectent, crois-moi bien mais il faut donner un bon exemple, c'est comme tu veux éduquer tes enfants, tu leur dis, tu peux pas mentir, puis tu leur dis de dire que tu n'es pas là, ça ne va pas; je ne le cache pas moi, je suis musulman pratiquant, je mange pas de porc, je bois pas, je fais pas ça parce que j'ai des convictions et certains me disent t'as de la chance d'être croyant

Avez-vous été impliqué dans des causes politiques ou des organisations politiques à Liège?

Non, jamais je ne m'occupe de....

Entretien 10 avec Rafik Al Hammoumi

(Le 28 juin 2018, à Liège, dans un café)

Durée de l'entretien : 2h03

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[MS] Quels sont vos nom, prénom et année de naissance ?

Mon nom est Rafik.

Vous êtes né où au Maroc ?

A Tamsa dans la province de Nador.

Pourriez-vous me parler de votre enfance ? Que faisaient vos parents pour vivre ? De quel milieu provenez-vous ?

Mon père était garde-forestier.

Pour quelles raisons avez-vous décidé de quitter le Maroc ?

C'était dans les années 60. C'était la crise. Mon père gagnait à l'époque l'équivalent de 5 ou 10 € par mois. Comme il était garde-forestier, dans la province de Nador, il y avait un espagnol qui sortait la nuit. Il sort de Melilla pour rentrer au Maroc pour faire la chasse au gibier. Il s'est fait attraper par mon père. Mon père dormait alors la nuit et, durant son sommeil, il entendit un coup de feu. Un seul coup de fusil. Il s'est réveillé et est sorti de chez lui pour enquêter. Il entendait du bruit dans la nuit calme il surprit l'espagnol qui braconnaient et venait d'abattre un sanglier et le chargeait sur son véhicule. Il l'arrêta pour lui retirer son arme et le verbaliser. Comme il avait peur de se faire coffrer, le braconnier, qui avait de la famille en France, cette personne proposa à mon père que s'il lui donnait sa photo, il lui ferait un contrat pour aller travailler en France. A cette époque-là (en 1965), il n'y avait pas beaucoup de marocains à l'étranger. Sauf ceux qui étaient en Algérie. Le type est parti ensuite avec sa marchandise et la photo que mon père lui avait donné. Mon père ne croyait pas à la sincérité du type et pensait qu'il avait juste fait cela pour se sauver. Mon père était gentil avec les gens et pensait que les gens braconnaient pour nourrir leur famille et n'était pas vraiment contre le braconnage pour ces raisons. Par exemple, il laissait les gens prendre ce dont ils avaient besoin. Mon père était garde-forestier et il y avait quelqu'un au-dessus de lui. Quand il l'accompagnait, c'était autre chose.

A quel moment avez-vous décidé de partir ?

Un ou deux mois après, l'Espagnol a donné une lettre à mon père qui indiquait qu'il pouvait se rendre à l'Ambassade française de Casablanca pour y passer une visite médicale dans le but d'aller travailler en France. Il y est allé après nous a déménagé des montagnes pour nous conduire chez mon grand-père et il est parti à Casablanca. Il a réussi l'examen. Ils l'ont accepté, lui ont donné un contrat, rédigé un passeport et, de là, il est venu en France.

Pourquoi la France ?

A cette époque-là, la Belgique « n'existait pas » pour nous pour travailler. La Hollande et l'Allemagne non plus. Il n'y avait que des contrats pour la France. L'immigration vers

d'autres pays a commencé vers 1974 lorsque des contrats ont été faits avec le Maroc. Les gens venaient donc en France et passaient ensuite en Belgique s'ils ne trouvaient pas de travail. A cette époque-là, le travail, c'était l'usine où un patron te donnait 20 francs de l'heure, un autre 21 et encore un autre 20,50.

Il est passé en France et y est resté à Toulouse où il a travaillé 6 mois. Puis il est passé par ici en Belgique car il a eu des difficultés avec des algériens qu'il avait croisé entre Toulouse et Paris. A cette époque-là, ce n'était pas possible avec les algériens. Deux ou trois d'entre eux lui ont dit alors qu'ils allaient le faire passer en Belgique. Ils sont venus de Toulouse en Belgique à 3 ou 4 marocains. Les algériens avaient l'intention de les faire passer mais l'idée derrière la tête de toucher leur argent et ensuite de disparaître.

Mon père et ses amis les ont payés. Un moment donné, ils ont dit qu'ils allaient chercher la voiture et ils ont laissé un des algériens avec mon père et ses amis. Ils avaient rendez-vous avec une personne. Les autres candidats au passage étaient fort perdus. Les algériens ne revenaient pas et l'algérien qui est resté avec eux a dit qu'il partait à leur recherche. Mon père lui a dit de rester ici et que si les autres ne revenaient pas, il allait « ramasser » pour les autres. L'algérien avait peur et était coincé. Mon père, après avoir attendu longtemps, a laissé l'algérien dans les mains des autres marocains en disant « s'il part, on est foutu » et a décidé d'aller au comptoir d'un café, il a demandé à la caissière de bien vouloir leur donner l'adresse de l'endroit. Mon père a pris l'adresse, l'a mis dans sa poche.

Avant de partir avec le passeur algérien pour retrouver les autres, il a dit aux autres que s'il n'était pas revenu pour une telle heure, vous retournez à Toulouse ou vous vous démerdez ici. Il ne faut pas m'attendre. C'est que je serai mort ou qu'il ce sera passé quelque chose. Un des marocain a demandé à mon père de l'accompagner mais mon père a refusé. Le passeur l'a amené chez les autres algériens. Mon père craignait en effet de se faire massacrer par les passeurs s'il était seul. Les passeurs ont dit qu'ils ne savaient rien faire car, selon eux, la voiture était en réparation. Mon père leur a demandé de rendre l'argent qui leur avait été versé par lui et ses amis. Les passeurs ont insisté pour dire qu'ils allaient les conduire. Mon père était déterminé et il dit : le jour où j'ai traversé la mer soit je dois mourir soit je dois vivre, je n'ai rien à perdre. Ils ont alors rendu l'argent. Ils ont alors pris un métro et ensuite un taxi et donné l'adresse au taxi. Dans cette partie de Paris, il n'y avait que des villas. Des bledards se remarquaient assez facilement. A un moment donné, les policiers sont arrivés avec une camionnette. Ils les ont arrêtés. Ils avaient des papiers de Toulouse. Les policiers les ont renvoyés à Toulouse où ils sont retournés.

Un frère de ma mère était arrivé chez eux du bled car il avait l'adresse. Mon père lui avait donné leur adresse car il avait pu avoir un passeport. Il est venu chez lui et a dit que ça n'allait pas et qu'il devait aller en Belgique ou en Hollande. Mon père ne voulait pas le laisser tout seul et rester travailler à Toulouse. Il travaillait alors dans les champs. Ils sont venus en train à Paris, ont changé pour Bruxelles et se sont retrouvés à la gare du Midi. De là, ils ont obtenu une adresse de son frère qui était venu ici d'Algérie. C'était en 1966. Il a pris le taxi et s'est rendu chez eux à Molenbeek où les gens travaillaient jour et nuit dans la rue (charbon, chauffage...). Ils ont recommencé à chercher du travail. A cette époque-là, mon père avait un permis de conduire qu'on donnait comme la publicité dans la boîte aux lettres. Il suffisait d'aller à la commune avec une photo pour obtenir son permis. Pour conduire le tram, même s'il ne connaissait pas le français, il pouvait le faire s'il savait compter jusqu'à 10.

Dans quel secteur a-t-il alors travaillé ?

Dans une usine de tonneaux à Forest. C'est la seule usine dans laquelle il a travaillé. Et ce, jusqu'à sa fermeture en 1979 (13 années). C'est la seule usine dans laquelle il a travaillé. Il a

ensuite émargé au chômage durant quelques années pour ensuite prendre sa retraite. Nous étions encore au bled.

Quelles furent les étapes pour vous faire revenir au pays ?

Comme il travaillait, le patron l'a déclaré et il a fait ensuite ses papiers (permis de travail B pour quelques mois, ensuite A pour une durée indéterminée). Il a eu ses papiers. A cette époque, c'était le patron qui effectuait les démarches. Il suffisait d'être ouvrier. Les engagements se déroulaient dans un café fréquenté par des maghrébins où les patrons se rendaient et proposaient du travail rémunéré à ceux qui parlaient le français. Les emplois proposés concernaient surtout le bâtiment où on cherchait des démolisseurs (à la masse et à la pioche). Certains ouvriers y ont perdu la vie, victimes du vertige et de chutes sur le béton. Les gens étaient engagés directement.

Du coup, votre papa a demandé le regroupement familial ?

Le patron de l'usine de tonneaux a alors dit à mon père qu'il allait pouvoir faire venir ses enfants.

Le voyage était gratuit alors ?

Non. Sauf dans le cas de travailleurs des charbonnages, c'était payant. Peut-être a-t-il obtenu quelque indemnisation du patron parce que ma mère ne voulait pas venir. Il y eut un déclenchement quand il est revenu ensuite au bled avec une Ford américaine en 1967 je crois. C'était une longue caisse. Il a passé un mois de congé là et il est ensuite revenu avec un ami. Il avait une camionnette VW de l'époque qu'il avait achetée neuve. Quand ils sont arrivés en France, ils ont eu un accident dans lequel l'ami a été tué par un camion. C'était sur une route nationale. Ils étaient dans une descente, celui qui venait d'un autre côté à toute vitesse les a heurtés. Il y avait des morts. Heureusement pour mon père que la voiture était solide. Il est revenu ici et nous n'avons aucun signal de lui après x temps. Mon grand-père croyait qu'ils étaient morts. A ce moment-là, nous avons déménagé de chez mon grand père et nous sommes rendus dans la famille juste à côté..... Cela prit du temps à mon père pour régler ses papiers ici. Cela a pris des mois pour qu'il reçoive la lettre qui annonçait qu'on avait été éjectés de chez mon grand-père. Alors, mon père est revenu un mois de décembre. Il nous a fait confectionner un passeport.

C'est à ce moment-là que nous sommes partis. Il s'est d'ailleurs disputé avec ses parents. Il leur a dit que s'il était mort, c'était comme ça qu'il nous aurait traités. C'est comme cela qu'on est venus ici en 1967.

Votre papa avait-il des économies quand il est venu du Maroc pour partir en France et en Belgique ?

A cette époque-là, le patron qui te filait le contrat s'occupait de tout (voyage, nourriture, etc.). Mais quand nous sommes venus, c'est mon père qui a tout pris en charge. Nous avons fait le trajet en voiture (plus de 100 km) du bled jusque Melilla. Je me souviens qu'à cette époque, nous nous sommes levés par temps de brouillard, sommes arrivés à Melilla où il n'y avait pas de bateau. La mer était enragée et nous a ramené jusqu'à Nador où son oncle était responsable militaire dans une caserne où il avait un logement. Nous sommes restés quelques jours chez lui.

Lorsque le bateau est arrivé, on a ensuite pris le bateau vers 8 heures du soir pour naviguer toute la nuit. Le lendemain matin vers 8 heures, on est arrivé à Malaga. On est ensuite descendu dans l'Espagne. Le Maroc, c'était magnifique comparé à l'Espagne. Il n'y avait que des mendiants à Malaga qui étaient dans la boue jusque-là. Il n'y avait que des chevaux et des

carrosses. Il y avait de longues files de chômeurs. C'était la misère totale. Nous sommes arrivés ensuite sur le sol français. Les trains français, c'était autre chose.

Avez-vous connu des difficultés durant le trajet ?

Aucune excepté le froid et la neige.

Combien étiez-vous ?

Nous étions 7 en plus de mes parents.

Nous sommes arrivés à la gare du Midi à Bruxelles où les taxis étaient jaunes à l'époque, des anciennes Mercedes 190 avec vitesses au volant. Il faisait très froid. Les gens, à cette époque, dans la rue, mettaient des cendres de charbon pour ne pas glisser.

Où vous êtes-vous installés à l'arrivée ?

Mon père avait déjà prévu un logement au rez-de-chaussée d'un appartement rue Sainte-Marie 12 à Molenbeek. Tout le bâtiment a été démolit et cet appartement est toujours là. A côté, il y avait une usine de disques vinyle, qui d'ailleurs est toujours là. Ils ont tout démolit là pour faire le métro.

Quel genre de logement habitiez-vous ? Était-ce confortable ?

Avant, c'était un magasin et il y avait deux pièces derrière et aussi un petit jardin. Quatre mois plus tard, il y avait un appartement derrière avec 4 pièces, cuisine, qui appartenait au patron. La porte d'entrée était commune. Le loyer mensuel était de 1200 francs, soit 30 € actuels. A l'époque, une caisse de bananes d'environ 20 kgs coutait l'équivalent d'1, 50 €.

Dans le quartier, comment étaient les relations avec les voisins à l'époque ? Y avait-il beaucoup de marocains ?

Il n'y avait pas beaucoup de marocains. Dans une rue plus loin, il y en avait quelques-uns mais qui étaient là pour travailler, sans famille.

Quel âge aviez-vous à l'époque ?

8 ou 9 ans

Il y en a eu ensuite des familles qui arrivaient avec des camionnettes de l'état de mercredi à mercredi. Ils avaient des aides. Et puis, cela commença petit à petit à arriver. Moi, je suis allé de suite à l'école. A l'époque, c'était différent. Les gens étaient accueillants. On allait à la commune pour les papiers, les gens nous accueillait avec le sourire, y compris le bourgmestre.

Quelles étaient les relations dans les commerces de proximité ?

Très bien. Il y avait un petit commerce près de chez nous où la dame était magnifique, gentille et tout ça. On me prenait par la main pour savoir ce que je voulais dans les rayons. On y achetait des œufs, du pain (à l'époque, nous ne mangeions que du pain espagnol). La vie n'était pas facile.

Aviez-vous déjà fréquenté l'école au Maroc ?

J'y ai fréquenté l'école coranique depuis l'âge de 6ans qui n'avait rien à voir avec ici.

Vous avez à votre arrivée directement intégré l'école ?

Je suis allé tout de suite à l'école. Mais je n'ai plus beaucoup de souvenirs.

Vous êtes entré à l'école primaire ?

J'avais 9 ans et me suis retrouvé en 1^{ère} année. Ma sœur était en deuxième année. Tous les autres étaient en 1^{ère} année.

Nous sommes restés deux années à Molenbeek. Nous avons ensuite déménagé à Forest vu que c'était plus près de l'usine. J'y suis resté jusque 1978. J'ai alors déménagé à Uccle, juste à côté car je m'étais marié en 1977. Je ne voulais pas me marier mais la famille a dit à mon père que s'il ne m'accrochait pas, j'étais foutu. On sortait, on allait dans les Flandres et tout ça, tu vois ?

Quel est votre parcours scolaire ?

Je suis allé à Molenbeek en 1^{ère}, ensuite à Forest. Lorsque nous avons déménagé à Forest, j'ai fréquenté l'école Saint-Denis, juste à côté du parc d'Eden, où on m'a mis directement en deuxième année. Lorsque je suis entré en cinquième, le fils de mon grand-père est arrivé. Il étudiait le français. Il avait une quinzaine d'années de plus que moi. Quand il est arrivé chez nous, il ne savait pas où aller. Je sortais avec lui (je laissais tomber l'école) pour l'aider à chercher du travail. J'avais alors 16 ans. Nous sommes entrés dans une usine pas loin de chez moi. On demande du travail pour lui (il savait parler). Comme il n'a pas de papiers, c'était difficile. Alors, le chef a dit qu'il ne voulait pas l'engager mais qu'il était d'accord de m'accepter pour du travail.

Au départ, c'était bien pour lui que vous faisiez des démarches ?

J'avais 16 ans....

Il m'a proposé de nettoyer des pièces. Ce n'était pas quelque chose de difficile mais c'était pour nettoyer de la robinetterie qu'il fallait nettoyer avec une sorte de produit. J'ai accepté. Mon père n'était même pas au courant. J'ai commencé là. A l'époque, je gagnais 52 francs l'heure.

C'était une robinetterie située chaussée de Neerstalle, là où passait le tram 52-58.

Comment s'appelait cette firme ?

Christos (?)

Cette usine fonctionne toujours ?

Je pense. Elle a été reprise par un espagnol qui était alors concierge. Cela fait 28 ans que je suis ici. Le patron est décédé. La dernière fois que je suis passé là, j'y ai vu ses enfants. Seulement les enfants travaillaient. Ce sont probablement eux qui ont repris l'usine.

A l'époque, mon père et moi nous disputions. C'était la guerre car il voulait que je continue les études. Nous étions 7 enfants et j'étais l'aîné des garçons. Ma sœur travaillait à ce moment-là dans l'usine textile à côté de l'usine Volvo à Forest qui a ensuite fermé. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue ensuite car elle a déménagé en Angleterre. On y travaillait le textile et des tapis à rouleaux venus d'Angleterre. Moi-même, j'ai travaillé deux années en robinetterie que j'ai quitté pour aller travailler avec ma sœur. Son patron était anglais. J'avais discuté avec lui et il m'a proposé de conduire les clarks. J'étais franchement quelqu'un qui chipotait à tout. J'ai donc conduit des clarks. J'y ai travaillé durant un an et demi.

Quelles étaient les conditions de travail dans ces deux usines ?

C'était pas facile. Il n'y avait pas beaucoup d'électronique comme actuellement. Les clarkistes à cette époque conduisaient aussi les camions. Les directions n'étaient pas assistées. Quand il fallait se garer, on devait se lever du siège pour tourner le volant.

Ensuite, de l'usine textile, je suis allé travailler avec mon père dans l'usine de tonneaux métalliques. Je n'y suis pas resté longtemps car le patron a fermé l'entreprise.

A quoi étaient destinés ces tonneaux ?

C'étaient des tonneaux métalliques de 200 litres qui étaient par exemple destinés à contenir du pétrole. Je n'y suis pas resté longtemps car l'entreprise a fermé. Le patron, avec lequel j'étais très gentil (j'étais un peu son préféré) me prenait pour son fils. Il m'emmena chez un ami dans une usine de fabrication de peinture qui était son fournisseur. Nous sommes entrés dans le bureau du patron et il m'a dit que j'allais travailler ici. C'était Chaussée de Ruysbroeck à Forest à côté du Priba 2000 (GB). Il m'avait prévenu que ça sentait un peu.

Vous habitiez toujours chez vos parents à l'époque ?

J'habitais toujours chez mes parents rue de la Station à Forest en face de l'usine VW.

En quelle année était-ce ?

Je ne me souviens pas précisément mais je sais que je suis resté presque 5 ans dans cette usine de peinture.

Avant de rentrer dans cette usine, vous étiez déjà marié ?

On m'a fait descendre au bled à l'époque et je me suis marié en 1975. J'ai ramené ma femme du bled sans passeport. On ne posait pas trop de questions à l'époque.

Était-ce facile d'obtenir des papiers pour votre épouse ?

Quand j'ai amené mon épouse en 1975, un monsieur à Bruxelles qui avait contact avec les consulats et ambassades et qui avait des grades que nous connaissions, car mon père et lui allaient l'un chez l'autre, m'a aidé. Il m'a dit de prendre des photos de mon épouse et je l'ai emmené au consulat en voiture. Au consulat, on m'a posé des questions sur la manière dont j'avais procédé. Le monsieur que j'accompagnais a dit qu'il n'était pas d'accord et exigeait qu'on me donne un passeport. Il n'a pas cherché midi à quatorze heures. Nous avons alors reçu tout de suite les papiers.

Quel âge aviez-vous ?

18 ans.

Je travaillais alors dans l'usine de peinture. Je surveillais les machines. Je suis ensuite devenu magasinier car je l'avais déjà été auparavant. Alors, un chauffeur est tombé malade une semaine. Il est ensuite revenu et ils l'ont repris. Il est ensuite à nouveau tombé malade après quelques temps.

Le camion était à l'arrêt à l'usine. Un jour, pour dégager le passage pour les livreurs, j'ai sorti un camion de l'usine pour le parquer sur la rue devant l'usine. Le patron l'a remarqué de son bureau et m'a demandé surpris si je savais conduire un camion. Je lui ai dit que je l'ai sorti car des camions d'essence devaient entrer dans l'usine (nous avions 71 marques différentes de pétrole).

Le patron était né à Tanger et était juif marocain. Il faisait un genre de judo mais ne parvenait pas à me faire des prises car je parvenais à le bloquer.

Je n'avais pas de permis. Il prenait de gros risques car il y avait des clients qui attendaient d'être livrés. A ce moment-là, c'était le bon temps.

Vous avez alors préféré être camionneur ?

J'étais jeune. A ce moment-là, c'était dur. Ils sont venus insister. J'ai exercé ce métier là jusqu'à ce que je quitte cette société. Je me suis disputé avec le patron, je l'ai frappé et j'ai quitté l'entreprise. Malgré tout ça, il m'a donné un C4.

Après cela, qu'avez-vous fait comme activité professionnelle ?

J'ai été indépendant. Je suis allé d'Uccle à Bruxelles. J'ai ouvert un commerce d'alimentation générale à Bruxelles. Une poissonnerie. J'avais deux magasins.

C'était à quelle période ?

De 1981 à 1985.

Avant cela, vous avez toujours eu des emplois stables et assurés ?

Oui. Parce qu'ils avaient besoin de main-d'œuvre.

Pourquoi changiez-vous régulièrement de fonction ?

J'étais pas stable.

Cela revient régulièrement lors de mes interviews. Les gens changent beaucoup d'emplois.

A cette époque-là, les personnes plus âgées aimaient rester longtemps dans la même place. Mais nous, on n'aimait pas rester trop longtemps dans le même emploi.

Et, dans votre parcours professionnel, avez-vous eu des problèmes spécifiques comme l'accrochage avec le directeur ?

Il était patron. Lui, il avait son père derrière qui tenait une bijouterie à Bruxelles.

Que s'est-il passé quand il y a eu l'accrochage ? Votre patron vous faisait des reproches sur votre travail ?

C'était une bête dispute. Il y avait un four derrière l'usine. Ce jour-là, j'étais rentré avec le camion. J'avais rien à faire. J'étais en train de fumer dans le réfectoire. Il est venu. Il savait que j'étais là puisque le camion y était. Il m'a trouvé au réfectoire en train de fumer, les jambes sur la table. Il m'a demandé ce que je faisais. Je lui répondis que j'attendais l'heure de partir. Il m'a demandé alors de donner un petit coup de main derrière et que cela lui ferait plaisir. Je lui ai dit qu'il recommençait comme le jour avant. Il insista et je lui répondis que ce n'était pas parce qu'il était patron qu'il fallait exagérer, qu'il ne dirigeait pas des flamands. Il commença à s'échauffer. Je lui ai dit que ce n'était pas parce qu'il était devenu patron que j'allais lui froter la manche et qu'il devait se casser. « Qu'est-ce que tu attends » ? ai-je ajouté. Il m'a dit qu'il ne voulait pas être méchant avec moi et que j'étais comme un frère pour lui. Je lui ai alors dit que ce n'était pas mon travail, que mon travail était à l'extérieur et que, la marchandise étant prête, j'allais devoir aller charger et m'en aller. Je ne sais pas exactement ce qu'il a fait car il était derrière moi, mais il a touché ma nuque. Je lui ai alors donné un bon coup de poing. J'ai dit qu'on allait en rester là et suis parti. Deux jours après, je suis revenu. Il m'a dit « on arrête ». J'ai répondu que j'avais déjà quelqu'un. J'ai alors disparu.

Avez-vous eu d'autres problèmes spécifiques durant votre carrière ? Avez-vous été confronté à d'autres situations injustes ?

Jusque-là, avec des patrons, non. A part une seule fois. Mais là, c'était avec les ouvriers, dans l'usine même. Il n'y avait que des flamands. J'étais le seul arabe. Quand il y avait l'ancien patron, quelqu'un lui avait dit que je me droguais. C'était faux.

Était-ce par racisme ?

Non. Je sortais le week-end dans les boîtes. Je n'aimais pas être dérangé le lundi avant-midi. Après-midi, on pouvait discuter avec moi. Même le patron. Il y avait un flamand qui était contre eux. C'est lui qui faisait le mauvais travail à l'usine. Il aurait pu faire faire n'importe

quoi au patron. Il a dit au patron qu'il y avait de la jalousie envers moi. Ils étaient anciens dans la société et moi beaucoup plus jeune. Je n'attaquais personne mais ne me laissait pas faire. Un jour, le patron vient me trouver dans le réfectoire durant mon temps de midi et me demanda si cela allait. Je lui répondis positivement. Il s'est ensuite adressé à mes collègues et leur a dit qu'à partir de maintenant, il voulait que personne ne me pose plus la question le lundi avant-midi. J'ai demandé ensuite au flamand ce que cela signifiait. Il m'a fait comprendre de ne pas m'en faire. Depuis, plus personne ne me parla le lundi avant-midi. A cette époque, j'étais jeune et assez réactif. Il ne fallait pas qu'on me marche sur les pieds.

Vous étiez syndiqué ?

Oui, j'étais affilié au syndicat qui m'a aidé pour mon permis de travail. C'était la FGTB.

Quelle était la relation avec les délégués syndicaux dans l'entreprise ?

Il n'y en avait pas. Je n'ai jamais travaillé dans une société où il y avait des délégués syndicaux. Il y en avait dans les grosses boîtes de 1000 personnes. Mais pas dans les entreprises de 40 ou 50 personnes.

Le syndicat vous informait-il de vos droits ?

Pas beaucoup de choses. Il fallait que je fasse les démarches vers eux. Lorsque j'ai émargé au chômage, ils m'ont juste dit quelles étaient les démarches à faire pour être payé.

Lorsque j'ai arrêté le travail, j'ai reçu les indemnités de chômage par le syndicat le lendemain, avec donc un mois d'avance. C'était plus simple à l'époque.

Étaient-ce des entreprises où il y avait beaucoup de luttes, de grèves ?

Cela n'existait pas. Il y avait la grève de 1971 à Bruxelles lorsque les flamands sont descendus avec des tracteurs. A cette époque-là, ils ont tout cassé, les feux rouges, les magasins, les voitures. Ils ont même brûlé des poules vivantes.

Y avaient-ils des gens de votre société qui y ont participé ?

Je ne sais pas. Je ne travaillais pas encore à cette époque.

Vos différents travaux suffisaient-ils à répondre à vos besoins ?

J'avais une vie sans tracas. Surtout lorsque je travaillais dans la peinture. L'ancien patron avait alors deux filles et pas de garçon. Si je devais avoir un fils, j'aimerais que ce soit toi. Il me considérait comme tel. J'ai été quelques fois chez lui pour faire des travaux de jardin, de peinture, fenêtres. Ensuite, j'en ai eu marre. Je voulais être indépendant et je l'ai été.

Grâce à votre travail, pouviez-vous envisager un avenir plus serein pour vos enfants ?

Oui. J'étais très bien. Il y avait des gens qui gagnaient ailleurs 15000 francs/mois. J'arrivais à l'époque à en gagner 25000. A cette époque, la vie n'était pas chère. L'essence était à 14 francs le litre. Tout le monde roulait à l'essence. En plus, lorsqu'un enfant venait au monde, il y avait des aides (mutuelle, etc.). Il y avait des choses que je ne savais même pas à la mutuelle. Maintenant, cela disparaît. C'est un peu notre faute aussi.

Pourquoi ?

Maintenant, il y a des turcs et des arabes, deux cultures qui sont insupportables pour les autres. Parce qu'on a l'islam qui est le premier souci. Les gens pensaient qu'on devait être comme eux. C'est Jean Gol qui est à l'origine de cela qui a fait rentrer 100000 juifs d'Israël. A l'époque, dans les années 70, 80, il a fait donner des papiers à tout le monde, israéliens et arabes.

Nous, on nous demande d'être comme eux. Même si on est toujours considéré comme des étrangers. Avant, quand on sortait dans la rue habillé à l'arabe, cela ne posait pas de problème. Ma mère le faisait à l'époque. Nous sommes trop. C'est logique. On ne suit pas leur culture. A l'époque, ils ont pensé qu'on allait devenir comme eux. Ils n'ont jamais pensé que les gens allaient faire venir femmes et enfants. Ils ont alors pensé différemment. Ils espéraient qu'on allait se marier avec des gens d'ici et devenir différents, s'adapter. Ils n'avaient pas pensé qu'on emmènerait nos femmes et nos enfants après être venus pour travailler. Ils se sont piégés. Il y en a qui l'on fait mais la plupart non. Si on suivait la religion comme il faut, on serait pareil comme vous. Il n'y a aucune différence entre ces 3 religions. La Torah, le Coran et la Bible, c'est pareil. En plus, je me souviens. On sortait le week-end dans les boîtes. Il y a des filles qui venaient et quelque fois le patron nous demandait d'où on venait. Ils ne savaient même pas où ça se trouvait. Ils ne sortaient jamais de chez eux. Au Maroc, les gens sont toujours à l'extérieur. Ici, ils sont refermés sur eux-mêmes.

D'où vient votre choix de devenir indépendant ?

Cela s'est passé dans ma tête. Quand je décide quelque chose, je suis déterminé. J'ai eu mon C4 et ai été au chômage quand j'ai terminé dans l'entreprise de peinture. C'était en 1981 que j'ai fait ce choix. Je suis resté 4 à 5 mois à faire des travaux dans le magasin. J'habitais à Uccle et mon commerce se trouvait à Anderlecht. Cela s'est décidé très vite. A cette époque, c'était différent. J'avais la nationalité étrangère et j'ai dû faire faire une carte professionnelle. La mère du Ministre des Classes moyennes était ma voisine. Je me suis adressée à elle. Ça n'a pas traîné. Au lieu d'attendre comme tout le monde, ça a été vite alors que les gens attendaient 6 mois ou un an avant de l'obtenir. A cette époque-là, j'avais de la chance. Mes rêves étaient beaucoup plus grands. Je voulais m'agrandir et voulais devenir grossiste. J'ai mélangé la réalité et la fiction. On me disait que j'exagérais. J'ai été puni. J'ai commencé par l'alimentation générale à Anderlecht.

Le but était-il d'attirer la clientèle marocaine ?

Ce n'était pas quelque chose de facile. J'ai été presque deux ans dans le cas. Mes enfants étaient petits. J'ai alors engagé quelqu'un pour travailler avec moi. Il devait être expulsé car il n'avait pas de papiers. Vu que je lui fournissais du travail déclaré, il a pu rester. Il avait une femme et deux enfants. Je l'ai payé sans aucun problème. Au début, je le voyais comme quelqu'un qui travaillait bien. Il y avait la boucherie et la poste. Derrière la poste, il y avait un poissonnier juif. Il vendait du poisson vivant kascher. Il le vendait et j'ai repris son commerce. Il m'a expliqué. J'ai vendu du poisson. Il y avait deux piscines dans la cave. Les carpes arrivaient de France dans des citernes. Il y avait des poissons morts et des vivants aussi. Le juif avait fait ma publicité auprès de sa clientèle. J'avais aucun problème avec lui. Une fois, il m'a même emmené un week-end de Bruxelles à Knokke. Les juifs qui travaillaient à Bruxelles avaient tous leur villa à Knokke. Il y a même une synagogue à Knokke. J'ai été chez eux. Ils enlevaient leurs chaussures comme dans les mosquées. J'étais bien avec eux. Pour le commerce, il fallait simplement déposer la commande chez eux avec le ticket. Ils payaient après. Jamais de problème. Par contre, dans l'alimentation générale, je peux pas te dire la même chose. Mais dans les deux commerces, j'ai accordé des crédits. Il ne faut jamais en faire. Tu perds l'argent et le client. C'était comme ça.

C'était pas trop difficile de gérer les deux commerces de front ?

J'avais la personne pour gérer. Une fois, mon fils de 9 ans, en jouant, a trouvé 3000 francs dans une caisse vide dans le magasin et lui a remis. Mon employé n'a rien dit car il ne savait pas que mon fils avait trouvé cette somme. Une autre fois, c'était moi qui faisais les caisses. Je surveillais. Cela s'est produit 3 fois. Il me volait du poisson, des fruits, des légumes, des œufs en plus de son salaire. Je l'ai renvoyé. C'était fin 1984. Je n'ai pas su tenir les commerces tout

seul. A minuit, il fallait aller chercher au marché matinal chercher les fruits et légumes jusque 4 à 5 heures du matin. Ensuite, il fallait aller au marché des poissons. J'arrivais au magasin vers 10 ou 11 heures. J'avais de l'argent mais ne savais plus tenir sans dormir. J'ai arrêté les deux commerces en 1985. De là, je me suis inscrit directement au CPAS parce que je n'avais plus droit au chômage. Je suis allé travailler dans une usine Jupiler à Forest vu que j'avais connu le patron lorsque j'étais jeune. J'utilisais un camion de Bruxelles à Anvers. Je transportais à Anvers et revenait chargé d'Anvers. J'ai arrêté parce que c'était la souffrance. Il fallait porter des caisses et j'étais fainéant pour ce genre de choses. J'ai trouvé ensuite du travail dans une papeterie à Vilvoorde. On transportait des ballots qui pesaient de 2 à 3 tonnes qu'on envoyait vers l'Inde. Il y avait beaucoup de camionneurs. C'était en 1986. Dans l'usine de Vilvoorde, j'allais chercher des pièces diverses rebutées (phares de voitures, etc.) à l'usine Renault de Vilvoorde. Et aussi des cartons et papiers qui avaient servi à emballer des pièces. Je les déposais à la papeterie qui faisait le triage. J'y ai travaillé jusque 1988. Je suis ensuite tombé malade et hospitalisé car ma colonne vertébrale avait trop travaillé lors des sauts de descente de camion. Je suis toujours en incapacité de travail. J'avais une hernie discale et on m'a opéré au niveau du centre moteur entre les épaules. L'opération a été mal faite et j'ai attaqué l'hôpital. Ils disent que ce n'est pas leur faute. Depuis, je suis sur la mutuelle. Les enfants ont réussi et c'est le principal. Voilà mon histoire.

Quels étaient vos grossistes lorsque vous étiez commerçant ?

Il y avait des italiens, des arabes. C'était derrière le Petit-Château. Cela s'appelait le petit marché où il n'y avait que des grossistes. Cela existe encore. La marchandise venait de Chine, du Maroc, d'Espagne, etc.

Vous alliez chercher la marchandise vous-même ?

Oui. Sauf s'il s'agissait d'une grosse commande. On me la livrait alors avec le camion.

Votre clientèle était diversifiée ?

Des arabes mais aussi beaucoup d'italiens et de juifs.

Y avait-il parfois des conflits/oppositions entre le fait de vendre des produits et la question religieuse ? Par exemple, sur le fait qu'un produit soit halal ou non ?

Cela n'existait pas à cette époque-là. La question du halal ou non existe depuis que les pakistanais sont entrés dans le pays. Avant, les arabes ne connaissaient pas tout cela et la question ne se posait pas.

La concurrence était-elle forte ?

Elle existe toujours dans le commerce. Il y avait un concurrent turc mais assez loin, à 500 mètres. Il y avait un belge à côté de chez moi mais dès que je me suis installé, le pauvre, il a fermé. Il prenait les tomates par caisse alors que moi, je les prenais par palettes. Cela faisait une grande différence. La concurrence la plus vive venait du commerçant turc. Ce sont des tueurs. Ils sont 5 ou 6 commerçants, te donnent l'argent et c'est toi qui dois aller acheter au marché. Eux vont boire au café. Ils font acheter des palettes au prix de gros.

Les marocains s'associaient-ils aussi ?

Par après, les marocains l'ont fait aussi. On était bien obligés. On se mettait à 2, 3 pour acheter des palettes. Si non, on ne s'en sortait pas.

Lorsque vous aviez un problème, aviez-vous une association de commerçants qui vous défendaient ?

Non. C'était chacun pour soi.

Sponsorisiez-vous des clubs sportifs, des associations, etc. ?

Quand je me suis lancé là-dedans, j'avais vraiment pas le temps de m'occuper de cela. L'état m'avait en plus bien taxé. La première année, j'ai eu un cadeau. Mais la deuxième, j'ai payé 1.300.000 francs de taxes.

Avez-vous eu le sentiment d'avoir été trop taxé ?

Bien sûr. Quand j'ai calculé, sur trois francs de gagné, il y en avait deux pour l'état et un pour moi. C'est toi qui travaille et c'est toi qui crève.

Aviez-vous quelqu'un pour gérer votre comptabilité ?

J'avais un comptable.

Un marocain ?

C'était un belge. Il n'y avait pas de marocains.

Vous faisait-il des recommandations spécifiques ?

Parfois. Par exemple, sur le poisson ou les olives.

Y avait-il de bonnes et mauvaises années, des années meilleures que d'autres ?

Depuis ma jeunesse jusqu'à ma maladie, il y eût beaucoup de bonnes années. Un peu fatigantes, du travail, mais c'était le bon temps.

Si vous aviez un problème avec la Ville en tant que commerçant aviez-vous un homme politique auquel vous adresser, qui pouvait vous aider ?

Cela dépend de quel problème. En général, dieu merci, je me défendais tout seul. Il m'est même arrivé de me rendre au tribunal sans avocat.

Quand vous êtes venu à Liège, dans quel quartier avez-vous habité ?

Directement ici, à Seraing.

Avez-vous remarqué une différence entre les années 60 et 80 dans les conditions de vie et d'acceptation des marocains ?

Les années 60, c'était le bon accueil et la bonne vie. C'étaient les années où on s'habillait à l'indienne (hippies). Quand on est entré dans les années 80, c'était différent. La roue tourne. Chaque fois qu'elle tourne, on voyait l'arrivée de milliers d'arabes, de turcs et d'étrangers qui rentraient. Il y avait déjà moins de travail. Si tout le monde travaillait, tout le monde serait en paix. C'est tout. Les gens, il y en a qui vivent et qui vivent mal. Il y en a qui vivent même pas ici. Cela devient un bled ici. Il y en a qui gagnent 5000 €/mois et d'autres qui n'en gagnent même pas 800 €. Avec 800 €, il faut tout payer. En plus, il y a des gens ici avec le foulard. Ce sont des conneries. On est des musulmans inch'allah mais le foulard est écrit dans la bible pour les chrétiens, pas pour nous. La femme doit prendre sa liberté. C'est à elles à prendre la décision.

Entre les années 60 et 80, plus de racisme aussi ?

Le racisme existe toujours. Au début, on nous accueillait avec le sourire. Par la suite, c'est difficile parce qu'on était trop. Ils disaient qu'ils n'arrivaient pas à sortir le soir. Il y avait aussi de notre côté une perte du respect. Quand on était dans le bus, qu'une dame était vieille ou enceinte, on lui laissait la place. C'était la gentillesse, la politesse. Cela se fait-il maintenant ? Dès qu'il y a quelque chose, on te regarde de travers. On vit dans un monde difficile. Dans le temps, c'était la politesse, l'aide aux gens. On était bien, c'était bien. J'ai vu à l'époque où j'étais à école, à l'entrée d'une maison, un panier avec un petit mot écrit et un

petit porte-monnaie avec de l'argent. Le commerçant passe, pose le lait, le pain, le beurre, etc. laisse le ticket, prend l'argent et laisse la monnaie. Le propriétaire revient du travail, trouve sa marchandise, la monnaie, etc. Actuellement, il est dangereux de laisser son vélo devant une devanture. Il y a une mauvaise éducation.

Entretien 11 avec Hamza Belkhatir

(Le 7 décembre 2018, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 1h 19minutes

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

Quel votre nom et prénom ? Où êtes-vous né ?

Donc je m'appelle Hamza Belkhatir. Date de naissance le 4 février 1965. Je suis né au Maroc, à Nador Ben Bougafar donc voilà. Les montagnes.

Est-ce que vous pouvez me parler de votre enfance ? Par exemple ce que faisaient vos parents ? La classe sociale d'où vous venez ?

J'ai passé une partie de mon enfance au Maroc, jusqu'à l'âge de 11 ans. Donc j'ai quand même fait mes primaires au Maroc : première année, deuxième année jusqu'à ma cinquième année primaire puis je suis venu avec mon père. Etant donné que ma mère est restée au Maroc. Je suis venu avec mon père. Donc je suis resté ici avec mon père et mon frère aîné. Donc voilà quoi. En venant ici on avait à l'esprit pour terminer les primaires.

Et au Maroc, ils faisaient quoi vos parents ? Avant de partir ?

Ah ça je ne m'en souviens plus hein ! En fait mon père il est venu ici en Belgique en 1962 donc il a quitté le Maroc en 1962 d'abord pour l'Allemagne. Et il est venu en Belgique en 1964. Je n'étais pas encore né. Moi je ne suis né qu'en 1965.

Et donc toute votre famille était au Maroc pendant ce temps-là ? Et lui il travaillait dans la mine ici ?

Non non. Il n'a jamais travaillé à la mine. A l'usine en fait. Il a fait plusieurs boulots hein. Bâtiment, usine, des petits boulots voilà. Comme la majorité des immigrés marocains qui sont venus en Belgique hein.

Par rapport à ça, vous aviez combien de frères et sœurs à ce moment-là, au Maroc ?

Deux sœurs. Trois frères et un demi-frère en fait. Un demi-frère (du côté) de ma mère.

Pour quelle raison votre père est-il parti ? Pour des raisons économiques, politiques, familiales ?

Bien sûr. Ils sont venus ici à cause de la misère. Dans les années 60 c'était une grande misère au Maroc. En plus mon père, quand il est venu il est venu sous contrat directement avec l'Allemagne. Il n'est pas venu comme un immigré actuellement. C'est les Allemands qui venaient recruter des ouvriers au Maroc

Et pour quelles raisons avez-vous rejoint votre papa ici ?

C'est mon père qui nous a amené ici, de force. Regroupement familial, ou du moins une partie. Je pense. Pour ne pas nous laisser au Maroc.

Beaucoup de marocains, quand ils partaient au début, ils pensaient revenir au bout d'un moment. Peut-être votre père pensait-il comme cela ?

C'était l'idée de la première génération. Qu'ils allaient venir travailler 2 ou 3 ans et qu'ils allaient revenir, qu'ils allaient se « faire » un petit capital et retourner au pays. Et puis ils ne

sont jamais plus repartis. Ils ont laissé leur famille derrière eux, femme et enfants. Et puis au fil des années, ils se sont rendu compte qu'ils n'ont pas réussi à mettre de l'argent de côté, créer un commerce ou développer quoi que ce soit dans leur pays. Et chaque année ça se répétait.

C'est à ce moment-là que vous êtes arrivé alors ? Par regroupement familial?

Oui. Mon frère aîné était déjà venu avant moi, en 72 ou 73. Moi je suis venu en mai 1977. Le reste de la famille est resté au Maroc. J'avais encore 2 sœurs et mon plus jeune frère. J'avais 11 ou 12 ans quand je suis venu

Et vous étiez installé à Liège ?

Oui. Mon père était installé dans le quartier Sainte Marguerite

Vous êtes venus comment ?

En voiture. Mon père est revenu et puis nous sommes repartis tous les trois en voiture.

C'était facile de venir en Belgique à l'époque ? Quel était le coût de ce voyage?

Oui, on n'avait pas besoin de Visa. Pas de difficultés spécifiques. A 11 ans, je ne savais pas combien avait coûté le voyage.

Quand vous êtes arrivé en tant que jeune, vous vous disiez « je reste en Belgique » ou... ?

Quand je suis arrivé, c'était un petit peu un rêve d'enfant. Rester ou ne pas rester, ça ne me plaisait pas. Et puis finalement je n'y suis jamais vraiment retourné. J'avais un père un peu militaire. Même si je lui avais demandé de retourner. T'es là tu restes de toute façon. T'as rien à dire.

Du coup vous vous êtes installé à Sainte-Marguerite. C'était le premier logement de votre papa et de votre frère ? De quelle sorte de logement s'agissait-il ?

Exact. C'était un logement misérable, d'immigrés. Sans plus. Juste le nécessaire en fait. Deux pièces. Un coin cuisine. C'était un logement pour ramasser un max d'argent. C'était la mentalité de la majorité des Marocains, que je connaissais et des amis de mes parents et dont mon père faisait partie en fait.

Vous étiez du coup en contact avec d'autres... ?

Oui, les amis de mon père. A Sainte-Marguerite il y avait des jeunes. Majoritairement des marocains. Niveau voisinage, marocains ou belges il n'y avait pas de réelles distinctions. Chacun faisait sa vie. Dans ma rue (rue du Fossé) il y avait beaucoup d'Espagnols, d'Italiens, des Belges. De toutes les générations. On était mélangé, il n'y avait pas trop de barrières. J'avais 11 ou 12 ans et franchement, je pouvais pousser n'importe quelle porte et je pouvais entrer. C'était normal. Il n'y avait pas je dirais la mentalité actuelle. On jouait sur les trottoirs, il n'y avait pas de plaines de jeux. Je ne pouvais pas me déplacer au parc... il fallait que je reste près de la maison. En restant devant la maison, on jouait avec les enfants. Et actuellement, on ne voit plus ça.

Et concernant les relations avec les commerces de proximité, avec la police comment ça se passait ?

C'était pépère. Mais c'était une police qui faisait peur, pas comme celle d'aujourd'hui. C'était une police de « grands ». On avait peur. Quand je voyais la police des années 70, ils avaient une forme. Aujourd'hui ils sont petits. Les policiers des années 70 ils étaient grands. Tu ne pouvais pas rentrer à la police si tu faisais moins d'un mètre 75 ou 80. Ils étaient tous grands.

Il n'y avait pas de femmes. Ils étaient forts respectés et se faisaient respecter aussi. Par exemple le parking. J'avais 13-14 ans. On allait jouer là. Et avec leur Golf 2, ils venaient blaguer avec nous alors qu'on n'était dehors pas tard que jusque 20 ou 21 heures. Ils discutaient avec nous, ils nous demandaient de ne pas faire de bruit. C'était la mode des deux roues. Tout le monde faisait un maximum de boucan. Ils avaient un autre dialogue. C'était des gendarmes. J'étais avec des jeunes. Je tenais leurs bouteilles de bière. « Hé toi montre ta carte d'identité. T'as 18 ans au moins ? » oui monsieur j'ai 18 ans. Mais devant les jeunes, il ne faut pas boire hein. Tu prends la bouteille tu la caches hein. Il va jeter la bouteille. Pas devant des jeunes quoi, on ne peut pas boire de la bière devant les jeunes. Malgré que lui ... cette mentalité a fort changé.

Quel a été votre parcours scolaire ?

J'ai fait une partie de mes primaires au Maroc. J'ai fait ma cinquième année primaire en Belgique, à Saint Joseph. Puis j'ai fait ma deuxième année secondaire à Saint Laurent. Et ma troisième année secondaire je ne l'ai pas finie. J'ai été renvoyé. Rancune. Je me disputais souvent avec mon père. Des hauts et des bas. J'avais une jeune mentalité et mon père une vieille. A l'âge de 14 ans j'ai quitté l'école. Puis j'ai quitté la maison. J'ai cherché un travail comme apprenti dans une droguerie à Chaussée des Prés. Apprenti mais sans vraiment passer par l'école. On avait un jour d'école. Tout le reste c'était le magasin. Il y avait un service Rue l'Oyenne qui plaçait les jeunes. Je passais une fois par là, je n'habitais déjà plus avec mes parents. Je n'avais même pas 15 ans. J'habitais un jour chez un copain, un jour dans la rue. Je gagnais 800 francs belges par semaine. Je suis resté apprenti pendant 2 ans puis on m'a engagé.

Si vous êtes resté là c'était par choix ou nécessité ?

Si je suis resté là c'était par nécessité. Ce n'était pas par amour/envie pour la vente. Parce que je n'avais rien d'autre à faire. Rester derrière un comptoir et être au chaud. Que de travailler dans la rue. Du coup je me suis habitué. J'ai commencé à travailler en 82 +/- en tant qu'ouvrier. Je n'ai pas fait d'autre métier. J'ai fermé le magasin en 2005. J'ai fait ça toute ma vie. J'ai travaillé comme ouvrier. D'ouvrier, en 93 j'ai racheté l'immeuble. Elle n'était pas propriétaire et elle m'avait dit que c'était une occasion à saisir. Elle était bien avec moi. A la fin, elle était plus une mère qu'une patronne. Elle m'appelait « mon gamin ». Personne ne pouvait lui dire de mal sur moi. Il y a eu une possibilité d'achat de l'immeuble et elle s'est même portée garante. C'est elle qui avait déposé les garanties. Moi je n'avais pas les moyens d'acheter l'immeuble. Je l'ai rencontrée quand je suis devenu apprenti.

Donc vous êtes devenu indépendant en 94 ?

Un an après avoir acheté le bâtiment, elle m'a donné le magasin. Elle en avait assez. Elle m'avait poussé à acheter pour avoir un emploi stable. Je l'avais compris. Si elle s'était portée garante, elle m'offrait un cadeau. Elle ne m'avait pas poussé à acheter un bâtiment juste pour un bâtiment. Du coup je n'ai pas connu d'autres métiers

Tâches à responsabilité ? Tâches subalternes ?

Cette dame, c'était une mère. Elle était 100 % belge. Wallonne et flamande. Elle avait le bras long. Personne ne pouvait m'atteindre. Que ce soit la gendarmerie ou autre. Ma jeunesse je l'ai passée... de mes 16-17 ans, pas un policier n'aurait osé me dire un mot de travers. C'est grâce elle, je tenais tête aux gendarmes dans la rue. J'ai appris à conduire à l'âge de 16 ans. C'est elle qui m'avait appris à conduire. A 18 ans, j'avais toujours sa voiture. Je la conduisais chez elle et elle me laissait sa voiture. Elle ne voulait pas que je conduise ma vieille voiture. Un jeune marocain qui faisait ce qu'il voulait. Je pouvais m'engueuler avec le commissaire et ils ne pouvaient rien me dire.

Et durant cette période d'apprenti, comment ça se passait ? Quelles étaient les conditions de travail ?

C'était servir. Quand j'ai quitté l'école je ne voulais plus y remettre les pieds. C'était que de la vente. Je n'allais même pas à l'école quand j'avais école. Je lui disais que je ne voulais pas y aller et puis elle me faisait un petit mot. Avant c'était un petit mot dans le journal de classe. Je restais derrière le comptoir. On vendait de tout. Une droguerie : produits d'entretien, papier peint, .. de sol tu avais de tout

Rue Chaussée des près c'est quel quartier ?

Le snack royal tu vois ? Ben c'était ma droguerie en fait. Ton père venait au magasin (haha) il était notre client.

Donc quand vous êtes passé à ouvrier, vous étiez syndiqué ?

Je connaissais tous les syndicats. C'était des amis. En fait avec les connaissances que j'avais avec Mme Collard, j'avais pas besoin de me syndiquer. Parce que le patron de la CSC était un client. C'était un ami de ma patronne. Et sa femme aussi. Pas besoin de me syndiquer. Elle connaissait déjà tout le monde.

Et elle, elle était là depuis combien de temps ?

Depuis des années. Elle avait repris le magasin je crois en 67 mais il existait déjà avant hein. Elle avait 18 ans en 1940. Son registre de commerce avait été fait pour que les nazis ne la fassent pas travailler.

Est-ce que ce travail suffisait à répondre à vos besoins premiers, même en tant qu'ouvrier ?

Oui oui. Largement. Même en tant qu'apprenti, j'étais dans le besoin uniquement les premiers mois. Mais après c'est tout. Dès que ma patronne a su mes problèmes de logement, c'était ok. Si j'avais besoin de quelque chose il suffisait de demander.

Est-ce que, grâce à ça, vous arriviez à entrevoir un avenir plus serein pour vous et vos futurs enfants ?

Oui ! je travaillais beaucoup. Un magasin c'est une prison. Derrière le comptoir, s'occuper de la marchandise alors qu'on est seul dans le magasin. Je faisais les marchés aussi à partir de 1994. Je les ai arrêtés en 1998. Je travaillais 7 jours sur 7.

Vous à la base, c'était une opportunité qui s'est offerte à vous ? Était-ce un choix ? et est-ce que c'était satisfaisant pour vous ?

Au départ c'était juste pour faire quelque chose. Puis c'est devenu une habitude puis un train de vie. Passer d'ouvrier à indépendant n'avait pas de réelle différence. Même quand je suis devenu patron, je me suis toujours considéré comme ouvrier. C'était progressif. En devenant indépendant, j'ai du bosser plus dur. ^parce que je suis devenu patron

Y avait-il des formalités spécifiques ?

Besoin de la carte professionnelle. Il fallait être belge ou faire la demande à la Ville de Liège. Moi je l'ai eue grâce à ma patronne et ses relations. C'est de cette façon que j'ai pu avoir la carte professionnelle

Vous avez dû suivre d'autres modalités ?

Non. C'est ma patronne qui avait appuyé le dossier. Un jour je suis allé avec elle j'ai signé partout. Ce n'était pas un parcours difficile avec des coups de pistons. Encore maintenant, si tu sais où frapper ça marche encore. Peut-être plus difficilement mais ça marche.

À un moment vous avez opté pour aller vers un commerce ambulatoire en même temps que le fixe pourquoi ?

Ca rapportait plus. J'allais chercher 40-50 000 francs c'était beaucoup pour l'époque. 1000-1500 euros par jour. On multipliait x2 ou x3. Bénéfices énormes.

Et vous y vendiez quels types de vos produits ?

On ne vendait pas tout. Des produits décroissants. Y a des produits... je les achetais à 5 euros et je les vendais à 20 euros. Et j'étais le vendeur le moins cher du marché. Déjà la majorité des gens disaient qu'on était des rats pour vendre ça à ce prix-là. Moi j'avais la source. En fait j'achetais le second choix. Y avait plusieurs choix. Le premier choix au poids. Mais si tu le mets dans une balance c'est pas le même poids. C'est comme ça que je faisais des bénéfices. Qui sait qu'un set de bain doit peser 950 grammes ? personne ne le sait. Moi je le sais. Y a des gens de la première génération genre mon père, va lui dire qu'un kilo ce n'est pas un litre si tu le mets dans la même boîte. Pour lui ce sera pareil. J'avais engagé quelqu'un qui faisait le marché avec moi. Pas que sur Liège, sur Charleroi. Ça demandait beaucoup de travail. Mon ancienne patronne me conseillait jusqu'à son décès.

Est-ce qu'il y avait des difficultés spécifiques dans votre commerce ? Achat ? Vente ?

Ce sont des produits qu'il faut bien connaître. Tout le monde ne peut pas ouvrir une droguerie. Faut connaître tous les produits. Les renseigner. Je n'ai pas vu beaucoup de magasins ayant une droguerie. C'est large. Les nappes c'est de la déco en fait. Normalement c'est les détergents, produits chimiques, détacheurs, produits d'entretien. Nappage c'est de la déco. C'est un complément de la droguerie (le nappage, etc). tu peux tout faire dans la droguerie. C'est comme si tu ouvrais une grande surface. Avant les grandes surfaces, y avait que des drogueries etc. seules les drogueries vendaient des pots de peinture, papier peint... Les grandes surfaces c'était la lingerie, les vêtements... Ils ont gratté sur tout après. La nourriture aussi. Boucherie, poissonnerie et ainsi de suite. Aux USA, y a même les pharmacies en grande surface.

Donc rue Chaussée des Prés la localisation., votre commerce disposait-il d'une grande surface ?

Non, en fait il y avait 3 bâtiments. J'avais le 46, 48 et 50. Et ça faisait +/- la surface du magasin. 150 mètres carré de sol je dirais. On se servait de tous les étages. Au premier, deuxième, les caves étaient pleines de marchandises. Tous les étages étaient occupés par la marchandise. Je n'ai pas forcément aménagé mon commerce de façon spécifique. Fallait garder le magasin tel qu'il est. Le jour où je l'ai aménagé, il a chuté en fait. C'est là qu'il a perdu un petit peu de son charme.

Est-ce que vous aviez une clientèle spécifique ?

Non. Très diversifiée. En vrai j'avais plus d'européens que de marocains. Comme clients, je n'avais pas de marocains. Très peu.

Les marchandises, vous vous les procuriez où ?

Dans les usines. Beaucoup beaucoup. La majorité en Belgique. Mais j'ai déjà acheté en Espagne, Hollande, France. Chaque produit tu l'achètes à un endroit différent. Produits chimiques, pétrole, essence, essence à bruler c'était ici au Hauts-Sarts, tu as 150 liquides juste en pétrole. Tu les trouve juste ici au Hauts-Sarts. Pour les colorants, tu les commandes à Bruxelles. Ici à Liège y en n'a plus. On nous livrait en grande partie. La majorité, tout. On ne se déplaçait pas ou très peu. Mais quand tu achètes en petite quantité, t'étais obligé de passer par un grossiste. Tu ne peux pas commander comme ça, on t'envoie bouler. Quand c'est une

grande quantité, tu peux en parler direct à l'usine. Mais quand ce sont de petites quantités, tu passes par un grossiste. Tu achètes un peu de ceci, un peu de cela. Tu fais ta commande de 10 produits, 15 produits ou 100 produits chez le grossiste. Mais des babybel j'en ai acheté en Italie. En direct, par camion, en semi-remorque. Directement. On ne pouvait pas décharger tout dans le magasin, on a même mis dans ma propre maison, dans la cave. Une partie dans les caves, une partie dans les étages. Partout

Donc vous aviez un accueil positif, dans votre commerce?

Oui. Franchement je n'ai jamais eu de problèmes. Les contacts avec les voisins étaient très bons. Toujours garder bons contacts avec les voisins. Encore maintenant. Tout le monde me salue, des anciens. « On te regrette » me disent-ils. Je n'allais pas rester là 200 ans non plus.

Vous avez connu des actes de vandalisme, cambriolage, chez vous ?

Non, jamais.

Comment votre établissement était considéré, selon vous, par les Belges ou les Marocains ?

Tout au début, quand j'étais ouvrier, alors que madame la patronne était en train de les servir, j'ai entendu en langage marocain un garçon dire à l'autre « on se fait la caisse ». Ça je m'en souviens. Je me suis levé. Je lui ai dit qu'il devait apprendre. Qu'il n'avait pas besoin de le dire, qu'il fallait le faire. Je me suis rassis. Et ils m'ont dit que c'était une blague, pour rigoler avec son copain. J'ai eu des petites affaires dans le couloir. On mettait les tapis dans le couloir en pleine journée. J'ai déjà attrapé des gens avec 35 kilos sur l'épaule. J'en ai déjà attrapé. Mais plus d'européens que de marocains.

On me voyait plus comme un magasin genre comme une pharmacie. On m'appelait le pharmacien. La majorité des Marocains aiment acheter de la crasse. Moi cette crasse je ne la veux pas. Ils aiment discuter le prix. Moi je n'aimais pas. Négocier non. Je n'aime pas marchander. Je ne vendais pas des tapis. C'était un prix et c'est tout sinon attend le marché du dimanche.

Où se trouvait le commerce le plus proche ? du même genre ?

C'était un pharmacien. Il était plus cher encore. Ce n'était pas le même genre. A Liège, on ne trouvait pas la même qualité que moi. En grande surface pour une partie. Niveau qualité ils ne trouvaient pas. J'étais déjà à 20 ou 30% moins cher pour une même qualité. On ne pouvait pas trouver moins cher que moi, niveau qualité et prix. Les premiers Turcs qui étaient venus, Rue Sainte Marguerite. Ils n'avaient pas de marques. Ils vendaient des tapis plein, du vinyl, des trucs qu'ils ramenaient d'Hollande. C'était de la crasse. Il n'y a pas eu de magasins comme le mien. Jamais. Les seuls concurrents qu'on avait c'était les grandes surfaces. Mais je n'ai pas fermé à cause de ça. Ça a pris des parts de marché. Ça a joué. La majorité des gens avaient plus de facilités à aller en grande surface : parking, charriot, tranquillité. Que de venir chaussée des prés, tourner pendant 2 heures pour trouver une place puis sortir avec un procès qui les attend (amende) ou les horodateurs. On ne pouvait pas rester plus de trente minutes parké. Ils étaient taxés de 30 ou 40 euros. Autant aller faire tes courses, tranquillement avec tes enfants, manger un petit morceau. Que de t'énerver avec un agent qui te met un procès pour 5 minutes de trop.

Y avait-il une union de commerçants ?

Non. Chacun pour soi et Dieu pour tous. (Rires.)

Vous avez déjà sponsorisé des événements ? sportifs ou autres ?

Oui. C'était avant. Le centre sportif marocain. On donnait des sacs, de la peinture. Derrière l'Eglise St Folien. C'était Hajj Tamil. Il est décédé et ça n'a pas repris.

Quand vous aviez un problème avec la ville, à qui vous adressiez-vous ? Aviez-vous un homme politique qui vous représentait qui était un relais politique pour vous ?

Du temps de Madame Collard, c'était Jean-Pierre Firket. Il était ministre. Même pour une poubelle, j'allais le trouver. Edouard Close quand il était bourgmestre. Ça c'était avant 92.-93. Il y a eu Dehousse avec son écharpe rouge. Quand ce n'était pas lui, c'était sa secrétaire qui fréquentait le magasin. Si tu n'as pas de relais politique, tu meurs. Il faut des coups de pouce. Jean Gol dans les années 80. Après Close et Dehousse c'était Demeyer.

Comment gériez-vous votre comptabilité ?

Oui, deux. J'avais personnellement, un comptable qui faisait ma petite comptabilité et j'avais un expert-comptable qui s'occupait de la comptabilité officielle.

Y a-t-il eu de bonnes ou de mauvaises années ?

Non, toutes les années se ressemblaient. A la fin, quand tu fais le bilan annuel tout se ressemble. T'es obligé de tenir ton équipe toi-même. Si tu vois qu'il y a un malaise, faut serrer la ceinture. Si tu es un bon commerçant. Tu dois gérer ta situation au fur et à mesure. Si tu vois que les ventes sont mauvaises, tu es obligé d'y aller doucement par rapport aux dépenses et mesurer.

Concernant le commerce ambulancier, est-ce que vous avez pensé à vous agrandir à ouvrir un deuxième commerce ?

Un moment j'avais voulu. Mais ça ne s'est pas fait. Dans le même secteur. Y a dix ans, le même genre de magasin. Ils avaient fait faillite. J'avais fait une offre puis je me suis ravisé. Et j'ai bien fait.

Avez-vous eu le sentiment d'être trop taxé ?

Trop taxé je dirais non, si je les gagne. Si je suis taxé par rapport à ce que je gagne non

Il y avait des taxes inutiles alors ?

Elles sont toujours inutiles. Je vais te raconter une anecdote. Dans le temps, on nous payait, dans le magasin, pour venir ramasser les cartons dans le magasin. Pour venir chercher nos cartons, parce que le carton c'est de l'argent. On venait gratuitement les chercher. Après il fallait les payer pour aller les chercher. Maintenant on entend les ramasseurs de poubelles carton qui pleurent. Pourquoi ? parce que des gens passent avant eux pour voler les cartons. Tu trouves ça normal ? y a un problème quelque part. ça veut dire que quelqu'un, qui a des problèmes, qui ramasse des cartons pour les vendre. Il va gagner quoi ? 20, 30 ou 50 euros ? Une quantité non négligeable de cartons volés.

Par rapport à la TVA y avait-il le même questionnement ?

Tout est trop cher. Et la TVA elle va où ? on en fait quoi ? parce que c'est drôle. Margem. Elle dit qu'elle a commencé comme petite avocate. Mais maintenant elle en est où ? elle a gagné au Lotto parce que maintenant elle est politicienne ? restez petite et gardez votre salaire. Quand elle dit « mais moi j'ai commencé petite ». Charles Michel c'est pareil. Son père pareil. Politiciens de père en fils.

Quelle était votre situation familiale à Liège ?

Mon second boulot c'était l'immobilier. Je retapais des bâtiments. J'ai toujours aimé. Ça a aidé à stabiliser (mes revenus). Quand j'ai débarqué à Liège donc j'étais Rue du Fossé. Puis

Chaussée des Près. Puis je suis allé à Rue de Lambilot au Laveu. Rue Enbois à Sainte Marguerite, Rue Georges Simenon à Outre-Meuse,. Rue des Venues et puis Alleur.

Avez-vous participé à la vie associative marocaine de la ville de Liège ?

Non.

Et de façon plus large, dans la vie associative de la ville de Liège ?

Non.

Avez-vous, en tant qu'individu, pas en tant que commerçant, sponsorisé des événements de club sportif, centre culturel, ... ?

Les aider oui mais pas participer.

Avez-vous noté, en ce qui vous concerne, une différence entre les années 60-70 et les années 80-90 dans les conditions de vie des immigrés marocains et dans les conditions d'acceptation des immigrés marocains ??

Il n'y a pas de différence parce que je ne fréquente plus la même génération.

C'est difficile de pouvoir juger. Grande différence d'âge.

Avant, quand j'étais petit, toutes les portes du quartier étaient ouvertes. Maintenant toutes les portes sont fermées et scellées. Le déclin a commencé, je crois, dans les années 90, genre 95-96. Cette différence vient peut-être de la crise. Des drogues, de beaucoup de choses. Toutes ces drogues dures, on ne les voyait pas. Les drogués non plus. On ne connaissait pas.

Je ne sais pas s'il y a une différence entre les jeunes et les groupes de marocains ou européens. Vu mon âge, je ne sens pas la différence. De mes yeux, je ne vois pas cette différence. Je ne fréquente pas la tranche de 15-16 ans. Quand je vois Samy il est souvent seul. Je ne le vois pas avec ses copains de 15-16 ans. A son âge, moi j'étais souvent en groupe. Mais lui, il est toujours tout seul.

Vous êtes-vous impliqué dans des causes ou partis politiques à Liège ?

Non.

Êtes-vous plus serein sur l'avenir des enfants que par exemple vos parents voyaient votre avenir ?

La majorité réussit. La majorité des jeunes réussissent tous. Les personnes qui ont raté c'est nous en fait, la deuxième génération. Ils avaient que quelques années soi-disant à ramasser de l'argent et puis à rentrer au Maroc. Et puis finalement ça n'a jamais été ça. C'était maison-boulot. Ramasser de l'argent. Fallait qu'ils fassent l'éducation à leurs enfants. Fallait pas croire que l'éducation que j'ai donné à mes enfants était la même que celle que mon père m'a donné. Faut pas croire, quand je demandais un bic à mon père, il me donnait celui qu'on lui avait offert il y a deux mois. Ou bien au début de l'année, quand je demandais un nouveau cahier à mon père, et qu'il me répondait : « Et t'as fait quoi de celui de l'année passée ? » bah oui c'est comme ça. Ceux qui ont réussi de la deuxième génération sont rares.

La majorité de la génération actuelle réussit. Excepté les familles nombreuses. Ceux que j'appelle les enfants allocations. Y a encore des bornés. Y a encore des gens qui ont eu une mauvaise éducation. Vaut mieux en avoir 2 ou 3 et bien les éduquer qu'en avoir 8 et mal les éduquer. Dans la génération de nos parents, ils nous voyaient comme des pensions en fait. Les enfants c'est l'intention des parents en fait.

Entretien 12 avec Mohamed Assahle

(Le 18 novembre 2018, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 29 minutes

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[M.S.] Quel est votre nom, votre prénom?

Mohamed Assahle

Vous êtes-vous né au Maroc ?

Oui

Où ?

A Goulemine, au Sahara, la porte du Sahara

En quelle année ?

1954

Est-ce que vous pouvez me parler de votre enfance ?

En classe, jusqu'en 5ème et après j'ai fait la 6ème. Après en 74, mon père, il était à Genk en Flandre, il travaillait à la mine, moi je viens chez lui, moi aussi, je travaille à la mine.

Ah, votre papa travaillait déjà en Belgique aussi ?

Oui il a travaillé en France, puis en Belgique.

Votre papa, c'est vraiment, vraiment la première génération ? Il est arrivé dans quelles années votre papa ?

En 62. Il est allé en France en 59 et en Belgique en 62.

Et vos parents, ils faisaient quoi avant au Maroc ?

Ils travaillaient, ils faisaient les chèvres et ...

La terre ?

Oui

Pour quelles raisons avez-vous décidé de quitter le Maroc ? Parce qu'il y avait votre père ?

Mon père il est ici et moi, je ne faisais rien là-bas, je suis venu ici et après j'ai travaillé

Pourquoi vous n'êtes pas resté dans l'artisanat ? Parce que c'était plus intéressant ici?

Il y a beaucoup de concurrence

Pourquoi avez-vous décidé de partir ?

Avant, il n'y avait pas de visa du tout, tu prends le passeport et tu fonces

Y a-t-il des entreprises qui sont venues dans votre village pour vous dire: «Venez en Belgique »?

Il y en a beaucoup aussi des amis qui sont venus avant moi, après, je viens moi aussi

Vous avez été directement à Genk?

Oui et je suis venu à Liège en 1984..

La langue, ça ne vous a pas effrayé ? Le Flamand ?

Oui, c'est difficile le premier mois, après je prends un peu l'habitude, le flamand

Vous connaissiez un peu le français?

Oui un peu le français

Quelles sont les étapes que vous avez rencontrées pour venir en Belgique? Par exemple vous avez demandé le visa?

Non pas de visa, juste le passeport

Et là-bas en Belgique? On vous a demandé quelque chose? Vous deviez juste vous enregistrer?

Rien du tout, quand je viens à Genk, je suis resté un mois, je suis allé à la commune, moi et mon père, on m'a donné une carte de un an, après je suis allé demander pour travailler.

Etait-ce facile de venir en Belgique? Vous êtes venu en avion, en train?

Oui facile, en avion

A ce moment-là, quel âge aviez-vous?

19 ans

Donc de Goulemine à Casablanca?

Oui puis de Casablanca à Lisbonne, et de Lisbonne à Bruxelles avec Sabena avant

Vous avez eu des difficultés ou pas?

Pas de problème

Est-ce que le voyage a coûté beaucoup?

À l'époque 3500 dirhams, c'est beaucoup à l'époque, c'est environ 350€ maintenant, seulement pour le voyage en avion

Qui a payé le voyage? Votre père?

Oui bien sûr

Et aviez-vous un peu d'argent à vous quand vous êtes arrivé ?

Oui bien sûr, des économies

En Belgique, il n'y avait que votre papa à ce moment-là?

Oui que mon papa

Quand vous êtes arrivé, vous êtes-vous dit: inchaAllah, je vais rentrer?

On dit toujours ça, chaque année on dit on va retourner (rires)

Vous vous êtes dit, dans un an je retourne?

Oui on dit ça mais quand on retourne là-bas aussi, tu trouves les gens, ça y est, c'est dur... tu retournes en Belgique

Du coup, vous avez été directement vivre avec votre papa?

Oui, mon papa, il vit seulement un an et demi et il retourne au Maroc. Définitivement.

Donc alors vous étiez seul ?

Oui, parce que la famille était au Maroc

Ah vous n'étiez que vous deux ici?

Oui moi quand moi je me suis installé ici, mon père, il retourne

Vous avez vécu dans le logement de la mine au départ?

Ah oui

Quelle mine?

Winterslag près de Genk

Comment décriez-vous le logement?

C'est un hôtel

Vous aviez une chambre chacun alors?

Non, il y a trois personnes dans la chambre, il y a tout, le chauffage, il y a tout. Il y a la cuisine une grande cuisine

Vous payiez ce logement?

Oui on payait

C'était retiré immédiatement de votre salaire?

Oui

Vous étiez en contact avec d'autres marocains?

Oui

Seulement avec des marocains?

Non avec des belges, des flamands, des turcs, des italiens, des polonais, des espagnols, tout tout ... Avant les belges, ils ne travaillent pas dans les mines.

Donc les seuls belges que vous voyiez, c'étaient les chefs?

Oui, les ingénieurs, les grands...

Comment étaient les relations avec les belges dans le quartier, le voisinage?

Les relations? Très bien. Jamais de problèmes avec eux.

Et eux, ils vous voyaient bien, vous acceptaient bien?

Oui très bien. C'est pas comme aujourd'hui. Les années 70 ce n'était pas comme aujourd'hui. On est venu pour travailler, pas pour faire des bêtises. On vient pour travailler, j'ai jamais pointé un jour de chômage, CPAS ou rien du tout.

Et les relations avec les commerces aussi?

Tout bien. Commerces, il y a des turcs, un marocain, des grecs, italiens, des flamands

Avec la police?

Jamais de problème.

Pour le parcours scolaire, vous avez fait de la 1ère à la 5ème au Maroc et puis après, quand vous êtes arrivé ici, vous avez juste travaillé?

Oui

Vous n'avez pas repris d'études après?

Non.

Vous n'avez pas travaillé au Maroc?

Non

Combien de temps avez-vous travaillé dans le charbonnage finalement?

Presque 20 ans

De 74 à 94 alors?

Oui

Pourquoi avez-vous arrêté de travailler là-bas?

Ça a fermé, Winterslag a fermé et toutes les autres après.

Avant 2000, elles étaient toutes fermées alors?

Oui

Les conditions de travail dans la mine à Winterslag étaient dures?

C'était dur, ça dépend où tu travailles. C'est pas la même chose. Moi j'ai travaillé comme machiniste du train: loco machiniste.

Dès le début?

Non, au début, j'ai travaillé à faire les rails. Après ça j'ai travaillé dans les aiguillages. Je suis devenu aiguilleur. J'étais avec un chef, il vient de Liège. Avant il travaillait ici à Liège comme les fermiers. Les flamands avant, ils travaillent tous à Liège, ils travaillent dans les mines, dans tout. C'était pendant les années 60. C'est ce que le chef m'a expliqué, il parlait bien français. Et c'est lui qui m'a donné un coup de main pour apprendre la fonction de machiniste-loco.

Et après machiniste?

C'est tout. J'ai fait ça jusqu'au bout, jusqu'à la fin

On a dit, c'était un peu dur?

Un peu pas beaucoup, pour moi pas. C'est dur si tu travailles dans le charbon, ça c'est dur.

Et vous, vous n'avez jamais fait le charbon même?

Je n'ai jamais fait hamdoulillah (rire !)

Quand vous avez fini en 94, vous avez arrêté de travailler alors ?

Ça y est, pensionné

Avez-vous eu des problèmes, des difficultés au travail?

Non jamais

Tout s'est toujours bien déroulé?

Oui

Pas de problème avec le patron, avec des ouvriers?

Non rien pas de problème, rien du tout.

Vous avez eu des postes à responsabilité quand même?

Bien sûr, beaucoup de responsabilités, parce que quand quelqu'un il est blessé, c'est moi qui prends l'ambulance et je le ramène. C'est moi qui conduit les gens pour aller travailler. J'ai travaillé la nuit, le soir je ramène les gens qui travaillent, le matin aussi.

Du coup vous ne travaillez que la nuit alors?

Oui que la nuit. Je prends aussi les marchandises, le matériel pour travailler. Parce que la nuit, il n'y a pas de charbon à ramener

Oui donc, vous faites juste les trajets?

Oui c'est ça.

Vous transportiez du charbon?

Non la nuit, il n'y a pas de charbon.

Jamais?

Le matériel

Vous n'avez jamais connu de problème de racisme, de discrimination?

Non

Même entre espagnol/marocains par exemple ou autres?

Parfois mais pas souvent et des petites choses, nous sommes tous amis, les mineurs

Est-ce que le travail correspondait à ce que vous imaginiez avant d'arriver en Belgique?

Moi je pensais deux ans, trois ans et puis je voulais retourner

Vous n'avez jamais pensé faire autre chose ?

Non

Pourquoi êtes-vous resté 20 ans à travailler en Belgique finalement?

Quand je retourne au Maroc, je ne trouve rien. Tu vois les gens là-bas ils font rien. tu fais quelque chose deux ans trois ans et après faillite hein

Avez-vous été syndiqué?

Oui bien sûr

FGTB ou CSC?

FGTB jusqu'à maintenant

La relation avec les délégués était bien? toujours bien?

Toujours bien

Vous donnaient-ils des informations sur vos droits....

Bien sûr oui, oui

Avez-vous fait des grèves?

Oui, on a fait des grèves

A quel sujet?

Pour les salaires, pour quelqu'un qui fait quelque chose il est renvoyé, il est jeté dehors. C'est les syndicats qui disaient il faut faire la grève

Et vous participiez tout le temps?

Bien sûr oui, si tu fais pas les camarades s'énervent.

Il y avait des grèves souvent?

Un peu

La plus grande grève ça a duré combien de temps?

Trois ou quatre jours

A chaque fois, vous gagniez?

Non pas à chaque fois mais un peu oui

Comment avez-vous connu le syndicat?

Ben avec les délégués, si vous avez des problèmes

Les délégués étaient marocains?

Il y avait des belges, des marocains, italiens, turcs,...tout, tout..

Est-ce que le travail répondait à vos besoins, nourriture, logement..?

Bien sûr

Vie normale ou vie confortable?

Vie normale hein

Est-ce que le salaire était comme vous l'espériez?

Non, avant, j'ai pas des enfants et tout, je paie beaucoup de taxes. Mais malgré tout, ça va

Grâce au salaire, arriviez-vous à avoir un avenir meilleur pour les enfants?

Bien sûr, si il y avait pas de salaire, ce n'était pas possible.

Grâce à votre salaire, vous vous sentiez plus à l'aise du côté financier et donc vous aviez plus de temps pour faire d'autres activités? Faisiez-vous des activités en dehors de la mine?

Non, un peu de sport, Un peu de jujitsu avant quand j'étais jeune.

En quelle année êtes-vous arrivé à Liège?

En 84

Pourquoi êtes-vous venu à Liège?

J'ai des amis qui sont venus, je suis venu aussi

Les gens avec qui vous étiez souvent, c'était des marocains?

Oui

Les logements étaient meilleurs à Liège?

Oui

C'est pour cela que vous êtes venu ici?

Oui

Vous avez préféré la vie à Liège ou en Flandres?

à Liège

Pourquoi?

C'est une grande ville, il y a des magasins. Avant, il n'y avait pas beaucoup de choses là-bas maintenant c'est différent, mais avant..

Il avait plus de marocains à Liège?

Là-bas aussi

Mais ici il y avait peut-être plus de mosquées, de boucheries hallal?

Oui c'est ça

En 84 quand vous êtes arrivés à Liège, quelle était votre situation familiale?

Je me suis marié en 87 au Maroc

Où avez-vous habité quand vous êtes arrivés à Liège?

Rue Bogotta, c'est près de Sainte Marguerite près de l'hôpital

Et là, c'était une meilleure maison qu'à Genk?

Oui

Avez-vous acheté?

Non on a loué mais pas acheté

Maison, appartement?

Appartement

Avez-vous participé à la vie associative marocaine ici en Belgique?

Je connais à Genk et aussi à Liège mais..

Et vous y avez été à des activités?

Non, non

Et les mosquées? Vous les fréquentez Où?

Partout, toutes les mosquées

Y en a-t-il où vous étiez membre?

Avant j'étais membre à Sainte Marguerite, avant j'habite là-bas. Maintenant non

En quelle année avez-vous déménagé à Herstal?

Ça fait 5 ans

Avez-vous participé à d'autres associations à Liège, autres que marocaines?

Non

Question plus large, avez-vous vu une différence entre les années 70 quand vous êtes arrivés et les années 80:90?

Il y a beaucoup de différences : avant, il y a le travail, maintenant, il n'y a pas le travail. Tout le monde chômage, CPAS, c'est pour ça...

Il y avait plus de racisme ?

Maintenant un peu. Avant moins, c'est normal, on travaille

Vous qui avez travaillé, ressentez-vous que l'on vous regarde de manières différentes

Oui, un peu, mais pas beaucoup, ça dépend des gens, c'est partout ça, pas grand-chose

Avez-vous vu une différence entre les années 70 quand vous êtes arrivés et les années 80 et 90 sur les conditions de vie des marocains?

Normalement avant, tout le monde il travaille, il y a beaucoup d'argent et maintenant tout est cher et les taxes, ça monte, ce n'est pas comme avant, tu paies les taxes mais pas comme maintenant tout le monde il travaille, vous avez pas de problème

Avez-vous participé à des activités politiques ici à Liège ?

Non (rires) non rien du tout

Avez-vous pensé une fois à être indépendant ?

Non, j'ai 65 ans

Vous avez travaillé de 74 à 94, ça a été facile après d'arriver à la pension ?

Non

Est-ce que vous retourné souvent au Maroc?

Oui

Vous avez des liens forts avec le Maroc?

Oui quand même, c'est mon pays natal

Vous vous sentez marocain plus que belge ou vous vous sentez quand même belge?

Plus marocain

Vos enfants vous les voyez plus dans le futur en Belgique ou au Maroc?

En Belgique

Entretien 13 avec Farouk Choukri

(Le 23 décembre 2018, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 2h05

(Formules de politesse)

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[MS] Je voulais vous demander tout d'abord votre nom, prénom, et votre date de naissance.

Je m'appelle Farouk Choukri, né en 1950 au Maroc, à Jerada. Arrivé en Belgique dans les années 73 et depuis je suis installé ici.

Est-ce que vous pouvez me parler de votre enfance, à Jerada, ce que faisaient vos parents, de quel milieu social ils étaient ?

Mon père était ouvrier de charbonnage au Maroc. Et moi j'ai toujours vécu dans ce milieu-là, le milieu des ouvriers miniers. On a été baigné dans la classe ouvrière, elle n'avait pas de secret pour moi parce que j'ai vécu dedans. Déjà pour dire le mot tel qu'il se doit, on était déjà dans la classe ouvrière qui lutte, pour améliorer le sort de la classe dans laquelle on était. C'est pas qu'on était dans un champ perdu où il n'y avait rien. Il y avait des mineurs et il y avait ce qu'on appelait déjà à ce moment-là la lutte syndicale. Déjà au Maroc on avait connu le mouvement syndical. Dans mon jeune âge j'ai un peu versé dedans.

C'est intéressant car souvent ça n'est pas ce qui ressort dans les autres témoignages : les aspects de lutte au Maroc. C'étaient vraiment les mineurs qui se mettaient en lutte pour une augmentation des salaires, il y avait déjà une organisation syndicale qui était là ?

Oui, dans ma jeunesse j'ai connu beaucoup de luttes et le mouvement syndical qui luttait pour la classe ouvrière. C'est pas quelque chose que j'ai découvert ici en Belgique. Je suis déjà venu du Maroc avec un bagage. Pas un bagage de délégation syndicale, mais un bagage de lutte pour que le niveau de vie de la classe ouvrière soit un peu plus élevé.

Pour quelles raisons avez-vous décidé de quitter le Maroc à 23 ans ?

Je suis venu ici en 73. L'Occident ou l'Europe en soi, ça ne m'a jamais effleuré. Quelque part c'est grâce à mon acharnement : J'avais 19-20 ans, je travaillais dans une usine au Maroc, une centrale électrique qui existe encore d'ailleurs. Là j'avais été un peu dans la lutte syndicale, j'ai commencé un petit peu à lutter pour l'amélioration du salaire qui était fort bas. On s'est fait remarquer avec quelques camarades qui étaient aussi dans la lutte. Et on a été licenciés à cause de notre appartenance à la lutte, pour ainsi dire. Et j'ai eu la chance - ou la malchance - qu'un caïd (c'est comme cela qu'on dit au Maroc) qui a eu un peu de compassion pour moi m'a dit mot pour mot : "Toi tu ne dois pas rester ici au Maroc. Toi, si tu restes ici, ça va tourner mal pour toi". Alors il a fait certaines dérogations pour me donner un passeport à cette époque où le passeport était fort difficile à avoir. Il m'a donné un passeport et je suis parti avec quelqu'un qui était proche de ma famille. Et je suis venu ici en Belgique.

Donc c'est quand même pour des raisons politiques et économiques alors ?

Politiques non. Mais c'est une question de lutte et d'acharnement. Parce qu'à ce moment-là je ne savais pas ce que voulais dire le mot "politique". Tout ce qui m'intéressait c'est que le salaire de la classe ouvrière à laquelle j'adhérais soit un petit peu plus raisonnable. Est-ce que

c'était de la politique? Moi, à ce moment-là, je ne savais pas que c'était de la politique. Maintenant on peut mettre cela sous le mot "politique" mais à ce moment-là on ne demandait qu'une amélioration du sort, et de l'argent. Et alors je suis arrivé ici. D'abord je suis arrivé à Dunkerque en France, où j'ai passé quelques mois. Puis je suis venu ici en Belgique, à Liège, chez quelqu'un de ma famille.

Pourquoi avez-vous été à Dunkerque d'abord ?

Parce que j'étais chez de la famille là-bas. Et je pensais qu'on allait avoir un petit peu plus facile là-bas. Malheureusement comme je n'avais pas de papiers, ça n'était pas facile d'avoir du travail. Et cette personne qui fait partie de ma famille qui est ici à Liège est venue là-bas et m'a ramené ici en Belgique où j'ai commencé à travailler. Tout d'abord comme clandestin, dans un chantier de ramassage d'anciennes voitures. On était un petit peu dans la clandestinité. Et puis finalement, petit à petit, voyant que la situation des papiers ne s'améliorait pas, j'ai voulu repartir au Maroc. Malheureusement - ou heureusement - ça ne s'est pas fait comme je voulais. Je suis reparti vers Dunkerque où je suis resté pendant 7 ou 8 mois. Et est arrivée la loi Tindemans. C'est une loi qui a autorisé l'Etat belge à donner des papiers aux gens qui ont travaillé ici comme clandestins, ou ce qu'on appelle maintenant le travail en noir. Mais il fallait avoir des preuves qu'on était en Belgique depuis un certain temps, quelque chose qui l'atteste. Mais c'était possible pour moi puisque j'avais travaillé en Belgique, à Cockerill d'abord puis dans le ramassage de voitures. Et à Cockerill j'avais eu un accident, une petite maille dans les yeux, et je suis allé à l'hôpital où on m'a donné des papiers disant que je devrais encore aller me faire soigner. Et j'avais gardé ces papiers-là en me disant que j'allais les garder comme souvenir de la Belgique ! Je ne pensais pas que ça allait servir. Et finalement en ayant vu que la loi Tindemans exigeait des preuves, cette preuve-là était vraiment tangible. Je suis revenu en Belgique et j'ai introduit ma demande. Je suis d'abord allé travailler à Hannut, dans une société qui faisait des pneus, chez un certain Monsieur Vilain. J'ai travaillé quelque temps là-bas puis je suis parti travailler chez quelqu'un qui s'appelait René Smeesters, dans le polissage de l'aluminium, portes et fenêtres en aluminium. Puis je suis revenu à Liège chez Monsieur Swinnen où on faisait le rechapage des pneus, donc renouveler les pneus... je ne sais même plus les termes qu'on employait pour ces pneus-là ! Et là il y a eu un petit différent avec le patron parce qu'il ne donnait pas les habits et les chaussures de travail. A cette époque-là déjà, à mon grand étonnement, quand j'avais travaillé chez Monsieur Smeesters dans la région de Hannut, j'ai travaillé avec des Belges qui ne savaient même pas que l'inspection du travail existait. Quand je parlais de cela, ils me disaient "Mais de quoi est-ce que tu parles ?" J'ai dit : "Si Monsieur Smeesters ne remplit pas ses obligations comme il se doit, ça veut dire que l'inspection du travail peut venir et peut régler le problème". J'avais été licencié là-bas aussi. Finalement à Liège j'ai travaillé dans le cadre de la loi Spitaels qui donnait une facilité aux chômeurs pour aller travailler dans les Communes. J'ai travaillé quelque temps pour la commune d'Awans-Bierset. Et j'ai quitté cette commune pour venir à Cockerill où j'ai fini ma carrière.

Avant de revenir sur cette étape-là, je voudrais encore avoir des précisions sur votre départ du Maroc. Quelles ont été les différentes étapes pour arriver en Belgique ? Pourquoi était-ce difficile d'obtenir le passeport ?

C'est-à-dire que pour avoir le passeport au Maroc à ce moment-là il fallait d'abord avoir un emploi stable, et avoir un salaire qui dépasse les 300 000 francs marocains. Mais moi je n'avais pas ces conditions-là.

Et ces conditions avaient changé ? Ça avait été plus facile avant ?

Non. Au contraire, les choses s'assouplissaient au fur et à mesure. Mais j'ai eu mon passeport, car on m'a aidé à l'avoir. Ca n'était pas grâce au travail, pas grâce à l'argent. C'était grâce à la

connaissance. J'ai eu le passeport au mois de mars, et au mois d'août j'étais à Dunkerque. Je suis venu en voiture avec le fils de ma belle-mère. Et à ce moment-là on disait "j'ai telle somme d'argent pour passer la frontière". Mais c'étaient des choses normales à ce moment-là, c'est comme cela que ça se déroulait. J'ai abouti à Dunkerque, où je suis resté quelque temps sans avoir de travail, et puis après Liège.

Et sur le chemin, aucune difficulté rencontrée ?

Non, hamdoulillah ! J'étais dans la voiture, j'avais à manger, j'étais bien, j'avais aucun souci.

Combien vous a coûté le voyage ?

Le voyage ne m'a rien coûté. Parce que j'étais dans ma famille donc je n'étais pas trinqueballé.

Mais vous aviez quand même de l'argent pour venir ici ?

Non. Quand je suis venu ici je n'avais pas un sou. Mais je vivais à gauche à droite. Il y a eu certaines difficultés, certes. Par exemple quand je suis revenu la deuxième fois de Dunkerque vers la Belgique, j'ai habité à Charleroi. Je voulais chercher du travail là-bas parce que je ne voulais pas venir à Liège. Je me suis arrêté à Charleroi et là j'ai dû dormir à la gare. J'ai dû passer quelque temps à la gare. Je n'avais que ma valise. Et là j'ai passé quelque temps à chercher du travail. Du travail, il y en avait. Mais il n'y avait pas de domicile. Et tous les patrons chez qui je passais pour avoir du travail disaient "Oui, mais vous habitez où? Vous n'avez pas de domicile ?" Et je n'avais pas d'argent pour louer. C'était une difficulté. Il s'est fait un moment où je suis arrivé à la gare, où j'ai regardé les sous que j'avais, je n'avais même pas de quoi venir jusqu'à Liège. Donc j'ai dû faire une partie des km à pieds pour arriver à ce que mon argent puisse supporter le voyage, puisque l'argent que j'avais n'était pas suffisant pour le voyage. Donc il fallait que je fasse la différence à pieds. Et c'est ce que j'ai fait. Je suis arrivé à Liège et là j'avais des connaissances qui, Dieu merci, m'ont un peu soutenu. Et ça a démarré dans la vie de tous les jours.

Où avez-vous habité quand vous êtes venu à Liège ? Avez-vous habité directement avec des gens de votre famille ?

Au départ quand je suis arrivé, oui, je suis arrivé chez mon « frère ». Enfin, quelqu'un que j'appelle "frère". Parce que mes enfants maintenant l'appellent "oncle" maintenant. Je suis arrivé chez lui, j'y suis resté pendant 3 mois. Et de là je voulais repartir au Maroc comme je l'ai dit au départ. Mais ce projet n'a pas abouti.

C'est lié à la loi Tindemans ?

Pas seulement, car la loi est arrivée après. J'étais parti pour retourner au Maroc et je suis passé chez cette famille-là pour leur dire au revoir sur le chemin. Et ils m'ont dit : "Mais attends jusqu'au mois de juillet, tu viendras avec nous en voiture, pas besoin de te précipiter". Malheureusement, en restant, l'argent que j'avais récolté en travaillant ici, et avec lequel je pensais éventuellement reprendre un commerce au Maroc, s'évaporait petit à petit. J'ai un peu travaillé en France dans les bateaux, dans la destruction des anciens navires, on les découpait au chalumeau. Comme j'avais déjà travaillé au Maroc à la centrale électrique, je savais manipuler le chalumeau donc je coupais les tôles, des grands bazars, c'était pas de la tarte ! Et puis, arrive la loi Tindemans. En France, j'avais écrit une lettre à Monsieur Giscard d'Estaing en lui demandant d'intervenir pour me donner des papiers car j'étais dans ma famille. Enfin, c'était une procédure qu'on avait entamée. Malheureusement ça n'a pas abouti. Et quand je suis revenu en Belgique et que j'ai eu la facilité de la loi Tindemans, c'est seulement à ce moment-là que Monsieur Giscard d'Estaing a répondu que c'était positif. Enfin, je ne savais pas ce que la réponse de monsieur Giscard d'Estaing ou de ses collaborateurs contenait parce

que j'étais déjà arrivé en Belgique. Et de là c'est reparti, on a eu les papiers par la loi Tindemans. Il fallait trouver du travail d'abord avant.

Où vous êtes-vous installé quand vous êtes revenu une deuxième fois ?

A ce moment-là, quand je suis arrivé à la gare des Guillemins, j'avais ma petite valise et je ne voulais plus retourner là où j'étais. Je voulais me débrouiller seul et voir un petit peu comment ça allait se passer. J'ai cherché quelqu'un que je connaissais, que j'avais pris avec moi quand j'étais ici la première fois pour qu'il travaille avec moi là où je travaillais. C'était une usine qui s'appelait Métalprofil. Je crois qu'elle existe toujours. Je me suis dit que s'il travaillait toujours là, il pourrait m'aider pour que je puisse réintégrer l'usine. J'ai demandé après lui à des gens de chez moi, qui venaient de Jerada aussi. Je n'avais pas d'argent. J'ai rencontré deux personnes qui sont mortes maintenant, que Dieu ait leur âme. L'une d'elles m'a donné 100FB. C'était beaucoup à ce moment-là. L'autre m'a donné 20FB. Maintenant c'est 0,50€, mais ça représentait beaucoup à ce moment-là ! Quand quelqu'un te donnait 100FB, c'était énorme. Parce qu'on pouvait déjà faire certaines petites choses avec. Et il y en a un qui était un petit peu plus éveillé, il m'a dit : "On va aller chez...", une personne dont je ne me souviens plus le nom mais c'était une personne qui travaillait à la Ville de Liège, qui nettoyait les rues, qui était devenu sénateur en Belgique. C'était un religieux, mais j'ai oublié son nom. Et lui il m'a dit : "Ecoute, on va te fournir où dormir, on va te nourrir". Je l'ai remercié. Effectivement il m'a donné les clés d'une maison complète, avec tout ce qu'il faut. Et il m'a dit : « Quand tu es installé, viens manger à la cuisine ». J'y suis allé. Il y avait tout au plus une dizaine de personnes. Et on nous a fourni un souper dont je me souviens toujours, tellement il était bien fait. Il y avait du poulet avec du riz, et sauce avec bananes. C'était quelque chose que je n'avais jamais mangé auparavant, c'était extraordinaire. Et ça m'a fait tellement plaisir. Le lendemain, quand je me suis réveillé dans cette maison, que je me suis lavé, j'ai dû leur rendre la clé. Il m'avait dit : "Non, garde-là jusqu'à ce que tu..." Mais j'ai refusé, je devais me débrouiller tout seul. Car ma dignité ne tolérerait que je profite de cela parce que j'étais en bonne santé. Et je suis reparti effectivement, j'ai retrouvé des personnes marocaines que j'avais connues à Liège la première fois que je suis venu ici, je suis allé habiter avec elles, et on a recommencé le travail.

Dans quelles années cela s'est-il passé?

C'étaient les années de 73-74-75.

C'était après les 2 aller-retour à Dunkerque, quand vous êtes revenu à Liège ?

Oui, c'est quand je suis vraiment revenu pour la 2ème fois.

Est-ce que dès votre départ du Maroc vous envisagiez un billet retour ?

Oui, ça c'est toujours. Ils sont rares ceux de ma génération qui partent à ce moment-là et qui ne prévoient pas de revenir. Car on croit toujours qu'on va partir et faire un petit peu d'argent et revenir aux origines. Mais ça ne se passe jamais comme cela, malheureusement, la vie tourne. Enfin, malheureusement ou heureusement, la vie fait qu'on s'habitue à la Belgique.

Pourriez-vous décrire vos premières habitations ? Etaient-ce des habitations avec d'autres personnes ? Par exemple l'endroit où vous avez vécu le plus longtemps après que vous avez rendu les clés au monsieur qui vous avait prêté la maison.

C'était une pièce et une cuisine, et on dormait tous dans la même pièce. A un moment on était 4 personnes. Mais des gens de la famille de cette personne sont arrivés de France et j'ai dû aller vivre un petit moment avec un Algérien que je connaissais, et on a vécu dans une petite maison.

C'était toujours dans le centre de Liège ?

Oui. Puis est arrivé le moment où il fallait avoir un travail déclaré pour avoir les papiers. Parce qu'à ce moment-là on n'avait toujours pas les papiers mais la loi Tindemans entrainait en vigueur. Mais moi, comme j'avais les preuves que j'étais en Belgique auparavant, j'avais même peur d'aller vers les autorités car j'avais peur qu'on m'expulse. Ca me pendait toujours au nez. Imagine-toi que quand j'avais travaillé à Cockerill je passais dans la ville de Liège avec mes habits de travail et le casque sur la tête et mon sac sur le dos pour éviter les contrôles. Même si la police me voyait passer, pour eux j'étais quelqu'un qui travaille donc j'étais couvert par cela. C'était une astuce parmi d'autres.

Ça s'est dans les années 75 ?

Oui

Quand vous êtes arrivé en Belgique, principalement à Liège, comment étaient vos relations avec les voisins, l'entourage dans le quartier, l'accueil des gens autour de vous? Vous avez donné l'exemple avec le sénateur, c'est un exemple très positif. Mais les autres personnes ?

Un événement m'a choqué un petit peu quand je travaillais à Cockerill à Ougrée. C'était au moment du choc entre l'Arabie Saoudite et l'Europe, la crise du pétrole. On était dans un réfectoire au moment du repas, on mangeait ensemble. Et il y avait un flamand qui me regardait et me dit : "Les Arabes ne veulent pas nous donner du pétrole et toi tu viens manger notre pain !". A ce moment-là je ne connaissais pas la langue française comme maintenant. Et je ne veux pas chipoter quand je sens que ça peut tourner à de la salade. Surtout que je n'avais pas de papier, j'étais là en noir. Alors je lui ai dit : "Ecoute, moi je ne veux pas chipoter. Ce que j'ai devant moi, c'est une boîte de sardines que j'ai achetée. Si tu la veux, viens, on va la manger, on la partage. Mais moi je ne veux pas de problème. Ce sont des Arabes qui ont coupé le pétrole, mais le pétrole ne m'appartient pas. Moi je n'ai pas le pétrole, moi j'ai rien du tout, rien qu'une boîte de sardines et des tartines qu'on peut partager si tu veux". Et puis il y a eu d'autres accrochages avec d'autres camarades. Mais disons qu'on s'est débrouillés. Le racisme on l'a toujours subi, ça c'est une certitude, on le subit toujours d'ailleurs aujourd'hui. Il n'y a pas de mystère. Il ne faut pas se voiler la face. Il fallait à ce moment-là qu'on soit à la hauteur pour obtenir ce qu'on a obtenu. Car on ne te donnait rien gratuitement. Il fallait que tu sois à la hauteur, que ça soit dans le travail, que ça soit dans la parole, dans tes agissements, dans tous les domaines il fallait que tu sois à la hauteur.

Là c'est un exemple du travail. Mais comment étaient les relations en général, dans la rue, l'entourage ? Est-ce que vous sentiez une réserve ou même une attitude négative ou de la méfiance ? Ou alors un accueil très positif tout le temps ?

Positif tout le temps, non. Mais moi je dois dire quand même que dans mon parcours en Belgique j'ai eu... pas de la chance, car la chance n'existe pas en soi. Il fallait faire pour que ça soit rendu. Il fallait que tu fasses pour que tu reçoives. Moi, à part le passage de Charleroi, dormir dans la gare et ne pas avoir d'argent, le parcours après ça a été parce qu'il fallait du courage, il fallait y aller, il fallait pas hésiter. Il y en a qui ont hésité, qui n'ont pas franchi certains seuils. Mais moi je dois dire que j'ai réussi dans le sens où j'avançais avec ce qu'il y avait devant moi. Je ne reculais pas car je savais que c'était ça ou la rue et le rejet.

Et c'est en avançant comme ça que justement vous avez cassé la méfiance ou les préjugés de certains ?

Oui. J'ai habité à Hannut pendant presque 4 années. Et bien j'étais presque chouchouté. Parce que mon comportement faisait que les gens ne se méfiaient pas de moi. D'ailleurs j'ai encore

de la famille, des contacts là-bas. Ils savent qui je suis, moi je sais ce qu'ils sont. Mais il reste toujours l'avis négatif. Par exemple dans les administrations, dans les banques, etc, il y a toujours cette vision "c'est qui lui?" Et c'est ce "c'est qui lui" qu'on n'arrive pas à disperser, il est toujours là. Il faut d'abord qu'on te connaisse, qu'on sache qui tu es, d'où tu viens, depuis combien de temps, ce que tu as comme argent, ce que tu as comme soucis. C'est seulement à ce moment-là qu'on dit "ah bon, c'est monsieur..."

On juge sur le physique directement ?

Voilà ! Ça ne nous lâche pas les pattes, ça reste toujours dans notre quotidien, c'est tous les jours.

Votre parcours professionnel a l'air incroyable. On va essayer de reparcourir tout cela, même si on a déjà eu plein d'éléments tout à l'heure. Au Maroc, vous avez fait quand même des études primaires, coraniques ?

Primaires seulement

Et à partir de la secondaire, vous avez directement travaillé ?

Quel secondaire ?! Il n'y a pas de secondaire ! C'est plus complexe. Déjà au Maroc j'ai dû immigrer à l'intérieur du pays vers 12-13 ans. Je suis parti de chez moi, de Jerada, vers Agadir pour travailler là-bas. Je crois que Dieu merci c'est ça qui m'a amené à ce que par après les choses ne deviennent pas dramatiques. Parce que quand on a vécu étant jeune dans certains milieux et qu'on a vu ce qu'il se passe, les choses après deviennent plus faciles. On prend de la distance car on a connu déjà le problème. A Agadir j'ai vécu dans une ferme où j'ai travaillé dans l'agriculture. Mais je suis revenu à Jerada où j'ai travaillé à l'usine, à la centrale électrique. Donc ça n'est pas en venant en Belgique que j'ai commencé à travailler. Je n'ai pas quitté l'école au Maroc pour venir en Belgique pour travailler. Je savais déjà ce que c'est travailler. Je savais déjà manipuler...

En arrivant en Belgique vous avez travaillé en noir. Ils engageaient beaucoup de travailleurs en noir ?

A ce moment-là il y avait beaucoup de travailleurs en noir. On n'avait rien d'autre, il fallait qu'on gagne de l'argent, il fallait vivre. J'ai d'abord travaillé dans cette décharge de voitures à Bressoux, puis je suis allé à Cockerill mais toujours en noir. Ce n'est pas Cockerill qui m'a engagé, c'est un entrepreneur, un sous-traitant qui m'a amené à Cockerill. A ce moment-là moi je ne parlais pas le français. C'est ça qui était la difficulté pour moi. Une petite anecdote : le sous-traitant, l'intermédiaire entre Cockerill et moi, c'était un avocat qui s'appelait Monsieur Giet. Je crois que c'est lui qui est devenu le procureur de Liège, mais je ne mettrais pas ma main au feu. Je suis allé chez lui avec le gars de ma famille avec lequel j'habitais, car je ne parlais pas français et lui parlait très bien français, c'était un écrivain public. Quand on est arrivé chez lui, Monsieur Giet lui a demandé : "Est-ce qu'il parle français?" "Non » répond mon ami, « il ne parle pas français, par contre il parle Russe!" L'avocat a été étonné. Lui-même connaissait quelques mots en Russe. Il a entamé une petite discussion avec moi en Russe, et je lui ai répondu. Mais moi, avec mes quelques mots de Russe, j'ai pu dialoguer carrément. Mais pas lui !

Comment avez-vous appris le Russe ?

Je l'ai appris en travaillant avec les Russes au Maroc. Parce que c'est eux qui ont construit la centrale électrique Mais je l'ai perdue malheureusement parce que la langue française est entrée. Et c'est une langue que je n'ai pas étudiée, c'est une langue que j'ai seulement parlée. Quand on n'étudie pas une langue, c'est difficile de ne pas la perdre.

Et c'est ça qui a fait le déclic chez l'avocat ?

Oui, et il s'est dit : "Celui-là, je vais l'envoyer à Cockerill". C'était dans les années 73-74, et le salaire que je gagnais à ce moment-là c'était énorme ! Mais ça n'a pas duré longtemps, j'ai dû repartir et puis je suis revenu.

Et quand vous êtes revenu, vous avez repris où à Liège ?

J'ai repris le travail à Métalprofil où j'étais déjà allé auparavant. Parce que j'ai fait beaucoup de places sans papiers. C'était une société qui appartenait à Cockerill, je crois, et on faisait des grandes tôles. C'était déjà métallurgique. Sans papiers j'ai fait beaucoup plus de travail, dans des petites entreprises, mais une fois que j'ai eu les papiers je n'ai fait que quelques places : chez Vilain à Hannut où on faisait les pneus, chez Monsieur Smeesters où on faisait le polissage de l'aluminium, chez monsieur Swinnen à Liège, les pneus, puis la Commune d'Awans-Bierset comme ouvrier communal, et enfin Cockerill jusqu'à la fin de ma carrière.

Vous avez fait beaucoup de boulots différents quand vous étiez sans papiers. Pourquoi s'arrêtaient-ils ? Parce que la situation était dangereuse pour vous, parce qu'il y avait un risque de vous faire contrôler ?

Non, c'est parce que le travail s'achevait donc il fallait chercher autre chose. Et puis il y avait un autre facteur qui entraînait en ligne de compte, c'est les finances. Le salaire changeait un petit peu d'une place à l'autre. On n'avait pas un grand salaire, alors le peu qu'on gagnait en plus ça devenait intéressant. Et à ce moment-là on pouvait changer d'une place à l'autre du jour au lendemain. Et on n'avait pas de lien qui nous liait à la société, on n'avait aucun papier, rien, donc on peut travailler aujourd'hui et demain on va autre part.

Pourquoi êtes-vous allé à Hannut ?

A cette époque-là, pour recevoir les papiers il fallait avoir un papier qui s'appelait R10, je pense, et il fallait avoir un contrat de travail. Les preuves ne suffisaient pas. A ce moment-là, pour trouver un patron qui accepte de donner un contrat de travail, il fallait chercher. On est allés à Hannut avec quelqu'un de ma famille qui avait travaillé avec ce patron-là. Il a dit : "J'ai mon frère ici qui voudrait bien travailler parce que pour le R10 il lui faut les papiers". Et ce monsieur a accepté de me faire un contrat. J'ai travaillé chez lui pendant une année je crois, de 74 à 75, dans les pneus. Je l'ai quitté car il y a eu un petit différent entre lui et moi sur une question de salaire. Parce que j'ai demandé une augmentation de salaire et qu'il l'a refusée. Je lui ai dit : " Si tu ne me donnes pas d'augmentation de salaire, je pars". J'étais encore dans mes habitudes sans papiers, donc sans lien (rires).

Mais ça a rempli les conditions du R10 et d'avoir les papiers après ?

Oui oui, j'ai eu les papiers. Après ce monsieur-là je suis allée chez Smeesters où on faisait de l'aluminium. J'y suis resté jusqu'en 78.

C'était votre premier emploi un peu stable ?

Oui. A Hannut je suis resté 4 ans, c'est là que je me suis un peu stabilisé en Belgique. Mais il y a quelque chose d'important à raconter : Monsieur Smeesters nous payait par chèque toutes les quinzaines. Et dans le chèque qu'il nous donnait, il arrondissait toujours, pour faciliter les choses à la banque. Le montant était toujours rond et moi je me disais que quelque chose n'allait pas. Mais j'étais le seul à m'interroger là-dessus.

C'est l'endroit où les gens ne connaissaient pas l'inspection du travail ?

Voilà ! A la fin de l'année, quand ils nous ont donné le papier des contributions, j'ai regardé l'historique de ce que j'ai reçu. Et j'ai vu une différence d'argent entre ce que j'ai reçu et ce qui est mentionné. Une différence qui allait dans le sens du patron, bien sûr. Si c'était dans mon

sens, je n'allais rien dire (rires) Eh c'est humain (rires). Je suis allé au bureau, chez une fille qui s'appelait Maria. Je lui ai dit qu'il y avait une différence ici et elle m'a dit qu'il fallait attendre René (Smeesters). On était au moins une cinquantaine de travailleurs et personne ne se rendait compte de cela.

Pourtant il y avait des délégués syndicaux?

Non, il n'y en avait pas. On ne savait pas ce que c'était à ce moment-là. Enfin si, le syndicat existait. Mais les gens qui travaillaient avec moi à ce moment-là étaient en grande majorité des fermiers.

Vous étiez le seul marocain ?

Non, il y avait un autre marocain qui est mort, que Dieu ait son âme. Mais on avait des différences de salaires d'un ouvrier à l'autre. Donc il y a un ouvrier par exemple qui gagnait 10€ à l'heure, et un autre qui gagne 12. Mais ils font la même chose. Le même poste, la même chose, la même ancienneté. C'est le patron qui jouait sur ça. A ce moment-là c'était un peu de la sauvagerie question de salaire. Mais c'était quand même régi, il y avait quand même une certaine règle.

Et vous étiez dans les moins bien payés ou les mieux payés ?

J'étais dans la moyenne. Quand le patron est venu, parce que lui habitait à Bruxelles, je suis allé le voir. Je lui ai dit : "Voilà Monsieur Smeesters, il y a une différence entre ce que j'ai reçu et ce que vous avez mentionné". Alors il me dit que de toutes façons il fait les comptes comme cela, qu'il arrondit, et tout ça. Je vais te dire exactement ce que je lui ai dit :

- "Ecoutez Monsieur Smeesters, moi ce que vous m'enlevez, c'est comme si vous m'enlevez le beurre de la tartine. Donc si vous ne me donnez pas cet argent-là moi je vais manger la tartine sec. Moi j'ai rien d'autre, j'ai que ça. Les autres qui sont à l'intérieur c'est des fermiers, c'est des enfants de fermiers. Moi j'ai rien d'autre, j'ai que ce salaire-là. Si vous m'enlevez un franc c'est une tartine sec sans beurre
- Ah , me dit-il, pourquoi est-ce que les autres ne discutent pas et toi tu discutes ?
- Moi je suis comme ça. Voilà, je vous ai expliqué le problème
- Ecoute, je vais essayer de régler le problème avec toi, mais je vais te licencier
- Ça va, je lui réponds, si vous me licenciez il n'y a pas de problème. Moi tant que l'affaire est réglée je veux bien. Alors donnez-moi mon compte maintenant et je pars
- Non, tu vas d'abord me former un autre à ta place"

Donc je dois d'abord apprendre à quelqu'un d'autre de faire le travail que moi j'ai fait. Rémunéré quand même. Je lui ai dit : « C'est bon, on va faire les choses comme cela ». Mais en moi-même je me dis que j'allais lui mettre l'inspection du travail dans les pattes. Et effectivement en sortant de l'usine le soir j'ai appelé le service de l'inspection du travail qui était à Huy à ce moment-là. J'ai expliqué et voilà ce qu'ils m'ont dit : « Demain si on n'est pas là à 8h30 ne dites rien à personne, laissez les choses dormir. Si on n'est pas là demain, alors après-demain à 8h-8h30 on sera là. Et on va régler le problème. Ils ne sont pas venus le lendemain mais le surlendemain, à 2 inspecteurs. Je les ai vus car je les attendais, je savais qu'ils allaient venir, mais je n'ai rien dit à personne. Et quand ils sont venus, tout de suite ils sont montés au bureau, ils ont fermé le bureau, ils ont dit à la secrétaire : "Aucun papier ne sort d'ici tant qu'on ne l'a pas vérifié, c'est une inspection de travail !" Elle a demandé d'où venait l'inspection, et ils ont dit que ça venait de Monsieur Chahib. C'était des drôles de choses. Elle a téléphoné au patron et lui dit : "René, il y a l'inspection du travail qui est ici. Ils ont commencé à vérifier tous les comptes, à éplucher tout. Donc cette semaine-là il y a eu les vérifications et tout ce qu'il s'en suit. Et le patron devrait rendre de l'argent à chacun des fermiers avec qui je travaillais, puisqu'il avait pris un peu d'argent à tout le monde. Et je me

souviens, 3 ou 4 jours après, on était à l'extérieur, c'était le temps de midi, on était dans les champs à regarder le soleil, prendre le soleil, et voilà que les paysans entre eux disaient : "Eh, le Marocain il a bien serré Smeesters hein !" J'ai répondu "Oui, vous avez raison, le Marocain il a bien serré Smeesters. Mais en attendant le Marocain il est dehors et vous vous restez au travail". Mais c'était pour rire. Moi de toute façon je m'en foutais car j'avais dans mon idée le retour. Mais il y a une étape que j'ai passée et qui est intéressante. C'est qu'au départ, quand je suis arrivé à Hannut, chez Monsieur Vilain le patron des pneus, du rechapage, on n'avait pas de domicile, pas de maison. Il fallait trouver un domicile. Ce patron-là m'a dit : "C'est tout simple, je vais te construire une petite cabane dans l'usine". Mais le problème c'est qu'il avait un chien de garde qui était là, qui errait dans l'entreprise le soir quand les ouvriers partaient. Je me suis dit que je n'allais pas vivre avec un chien autour de moi. Ça ne va pas ! C'est pas la peur mais... Je lui dis que pour moi vivre avec le chien ça n'allait pas. Eh bien imagine-toi qu'on est allés ensemble dans un hôtel. J'ai vécu la première année dans un hôtel qui s'appelait *l'Hôtel Bruxellois* à Hannut. Il m'a loué une chambre j'étais logé, nourri et tout là-bas. C'est pour cela que je te dis qu'au départ je n'ai pas eu beaucoup de difficultés. J'ai habité dans cet hôtel qui était tenu par une dame qui s'appelait Madame Leclerc. C'est une grande famille de Hannut, une famille connue. C'est pour cela que j'ai dit que je connaissais quand même des notables à Hannut. D'ailleurs ça a joué dans ma mentalité en Belgique. Et dans mon langage en Belgique. Parce que j'ai été quand même côtoyé des gens qui étaient assez élevés financièrement et intellectuellement. Je travaillais mais je ne fréquentais pas beaucoup les ouvriers. A Hannut je veux dire. Je travaillais mais quand je rentrais à l'hôtel il n'y avait que des politiciens, des bourgmestres, des échevins qui venaient là. Ça appartenait aux libéraux. J'ai côtoyé ce monde-là. Et j'allais dans un café qui appartenait à une personne qui s'appelait Abraham, qui avait un cinéma et un café, où j'ai côtoyé un garçon avec lequel je jouais au flipper. C'était un jeu moderne à cette époque-là. Quand j'ai dit à ce garçon où j'habitais, il m'a dit : "Mais c'est trop cher pour toi d'habiter à l'hôtel!" et comme je n'avais rien d'autre il a obligé ses parents à m'aménager un petit appartement chez eux, à Hannut. Je suis allé habiter là-bas, j'ai loué chez eux. Et en quittant l'hôtel c'était une tristesse extraordinaire. La patronne de l'hôtel s'est carrément évanouie et m'a dit : "Non, tu ne vas pas partir d'ici ! Reste avec nous!" Je lui expliqué que ça coûtait trop cher pour moi et qu'il fallait que je parte. Et puis arrive le départ vers Liège et le chemin continue.

Combien d'années avez-vous fait dans la troisième entreprise, chez Monsieur Swinnen ?

Là je ne suis pas resté des années parce que j'ai eu le problème avec le patron à cause des fournitures des habits de travail.

Ce qui vous a coûté votre poste à chaque fois c'était de mettre le doigt sur les injustices ?

Oui. Enfin, « l'injustice »... Pour eux c'était normal mais pour moi c'était injuste.

Souvent les autres ouvriers étaient reconnaissants ?

Ils reconnaissaient que le Marocain avait fait bouger. Mais le Marocain il était parti !

Est-ce que vous pensez que si avait été une autre personne, pas marocaine, ils auraient été plus solidaires ?

Non, les gens étaient laxistes. Ils étaient là, ils travaillaient, c'est tout. Ils acceptaient la situation comme elle était. Moi je suis arrivé chez Monsieur Swinnen ici à Liège, quai St Léonard, j'ai travaillé là parce que je maîtrisais quand même le rechapage des pneus, je maîtrisais une certaine machine. Et il ne me donne pas les habits de travail ! Je lui demande : "Et quoi, les habits de travail?" Il me répond d'attendre, qu'il va... Bon, en attendant 1 jour, 2 jours, 3 jours, quinze jours ! J'ai dit au contremaître :

- « Si j'ai pas les habits de travail, moi je ne saurais pas travailler. Je ne vais pas commencer à fournir les habits de travail". Surtout qu'on était confrontés à pousser les pneus, tout ça. On déchirait vite les habits !
- Il faut passer 6 mois avant d'avoir un costume, me répond-il.
- Un costume sur 6 mois, avec ce qu'on fait ici c'est pas assez
- Si c'est pas assez, moi je ne peux rien faire
- Si, il faut le dire à Monsieur Swinnen. »

Et il est allé lui dire. Alors monsieur Swinnen a dit :

- "Mais c'est qui qui parle comme ça ?
- C'est le maghrébin qu'on a engagé.
- Eh bien si ça ne va pas, donne-lui son C4!
- Ça va, si vous me donnez mon C4, vous me donnez mon C4, leur ai-je répondu. Mais je vais vous mettre le syndicat dans les pattes ! C'est comme ça ! »

Et je suis allé me plaindre avec les appuis. Attention, là il y avait un délégué syndical mais il ne faisait rien.

Et vous l'aviez interpellé ce délégué ?

Oui mais bon... Lui il était...

L'ami du patron ?

Ça... Alors moi je lui dis "Ecoute, moi je ne laisse pas ça comme ça, on va réagir". Et je suis allé au syndicat. J'étais à la CSC à ce moment-là. Ils m'ont dit que ça n'était pas normal, que ça devait changer. Je leur dit : "Mais ça existe, c'est du vécu, et pourtant vous êtes là !" Ils sont effectivement allés faire une petite enquête et ont vu que c'était comme ça. Ils ont fait appliquer la loi, ils ont dit "1er jour de travail : costume, souliers de sécurité, tout ce qu'il s'en suit". C'est ça la loi, c'est pas moi qui l'invente. Ça a marché pour les autres mais moi j'ai eu mon C4, je suis parti au chômage. J'ai travaillé là-bas un mois et demi maximum. Mais bon, malgré cela ça a quand même été un bienfait pour les travailleurs après.

Etes-vous resté longtemps au chômage?

Non, la loi Spitaels est arrivée qui autorisait... dans les communes et tout ça. Et je suis allé à ce moment-là me présenter à la Commune d'Awans-Bierset.

C'était la fonction publique?

Je ne sais pas comment c'était considéré. Tout ce que je sais c'est que je suis allé travailler à la commune d'Awans-Bierset par l'intermédiaire du chômage. Parce que je ne voulais pas rester à rien faire. Ça c'est dans les années 78-79, parce qu'en 79 je suis arrivé à Cockerill. Imagine-toi qu'à Awans, la différence qu'il y avait entre le salaire que j'allais toucher et le chômage, c'était juste le prix du trajet ! Donc j'allais travailler pour rien.

Vous étiez moins bien payé que dans les entreprises privées où vous aviez travaillé ?

Oui. Mais enfin, bon, c'était comme ça.

Les conditions de travail à la commune d'Awans-Bierset étaient-elles bonnes ? Y avait-il aussi des problèmes avec les équipements, ou ce genre de choses ?

Ah non, pas des problèmes comme j'avais connus ailleurs. C'étaient des ouvriers communaux, donc on allait dans les champs, au cimetière... On arrivait, on prenait un tracteur, on prenait une machine, on allait dans les cimetières, on allait dans les champs. D'ailleurs, je me souviens que cet hiver-là était assez rude et on a dû même aller chercher des gens chez eux parce qu'ils allaient crever de froid, on devait les amener dans les centres et tout ça. Nous on

était 6 travailleurs dans notre groupe, mais il y en avait d'autres. Ce qui m'a poussé à partir de la commune et qui m'a poussé à chercher ailleurs, c'est qu'il m'arrivait souvent de me trouver à 2, à 3 au lieu de 6. Il y avait de l'absence, il n'y avait pas de rigueur. Et moi ça m'énervait quand j'arrivais là de me retrouver à 2 ou 3. Ça m'a un peu secoué dans le sens où ça n'était pas régulé. Mais enfin, bon, on travaillait. Quand il faisait bon on était bien. Et de là j'ai cherché ailleurs et je suis arrivé à Cockerill.

Pourquoi avez-vous postulé à Cockerill ?

Parce que j'ai rencontré une connaissance qui m'a dit qu'elle était à Cockerill. Et je suis venu postuler ici. C'était rue de la gare, à Ougrée. Et d'ailleurs je me souviens toujours de l'employé que j'ai vu la première fois. Il m'a dit : "Mais monsieur c'est pas possible, vous allez abandonner un travail dans une commune pour venir à Cockerill !" Parce qu'à ce moment-là le contrat qui allait se faire pour moi c'était 2 mois et 1 semaine. Mais vu ce que je t'ai dit, les difficultés avec les gens qui ne venaient pas, que ça ne travaillait pas, je voulais me débarrasser de ce travail-là. Je ne sais même pas comment me sont venues les paroles que j'ai dites à cet employé : "Ecoutez monsieur, je suis venu ici pour signer un contrat et pas pour demander conseil". J'étais assez dur, assez sec (rires), "Voilà, moi je signe mon contrat et je m'en vais!" (rires). Et j'ai pris le contrat et je suis parti. J'ai commencé à Cockerill en 79. Et depuis le combat à Cockerill, le travail, j'ai commencé à militer dans le syndicalisme et ainsi de suite. Et ça a abouti jusqu'à la pension.

Combien de temps avez-vous travaillé à Cockerill ?

Depuis 79 jusqu'en 2004.

Sur quel site exactement ?

J'ai été à la cokerie.

Donc c'est la préparation du gros charbon pour les fourneaux, c'est ça ?

Oui, les fourneaux, le coke. J'ai commencé à la cokerie de Flémalle. J'ai fait 4 ou 5 mois CDD. C'était un record de CDD qui passe CDI. Beaucoup de gens devaient faire 6 mois, 7 mois, 1 an de CDD pour passer CDI. Mais moi j'avais fait un premier contrat 2 mois et 1 semaine. Le deuxième contrat c'était 2 mois. Et puis le 3ème contrat c'était le CDI. Ça a été très vite. Et pourquoi ? C'est aussi simple. Je travaillais comme il fallait, j'étais régulier. Et il y a un facteur qui a joué dans mon engagement à Cockerill : le contremaître que j'avais, Monsieur Hannotte, il compte dans mon esprit, Dieu ait son âme. C'était un Belge. C'était un jeudi, on discutait et on est arrivé à parler de Hannut.

- "Ah, me dit-il, tu habitais à Hannut?"
- Oui, j'habitais à Hannut
- Ah, c'est là que je vais faire mes courses tous les vendredis !
- Vous allez où ?
- Je vais chez Rachel, la boulangère, c'est là que je prends le pain de toute la semaine
- Vous y allez demain?
- Oui"
- Eh bien vous pouvez lui remettre mon bonjour, vous lui dites que c'est Ahmed
- Ah, tu connais Madame?
- Oui, oui, vous lui dites et vous verrez. »

Et le vendredi il est allé faire ses courses et puis il est allé chercher son pain pour la semaine. Et quand est arrivé son tour il lui dit :

- "Madame Rachel vous avez le bonjour de Ahmed"

- Ah, qui ? Ahmed ! il est où celui-là?
- Il travaille avec moi à Cockerill, à Flémalle
- Dites-lui qu'il revienne nous voir. »

Ça a commencé l'émotion. Et puis elle a appelé sa fille qui était à l'intérieur : "Viens, il y a Ahmed qui nous passe le bonjour". Puis elle a appelé son mari, et tout le monde... Parce que ces gens-là j'allais déjeuner chez eux le samedi et le dimanche quand je ne travaillais pas. J'allais manger chez eux le matin. C'était un lien familial. Enfin... courtois quoi. J'achetais le pain là. Et le gars quand il est venu le lundi au travail il m'a dit : "Eh, tu n'es pas si ignoré que ça !" Et comme c'était lui qui s'occupait de mon contrat, pour le 3ème contrat il est allé appuyer pour que ça soit définitif. C'est un facteur qui a joué comme un autre. D'ailleurs j'ai travaillé avec lui jusqu'à sa mort.

Comment étaient les conditions de travail à Cockerill ?

C'était une condition générale. Il y avait une structure syndicale et tout ça. Il y a encore quelque chose... enfin, ça ne concerne que moi à ce moment-là : Quand j'ai eu mon contrat CDI, il y a eu un moment de grève de la communauté italienne vis-à-vis de moi car ils ont dit : « C'est pas possible, il y a des italiens qui sont CDD ici depuis 4-5 ans et qui ne sont pas encore CDI, et lui il vient d'arriver et il a déjà un CDI ! »

Ils voulaient que tout le monde ait un CDI?

Non, ils voulaient que ça soient d'abord les autres, avant moi. Mais ce contremaître-là, je ne sais pas comment il a fait, il a manipulé à l'intérieur de la société avec les ingénieurs pour me faire passer CDI. Moi à ce moment-là j'étais syndiqué CSC. Il est venu me trouver et il m'a dit quelque chose entre lui et moi :

- " Écoute Ahmed, moi j'ai fait mon travail, maintenant il reste le tien
- Le mien? Pourquoi? Moi je ne fais pas mon travail?
- Non, c'est pas le travail de la société. Moi, mon dossier il est fait. Maintenant toi tu dois changer de syndicat, tu dois aller à la FGTB"

Je dis "Ah!" Mais ayant déjà un peu le système syndical dans ma tête, je me dis que ça c'est de la dictature !

- "Mais monsieur Hannote, qu'est-ce que vous me dites là?" Parce que je ne l'ai jamais tutoyé en 20 ans de travail avec lui. Il me le demandait mais je n'y suis jamais arrivé.
- Moi mon travail est fait, maintenant à toi de réfléchir. Soit tu prends la FGTB et tu as le CDI. Soit tu ne la prends pas et tu as peut-être encore un CDD ou peut-être la porte"

C'est un jeu syndical et ça existe toujours actuellement. J'ai dû réfléchir et j'ai pris la FGTB.

Y avait-il beaucoup d'Italiens ?

Oui, la majorité.

Et une immigration marocaine importante ?

Non, il y en avait vraiment très très peu.

Les quelques marocains qui étaient là, étaient-ils mal regardés?

Non. Là, ça t'empêche d'avancer, c'est une certitude.

Parce qu'ils font passer les Italiens avant ?

Non, c'est pas qu'ils font... ils doivent. Pour eux c'est un dû. Parce qu'il y a des contremaîtres italiens, des ingénieurs italiens, des brigadiers italiens, les coutumes sont presque les mêmes. Plus... ça ne doit pas se mentionner mais c'est comme ça, plus un peu roublards, plus ceci,

plus cela. Alors ça joue. Mais des Marocains à Flémalle il y en avait 3-4 à tout casser. Quand je suis venu ici à Seraing il y en avait 4 ou 5 grand maximum, dont moi. Mais il y a une chose qu'il faut se dire : moi je parle de ma personne, je ne me suis jamais laissé faire, dans aucun domaine, j'ai toujours cherché mes droits. Mais à côté de cela il fallait que ça soit sérieux dans le travail. Car si tu n'es pas sérieux dans le travail, que tu ne veux que les droits, ça ne colle pas. Mais si tu es droit dans ton travail, là ça va. Parce que si on te donne un travail et que tu ne le finis pas, et puis tu viens exiger autre chose, ça ne colle pas. Même psychologiquement c'est pas bon. Et moi je ne me trouve jamais dans cette situation-là, j'ai toujours été réglo dans le travail, pas de tricherie. Mais quand il s'agit de mes droits, là je mettais aussi les points sur les i. Ça a été ma devise. Et ça a payé jusqu'à la fin de ma carrière. Un simple exemple : l'ingénieur pour moi il ne me servait à rien. C'est un ingénieur mais moi il ne m'avance à rien. C'est le travail que moi je fais qui nourrit l'ingénieur. Je leur ai déjà dit aux ingénieurs : « Pour moi tu es nuisible plus qu'autre chose. Parce que c'est moi qui travaille. Toi c'est technique. Mais l'application c'est qui qui le fait ? »

Est-ce que vous avez senti qu'il y avait un plafond de verre pour vous ? Avez-vous eu un parcours où vous avez évolué, vous êtes passé de la cokerie à un autre endroit ?

Non, de Flémalle je suis juste passé à la cokerie de Seraing quand ça a fermé.

A ce moment-là avez-vous eu des promotions ?

Oui. Disons que ça a évolué avec l'évolution des machines : On a commencé avec la pelle et à la fin du parcours, c'était l'ordinateur. Et d'ailleurs je me souviens qu'à la fin de la cokerie à Seraing, on avait mis des machines qui travaillaient automatiquement. Et le contremaître qui s'occupait de ces machines-là venait surtout la nuit, quand moi je faisais la nuit, il venait me consulter. Et j'ai donné certaines idées qui ont fait avancer un petit peu. D'ailleurs il y a eu un respect mutuel entre lui et moi. Pas seulement entre lui et moi, entre moi et toute la hiérarchie de la cokerie, donc les ingénieurs et tout ça. Comme j'ai dit, le travail il fallait le faire avec droiture. Et l'exigence aussi était là.

Et donc dans ce sens-là il y avait une marge de progression pour vous ? Pour votre carrière ?

Oui

Mais est-ce que vous avez senti qu'à un moment il y a un plafond qui vous empêche d'avancer ?

Non. A un moment donné on m'a proposé de devenir chef. Je n'ai pas voulu. Parce que moi j'étais militant syndicaliste. Alors dans ma conception des choses, ça n'allait pas que je passe du coq à l'âne comme on dit. Donc moi j'ai été militant syndicaliste... ma conscience ne m'autorisait pas à devenir brigadier par exemple.

Avez-vous eu une carrière en tant que syndicaliste ?

MILITANT syndicaliste

Pourquoi aviez-vous choisi la CSC au début ?

C'est tombé comme, ça n'était pas un choix. Mais à un moment donné, je ne me souviens plus de l'année mais c'était vers la moitié de ma carrière, il y avait Cockerill, enfin la société dans laquelle nous étions, qui voulait se séparer d'une masse d'ouvriers qui étaient soi-disant souvent malades, ou absents, ou des militants... Enfin, "militants", des gens qui nuisaient un petit peu à la société selon eux. Ils ont fait une liste des gens qui devaient partir. Dont le mien. Et quand ils ont sorti cette liste, il y a un contremaître avec qui je travaillais qui a dit : "Pourquoi est-ce que vous mettez Chahid là ? Il n'a rien à voir dans cette histoire, pas

d'absentéisme ou quoi que ce soit" L'ingénieur lui a répondu : « Chahid il nous empêche d'avancer, il s'oppose toujours à certaines choses qu'on fait, il grogne tout le temps, il mentionne toujours les choses, il dit toujours "ça ne va pas là, il faut ça". Pour eux c'était un frein. A ce moment-là on appelait les travailleurs de la liste dans le bureau du directeur, on leur disait : "Voilà ce qu'on vous reproche, voilà votre C4, et au revoir". Ils recevaient une prime de départ. Donc ils allaient au chômage mais avec une prime. Il y en a qui ont reçu assez bien d'argent. Et moi j'avais fait mes calculs. J'avais acheté ma maison et je me suis dit que j'allais payer ma maison et que je serais tranquille sans loyer. Mais est arrivé un délégué du syndicat qui m'a dit : "Ahmed, toi tu ne partiras pas". Mais avant qu'il me dise ça, moi j'avais été dans un conseil avec un ingénieur, le directeur, et la personne qu'on voulait mettre à la porte. C'est une petite anecdote. J'arrive dans ce bureau où je n'avais jamais été auparavant. J'ouvre la porte et je vois qu'elle est à double paroi. Ca empêche le son de sortir

- « Monsieur Noel (c'était le directeur), c'est une double porte ici?
- Ben oui, tu le vois non?
- Mais c'est honteux monsieur. C'est une honte pour vous
- Comment ?!
- Mais oui, vous vous enfermez ici avec une double paroi et les ouvriers ils crèvent de misère, Monsieur Noel. C'est vraiment honteux ça !
- Mais oui Monsieur Chahib, c'est comme ça. Venez vous assoir. »

Je viens m'asseoir. L'ingénieur est là, le directeur est là. On commence à parler. Et avant de m'asseoir je dis : « Considérez que Chahib est partant. Donc vous n'avez pas besoin de vous tracasser. Chahib il part, c'est tout. Maintenant on va parler de pourquoi et de comment" Et on a commencé à parler, de tout et de rien. Moi je leur ai fait des reproches que j'estimais fondés. Le directeur a tiré une feuille de son bureau. Et il a mis un rond comme cela. Et il a dit, en parlant un peu lentement (en l'imitant) :

- "Monsieur Chahib, ceci comment on peut l'appeler?
- Oh Monsieur Noel, ça ça a de multiples appellations, en parlant un petit peu comme lui
- Comment?
- Ben, ça dépend, il y en a qui le voient comme un rond, il y en a qui le verraient comme un cercle, il y en a qui le verraient comme un zéro, chacun a son imagination
- Oui, j'ai compris. Mais vous savez monsieur Chahib, ceci, c'est le cercle dans lequel nous travaillons. Et si vous voulez rester avec nous dans ce cercle, il ne faut pas le casser » Ça voulait dire qu'il ne faut pas chercher plus de droits que ce qu'on vous donne. Vous devez accepter ce qu'on vous donne.
- « Boh, de toutes façons, je crois que le cercle pour moi il est cassé".

Il m'a regardé comme ça et je suis parti. Mais en sortant du bureau, j'ai rencontré le délégué et je lui ai dit que je venais de passer au conseil. On rentre dans le bureau du syndicat, il prend le téléphone, il appelle la secrétaire du directeur et lui dit « Dis à Monsieur Noel quand il revient de foutre la paix à Chahib s'il ne veut pas qu'on ferme boutique ! » Comme ça, clac, et il m'a dit : "Tu pars pas. Si tu pars, nous partons". Il s'appelait Vervoort ce délégué. Je n'ai pas eu de C4, rien, j'ai continué à faire le travail comme si de rien n'était. D'ailleurs encore un petit mouvement d'humeur du côté des amis italiens : Comment est-il possible que Chahib n'est pas parti, et que, et que, et que... Mais bon. Et un jour on discutait un petit peu avec un divisionnaire du syndicat qui s'appelait Louis et il m'a dit que si je voulais rentrer dans le syndicat, je pouvais suivre des cours. J'ai dit : « Oui, pourquoi pas ». Et j'ai commencé le cours syndical. D'ailleurs j'ai toutes les paperasses mais je ne sais pas où ça se trouve. Je ne sais plus quand c'était précisément. Mais l'émission c'était en 92 Ca devait être 2 ou 3 ans avant cette émission. Je suis allé place St Paul, ils m'avaient inscrit. Ils avaient tout réglé ici,

rue de la gare, comme le secrétaire syndical divisionnaire l'avait dit. Je suis arrivé là-bas comme un petit prince, bien tranquille, sans me tracasser. Et bien imagine toi qu'à cette époque-là tous ceux qui étaient avec moi dans la même classe c'étaient tous des employés. Il n'y avait que moi comme ouvrier. Normalement je ne devais pas être avec eux parce que ça n'était pas ma catégorie. Mais on m'a intégré là, donc j'ai fait le syndicalisme des employés. Et de là ça a un petit peu abouti sur autre chose. Et ça a joué en ma faveur parce que depuis ça on m'a foutu la paix au travail.

Et vous êtes devenu délégué syndical alors ?

Militant syndical, pas délégué. Parce que pour être délégué ils ont tout fait pour qu'il y ait toujours un petit blondinet qui passe avant.

Donc quand même dans le syndicat il y avait un plafond de verre, une limite dans votre ascension ?

Ah oui. Un exemple : les présidents que je côtoyais dans le syndicat savaient tous qui j'étais. Et quand on était face à face, on dialoguait d'homme à homme. Donc il n'y avait pas de "moi je suis directeur, toi tu es..." Non ! Parce qu'on savait comment je me comportais. Mais quand tu descends vers la base, pas la base ouvrière mais la base syndicale en bas, de leur part il y avait une certaine méfiance.

Pourquoi ? A cause de l'origine marocaine ?

Ah oui, ça joue. Je me souviens d'une parole qui est partie comme ça en l'air mais qui vaut son pesant d'or, comme on dit : un jour dans une manifestation j'ai rencontré celui qui a fait l'émission. Parce que moi je parlais dans pratiquement toutes les manifestations d'ici, Seraing, et tout ça. Il me demande : "Eh quoi, tu n'es pas encore élu ?" Il était étonné. Pourtant il était italien. "C'est pas possible ! C'est pas possible que tu ne sois pas encore dans l'instance..." Donc malgré que je participais. Je lui ai dit : "Moi ça ne me surprend pas, et ça ne me dérange pas dans le sens où notre temps n'est pas encore arrivé. Le temps des maghrébins n'est pas encore là. »

Dans le syndicat ?

Dans le syndicat. Et dans tout. Notre temps n'est pas encore là. On avance tout doucement. Parce qu'on ne se soutient pas, et ça c'est déjà une chose, c'est déjà un bon élément de casse. Et puis ceux qui ont fait les hautes études, il n'y en a pas encore en masse. Et surtout on n'est pas politisés! Parce que pour avoir le droit à la décision, il faut se politiser ici. Et nous ne le sommes pas. Il y en a quelques-uns, dont moi, mais ça n'est pas suffisant. Par exemple tu as un groupe de socialistes, de catholiques, ou de n'importe qui, qui ont leur carnet de parti. Et bien quand ils votent ils votent pour untel ! Et ils font monter un des leurs. Mais nous on n'est pas dans cette dynamique-là. Ça va arriver, c'est une certitude, parce que les jeunes ils vont devoir se défendre.

Est-ce que vous avez fait un travail de petit indépendant ou de commerçant ?

Non. En 2004 j'ai été prépensionné. J'ai quitté Cockerill de mon plein gré avant la fermeture. Et après ça : Prépension, dodo, manger (rires)

Votre travail suffisait-il à répondre à vos besoins premiers ? C'est-à-dire logement, transport, nourriture, etc. Quand vous travailliez à Cockerill. Ça vous permettait d'avoir une vie confortable ?

Oui, ça va. (son fils : je peux en témoigner : on allait en vacances et en septembre on avait nos abonnements tous les 4!)

Est-ce que vous arriviez à entrevoir un avenir plus serein pour vos enfants grâce à votre travail ? Comment vous avez vu l'avenir pour vos enfants ? Positif ou négatif ?

Moi l'avenir de mes enfants il allait se faire. Mais se faire avec leur aide à eux-mêmes. Ils devraient s'aider eux-mêmes. Moi tout ce que je pouvais leur offrir je l'ai fait. Tout ce qui est dans mes possibilités. Parce qu'on ne va pas dire que je leur ai offert le paradis sur terre, mais tout ce que je pouvais faire je l'ai fait. (son fils : on a tous fait du solfège... conservatoire... 5ème transition... moi la guitare, ma sœur le violon et piano, mon autre frère la guitare, on a tous été chez les scouts. On apprenait nous-mêmes les lacets et tout ça. On partait en camp. Tous les voyages scolaires on les a faits.)

Donc ils n'ont jamais manqué de l'essentiel ?

(son fils : Bien habillés, toujours propres) Ils n'ont pas encore des puces (rires)

Est-ce que grâce à votre travail vous vous sentiez moins préoccupé par des questions financières et vous aviez plus de temps à consacrer à d'autres activités ? Par exemple des activités sportives, ou politiques ?

Oui, à partir du moment où il y a eu la stabilité du travail, un salaire qui rentrait. Tu sais, la fin du mois, moi je ne connaissais pas cette idée. C'est de lui (son fils ?) que j'ai entendu parler de cela. Je ne me suis jamais tracassé de quand j'allais toucher, car Dieu merci je me suis marié avec une femme raisonnable qui sait ce qu'elle fait chez elle. On gérait notre quotidien avec les moyens que nous avions. On ne vivait pas la grande vie mais on avait notre ligne de conduite et ça nous suffisait. On a pu mettre de côté aussi. Cette maison, elle vient de nos économies. Tu vois, il fallait rester dans une ligne de conduite bien stricte. Pas commencer à dériver : aujourd'hui je dépense 1000, demain je n'ai plus un franc, après-demain je dépense 2000. Non.

Où avez-vous vécu quand il y a eu cette stabilisation du travail ?

A Ougrée. Un petit peu à Liège pendant 5-6 ans. Ma fille est née à Liège, et son frère qui a 11 mois de moins est né à Ougrée. On était dans une maison sociale qui s'appelait « La maison liégeoise ». Et à un moment le loyer a augmenté de manière spectaculaire. J'ai dit à mon épouse que je ne voulais pas payer ce loyer, je préférais acheter. Je suis venu chercher dans les maisons de Cockerill, car ceci est une maison qui appartenait à la société. Le fondé de pouvoir de Cockerill m'a proposé quelques maisons et j'ai choisi celle-ci malgré qu'elle était la plus petite car c'était la seule qui avait une salle de bain. C'était il y a 32 ans.

Quelle était votre situation familiale à ce moment-là ? Vous étiez marié, avec des enfants ?

Oui. J'ai 4 enfants (il montre une photo)

Avez-vous participé à la vie associative marocaine de Liège ? Ça peut être vie culturelle ou religieuse.

J'étais dans ce qu'on appelle maintenant « La Marocaine ». Au départ j'ai été dans la délégation principale de cette association. Je n'y ai pas fait long feu. Au départ c'était un peu politique mais on ne comprenait pas grand-chose. C'était pour voir les compatriotes. Mais le but sportif, c'était autre chose. Mais je n'étais pas satisfait de ce qu'ils se faisaient. J'ai abandonné. Ils sont venus me chercher plusieurs fois à la maison, mais je n'aime pas faire un travail et que c'est un autre qui en bénéficie. Ou un autre qui fait et moi qui bénéficie. Il fallait qu'on marche tous ensemble ou alors je me retire. Et c'est ce que j'ai fait. On a aussi un peu participé à la mosquée dans notre quartier, financièrement et socialement.

Avez-vous participé à la vie associative liégeoise plus générale ?

A part syndicale, non.

Avez-vous été impliqué dans des causes ou organisations politiques à Liège, à part le syndicat ?

Non. Enfin si, une fois, mais c'est une anecdote : Un jour, par le biais du syndicat, j'ai été invité à un colloque à l'université de Liège où l'invité était Didier Reynders. Là ça a été vraiment un combat assez tendu. Parce que je lui ai posé les questions qu'il fallait et lui fuyait les réponses. Moi je parlais de choses qui pour eux sont leurs marchandises. Des politiciens j'en connaissais déjà un petit peu, notamment de Hannut. Et Jean Gol, qui était le fondateur du PRL ici, sa première devise c'était contre les maghrébins. Et avant qu'il meure je lui avais dit qu'il devait remercier les maghrébins. Car c'était grâce à eux qu'il était élu. Car ici à chaque fois qu'un président de parti commence à attaquer l'immigration, il est sûr d'avoir des voix. Et leur cheval de bataille à ce moment-là c'étaient les maghrébins : « Les maghrébins on va les envoyer chez eux ! » etc. Jean Gol, que Dieu ait son âme même si je ne sais pas où il doit aller, au mois de mars-avril il critique les Marocains : « Je vais leur faire... » Il allait tous nous envoyer au Maroc ! Et au mois de mai il se trouve au Maroc avec des fleurs sur la poitrine, il est bien sur les plages, avec tous les honneurs qu'il faut ! Et moi, à Didier Reynders, à l'université, je lui dis : « Il faudrait me répondre et me dire quel type d'immigration vous voulez ici. Parce que vous critiquez d'un côté, et les autres en Flandre ils nous disent « buiten », et on ne sait pas sur quel pied danser, on ne sait pas ce que vous voulez. Est-ce que celui qui est en col cravate il est bon ? Est-ce que celui qui est en soutane, il est bon ? Il n'a jamais voulu répondre, il a toujours fui. Et d'ailleurs derrière moi il y avait un licencié en droit qui s'est levé et c'est lui qui a dit : « Eh, Monsieur Reynders, vous ne répondez pas à la question, vous êtes en train de fuir là ! ». Celui qui gérait l'assemblée est intervenu. Et il n'a pas répondu.

Avez-vous noté, en ce qui vous concerne, une différence dans les conditions de vie des Marocains entre le moment de votre arrivée dans les années 70 et les années 80-90 ? Et dans les conditions d'acceptation de l'immigration marocaine ?

Les conditions de l'immigration marocaine ne changent pas depuis 68 jusqu'à aujourd'hui. Sauf que depuis les années 80 les parents sont devenus un peu plus matures, ils ont commencé à acheter leur maison. Et ça, ça a commencé à améliorer l'ordinaire. Parce qu'auparavant j'avais connu des gens qui avaient été dans les caves. Et ça a fait que dans certaines familles il y a des enfants qui sont bien. Car si le milieu familial est stable, normalement ça ne peut aboutir qu'à de la stabilité chez les enfants. Surtout économique. Car un enfant qui revient de l'école et ne trouve rien à manger à la maison, ou coincé dans une pièce avec ses frères et sœurs, il ne peut pas s'épanouir. Mais une fois que ça a commencé à s'élargir, qu'ils ont eu une chambre à part, même si on dort à 2 ou 3 enfants dedans, ça commence à donner une ouverture d'esprit. Et surtout notre problème à nous, l'immigration de ma génération, c'est le manque d'éducation parentale. Les parents ne sont pas instruits d'une part. Mais d'autre part ils ne cherchent pas l'être. L'objectif était financier. Mais heureusement maintenant ça commence à bouger dans l'autre sens. J'en ai connu quand même quelques-uns qui m'ont dit « Moi, d'abord mes enfants ». Mais on a toujours le problème familial marocain, c'est un fardeau qui reste toujours sur le dos. On ne saurait pas en être quitte du jour au lendemain. Tant que nos parents vivent, on est là pour ça. Ça n'est pas une obligation, mais c'est un devoir humain. Et sentimental. Malheureusement – ou heureusement – on doit le supporter tel quel. (Son fils explique les diplômes de ses frères et sœurs)

Et sur les conditions d'acceptation ? Vous sentez-vous plus à l'aise ? Plus « intégré » par les autres personnes ?

Non. ça n'est pas négatif, mais ça ne change pas. Tant qu'on ne te connaît pas, on te montre du doigt. Mais une fois qu'on sait qui tu es, c'est « Ah oui, c'est Monsieur Untel ». Je vais te donner un exemple que tu peux écrire dans ton mémoire : J'arrive à la banque, ici. C'était à un moment où les convoyeurs avaient fait grève et il y avait une pénurie d'argent. On pouvait donner une somme limitée par personne, pas plus. J'étais dans la file et l'employé m'a vu et m'a dit : « Monsieur Chahib, vous pouvez passer de l'autre côté ». Donc il devait m'ouvrir la porte, il m'a fait entrer dans un autre bureau spécial et on m'a dit : « Dites-nous combien il vous faut ». Parce que les employés de la banque connaissaient Monsieur Chahib. Mais j'aurais été dans une autre agence où on ne me connaît pas, et bien ça n'aurait pas été. Un autre exemple qui date de pas plus tard que la semaine passée : Mon dossier bancaire se trouve dans une agence à Seraing. Mais je n'y vais jamais car on ne me connaît pas là. Quand je vais là, quand je rentre, la femme qui est là : « C'est qui ça ? Qu'est-ce que vous voulez ? » Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas de connaissance. Mais si je vais à Liège, je sais que je vais rencontrer des gens que je connais et le dialogue passe plus facilement. Il y a des endroits encore où quand tu rentres, malgré mes 50 ans en Belgique, ma naturalisation, mon statut de pensionné - et ça n'est pas rien car ça veut dire que tu as travaillé dans ce pays ! – malgré cela on te regarde encore. Tu vois ?

Et à quoi est-ce dû selon vous ?

C'est dû au journalisme. Grâce aux journalistes et certaines couches politiques qui se nourrissent de cela. Imagine que maintenant je téléphone à une administration, n'importe laquelle, on dialogue, on va prononcer le nom de la personne qui est en face, et si la dame a vu le nom alors elle devient méfiante. Et une fois que le dialogue s'installe, si ça se passe bien, des mots valables et doux, alors petit à petit ça commence à s'adoucir, ça devient compréhensible, puis ça devient serviable, et puis ça devient aimable. Et puis on finit par le rire, « bonne journée ». Mais cela c'est avant de voir la personne. Mais s'il y a un rendez-vous après cela et qu'on voit la personne, alors les choses vont changer. Les mots n'agissent plus. Il y a un paradoxe entre la parole et le visuel, tu comprends ? Il ne faut pas qu'ils te voient. S'ils te voient ils changent d'avis car le préjugé est là.

Entretien 14 avec Adil Sali

(Le 18 novembre 2018, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 1h36

(Formules de politesse)

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[M.S.] C'est le 14^e témoignage. Pour commencer, pouvez-vous me donner votre nom et prénom ?

Adil Sali. Né le 5/03/58, à Casablanca donc.

Vous êtes né au Maroc alors.

Oui.

Et vous avez vécu à Casa ?

Jusqu'à ma troisième année primaire. On est resté à Casa. Maintenant on habite à Fès.

Pouvez-vous un peu me parler de votre enfance ? Que faisaient vos parents par exemple ?

Mon papa donc : fonctionnaire de police. Et maman, femme au foyer. Donc on est cinq garçons et deux filles.

Et plus généralement dans votre enfance, vous venez d'une classe moyenne, aisée ?

Classe moyenne, donc oui. Voilà, on avait tout ce qu'il fallait. J'ai eu une enfance vraiment heureuse, donc voilà. Famille nombreuse, on manquait de rien.

Vous avez fait vos secondaires jusque...

Jusqu'au baccalauréat. J'ai eu mon baccalauréat en sciences économiques en 1978. J'ai fait une année à l'université en sciences économiques. Malheureusement il y avait des grèves etc., donc c'était presque une année blanche. Donc ça veut dire que j'ai raté. Moi mon souhait à ce moment-là, c'était partir à l'étranger. Mon papa aurait aimé que je fasse l'académie de police, pour sortir comme officier de police. Moi j'aimais bien la musique, ma maman m'a acheté une guitare donc je jouais en cachette (une autre mentalité), et je voulais partir au Canada. J'avais rempli mon dossier, et puis à la dernière minute j'ai changé d'avis.

Pourquoi le Canada ?

Le Canada parce qu'ils avaient des sessions, donc au niveau musique. C'était fort en avance, il y avait pas beaucoup d'immigrés au Canada. Et c'est vrai que je me voyais plus musicien qu'autre chose. J'ai commencé à écrire un peu des paroles, en arabe, en français, en anglais... Donc vous voyez. Et on avait un groupe de musique au Maroc, donc voilà.

Et les raisons pour lesquelles vous vouliez partir, c'est des raisons professionnelles et artistiques ?

Il y a ça. Et alors au niveau des études... comme il y avait beaucoup de grèves, ça veut dire que le niveau commençait vraiment à baisser. Imaginons à l'unif, par exemple il y a un genre de grève, ou bien nous on refusait vraiment quelque chose, ben c'est parti pour quelques

semaines. Donc on avait pas assez de matière. Et je me voyais mal avec une licence en sciences économiques. Il y en a qui se sont accrochés, qui sont arrivés en 2^e, 3^e... Et c'est rare ceux (je parle de ceux qui étaient avec moi) qui ont eu vraiment leur licence en sciences économiques. Je parle uniquement des sciences économiques. Il y en a d'autres qui ont fait par exemple le droit en arabe, qui ont réussi. Et ça dépend. Mais c'est vrai qu'à l'époque, à l'époque de notre roi, on était mal vus, dans le sens... on va dire entre guillemets, on avait pas accès à certains livres etc., mais nous on cherchait pas la révolution ou quoi que ce soit. On voulait seulement avoir un diplôme.

Vous étiez dans les grèves aussi ?

Quand on faisait les grèves... [rires]

Il y a eu beaucoup de grèves dans les années 70 ?

Oui, pas mal quand même, oui. Etudiantes. Et nous on n'était pas contents par exemple des professeurs... Si je parle des secondaires, on avait beaucoup de professeurs français. Donc des professeurs, et au lieu de faire leur service militaire en France, ils venaient au Maroc et à la fin ils s'installent au Maroc. Et à un moment donné il y avait la pénurie de professeurs français ; on a eu des Roumains. Qui venaient (d'après ce que j'avais entendu) au Maroc, étudier le français trois ou six mois. La preuve... votre nom, votre prénom, mais ils étaient doués. Au niveau matière. Mais alors on devait apprendre des trucs par cœur, moi ça ne me convenait pas.

Ce climat-là créait un sentiment de révolte qui causait les grèves ?

Oui oui. On était trois amis, on étudiait tout le temps ensemble. Il y en a un, comme il avait raté la première année... Lui il avait choisi de suivre des cours pendant 2 ans pour travailler dans une poste. Il y avait beaucoup de possibilités. Le baccalauréat à l'époque, c'était quelque chose ! Franchement. Pourquoi je n'ai pas choisi par exemple... Donc voilà, la grève est l'ambiance. Il y a aussi la crainte par rapport à... si jamais il y a quelqu'un qui dénonce l'autre, ben il se fait arrêter... donc il y a eu pas mal de choses. On avait peur de ça.

C'est ça. Juste pour terminer là-dessus : c'était quelle organisation qui organisait les grèves ?

Parfois c'était des grèves sauvages, donc des gens qui se rassemblaient et « qu'est-ce qu'il se passe ? »

Ce n'était pas un syndicat des étudiants marocains...

Non non non...

Ce n'était pas quelque chose comme l'UNEM ?

Non non. Mais c'est vrai que parmi les étudiants il y avait on va dire des fortes têtes, qui se mettaient en mouvement pour ceci et cela etc. Et nous on suivait, on avait le réflexe. Mais on savait bien (c'est vrai qu'on était boursier et tout) que l'année, il y aura rien. Donc voilà, on racontait pas tout aux parents parce qu'on était allé à l'unif et on a pas suivi des cours, donc voilà.

Donc ce sont ces raisons qui vont ont poussé à partir au début au Canada. Et pourquoi vous avez changé d'avis ?

Parce que mon papa m'avait parlé de quelqu'un en France, à Tarbes. Vraiment près de la frontière espagnole. Pour l'inscription, et c'était l'IUT (Institut universitaire de technologie), il y en a beaucoup qui sont allés là-bas. En deux ans ils avaient un diplôme, donc ils venaient travailler chez Luminus par exemple. Où ils pouvaient pousser après, en rentrant au Maroc.

Et alors comme je n'ai pas passé tous les examens, je suis allé retirer mon baccalauréat (j'ai toujours l'original), et alors je suis parti et je suis arrivé à Tarbes pour voir la personne. Quand je suis allé m'inscrire à l'IUT, quand je suis arrivé, ils m'ont dit qu'il fallait vraiment...

Quand vous êtes parti vous êtes allé directement dans le sud de la France alors

C'est ça, donc juin 79 je suis arrivé. Ça c'est le baccalauréat, original.

En arrivant là, c'était trop tard parce qu'il fallait une préinscription. Le nombre d'étudiants était limité, donc j'aurais dû envoyer ma « candidature » (on peut dire ça comme ça) ou mon dossier au mois de juin.

Et donc ça n'a pas été accepté

Ça n'a pas été accepté, donc je suis allé en Hollande chez mon frère. On est toujours au mois de juin. Je me dis « je vais m'inscrire à l'unif », donc il fallait connaître le néerlandais (je ne connaissais pas le néerlandais) ou bien il fallait suivre en anglais. Mais en anglais c'est difficile, au Maroc c'était 5^e, 6^e, 7^e (c'est le bac), donc trois ans, je n'avais pas le niveau. Comme les Belges maintenant qui vont à Maastricht, faut avoir vraiment le niveau en anglais.

Et je me voyais... retourner au Maroc, et alors toujours (on est fin juin, donc ça a été vite), j'ai regardé mes affaires, j'ai commencé à rassembler, et puis je trouve dans mes papiers « Université de Liège, place du XX août ». Je me dis je vais tenter le coup. Je suis arrivé le 2 juillet 79 à Liège. Liège-Guillemins, l'ancienne gare. Je sors, il y avait un jeune, allez on va dire 18-25 ans, et un de plus de 40 ans. Je sors je vais vers la personne plus âgée, et je dis « voilà j'aimerais bien m'inscrire » (je ne parlais pas comme ça, mon français était vraiment hâché). La personne a pris le bus avec moi, on est allé à l'unif, et mon inscription s'est faite à midi moins dix. Le deux juillet.

Donc ça vous a marqué positivement ?

Oui oui. Même le... commence à me poser des questions, il me dit « ben voilà, il faut louer un kot étudiant ou bien une chambre », on est allés rue des Dominicains.

Avec la même personne ? Que vous avez croisée à la gare ?

Oui ! Comme ça, que je ne connaissais pas. C'est le destin ! Hamdoulillah comme on dit. Donc ce monsieur me dit « ben voilà, je vais vous accompagner ». On est allé au Centre J, maintenant c'est à Hazinelle, avant c'était rue des Dominicains). Je suis allé là. Des numéros, studios, ceci, une chambre, et il y avait... Comme on était trois amis au Maroc (il y a un qui était sur le chômage, l'autre voulait aussi venir), alors j'ai regardé et il y avait une chambre garnie 4000 francs (c'est 100 euros). Le gars me dit « voilà j'ai téléphoné, tout est arrangé ». Le même jour ! J'ai tout réglé, franchement le gars est resté avec moi. Maintenant si j'avais posé la question au jeune, qu'est-ce qu'il m'aurait dit « voilà il faut prendre un local... ». Mais donc voilà, mon destin. Donc j'ai tout réglé, j'ai contacté le propriétaire.

Tout dans la même journée ?

Même journée. Il y avait pas la crise, il y avait pas...

Oui, plus simple.

Donc j'ai terminé, je suis rentré en Hollande, j'ai travaillé aux mois de juillet et août. Je suis rentré au mois de septembre, j'avais ma chambre tout ça, je payais mon loyer. C'est mon frère qui a financé mes études. Et alors à ce moment-là j'ai inscrit mon copain, qui est venu plus tard. La première difficulté à l'unif, ça a été...

Attendez, avant de repartir directement sur ça, je voulais aussi vous poser des questions sur le trajet, sur votre parcours. Vous m'avez expliqué un petit peu, mais ce qui m'intéresserait aussi de connaître, ce sont les différentes étapes auxquelles vous avez été confronté au niveau administratif, au Maroc, pour partir en Belgique. Est-ce que c'était facile ? On vous a délivré directement un visa ?

Franchement, on n'a pas voulu me donner ça. Je me rappellerai toujours. Il y avait un genre de comptoir, je dis « voilà je voudrais retirer mon attestation », et ils ne voulaient pas ! Je dis « écoutez j'en ai marre, je veux plus rester ici, je ne veux pas me réinscrire », et eux « non non non ! » Je dis « regardez bien : je vais sauter, je vais rentrer, et je vais mon bac ». Alors il m'a donné mon bac [rires]. Donc quand je suis venu ici, c'est à dire en Belgique (puis je suis allé en Hollande), je n'avais pas rempli les papiers pour avoir la bourse d'étude. Donc c'est mon papa qui a fait le nécessaire...

Pour la bourse d'étude marocaine

Voilà, pour la bourse marocaine.

Qu'on vous versait tous les trois mois

Oui, on avait... par mois, 7000 francs (on va dire 175€).

Et du coup pour les transports, c'était facile de venir en Belgique ?

J'ai pris donc...

En fait d'abord peut-être en Espagne, enfin dans le sud de la France ?

Donc à l'époque on appelait ça l'interrail, qui était valable un mois pour voyager. Franchement je n'ai eu aucun problème, à l'époque il y avait pas beaucoup d'étudiants qui est sorti, il y avait pas beaucoup de gens donc...

Et vous n'avez pas rencontré de difficultés spécifiques sur le parcours ? Rien du tout ?

Franchement aucun problème non.

Le voyage vous a coûté cher ?

Non. Le prix franchement... je ne saurais pas dire exactement combien j'ai payé, je peux me renseigner sur internet le prix. Mais le trajet franchement, ce n'était pas vraiment trop trop cher.

A ce moment-là vous aviez un peu d'économies pour venir en Belgique ?

J'avais un peu de sous, mes parents m'ont donné des sous. C'est mon frère qui était en Hollande qui a financé mes études.

Ah oui

Donc lui est arrivé en 76.

Que faisait-il en Hollande ?

Lui travaillait dans un restaurant, chez cuisinier. Donc on travaillait en juillet-août, en Hollande. Je travaillais la journée, dans les serres (ce qui est fleur et tout ça). Et le soir quand mon frère avait besoin de moi pour faire la vaisselle, je travaillais dans le restaurant. Et tous les dimanches, j'allais nettoyer une boulangerie-pâtisserie. J'ai gagné pas mal ! ça veut dire que quand je suis arrivé ici au mois de septembre, j'avais de l'argent. Pour la parenthèse, ceux qui sont venus (pas vraiment avec moi mais qui sont venus ici en Belgique), ils n'ont reçu leur bourse qu'à partir du mois de janvier. Donc il y en a qui sont rentrés au Maroc parce qu'ils n'avaient pas les sous pour vivre. Et alors la preuve, j'ai payé le minerval, c'était 10 000

francs (on va dire 250€ à l'époque). Et alors je suis allé au consulat pour avoir d'autres papiers pour entrer à l'unif, on m'a remboursé les 10 000 francs. Donc c'est le consulat qui a payé à ma place. Donc financièrement, j'avais les sous...

Parce que vous avez travaillé. Et la bourse est donc arrivée en janvier aussi pour vous ?

Oui oui, c'est ça. Et alors en arrivant ici, je ne connaissais personne. Donc avant l'arrivée de mon ami Saïd je ne connaissais personne. J'ai atterri donc... J'ai habité... je ne sais pas si tu connais Liège, il y a la rue Léopold, quand tu arrives au feu rouge pour aller au pont des arches il y a une rue juste là. Rue De Gueldre, et puis la rue de la Madeleine.

Donc on avait une grande chambre.

C'était un kot alors ?

Oui un kot.

Pour vous et votre ami ?

C'était vraiment une maison étudiante. Au total on était 10. Il y avait un couple d'Allemands, un Belge qui venait d'Arlon, y avait 2 Marocains qui avaient une grande chambre... On était 10. Il y avait un ingénieur avec nous. Donc franchement... Au départ, je ne dirais pas qu'il y avait méfiance, mais chacun cuisine de son côté, jusqu'au moment où le couple allemand pour briser la glace laisse un papier « on va aller boire un verre ensemble », et on est allé à la Taverne berlinoise [rires].

Belle initiative des Allemands. Du coup il y avait de l'entente dans ce logement, et j'ai une dernière question par rapport à ça : quand vous êtes parti, est-ce que vous aviez envisagé un billet retour ? Dans votre tête, est-ce que vous vous disiez « je vais revenir au Maroc » ?

Puisque j'avais l'interrail, imaginons je n'avais pas cette adresse ici en Belgique, comme l'interrail... On va dire, imaginons j'ai quitté le Maroc le 20 juin (je me rappelle pas exactement les dates), puisque je suis arrivé ici le 2 juillet. Donc le 20 juin jusqu'au 2 juillet, mon billet est toujours valable. Donc s'il n'y avait pas ça, j'allais pas commencer à travailler... J'allais retourner au Maroc.

Et plus généralement, est-ce que par exemple vous vous êtes dit « je vais travailler quelques années et puis revenir », ou bien « je vais voir » ?

Rester ici, à ce moment-là je ne voyais pas non... Maintenant, pourquoi... C'est vrai que j'aurais pu suivre l'académie de police, devenir officier, sortir avec le diplôme plus tard divisionnaire. Donc c'est-à-dire : mon papa va travailler pour moi [rires]. Mais à ce moment-là on parlait de beaucoup de choses, il y a la police, la DST (Direction Générale de la Surveillance du Territoire au Maroc). (Donc ça veut dire on est tout le temps surveillé). Mais moi ce qui me faisait peur... Comment on appelle, en arabe on dit « dorm » donc ça veut dire, c'est comme quand on veut accuser quelqu'un, on va l'attraper et lui dire « hop, tu vas en prison ». C'est-à-dire sans... comment dirais-je...

Sans présomption d'innocence

C'est ça. Moi ça me faisait peur. Ou bien travailler avec des gens qui sont pas motivés. Donc moi mon papa a toujours été respectueux de la loi etc. Mais j'avais peur de ça, de travailler avec des gens... comme ici on entend que telle personne... donc voilà.

Ok. Et du coup sur ce logement-là, votre premier logement à Liège, est-ce que vous pourriez un peu le décrire ? Est-ce que c'était vaste, grand, petit...

Donc nous on était au rez-de-chaussée. Il y a deux chambres, deux salles de bain, deux étages. Oui c'était quand même assez spacieux. Franchement la preuve, notre chambre était plus grande. On avait la table et tout etc. Franchement une grande chambre, pour 100€ à l'époque (4000 francs) c'était énorme quand même. Franchement on avait tout.

C'est ça. Et du coup c'était une colloc' avec plusieurs... Les relations avec les autres marocains comment ça se déroulait ? Ça se passait bien ?

Moi avec mon copain à la fin on ne s'entendait pas très très bien. Parce qu'il ne voulait pas aller à l'unif, il ne voulait pas étudier, il a commencé à boire. Et moi son papa m'a jamais laissé de consigne (je n'ai jamais rencontré son papa), mais ce que j'ai entendu c'est que comme je l'ai fait venir, je suis responsable de ce garçon-là. Moi je dis « je n'ai jamais dit ça, pourquoi je dois avoir cette responsabilité-là ? » Mais moi il me faisait peur dans le sens...

Et il vous avait accompagné dès le début, lui ?

Oui.

Ah donc il est parti en même temps que vous ?

Non non, moi je suis arrivé le premier. Je l'ai inscrit, je lui ai envoyé l'attestation d'inscription, comme ça il avait son passeport etc et il est venu plus tard. Donc et alors comme il ne voulait pas aller à l'unif etc pour étudier c'était pas évident. Et je me suis rendu compte, donc moi j'aimais bien de me réveiller le matin, j'étudiais tard et je me réveillais très tôt le matin. C'est comme par exemple je vais lire 2-3 pages, le matin je me lève ça reste dans la tête. Je prenais toujours de l'avance ; quand j'arrive, le prof va dire quelque chose, je complète. Mais c'est moi qui achetais le pain... A un moment je me suis rendu compte qu'il ne mettait pas l'argent ! Parce qu'on était étudiants on avait rien. Et lui son papa travaillait en France, il avait quand même plus que moi. Il était vraiment avare on va dire. Et un jour je lui dis « écoute Saïd, ça ne va pas, c'est toujours moi, tu te lèves jamais etc ». Puis il y a les malentendus, puis on se parlait plus. Et à un moment donné je mets un papier : « à la fin du mois, ou tu quittes la chambre ou je quitte la chambre ». Donc j'ai quitté cette chambre-là pour aller dans une autre plus petite [rires], dans le même immeuble. Et alors son cousin est arrivé, il s'appelait Aziz que j'ai connu aussi au Maroc. Alors l'influence... Tous les deux buvaient etc, moi à ce moment-là c'était fini. Donc la relation était finie. A ce moment j'ai commencé à étudier, donc voilà.

Et les deux autres Marocains qui étaient dans l'immeuble, ça se passait bien avec eux ?

Ils n'ont pas réussi et ils sont rentrés au Maroc. On s'entendait très très bien. Mais je ne connaissais pas bien... Entre guillemets imaginons je vais rencontrer la personne la première fois, si la personne me pose des questions on va dire vraiment délicates je pose des questions. Si la personne répond pas, j'arrête. Et je ne creuse pas etc, il y a des gens qui sont trop curieux. Franchement ils disaient rien tout ça, « bonjour ça va », parfois on mangeait ensemble. Ca se limitait à ça.

Et les relations avec vos voisins, avec votre entourage dans le quartier ? Avec les Belges qui vivent ici et de manière générale ?

Franchement les trois premiers mois, en dehors de ma chambre d'étudiant, c'était soit l'unif (on avait cours de math au Val-Benoît, il y avait...), je ne sortais pas. Moi c'était étudier, sinon je ne sortais pas. Mais les gens qui habitaient avec nous dans l'immeuble, c'était des gens, je me rappelle de Brigitte, j'ai toujours son livre de musique : « ah tu fais de la musique Mustafa ! » « oui oui », elle m'a apporté un... Il y a une autre, Chantal, elle m'a apporté une guitare et « ah puisque tu fais de la musique, pourquoi tu ne t'inscris pas à l'académie de

musique » ? Et c'est comme ça que c'est parti. Il y avait les ingénieurs quand on avait besoin de quelque chose... franchement il y avait une bonne entente.

Comment étaient vos relations avec les commerces de proximité, avec la police de quartier ?

Il y avait eu l'agent de quartier qui passait une ou deux fois pour vérifier notre domicile ou carte d'identité. Autrement on n'achetait pas dans les petits commerces, on allait à Sarma, l'ancien GB (maintenant Carrefour). Le budget était limité. Maintenant, il y avait pas la crise comme maintenant, ça m'est arrivé de travailler rue Hors château dans une station essence, maintenant ça n'existe plus. J'ai travaillé aussi dans... c'était un banquet, on a commencé à 9h du matin la vaisselle, jusqu'au lendemain 2h du matin on n'avait pas terminé. Le traiteur franchement... Pour cette journée-là, j'ai gagné 4000 francs, c'était énorme pour une journée.

Oui c'était plus facile de trouver de l'argent ?

Franchement oui. On allait dans un restaurant, « voilà si vous avez besoin de quelqu'un le week-end, ok ça va », on n'avait pas de gsm, dont c'était « passez le vendredi soir, s'il y a quelque chose... ». Maintenant y'a la crise c'est difficile. Financièrement je n'ai pas souffert. Là où j'ai vraiment souffert, au Maroc on nous a appris à apprendre par cœur. Et quand je suis arrivé ici à l'unif, que j'ai vu des syllabus comme ça, je me suis dit « ça rentrera jamais dans ma tête » des gros bazars comme ça. Maths on était un peu en retard par rapport à la trigonométrie etc. etc. Donc j'ai eu difficile difficile, j'ai raté ! Donc voilà... La plupart, on va dire... je ne peux pas dire un pourcentage au niveau statistique, mais il y en a beaucoup qui ont raté en arrivant ici. Ils ont souffert par rapport au niveau de logement, par rapport...

Les installations, le travail...

Il y a un garçon qui travaillait à Seraing, il faisait un truc technique. La bourse qu'il touchait, il l'envoyait à ses parents. Il arrive ici, et il rentrait au Maroc. Il y en a qui étaient courageux... Donc il y a un gars qui a terminé. Il avait une petite fiancée ici, il est rentré au Maroc. Je crois qu'il n'a pas trouvé de travail, il est revenu ici, il s'est marié avec cette fille-là qui tenait donc un café. Donc chacun... [rires] Voilà voilà.

Du coup on va venir maintenant plus sur le parcours scolaire, les études et aborder ce point-là. Les études que vous avez faites au départ, ici à Liège, c'était ?

Sciences économiques.

Quand vous avez échoué, vous avez continué, vous avez terminé ces études ?

Non je n'ai pas terminé. Donc entretemps, comme on dit j'étais jeune, je me suis marié. Donc à l'époque travaillait, comme moi je ne travaillais pas...

C'était en quelle année ?

En 1981.

Donc directement deux ans après être arrivé

Oui, oui. Voilà. Ce qui fait qu'à ce moment-là j'ai eu droit au permis de travail A. Donc j'ai cherché du travail, c'est vrai que c'était pas facile. Six mois après, j'ai reçu un document de l'ONEM, comme quoi il n'y a pas de convention entre le Maroc et la Belgique. Donc je n'ai pas droit aux allocations de chômage. Donc comme j'allais à l'ONEM, il y a toujours un gars (ça je n'oublierai jamais) « ah il faut chercher de votre côté, il faut chercher de votre côté ! ». Et donc je rentrais dans un magasin, « voilà je cherche... » et « vous voulez bien me donner une attestation ? ». Je suis allé même à Droixhe, à l'abattoir. Le sang que j'ai vu... Et alors

chaque fois moi toutes les semaines je revenais, je tombais presque sur la même personne : « je cherche de mon côté ». Jusqu'au jour où...

Et dans ce processus de recherche d'emploi, est-ce que vous sentiez qu'il y avait des réticences par rapport à vous spécifiquement, ou c'est parce que vous n'aviez pas assez d'expérience ?

Donc en dehors... je n'avais pas de diplôme à ce moment-là, le baccalauréat était considéré comme les études secondaires supérieures. Maintenant moi c'est vrai que je cherchais « employé » quand j'avais rempli les papiers. Et alors à un moment j'ai... donc c'est vrai qu'on s'est fait avoir. Il y avait un gars qui avait écrit une annonce dans le journal « si vous cherchez du boulot... » et on va chercher. Mais lui il allait chercher des annonces partout et il nous les envoyait. C'était la société Colgate-Palmolive et on a passé des tests et tout ça, et souvent je recevais « désolé ceci vous n'avez pas le profil ». Jusqu'au jour... parce qu'on avait la carte d'identité trois volets et ça jouait à un moment donné.

C'est quoi cette carte d'identité ?

C'était la carte d'étranger à ce moment-là, avec trois volets. Quand on posait par exemple... Déjà « vous vous présentez » - « Benjida Mustapha », c'est déjà à consonance... Alors c'était un vendredi, le 16 avril 81, j'oublierai jamais ça m'a marqué. Je vais imiter, je vais faire la même chose, j'arrive, le couloir était vraiment plein ce jour-là (je suis quelqu'un de timide mais ce jour-là...). « Quelqu'un est le n°37 ? », personne, j'avance. C'était gênant. Je regarde et je vois là où je devais me présenter, je me dis que je vais tomber sur le même gars (ce jour-là c'était en forme, un vendredi). « Bonjour bonjour, ah on s'est vu... ! », il me prenait de haut. Moi franchement je suis quelqu'un de respectueux, mais quand ça commence à monter j'essaie de faire descendre la... Je dis « écoutez, donc je cherche employé, ouvrier ou n'importe quoi, je ne sortirai pas d'ici... vous m'avez toujours demandé ceci et cela, des papiers etc. ». Il me regarde, premier, deuxième, troisième tiroir... il tire, « veilleur de nuit ça vous intéresse ? », je dis « je prends ! » C'était un contrat d'éducateur de nuit.

« Alors ce qui fait... » qu'il dit « c'est un contrat de remplacement » – « je prends ! ». « C'est jusqu'à la fin du mois... » - « je prends ! ». Donc j'ai commencé le vendredi. Il me donne le papier, je téléphone avant midi, je me suis présenté... J'avais des cheveux comme ça [montrant sa carte de donneur de sang], maintenant je n'ai plus de cheveux [rires]. Mais j'avais des longs cheveux, je suis allé chez un coiffeur italien je lui dis « coupe, je dois me présenter... », j'arrive même avec un costume-cravate, je sonne, c'était à la maison rose à Bressoux. Donc il y a le foyer pour jeunes travailleurs (jusqu'à 21 ans la majorité) et il y avait les autres (15 ans). Educateur, ils disaient rien, éducateur de nuit mais qui je vais éduquer ? La femme me reçoit, elle dit « y'a ça ça ça ça ». Moi chaque fois on me demande... Je sors ma carte d'identité, je la dépose, elle me dit « vous commencez demain ». J'ai démarré par un weekend. Et à l'époque les jeunes travailleurs, entre guillemets, c'était des jeunes inadaptés. Il y avait des délinquants. Donc c'était des jeunes placés par le juge, c'était la loi du 8 avril 65. C'était le juge compétent. Et alors la nuit commençait le vendredi à samedi et samedi à dimanche, de 23h à 9h du matin. Des nuits éveillées

Donc c'était vraiment des horaires de nuit

Donc je suis rentré dans le métier comme ça, je l'ai pas choisi. Première nuit...

C'est vraiment votre première expérience professionnelle ?

Première. Donc j'ai un contrat de remplacement (voilà ma première fiche de paye). J'avais gagné du 17 au 30 avril, 338,523€.

La première fiche de paye.

Vous gardez tout, c'est impressionnant

Je suis conservateur [rire]. Donc là j'étais éducateur classe B. Alors ça c'est avril, voilà un mois complet. Et à l'époque, c'est l'Abbé Guérras qui s'occupait de ça, on avait toujours une avance le 15 du mois. Et puis à la fin. Donc là le mois, j'ai gagné 621,18€. C'est pas beaucoup !

Pour l'époque, c'était quand même bien ?

Ça a changé quand je suis devenu classe A.

Donc vous avez commencé classe B, vous êtes resté combien de temps là ?

Donc c'était mon contrat de remplacement. A la fin du mois, j'ai vu la directrice du côté des petits, et l'autre maison il y a un directeur. Avant la fin du mois... je remplaçais un chinois, Chang, et on me dit « voilà il a prolongé, si ça vous intéresse... » - « je prends ! ». Tant que la personne était malade, je continue. Mon patron à l'époque c'est l'abbé Gerratz, Emile Gerratz. Qui est décédé maintenant. Qui était l'ami de l'abbé Pierre en France.

Et il avait la même vision ?

Donc là on peut parler de la création de la maison heureuse. Il y a la maison mère, et maintenant il y a 17 maisons. Après 6 mois, je fais quelque chose que... C'est vrai j'avais un salaire, mon travail je le faisais convenablement, mais c'était pas ça que je cherchais. C'est ça qu'on dit, aimer ce qu'on fait ou bien faire ce qu'on aime, c'est différent. Après 6 mois je suis allé trouver l'abbé: « je vais être honnête avec vous, maintenant ça fait 6 mois que je travaille pour vous, j'ai droit au chômage, je ne crois pas que je vais continuer ». Avec un calme olympien et une sagesse : « Mustapha, c'est toi qui dois prendre la décision ». Vraiment... j'avais un chef éducateur, son papa est algérien et sa maman belge, (entretemps je faisais de la musique, ça on peut en parler), « Mustapha pourquoi tu vas pas suivre des cours », je dis « écoute Patrick, laisse-moi tranquille ». Donc moi je travaillais la nuit, et au lieu de 40h, le patron était large avec nous on travaillait 32h. Mais si l'un tombe malade on doit le remplacer ; donc ce qui fait que parfois, je travaillais le week-end... de samedi à dimanche et de dimanche à lundi, donc j'avais congé de lundi à mardi, puis je recommençais le mercredi, c'était uniquement les nuits, mais on rentrait avec des yeux comme ça !

Vous avez fait que le travail de nuit pendant 6 mois ?

Au début oui. Pour finir, j'ai fait 7 ans et 4 mois uniquement la nuit. Et ça m'a permis de réaliser beaucoup de choses, je peux parler de mes diplômes après etc. La différence quand j'ai terminé mes études d'éducateur, donc avec l'attestation de réussite, je l'ai rentrée, mais à l'époque beaucoup de directeurs l'acceptaient pas. Imaginons, tu as le diplôme A1, mais si on t'engage comme classe 1 il y avait pas assez de sous au niveau de la masse salariale. Moi je...

Et c'est pendant la nuit que vous avez passé votre diplôme classe A en fait c'est ça ?

Donc j'allais une fois par semaine en promotion sociale. J'allais tous les lundis.

Des cours du soir ?

Non cours de jour. Moi je faisais la nuit, donc je pouvais me le permettre. Et l'avantage, pendant 3 ans, j'avais droit à 240h/an. Ce qui fait que je prenais le mois de décembre 120h, et tout le mois de juin. Donc au niveau subsides on me remplaçait facilement, pas de souci ; ça m'a permis de préparer mes examens et tout. Sans parler de mes congés. Quand j'ai eu mon diplôme après 3 ans, toujours en promotion sociale, je donne ça à la cheffe de personnel : « est-ce que monsieur l'abbé est d'accord ? », je dis « oui il est d'accord ». Au mois de juin, déjà l'augmentation. Alors le salaire, il a... Donc voilà, j'ai continué à travailler de nuit, toujours au même endroit, jusqu'au jour où mon directeur (plus tard dans l'année) me dit

« écoute Mustapha, ça t'intéresse de travailler avec nous le jour ? » - « Pourquoi pas », alors j'ai changé, et j'ai commencé à travailler de jour. Ce qui fait qu'il y a eu un changement. On va dire un équilibre par rapport à la vie professionnelle et privée. Voilà voilà.

Du coup c'est quand même un emploi stable et assuré tout le temps. Et vous avez continué cet emploi, c'est en 80 que vous avez commencé là ?

J'ai commencé en 81.

Jusque ?

Donc j'ai commencé... Pour les dates je t'enverrai les mails. J'ai travaillé comme éducateur classe A, plus tard on a fait appel à moi, la maison heureuse à Bressoux (c'est la maison mère). J'ai un ami Jean-Pierre qui était directeur de la maison blanche à Esneux, et il me dit « écoute Mustapha, tu vas devenir directeur à la maison blanche à Esneux ». Il est venu ici, je m'en rappelle, et moi « écoute Jean-Pierre, je me sens bien moi, éducateur, laisse-moi tranquille ! » - « Non non non, mais il faut pas le dire. » Donc pendant deux ans je peux rien dire. Pendant l'été, il y a un collègue à moi algérien, je lui dis, mon directeur était au courant, mon chef éducateur et le reste de l'équipe pas au courant. Mais je continue à travailler. Même pas trois mois, il me dit « écoute ça presse », parce que le directeur de la maison blanche est devenu notre patron, il remplaçait l'abbé. Et alors moi je devais aller à la maison blanche comme chef éducateur, comme ça le directeur va me former. Alors j'ai atterri à la maison blanche en 93, comme chef éducateur puis directeur. Mais mon rôle n'était pas clair. On s'adressait à moi en tant que chef éducateur, mais « il faut faire attention, c'est le futur directeur ». Donc je travaillais avec une équipe où il y avait quand même méfiance. Maintenant quand on atterrit dans une équipe où il y a des gens qui ont 15 ans, 20 ans d'ancienneté, on est mal vu : pourquoi on n'a pas pris quelqu'un de l'intérieur ? La preuve il y a un gars, un éducateur qui n'a jamais voulu suivre des cours pour devenir éducateur classe A, il me dit « écoute Mustapha, moi je ne travaillerai jamais avec toi comme directeur ». Je dis « écoute il y a pas de souci », et quand je suis devenu directeur, il est venu me supplier. Parce qu'il habite tout près de la maison blanche. La maison blanche, c'était 21 garçons et filles. Il prenait en charge...

De quel âge à quel âge ?

De 0 à 18 ans. Et on pouvait les mettre à partir de 17 ans en appartement supervisé. C'était le projet.

C'était des jeunes en difficulté

A la maison blanche on avait beaucoup de filles, et à l'époque on parlait plus d'attouchements, de maltraitance. Et parfois d'abandon. Et on avait un gamin parfois, on voit ça dans des films basés sur des faits réels : il y a un gars que des parents enfermaient dans une garde-robe. Je l'ai pas connu quand je suis arrivé mais il paraîtrait qu'il est arrivé comme ça, parce que la garde-robe était petite ! Donc maintenant, toi tu vas dénoncer ton voisin, si tu n'as pas une preuve tu vas avoir des ennuis. Donc il faut avoir une preuve. Et c'était un garçon qui a fort évolué, on peut parler de cas particulier.

Ça a été jusque les années 2000, jusqu'à ce que vous preniez votre retraite ?

Donc nous, je n'ai pas encore pris ma pension...

Ah vous travaillez toujours ?

Comme ça je vais expliquer. De la maison blanche, 93-95 donc chef éducateur, 95-97 directeur de la maison blanche et puis on a fait appel à moi pour ouvrir une nouvelle institution en tant que directeur donc ça ... si je te trouve un exemplaire du projet, je te le

donnerai et tu pourras regarder ça de près ... j'ai fait venir un assistant social parce que moi ... on crée le projet et on m'a dit d'aller dans une autre maison ici à la Guitoune à Montegnée, pour devenir directeur d'une maison de 15. Là on avait tout tout tout mais on avait pas la signature de la ministre parce qu'à ce moment-là .. on va dire ça comme ça .. un enfant maltraité qui se retrouve à l'hôpital, on va dire à l'époque, en franc belge, 10000 francs, 250 euros, un enfant maltraité qui quitte par exemple là et qui se retrouve dans un centre d'accueil comme ici, ça coûte moins cher, un enfant placé chez moi, c'est encore moins cher mais l'enfant reste dans le milieu familial, on ne paie pas les salaires, c'est-à-dire que les parents ont droit à beaucoup de choses, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas d'hébergement mais on peut donner un coup de main à la famille donc on peut travailler avec les familles et à l'époque quand moi j'ai créé ce projet avec l'assistant social, je l'ai appelé le Prao, ça veut dire quoi le Prao, c'est moi qui ai trouvé le nom, c'est un bateau, un balancier, qui navigue dans les deux sens, ça veut dire que on va prendre un jeune, on va l'embarquer avec nous, ça veut dire qu'il va y avoir un travail à faire et avec ce travail, ça veut dire, la réinsertion dans le milieu familial.

Mais comme la ministre, elle voulait faire des économies, donc on a pas eu la signature donc le projet n'est pas passé. Moi j'ai quitté pour devenir directeur ici à la Guitoune, l'assistant est retourné dans une maison comme assistant social et alors l'abbé Gerrartz est décédé, on a eu un patron, Decote, millionnaire, c'est lui qui a des actions Total et tout ça, on s'entendait très bien avec lui. Alors il y a un abbé qui, son rêve, c'était de devenir patron de la maison heureuse, entre temps, celui qui était mort, mon ami à l'époque Jean-Pierre, lui patron de la maison Blanche et on avait un abbé qui n'aimait pas qu'on brille devant lui, il connaissait rien au niveau du travail de l'aide à la jeunesse etcetera, etcetera, ce qui fait qu'on a appris qu'il fraudait, ce qui fait qu'on a su qu'il avait une petite amie, alors comme ça, il y a eu des fuites au niveau comptabilité.

Les gens donnent, il y a des donateurs, donc par exemple c'est comme si tu dis, tu as de l'argent, tu as des enfants, tu es à l'aise, je vais aider les autres, il y avait beaucoup de donateurs, beaucoup de sous, ce qui fait, il a viré Jean-Pierre, qui était vraiment notre patron, c'est lui qui devient patron, il fait venir sa copine, qui n'a pas travaillé, qui ne travaille pas, mais qui avait un salaire, c'était pas normal, entre guillemets, il va avec des gens à Lourdes et il prend une chambre avec sa copine, alors ce qui fait qu'on a décidé, on était 17 directeurs, on a décidé de l'attaquer, ça a commencé comme ça, presque que chaque fois que quelqu'un parlait, toi tu la fermes, etcetera, etcetera.

Alors quand mon ami Jean-Pierre Vandebosh parce que j'étais le parrain de sa fille a été viré donc c'est le gars qui boit une tasse de café, à 10h une tasse de café, c'est tout le monde, donc il fait l'organisation, à midi, « Monsieur Vandebosh, vous voulez bien venir », il s'amène, « vous voulez bien mettre vos clés de la voiture, vos clés ceci, déposez ceci ». Virer sur le champ, donc un patron peut virer -, on peut virer

Donc c'est une institution ... c'était quand même lié au public ?

Non c'est secteur privé

Une ASBL en tant que tel, je n'avais pas compris. Et à la base, le projet vient du premier Abbé dont on a parlé ?

Oui l'initial, de la maison heureuse, si tu veux, je peux parler ...

On en reviendra à ça après donc pour bien comprendre ... pour en venir à la fin ...

Donc l'idée c'est que le directeur, je vais vite résumer ça, à partir du moment où il a pris une décision, il va contre l'abbé, c'est pas normal, donc on vire un ami à moi donc il y a une

injustice, donc on était en réunion, je m'adresse à l'abbé gentiment « Monsieur l'abbé, pouvez-vous me dire les raisons, pour lesquelles vous avez licencié Monsieur .. » il m'a regardé vraiment méchamment, ils ont été épluché son gsm, on lui a dit qu'il avait une relation avec la directrice ceci, cela fin des trucs c'est pas vrai, je dis « c'est pas possible parce que je connais ... » bon il m'a regardé méchamment et alors il y a un autre directeur que je défendais aussi parce que j'avais entendu des histoires qu'ils allaient le saquer et alors je l'ai appelé, on s'est réunis pour l'aider etcetera .. qui a parlé .. ce qui fait que l'abbé se lève, il le regarde « je ne veux plus vous voir, puis il part. Il a commencé à nous ignorer, il a fait venir quelqu'un, un médiateur, un ancien directeur, alors nous on a rigolé « Tu ne vas rien changer » alors nous on a décidé : tribunal. On a eu des fuites au niveau de la comptabilité, au niveau de la fraude malheureusement c'est après qu'on s'en est rendu compte, donc on se réunissait dans la clandestinité, on était 17 mais malheureusement il y a en a un qui a été trouvé l'abbé pour lui dire ce qu'on préparait, on a choisi 4 directeurs, c'est que eux qui allaient au tribunal mais on ne s'est pas rendu compte au moment même qu'il y avait des fuites parce que c'est pas normal, le gars qui parle bien, qui a écrit des livres et tout ça .. quand on a payé l'expert-comptable c'était 100 euros l'heure, voilà la fraude, la fraude elle est là, une opération qui cache, une opération qui cache ... alors nous on a demandé à l'abbé « est ce qu'on est personnel de direction ou est ce qu'on est cadre et on avait pas droit aux syndicats, les éducateurs ils ont droit aux syndicats, nous .. Quand l'abbé a fait ça .. il est malin .. la maison heureuse, maisons des enfants, il y a les subsides qu'on reçoit et il y a beaucoup de donateurs, des millions d'euros. L'abbé son rêve c'était les maisons de repos pour avoir plus de pognons, il a changé le statut de la maison heureuse pour que l'argent sort de la maison, les maisons d'enfants pour aller dans les maisons de repos, là on ne savait pas le coincer puisqu'il y avait des fuites donc il a préparé .. alors on a perdu le procès

Donc c'était en quelle année ça ?

Donc les ennuis ont commencé en 2009

Alors c'est récent tout ça ...

Oui oui alors ce qui fait que ..

Alors pour le moment vous êtes toujours directeur ?

J'arrive ... je vais terminer, 2009 les ennuis ... on perd au tribunal, la maison heureuse garçon était là, la maison heureuse fille était là ... on commence à saquer, dès qu'on voit une directrice on la saque : préavis. On lui a proposé des trucs.. deuxième Chantal .. TAC et voilà mon tour est arrivé, comment l'abbé a fait avec moi donc il m'a proposé une maison à Namur mais j'ai dit « mais je me sens bien là, pourquoi je voudrais aller là » et puis il fait appel à moi « comme tu as travaillé à la maison heureuse à Bressoux .. il y a un problème, tu vas aller.. » mais en fait comme on dit, retenez bien ça, « un malin, malin et demi ».

Donc lui il préparait son coup mais il ne savait pas que moi aussi je préparais avec mes avocats donc eux c'était dans le sens « je change de contrat, pour pouvoir me licencier rapidos, période d'essai » alors comme j'ai refusé, il y a eu pas mal de choses, comme l'abbé j'ai parlé avec lui pas mal de fois, alors je dis « monsieur l'abbé » par téléphone, on se limite à ça, parce qu'il ne voulait pas nous voir « Mustapha, si tu étais seulement intelligent », je dis « monsieur l'abbé, je suis intelligent » et puis ils ont fouillé, ils n'ont rien trouvé et puis mon chef éducateur est parti, on m'a mis une chef éducatrice. Précision : « descend Mustapha, trouve quelque chose », tu vas me dire : « comment le je sais ? » parce que à un moment donné, oblige de faire des supervisions, le superviseur arrive, je dis « écoutez, je ne parlerai pas, il me faut l'abbé ici et on parle direct » parce que j'avais deux délégués syndicaux plus la personne confiance de l'abbé celle qui s'occupe des affaire d'harcèlement. C'était vraiment

un gros Bazard donc les deux collègues ont été saqués, j'ai retenu la leçon, comment il faut faire.

Donc la patronne qui est la petite amie de l'abbé quelque part elle rigole, si tu ne fais pas attention tu crois qu'elle se moque de toi mais elle est comme ça. L'abbé n'est pas venu, c'est quelqu'un d'autre qui est venu pour la supervision et la fille chef éducatrice qui regarde le gars qui fait partie du conseil d'administration, je n'ai pas besoin de dire son nom, parce que c'est un brave garçon « ne me demandez pas de faire tout pour licencier Mustapha : texto » donc sa mission « descendre Mustapha » donc il avait les clés de tout, normalement il n'a pas les clés des armoires surtout le dossier du personnel, imaginons quelqu'un qui est malade, qui a telle ou telle maladie, ben on ne peut pas, il avait le numéro du futur patron, nous on ne l'avait pas.

Pour finir, il y a tellement eu d'histoires, j'ai appris que les éducateurs mettaient les enfants au lit vers 20h, normalement les grands vont dormir vers 22h et ils picolent. Et pendant les vacances ... C'est ça la goutte qui a fait déborder le vase. J'ai loué une villa à la mer, j'ai envoyé les 15 enfants et les éducateurs, ils se sont réunis là-bas, ils ont tous commencé à boire mais il y avait une gamine, elle a vécu ça dans sa famille, elle avait ses parents qui buvaient, donc elle a vu les éducateurs dans un état, quand j'ai dénoncé ça .. c'est ça le truc, soit je ne dénonce pas, je reste comme ça il n'y a pas de souci, soit je dénonce et il va y avoir des problèmes, tu ne dénonces pas et il y a un souci, on va dire « Monsieur le directeur il est au courant ». Moi je suis allé le voir, j'ai fait appel à l'inspectrice pédagogique, j'ai écrit au ministère, franchement, comme l'abbé ne voulait rien faire.

Donc mon tour est arrivé, voilà Mustapha, tu ne peux pas assister aux réunions, Mustapha tu ne peux pas faire ceci, Mustapha tu ne peux pas faire cela et une fois la patronne elle s'amène .. il y a la chef éducatrice qui m'a dit des choses et t'a appelé la patronne .. et ça va être terminé .. je dis « Miryam tu veux bien .. tu as dit ceci ? » « non je n'ai pas dit cela » donc ce qu'elle m'a raconté ... elle devient l'alliée de la patronne puis la patronne qui me regarde « monsieur Benjida, j'aimerais bien savoir ce que vous faites ici » moi il ne faut pas me dire deux fois .. puis elle a rigolé, je la regarde et puis je lui dis « Mademoiselle, non je l'ai appelé Madame Marchal .. moi je ne fais rien ». J'ai commencé à dessiner. J'ai toujours un bic à 4 couleurs mais ce jour-là il n'y a que le noir, elle voyait que c'était noir. Deuxième question : « Monsieur Benjida, tout ce que je vous demande : qu'est-ce que vous faites ici ? » « Moi je ne fais rien » « Oui tout ce qui a été fait ... monsieur Benjida parle de consommation et tout ça mais c'est l'apéritif ». Elle s'adresse aux éducateurs et tout ça : « oui voilà quand j'ai écrit à Monsieur Benjida, il ne répond même pas, c'est l'avocat qui répond au courrier ». Moi je dessine, je ne voulais pas, il y a un délégué syndical, Patrick il dit « Mustapha tu dois savoir .. nana .. » « Patrick, tu étais là à la mer ? non alors tais-toi » .. alors l'ambiance... les femmes ont commencé à pleurer ... un directeur qui parle à sa patronne comme ça .. troisième question « Monsieur Benjida, je voudrais savoir ce que vous faites ici ? » (il imite une voie de femme). On était Lundi. « Mademoiselle Marchal, on se voit jeudi ? » j'ai toujours mon sourire,.. elle est partie donc les autres .. je ne vous raconte pas l'ambiance, comment on a terminé la réunion et là pour arriver à ce stade-là, j'avais un superviseur, je payais fin c'est la maison qui paie, 65 euros l'heure, le gars qui m'a motivé « j'aurai pu insulter la patronne, lui manquer de respect devant témoin, c'était fini ».

Mon avocat me dit « Monsieur Benjida, il y a trois choses, soit on va vous licencier on va payer vos indemnités, vous n'allez pas prester votre préavis soit on va vous licencier vous allez prestervotre préavis soit on va pousser à la démission ». Alors ils ont commencé le harcèlement, comme ils ont fait avec les deux autres, moi j'étais à l'aise, j'avais mal au ventre mais j'allais travailler. Le 11 janvier 2011, réunion avec la patronne, voilà j'arrive à la fin mais pas la maison heureuse le siège, mais un autre local, elle avait préparé le dossier : « Voilà

Monsieur Benjima, je ne comprends pas, votre comptabilité est claire, il n'y a rien, les autorités mandantes, c'est-à-dire le tribunal, le SAJ, service d'aide à la jeunesse, SPJ, service de protection judiciaire, donc ceux qui placent les jeunes chez moi, il n'y a pas de problème. Par rapport à ceci, il n'y a pas de problème, je ne comprends pas, les rapports de l'inspectrice c'est nickel ». Elle voulait me proposer autre chose. Mais pourquoi je dois quitter, je me sens bien là. Alors je la laissais parler et tout ça, elle avait tout préparé. Donc on était à deux, tu arrives dans un endroit, tu ne sais pas si tu es filmé, si on t'enregistre, il n'y a rien, il faut rester, donc je suis face à la patronne. Je lui dis « moi je ne suis pas d'accord, je suis content là où je suis et je ne vois pas pourquoi .. ». C'était toujours avec l'idée de changer de contrat, quitter, changer, licencier. Je dis « écoutez mademoiselle Marchal, on ne va pas tourner autour du pot, j'étais général, pourquoi je dois devenir 2^{ème} classe, si on doit venir vers le préavis, on va vers le préavis, moi je m'arrêtera comme ça ». « Voilà ce que je vous propose donc 18 mois d'indemnités, si vous acceptez, ou bien vous restez chez vous pendant 6 mois, on paie le salaire, vous revenez, vous travaillez une période, on paie. Après vous rentrez chez vous. » Et je dis « pendant la période des 6 mois où je suis chez moi, s'il y a un problème à la maison Guitoune ». La guitoune c'est comme en arabe « guitoune ». C'est ça le nom, c'est l'ancienne directrice qui l'a appelé « l'attente », « la guitoune ». Je dis « si jamais il y a un problème . » « Ah c'est vous le responsable ». Je dis « Non je n'accepte pas, si on va vers le préavis... » Je commençais vraiment à ... j'étais vraiment ... « on va vers le préavis » « je vous propose 18 mois ceci cela ». Alors elle me regarde « Je sais bien que vous allez parler avec votre avocat et tout ça ». Je suis allé trouver mon avocat. Alors, au lieu de 18 mois, j'ai eu 29 mois de préavis, sans prester. La seule erreur que j'ai faite, au lieu de m'arranger avec l'avocat, on n'est pas passé au tribunal. On aurait dû passer au tribunal, comme ça les frais ... j'allais gagner, j'allais gagner des frais ... les honoraires de l'avocat, ça aurait rembourser. J'aurais ... Ça j'ai vraiment fait le con, on va dire ça comme ça. Ou bien qu'ils continuent à me payer tous les mois, pendant les 29 mois. Parce que comme on m'a payé les indemnités d'un seul coup, on m'a pris au niveau contribution, 55000 euros.

Donc pendant 29 mois... donc je devais vivre avec ça ... Si j'avais dû trouver du travail ...

En quelle année cela se passe-t-il ?

Janvier 2011, j'ai eu mon préavis. Non la décision est tombée, j'ai eu mon préavis au mois de mars. Donc mon préavis a commencé au mois de mars 2011 euh et voilà. Si j'avais trouvé par exemple du travail donc tout ce que j'avais gagné, c'était pour moi. Malheureusement problème de santé, une hernie discale et c'est resté là mais je ne regrette rien. Le lundi 11 janvier, pendant l'entretien on allait vers le préavis .. Il est allé en réunion, donc il a dit à l'équipe donc il ne s'attendait pas à ça « Monsieur Benjida est resté digne jusqu'au bout ». Je ne l'ai pas agressé, je ne l'ai pas ceci. Il a les moyens mais il ne le payait pas de sa poche, c'est les donateurs. Si c'était une patronne qui n'avait pas ça... franchement, elle ne m'aurait pas donné le préavis. Imaginons si j'ai payé 55 000 euros aux contributions, ça veut dire que j'avais un gros salaire donc voilà

On va essayer d'avancer mais c'est bien parce que, en soit, on a quand même résumé toute votre carrière professionnelle mais je vais quand même poser deux trois petites questions au niveau des conditions de travail et de ce que vous faisiez en tant qu'éducateur de nuit, c'était particulièrement difficile quand vous faisiez ça la nuit

Franchement on va dire, quand je parle des années 80, on va dire les années 81-82, il y avait toujours des bagarres, parfois ça saignait, ça veut dire que quand on appelait une ambulance, les policiers venaient aussi. Donc moi on m'a agressé une première donc moi j'ai appelé la police, la police est venue, alors les autres se sont enfuis. Un des policiers m'a dit « mais monsieur vous allez porter plainte » j'ai dit « non je ne porte pas plainte ». Le policier était

fâché sur moi. C'était comme ça, quand j'allais travailler je ne savais pas ce qui allait m'arriver. La preuve c'est qu'il y en a beaucoup qui ont travaillé avec moi, je peux donner des exemples euh comment ... Moi j'ai commencé... moi j'avais du respect dans le sens .. avant moi je faisais le Kung fu, il y avait quelqu'un qui m'avait sorti de la salle et alors quand j'ai appelé la police, c'est comme dans les films, tu as déjà vu le film le » « Warrior » (rire) toujours le .. chez les grands, pas les petits .. donc il y avait toujours le chef donc qui venait comme ça donc les autres suivaient donc on appelait ça, le test de l'éducateur, moi je savais bien, moi c'était le premier mois, moi je me rappellerais toujours, donc on avait la réserve dans la cave donc j'arrivais à 23h moins 20, mon service était à 23h, les autres partaient, ils étaient contents de partir, c'était des adolescents « Mustapha, tu me prépareras des brochettes... » comme dans Gad el Maleh .. Ils ont regardé, ils étaient ... toute façon je dis « C'est mon test, c'est mon jour, je ne vais pas appeler la police pour ça ». Ça a été vite fait, le gars par terre, maîtrisé, les autres ont fui. Je lui ai dit « Ecoute si tu veux qu'on règle les choses ... » mais j'étais jeune, j'avais 21 ans, il était jeune aussi. Je dis « Ecoute, si tu veux » je dis, en le maîtrisant vraiment « Je termine à 7h, on peut s'arranger, tu me signes un papier et on règle ça, maintenant je travaille, qu'est-ce qu'on fait ? » (Il élève la voix) Franchement le gars commence à paniquer, je dis « je veux bien te lâcher », quand je dis maîtriser c'est vraiment maîtriser, c'est .. j'avais mal au ventre .. parce que si le groupe .. se mettent contre moi .. c'est fini. J'avais un trousseau .. on avait pas le pass partout, quand je montais avec les clés .. première chambre .. « je te réveille à quelle heure ? Il y a un problème » « Ouais 6h » « ça va 6h » .. respect. J'avais mal au ventre quand je rentrais dans le bureau, je n'ai pas vomi mais bon le respect. Un de mes collègues, ils l'ont pris ... puisque tu ne prépares pas une tartine... par terre ... ils étaient plusieurs ... du beurre, des tranches de pain. Il y en a un ... abandon de poste .. il a ouvert la fenêtre, il a foutu le camp .. il a laissé les jeunes tout seul, donc il y en a beaucoup qui ont abandonné.

Ce n'était pas des conditions évidentes. vu que c'étaient des jeunes en difficulté.. C'étaient des jeunes de Bressoux en tant que tel mais à l'époque c'était plus diversifié ? Etaient-ce des jeunes de tout horizon ?

Il y avait des marocains, on avait un turc, il y avait des zairois.

Et vous aviez des jeunes belgo-belges ?

Oui oui oui oui .. le problème c'est que imaginons, il y a une place de libre dans une maison, il y a des négociations, il y a toujours la délégué, la délégué c'est toujours les yeux et les oreilles du juge .. à ce moment-là on travaillait toujours avec le juge. A partir de mars 91, le décret de l'aide à la jeunesse, c'est-à-dire, le juge est resté compétent pour l'article 36.2 la déchéance et le 36.4 la délinquance. Le reste c'était pour le SAJ donc le service d'aide à la jeunesse. Donc conseiller de la jeunesse, il va essayer de trouver un accord avec le parent, si les parents ne sont pas d'accord, l'article 37, il envoie au tribunal, c'est la compétence du tribunal, mais à partir du moment où il y a une place de libre, on est un vendredi, le juge demande « Est ce que vous avez une place ? » « Oui » il faut accepter. Un jeune il arrive mais on connaît rien sur le jeune. Quand on négocie, quand on sait quel jeune va arriver, on prévoit déjà quel projet on va faire, imaginons moi j'arrive un vendredi, un qui arrive .. je ne connais même pas. J'ai déjà été agressé, un jeune est rentré dans le bureau, franchement il a posé un couteau ici, devant les autres. Il fallait être psychologue, franchement je sentais la lame « Donne-moi ton portefeuille Mustapha » « Tiens » « Donne-moi les clés Mustapha, je vais aller prendre les ... » « tiens ». Jusqu'au moment où ça a été vite maîtrisé et c'est ce gars-là qui a agressé plus tard une femme, qui est décédée.. quand je disais délinquant.. il y avait ...

Ces situations n'étaient pas évidentes ?

Même l'abbé qui avait son appartement à Bressoux, s'est fait agressé ... donc il y a beaucoup d'éducateurs qui ont abandonné ... moi ce qu'ils ont remarqué.. chaque fois qu'il y avait un jeune .. qui arrivait .. c'était comme dans les films, dans les prison avec Patrick .. ? 1h5 .. faut pas déconner « Mustapha faut arrêter » ... mais à ce moment-là, on va appeler la relation de confiance parce que à partir du moment où on te teste et ils voient qu'on fait ceci cela pour eux, à un moment donné c'est ça, il y a eu le respect, quand je venais travailler .. des fois on venait parler avec moi. J'avais plus d'informations que les éducateurs et en tant qu'éducateurs de nuit, même si on nous appelait « veilleurs », j'allais en réunion, j'avais pas mal d'informations, moi j'écrivais dans le cahier de communication ... donc je ne peux pas trahir un jeune, un jeune vient vers moi, il me dit des choses . je dis ça je vais garder aller un jour, deux jours, une semaine mais là je vais en parler en équipe ou bien ne me dis rien, donc c'est ça, je gagne le respect, franchement j'allais là sinon, je ne pouvais pas garder 4 mois/5 mois

Donc on vous a rapidement donné des responsabilités dans votre ASBL : Votre plan de carrière s'est-il déroulé comme prévu ? Imaginez-vous cela avant ?

Je suis content du parcours parce qu'avec les nuits, j'ai pu suivre les cours par exemple à l'académie de musique parce que j'ai toujours bien aimé la musique donc à l'académie c'était guitare, percussions, piano, chant chorale

Vous avez fait l'académie de quand à quand ?

Il y a des années, je peux vous noter les dates.. maintenant, je vais dire le jour de la naissance de ma fille, on peut dire ça a privilégié la vie privée Donc ça veut dire qu'il y a beaucoup de choses que j'ai diminué donc j'ai terminé le solfège, j'ai terminé l'harmonie, c'est-à-dire, composer des musique etcetera puis pour le reste, j'ai fait ça en amateur donc en dehors de l'académie de musique, j'ai suivi des cours du soir pour avoir un graduat en anglais, j'allais une fois par semaine à l'école des éducateurs donc j'avais le truc chargé et plus juste pour ... donc ça c'était le travail de nuit et j'étais jeune, je le récupérais facilement. Maintenant en travaillant la journée, c'était différent, deux fois 7-16, deux fois 16-23, un weekend sur deux, je faisais pas les nuits donc voilà

Vous avez un peu diminué vos activités plus votre carrière avançait?

Oui au niveau carrière on va dire limite j'ai commencé au bas de l'échelle éducateur classe 2, classe 1, chef éducateur, directeur donc chef patron c'est pour les abbés donc euh

Je voulais dire : .plus vous preniez des responsabilités, moins vous aviez du temps pour ces activités ?

Donc en devenant directeur, on a pas un horaire fixe, il y avait les dernières années, vraiment des familles qui abandonnent vraiment les enfants et on avait quand même des enfants difficiles, où les éducateurs étaient dépassés, ce qui fait qu'on m'appelait souvent d'urgence et ça, ça m'a vraiment tué, ça m'est arrivé parfois 24h/24 36h d'affilés ... un éducateur après ces 8 heures, il a droit de se reposer 11 heures donc nous on avait pas d'heure donc mes 40 heures semaines. C'est bien, il y a des moments c'est calme. Et alors avec l'arrivée d'internet ces dernières années, parfois je préparais le travail ici, j'envoyais par mail, j'arrivais même parfois à 6h, je dois prévenir, 6h à9h j'ai absorbé tout ce qui est administratif .. il reste les réunions, avec les délégués, avec les juges etcetera etcetera, donc ce qui était académie, ce n'était pas possible

Donc vous étiez plus aidé financièrement au fur et à mesure de votre carrière professionnelle ?

Au niveau financier (**oui**) donc comme j'ai dit j'ai commencé avec 621, mon dernier salaire c'est 2500 euros

Au niveau économique, vous étiez vraiment plus aisé ?

Le problème c'est que je n'ai pas eu 2500 euros tout de suite parce que nous quand on devient directeur d'une maison d'enfants, on perd 25% d'ancienneté, j'ai travaillé quand même, oui, plus de trente ans donc on va dire c'est ... quand on enlève par exemple 25% d'ancienneté, on ne touche pas beaucoup, une psychologue qui devient directrice, elle garde l'ancienneté, on va lui payer, 30 ans, on va lui payer 30 ans. Donc j'ai perdu en devenant directeur mais alors au niveau des barèmes ça a changé un petit peu mais les contributions ça c'est (rires)

Vous ne pouviez pas être syndiqué mais quand vous étiez éducateur, étiez-vous syndiqué ?

Je me suis syndiqué quand je suis devenu chef éducateur

Pouvez-vous me dire à quel syndicat ?

Donc au départ, CNE et pour finir, la FGTB

Et la relation avec les délégués ça se passait bien ?

Donc on a été déçu parce que comme mon ami Jean pierre a été licencié donc c'était notre directeur donc le syndicat n'a rien fait pour lui donc ce qui fait que nous ..ce qu'on a fait c'est changé la .. donc nous au niveau de la FGTB, les délégués étaient disponibles, on préparait avec les délégués et tout ça et comme moi j'ai eu des ennuis et tout ça, je suis allé à la FGTB j'ai ..voilà donc je suis resté syndiqué même en étant directeur mais en devenant directeur, on avait pas un délégué syndical et notre statut était flou, est ce qu'on était personnel de direction ou cadre, ça restait flou parce que l'abbé a changé le statut de l'asbl ...

Donc dans ce sens-là il y avait quand même une certaine limite dans votre ascension professionnelle?

Oui oui donc moi franchement .. je vais dire ça avec humilité, quand je me suis fait licencié, je savais joué avec les chiffres .. au niveau des chiffres je savais géré donc nous on avait le TRENA donc nous on avait les subsides, je reçois par exemple, 2000, je fais des économies, je mets sur 2001, je fais des économies, je mets sur 2002 mais après 2002 tout ce que j'ai comme argent, je dois pouvoir le dépenser, au niveau masse salariale, donc ceux qui sont en mi-temps, ils passent à temps plein ou alors j'engage des étudiants en troisième qui ont réussi par exemple soit au mois de juillet, soit, je dépense tout donc au niveau des frais fixes donc il y a une année j'ai fait ... on me téléphone au mois de juin, on me dit « Mustapha, il faut dépenser, 20.000 euros », qu'est-ce que je vais acheter moi ? et on est arrivé « Mustapha tu dois dépenser 43.000 euros, si tu ne dépenses pas les sous, la communauté française va te les reprendre. On a acheté des meubles, pas pour moi, on les a stockés et quel gaspillage.

Mais maintenant comme moi j'avais des sous, le patron a un moment donné pour vraiment limiter notre statut de directeur, si on devait par exemple acheter quelque chose qui vaut plus que 250 euros, on doit donc lui téléphoner ou lui écrire. Moi franchement, j'avais des sous, j'ai acheté un ordinateur 1800 euros, 1799. On ne m'a rien dit, j'ai des sous, je leur demande « toi quand tu es directeur, tu as des enfants à l'extérieur, au niveau subsides, tu ne touches pas beaucoup » puisqu'il y a beaucoup d'enfants qui sont dans des familles. Moi ils étaient sur place et alors un chiffre à l'époque, au niveau nourriture, je recevais du ministère fin de la communauté française, 3 euros 50 par enfant alors prend 3 euros 50, tu multiplies par 5, les enfants c'est le petit déjeuner, ils vont à l'école avec les tartines ; 10h, midi, le goûter, c'est soit les fruits soit la soupe et le souper alors si tu ne jongles pas avec ça, tu ne peux pas t'en sortir ... 3 euros 50 c'est rien, une fille m'a dit une fois « naniania », je leur dit « tiens voilà ce qu'on me donne » la rue place saint Lambert, elle a acheté un sandwich, le soir « j'ai faim » (voix pleurnicharde) « non » .. 3 euros 50 ..

Quand vous étiez éducateur de nuit, est ce que votre salaire suffisait à répondre à vos besoins premiers : nourriture, logement, transport ?

Non franchement je m'en sortais très très bien, maintenant au niveau de l'équipe, il y avait deux chefs éducateurs, il y en a un je dirai qu'il était prétentieux donc euh pour lui on était des veilleurs de nuit donc c'est pour ça que quand je suis arrivé quand j'ai suivi des cours pour devenir classe 1, le titre de mon mémoire, j'espère que j'ai toujours un exemplaire : la nécessité de formation pour un éducateur de nuit. C'est presque lui qui .. pour lui montrer l'utilité et je dirai plus, l'importance de l'éducateur de nuit parce que moi je parlais de moi, je ne sais pas comment les autres travaillaient, c'est-à-dire, que j'avais plus d'informations et franchement moi une fois je l'ai défié, il a écrit dans le cahier de communication, moi je lui ai répondu. Sans faire le malin : quand j'ai raison, j'ai raison, quand j'ai tort, je crois avoir raison (rires) Je peux m'excuser et lui dire et ce gars-là plus tard, il a été éjecté aussi parce que c'est .. voilà. Au niveau ambiance, je m'entendais avec certains ..

Cela vous permettait-il d'avoir une vie confortable ?

Confortable financièrement (**oui financièrement**) (silence) quand je suis devenu éducateur classe 1, oui mais avant (**c'était plus difficile**) quand même car pour avoir un appartement c'était un peu plus cher donc fallait un peu se serrer la ceinture pour avoir certaines choses donc euh ..

Et cette période en tant qu'éducateur de nuit, et puis éducateur de jour, on va dire en classe 2 et puis classe 1, est ce que vous arriviez à entrevoir un avenir plus serein pour vos enfants tant économique que social ?

Oui oui donc moi j'ai toujours cet esprit de compétition, de relever des défis, à partir du moment où j'avais .. pour l'instant au niveau travail et relation avec les gens, j'étais toujours bien entouré, la preuve, le chef éducateur qui m'a poussé à devenir vraiment classe 1, donc des amis de l'académie etcetera donc franchement je voulais avoir quelque chose, assurer l'avenir, quand on devient musicien, on a ceci cela mais comment .. pour sortir un disque .. à l'époque si tu veux louer un studio d'enregistrement, c'est 30 000 francs. Niveau investissement, j'avançais dans l'âge quoi ; ce que je voulais faire, ça ne correspondait pas, je dois assurer quelque chose, c'est pour ça que j'ai toujours dit à mes enfants, il faut aller chercher un diplôme.

Contrairement à des familles que j'ai rencontrées par exemple dans le social. Ne tracasse pas, il y a le chômage. Il y a une gamine « Je me réjouis d'avoir 18 ans pour toucher du CPAS » parce qu'au niveau environnement, au niveau de la famille, ils sont tous cpas. Donc .. en assurant classe 1, je commençais à aimer mon métier parce que à ce moment-là, je change de maison et je continue à apprendre, je travaillais avec les garçons. A partir du moment où je travaillais dans une maison, où il y a des filles, c'est mixte, c'est autre chose les filles. Donc l'avantage des formations continues, j'ai suivi par exemple une année gestion des institutions, pendant un an, j'ai suivi donc euh une formation thérapie brève. Pour résumer la thérapie brève : par exemple, on sort de chez le juge qui a pris une décision, on rencontre les parents : Est-ce que vous avez compris la décision du juge ? Et alors la question qu'on pose toujours aux familles : qu'est-ce que nous pourrions faire pour que le juge enlève la sanction ? c'est ça la thérapie brève .. donc il y a eu la formation continue. C'est ça que j'aimais bien, comment on travaille avec les familles ? l'amélioration voilà

Mais donc pour vous c'était clair : vous alliez arriver à faire que vos enfants aient un meilleur avenir ?

Oui comment dirais-je ? Moi je dirai, c'est qu'il faut quand même avoir le diplôme, maintenant c'est vrai, il y a de plus en plus de jeunes qui rament mais ce que je ne comprends pas avec le système belge, quelqu'un qui sort de l'unif, on vous demande deux ans d'ancienneté, comment ? donc on ne donne pas. Quand je vois par exemple, le Danemark, si je vois l'Allemagne ou la Hollande, le système est différent .. il est rentré dans la société, la société a payé ses études, il est devenu ingénieur, mais c'est vrai que à partir du moment où tu deviens ingénieur, tu signes le contrat, tu dois travailler pour eux. C'est vrai qu'ici, on ne donne pas beaucoup de possibilités et c'est vrai qu'il y a beaucoup de jeunes qui se cassent la figure il y a beaucoup de jeunes qui quand ils entendent parler du chômage et tout ça, c'est vrai que ça fait peur, on se retrouve, on s'inscrit à l'Onem ou bien au Forem, devant la personne : quels sont vos diplômes ? quelle éducation ? quand on a rien, on a rien. Avant on disait à une fille, si tu ne vas pas à l'école, tu termineras comme caissière au GB mais maintenant caissière au GB allez-y, même technicien de surface .. Il y a beaucoup de choses et je crois maintenant les jeunes ils vont choisir, ou bien ils sont mal orientés quand ils quittent la 6^{ème} année, il y en a beaucoup qui pédalent donc voilà .. je connais une fille qui a fait une année d'architecture, après elle a repris la kiné, maintenant elle est kiné, elle est installée. Je crois que le jeune de son côté, les parents peuvent motiver mais je crois que le jeune, de son côté, il doit voir de quoi il est capable « je vais faire ceci, cela ». Non ! mais par exemple si moi j'avais pas fait chef éducateur, si j'avais changé d'avis, si moi j'étais au chômage, peut-être je serai toujours au chômage, je n'en sais rien, par manque de motivation. Donc il faut être motivé donc c'est ça

Donc maintenant plus des questions sur vous, et c'est la dernière partie, quelle était votre situation familiale à Liège donc dans un deuxième temps donc économique, personnel, privé mais aussi sociale donc quelle était votre situation générale à Liège après la stabilisation professionnelle, donc après que vous soyez directeur ?

Moi j'étais plus à l'aise par rapport à tout, le seul point c'était que j'ai divorcé de la maman de mes enfants mais autrement financièrement c'était bien, au niveau des services administratifs c'était bien, euh je faisais moins de musique parce que j'allais à l'académie, donc je fais plus de musique ici, donc je continuais à pratiquer mon sport préféré donc le Teakwondo, donc je suis ceinture noire, troisième dan. J'ai eu des ceintures noires puis j'ai eu des ennuis de santé, j'ai eu une hernie discale donc on m'a mis une prothèse donc vraiment vissée maintenant j'ai eu une deuxième hernie discale, j'ai eu un infarctus donc il y a beaucoup donc ce qui fait que pour le moment il y a beaucoup de choses, donc je ne peux pas travailler donc je suis sur la mutuelle mais si ta question maintenant c'est si j'ai réussi, franchement, j'ai réussi tout ce que je voulais donc niveau ambition, comme j'écris beaucoup de chansons, que ce soit en français, en arabe ou en anglais, mon souhait, c'est vrai que j'ai hésité, c'est l'héritage que j'ai envie de laisser à mes enfants donc je vais m'inscrire à la Sabam, tu connais la Sabam ? pour avoir des droits d'auteur et vraiment le rêve, si en déposant ma musique et mes chansons, c'est une chanson, j'aimerais bien qu'elle soit reprise par Anie Lenox, la chanteuse de rythmics ou bien Adèle, ça c'est le rêve mais je ne sais pas s'il va se réaliser ou pas donc voilà.

Il en faut ! Par la suite, vous avez vécu à Liège?

Donc à liège pendant presque 11 ans

Et vous avez déménagé régulièrement ?

Alors rue degeume, rue Dejeune à Saint Roch, rue souverain pont, rue de la cathédrale, rue Saint-Gilles.

Ah oui vraiment dans le centre à chaque fois ?

Rue Henry Mons au Laveu, quand je me suis marié rue des Franchimontois à Saint-Léonard, j'ai déménagé 7 fois avant d'acheter la maison

Avez-vous participé à la vie particulièrement associative marocaine de votre ville ?

Non jamais

Étiez-vous en général fort en contact avec l'immigration marocaine ou pas du tout ?

J'ai pas mal d'amis, on va dire ça comme ça, donc des vrais amis, des amis sur qui je peux compter, maintenant des amis d'intérêt, il y en a beaucoup, je sais faire le triage, maintenant faire vraiment..., on voulait faire quelque chose parce que j'ai un ami qui est ingénieur, j'ai un ami juriste, j'ai un ami entrepreneur, vraiment mais on était limité parce qu'il nous fallait plus de monde alors si on devait par exemple créer quelque chose, si on devait par exemple créer des réunions, il faut être présent etcetera mais on sentait qu'on était incapable allez on était 5 donc ce n'était pas assez donc voilà voilà, ce qui fait qu'à un moment donné on a abandonné, ce qui fait que entre nous, si quelqu'un a besoin de quelque chose, on s'aide mutuellement ou si quelqu'un, imaginons en dehors de nous, s'il y a quelqu'un de vraiment dans le besoin on se manifeste

Mais ce n'est pas dans l'associatif spécifiquement ?

Avez-vous participé à la vie associative plus générale de votre ville ? Oui parce que vous avez été justement dans le monde associatif qui était aussi le monde du travail pour vous mais en dehors de ça, avez-vous été dans d'autres milieux associatifs ?

Non. Parce qu'il y avait le travail, déjà à l'académie, on m'appelait l'homme-orchestre et franchement il y a de quoi, comme je n'avais pas mes propres instruments, j'ai la batterie en bas, je n'ai pas les timbales, j'allais à l'académie le matin, je sonnais, la concierge m'ouvrait, j'avais accès donc aux locaux, je n'avais pas moyen de m'acheter les instruments, j'ai déjà 3 guitares, une batterie, etcetera donc ce que j'ai envie de faire aussi c'est musique associée à l'ordinateur. J'aurai plus facile mais sinon non je n'ai jamais fait partie d'une association ou quoi.

Avez-vous comme individu sponsorisé un club associatif, sportif ou culturel ?

Donc non mais à Ans j'étais le président du club de Taekwondo comme j'ai eu des problèmes de santé, je ne fréquentais pas donc je ne suis pas resté le président, je suis le vice-président ... Donc là oui, pour le club de taekwondo donc pour ans, Angleur, Loncin, là oui mais à Liège, je n'ai rien fait à Liège.

Avez-vous noté une différence entre les années 60/70 et les années 80/90 dans la condition de vie, et l'acceptation de l'immigration. Est-ce que vraiment, si vous deviez juger pour vous, il y a des différences dans la vision, dans l'accueil, comment les gens se comportaient, etc. ?

Franchement comme je suis arrivé en 79, c'est vrai qu'il n'y avait pas beaucoup d'étudiants, en 80 il y a eu l'arrivée de pas mal d'étudiants marocains et tout ça.. je veux dire on vivait bien, je vais vous donner une preuve, je n'ai jamais senti vraiment le racisme mais déjà au niveau, si on prend. L'exemple vestimentaire, déjà les filles .. des robes, c'est rare de voir les filles qui fumaient, il y avait beaucoup de respect .. maintenant on va dire l'arrivée en dehors des marocains et pour que Liège on va dire devienne une grande ville, c'est vrai qu'il y a des gens qui ont quitté Liège pour aller dans les Ardennes et tout ça, l'arrivée massive des africains et c'est vrai que pour que Liège soit vraiment une grande ville .. pour le projet.. pour voir la population.. 200000 à Liège et moi ce qui m'a toujours dérangé, que ce soit marocain ou n'importe, c'est au niveau comportement donc par exemple les gens, ils ont loué des kots,

ils ont fait par exemple des dégâts etc et ce qui fait qu'avec la crise, les gens qui sont tombés au chômage etcetera donc la faute c'est les étrangers et c'est pas moi qui le dit mais si on renvoi les étrangers, il y aura toujours le chômage donc voilà voilà mais moi au niveau racisme, j'ai jamais senti mais en devenant directeur il y en a, même si j'ai la nationalité belge maintenant, dans leur langage « quoi que tu fasses Mustapha, tu resteras étranger »

Mais donc du coup c'est une forme de racisme ?

Voilà et donc moi j'ai trouvé la phrase et je sortais vraiment le truc du style « nul n'est prophète dans son pays », je vais donner un exemple, une fois avec des collègues directeurs qui sortaient vraiment des trucs sur les algériens et les marocains et chaque fois « Mustapha ». il y a parfois j'ai des idées comme ça, j'ai dit écoute Bernard vraiment en rigolant « la prochaine fois regarde ta voiture, peut-être il y a quelque chose qui va exploser ». lui il ne rigolait pas. Les autres ils disaient « Mustapha est en train de rigoler », il m'a laissé tranquille donc moi voilà on est allé à l'extrême mais donc voilà c'est un gars qui pendant un an on a suivi des cours ensemble : gestion des institutions. On s'est retrouvé dans un restaurant qui fait du couscous, quelqu'un qui mange le couscous avec le pain c'est rare. Jusqu'au moment où moi je ne bois pas d'alcool, ils amènent le vin, moi je demande un bête coca « tu ne bois pas ? » « non je ne bois jamais » « les musulmans vous êtes en retard dans notre calendrier, par exemple on est en 1940 », je n'avais même pas besoin de répondre, les autres belges étaient en train de lui répondre, et comme j'ai senti qu'il était vraiment raciste, j'aurai aimé qu'il aborde le sujet avec moi pendant l'année scolaire, mais il n'a pas mais à un moment donné j'ai dit « écoute », je ne me rappelle plus de son nom, « imaginons, il y a un accident vraiment grave et que tu as la possibilité de sauver la personne, tu le ferais ou pas » c'est une personne étrangère « j'appellerai l'ambulance » « non tu viens, tu as la possibilité de le sauver ». il n'a jamais répondu, il est allé loin

En plus général, vous avez dit dans les années 70 vous n'avez pas vraiment connu le racisme. Pensez-vous qu'aujourd'hui il y a de meilleures ou moins bonnes conditions de vie et d'acceptation des marocains ?

Franchement quand j'ai la possibilité de parler avec les gens, non, mais maintenant il y a le regard de l'autre, c'est vrai que quand il y a eu les attentats c'est du jour au lendemain et moi je me rappelle c'est une fois il y avait eu les attentats à Bruxelles, j'étais en revalidation à la citadelle. J'ai pris le 12 et puis je suis descendu j'ai pris le 23 et les gens... j'ai posé mon sac ici et les gens m'ont laissé la place, tu vois avec la poussette puis j'ai écarté mon sac, moi c'était normal, c'était pour laisser de la place .. les gens, tu sens les regards, c'est comme si le sac il va exploser, j'arrive à la citadelle, c'est presque les gens ils disent « ouf ». dans les villages, les étrangers ils connaissent les gens mais ce qui est dangereux pour moi c'est les endroits où il n'y a pas d'étrangers et les gens votent pour le front national ou les gens sont « il faut tuer les étrangers etcetera » donc je reviens toujours au comportement, ça dépend comment on va se comporter et si, tu n'as pas abordé ce sujet là, moi si je dois parler de l'intégration, il faut connaître la langue. Quand on répond à l'autre avec son langage .. il faut 1h34', quand j'ai eu la nationalité, le monsieur m'a dit « maintenant Mustapha, tu vas penser comme nous » ça ne veut rien dire, c'est pas parce que je suis devenu belge que je change de religion ou je vais penser.. non ! il y a des gens qui sont limités et on les appelle .. c'est comme si ils vont prendre le journal la Meuse et ils vont lire juste le titre « un belge d'origine marocaine ... » ils vont se limiter à ça mais ceux qui par exemple comme vous, on réussit l'université ou le supérieur, jamais de problème parce qu'il y a l'ouverture, on parle de beaucoup de choses .. mais maintenant c'est vrai qu'il y a beaucoup de changements, partout, partout

Et la dernière question c'est est ce que vous avez été investi dans des causes politiques ou des organisations politiques ? À Liège ou à Ans ?

Non jamais

Et votre état de santé il a été affecté par vos nuits, en tant qu'éducateur de nuit ?

Oui c'est vrai que quand je travaillais de 23h jusque 7h du matin. Le temps de rentrer chez moi avec deux bus, je suis chez moi à 8h, je dormais jusqu'à 11H et demi, midi mais j'étais jeune et alors c'était parti pour l'académie et les cours du soir parce que à un moment donné, je suivais les cours du soir, anglais allemand donc par exemple, lundi mercredi donc j'étais tout le temps occupé, je récupérerais facilement, maintenant on m'a toujours dit « Mustapha, tu le paieras cher plus tard » des nuits éveillées, c'était plus le stress, ce qui va m'arriver, quand je travaillais à Bressoux, les tentatives de suicide

Ça fait une pression

Ah oui oui, la si un jour nous aurons l'occasion.. on peut en parler des détails, voilà les menaces, franchement j'étais menacé plusieurs fois. Il y a un collègue, ils sont carrément venu avec un flingue, franchement il y a eu tellement de choses donc moi maintenant j'avais le respect donc c'était protéger les jeunes parce que il y avait 15 ans enfants, et quand il y avait une bagarre à l'époque, franchement il pouvait prendre un casque, il mettait la main dans le casque là et il frappait, j'étais plus fort que eux mais à plusieurs

Et donc pour résumer, il est clair que ça a eu des incidences

Oui franchement, au moment où je prenais le bus ça allait, au moment où j'ouvre la porte, je rentre « Qu'est ce qui va m'arriver » et au moment où je quitte à 7h du matin « aahh » (petit rire)

Ok ben parfait, merci beaucoup !

Entretien 15 avec Mahmud Benjida

(Le 13 novembre 2018, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 56 minutes

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

Quels sont vos nom et prénom ?

Mahmud Benjida

Merci, et donc vous êtes né au Maroc ?

Je suis né à Oujda.

Vous êtes né à Oujda, est ce que vous pouvez me parler un peu de votre enfance, par exemple, que faisaient vos parents... ?

Mon père était bijoutier, on était assez aisé, on est très bien, c'est tout ce que je peux dire.

Pour quelles raisons avez-vous décidé de quitter le Maroc ? (politique, économique, familiale, ...)

J'ai quitté le Maroc parce que, comme vous devez le savoir, au Maroc, il y a le baccalauréat, et je n'arrivais pas à décrocher mon baccalauréat tellement c'était dur, c'était plus un concours, qu'un examen de passage quoi et je ne sais plus comment, voilà c'était ma sœur qui m'avait dit qu'en Belgique je pourrais refaire mon année ici et c'est ce qui s'est passé, je suis venu pour faire mes humanités, du coup j'ai continué en comptabilité, j'ai fait l'université, puis j'ai fait une école.

Donc c'est surtout pour des raisons professionnelles et pas forcément économiques?

Ah surtout pas économiques

Et vous avez de la famille en Belgique ?

Ici en Belgique non, je n'avais personne, quand je suis arrivé.

Et vous connaissiez des gens là-bas ?

Ici non, je ne connaissais personne, ce n'est qu'un an plus tard, qu'un beau-frère avait un oncle à Anvers et nous avons contact, comme ça si je tombais en panne, ou quoi, que je m'adresse à lui. En plus de ça, il y a un cousin comment dirais-je éloigné, que mon père connaissait et c'est comme ça que j'ai connu des gens qui étaient ici, aussi non au départ, j'étais tout seul comme un grand.

Et c'est vraiment au moment du baccalauréat en secondaire, que vous avez décidé de partir ?

Oui

Pourquoi avez-vous choisi la Belgique ? (Pourquoi pas la France ou la Suisse) ?

En fait au départ la Belgique ne nous demandait pas le baccalauréat, c'est avec la 7^{ème} qu'on fait au Maroc, qu'on pouvait accéder à l'unif ou à une école d'ailleurs quand je suis arrivé, je m'étais inscrit dans une école d'informatique à Seraing, et 3mois après mon inscription, on

m'a dit, faites attention, on risque de ne pas accepter l'homologation de votre diplôme donc j'ai dû refaire mes humanités ici.

Complètes?

Non la dernière année d'humanité, je l'ai faite à Jemeppe, à l'école de Jemeppe.

Était-ce un choix décidé à l'avance ou une décision de dernière minute ?

C'était quand même un peu réfléchi, pendant 2 ou 3 mois.

J'ai oublié de vous demander, vous êtes né en quelle année ?

En 54.

Et vous êtes parti du Maroc en quelle année ?

En 78-79

Ce sont les écoles de Jemeppe et Seraing qui vous intéressaient et c'est pour cette raison que vous avez été à Liège ?

J'avais le choix des écoles, je suis tombé sur celle de Seraing, on pouvait faire l'informatique, j'étais intéressé par ça et je me suis inscrit là.

La question de la langue vous a-t-elle influencé ?

Non, je parlais bien le français déjà avant, j'habitais dans un quartier où il y avait déjà beaucoup de français et petit, j'étais drillé au français.

Avez-vous pensé à la Flandre ?

Du tout, non, ben j'avais la facilité avec le français, je n'ai même pas pensé à Bruxelles, pour moi j'étais venu à Seraing, je me suis inscrit après à l'université de Liège quoi, je ne suis pas quelqu'un qui bouge beaucoup.

Quelles sont les différentes étapes auxquelles vous avez été confronté pour vivre en Belgique ?

A cette époque-là, il n'y avait pas de démarche à faire, on pouvait prendre l'avion et venir en Belgique sans aucun problème. C'est seulement ici quand je me suis inscrit, on nous a demandé le visa, donc j'ai dû aller à Strasbourg pour demander le visa pour rester.

Pourquoi Strasbourg ?

C'était comme ça on m'a dit d'aller à Strasbourg j'ai été à Strasbourg et là j'ai eu le visa, je suis revenu, j'étais en Belgique pour qu'on me permette de rentrer en Belgique.

Était-il facile de venir en Belgique?

Oui.

Vous n'avez pas rencontré de difficultés spécifiques?

Franchement non.

Le transport c'était l'avion ?

Oui.

Combien vous a coûté le voyage ? Cher ou pas cher ?

A cette époque-là, je ne comptais pas, c'étaient mes parents qui payaient.

Mais ce n'était pas trop cher pour aller en Belgique à ce moment-là ?

Non je ne crois pas. quand même, le prix des avions étaient quand même assez cher, pas n'importe qui pouvait prendre l'avion.

Aviez-vous un peu d'économies pour venir en Belgique ?

Non c'était mes parents, mon père m'a donné, je ne sais pas comment dire à cette époque-là. Mais de toute façon je n'avais pas de problème, il m'envoyait de l'argent tous les mois.

Aviez-vous envisagé un billet de retour ?

Je me rappellerai toujours de mon père « Allah yarhamou » (que Dieu l'accepte), il m'a dit tu vas, tu t'inscris, si tu vois que ça ne va pas, tu as de l'argent tu reviens chez ton père, ta maison est toujours ouverte. Ne passe pas de sales moments pour rien, tu n'as pas besoin de ça quoi.

Et vous dans votre tête c'était je fais mes études et je m'en vais ?

Oui.

Quelle était votre situation économique ? C'était difficile ?

Non, surtout au début, mes parents m'aidaient, puis j'ai trouvé des petits boulots, avant que mon père ne me dise ne travaille pas, occupe-toi de toi et de tes études. Et non, des difficultés plus tard quoi. Aussi non, les premières années non ça allait.

Où vous êtes-vous installé en Belgique ? Où était votre premier logement ?

Le premier logement c'était à l'internat de Seraing.

C'est un internat pour tous les erasmus ?

Non c'était un internat pour les belges, il y avait je crois deux étages pour ceux qui étaient en secondaire et deux ou trois étages pour ceux qui faisaient des études d'informatique et les ingénieurs.

Pourriez-vous décrire l'internat ou la chambre ?

C'était une petite chambre d'étudiant, j'avais un lit, un bureau, on avait les douches qui étaient là, c'était vraiment très bien et un restaurant, tout était compris.

Donc il y avait un prix pour tout à l'internat quoi ?

Oui.

Comment était vos relations avec vos colocataires, votre entourage ?

Avec mes colocataires ça ne se passait pas très, très bien.

Comment expliquer ça ?

J'étais un petit peu pour eux un fils à papa, eux ne me prenaient pas pour le fils du peuple.

Et ça c'était chez des marocains ?

Non, non l'internat pour les supérieurs, c'était en grande partie, des étrangers, il y avait des marocains, des algériens, des tunisiens, des congolais à cette époque-là.

Italiens aussi espagnols ?

Non.

Surtout africains ?

Oui, surtout africains.

Donc c'était mal vu ?

Oui, j'ai eu des gens qui ne venaient pas de ma région.

Est-ce qu'il y avait quand même une solidarité ? Vers l'extérieur plus tôt ?

Non, moi je me suis toujours bien entendu avec les gens, j'ai jamais eu très, très, très rarement des trucs de racisme ou quoi, j'ai jamais eu ce genre de problème, je vous l'ai dit les problèmes que j'ai eus c'était avec des gens du Maroc quoi.

Avec les commerces de proximité ça se passait bien aussi ?

Oui sans problème.

Et avec la police de quartier pareil ?

Oui pas de problème.

On va revenir sur le parcours professionnel. Quelles sont vos études ?

J'ai fait mes humanités, puis j'ai été m'inscrire à l'unif où je trouvais que ça ne m'allait pas.

En quoi ?

En science économique, comme j'ai vu que ça n'allait pas, en ayant doublé, je suis allé en comptabilité à l'ECSAC en Outremeuse. J'ai fait le graduat là, j'ai fait la première année, la deuxième j'ai pas réussi et j'ai arrêté quoi.

Et c'était en quelle année ?

Ouf les années tu sais.

En 78 vous êtes arrivé, donc je suppose que.

80-81 j'ai passé 2 ans à l'unif, j'ai quitté, j'ai passé 4 ans à l'ECSAC.

Et vous avez terminé ?

Non, non ça n'allait pas, j'ai réussi mon mémoire, mais il me restait quelques examens et j'en avais marre, alors je me suis dit, je vais me mettre au travail quoi.

Et vous avez eu des formations professionnelles après ça ?

Non j'avais fait un peu de tout en tant qu'étudiant, j'avais travaillé dans la construction d'un terrain de tennis, j'ai travaillé dans les restos, j'ai travaillé dans une usine de peinture qui maintenant n'existe plus, j'ai fait un peu de tout, j'ai travaillé un certain moment, j'ai eu un commerce, on a eu une ASBL pour le recyclage si tu veux, on avait les gens qui passaient avec leur camion, a jeté, pour récupérer tout ce qui était four,... quand ils avaient ramassé, ils passaient chez moi, je choisissais les trucs, je le rachetais, le réparais et le remettais en vente.

Ça c'était un job étudiant ?

Non c'était dans une ASBL.

Après les années d'études, vous avez commencé directement l'ASBL ?

Non j'ai été au CPAS, parce que je m'étais marié, j'ai divorcé, puis j'ai eu le CPAS et du CPAS j'ai commencé, normalement je peux te retrouver quand j'ai commencé dans l'enseignement.

Et vous avez commencé l'enseignement avant l'ASBL ?

Non, non de l'ASBL je suis passé à l'enseignement, je travaillais comme bénévole dans l'ASBL.

Mais c'était quand même rémunéré un petit peu ?

Oui.

Vous avez considéré que travailler dans l'ASBL c'était un choix ou une nécessité ?

Oui c'était une nécessité, à partir de cette période-là, où j'ai quitté l'école pour travailler, c'étaient les périodes les plus noires pour moi, j'ai travaillé de gauche à droite, des fois je n'avais pas où habiter, tellement ça allait mal.

Ce laps de temps c'est plus ou moins 85-86 je suppose, et puis après, vous avez travaillé à l'ASBL vers ces années-là quoi ?

Oui.

Et vous êtes resté longtemps dans cette ASBL-là ?

2 ans je crois.

Ça se situe où ?

En Outre-Meuse.

Ça s'appelait comment ?

Je ne me rappelle plus franchement, ça n'existe plus c'était un copain qui a ouvert ça, c'était des gens que j'ai connus qui m'ont appelé pour travailler chez eux, puis ils se sont retirés et m'ont laissé l'ASBL toujours sur leur nom que j'ai continué et voilà.

Vous avez travaillé dans la fonction publique à partir de quelle année ?

Ça doit être dans les années 90. 87 peut être, je crois que c'est en 87 que j'ai commencé dans l'enseignement.

Quel secteur pour l'enseignement ? Publique ? Privé ?

A cette époque-là, quand j'ai commencé c'était dans une Athénée, donc l'état et puis la commune. J'ai travaillé à Malmedy et Endomal et je donnais cours de religion islamique.

C'est avant le fameux CAP ? Jusque dans les années ?

Toujours maintenant.

Quelles étaient les conditions de travail là-bas ?

Très bien, l'enseignement c'est là où je me suis épanoui, plus ou moins à cette époque-là, c'est là où je me suis mis à la religion, juste avant j'ai commencé à lire beaucoup de bouquins et on manquait de professeurs de religion surtout dans ces contrées lointaines, et je me suis présenté, on m'a posé quelques questions concernant la religion et on m'a proposé deux régions : Neuchateau, Malmedy j'ai choisi Malmedy, pourquoi je ne sais pas, j'ai été là et ça c'est très, très bien passé, je me rappelle le premier jour il y avait une neige incroyable.

Vous avez travaillé aussi comme indépendant ?

Comme indépendant non, j'ai travaillé 5-6 ans puis j'ai arrêté pendant 1 an ou 2, j'ai travaillé dans une boulangerie.

Et ça c'est à quelle période ? J'ai un peu du mal à voir. La période des études jusque dans les années 80, puis après l'ASBL directement puis dans la boulangerie ?

Non en tant qu'étudiant j'ai travaillé dans une station d'essence, dans un resto, c'est beaucoup de travail d'étudiant le plus où j'ai travaillé c'est dans une station d'essence. Comment elle s'appelle cette station SECA ça n'existe plus. C'est comme si tu partais à Belle île et que tu continues tout droit peut être la ville juste à côté.

Angleur ?

Non plus loin.

Tilff ?

Chénée.

Après à ce moment-là il y a eu l'ASBL ?

Après j'ai travaillé quatre ans dans l'enseignement et puis j'ai saturé et j'ai arrêté et puis j'ai travaillé dans la boulangerie et puis je me suis dit, c'est le travail de nuit la boulangerie, si je veux m'occuper de mes enfants alors le jour même j'ai arrêté la boulangerie et j'ai été me représenter dans l'enseignement et ils m'ont réintégré directement et voilà

Et donc est ce que vous aviez des emplois stables et assurés ? Comme vous avez beaucoup changé ?

Au début c'était du bricolage, je travaillais là où je pouvais travailler, je n'avais pas un diplôme assez élevé pour prétendre à un poste.

Et il n'y avait pas un emploi stable et disponible ?

Non.

Est-ce que vous vous êtes retrouvé sans emploi à certains moments ?

Oui, j'étais au chômage presque 2 ans puis j'ai travaillé aussi en intérim à gauche à droite. Le lot de tous ceux qui n'ont pas un diplôme.

Donc très difficile de trouver une stabilité ?

Oui.

Jusqu'à l'enseignement ?

Il faut dire qu'il a fallu que moi je me stabilise, c'était plus moi qui était en faute que la société qui ne trouvait pas où me caser, j'étais quelqu'un qui sortait beaucoup, jusqu'à la période où je me suis remis à la religion.

Et c'est quelle période ça ?

Environ 6=7 mois où je me suis mis à lire, c'est quand j'ai commencé à travailler, d'ailleurs mes copains n'arrivaient plus à me comprendre, j'étais quelqu'un qui sortait tout le temps, puis d'un seul coup je me suis retiré de la circulation pendant 5-6mois, on me voyait de moins en moins puis l'offre de l'enseignement, c'est un ami qui m'a dit pourquoi tu n'y vas pas ? Parce qu'il me dit il en manque, je me suis présenté, j'étais capable de répondre à toutes leurs questions, parce que quand j'ai adhéré à la religion, j'ai adhéré à tout avec le cœur, j'avalais et ça restait.

C'était un retour ?

Oui

C'est fort présent chez les personnes de la deuxième génération il y a souvent ce retour-là. C'est dû à un parcours difficile ou c'est naturel ?

Tu sais à un certain moment il y avait tellement de choses, qui se passaient avec l'islam et les musulmans, que tu te poses la question, moi qui me dit musulman, si on me pose une question sur l'islam, je ne saurai pas répondre, moi qui est né dans une famille musulmane, dans un pays musulman, on était musulman par tradition, et non pas par cœur, j'ai découvert l'islam

ici en Belgique, quand je me suis dit il faudra quand même si je suis confronté à ça, que je sache et quand j'ai découvert ce que c'était l'islam, c'était fini.

Est-ce que vous avez eu des problèmes spécifiques pendant votre parcours professionnel ?

Non, franchement, difficile c'est les trucs de la vie de tous les jours, ma femme ne travaille pas, j'ai dû me débrouiller pour aider mes enfants, j'ai acheté des maisons, j'ai vendu des maisons, j'ai loué des maisons, je ne sais pas si on peut parler de ça à côté, j'ai eu l'opportunité d'acheter des maisons, j'ai pas été loin c'est la seule maison qui me reste, j'ai pas fait de très bonnes affaires, je m'en suis sorti Dieu merci, mais voilà, c'est la vie. Si non avec les gens je n'ai jamais eu de sérieux problèmes avec les gens, ni ce qui concerne le racisme.

Votre plan de carrière s'est déroulé comme prévu ?

J'ai jamais rien prévu.

Avez-vous été syndiqué ?

J'ai été syndiqué un certain moment puis j'ai arrêté, j'étais à la FGTB, il y a longtemps maintenant.

La relation était bonne avec les délégués ?

J'ai jamais vu de délégué.

Vous étiez bien informé de vos droits dans l'entreprise ?

Non ? Quand tu avais un problème tu allais les voir et c'est tout.

Vous avez dû aller les voir ?

Pour moi spécialement moi non.

Est-ce que vos emplois pouvaient répondre à vos besoins premiers logement, transport, alimentation ?

Non, c'était limite, ton père peut être tu ne sais pas au début de l'année on cherchait des heures avec ton père des fois, souvent on avait pas un horaire complet, pour moi je ne considère pas ça comme des problèmes quoi, c'est la vie.

Est-ce que le salaire convenait à ce que vous espériez ?

Hamdoulillah. Parce que tu n'as pas le diplôme de professeur avec la bénédiction de Dieu tu as eu ce que tu peux espérer de mieux, tu ne dois pas aller à l'usine, tu ne dois pas préparer tes tartines pour aller à 5 heures du matin à l'usine, tu travailles dans le chaud. C'est plus qu'à espérer.

Est-ce que vous arriviez à voir l'avenir plus serein pour vos enfants ?

Oui je crois, je crois que oui, il faut avoir de l'espoir dans la vie. Mes enfants pour moi, ils sont vernis ici par rapport aux enfants qui sont au Maroc, ils ont une chance extraordinaire d'être en Belgique s'ils n'arrivent pas à s'en sortir c'est qu'ils le cherchent vraiment.

Est-ce que grâce à l'aide de votre travail vous pouviez avoir le temps d'avoir des activités?

L'immobilier, je l'ai fait dans un but, je ne sais pas, seul Dieu sait que tous les immigrés pensent à revenir chez eux, tous et tous ils restent, donc c'était dans cet esprit de retourner chez moi et j'ai changé complètement d'avis un jour où j'ai parlé à Ahmed en lui disant on retourne dans notre pays et il m'a dit mais papa mon pays c'est ici, il était encore jeune, c'est

ici mon pays, j'ai mes copains ici, tout ce que je connais est ici, je me suis dit tiens il a raison lui et je voulais retourner à mon pays là où j'ai grandi, lui il a grandi ici donc ça a changé ma vision des choses et même maintenant que je vais avoir ma pension inchaallah l'année prochaine, je vais rentrer au Maroc mais pas définitivement, je vais faire des va-et-vient, parce que mes enfants sont ici ils ne rentreront jamais avec moi.

Au départ, vous ne vouliez pas faire votre vie ici qu'est-ce qui vous a fait changer votre fusil d'épaule ?

J'ai changé mon fusil d'épaule du moment où je n'ai pas eu le diplôme qui me fallait pour rentrer chez moi, donc quand j'ai arrêté mes études, je me suis dit qu'est-ce que je vais faire au pays ? Mon frère était déjà avec mon père dans la boutique, donc si j'allais dans la boutique on allait être les uns sur les autres, alors j'ai décidé de rester, de travailler, de m'installer.

Vous n'avez pas été indépendant ?

On a eu un magasin ici, mais au nom de ma femme, mais c'est moi qui travaillais dedans, je revenais de l'école, je reprenais le magasin jusqu'à 8 heures du soir. Un magasin d'alimentation, j'allais le matin chercher la marchandise, tout ce qui est fruit et légume, je venais les déposer, je partais faire mes heures, je revenais, si il n'y avait rien à chercher, je reprenais la caisse ma femme montait chez elle, sinon j'allais chez Colruyt faire des courses et revenir, remplir les rayons et m'occuper du magasin.

Pourquoi le choix de devenir indépendant ?

J'ai 4 enfants, je travaille tout seul donc j'essaye d'améliorer, surtout maintenant quand ils arrivent aux études, j'espérais pour eux des études supérieures donc, il faut suivre, à travailler tout seul quand ils grandissent, ils ont d'autres envies, ils ont d'autres avis, il faut qu'ils soient à même égalité avec les jeunes qu'ils fréquentent, Ahmed il a été en Turquie pour Erasmus, Hajar elle a été au Canada, la troisième, elle est maintenant en Malaisie, et le petit je ne sais pas encore ce qu'il va choisir et j'ai cherché toujours des solutions dans ce but-là, pas pour m'enrichir, juste pour mes enfants.

Quelles sont les formalités pour devenir indépendant ?

On avait fait un organisme qui s'appelait le Jobing, ma femme a été là, normalement ils t'aident à t'installer et nous, ils nous ont refusé l'aide, ils ont dit qu'ils ne croyaient pas en notre projet, d'ailleurs notre projet commençait très bien, on a fait une année, et ils ont ouverts ici le carrefour, ils nous ont tué, surtout en tant que musulman, on ne vendait pas de porc, pas de cigarette, pas d'alcool, donc ces trois-là tu ne les vends pas, il faut aller s'installer à Bressoux si tu veux. Comme Jobing nous a refusé, le jour où ils nous ont refusé, je parlais à ma voisine c'était un médecin, que Dieu ait son âme, elle m'a dit alors ce magasin ça avance ? Je lui ai dit non ça n'avance pas, on nous a refusé le prêt et elle m'a dit moi je vais te passer l'argent, je viens de vendre une maison, je vais te passer l'argent, et le soir elle est venue, et elle me dit combien il te faut ? J'avais demandé 20000 euros, elle me dit combien il vous faut j'ai dit 20000. Mais ne vous tracassez pas j'ai de l'argent, et vous me rembourserez petit à petit sans intérêt. C'était une femme extraordinaire.

On a failli ouvrir une crèche ma femme a failli parce qu'elle a le diplôme de directrice de crèche, mais il faut s'installer, beaucoup de responsabilités, parce qu'on avait déjà 4 enfants, le projet a fait plouf.

Il y avait quand même des autorisations à avoir ?

C'était les pompiers je crois, le registre de commerce, et l'afscia qui est venu pour voir et c'est tout.

Vous m'avez dit pourquoi alimentation générale ?

Parce qu'il n'y en avait pas dans le quartier, il y avait une supérette qui avait fermé et on est resté 2-3 ans sans rien ici, quand j'ai ouvert, le carrefour est venu après à la place de la supérette d'abord carrefour express et puis carrefour.

Et vous n'avez pas fait d'autres expériences de commerce à part la boulangerie ?

Dans un restaurant, mais le restaurant ça n'a pas duré, c'était un essai, j'allais le reprendre et au départ le prix était de 500 000 francs belge, et le jour pour signer il m'a dit non c'est 800 000 alors j'ai dit voilà vos clés au revoir et merci. C'était un restaurant marocain, spécialité poissons, tajine, c'était vraiment de vrais tajines, de vrais tajines de poissons, c'était rue rouai, le restaurant s'appelait le rouai. C'est au début de la rue Féronstrée, à l'arrêt du 1 et du 4, il y avait 2 restaurants, et moi j'en avais un là et en 2 mois ça marchait très, très bien, à midi j'étais plein, je travaillais beaucoup plus à midi que le soir, tous les échevins, tous les politiques. Surtout avec le poisson, et surtout que je cuisine très, très bien aussi.

Est-ce que le commerce ici était fort tourné vers le public marocain ?

Non pas nécessairement, c'était alimentation générale, sauf qu'il n'y avait pas cigarette, alcool,... les grossistes étaient sur Liège, c'était en 2004-2005.

Un moment donné vous aviez trouvé une certaine stabilité, quelle était votre situation familiale à ce moment-là à Liège ?

Je n'ai pas commencé à travailler à Liège, j'ai travaillé à Malmedy, j'y habitais. Quand je me suis marié, je suis revenu ici, et je suis depuis resté ici à Liège, ma femme n'arrivait pas à s'adapter à la campagne.

C'était plus difficile de vivre là ?

Ah non j'adorais, j'habitais vraiment à la campagne, il y avait une centaine de personnes.

Il n'y avait pas de regard, ... ?

Non, je vous ai dit là où j'allais je m'adapte, je n'ai jamais eu de problème Dieu merci.

Et après vous êtes revenu sur Liège ?

J'ai habité à Droixhe, puis de Droixhe j'ai été rue Maghin et de rue maghin j'ai été à Bressoux, c'était la maison Liégeoise, et puis de là j'ai acheté une maison à Sclessin, qui avait 2 appartements, j'en louais un, j'habitais dans l'autre et puis j'ai acheté une maison unifamiliale, et puis j'ai loué les 2 pour payer là où j'habitais, puis j'ai acheté une autre maison avec trois appartements. Puis j'ai acheté celle-ci. Puis j'ai recommencé à vendre parce que j'avais eu des problèmes avec les locataires, il fallait faire des travaux, il n'avait pas l'air insalubre pour autant.

Et depuis combien d'années vous habitez ici ?

Ici ça va faire 17 ans, bientôt ça va faire 17 ans, parce que Reda le petit dernier et né là-bas, on l'a amené ici la première semaine, aussi non je ne connais aucun anniversaire de mes enfants.

Avez-vous participé à la vie associative spécifiquement ethnique de votre ville ?

J'avais oublié de te dire qu'on avait fait pendant que j'étais enseignant, quelle année je ne sais plus, on avait fait une école d'arabe, c'était dans une mosquée à Seraing, et puis on a fait la

demande d'avoir un établissement à part, alors on nous a donné alors une vraie école, une école qui existait là où il y a maintenant le CEFA à Sclessin. On nous avait donné 4 classes là, on les utilisait pendant le week-end, on avait accès à la piscine, à la cuisine, on avait accès à tout, ça a duré quelques années puis il y a eu un problème je crois.

Lié à quoi ?

On ne sait pas dire bien, on avait volé dans la cuisine je crois, c'était la nuit on n'était même pas au courant. On nous a interdit l'accès à certains trucs, et il y a eu un désaccord entre les membres de l'ASBL CEPLA, elle existe toujours sur papiers, mais je dois arrêter ça, parce qu'ils me cassent les pieds à chaque année, pour faire les papiers de déclaration. J'étais le trésorier à cette époque-là, on ne vendait rien, on n'achetait rien mais j'étais le trésorier, il en fallait un. (Rires.) C'était une école gratuite où je travaillais comme bénévole, donc comme on ne payait rien pour l'école on ne demandait rien aux parents, sauf l'assurance, c'était 100 francs belge à cette époque-là pour l'assurance. C'était peut-être dans les années 90, fin 90, début 2000.

C'était une demande dans la communauté?

Non

Des âgés, des plus petits ?

C'est ça l'inconvénient, c'est que tu avais de tous les âges et ce genre d'école ne réussissait pas parce que les élèves viennent parce que ce sont les parents qui les amènent, le week-end les autres s'amuse et eux ils viennent à l'école, quoiqu'on essaye de les amuser, ils viennent une semaine ou deux, les parents partent à Paris, ils prennent les enfants avec eux, ils reviennent, ...

C'était optionnel.

Oui c'est ça. Mais c'est une école qui pouvait bien réussir, on avait la piscine, la cuisine et tout mais qu'est-ce que tu veux.

Et d'autres trucs spécifiquement ethniques?

Participer à la mosquée de porto, Al-Itissam, moi je ne peux pas dire que j'ai participé, je connaissais tout le monde mais moi j'étais à Waimès et eux ils étaient en train de la retaper, celle de Seraing, j'y ai travaillé en bénévole pour enseigner, j'ai travaillé à celle rue Vivegnis aussi, j'enseignais aux petits l'arabe et la religion.

Avez-vous participé à la vie associative plus générale liégeoise de votre ville ?

Non.

Avez-vous, en tant qu'individu, sponsorisé des évènements de clubs sportifs, des centres culturels, des associations, ... ?

Non.

Avez-vous noté, en ce qui vous concerne, une différence entre les années 60 et 80 dans la condition de vie et d'acceptation des immigrants marocains ?

Je crois que les années 70 ils étaient plus acceptés que maintenant, parce que les gens qui venaient c'était des gens quand même assez honnêtes par rapport aux jeunes de maintenant, il avait comment dirais-je, c'était des gens simples, beaucoup de campagnards, qui venaient pour travailler, et pour améliorer leurs conditions, ce n'est que par après que les problèmes ont commencé quand les suivants sont venus et ils ont commencé à participer aux bals, à boire et se disputer, ils ont commencé à salir la réputation des premiers étudiants.

C'était les années 80-90 ?

Oui

Est-ce que le facteur individu et lié à un facteur emploi ?

Moi sincèrement et ça je le pense profondément les belges au départ n'étaient pas racistes, c'est nous qui les avons poussé à être racistes. Tu vas dans les prisons et tu regardes le nombre de soi-disant musulmans qui sont en prison. Qu'est-ce que tu fous-là toi et ben j'ai violé une fille, il y en a qui ont violé des filles, ... Je te raconte cette anecdote un type qui demande à un imam, tu ne veux pas venir avec moi à la prison, j'ai mon fils qui est là, qu'est-ce qui lui est arrivé ? Il dit j'ai peur qu'on lui donne du porc. Il dit qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? Ils ont violé une fille. Il dit ils ont violé une fille et il ne mange pas de porc, il mange même de l'être humain, qu'est-ce que tu viens me raconter ? Ils ne comprennent vraiment pas l'islam.

Ça c'est surtout sur les conditions d'acceptation, et les conditions de vie ?

Les années 60 je ne sais pas comment ça s'est passé, mais les années 70, les personnes racontaient que quand ils sont arrivés, ils étaient très bien accueillis, ils avaient de l'aide de partout, les gens qui les aidaient étaient gênés c'est-à-dire quand une famille arrivait, ils leur déposaient des habits devant la porte pour ne pas les gêner, ils trouvaient du pain, du lait devant la porte le matin, c'était les voisins qui les aidaient à démarrer dans la vie pour te dire comment étaient les gens. Donc si ça a changé, il y a un problème quelque part.

Avez-vous été impliqué dans des causes politiques ou dans des organisations politiques à Liège ?

Du temps de l'école oui, j'ai été dans ce qu'on appelle l'Unem c'est à dire l'union des étudiants d'origine marocaine.

Comme mon père.

Oui tout le monde, à cette époque-là, on était tous de gauche, mais sinon.

Et c'était quoi les revendications, les combats ?

C'était les bourses, c'était, mais c'était trop politisé.

Et par la suite non ?

Non Je suis énormément la politique mais tranquille, pour moi tout seul.

Je voulais juste vous demander par rapport justement à votre commerce, est-ce qu'un moment, est-ce que vous avez senti une opposition, entre justement sur la question du tabac, cigarette... entre des enjeux commerciaux, et justement le commerce hallal ?

Pour moi la question ne se posait pas, c'est une question de conviction, ça n'allait même pas déjà avec le métier, que je faisais, j'étais professeur de religion islamique.

Comment était considéré, le commerce par les marocains ou par les autres ?

Il n'y a pas beaucoup de marocains par ici, il y a plus de belges que de marocains.

Est-ce que vous avait connu une forte concurrence ?

Non j'étais tout seul.

Entretien 16 avec Younes Benhamou

(Le 5 janvier 2019, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 45 min

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[MS] Quels sont vos nom, prénom et année de naissance ? Et où est-ce que vous êtes né au Maroc?

Oui, mon nom c'est Younes Benhamou. Je suis né à Bouarfa

En quelle année?

En 43

Pouvez-vous me parler un peu de votre enfance, par exemple que faisaient vos parents, à quelle classe sociale appartenaient-ils ?

Oui donc euh, mes parents, mon père qui était cheminot, il travaillait aux chemins de fer. Et donc il a travaillé là jusque dans les années 54 et puis donc il a été renvoyé parce que c'est question de politique à ce moment-là c'est l'Istiqlal.

Et lui il était un opposant politique ?

Il n'était pas opposant politique mais il parlait à tout le monde et il disait que la France il doit dégager et tout ça bon voilà. On était 10 enfants, donc on était à l'école, donc on vivait pas mal, on n'était pas riche, il manquait beaucoup de choses mais voilà. On va rester jusque bon, mon frère, mon aîné il était à l'armée etc on a quitté tous en 64. A ce moment-là, le plus difficile c'était d'avoir un passeport alors pour avoir un passeport, il faut vraiment insister parce que Hassan II était vraiment dur. C'était pas facile de tourner la page.

Pour quelles raisons avez-vous décidé de quitter le Maroc? C'est juste Pour des raisons familiales, économiques, politiques ?

Économiques!

Pas politiques du tout ?

Non, non, non. Le plus important c'est avoir un boulot.

À quel moment avez-vous décidé de partir, enfin c'est votre père qui est parti en premier ?

Non mon père il est pas parti.

Il n'est pas parti, ce sont les frères qui sont partis d'abord alors ?

Mon frère est venu puis moi et la femme à mon frère elle est venue après et voilà donc..

Vous aviez déjà 20 ans à ce moment-là?

Oui, oui, oui, bah pourquoi la raison, on entendait que les gens allaient en France. On regardait pour voir comment on fait. Alors le seul moyen c'est déjà avoir un passeport et

comment on fait pour avoir un passeport, ça première chose, le reste ça viendra pour préparer le voyage, argent, où aller etc.

Et pourquoi avoir justement choisi la Belgique? Pourquoi, justement, parce que vous avez parlé de la France, pourquoi pas la France ou la Suisse ?

Oui, la Belgique c'est comme tout il y a mon frère qui est venu ici, un cousin qui était ici aussi et il y avait encore des gens de la région qui étaient ici aussi. Il y a du travail, tout ça donc on va en Belgique, c'est tout. S'il n'y avait eu personne on se serait peut-être arrêtés en France.

Et quand vous avez réfléchi à tout ça, est-ce que c'était un choix que vous avez décidé à la dernière minute ? Ou c'était quand même un choix que vous aviez prévu à l'avance ?

C'était le rêve, avoir un passeport quitter le pays. C'est comme les jeunes à 20 ans. C'est le rêve, on avait pas de jeunesse, il nous manquait de l'argent tout ça donc euh, parfois on allait au cinéma bon pour regarder l'Europe, c'est des rêves, on va là, c'est bien etc. Donc c'était avoir un passeport et quitter le pays le plus vite possible.

Et du coup, pourquoi à Liège ? Vous aviez de la famille sur place ?

Oui, il y avait mon frère qui était à Liège

Et votre cousin ?

Mon cousin il était à (Waterskij ?) donc du côté flamand. Il était à la mine, moi c'était exclu la mine

Donc il était déjà dans un charbonnage ?

Mais il n'est pas resté longtemps, il est resté 3 mois

Est-ce que la question de la langue vous a influencé ? Est-ce que par exemple vous êtes venus à Liège pour le Français?

Non, les gens qui étaient du côté flamand, ils ont appris le flamand sur place et ils se démerdaient et voilà ils travaillaient. Le but c'est travailler, ramener de l'argent. C'est ça le but.

A aucun moment donné vous avez pensé à la Flandre ? Ou C'était juste parce qu'à ce moment-là il y avait la famille ?

La Flandre, mon frère il a quitté, il est parti en Flandre. Moi-même je voulais aller mais puisque je travaillais dans une usine chimique, je m'amusais bien donc moi j'ai dit je ne quitte pas. Je reste là.

Vous m'avez dit c'est difficile d'avoir un passeport, c'était quoi les différentes étapes, pour avoir le passeport ?

Bah moi j'avais la chance que mon père il était Sheikh donc ça aide un petit peu. Puis moi j'étais à l'école et tout ça quand j'étais étudiant... Mon casier judiciaire était vierge. Pas en prison, pas politique ou quoi..

Ça a facilité les choses. Et vous avez dû aller à Casablanca ou à Rabat ou quelque part, pour prendre les papiers où ça s'est fait directement à Bouarfa ?

Non non, ça s'est fait à Oujda et puis à Bouarfa et puis là quand on a quitté tout ça bon il fallait prendre le bateau.

Et donc du coup justement les transports c'était bateau puis voiture où ?

Non transport c'est aller à Melilla prendre le bateau puis revenir en Espagne, on continue.

{Fille de l'intervenant}: A l'époque il n'y avait pas besoin d'un visa comme maintenant. C'était uniquement passeport.

[Intervenant] : Pour avoir ton passeport déjà tu peux courir. Ils ne te donnent pas le passeport comme ça. Non c'était difficile pour avoir un passeport.

Mais il n'y avait pas de visa, donc ça rendait la chose plus difficile. C'est aussi parce qu'il y avait des contrats spécifiques entre le Maroc et la Belgique, surtout pour le charbon en fait. Si vous alliez au consulat et que vous disiez je veux bien travailler dans la mine en fait on faisait tout pour vous.

Oui surtout à des gens de Marrakech et tout ça qui sont venus avec un contrat pour travailler à la mine. Et puis... Parce que bon, il y en a qui s'imaginent que la mine c'est le paradis. Mais déjà la mine, rien que de prendre l'ascenseur pour descendre 3km en dessous de la terre déjà c'est impressionnant. Quand il faut travailler dans le noir et tout ça, la poussière et tout ça, c'est pas évident du tout.

Et le voyage, il vous a coûté cher ?

Quand même parce que bon...

Vous étiez tout seul à partir ou bien vous étiez en famille ?

Non, quand moi je suis venu, avec mon frère, il est retourné pour ramener sa femme et moi je suis venu après. Comme lui il connaissait déjà le chemin, il n'y avait pas de problème donc on prenait le train. Les trains en France, il faut changer, il y avait la douane à ce moment-là. Je te passerai les papiers à ce moment-là (???)

Et donc du coup justement sur le prix du voyage, ça vous a coûté cher ?

Oui oui oui, donc il faut payer le bateau, il faut payer le train, il faut manger voilà donc..

Comment avez-vous fait pour payer le transport ? Vous aviez un peu d'économies sur vous ?

Euh, c'est mon père qui m'a donné l'argent. Moi je n'avais pas d'économies.

Et justement vous aviez prévu un peu d'argent de poche là-bas ? Votre père il vous a juste payé le transport ou il vous a donné un peu d'argent pour survivre là-bas ?

Oui, il a donné beaucoup, d'argent. J'avais déjà mon frère qui était ici donc du coup il expliquait que en attendant le travail, il faut quand même manger donc... Voilà.

Est-ce que quand vous êtes partis vous aviez envisagé un billet retour ? Pensiez-vous revenir quand vous êtes parti pour la Belgique?

Retourner au Maroc ? Bah on avait toujours cette idée, que on va ramasser de l'argent et qu'on va retourner au Maroc. Mais le temps passe, les années passent et on se rend compte que avec la vie c'est envoyer de l'argent aux parents et tout ça. On ne saurait pas faire une économie immense pour retourner au Maroc. Donc en attendant c'est toujours « Inch'Allah Inch'Allah »... Puis à un moment donné « Ah oui, pourquoi pas quand je serai pensionné, pourquoi pas.. » Voilà..

Et du coup vous vous êtes installés où en Belgique ? Avec votre frère directement ?

Oui je me suis installé avec mon frère puis j'ai quitté mon frère.

Et c'était à Liège ça ? Directement ?

C'était à Liège puis dans la périphérie de Liège à Seraing. Puis j'ai quitté mon frère pour habiter avec des gens, des ouvriers. Et puis j'ai commencé à penser pour rechercher ma femme. Et voilà.

Vous étiez marié avant de partir ?

Oui.

Et vous êtes resté combien de temps tout seul alors ici ?

Oh euh, 9 mois à peu près 9 mois.

Et justement vous avez habité avec d'autres personnes, c'était des marocains ?

Non pas des marocains, des turcs... Bah c'est à dire, la femme c'est une grecque qui nous louait la maison, l'appartement donc elle a des chambres, cuisine collective ! Et alors, les turcs travaillaient à la mine, moi je travaillais à l'usine. Et on se rencontre à la cuisine, chacun il cuisine.. On ne fait pas des tajines quoi. On revient tellement crevé de l'usine qu'on a envie de dormir. C'est pas une vie extraordinaire...

Difficile ?

Difficile oui, une vie de malheureux.

Et justement par rapport à ça, comment viviez-vous votre vie là-bas, comment étaient les relations avec les gens ? Par exemple avec les personnes turques qui vivaient avec vous, ça se passait bien ?

Oui ça se passait bien. Eux c'est comme les marocains, ils préfèrent parler entre eux.

Et vous aviez quand même des contacts avec les marocains ?

Oui, oui !

Dans l'usine ?

Non dans l'usine il n'y avait pas beaucoup de marocains. Dans la ville, à Liège, au café, avec des algériens et marocains.

Mais du coup, avec les voisins, avec l'entourage dans le quartier, avec les Belges qui sont là depuis plus longtemps, comment se passaient les relations ?

Avec les belges c'était extraordinaire ! Pourquoi ? Parce que nous notre but c'est travailler, avoir de l'argent, ficher le camp et ficher la paix à tout le monde. On ne cherchait pas comme les jeunes, chercher les bagarres, casser des voitures et tout ça. Donc nous, c'était très facile, c'était travailler, aller faire dodo.

L'accueil était très positif ?

Oui, oui ! Mais les belges aussi, c'était une autre mentalité. D'ailleurs, à l'époque, les gens sortaient des bouteilles vides, de la limonade et du lait. Le marchand passe, il laissait la monnaie là. Personne n'y touche. C'est plus comme maintenant.

Toute la journée ?

Oui. Nous on a beaucoup respecté les voisins, les gens, parce que notre but c'est aller travailler pas aller chercher misère à la police et tout ça. C'était notre mentalité aussi. Notre éducation n'était pas comme maintenant.

Et avec les commerces de proximité, il n'y avait pas encore beaucoup de commerces marocains, les commerces Belges ça allait ?

Oui oui oui. Les commerces marocains ça a commencé après les années 80. Il y avait une rue (Mérode) à Bruxelles où un juif vendait du thé et des épices.

Et vous faisiez les trajets ?

Oui, on faisait les trajets à Bruxelles et il venait à Liège à la batte.

Avec la police de quartier, pas de problèmes, rien ?

Rien!

On va revenir en arrière, sur votre parcours scolaire, donc vous avez fait des études au Maroc ? Jusqu'au baccalauréat ?

Oui les secondaires mais je n'ai pas passé le baccalauréat. Je me suis arrêté bien avant.

Et vous avez fait une formation professionnelle ?

Non.

Directement quand vous avez eu 20 ans vous êtes parti ?

Oui.

Vous avez travaillé un peu au Maroc avant d'arriver ici ?

Non non... Si ! J'ai travaillé, enfin... Travaillé quelque mois à l'administration, à l'état civil, remplir des fiches, payer, donner des dirhams, de l'huile et tout ça. Ils payent en nature et sinon 2 dirhams par mois.

Ah oui en nature directement ! Avec de l'huile d'olive et tout ça ?

Oui ce n'était pas vraiment un travail.

Donc votre carrière professionnelle elle a commencé en Belgique ?

Oui,

Et où a-t-elle commencé ?

Elle a commencé dans une usine à Engie, une usine chimique, Prayon. Ça a terminé là.

Vous avez travaillé toute votre carrière-là ?

Oui toute ma carrière était là-bas

Et donc du coup vous avez commencé en quelle année quand vous êtes arrivé en 64 ? Vous avez commencé directement ?

Oui, j'ai commencé directement.

Et comment vous vous êtes fait embaucher là-bas ? Vous vous êtes présenté ou quoi ?

Non là-bas il y avait plusieurs possibilités. Celui qui connaît il va chercher lui-même, celui qui connaît il va dans les usines demander du travail. Ça c'est une chose. Et si il veut pas payer le bus et se casser la tête, il va voir le ministère d'emploi et de travail. Donc en s'inscrivant au ministère de l'emploi et du travail, il a directement toutes les annonces. Il donne 5,6,7,8 noms, alors il faut y aller. Il m'a donné cette usine et j'y suis allé.

Donc à Prayon c'est du métal qu'ils faisaient ?

Non, elle fait pas du métal. Elle faisait du phosphate soit venant du Maroc soit de la Russie, soit de l'Amérique, tout ça. Ou encore Phosphate d'Israël. Tout est chimique, l'acide phosphorique, plusieurs étapes, plusieurs qualités.

C'est vraiment de l'engrais qu'ils produisent alors, toutes sortes de trucs chimiques c'est ça ?

Oui, toutes sortes.

C'est une grosse entreprise alors, combien de personnes travaillaient là ?

Quand j'ai été, on était presque 700 personnes,

Ah oui quand même. Et vous avez travaillé combien d'années là-bas ?

43 ou 44 ans ... De 64 à 2002. (38 ans ?)

Donc vous avez fait toute votre carrière là-bas alors ?

Oui, j'ai eu cinq médailles. Deux en or, et le reste en argent

Des médailles pour quoi ?

C'était en encouragement pour le travail qu'on a fait.

Félicitations ! Pourquoi avez-vous cessé d'y travailler ?

C'était mon droit ! On m'a donné ma prépension !

Vous êtes parti avec la pension, pas à cause de problème.

C'était l'occasion ! Ça sert à rien de travailler, payer des impôts, pourquoi faire alors que j'ai le droit de rester chez moi ?

C'est clair ! Et alors les conditions de travail là-bas comment étaient-elles ?

Ah oui, les conditions... Donc de 64 je vais dire à 75, c'était dur. Des mauvaises conditions.

Pourquoi ?

Bah, il y a le gaz, il y a le bruit, et puis c'est chimique. Alors celui qui n'a pas de diplôme pour avoir une place magnifique, il faut compter sur soi. Il faut plus travailler, pour monter en grade. Plus tu montes en grade, plus que tu gagnes plus. Plus que tu travailles moins, voilà quoi.

Et du coup après c'était plus facile parce que vous êtes monté en grade ?

Ah oui oui hein.

Quelle était votre fonction ? Comme ouvrier à la chaîne ?

Oui, il y avait des possibilités d'ouvrier, travailler parfois avec la pelle, avec le marteau piqueur, parfois en nettoyage comme ça. Et alors parfois on remplaçait quelqu'un à la machine, au transporteur, nettoyer des cuves, etc. Ce n'est pas évident.

C'est lourd aussi ?

Au fur et à mesure, l'usine se modernise. Chaque fois qu'elle est modernisée il y a des places vacantes. On remplace et tout ça, celui qui n'a pas fait gaffe et tout ça, ou qui part en pension, après quelqu'un prend sa place et c'est comme ça. Mais faut se montrer, il y a pas de cadeaux !

Et du coup, vous avez fait d'abord ouvrier puis chef ?

Je n'ai jamais voulu être chef. C'était pas mon truc, j'étais opérateur. De l'opérateur tu montes chef. Ça ne m'intéressait pas, beaucoup de responsabilités. Même opérateur beaucoup de responsabilités. Mais j'aimais bien aller au Maroc, rester parfois un peu plus, rester.

C'est vous qui ne vouliez pas plus. L'entreprise vous a-t-elle proposé plus ?

Non elle m'a pas proposé. Eh... Si elle m'a proposé une fois ! Faire euh des tests, mais je voulais pas participer. De moi-même j'avais pas la volonté d'aller plus loin. Pourtant ce n'était pas difficile.

Fallait faire des tests et après vous passiez.

A ce moment-là combien y avait à peu près de différence... 10 francs par heure ?

C'est quand même une différence à l'époque ? Non ?

[L'intervenant cherche dans son portefeuille]

Moi ça ne m'intéressait pas, j'étais bien opérateur. Travailler moins, ce qui m'intéressait.

Vous avez gardé des francs ?

Non, une fiche, pour convertir. Je l'ai depuis la sortie de l'euro.

Donc ça veut dire, 100 francs en plus par jour, ça fait à peu près 2,5€ en plus par journée, c'était quand même beaucoup pour l'époque. Et vous n'avez jamais travaillé comme indépendant ?

Non, mon frère a travaillé comme indépendant, moi ça m'intéresse pas.

Donc vous avez toujours eu des emplois stables et assurés ?

Oui.

Pendant cette carrière à Prayon, avez-vous été confronté à des difficultés spécifiques ou à des problèmes que ce soit dans l'entreprise, avec la direction, avec d'autres ouvriers ?

Oui à un moment donné l'usine voulait un peu se moderniser donc il voulait un peu diminuer parce qu'il y a moins de demande, diminuer les ouvriers. Alors à peu près une centaine d'ouvrier qu'ils doivent mettre dehors. Donc le syndicat il a dit ils vont choisir d'abord les gens qui viennent pas souvent, les paresseux, ceux qui travaillent pas bien, ce qui a fait plein de... Liquider d'abord ça avant les autres.

C'est la direction de l'entreprise qui choisissait alors ?

Oui c'est la direction. Mais il y avait encore du travail en Belgique à ce moment-là. On est habitué à notre emploi donc on était craintif. Mais voilà il y a que ça c'est tout.

Pas d'autres problèmes avec certains ouvriers, des difficultés ?

Oui, t'as toujours ! On en a eu, presque tout le temps. Pourquoi ? Il y avait des jaloux, quand tu prends une place. Même des belges, normalement une place d'opérateur, c'est quelqu'un d'universitaire, et nous on n'était pas universitaires. Et alors il y avait des jaloux. Heureusement il y avait le syndicat, le syndicat était fort. Il y a ça, et puis il y a tout le temps aussi une fois avec certains Belges aussi, certains Italiens. Il y avait un marocain qui est venu pour être engagé, et il doit faire deux semaines chaque fois pour travailler à une place. Deux semaines avec quelqu'un, pour apprendre. Oui, mais il avait quelques-uns qui ne voulaient pas aider ce marocain. Quand il demandait il lui disait « oui je t'expliquerai ça après ». Il n'expliquera jamais. Alors moi je suis intervenu, j'ai dit au chef. Des bêtises, des affaires comme ça. C'est avec tout le monde, déjà quand t'as une place comme ça que tu gagnes mieux que les autres, les gens ils râlent

Et du coup vous avez dit il n'y avait pas beaucoup de marocains dans l'entreprise c'est ça ?

Après ils sont venus. Au début, on était trois. Il y en a un qui est mort, crise cardiaque. Mais après sont venus, une dizaine au moins.

Etiez-vous tout le temps en groupe ou pas du tout ? Les marocains étaient-ils uniquement entre eux ou tout le monde se parlait ?

Moi dans mon travail il y avait peu de marocains et dans la région où j'habitais il y avait peu de marocains. Sauf moi je fréquentais les marocains quand je suis en congé, à Bruxelles, au café, à Liège et tout ça. Se défouler, mettre la musique et tout ça. Moi personnellement j'avais trop peu d'amis marocains parce que je n'avais pas dans la région où j'habite, il y avait moins de marocains.

Les contacts avec les autres étaient-ils très bien aussi ?

Oui oui.

Par exemple, les turcs, les italiens, les belges,..., ça arrivait souvent qu'on soit un peu jaloux ou bien c'était rare ?

Souvent et puis il y avait aussi parfois ils taquinaient. Ou bien il y en a qui venaient se moquer pendant le ramadan. Ils disaient : « Comment c'est possible de faire encore ça aujourd'hui ? » « Allah, Mohamed, ... ». Ils nous taquinaient beaucoup

Sinon à part ça, ça allait ?

Oui oui des bons contacts entre tout le monde. Puis il ne faut pas se laisser faire. Il ne faut rien laisser au hasard et faire son travail. Il y avait une fois pour monter opérateur j'étais avec un d'origine yougoslave mais lui il est né ici. Et lui pour me montrer le travail, donc j'étais en écolage avec lui, mais il ne me montre pas tout. Pour qu'on me laisse tout seul et il m'arrive un accident et je peux risquer ma place. C'est grâce à un italien qui m'a dit fait attention à Denis etc. Alors j'ai fait un tour et tout ça il m'a montré l'italien, tu dois toujours faire attention.

Ils étaient quand même solidaires donc ?

Pas beaucoup, certains. Il y avait quand même des braves, mais en gros chacun cherchaient pour monter, pour gagner plus.

Et dans cette logique-là vous avez été syndiqué ?

Oui, au syndicat socialiste jusque les années 80, j'ai changé.

Pourquoi avez-vous changé, y avait-il des problèmes ?

Non non il n'y avait pas de problèmes. Le vrai problème j'ai parlé au délégué pour qu'il engage mon fils et il ne l'a pas fait, il a engagé le sien alors j'ai dit voilà.

Pour la relation avec les syndicats, vous avez dit par moments heureusement qu'ils étaient là. Etiez-vous bien informés sur vos droits ?

Oui oui oui.

Et les relations avec les délégués syndicaux, étaient-elles bien ?

Oui oui c'était bien. Le bureau est ouvert, celui qui ne connaît pas quelque chose va là et on va lui dire.

Vous avez déjà été poser des plaintes là-bas ?

Oui

Par exemple ?

Quand l'usine est en arrêt on fait le nettoyage dans des cuves mais il y a des gaz alors on a été au syndicat pour demander une prime de risque, on a demandé à gagner plus comme on

travaillait là. Ou bien il faisait trop chaud on demandait des boissons, en hiver on demandait des vestes fourrées quand on sort et tout ça.

Et dans votre entreprise, c'était combatif ? Il y avait souvent des grèves ?

Les grèves rarement, mais on en a quand même fait quelques-unes, mais elles étaient rares. Ils lâchaient le paquet, plus de contrats avec des autres salaires.

Est-ce que votre travail suffisait à répondre à vos besoins de logement, nourriture, transport ?

Oui.

Est-ce que le salaire convenait à vos attentes ?

Oui.

Grâce à ça vous arriviez à entrevoir un avenir plus serein ?

Oui,

Vous avez d'abord habité sur Liège avec les turcs puis vous avez déménagé où ?

Tout seul, à Seraing. Puis j'ai loué une maison pour aller chercher ma femme.

Et c'était quoi votre situation familiale quand vous avez travaillé plus longtemps alors ? Vous aviez des enfants ?

Bah les enfants, on a eu des enfants seulement dans les années 70

Quand vous étiez un peu plus à l'aise alors ? Vous avez dit tout à l'heure que quand vous aviez l'occasion vous alliez dans des cafés marocains. Vous avez eu l'occasion de participer à la vie associative marocaine ?

Non, parce que j'ai évité tout ce qui est politique.

Même sans être politique ? D'autres associations culturelles et sportives ?

Il n'y avait pas. Ça tient pas debout. Les autres associations tout ça, ce qui m'intéressait c'était aller travailler et m'éloigner de tout.

Et les mosquées ?

Il n'y avait pas

Plus tard alors, vous avez participé à la création d'une mosquée ?

Oui

Laquelle ?

Deux ou trois. Badra à Seraing, à Ougrée, comment elle s'appelle... Et puis j'ai participé à d'autres à Liège.

Est-ce que vous participiez à la vie associative générale liégeoise ?

Non parce que bon moi tous les jours je travaillais en pauses. 6-2 2-10, la nuit, avec ça je ne savais pas. Après on a les congés pour voir la famille.

C'est ça pour partir au Maroc ?

Oui

Est-ce que vous avez sponsorisé des événements de clubs sportifs ?

Non

Question plus large, pour vous, il y a une différence entre les années 60 et 80 dans les conditions de vie des marocains?

Oui oui.

Ça s'est amélioré où non ?

Ça a chuté ah oui. Parce qu'avant les marocains déjà rien que celui qui ne travaille pas avait le chômage plus celui qui a les enfants a les allocations en double. Déjà ça aide les familles nombreuses et tout ça. Et alors la vie était moins chère, les maisons moins chères et tout ça. Et après, plus les années avancent, plus il y a le racisme, les loyers qui augmentent, le chômage diminue parce que celui qui ne cherche pas a moins de chômage. Alors ça dégringole.

Qu'est ce qui fait qu'il y a plus de racisme à un moment ?

Le racisme ça commence déjà dans les années 80 et ça augmente. Ça commence déjà sans compter les attentats, ça commence déjà quand on a bombardé les tours. Et puis au fur et à mesure il y a, je ne veux pas généraliser, il y a certains marocains à Bruxelles qui à l'époque cherchaient vraiment la petite bête pour dénoncer ça. Comme par exemple le sacrifice [du mouton]. Ils jettent les boyaux, les entrailles. Après ça a commencé à monter, les attentats, y a tout. Chaque fois donc les attentats donc les autres pays comme L'Égypte avec les touristes...

Au niveau international donc, ça a beaucoup influencé la vision des belges par exemple mais en Belgique vous m'avez dit que même dans les années 80 on sentait la différence, à ce moment-là où était la différence ?

Surtout le regard, il y a des gens tu peux t'inviter chez eux, il y a le dialogue, il a l'écoute, tu lui parles il écoute. Je ne dis pas, il y a le racisme et tout, mais moins. Et après c'était vraiment la porte fermée.

Dernière question, elle va aller vite, avez-vous été impliqué dans des causes politiques ou dans des organisations politiques ?

Politiques ? Non.

Vous avez d'autres choses à rajouter ?

Non, je vous souhaite la réussite !

Entretien 17 avec Farah Al Hammoumi

(Le 9 décembre 2018, à Liège)

Durée de l'entretien : 40 min

(Formules de politesse)

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

Quel est votre nom et votre prénom ? Quel est votre date de naissance ? Ou êtes-vous né au Maroc ?

Je m'appelle Farah Al Hammoumi. Je suis né au Maroc le 12 janvier 1959, à Berkane à côté d'Oujda.

Pouvez-vous me parler de votre enfance, de ce que faisaient vos parents, de votre classe sociale au Maroc ?

Mon père était cultivateur. Il avait pas mal de terre donc je dirais que nous étions « bien lotis » en principe par rapport à d'autres familles. Ma mère était une citadine qui s'est retrouvée à la campagne par la force des choses : elle avait épousé mon père. Nous étions sept enfants. Nous n'avons vécu qu'une petite partie de notre vie à la campagne. Les enfants étaient

scolarisés.

Il y avait un cousin pour qui cela se passait bien en Belgique, c'était le neveu de mon père, et il y avait des contrats qui se donnaient à la pelle. Enormément de gens se sont constitué parties prenantes car on disait : « Il y a quand même plus de facilités ici que là-bas ». Même s'il avait des hectares de terres au Maroc, il fallait tout de même pour le rendement produire un gros travail. Donc mon père est venu sous contrat en 1963. Nous, ma mère et les enfants, sommes venus le retrouver en 1966.

Votre père est venu pour travailler dans quel secteur ? Il est venu pour des raisons économiques ?

Il est venu pour travailler dans la mine, seul au départ, et c'est souvent la même chose dans beaucoup de familles où l'on entend « On vient gagner une petite somme pour relancer l'affaire », c'est pour des raisons économiques.

Par regroupement familial ? Pourquoi votre père a choisi la Belgique ?

Je suis arrivée ici par regroupement familial. Mon père a choisi la Belgique car il y avait les cousins, c'était francophone. On lui a proposé d'aller à la mine au Zaïre. On lui disait : « Vous venez des pays chauds donc vous ne serez pas dépayser. » Mon père disait toujours « Si c'est pour aller au Zaïre je reste au Maroc. » Ça fait 52 ans.

A Liège ? Quelles étaient les différentes étapes de votre parcours pour venir jusque-là ? C'était facile de venir en Belgique (difficultés administratives ?)

A Liège, dans la région de Liège, Mélin, Micheroux : Jossey, la mine où il travaillait c'était Jossey. Nous sommes venus en avion, un avion de la Sabena. C'était sous contrat. Ils ont beaucoup insisté pour que maman viennent avec les enfants. Elle voulait que mon père revienne. Lui a décidé que nous resterions pour quelques temps. Je me souviens qu'un jour c'est notre cousin qui est revenu. Mon frère lui a couru après en criant : « Papa ». Mais ce n'était pas mon père.

Que vous a coûté le voyage ? Votre père a vendu ses terres ? Quand il est parti, pensait-il que ce serait temporaire ?

Le voyage ne nous a rien coûté, c'était avec le contrat. Je ne pense pas, même si le côté financier n'est pas clair pour moi. Mon père n'a pas vendu ses terres car il avait deux frères. Quand mon père est parti au départ il se disait que ce serait temporaire, il disait être capable de faire un effort. Ils avaient un moteur qui coûtait une somme pour l'époque.

Il voulait avoir un nouveau moteur alors il est parti travailler. C'est devenu permanent parce qu'ils savaient que si la femme et les enfants restaient au pays alors notre père allait devoir repartir mais ils avaient besoin de cette main-d'œuvre qui était très recherchée. On pouvait changer de place, on sortait le matin et l'après-midi on avait une place. Mon frère aîné n'a pas voulu continuer ses études pour cela.

Où étiez-vous installés ?

Nous sommes restés dans la région de Liège. Beyne-Heusay, près de Fléron. Mon père était du côté de Mélin. Notre premier logement était un coron. Il y avait des grecques, des italiens, des turcs un peu et puis les marocains.

Vous étiez en contact avec d'autres marocains ? Quelle était la nature de vos relations avec les autres familles ? Le rapport de proximité avec l'administration et autres fonctionnaires se passait bien ?

Nous avons des contacts avec les autres marocains, quelques-uns de notre coin, ceux qui venaient de Casablanca restaient ensemble mais ils étaient très peu quand nous sommes arrivés. Du côté Oujda, ils restaient également ensemble par soucis de facilité. Quand une personne retournait, on lui filait des trucs pour donner aux enfants. C'est toujours très développé aujourd'hui. Nous avons de très bonnes relations avec nos voisins. Nous étions à l'aise, nous jouions beaucoup. Nous avons un très bon contact. Nous avons nos camarades, à côté il y avait les belges. On avait une cour. Les familles de 4 enfants étaient des petites familles. On rentrait noir comme les mineurs car il y avait deux terrils rien que pour nous. On a fait 400 coups. Nos familles nous poussaient à l'école. On était bien encadré, malgré des parents illettrés, ils ne voulaient pas qu'ils connaissent la même galère. Nous avons de bons rapports avec la commune, les commerces de proximité. Franchement, un très bon accueil avec le côté administratif. Celui qui était plus à l'aise de la langue française, même nous enfant, jouions les traducteurs pour nos parents.

Lorsque vous êtes arrivé, vous avez suivi un *curtius* scolaire au Maroc ? Lorsque vous êtes arrivé vous avez repris un parcours normal ? Quelles sont les raisons qui font que vous avez redoublé une année ? Quel était votre parcours ?

J'avais fait un an à l'école primaire au Maroc. J'avais 7 ans que je suis arrivée puis j'ai recommencé mon parcours scolaire en doublant ma première et ma troisième primaire. Ma grande sœur et mon grand frère parlaient mieux la langue que moi. Une autre anecdote pour Sadek et Mohammed. Malgré qu'ils éprouvent des difficultés pour s'exprimer, ils étaient mes 2 grands frères étaient premiers de classes, l'un d'eux est désormais professeur d'université.

J'étais dans le général section langue car je ne suis pas du tout math. J'ai fait un an en langue germanique puis un an à l'histoire à l'université mais je n'aimais pas. J'ai fait un graduat A1 en secrétariat médical. Il y a eu un drame familial qui a engendré une rupture dans ma recherche d'emploi et du point de vue du moral.

J'ai galéré pendant quelques années avant de reprendre le dessus sur les événements. J'ai ensuite suivi une formation pour sortir du cercle vicieux. Un moment de dépression focalisée. J'ai suivi une formation pour donner des cours ALFA. Je suis dans ce domaine en plus de garderies avec des enfants depuis quelques années. Une fin mouvementée. J'ai terminé les études en 1985 ou 1986.

Vous avez travaillé à la fin de vos études ?

Je n'ai pas travaillé directement. Mais j'ai travaillé au journal « La Wallonie » et « Le Quotidien Hebdo » pendant deux ans. Puis plus rien pendant un moment. En 1989. Je cherchais du boulot, en allant voir à l'ONEM, j'étais défaitiste, j'étais plus mince que ma fille. Le directeur commercial me demande si j'avais de l'expérience pour travailler à l'accueil. Il n'y avait pas de test. Le directeur m'a demandé : « 7x7 ? ». Je lui ai répondu « 49 » et j'ai travaillé là. Un contact extraordinaire avec les gens. Les secrétaires s'occupaient de la facturation et de l'encodage des petites annonces. Ce n'était pas un travail très difficile. Après la rupture, je n'allais jamais au bout des choses. C'était un drame personnel, un fait privé qui était plus fort que moi, et j'en subi encore les conséquences.

Quand avez-vous repris le travail ?

En 1999, tout doucement j'ai essayé de remettre de la vie dans tout ça. J'ai refait ma petite formation qui n'a pas duré longtemps et j'enseigne en tant que formatrice avec le CRIPEL qui venait jusqu'à Beyne Heusay. C'est comme accompagner des gens qui sont en décrochage scolaire, ça recrée du contact. Nous étions 15 pendant la formation mais certains étaient déçus car ils auraient préféré donner cours à des enfants, 2 – 3 personnes sont restées et la dame nous a dit qu'elle nous laissait sa place et donner le cours en arabe. J'ai, pour être sélectionnée, donné cours de français en arabe. C'était un cours sur « Comment se présenter » ? Comme j'avais le contact facile et que j'étais à l'aise. Nous étions 4 à être sortis.

Avez-vous un contrat stable désormais ? Pouvez-vous me parler de votre ancien travail au sein de l'hebdomadaire? Avez-vous déjà été sans emploi? Durant votre parcours professionnel avez-vous ressentis des difficultés particulières, avez-vous vécu des accros ?

J'ai un statut ALE mais l'emploi dans le journal « La Wallonie ». C'était un petit contrat. Je faisais 3 mois, je signais un contrat et renouvelais pour 4 mois. J'ai été sans emploi pendant une période. Je n'ai pas connu de difficultés sérieuses, toujours une bonne entente avec les collègues. On était en bonne entente avec les collègues. Mais certains sont arrivés après moi et on les a gardé quoi. Souvent quand on commençait, comme ça, à « La Wallonie », on gardait d'autres personnes, a contrat indéterminé. Vraiment, je n'avais pas de très grandes responsabilités.

Une marche de progression était-elle possible dans votre carrière au sein de cet emploi ? Auriez-vous pu occuper des tâches à responsabilité ou avez-vous été cantonnée à des tâches subalternes ? Avez-vous senti une limite par rapport à votre emploi ?

J'étais l'employée. Ce n'était pas possible d'avoir de grandes responsabilités et je savais que c'était limité dans le temps. Je savais que je n'allais pas faire carrière là-bas.

Etiez-vous syndiquée ? Quel était votre relation avec vos délégués, avez-vous connu des périodes de grève ?

J'étais syndiquée au syndicat socialiste. Nous on était rue de la régence, il y avait une librairie et il nous arrivait de vendre des livres. C'était lié à l'antenne du syndicat place Saint Paul. Ma relation avec mes délégués, il fallait d'ailleurs être syndiqué pour travailler au journal, était pas vraiment...J'étais bof au courant de mes droits. Pas de grève. Il y avait une stabilité quand même.

Est-ce que par rapport à votre position dans le journal socialiste, il y avait un meilleur accueil que dans les autres journaux ?

Le fait que je sois dans un journal socialiste était mon premier emploi. Tout était en décalage dans ma vie. Depuis les primaires j'étais en décalage. Je commençais à 21 ans seulement à l'université. Je n'ai pas spécialement réussi mais il fallait décrocher quelque chose. Je ne suis pas faite pour l'université. J'ai fait un graduat et ce que j'ai fait je l'ai fait par dépit, pour avoir quelque chose. Je n'adorais pas secrétariat médical. Je n'étais pas forte en math, j'étais faite pour faire de l'anglais mais la vie en a été autrement. J'ai bifurqué vers les sciences.

Votre travail à la Wallonie répondait à vos besoins premiers ? Vous aviez une vie confortable ? Vous pouviez entrevoir un avenir serein ? Grâce à votre travail vous bénéficiez de plus de temps libre ?

Ça allait. Je n'étais pas mariée. Je vivais chez maman car mon père est décédé en 1985. Ça allait, maman avait sa pension, j'avais mon argent et ma sœur également. Je touchais 32000 francs (ça fait 800 euros). J'étais cool et heureuse. Je n'avais pas de soucis encore à ce moment-là.

Dans un second temps, vous avez commencé votre deuxième profession. Quand? Quelle était votre situation familiale ?

J'ai fait ma formation en 2000 et j'ai commencé en 2001. Il y avait les enfants. Je me suis retrouvé à faire cette formation parce que je me disais qu'il faut faire autre chose que rester à la maison. Je me suis battue pour être une femme active mais ça ne s'est pas fait. Puis j'ai eu mon troisième enfant, il a 18 ans maintenant. Je lui donnais le sein, il était tout petit, je le laissais à ma mère et j'allais à la formation et ensuite je rentrais. C'était à 100 mètres, je pouvais me le permettre.

Où viviez-vous? C'était la maison de vos parents ?

J'habite toujours à Beyne-Heusay. C'est la maison de mes parents, la maison où nous sommes arrivés en Belgique. Nous sommes allés à Fléron puis nous sommes revenus vers Beyne-Heusay, il y a avait les corons à vendre et nous avons acheté là.

Avez-vous participé à la vie associative marocaine de votre quartier ? A la vie liégeoise ? Avez-vous en tant qu'individu sponsorisé des événements ?

Je n'ai pas été active dans la vie associative marocaine, ni liégeoise car je n'étais pas trop politique, dans le cœur, j'étais terre à terre. Je n'étais pas trop politique, enfin ça dépend, à ma façon, je ne monte pas sur les podiums.

De manière plus générale, avez-vous noté une évolution ou différence des conditions de vie des immigrants marocains des années 60 aux années 90 ?

Oui c'est différent. Il y a toujours une amélioration financière et donc matérielle. Les enfants ont d'autres exigences, comme les jeunes maintenant, on veut toujours plus c'est un peu maladif. Je ne crois que les gens en voyant autour d'eux : « Celui-là il a un frigo américain, l'autre il a une mobylette et moi j'ai un vélo. Je veux une mobylette » Mais ça c'est un peu l'humain je crois. L'évolution s'est faite, c'est normal mais ce n'est que du matériel. C'est une évolution positive je pense.

Par rapport à l'emploi vous notez une évolution positive ? Est-ce que vous ressentez une évolution dans la vie sociale des immigrants marocains entre 1960 et 1990 ?

J'essaye de voir avec un exemple. Pour le moment, par rapport à ce qu'on voit dans l'actualité, je pense comme ça, souvent les musulmans sont toujours pointés du doigt. Au

moindre pépin, pour un problème anodin, on dit que c'est un musulman. A l'époque ce n'est pas comme ça. Il y avait à mon sens moins de racisme.

Vivez-vous le racisme ?

Autour de moi mais personnellement non. Des fois je me sens un peu, comment... Par rapport à mes enfants, non. Je ne pense pas. *La fille de l'intervenante acquiesce et donne l'exemple de ses profs.*

Par rapport aux conditions d'acceptations et d'accueil qu'est ce qui a changé selon vous ?

Par rapport au boulot. Ils ont l'impression qu'on va prendre leur boulot. Avant il y avait plus de boulot. C'est une notion de partage. C'est mon avis. On avait plusieurs enfants et un seul jouet. Avant ils étaient deux enfants pour un seul jouet et maintenant ils sont 15 ou 20 pour le même jouet. Ça se bagarre quoi.

Avez-vous été active dans une organisation politique ?

Je n'ai pas été active dans une organisation politique à Liège.

Une anecdote ?

Ma prof de dactylo en secondaire m'a beaucoup marqué, mais je n'étais pas trop douée avec la dactylo donc on va mettre ça sur le compte du fait que je n'étais pas douée.

Entretien 18 avec Rania Semlali

(Le 29 novembre 2018, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 2h03

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[MS] Quels sont vos nom, prénom et année de naissance ?

Rania Semlali née en 1961, à Meknès, au Maroc (57 ans)

Vous pouvez me parler de votre enfance ? De ce que faisaient vos parents au Maroc ?

Je suis née en 1961, à Meknes. Aujourd'hui j'ai 57 ans. On est venu en Belgique en 1966. De mon enfance je ne me rappelle plus trop. Ce ne sont que des souvenirs avec mes grands-parents paternels. En harmonie. Papa avait un grand garage et un atelier avec une quinzaine d'ouvriers. Il était soudeur. Il faisait les portes de ferraille de cinéma, de jardins publics. Il avait vraiment un grand chantier. Il parlait très bien français. Je me souviens vaguement, t'sais bien au Maroc. Je suis allée un an en école coranique au Maroc, il n'y avait que ça. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs. J'étais beaucoup avec ma grand-mère, on faisait de longues promenades. Vraiment bercée avec mes grands-parents.

C'est votre père qui est parti en premier en Belgique ? Ensemble ou pas tous ensemble ?

Non, non. C'était coup de hasard, c'est-à-dire qu'un ami habitait ici (Belgique) depuis longtemps. Au moins les années 40. Il est venu au Maroc et est passé voir mon papa. Il lui a proposé de visiter la Belgique. Mon père avait les moyens, la possibilité. Il a pu venir ici. Mon père y est venu une quinzaine de jours, il a visité Liège et Bruxelles sûrement. Puis cet ami-là a dû recommencer à travailler. Mon père étant déjà patron, vu qu'au Maroc il commandait déjà une quinzaine d'ouvriers, ben rester inactif ce n'était pas dans ses objectifs. Du coup il a accompagné son ami sur son lieu de travail. Et dans ces années-là, il n'y avait pas de soucis. On vous acceptait. Y avait du travail. Et quand mon père a vu le chantier, le matériel, le travail. Il a travaillé un petit peu. Et du coup son visa s'est périmé. Il devait rentrer. Et l'employeur, donc Ferblatil, c'était une grosse usine du côté de Liège. Le patron lui a dit qu'il était un bon élément, qu'il ne saurait pas le laisser partir. Mon père lui a expliqué qu'il avait ses parents à charge, des enfants. Et son employeur lui a dit qu'il prendrait tout en charge. Ce n'était pas du tout l'objectif de mon père puisqu'il avait déjà des gens qui l'attendaient, qui travaillaient. Et il a eu, vraiment, le cœur serré entre les deux. C'était l'histoire que je connais, moi j'étais jeune. Mon père a toujours dit qu'il aurait voulu retourner su Maroc après, 5 ans, 6 ans, 10 ans. Mais ça ne s'est jamais fait

Donc ce n'était pas pour raisons économiques ?

Non, du tout. C'est pour raison professionnelle. Il est venu en tant que touriste et ça a changé. Il a quand même travaillé pendant deux ans, pendant toutes les démarches, papiers etc. Nous on est arrivé dans les années 66. Directement à Liège. Ce n'était pas pour raisons économiques comme certains. Le travail lui a plu. Le patron avait vraiment besoin de main-d'œuvre. Quand le patron a vu la qualité de travail de mon père, il était content parce que c'était quelqu'un qu'il n'allait pas devoir former. Du coup depuis ces années-là jusqu'à sa pension, il a toujours dirigé des équipes. Quand on le voyait, c'était quelqu'un déjà la base, de chez lui, un dirigeant, un leader. Il n'a jamais triché dans son travail. C'était vraiment quelqu'un qui prenait plaisir et cœur à travailler, il prenait plaisir à travailler. C'était comme

si c'était sa propre usine. il bossait d'arrache-pied. Le patron pouvait partir et le travail était quand même fait. S'il avait un délai, il le faisait. Il ne comptait pas ses heures, ni son travail.

C'est par regroupement familial que vous êtes venus ? Quelles ont été les étapes pour arriver en Belgique ? Faciles ? Comment s'est passé le trajet ?

Oui oui, par regroupement familial. Donc déjà, de la ville où on était, il n'y avait aucune municipalité qui s'occupait de ça. Donc maman devait aller jusqu'à Casablanca car c'était la métropole où se trouvaient les consulats, bureaux pour l'immigration etc. Donc maman était souvent absente. Heureusement, papa a un seul frère qui travaillait à Casablanca. Et c'est lui qui prenait maman à charge. Donc nous, nous étions quand même 5, nous restions avec ma grand-mère. Quand je dis 5, c'est 5 enfants, puis après deux sont nés ici (en Belgique). Dans les années 60, pour aller à Casa, il fallait prendre les trains tout ça, les moyens de locomotion de l'époque... Je pense que mon oncle allait la chercher. Je pense que les démarches étaient assez pénibles à cette époque-là. Je n'en n'ai pas le souvenir, à l'époque j'avais 5 ans. Mais le voyage, ça je m'en souviens très bien. Ce n'était pas en avion, non non. En train. Y avait ma maman, mon frère aîné, mon deuxième frère, moi, un autre petit frère et une petite sœur. Mon grand-père était encore resté pour continuer car il y avait encore des commandes, mon père avait très bien formé ses ouvriers. L'un des ouvriers a pris la relève. Et ils ont continué jusqu'à ce qu'ils terminent toutes les commandes qu'ils avaient pris. En plus à l'époque il n'y avait pas de téléphone. Ils communiquaient par lettres. Je ne sais pas comment... Sûrement qu'ils téléphonaient mais bon... un parcours de combattant. Le trajet avec mes frères et sœurs, heureusement l'aîné, vu qu'à l'école il étudiait l'arabe et le français, du haut de ses 12 ou 13 ans à l'époque, il parlait un petit peu le français. C'est grâce à lui qu'on a pris le train de notre ville jusqu'à l'Espagne. Et puis le bateau, l'Espagne, la France, le train. C'était un long trajet de plusieurs jours. Je ne sais pas comment ils ont fait. Parce que déjà aujourd'hui à l'heure actuelle quand tu voyages, tu dois savoir la gare, le train qui arrive... Grâce à mon frère, il avait beaucoup sur ses épaules. Une importante responsabilité de diriger tout ce petit monde. Et nous on était fatigué, nous n'étions pas habitués à ça, le changement de climat. Le premier jour, quand on est descendu à la gare des Guillemins, c'était en pleine nuit, au mois de décembre. Je m'en souviens bien. Tout noir.

Avez-vous eu des difficultés spécifiques ?

Je ne m'en souviens pas. Je ne sais pas. Certainement. Ce n'était pas l'euro en plus. Mon père a dû envoyer des pesetas pour l'Espagne, des Francs pour la France, ... Et de l'argent belge pour payer le taxi aussi. Ça n'a pas été une expédition facile. Ma mère avait fait tous les documents, les passeports, ma mère n'en n'avait pas. Mon oncle avait pu bien l'aider car il avait une facilité en tant que fonctionnaire. De là, en communication avec mon père, il lui a sûrement envoyé ou demandé le fait de prendre l'argent en comptant les trajets, la nourriture, mais voilà.

Quand il est venu ici, votre père, il avait en tête de rester en Belgique ?

Ah non non non, il avait en tête de faire le touriste pendant un mois, deux mois, même pas. Parce qu'il avait un visa.

Mais quand il a décidé de rester un peu, il s'est dit qu'il allait revenir un moment ?

Lui était venu en tant que touriste donc son visa allait expirer. Il voulait rentrer au Maroc mais les choses se sont passées autrement. Puis je pense qu'après, il s'est dit qu'on était bien. On était bien entourés. Quand on est arrivés ici, nous étions à Tilleur le premier atterrissage. Mon père louait une maison. Il savait qu'on allait venir donc. Nous avions notre petite maison. Avec son ami, ils ont fait tout le nécessaire. Le temps que maman prépare tout etc., il s'était passé au moins un an. Donc mon père a pu préparer notre venue, trouver une maison etc.,

mettre de l'argent de côté. Son travail était garanti tout de suite. Mais il a dû chercher un logement. On avait une maison avec jardin, je m'en rappelle d'un étage avec les chambres. C'était une maison. Nous n'étions pas loin de l'école parce que je me rappelle qu'on traversait un tout petit pont et que nous allions à l'école. On a dû être séparé aussi. A cette époque, les écoles n'étaient pas mixtes. Donc je me suis vite fait de petites amies. Et puis j'étais à l'école Saint-Joseph à Tilleur, je crois qu'elle existe toujours. Les Belges en avaient un peu marre des Italiens j'avais dire. Quand on est arrivé, on était des autres gens, une autre culture. Ce n'est pas juste parce que mon père avait de l'argent. Nous n'avons pas été mis à l'écart, par les Sœurs aussi. Nous avons été très bien accueillis.

C'était justement ça ma question. Comment ça se passait avec les voisins et les commerces de proximité ?

Tout se passait très bien. A cette époque-là franchement aucun problème. Les Belges sortaient de la crise, et de la guerre et tout ça. Je m'en rappelle d'une voisine notamment qui n'avait pas d'enfant. Mon Dieu ce qu'elle pouvait prendre en charge ma petite sœur de deux ans. Avec tout hein ! Des trucs pour Saint-Nicolas. Elle était vraiment super gâtée. Nouvel an, Noël nous on ne connaissait pas. Et puis les Sœurs nous prenaient. Elles nous conduisaient dans des magasins. Elles ne payaient pas ça je le voyais mais on avait droit à des chaussures d'hiver, à des anoraks. Mon père était gêné, il ne voulait pas. Mais pour elles c'était un plaisir. Non franchement on a été bien accueillis, bien pris en charge. Je n'ai jamais senti de haine, que du contraire, une grande aide.

Quand vous étiez ici, aviez-vous d'autres relations avec des immigrants marocains ?

Non, nous non. On était arrivé à Tilleur. On n'était pas restés longtemps. Parce qu'avec mon frère aîné, en 68. Mon père a cherché une maison un peu plus grande. Je ne sais pas comment on a atterri ici à Heure-Le-Romain. Surement un collègue de mon père. Parce qu'il était fort ouvert, fort sociable. Il avait une bonne élocution donc à mon avis... Ce n'était pas quelqu'un de renfermé ou qui ne voulait pas ne pas parler aux autres. Et donc de là, on est tombé ici dans la cité de Heure-Le Romain. Et on est restés 3 ans. Franchement c'était super aussi. Là j'étais un peu plus grande. Il n'y avait pas de marocains. On n'avait pas de contact avec des Marocains. Il n'y avait pas de magasins halal, pas de mosquée. Je voyais bien mes parents prier mais c'est tout. Nous on a toujours été comme ça habillé. On n'a jamais changé. Papa n'a jamais mis un véto sur nos tenues vestimentaires. Jamais jamais. Oui il parlait bien de religion mais c'était modéré. A l'appréciation de chacun mais le Ramadan on le faisait. La fête du sacrifice, on le faisait toujours. Il n'y avait aucun souci pour ça. Tu prenais ton mouton je m'en rappelle bien au début des années 70 ici, tu prenais ton mouton tout le monde regardait, tous les voisins. Aucune animosité, comme les gens aujourd'hui. Mes parents suivaient leur religion. Ma mère portait le voile au Maroc et quand elle est venue ici, papa lui a dit de l'enlever. Oui elle allait chez le coiffeur, elle coupait ses cheveux. Il l'obligeait à sortir pour qu'elle apprenne le français. Il lui disait « moi je ne t'achète rien, moi je suis au travail. Voilà l'argent, tu as ton fils. Quand il rentre de l'école tu dois sortir ». Il était ouvert. Donc quand on a atterri ici du côté de Arle Romain, pas au côté des Marocains. C'était des Polonais, des Italiens, le reste des Belges. C'est un autre modèle de maison qu'ici. Tu as une dizaine de marches et puis tu as la maison. Donc la porte de la cuisine était tout le temps ouverte. Pour tout le monde. Et alors ben c'était une rue en pente. Des Italiens, des Siciliens, des Polonais, des Belges. Tout le monde avait son grand jardin. Et chacun cultivait et chacun donnait. Et Mama faisait le pain à la maison. Et tous les copains de mon frère, avant d'aller jouer au foot parce qu'il jouait au foot, ils venaient tous manger à la maison. La porte était ouverte, c'était une autre ambiance. Je rencontre encore des amis de cette époque-là sur Facebook. Et quand on se rencontre, on veut plus se lâcher. On évoque tout. C'est vrai que pour nos parents c'était peut-être un peu difficile mais pour nous, l'ambiance et le vécu...

Donc votre père, il a travaillé pour Ferblatil pendant toute cette période ?

Il a travaillé à Ferblatil. Et au fur et à mesure qu'il y avait des chantiers. Parce que lui était spécialisé dans la soudure, à l'arc au chalumeau, ce qu'on n'utilise plus maintenant. Et comme il parlait très bien français et arabe, il a suivi le patron quand il avait des chantiers.

Quel est votre parcours scolaire depuis l'école coranique au Maroc ?

L'école coranique c'était en maternelles hein. C'était vraiment la base. Quand je suis arrivée ici, je suis directement tombée en première année. Je ne sais pas comment on a appris le français. Naturellement, je l'ai appris. Pourtant, on parlait l'arabe marocain à la maison. Maman ne parlait pas français. On n'a pas eu de mal de tête u quoi. Ça s'est fait naturellement, normalement. Ça s'est peut-être un peu moins bien passé pour mon grand frère parce que lui avait déjà fini les primaires au Maroc, il rentrait en secondaires. L'adaptation aussi. C'est peut-être aussi pour ça qu'ils n'ont pas suivis de hautes études aussi je crois. Papa n'avait pas connaissance des rénovées, des techniques non.. C'était plus dans le métier. Apprendre un métier c'était l'idéal. Le grand frère a fait tourneur à Saint Laurent, l'autre a fait électricité électro mécanique. Un métier, travailler et c'est tout. Avocat, médecin ce n'était pas... Pour nous autres, les plus petits, rien ne se posait. On commençait les études, donc voilà. J'ai fait mes primaires. Mon frère d'1,5 ans de moins que moi a commencé aussi. La petite dernière était en maternelle. Il n'y avait rien de précis, ni rien du tout. On a évolué comme ça, au gré de ce qu'on voulait faire et de nos capacités. Moi j'ai fait mes 6 ans de primaires, une partie à Tilleur, une autre partie à Heure Le Romain et la plus grande partie, c'est-à-dire que... Mon père, quand il allait travailler, devait passer par Oupeye et les Hauts-Sarts, donc il a vu cette cité-là dans les années 70 se construire. Et il a vu des maisons se construire avec un garage, un espace, un confort. Le Confort Mozan était le proprio. Il est allé se renseigner. Et du coup, on lui a posé des questions à la base, pas comme maintenant où on te met sur une liste d'attente. Là directement on lui a posé des questions, à savoir combien on était etc. ils ont fait les deux premières maisons si tu peux voir dans la cité ici qui colle donc au numéro 1 et au numéro 2, nous autres étions au numéro 2. On a eu une maison 5 chambres, deux salles de bains etc. ils se sont adaptés à nos demandes pour la maison. Mon père a pu avoir un garage parce qu'il aimait bien les nouvelles voitures. Nous on avait presque une chambre chacun. la maison était tip top. Donc à Heure-le-Romain on y est restés 3 ans donc j'ai continué mes primaires. On avait dit à papa que les maisons, ici, seraient fonctionnelles à partir de décembre 71, alors ils ont délégué un professeur qui venait nous chercher tous les matins, puisque pour nous l'école commençait au mois de septembre, mais pour ne pas nous laisser à Heure-Le-Romain parce qu'ils avaient envie de comment je vais dire.. Nous on ne connaissait pas à ce moment-là les enjeux. Eux savaient bien. Parce que qui dit enfants dit subsides donc l'Etat. Nous ce qu'on voyait c'est qu'ils étaient gentils. Ils viennent nous chercher, nous raccompagnent, ils se battaient pour nous avoir. Et nous on se disait ben voilà. On était bien aimé, bien entouré. Voilà. Donc de septembre à décembre, un professeur venait nous chercher et nous ramenaient. Et puis une fois installés en décembre dans notre maison, on y allait à pied, ce n'était pas loin. Donc mes primaires je les ai terminées ici. C'était une toute petite école hein. Ils ont construit, vu le nombre croissant... Deux écoles l'une à côté de l'autre. Et puis après, ayant eu de bons points, ... Quand un parent aime ses enfants, ils font toujours le maximum. Moi j'ai toujours voulu faire infirmière. Je ne sais pas pourquoi. J'ai toujours eu envie d'aider, de soigner des gens... J'ai toujours voulu. De là on s'est renseigné. Déjà à ce moment-là, j'ai senti, quand j'étais en sixième année, que les filles, parce que c'était les filles parce que nous étions en 5^{ème}-6^{ème}, c'était mélangé. Donc on entendait déjà ce qu'elles étudiaient. Donc une fois arrivée en 6^{ème}, t'avais une bonne base. On avait de très bons profs. Et de là, tu sentais qu'il y avait une petite pointe de jalousie .. Je me rappelle réflexions de la directrice quand elle disait « regardez une Marocaine » quand je répondais

bien. Mais moi le fait que je réponde bien c'est parce que papa, ayant fardé la mentalité du bled « les filles ne peuvent pas sortir etc. », là quand on allait au Maroc y avait mon grand-père, lui n'y connaissait rien à la Belgique donc c'était dans son monde, les filles c'était comme ça. Donc nous pas sortir, pas faire ceci... Alors j'avais des livres. Je m'étais réfugiée dans la bibliothèque. Même quand j'ai eu mes enfants, toujours les livres. Et puis grâce aux livres, la grammaire, le vocabulaire etc. je sentais des jalousies du coup... Une Marocaine qui ... Parce qu'il n'y avait pas beaucoup de Marocaines dans les années 80. Et puis de là quand j'ai fini mes primaires, je suis allée à sainte Véronique. Pourquoi Ste Véronique, à Liège. Mais avant d'arriver à Sainte Véronique je suis allée à Sainte Julienne parce que je voulais faire infirmière. C'est dans le prolongement de la rue de Louvain, à Saint Gilles. Au-dessus de la rue de saints gilles tu as l'école de St Julienne qui est maintenant l'école de la Média Cité. Ils ont tout changé. C'était une petite école d'infirmières. J'y suis allée avec mon petit diplôme, un visage rayonnant, on a bien parlé. J'étais déjà grande. Je la revois etc. Je parlais de mon parcours et tout etc. et puis finalement elle me dit... enfin elle voit mon bulletin de primaires. Elle ne s'était pas rendu compte parce que j'étais déjà grande, elle pensait que j'avais 17 ou 18 ans alors que moi, je n'avais que 12 ans. « Oh ma fille » qu'elle me dit, tu dois encore faire 6 ans d'humanité et puis seulement tu viens chez nous ». Tout ça, on ne savait pas. Je n'avais pas de sœurs au-dessus de moi, je n'avais que des frères. Il avait fait seulement des techniques. C'était déjà pas mal. On n'avait pas des tantes ou des oncles ici, nous nous étions tout seul. Une famille seule. Livrée à nous-même. Je ne me souviens pas qui m'avait dit d'aller à Ste Julienne d'ailleurs. Et au lieu d'aller à Visé, je me suis tapée jusque Ste Véronique, donc tout Liège. Mon père a dû m'acheter des uniformes parce que c'était avec uniformes. Il a dû m'acheter des bouquins qui coutaient horriblement cher. C'était l'élite sans le savoir. On allait dans une petite librairie près de la sainte cathédrale, j'ai oublié le nom, ... et il le faisait de bon cœur. Il était fier et content. Tous ces livres qu'il fallait acheter. Nous on ne savait pas que toutes les filles de deuxième année vendaient leurs livres de première année. On ne savait pas. On ne savait pas qu'il y avait moyen de les acheter en occasion. Des campagnards. Sans rien connaître du tout. Naïfs. 12 ans à l'époque... ce n'est pas le 12 ans d'aujourd'hui. On ne savait rien de la vie. Donc bon, la bonne sœur m'a dirigé vers Ste Véronique. Au lieu de me dire « tu viens d'où » et de trouver une école près de chez moi. Peut-être parce que c'était une école catholique. J'ai dû aller là pendant 6 ans. Mon frère m'avait montré le chemin, il était venu avec moi en bus. Et quand le lendemain j'ai été toute seule, j'avais peur. Tous ces jeunes qui étaient là. Et puis la différence des filles de Liège et de nous.

C'était quand même une école d'élite? Vous étiez la seule Marocaine? Comment s'est passée votre intégration au sein de l'école ?

Ah oui oui oui, une école d'élite. J'étais la seule Marocaine. Grace à l'uniforme, ça allait. La chemise blanche et la jupe bleu marine. A part peut-être les chaussures qui changent un peu. Moi j'ai fait première latine. Je ne savais pas ce que c'était une première année en « rénové ». Mais j'ai terminé ma première année latine et puis j'ai fait rénové. J'ai fait les 6 ans en une fois, sans rater.

Et donc après, vous avez fait... ?

J'ai fait infirmière. C'était mon but. C'était mon choix. Avec le recul, je pense que j'aurais bien aimé faire assistante sociale ou infirmière sociale. Ça oui. Mais toujours infirmière et dans le social. Travailler avec des gens, les conduire... je fais en plus de mon métier. C'est toujours aider, toujours montrer, toujours expliquer. Ça ça m'aurait bien plus. Mais voilà j'ai fait des études. On était quand même quelques filles à aller à Ste Julienne. Evidemment les autres avaient plus faciles. C'était des filles de médecins, de notaires, mais bon voilà. Elles

sortaient beaucoup. C'était assez dur. J'avais deux amies avec lesquelles j'étais tout le temps. Tout le reste c'était des frivoles.

Vous étiez un peu déconnectée du coup dans cette école-là ?

Pas au niveau des études. Ça allait. J'avais de bonnes bases. J'aimais lire. Je m'en sortais pour ça. J'avais Maman à côté de moi. J'avais un papa oui. Il était sévère. Pas de sorties, pas de cinéma. On me refusait les voyages scolaires, c'était non. Je me retrouvais un peu en dehors. Mon père me disait que ce n'était pas ça qui ferait que je ne serais pas un bon élément. Entre tout ça. J'avais 2-3 filles avec lesquelles j'étais bien et avec lesquelles j'ai fait tout mon parcours. J'avais ma maman, c'était ma bouffée d'oxygène. Par rapport à d'autres mamans qui te forçaient à nettoyer, à cuisiner tout ça. Nullement. Moi ça lui suffisait que je mette tous mes cours à table et que je lui explique. Et c'était comme si j'étais la professeure et elle l'élève. C'était la mama idéale. A l'écoute. Papa aussi, surtout financièrement aussi. Ils étaient complémentaires. Mais heureusement. Même quand mes amies venaient à la maison, elles se rendaient compte que je ne devais rien à faire. Même des Belges. Moi toute la table de cuisine elle était à moi. Elle -, elle avait son plan de cuisine et elle travaillait là. Donc je me réfugiais dans ça, je n'avais rien d'autre à faire. Et heureusement d'ailleurs, ça m'a canalisé j'avais qu'un seul chemin à prendre je suis arrivée enfin à sainte Julienne j'ai fait une partie de l'année, jusque novembre je crois. Et c'est à ce moment-là que j'ai rencontré son papa (elle désigne son enfant) et que j'ai arrêté les études. Mon père m'en a voulu. Il n'avait pas accepté ça. J'en ai parlé avec ma mère. Mon père disait « S'il te veut il t'attendra, termine tes trois ans d'études ». Et je ne sais pas... Je ne sais pas si c'était un ras-le-bol ou si c'est parce qu'avec son papa on s'entendait très bien tout ça. Et comme lui n'avait pas ses papiers ici... j'avais peur qu'il retourne. Je m'étais fixé ça. Donc papa a accepté. J'ai fait le mariage. Et puis j'ai travaillé en tant qu'aide-soignante. Oui j'ai fait ça. J'ai trouvé une maison de repos et j'ai travaillé pendant dix ans dans cette maison de repos.

Et donc votre carrière professionnelle elle s'est déroulée comment ?

J'ai travaillé à Burenville dans une petite maison de repos, dans les années 80. Pendant 10 ans. J'aimais bien, c'était privé. Je rencontrais d'autres femmes qui n'avaient pas terminé leurs études d'infirmières mais qui travaillaient comme aide-soignante, mais dans des hôpitaux. A Ste Rosalie j'avais été une fois pour prise de sang, et je rencontre... et moi je n'ai pas pensé à aller à la Citadelle ou à aller dans un truc public tu vois ? on ne faisait pas de différence. On ne cherchait pas le gain ou quoi. C'était le bien-être. Pour les autres aussi. Je ne pensais pas qu'à moi aussi. J'avais téléphoné à trois maisons et la troisième a dit oui. Et voilà j'y suis allée. J'ai bossé pendant dix ans. J'avais entre-temps eu Karim. C'est mama qui le gardait. Mais après maman étant décédée, le deuxième Zakaria, j'ai arrêté un peu. Parce que son papa travaillait un peu et à ce moment-là j'ai trouvé une place aide-soignante ici tout près et j'ai encore travaillé pendant 6 ans. Et voilà. J'ai travaillé donc 10 ans. Puis je me suis arrêtée pendant presque un avec le congé de maternité et congé pour allaitement etc. et puis j'ai recommencé. Je n'avais pas arrêté de travailler avec le premier enfant. J'avais juste arrêté 4 mois pour l'accouchement etc. Donc j'ai fait Burenville, puis ici à Texlin en maison de repos pendant 6 ans et puis on a divorcé. Et puis, y avait une jeune fille qui était au Barbou, une stagiaire Marocaine, qui venait bosser les weekends chez nous en renfort, elle m'avait proposé de venir à la porte ouverte, parce que nous avions sympathisé. Je lui ai dit oui. Et alors j'ai téléphoné à mon autre sœur pour y aller avec moi. Tout est une question de destin, de mektoube. C'est le destin, quand ça te guide. On ne pense pas aux embuches. Alors ma sœur et moi y sommes allées. Elle m'a dit que si je m'inscrivais, elle s'inscrirait aussi. Alors que ma sœur n'avait rien à voir dans le domaine médical. On s'est inscrites et ça tombait bien parce qu'il y a eu un changement de direction dans la maison de repos. Et beaucoup ne voulaient pas ce changement parce que beaucoup de choses allaient changer. Et de là j'en ai

profité qu'il me mette au chômage technique pour prétendre à une dérogation de l'ONEM pour pouvoir suivre mes études et ce qu'on m'a donné. On m'a donc payé pour avoir un diplôme. J'ai donc fait trois ans en A1. Parce que j'avais une situation familiale, et puis il y avait ma sœur qui n'avait pas ce diplôme. J'avais 44 ans quand j'ai commencé. On s'est inscrites et el hamdoulillah ça s'est super bien passé. On a terminé. Et c'est à ce moment-là, avec mon diplôme que je suis allée chez mon père et là il était super fier. Et le petit jeune homme que tu vois ici, j'avais trois garçons, avec un divorce tout ça. Je leur avais dit « écoutez, je vais devoir être au chômage, je vais devoir faire des stages, des études, je ne pourrai pas toujours cuisiner, papa n'étant plus là ». Karim me disait « tracasse ». Ils étaient bien contents les garçons. Et puis je leur disais que j'aurais plus d'argent aussi... et donc quand je rentrais, j'étais motivée par eux. Voilà mon parcours

Donc vous avez terminé vos études à l'âge de 47 ans, c'est ça ?

Oui. Puis après avec le diplôme d'infirmière, tu as le choix après hein ! Pédiatrie à l'Esperance qui m'offrait un contrat, à St Joseph aussi. Mais avant j'ai fait le Bloc Op à l'Abbaye pendant un an. Mais je voyais bien que je n'étais pas à mon aise avec les chirurgiens, les médecins etc. Je n'avais pas de contact avec les patients. Ils venaient, ils étaient déjà endormis alors que moi, c'était une vocation sociale. Ça ne me plaisait vraiment pas. Puis de là, j'avais une amie à St Joseph. Et la différence entre 2007 et maintenant... A l'époque tu téléphonais et tu demandais le directeur, on te le donnait tu parlais avec. Maintenant déjà tu ne sais même pas parler avec la personne, faut taper 1, taper 2, taper 20. C'est incroyable. Il m'avait directement donné rendez-vous. Il a vu mon parcours. Moi je voulais aller en chirurgie parce que j'avais beaucoup de notions. Je voulais aller en chirurgie pour un peu changer. Puis quand il a vu mon parcours avec presque 18 ans d'expérience en gériatrie avec les personnes âgées, il m'a dit qu'il avait absolument d'une infirmière en gériatrie. J'ai sauté sur l'occasion. C'était à l'hôpital Saint Joseph, à Liège. Mais alors, je lui ai dit que je voulais que mes 18 années d'ancienneté soient prises en compte. Et il m'a dit ok, alors que ce n'était pas en infirmière. Et alors j'ai eu un CDI en poche. La gériatrie à l'hôpital ce n'est rien à voir avec la gériatrie en maison de repos. J'y suis restée pendant presque 6 ans. Quand ma sœur a ouvert sa société. Elle avait fait infirmière aussi. Quand elle a ouvert sa société d'infirmière à domicile, elle ne voulait travailler qu'avec moi. Pour plusieurs raisons : sa sœur, une histoire de confiance. Elle savait qu'elle serait tranquille et qu'elle pouvait compter sur moi pour toi. Rassuré aussi. Quand tu vois le milieu infirmier, c'est un milieu de requins. Moi je travaille sans être un requin. Alors j'ai dit oui à ma sœur mais il fallait que je passe en travail de nuit pour pouvoir après faire les domiciles et j'ai trouvé tout de suite une place de nuiteuse en maison de repos. Et j'ai travaillé de nuit. 7 nuits, puis 7 jours de congé. Quand je faisais mes nuits, je continuais mes tournées sur mes nuits. J'ai fait ça quelques années. Puis après je ne voulais plus faire de nuits je suis retournée en maison de repos, à Visé, tout près de chez moi. Ça faisait partie de l'Isocèle, donc Etat. Beaucoup d'effectifs, vraiment bien considérés. Niveau salaire et contrat c'était parfait. Et comme j'ai 57 ans j'ai droit à 3 jours de congé par mois, + mon jour hebdomadaire + un weekend sur deux. Ce qui me laisse assez de temps pour combiner avec le travail d'infirmière à domicile en complémentarité. Je fais une dizaine de jours comme ça, avec ma sœur. 7, 8, 10 jours ça dépend. C'est moi qui décide. Je lui donne mon horaire. Jusqu'actuellement. Avec des formations. Parce que pour garder ton numéro d'INAMI et te perfectionner, tu es obligée de faire quelques formations

Dans tous ces lieux de travail, quelles étaient vos conditions de travail ? Vous aviez arrêté à la naissance de vos enfants, ou au début de vos études, mais il n'y a pas d'autres raisons ? Par exemple, des difficultés en entreprise ?

Du tout, non. C'est un métier porteur. C'est un métier d'avenir. J'avais la base : la patience, le respect c'est la base avec les personnes âgées. Peut-être que c'est grâce au fait que j'étais souvent avec ma grand-mère, avec les dames âgées. Elles savaient tout faire. Elles avaient tous les remèdes, elles savaient cuisiner et elles étaient conteuses. Quand on repartait au Maroc un mois pendant l'été, elle accaparait ma mère. Pour lui raconter tous les ragots et tout ce qu'il se passait. Ma grand-mère avait le langage facile. Sans oublier un point ou une virgule. On en rigolait d'ailleurs avec mes frères. Est-ce que c'était pour ça ou quoi ? je ne sais pas. Mais oui, pour ce travail, il fallait beaucoup de patience, de rigueur, de respect

Les conditions de travail. Y avait-il des endroits plus difficiles que d'autres ?

Ici en Belgique, il n'y a pas de différence entre aide-soignante et infirmière. Parce que j'ai fait des études et il y avait une autre étudiante qui venait du Kazakhstan et qui a été effarée quand nous étions au premier jour de stage. Moi je n'avais pas de difficulté parce que j'étais habituée. Et les Français aussi... qu'une infirmière fasse les toilettes et habille un patient. Alors que pour une infirmière c'est que pour le médecin et les soins. Et ici en Belgique, il n'y a pas de différence : tu fais tout. Moi personnellement ça ne me gêne pas. Maintenant quand j'entends les autres... ils râlent à longueur de journée. Et tu ne peux pas leur dire « ouais mais avant c'était pire », ils répondent « ouais mais avant c'était avant, maintenant on est à une autre époque ». Ils veulent tout et moins faire. Ça c'est mon ressenti. Maintenant c'est vrai... que si on avait une deux aides-soignantes en plus... ce n'est pas moi qui en pâti, ce sont les personnes. Et c'est vrai. Pour le patient, que ce soit à l'hôpital ou en hospice. C'est triste. C'est l'aspect social qui est touché. Parce que moi j'aime parler, écouter la vie de la personne... et ça malheureusement on n'a pas le temps. Y a un rendement. On en parle en réunion. Moi je le dis en réunion. Si tu commences à 7h du matin et que tu finis à 10h. pour aller fumer ou pour aller bosser dans un bureau. Et pour papoter... moi si j'ai envie de terminer à 11h30 j'ai encore 1h30 en plus. Je fais largement mon travail bien. Pas de stress ni pour moi ni pour l'autre. Mais ce n'est pas pour ça que tu dois venir dire « ouais mais elle a fini qu'à 11h30 » ... mais ce n'est pas ton problème ! Ça c'est mon souci et j'ai largement le temps de terminer à 11h30 parce que l'infirmière est responsable des médocs de midi, de leur vérification, distribution et de la gestion. Ça c'est mon souci, pas celui d'une aide-soignante. Il y a du pour et du contre. Il manque du personnel, c'est clair et du personnel formé ! Mais si les gens travaillaient honnêtement, je ne vois pas où ça coince. On a du matériel ici dans certaines maisons de repos. Nécessaire pour faire. On ne doit pas se casser le dos, pour notre sécurité et celle du patient. Mais y a toujours des gens qui veulent moins faire. Et comme ils sont entouré par leur syndicat.. Que veux-tu dire contre eux ? On a notre travail qui commence à 7h du matin et qui se termine à 14h36, on n'a pas le temps de faire notre travail. Mais ma génération n'a rien à voir avec la génération des jeunes qui veulent avoir plus et faire moins. Et ça coince entre nous

Là c'est sur Visé, mais y a-t-il eu des endroits où les conditions étaient vraiment moins bonnes ?

Non franchement St Joseph c'était super bien. Il n'y avait pas beaucoup de marocaines en primaires ou en secondaires. Même à mon lieu de travail pendant 10 ans il n'y avait pas de Marocaines. Sauf par alliance. J'avais vu entrer comme femme d'ouvrage ma belle-sœur. Et encore, on ne se voyait pas beaucoup. Déjà au Barbou y avait quelques Marocaines. Mais comme j'étais avec ma sœur et ma petite équipe, on ne se côtoyait pas beaucoup. Mais à St Joseph, j'ai rencontré des personnes qui sont toujours mes amies. Deux d'entre elles, on a travaillé ensemble, et on est encore en contact. Oui quand tu travailles ce n'est pas pour t'amuser. Je ne comprends pas ce que les autres gens cherchent quand ils vont travailler. Oui d'accord, c'est chouette d'avoir nos 30 minutes de pause. Mais quand tu as une urgence, ça n'arrive pas quotidiennement. C'est ce qui fait aussi le charme de notre travail. Moi par

exemple je choisis de rester auprès de la personne, de lui prodiguer les soins, lui parler. Que d'aller retrouver les copines... je les verrais après. Mais ça c'est vrai c'est la seule différence. Moi quand j'ai fini le boulot, quand je dois parler encore une petite demi-heure avec la cheffe ou mes collègues ça ne me dérange pas. Elle pas.. L'heure c'est l'heure. Elles attendent juste de pointer pour retourner. C'est ça la différence

Avez-vous constaté une différence entre le privé et le public ?

Oui bien sûr, en privé tu dois vraiment faire du rendement. C'est juste que pour moi le travail ne me fait pas peur. J'ai toujours travaillé sans arrière-pensée, sans voir les avantages. Grande différence. J'ai travaillé ici à Fexhe Slins c'était un patron avec son fils. Y avait une grande considération ça c'est sûr. Mais t'avais pas beaucoup de matériel. Il ne voyait que l'argent tout était comptabilisé. Toi tu devais être au top pour que la personne ne sente pas la différence et reste. Et tant pis si tu te multiples... parce que nous n'étions que 2 l'après-midi. Le public et le privé rien à voir. Ici on est 6 l'après-midi. Mais c'est vrai que c'est plus grand.

Ça a toujours été des emplois stables et assurés. Avez-vous connu des périodes sans emploi ?

Non non, juste en congé maternité. Sauf quand j'ai repris mes études, là c'était une dérogation de l'ONEM. Mais qui spécifiait que je ne devais pas rater. Et en plus j'avais un euro de plus par heure de travail. Donc j'avais mon chômage complet de cheffe de famille parce que mes enfants étaient à ma charge. + un euro par heure de stage. Donc j'avais entre 250 et 350 euros de plus par mois.

Durant votre parcours professionnel vous avez eu des difficultés spécifiques ? Des accros ? Des difficultés ? Des problèmes ?

Moi je ne comprends pas les jeunes qui restent un petit peu plus assis que nous. Ça c'est la différence de génération. Le fait aussi que j'ai hérité de mon père, à savoir travailler. N'est tous comme ça, on aime ce qu'on fait. Même si il y a des embuches. On se dit qu'un travail c'est un travail, c'est comme ça. On va pour travailler. On prend quand même des compensations. Parce que quand une personne âgée te tient la main ou quand elle te voit, t'appelle par ton prénom. Ça, ça me suffit. Avec la direction, non. Tant que tu respectes ton contrat, arriver à l'heure. Prester ton travail. Tu connais tes devoirs. Je n'ai jamais eu de problèmes, ni avec la direction ou les collègues. Même ceux d'une autre génération. Je me mets bien partout. Je t'ai dit, j'ai des amis de 32 ans alors que j'en ai 57. Et c'est eux qui veulent. Parce que quand j'étais à St Joseph, ben des amies de 32 et de 35 ans au lieu de faire des sorties avec des autres étudiantes de leur âge, non, elles préféreraient ma compagnie. C'est comme ça.. elles disaient que je dégageais un respect, une joie de vivre, que je respecte les gens, une confiance, que je donne de mon temps. Et c'est vrai qu'il faut donner de son temps. Voilà. Combien de fois, les contraintes au travail ? C'est que bien souvent, beaucoup tombent malades. Et qui on rappelle ? Je dis ben moi mes enfants sont grands. Ils surviennent à leurs besoins. Je n'ai pas de petits-enfants. Je ne vais pas les laisser seuls. C'est une facilité. C'est vrai que c'est une reconnaissance pour moi vis-à-vis de mes chefs parce quand il y a quelque chose, on me l'accorde. Je le reconnais. C'est parce que je peux me le permettre. Je n'ai pas de contraintes. Je ne dis pas non. Je peux même travailler non-stop. Ma sœur qui travaille à domicile, ça c'est autre chose. Si elle n'est pas bien, si elle m'appelle pour me dire qu'elle n'est pas bien et qu'elle aimerait que je fasse la tournée du soir, hé bien j'y vais.

Votre sœur qui a fait travailleuse à domicile, c'est en indépendant ?

C'est sa société donc indépendante.

Et vous, vous n'êtes pas dans la création de cette société ?

J'ai 1%. C'est juste pour dire. Symbolique. Mais attention je paie tous mes droits. Securex. Le comptable, je paie mes contributions. Et je n'ai pas la société. On ne regarde pas dans mes comptes si j'utilise ça ou ça ou ça. Ce n'est pas comme elle, elle l'argent c'est pour sa société. Elle est suivie. Moi c'est plus large. Je suis plus taxée qu'elle parce que je ne déflaque pas autant qu'elle. Mais c'est moi qui l'ai choisi en connaissance de cause. Quand je souhaiterais arrêter, je le ferai.

Avez-vous déjà reçu des tâches à responsabilité dans l'entreprise ?

Oui, en tant qu'infirmière. Oui oui, par la direction. Quand j'ai commencé, à l'époque c'était deux infirmières indépendantes qui venaient et la directrice était déjà infirmière. C'est elle qui faisait les soins etc. Moi dans cette maison de repos, j'ai toujours fait le même horaire : 13h-21h pendant 10 ans. Donc on a fait de moi la responsable. A Burenville. La directrice rentrait chez elle vers 17h. je restais donc jusque 21h seule. Et je n'ai jamais eu de soucis et je ne lui ai jamais téléphoné. Je faisais les médicaments alors que je n'avais pas de... elle m'avait montré bien sûr. Donc je savais sonner le médecin si une était tombée. Si quelqu'un tombe, il faut savoir appeler et décrire les symptômes. S'ils vont appeler une ambulance. Non, j'assume. Dans ma fonction il n'y a pas de soucis

Est-ce que vous avez eu des titres avec ça ? Cheffe infirmière par exemple ?

Non non. Pour être cheffe infirmière, il faut être A1. Pas obligatoire mais ça peut changer avec l'ancienneté. Je ne le suis pas devenue. Parce qu'il faut faire une demande, avoir une place, être là depuis longtemps.

Est-ce que vous avez senti une limite dans votre ascension professionnelle ou été confrontée à des discriminations ?

Des discriminations, non, au contraire ! À part où j'étais à Sainte Véronique. Ou bien dans les années de fin de primaires. Parce qu'elles étaient toutes Belges et seulement quelques Italiennes, à dire « Regardez ! Une Marocaine qui... » Avec le recul je sais ce qu'elle voulait faire. Mais moi sur le coup je ne comprenais pas, j'étais contente. Plus j'avance avec l'âge et plus je me rends compte qu'on me donne des responsabilités X. et évidemment l'expérience joue. Une infirmière qui vient avec son A1 est larguée. Elle ne sait pas ce qu'une A2 sait. Peut-être qu'avec les années, elle aura un autre parcours. Mais en attendant, toutes les jeunes qui sortent avec une A1 ne valent pas une A2. Point de vue expérience

Etes-vous ou avez-vous été syndiquée ?

Oui j'ai été syndiquée. CSC. Je n'en n'ai jamais... c'est juste qu'avec des collègues une fois en maison de repos, ils devaient changer un toit. Et l'ancien toit était en amiante. Et normalement ils devaient soit nous le dire soit nous protéger. Dans les années 2000. La directrice a fait que... elle a fait isoler la partie. Il fallait quand même travailler. C'est la seule fois... et encore, c'était le syndicat propre du lieu. Pas été en dehors.

Vous avez toujours eu de bonnes relations avec les délégués ?

Oui oui. Je n'en n'ai jamais eu affaire à Burenville ou à Saint Joseph. J'ai toujours travaillé honnêtement. Toujours bien considérée. Dès que vous faites un truc qui joue en leur faveur... Par exemple j'ai laissé tomber la chirurgie, service 1 et dire oui à un service en gériatrie. Ben voilà, il m'a récompensé en me donnant une ancienneté les 18 ans. Alors que j'étais aide-soignante, pas infirmière à l'époque. Niveau salaire c'était donc très avantageux. Quand on a besoin de vous, ben direct on me demande d'abord à moi. Et grâce à ça, je n'en ai jamais eu besoin

Et vous étiez bien informée sur vos droits ?

Ah oui oui oui. Quand tu signes ton contrat, t'as tous tes droits.

Et mis à part le toit pour l'amiante, vous avez dû participer à d'autres luttes ?

Non. Et encore je n'avais pas fait grand-chose. La directrice s'était vite arrêtée, elle savait bien qu'elle n'était pas dans les normes.

Est-ce que votre travail vous suffisait pour vos besoins premiers ?

Oui. Dans les années 80

Disposiez-vous d'une vie normale en ces temps-là ?

Franchement oui, on s'en sortait. Evidemment je n'ai pas 7 ou 8 enfants. Ils sont venus espacés.

Ce salaire convenait à ce que vous espériez ?

Ah non évidemment. On veut toujours gagner plus mais ça va.

Grâce à votre situation, vous voyez l'avenir plus sereinement pour vos enfants ? Grâce à votre situation de départ des années 80 ?

Franchement non. J'ai réfléchi autrement. De par l'éducation que j'ai parce que mon père était strict mais il donnait une émancipation. Il nous obligeait à avoir une situation, à avoir le permis, à être autonome. Et aujourd'hui on le remercie. Moi j'ai choisi tout de suite le métier que je voulais. J'ai tout de suite été en phase avec mon choix. Mais parfois il a peut-être obligé des frères à choisir quelque chose qu'eux, ça ne leur convenait pas. Et ça moi je ne l'ai jamais fait à mes enfants. Et ça, pour ça, moi je suis sereine avec mes enfants. Je les ai laissé choisir leur voie. Je leur faisais les devoirs. Scolarité, sport, ... je faisais beaucoup de recherches. J'appuyais sur ce qui était très bon. Très sereine. Déjà les grands je faisais beaucoup pour eux. Mais pour Soufiane, je faisais les recherches. Je cherchais les stages, peu importe le prix. Il jouait et c'était ma fierté. Il pouvait accéder au haut niveau. J'étais fière. Dès qu'il est allé à l'école du Standard, directement y avait une liste d'attente. Et lui au bout de 2 jours il avait sa place. Tout le monde était ébahi. Je savais que c'était sa voie et qu'il aimait. Niveau étude je savais qu'il n'aimait pas ça. On le voit tout de suite en primaire. Ça ne sert à rien de le mettre ... mais il a essayé hein, il est allé à Saint Lambert, à Liège 2. Il a trouvé sa voie. J'étais déjà sereine à la base et je le suis encore plus maintenant.

Dans votre travail justement, vous vous sentiez moins préoccupée par des questions financières dans les années 80-90 et de ce fait, aviez-vous du temps pour d'autres activités ?

Déjà de moi-même c'était le travail. Mais j'avais des loisirs. Voyages. On ne vivait pas au-dessus de nos moyens. Si mes enfants avaient le nécessaire, peu m'importait.

Une fois que vous avez eu une stabilité de l'emploi et que c'était plus simple, quel était votre situation familiale ici, à Liège ?

Moi quand je me suis mariée j'étais au numéro 2 dans la rue de mes parents. Quand j'ai fait la demande on m'a tout de suite donné un appartement. Je n'avais pas besoin de maison. On est resté 5 ans. Karim est né et puis je suis tombée enceinte de Zakaria. Et je me suis dit déjà avec Karim il était vif et il était souvent chez ma mère. Il disposait du jardin, de l'espace. La plaine n'était pas encore construite. Il jouait à sa guise toute la journée. Mais quand j'ai eu le deuxième et que j'ai arrêté presque un an, là je me suis dit deux garçons comme ça dans un appartement. Et j'ai fait une demande pour une maison. Parce que Zakaria est né en 89 et 6 mois après j'avais cette maison. En juillet 89. J'étais déjà dans une maison sociale. Les

arguments... 2 enfants dans un appartement. Avant c'était avant. Maintenant il n'y a plus assez de logements. Jamais eu de soucis de ce côté-là

Vous avez participé à la vie associative marocaine de la Ville ?

Ah non.. si la différence avec mes parents quand ils sont arrivés. Avant il n'y avait pas de mosquée ou de magasins. Les enfants sont allés en religion islamique. S'il n'y avait pas c'était moral. Sinon je ne les ai jamais mis dans une école coranique. Mais ils ne s'en sortent pas plus mal. Ils prient, ils vont à la mosquée. La personne elle voit d'elle-même. Ça ne sert à rien d'obliger une personne. Peut-être oui tu la formes un petit peu mais voilà si elle ne choisit pas d'elle-même, sans vu. La seule chose que j'ai essayé et donné c'était l'estime de soi. Pour qu'ils sachent qu'ils sont à part entière. Qu'ici, à la maison, ils ont le droit de parole parce que dans les familles marocaines, c'était le papa qui parle et c'est tout moi je me taisais. Quoi que mon père était intelligent... avec ma mère etc., c'était une autre ambiance. Apprendre aux garçons qu'ils ont le droit d'avoir une opinion. Je ne pense pas qu'ils ont eu trop de difficultés. Ils ont eu des sports. Avec des présidents belges qui venaient les chercher, qui les ramenaient à la maison. Les deux grands ont fait du basket. Basketteur mondial. Dommage qu'il ait arrêté à 16 ans. Soufiane aussi, dans le foot.

Vous avez participé à la vie associative liégeoise ?

Non, jamais

Avez-vous assuré des sponsors dans des associations?

J'ai soutenu en préparant des repas.

Avez-vous noté, en ce qui vous concerne, une différence entre maintenant et les années 80, concernant les conditions de vie de l'immigration marocaine, et les conditions d'acceptation ?

Dans les années 60, on n'avait pas de grand lien. A part les 5-6 familles que mon père connaissait et qui étaient supers mais qui étaient à gauche à droite dans la Belgique. On se voyait une fois par an. Y a eu une grande évolution, dans tout. Mais ce n'est pas pour ça que les gens vivent bien cette évolution. Par exemple niveau économique. Plus de travail pour la femme, plus de considération pour la femme, elle fait beaucoup en tant que maman et en tant que travailleuse. Ça oui. Au niveau pour les gens... y a eu plus de magasins. Ils ont fait des mosquées pour donner aux enfants une culture. C'est resté bon enfant. Malgré que ça a pris des ampleurs après. On n'est pas à Bruxelles. Rien qu'à notre niveau ici à Liège. Des centres culturels... le consul fait 1x par an une fête et il invite les gens à participer à des fêtes. Ça a peut-être plus porté préjudice que bénéfice. Parce que moi je suis à Visé. C'est une petite commune de petits bourgeois. Je suis la seule Marocaine, encore, parmi eux. Et vous entendez tous ces « ah tous ces magasins arabes » ici y a eu dernièrement il y a eu une grande fête des mutuelles, sur Oupeye, avec foire et tombola. Je n'avais pas participé parce que je faisais la tournée. La seule chose que j'avais entendue pendant notre dîner, c'était que « t'avais que des voilées et des gens habillés longs, on se serait cru dans un souk ! ».

Vous avez dit dans les années 60 on vous accueille comme des rois et maintenant...

C'est ce que je dis. Y a eu une grande intolérance. Ils ont peur. Attentat. Ils ne savent pas. Ça les gêne aussi. Moi que je sois habillée comme ça, que je porte un voile sur la tête ou que je porte un long manteau, mon caractère, ma mentalité, mon prénom enfin c'est toujours moi. L'habit ne fait pas le moine. Ça leur passe au-dessus. Et puis vous avez affaire avec des gens pas instruits. Même si vous êtes infirmière... y a infirmière et infirmière. Y a aide-soignante et aide-soignante. Y a rien à faire. Ce sont des gens avec un petit esprit qui restent enfermés. Et quand ils voient quelque chose de différent direct ça critique et ça fait boule de neige.

Qu'est-ce qui fait que les années 60 on vous a bien accueilli et maintenant?

Le nombre. On était les seuls. Un an à Tilleur. Puis 3 ans à Heure-Le-Romain puis 5 ans ici.. on était les seuls. Maintenant on est plein. Et on ne demandait rien. Mais aujourd'hui... sur 10 personnes ici, y en a 8 qui sont dans le besoin. Et après c'est normal. Enfin c'est normal entre guillemet qu'ils disent « ouais mais nous on travaille alors qu'eux sont au CPAS. » Voilà y a le nombre et les gens... peu d'étrangers essaient de montrer qu'ils n'ont pas besoin. Malgré qu'ils y en aient. Tous ceux qui ont des commerces, les autres ne les voient pas. Pas ceux qui ne sont pas instruits. Parce que si vous parlez à un intellectuel il va vous dire ça autrement.

Avez-vous été impliquée dans des organisations politiques ici à Liège ?

Non. Jamais.

[Fin de l'entretien]

Entretien 19 avec Farid Omar

(Le 22 décembre 2018, à Liège, au domicile de la
personne)

Durée de l'entretien : 1h03 minutes

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[M.S.] Quel est votre nom, votre prénom et votre année de naissance ?

Je m'appelle Farid Omar, je suis né le 20/03/1960

Où êtes-vous né?

Je suis né au Maroc, à Mohammedia à côté de Casablanca

Est-ce que vous pouvez me parler un peu de votre enfance ? Que faisaient vos parents pour vivre ?

Mon père était comptable pour la commune dans la région de Mohammedia, ma maman (Allah Rahmou, que Dieu l'accepte) faisait des ménages. Je suis éduqué dans un milieu donc région urbanistique, c'est à côté de la ville, dans l'agglomération et moi j'ai vécu une enfance normale, j'ai suivi mes études en primaire, dans une école à côté de Mohammedia, c'est là que j'ai réussi le CM2 qu'on appelle ça aujourd'hui jusqu'à la sixième primaire. Puis, je suis passé en secondaire inférieure dans un collège pas loin de chez moi quand même à 5 km

Il y avait déjà une spécialisation?

Non c'était général pour ceux qui veulent venir en Belgique et après il y avait des orientations, des orientations techniques, c'est pas comme ici, où on envoie directement l'élève en professionnelle, là, tout le monde suit les premières 4 ans, les secondaires inférieures, donc et après la quatrième année, c'était quand même un examen à faire et après on avait des jurys, deux jurys internes et un externe qui vient pour donner une seconde orientation sur un dossier déjà préétabli, Donc moi j'étais orienté par le premier jury vers sciences expérimentales, les deuxièmes jurys ils sont venus un mois après et ils m'ont orienté vers des études techniques. C'est là où je suis parti à Casablanca, parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'écoles techniques dans ma ville. Ma spécialité c'était à Casablanca, J'ai passé trois années.

Technique dans un milieu spécifique?

Non technique qualificative, là on avait un certificat, un diplôme pour travailler après ou bien commencer des études supérieures. Donc, moi je m'étais inscrit pour aller dans une fac et auparavant j'avais fait une demande d'inscription pour la Belgique, la France, un peu partout. J'avais fait des inscriptions dans des instituts d'ingénieurs. Et finalement, après un mois de la rentrée scolaire, j'avais reçu la lettre d'admission, comme quoi j'étais inscrit ici en première année à LISIL. J'avais fait mes papiers à l'époque, mon passeport et tout ce qu'il s'ensuit.

En quelle année à peu près?

En 1982. Donc voilà en 82, j'ai atterri ici, le 5 novembre je crois.

C'est donc pour des raisons scolaires que vous êtes venu ici? Pas économiques...?

Oui, c'est juste pour faire des études supérieures. A l'époque, il manquait des écoles au Maroc, il manquait d'infrastructure. Il y a eu un accord entre le Maroc et la Belgique au niveau des

écoles, au niveau culturel et on avait chaque année, un quota du nombre d'élèves qui viennent ici poursuivre leurs études en Belgique. J'avais fait LISIL pendant deux ans et après j'avais changé d'école j'étais à l'école pour faire un graduat.

LISIL était situé où?

LISIL était à Sclessin donc, c'est tout près du Forem maintenant, c'était un bâtiment qui est presque démoli, il y a pas d'activités.

Pourquoi avez-vous choisi la Belgique? Parce que c'est la réponse que vous avez reçu ou parce que vous préférez la Belgique?

J'avais le choix entre les pays francophones, c'était la France ou la Belgique, parce que, nous, la deuxième langue que nous avons, c'était le français. J'avais plus facile donc de poursuivre mes études en français que de partir en Allemagne faire une année de langue ou bien en Angleterre. Mais c'était un choix quoi, mais ça aurait été l'un ou l'autre, c'était facile mais dans le milieu étudiant, à l'époque, on n'avait que cette option, soit en France, soit en Belgique, on a préféré les pays francophones. C'est logique, déjà un pas de réussite, perdre une année d'être formé en langue. Mais ça aurait été bénéfique de faire un autre choix, d'aller ailleurs et d'acquérir une langue. Ça aurait été plus bénéfique que de parler la même langue maternelle.

Et donc pourquoi pas en France?

Ben la France

Vous aviez reçu des réponses positives de la France?

C'est-à-dire, oui la France c'était fort difficile parce que ils demandaient plus de mentions à l'époque. Donc nous on n'avait pas beaucoup de mentions, c'est à cause de ça. Et puis il y a un quota aussi en France, un quota restreint et en Belgique aussi il y a eu un quota, mais ça été ouvert pour les étudiants marocains cette année-là. Il y avait un partenariat à l'époque entre la Belgique et le Maroc. C'est plus politique que multiculturel. Il y avait un problème au niveau de l'armée. Les belges au Congo, à Brazzaville, il y avait un petit conflit là-bas et les marocains, ils ont été aider les belges. En échange, le Maroc a bénéficié d'un quota.

Vous a-t-on proposé à vous d'aller au Congo?

Non, c'est-à-dire il y avait des écoles, ici et en France aussi, donc c'était une correspondance libre et il faut chercher des adresses entre collègues, entre amis et c'est grâce à ça qu'on a eu les adresses et c'était quand même la direction de l'école qui donnait l'autorisation à l'inscription, alors on faisait les démarches auprès du consulat belge, au pays là-bas au Maroc et ça été accordé parce que pour le visa il y avait un visa à l'époque. il y en a encore et puis on a atterri au mois de novembre quoi (rires) directement

Était-ce un choix décidé à l'avance, durant vos études de venir ici ou est-ce un choix de dernière minute?

Non déjà durant l'orientation, j'étais parmi les premiers au niveau technique et on avait un prof bulgare, lui, il nous incitait à aller faire des études supérieures d'ingénieur Il encourage les gens, il trace la ligne, on avait quand même l'espoir et la volonté de réussir ses études.

Pourquoi à Liège?

Oui c'était les écoles multiculturelles, donc ça a toujours été l'atterrissage de plein de cultures différentes, Liège c'est la capitale multiculturelle de la Belgique. Oui, on peut dire ça hein. Et depuis, je suis resté à Liège (rires)

Quelles étaient les différentes étapes pour venir? On a parlé du visa, il fallait juste demander au consulat?

D'abord, il faut avoir ses papiers de passeport parce que tout le monde, à l'époque n'avait pas accès, d'avoir un passeport, il fallait d'abord faire les démarches administratives au pays et après, avec l'inscription provisoire, qu'on a reçu de l'école direct, grâce à ça que le visa avait été accepté au consulat de Belgique. Donc voilà ça a été facile, dès qu'on avait tout, le dossier complet, on a transmis, le jour même on avait le visa, le matin on avait déposé le dossier et l'après-midi, on recevait les visas.

Vous n'avez pas eu de difficultés spécifiques pendant le trajet? Pendant le voyage ou autre?

Non le voyage, c'est-à-dire qu'on s'était aperçu qu'on était déjà en retard au niveau scolaire, comme je t'avais dit qu'on était déjà au mois de novembre. Donc je me suis débrouillé pour avoir un billet d'avion et je suis atterri à Bruxelles

Le billet était payé par la Belgique?

Non, non c'était payé par moi-même, par la famille

Par avion alors?

Par avion, on est atterri à Bruxelles, on a pris directement le train vers Liège, les étapes en détails (rires) donc on a passé une nuit blanche à la Gare des Guillemins à l'époque, en attendant le lendemain pour aller s'inscrire parce que le délai c'était juste, juste, l'inscription était déjà dépassée, parce que comme je t'ai dit mois de novembre. Moi quand je suis entré en classe, premier lundi, on avait un contrôle, une interrogation, donc je l'avais raté à l'époque (rires) Le prof il voulait rien savoir.

Il fallait étudier dans l'avion (rires)

Voilà donc, on a fait la démarche tout près de l'école, on a eu le dossier par l'ambassade du Maroc à Bruxelles. On est allé le jour même, remplir le dossier, il s'agit d'une sorte de garantie parce qu'à ce moment on devait payer un minerval, je crois qu'aujourd'hui aussi les étrangers doivent payer un minerval dans les écoles en Belgique. Alors, on a fait les démarches, on a eu la prise en charge que les frais par l'état marocain, par l'intermédiaire de son représentant, l'ambassade. On est venu avec le fameux engagement de l'ambassade et on l'a déposé à l'école et c'était inscrit à ce moment-là, officiel, définitif. A ce moment-là, il fallait chercher le loyer, le logement.

Et le voyage, il vous a coûté cher?

Oui, pour nous c'était quand même cher l'avion.

Et justement, Comment avez-vous trouvé l'argent nécessaire à ce voyage?

Ben c'est la famille qui cotisait, ils avaient mis de côté. A ce moment-là j'avais même ramené un peu d'argent avec moi.

Vous aviez quand même un peu d'argent avec vous?

Oui j'avais quand même, à l'époque c'était 7000 francs belge que j'avais ramené avec moi, donc c'était quand même pas mal d'argent à l'époque. C'est avec ça que j'ai commencé à payer le logement, des accessoires pour l'école, ce qu'on m'avait demandé pour commencer l'école. Première année, on n'a pas réussi, deuxième année on s'était mis à niveau, on avait l'espoir de réussir, mais j'ai raté sur une matière qui était la chimie que j'avais jamais vue au Maroc auparavant parce que j'avais quand même des branches techniques, on n'avait pas la chimie et c'est à cause de ça que j'avais raté et j'ai changé d'école à ce moment-là et j'ai été dans une

école d'électromécanique à Seraing et là, j'ai passé trois ans et j'avais réussi normalement et j'ai eu mon diplôme. Voilà

Aviez-vous envisagé en venant en Belgique, un billet de retour? Vous étiez-vous dit, quand j'ai fini mes études, je repars?

Oui, J'ai dit ça. Puis au fil du temps, on commence à s'habituer, ben on est resté. A ce moment-là

Avant de travailler, pendant vos études, comment avez-vous fait pour vivre?

On était boursier, donc, on avait la bourse marocaine, mais ce n'était pas assez, on travaillait, on a travaillé dans la cueillette des pommes, des poires pour essayer de combler un petit peu le manque qu'on avait. On se débrouillait pas mal, à ce moment-là, la vie était moins chère qu'aujourd'hui. Le logement était presque à portée. Voilà c'était un peu ça.

Où étiez-vous logé alors? En internat?

Non j'avais loué une chambre garnie, durant toute la période, puis on est passé d'une chambre garnie, à une maison avec plusieurs copains et puis ça n'allait pas. Puis on a pris un appartement, on l'avait meublé nous-mêmes et on est resté là jusqu'au moment où on a eu notre diplôme quoi.

C'était où ces différents endroits?

Liège même, j'ai jamais quitté Liège

Dans le centre?

Du côté des Guillemins, des Guillemins, on a été du côté Bressoux et là j'ai été à Bressoux jusque quand j'ai été à Saint-Nicolas.

Pourriez-vous un peu décrire ces logements?

La chambre garnie, c'était une chambre avec la cuisine incorporée dedans. La douche, on allait chez la propriétaire, une fois par semaine, aller prendre son bain chez elle. A ce moment-là, il n'y avait pas d'obligation d'avoir une douche sur place, donc, on allait chaque dimanche, chez elle, prendre la douche et quand on avait pris l'appartement, la maison, puis l'appartement, à ce moment-là, on allait à la douche à la Sauvenière. On avait la baignoire et on payait pour prendre son bain. Et même dans les mosquées, parfois on allait prendre la douche dans les mosquées à l'époque. On allait à la mosquée des ("drouges") on appelle ça la mosquée des escaliers c'est un endroit que la ville donnait aux musulmans, comme une mosquée, on montait au premier étage et en bas, il y avait des toilettes avec une douche, on allait prendre la douche là-bas temps en temps, puis on allait prendre la douche un moment donné dans le home de l'université, on allait "squatter" là chez eux (rires)

La Débrouille? (rires)

Oui la débrouille, on allait chez eux, on retournait, on ne nous disait rien à l'époque. C'était la concierge, il nous disait rien On faisait pas des cas, n'y rien quand même, on faisait quand même attention

Oui respectueux?

Oui on était respectueux de l'endroit, on laissait ça propre intact, pour pouvoir revenir une deuxième fois sans problème, sinon ça aurait été quand même la catastrophe. Aujourd'hui, les élèves que je vois en ville, ils cassent tout, même à l'école, les portes, ils cassent tout, les portes, les chaises, on n'a plus rien comme matériel.

Au début, vous étiez seul mais après vous avez été..

Avec d'autres collègues oui

..D'autres migrants marocains, etc., d'autres étudiants, étiez-vous souvent ensemble?

Oui, soit on allait ensemble à l'école, soit il y en a un que je connaissais déjà au Maroc, à l'internat au Maroc. Parce que comme je venais d'une région quand même plus loin que Casablanca, pour faciliter, c'était mieux d'être en Internat et le week-end, on rentrait chez nous à l'époque. Et là on avait des connaissances qui étaient ici avant nous à Liège. On croyait avoir une facilité mais c'était le contraire quand même, des charges en plus. Nous autres-mêmes et les supporter les aider parce que ça a été difficile pour eux aussi. Oui, on cuisinait ensemble, on était ensemble à certains moments, moi je parle pour l'étude mais quand j'ai commencé à travailler, la même chose (il cite une série de noms d'amis marocains) on se rendait visite d'une manière regroupée, et c'était une charge pour vous autre pour la famille de votre maman, je me souviens, elle cuisine pour nous tous même tard dans la soirée. Quand on s'embarquait chez vous autres, elle disait jamais rien la pauvre, c'était quand même quelque chose de formidable qu'on a vécu. Et puis, une fraternité et une amitié, je dirais irréprochable et c'était vraiment, un bon souvenir, d'ailleurs, on s'en rend compte seulement maintenant, et on a encore cette affinité ensemble. On rêvait tous ensemble, c'est comme c'est des copains d'enfance, c'était une deuxième enfance en un pays tiers, ça, ça fait quand même, elle est plus solide parce que les amis d'enfance que j'ai vécu au Maroc, je ne les voyais plus et parfois quand on rencontre des immigrés, des copains d'ici, on est obligé même de se rencontrer au Maroc. Ton père, il est venu chez moi, j'ai été chez lui et je me souviens, j'ai eu un accident il était derrière moi, moi je roulais devant à Casablanca. Il voulait absolument qu'on prenne deux voitures, on avait facile de prendre une voiture mais il me dit non parce que de Casablanca je dois retourner à Rabat, chacun il prend sa voiture. Moi j'ai cassé la mienne en chemin, ça, ça fait partie..... Ben voilà c'était jourmaha (vendredi), on allait prier, on allait prendre Samir, tu connais Samir? Rue Lairesse numéro 18, chez une dame là qu'on a vécu chez elle et c'est là on se regroupait pour faire des repas, pour faire les études ensemble.... c'était magnifique, on se voyait tous les jours ou presque...

A part cette relation solidaire, comment étaient les relations dans l'entourage avec les voisins..? Est-ce que ça se passait bien? Aviez-vous beaucoup de contacts aussi?

A part la pharmacie, l'école, les profs, tout ça, sinon c'était quand même fort réservé, les belges sont fort réservés par rapport à la communauté européenne, on n'était pas encadré par une organisation, on se débrouillait en groupe et ça est toujours resté comme cela la preuve, jusqu'à présent, il y a rien de changé quoi la communauté marocaine, il est resté quand même, on connaît, nous on est ouvert aux autres, aux citoyens, on respecte, on discute on a quand même un peu de maturité. Malgré tout ça, il y avait une bande qui habitait rue Basse Wez à l'époque, ils nous ont attaqué avec des bâtons, à l'époque, j'avais même déposé plainte à la police, mais ils n'ont rien fait, ils n'ont pas bougé. Au niveau des loyers, il fallait payer son loyer, il fallait payer ses factures, donc comme on avait une voiture, il fallait respecter tout

Donc, au final, ça allait dans la majorité des cas mais il y avait parfois des difficultés?

Des difficultés sociales? Oui, mais attention parce que nous autres, on n'avait pas besoin de vivre sur la manche des autres, on n'a jamais été dans des services social ou quoique ce soit, jusqu'à présent, hamdoulillah (louange à Dieu), on s'est débrouillé, on a bien compris ce qu'il fallait faire comme citoyen immigré, on va dire, d'origine immigrée, donc on s'est débrouillé, on savait bien, on a attrapé quelques notions des belges... la brique dans le ventre, tout le monde, il a sa maison, on est indépendant, on ne loue pas, au contraire il y en a même qui ont des maisons qui louent aux autres. Beaucoup on est bien installé, on est bien intégré

Et ça c'est sur une démarche collective, mais au niveau individuel, même avec les autres étudiants, est-ce que les relations étaient faciles?

Non, elles étaient faciles mais quand même un petit peu de réserve, parce que quand on est fort dans une matière, l'entourage qui nous le reproche et quand on a besoin de quelqu'un, quand on a un petit soucis dans une matière, un truc comme ça, on trouve personne, et on doit se débrouiller tout seul avec ce qu'on connaît, au sinon ça s'accumulait et parfois ça donne des résultats un petit peu pas à la hauteur qu'on pensait mais c'est quand même pas mal donc, si on est sorti de ce litige d'apprentissage, parce que il faut dire aussi que le système éducatif belge il est loin d'être, je dirai en compatibilité avec le système éducatif au Maroc qui est le copié-collé de la France. On avait, nous une méthode de diagnostic, pour trouver des solutions soi-même et pas avec, à chaque fois prendre la théorie que le prof donne et la remettre. Nous autres on ne savait pas, par exemple, apprendre par cœur, c'était une difficulté au niveau du système du moment s'il y avait une démonstration mathématique comme ça que tu changes un petit peu et comme ça, le prof, il le refuse. Il faut rester à sa façon de voir et il n'accepte pas une autre vision, c'est un peu difficile.

Et par exemple avec les commerces de proximité ou avec la police de quartier, comment cela se passait aussi?

Pas de soucis, moi j'ai jamais reçu, à part quand on déménage avec la police de quartier un procès. On avait invité, à l'époque quand on a ouvert le centre islamique à côté, la police de quartier pour boire du thé. On a trouvé une tolérance et un service, je dirais, pas mal, rien à reprocher, un service équitable pour tous citoyens, au niveau compréhension, donc il connaît plus le côté de chez nous, il la respecte. Donc moi j'ai toujours eu un bon voisinage. Pas de soucis en plus de ça, durant les fêtes, on partage parfois un repas avec eux et tout ça, ça passe bien mais parfois, il y a des gens qui sont complexés, qui n'aiment pas voir quelqu'un d'origine étrangère mais ça on l'accepte, on met les points sur les "i" et on s'arrête là. Il ne faut pas créer quand même je dirais un problème avec tiers continu. Que ce soit une discussion nette et claire, ça s'arrête là et puis chacun dans son coin et voilà? Ça se passe même entre belges c'est comme ça, quand tu tolères pas ou quand tu considères pas quelqu'un et qu'il se passe un problème. Ben tu le mets à l'écart et voilà et chacun dans son coin.

Donc vous avez fini votre parcours scolaire en 1987 si je ne me trompe pas?

Oui, bachelier en électromécanique, même en 1989 parce que j'ai quand même fait d'autres écoles par après pour la suite mais ce n'était pas une bonne orientation. Ce n'était pas concluant, je voulais aussi me préparer pour faire une licence en mathématique, j'ai suivi des cours et tout ça, plus poussés. J'ai dû arrêter et puis j'ai pris finalement, j'étais inscrit en 85 pour faire le graduat à Liège, je l'ai eu en 88. Et là j'ai travaillé pendant un an en 89 comme intérimaire

Dans quel secteur?

Ajusteur-mécanicien, là j'avais travaillé comme technicien ajusteur

Dans une petite entreprise?

Non c'était dans un atelier, un atelier fabrication mécanique et lui il faisait des entretiens, on était comme ajusteur mécanicien, il fait les entretiens de chaque entreprise qui fait appel à ses services et après j'ai travaillé encore dans une usine, ici à Angleur

Elle s'appelait comment?

A ce moment-là, elle s'appelait Moplefan, elle faisait quoi, ben elle faisait de l'emballage alimentaire. Donc, c'est un film en plastique dans lequel on emballe les bonbons, les

chocolats et tout ça. J'ai quitté cette entreprise-là pour encore intérimaire en tant que... Et puis j'ai fini, je suis retourné chez eux en 1990 dans l'atelier mécanique. Et là je suis retourné dans l'usine dans laquelle je suis resté presque 22 ans et là c'était quand même....

Quelle usine ?

Chez Moplefan, je l'avais quitté, puis je suis retourné chez eux et là, ils m'ont pris, après je crois, après six mois, j'ai eu un contrat, je suis resté jusqu'en 2011. C'était à proximité, donc, c'est pas loin. Je faisais quoi, un trajet de 10 minutes, à peu près pour arriver à l'usine. On faisait les pauses, on faisait le matin, on faisait les après-midi, on faisait la nuit... On travaillait 24 sur 24

C'était une grosse entreprise ?

Une moyenne entreprise, il y avait une centaine de personnes, (Ah quand même) c'était une moyenne entreprise et voilà....

Et pourquoi avez-vous cessé de travailler ?

Là j'ai cessé de travailler en 2011, il a eu une faillite, il a déclaré faillite. L'entreprise a déclaré faillite et ça c'est niveau aussi, ...un problème, je dirais purement politique. Parce que l'entreprise était aux mains des allemands, et pour se débarrasser de la loi Renault qu'on avait instaurée à l'époque, ben ils l'ont mis aux mains de quelqu'un, d'un concessionnaire de chez eux.

C'était quoi cette loi ?

La loi Renault

Qui signifie ?

La loi Renault, c'est-à-dire, si une entreprise déclare faillite elle doit payer les indemnités importantes.

Et ils ont voulu éviter cette loi ?

Oui ils ont voulu éviter cette loi. La loi Renault, c'est une entreprise Renault d'Anvers qui avait délocalisé son usine en France, et alors, à ce moment-là, on a instauré une loi Renault, où on impose au patron qui délocalise une entreprise de payer, je dirais une prime importante d'accompagnement pour le travailleur jusqu'à la fin de son activité ou de sa carrière. Parce qu'il se trouvait des gens qui prenaient leur pension, ou 5 ans avant la pension qu'il leur restait, donc ils devaient avoir une garantie de subside et ça on tenait compte dans cette loi-là, on tenait compte de cette situation de chaque travailleur avec son passé.

Comment ont-ils fait pour l'éviter ?

C'est-à-dire, comme ils ont fait une petite vente conditionnée et lui, il a acheté, soi-disant il a acheté mais c'est quand même quelque chose de truqué. Et je dis, nous on ne savait rien faire parce qu'ils l'ont vendu et l'entreprise, ils l'ont détourné pour eux environ deux ans après la faillite. C'est-à-dire que l'entreprise tournait au ralenti et petit à petit, ils ont pris la main des commandes, ils ont donné les commandes juste à la disponibilité minimum. Et petit à petit ils nous ont fait savoir que l'entreprise ça ne marchait pas et qu'elle allait fermer. Et puis en 2011, à ce moment-là, donc on avait une année d'accompagnement instaurée par le forem pour ce genre de situation comme la mise en faillite. On avait une petite prime de rien du tout à l'époque et après l'année, j'ai dû chômer à l'époque.

Quelles étaient les conditions de travail ?

Les conditions étaient pas mal, c'était une entreprise solvable, « propre » qui respecte l'environnement, entre guillemets parce que c'est un produit chimique. On ne sait pas ce qu'ils refoulent comme gaz à l'extérieur. On savait très bien qu'il y avait quand même des gaz à base de pétrole. Ce sont des granulés à base de pétrole qu'on faisait fondre dans du XXXX pour avoir le film et comme le plastique il atteignait quand même, c'est une température de 300 degrés ou plus, donc il y avait un dégagement de gaz, qui était souvent ventilé et rejeté vers l'extérieur. Ça c'était à l'époque, l'environnement ne comptait pas beaucoup. (rires)

Ce n'était pas trop lourd, ce n'était pas trop difficile ? C'était de la production ?

Non pas trop difficile. Oui c'est de la production, c'était une maîtrise mais il y avait plusieurs postes donc on était polyvalents, on ne restait pas dans le même poste. Soit, on gérait la production, soit c'était en plusieurs étapes. Mais c'était de la production pure et simple

Et après 2012, vous avez exercé d'autres fonctions ?

Après 2012, j'avais repris les études, j'ai eu mon diplôme d'ingénieur. Maintenant, je donne cours de mécanique. L'année passée, je donnais cours à Mons, j'allais jusqu'à Mons, je donnais cours aux 7^{ème} et 3^{ème}, 4^{ème}.

Dans des écoles secondaires ?

Oui dans le supérieur et le secondaire inférieur. Cette année, je donne cours aux secondaires inférieures en mécanique. Ici à Ouffet, tout près de Liège, à 37km.

L'athénée royal d'Ouffet ?

Oui, tu connais ?

Oui je suis amené à me déplacer dans les écoles secondaires pour débattre.

Oui parce qu'on a pour le moment une équipe de l'université pour le comportement positif. On vient juste de commencer avec eux.

Avez-vous travaillé un moment comme indépendant ?

Non jamais

Donc au départ, ce n'était pas des emplois stables et assurés, puis après, ça l'est devenu, un emploi stable ?

Oui quand même 22 ans dans l'usine, on croyait, nous autres, aller jusqu'à la pension.

Est-ce que, à un moment donné, vous avez été sans emploi ?

Oui entre 2011-2012 et là, j'allais à l'école pour finir mon diplôme d'ingénieur, mon master. Et après, je suis resté...quoi ?, trois mois, même pas. Au mois de mai, j'avais fini et au mois de novembre, j'avais déjà trouvé un poste.

Est-ce que, dans votre parcours, il y a eu des difficultés spécifiques, des accrocs ?

Oui, il y a eu des accrocs, il y a toujours des jaloux. Moi j'ai souvent travaillé avec des gens qui n'avaient pas de diplôme à l'époque, donc à Angleur et il y a des moments donc où on trouve de la jalousie, tout simplement, parfois ils veulent avoir tel poste ou tel poste mais c'est toujours mon travail et au niveau familial, ça et tout ça, je partageais pas avec eux.

Il y avait quand même une bonne entente sur le lieu de travail ?

Oui, il y avait quand même pas mal de bonnes ententes avec certains, mais avec d'autres... Il y avait des cas particuliers, on va dire des cas particuliers, mais en général, ça se passait bien. C'est pas comme les époques des générations d'avant, qui s'est fait exploité et qui n'avait rien à dire.

Y avait-il une diversité dans votre entreprise ?

Oui, il y avait une diversité, beaucoup d'étrangers

Beaucoup de marocains ?

Euh oui, il y en avait certains.

Aviez-vous des tâches à responsabilité ou est-ce qu'on vous a maintenu dans des rôles subalternes ?

Non, c'est-à-dire malgré qu'ils savaient très bien que je suivais des cours à l'époque, ils n'ont pas collaboré avec moi ? Ils ne m'ont jamais donné des postes

Vous attribué cela à quoi ?

Je crois, que c'est une question de, ce n'est pas une question de confiance, parce qu'ils savent très bien que toutes les tâches qu'on prenait, on les assimilait 100%, il y avait pas de problème à ce niveau -là, au niveau confiance c'était aussi pas mal, mais c'était au niveau de la hiérarchie, ils ne voulaient pas donner la hiérarchie à quelqu'un qui a vécu, quelqu'un d'étranger, c'est aussi une question pédagogique parce que dans les entreprises, la direction, elle voyait ça autrement. Pourtant j'avais passé pas mal d'examens, chez eux même, des entretiens et j'étais bien placé, j'étais placé le deuxième. Une fois il y en a un qui n'est pas venu, il était placé le premier, soi-disant il venait de l'extérieur et moi j'avais la deuxième position, on était comme quoi... 5 dans l'entreprise et on m'a jamais donné, je dirais ces postes-là de responsabilité. Alors c'est dû à quoi ? Je sais pas moi, du racisme ?, je peux pas dire ça mais...

Pour vous est-ce que c'était quand même de la discrimination ?

Oui pour moi, c'était une discrimination, pour moi je trouvais que c'est une discrimination, même qu'à un moment donné, j'ai demandé pour finir mes études et ils n'ont pas voulu, donc moi je trouve que c'est de la discrimination et ils veulent pas que quelqu'un... **C'était un plafond de verre donc**... Ils veulent garder la personne, ils calibrent, ils veulent pas dépasser pourtant on avait les compétences.

Vous m'avez dit qu'à Angleur vous travailliez avec un plafond de verre, et qu'on ne pouvait pas aller plus loin dans cette profession...

Parce que c'est quand même aussi une petite, moyenne entreprise, ça aurait été quand même une entreprise à grande échelle avec beaucoup d'autres départements, ça aurait été possible, on était aux mains d'un PDG extérieur

Ça n'était pas aux mains des allemands ?

C'était aux mains des allemands mais les allemands, si tu veux, ils ont pris le monopole rien que pour détruire apparemment. C'était comme il a fait l'indien au niveau de Cockerill. Là c'est pour carrément pour organiser le marché. C'est ce qu'ils ont fait eux d'ailleurs. C'était leur concurrent direct ici, alors ils ont pris la technologie de chez nous parce qu'ils avaient, une entreprise, la même en Allemagne et peut-être, ils ont pris la clientèle, ils ont pris... deux ans pour gérer tout cela et puis finalement... on ferme la porte. Les autres, ils ne voyaient pas de ce côté-là, parce que c'était quand même un milieu ouvrier, ils n'ont pas fait d'études, ils n'ont pas l'habitude, ils ne voyaient pas comment ça évoluaient. Pour eux, c'est tout à fait normal, ils croyaient les mensonges, les autres venaient prêcher dans certaines occasions, quand ça n'allait pas à cause de ça, à cause de ça.... C'était pas la réalité

En ce qui concerne le syndicat, est-ce qu'il existait et étiez-vous syndiqué ?

Il était bien implanté, j'étais syndiqué et un moment donné, j'ai même participé, j'étais même, pas délégué mais...J'ai failli passer comme délégué, mais comme je te dis, avec le climat social, un peu restreint...alors je ne suis pas passé mais quand même.. J'ai manqué de passer comme délégué. Parce que c'était quand même une révolution contre la direction. Ils ne voulaient pas me donner de l'importance de progresser et j'allais contre eux.

Quel syndicat ?

FGTB

Vous aviez des délégués dans l'entreprise ?

Oui

La relation était bonne avec eux ?

Oui des fois, ils défendaient les travailleurs

Ils vous informaient bien ?

Oui, problème à ce moment-là, ce n'était plus le cas. C'est ça le problème.

Donc, ce n'était pas une entreprise très combative ? Par exemple par rapport à la fermeture ?

Oui, il y avait des grèves, des manifestations, des protestations, il y en a eu, on avait combattu. Mais c'était trop tard, la décision était déjà prise. Trop tard donc on ne savait pas faire autrement. Ça dépendait pas d'ici, ça dépendait de là-bas

Mais vous étiez quand même dans les mouvements sociaux ?

Oui certainement, on a révolté, on a manifesté notre mécontentement contre la mauvaise gestion de l'entreprise et du XXX qui a régné dans cette entreprise. Mais malheureusement c'était pas l'entrepreneur, il y avait rien

Est-ce que votre travail suffisait à répondre à vos besoins premiers ? Logement, nourriture, transport... ?

Oui pas de problème

Une vie confortable quand même ?

Oui oui oui, j'étais bien payé

Était-ce le salaire que vous espériez au début ?

Non pas du tout mais du moment qu'on avance dans le temps, dans la vie, avec les expériences tout ça. On avait quand même un certain passé de travail et ce passé ça nous a permis d'avoir certains avantages, la situation financière, la situation familiale agit beaucoup sur les finances en Belgique, donc moi je touche le brut à peu près à ce moment-là. Alors pour moi, ça posait aucun problème, mieux qu'aujourd'hui quoi (rires)

Est-ce que vous pouviez entrevoir un avenir plus serein pour vos enfants ?

C'est-à-dire on se base, d'abord sur l'apprentissage au niveau scolaire, donc, on essaye de les encourager pour avoir de bons diplômes mais je crois que l'avenir, je pense pas..... que si, à part, faire un métier comme indépendant libre, ça, ça pourrait marcher, mais ça dépend aussi, je dirais, la communauté, comment elle est, ça dépend de la communauté et des services à présenter aussi. En tous cas plus on avance, plus il y a une forte demande pour les spécialités. Donc s'ils ont ces spécialités-là, je crois que...L'entrepreneur ou le chef d'entreprise il n'a pas le choix, il ne peut pas se passer de ces spécialités ? Donc...., sinon, si on rate la formation scolaire, ça c'est, ça va être difficile. D'ailleurs à Bruxelles, ils nous donnent déjà à

l'avance de ce qui va devenir ici des quartiers, c'est pour ça on a évité de s'installer dans des quartiers où il y a forte concentration communautaire parce que ça marchera pas ...

Vous pensez que c'est plus difficile de s'en sortir dans des quartiers comme ça ? Dans la même communauté ?

Non, du moment que nous autres on a l'habitude, on veut s'en sortir, on s'adapte. Mais les jeunes qui sont nés ici, je crois pas, ça va pas être facile pour eux. Parce qu'il n'y a plus de garantie sociale, il y a plus rien, même les logements c'est restreint. Il manque beaucoup de choses sociales. (rires)

Grâce à votre travail, avez-vous pu être moins inquiet pour votre vie et avez-vous pu vous consacrer à autre chose ?

Oui j'ai été dans le social, j'avais bâti une mosquée ici, j'étais parmi les fondateurs.

Dans le quartier ?

Oui dans le quartier, c'était sunna (recommandé par la religion) J'ai passé pas mal de temps, ... je dirais le temps perdu dans le travail, à me consacrer à ce projet-là et aujourd'hui, j'ai eu des pépins, des petits problèmes avec certains gens du social chez nous, voilà et ça se limite à ça quoi. Voilà. Sinon, moi je travaille pour le moment à temps partiel, je ne compte pas gagner ma vie de ce travail-là parce que..... Déjà la situation, quand t'as une maison tu as moins de frais, ce qui te permet de subsister et de s'évoluer quelques temps et d'accepter ce qu'on a, mais d'avoir et de gérer les dépenses inutiles que ça, non, on ne fait pas même si on continue à travailler mais ça, le salaire aujourd'hui c'est minime, on peut pas faire plus que ça. Si on fait des travaux juste comme ça, on n'a pas de possibilités à les faire parce que ça manque de moyens financiers et ça..., plus les charges de scolarité des enfants, 4 enfants en scolarité..... c'est vraiment une grande charge.... Il faut absolument bouger, c'est pour cela que je travaille encore parce que sinon....

Oui justement, quand vous avez quitté votre travail d'Angleur, et aujourd'hui, est-ce que ça vous a permis de déménager par exemple.... ? Quelle était votre situation familiale ?

Oui moi au départ, j'ai construit mon avenir petit à petit, j'avais commencé par des petites maisons. Finalement, je ne les ai pas vendues, je les ai encore et j'avais acheté une autre maison qui était sans jardin, donc, pour les enfants et tout ça, puis je l'ai vendue puis j'ai acheté celle-ci, au fur et à mesure, mais je crois pour le moment, stop, c'est fini (rires). Moi je n'investis pas, sauf ici, il y a des travaux.

C'est bien sûr grâce à votre travail que vous avez pu... ?

Oui grâce à mon travail et... la bonne finance (rires)

Donc, vous avez vécu à Saint-Nicolas, puis à Ans directement ?

Oui c'est ça, plus que 13 ans qu'on est ici

On va revenir plus spécifiquement sur la mosquée, avez-vous participé à la vie associative marocaine ou musulmane?

Oui, je me suis investi pendant plus que 4 ans à ce projet-là qu'on avait réalisé

Est-ce le premier projet dans lequel vous vous êtes investi ou y-a-t-il eu autre chose avant ?

Non avant, j'étais à Liège, je m'étais investi dans la Mosquée el Mowahidin, j'étais trésorier, on faisait fonction et puis...il fallait quand même passer un certain équilibre avec... les gens

qui vivent ici, ce ne sont pas des gens faciles, ce ne sont pas des gens formés non plus mais ils osent faire des, je dirais des mandats, qu'ils sont pas formés pour ça pose problème au niveau de notre avenir et notre progression, voilà, c'est pour ça, je me suis investi, on a fait un beau projet, on avait réussi donc, sur une année de temps à peu près et voilà.. On avait des contacts, on aidait des gens qui venaient d'ailleurs.

A Ans tout ça ?

Oui à Ans

Et ça vous prenait beaucoup de temps tout ça ? A partir de quel moment avez-vous décidé de vous réinvestir ?

En 2011, on a décidé de créer une mosquée ici, on a fait le tour, on voulait fonder mais on n'avait pas d'argent, on n'avait rien. On a fait une collecte, on a fait des activités pour aboutir à ce projet-là qui a quand même coûté un million d'euros...c'était pas mal. Donc, on avait une belle équipe, après ça marchait pas, après ça a été les disputes pour voir, pour certains qui veulent revenir là-dessus. Maintenant, ils ont plein de problèmes aussi. Ils sont pas qualifiés pour et ils veulent prendre cette charge-là qui n'est pas facile du tout.

Vous êtes-vous investi dans d'autres milieux associatifs, Ici c'était surtout religieux, mais avez-vous participé à d'autres choses dans la communauté marocaine ?

Chaque fois qu'il y a des activités, par exemple pour la Palestine, n'importe quelle festivité pour aider ailleurs, donc, on était quand même investi, donc, moi je le fait toujours, ça dépend des commerces, donc on donne un petit peu. C'est plutôt les commerces qui font quelque chose comme les pizzas ou n'importe, on dit qu'ils cotisent un petit peu de ce qu'ils possèdent mais pas de l'argent, et alors, il y a des petites fêtes. C'est une manière de faire, de manifester encore, d'aider les autres....

Avez-vous participé à la vie associative plus générale liégeoise ?

Non, on était limité dans notre communauté et dans nos problèmes, on n'avait pas de contacts, l'autre côté n'était pas ouvert pour accueillir, même que...

Peut-être les liégeois n'étaient pas ouverts non plus ?

C'est ça, même si on veut par exemple.....on n'avait pas la porte ouverte pour dire voilà vous avez à votre disposition des endroits gratuits, pour faire activer les jeunes, par exemple des endroits sportifs, des piscines tout ça, ... mais il faut que ça soit gratos, et alors quand on fait le geste, d'aider les jeunes tout ça quand même, il faut les outils et, tout à disposition. Et chaque fois c'était payant quoi. Et ça, ça pose problème quoi...

Avez-vous été impliqué dans des causes ou organisations politiques à Liège ?

Non

Avez-vous fait partie des gens l'UNEM (Union des étudiants musulmans) ?

Non

Des étudiants marocains ?

Non. Jamais

La dernière question : Voyez-vous une différence, depuis que vous êtes arrivé en 1980 dans les conditions de vie matérielles et dans la manière dont est acceptée l'immigration marocaine ?

Pour la première question, moi je trouve qu'on est plus serré maintenant, il n'y a pas de travail, donc, on est limité. Il y a pas de grands investissements, c'est fini. Au niveau de l'acceptation, je dirais, il y a quand même un esprit citoyen que nous autres on essaye de faire évoluer et de participer dedans. Donc, le problème il est là. Il faut dire que les autres, si on veut participer à leurs enjeux, il fallait quand même s'investir à long terme mais pas à court terme comme tu l'as fait toi par exemple, c'est bien. Je t'encourage et les jeunes, ils doivent faire ces initiatives. C'est l'autre génération qui doit faire ça pas nous autres. Nous autres, on a accompli certaines tâches et les tâches à venir, soit au niveau formation, que ce soit au niveau politique, soit de s'imposer et d'arracher certains postes, il faut essayer d'aller au-delà et ça avec les moyens, il faut s'investir à 100%.

Est-ce que dans l'autre sens, il y a une condition d'acceptation qui augmente, qui s'améliore ? Est-ce que les personnes qui ne sont pas de la communauté marocaine, ils acceptent ?

Non, ce qu'on voit le multiculturalisme, on voit d'autres communautés qui essaient de s'imposer à la communauté marocaine, mais c'est ... On n'a pas les mêmes objectifs, on n'a pas le même raisonnement, nous autres on doit limiter l'échec scolaire au sein de notre communauté, la réussite totale, sauver ce qui est sauvable et participer à la vie commune. C'est ça qu'il faut faire et ça il faut bien s'organiser il faut mettre des gens qui nous représentent avec fierté et foi au sein de la vie quotidienne, au sein de la commune, de la province et même de l'état mais malheureusement, chaque fois qu'on met un à disponibilité, ben il complète pas la tâche ou il trouve des problèmes parce qu'il est tout seul ou bien sa tâche est plus difficile qu'on pense, mais il faut être bien formé et surtout faire des progrès pour réussir. Chaque réussite, elle a besoin d'un progrès et un effort parce que sinon, il n'y a pas de miracle.

Entretien 20 avec Nabil Jebara

(Le 5 janvier 2019, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 1h20 min

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[MS] Quels sont vos nom, prénom et année de naissance ?

Né en 1962

Et où est-ce que vous êtes né au Maroc?

Au Maroc à Capdana, dans l'est près de Nador, et j'aurais été selon mes parents en école coranique puis « communale » (madrassa) jusqu'à 7 ans où je suis arrivé en Belgique (1969).

Est-ce que vous pouvez me parler de votre enfance, que faisaient vos parents etc. ?

Mon père est un des premiers à être arrivé en Belgique mais après un parcours...je pense qu'il était parti avant ma naissance en 62. Il est allé en Allemagne puis en Belgique, avant ma naissance. Il nous a amené en 69 mais moi, je ne me souviens pas Il était déjà installé en Belgique depuis quelques années.

Pour quelles raisons a-t-il décidé de quitter le Maroc ?

Ben il nous racontait qu'il avait déjà été travaillé comme paysan dans les vignes en Algérie dans des fermes françaises qui étaient tenues c'est avant 62. Il était déjà parti en Algérie, même avant de se marier. On était très proche de la frontière algérienne. Pour lui, aller travailler à l'étranger c'était déjà nécessaire puisque la terre qu'il possédait au Maroc n'était pas suffisante pour nourrir toute la famille. Et il n'était pas le seul, dans sa famille, il y partait avec plusieurs frères

C'était une grande famille ?

Ils étaient 7 avec mon père

Tous sont partis en Belgique ?

Tous non Deux frères sont partis en Europe, l'un en Allemagne où il est resté et l'autre a passé sa carrière en Belgique avec mon père. Il était à trois à partir à l'étranger en tous cas.

Pourquoi, à votre avis, ont-ils choisi la Belgique ?

Il y avait beaucoup de travail ici à Belgique comme en Allemagne. Ce n'était pas difficile de trouver du travail. Beaucoup sont venus.

Quelles ont été les étapes pour venir ici ?

Pas difficile du tout, mon père avait déjà préparé la maison. La maison n'était pas très grande du tout, même si quand on était petit, elle avait l'air grande. Nous n'avions que des voisins belges et à cette époque-là, l'intégration n'a posé aucun problème. On est arrivé vers le mois de mars, on est rentré assez vite à l'école en 1^{ère} primaire, l'accueil était sans difficulté, nous étions proches les uns des autres. Dans la rue où nous étions bien accueillis, comme la grande majorité des familles marocaines. Nous avons très vite appris le français.

Avez-vous des souvenirs de ce que le voyage a pu coûter ?

Non je n'ai aucun souvenir, la mine est-elle intervenue ?...je ne sais pas.

Vous êtes venus par regroupement familial ? Si vous vous en rappelez.

Oui Oui c'est ça Nous avons gardé la nationalité marocaine pendant des années, il fallait la renouveler tous les cinq ans. Ça ne posait aucun problème.

Le projet de votre père était-il de rester ici ou avait-il l'idée de retourner là-bas ?

Mon père ne pensait pas qu'on allait rester, son projet était de retourner au Maroc après avoir appris à l'école. C'était son projet et il nous le disait, il faisait des économies

Il avait des projets au Maroc ? Il investissait pour des projets ?

Il soutenait les différents membres de la famille, par l'achat d'un moulin par exemple ou pour débiter un commerce. Il a investi pas mal là-bas.

Vous avez parlé d'un accueil chaleureux. Avez-vous des exemples ?

On a habité pendant cinq ans, une location privée puis à Beyne-Heusay il a racheté une maison ouvrière qui appartenait à la mine et dans laquelle il a fallu faire de gros travaux pour pouvoir y habiter, il n'y avait pas de salle de bain et pour les grandes familles, il manquait de chambres.

Et les exemples d'accueil ?

On avait porte ouverte chez tous les voisins et à tel point que les voisins nous avaient tellement intégrés qu'on parlait presque wallon parce que la plupart était assez vieux. Je me rappelle aussi à l'époque, il n'y avait pas trop de confiance dans les banques et quand les Marocains avaient des sous, ils allaient même les déposer dans un café tenu par un italien qui le mettait de côté et tenait un livret de comptes. Je ne sais pas si mon père a utilisé cette méthode, mais ça existait. Il y avait peu de banques à l'époque, il y avait principalement la CGER. Dans les écoles les professeurs disaient : « Il faut penser à économiser » parce que c'est une valeur et donc on avait ouvert un livret d'épargne pour nous apprendre à épargner.

Aviez-vous beaucoup de contacts avec des marocains ?

Au départ non mais, une cité a été construite par le foyer fléronnais où de nombreuses familles marocaines et italiennes sont venues emménager. Mais avant il fallait traverser une route et c'était déjà toute une épopée et là on retrouvait des familles de temps en temps. Des maisons de la mine étaient aussi données en location à des familles marocaines et italiennes qui étaient regroupées autour de la mine. Et pour les rejoindre on devait traverser mais il y avait toutes sortes, les espagnols, les italiens, les turcs, les belges, les polonais...c'était diversifié.

Vous avez donc repris votre parcours scolaire où ?

En première primaire

Et après ?

J'ai continué l'école, les études primaires à Beyne-Heusay, puis secondaires à Fléron puis les études supérieures à l'ULg j'ai fait la médecine.

Pourquoi cette orientation à la base ?

J'ai toujours voulu être médecin, aussi loin que je me rappelle, je ne sais pas pourquoi. Ça était comme ça, voilà, c'est un beau métier qui permettait d'aider les gens, c'était bien vu. Le médecin était un gentil qui aidait les autres et moi je voulais être un gentil.

Votre milieu familial vous a bien encouragé ?

J'y étais encouragé par mes parents, tant que je faisais des études c'était bien. Ils ne m'ont jamais demandé de sortir des études au contraire, tant qu'on étudiait, ils étaient contents.

Ils vous ont bien suivi ?

Suivi, c'est beaucoup dire, matériellement comme ils pouvaient, ils faisaient leur possible. Ils ne nous ont jamais dit de quitter les études ou d'aller travailler mais ils étaient illettrés, analphabètes tous les deux, et au niveau scolaire proprement dit, ils ne pouvaient pas nous aider on n'avait aucune aide à part les encouragements.

Et donc vous avez eu de l'aide en secondaire à l'extérieur ?

Je réussissais bien, les profs encourageaient tout le monde. Les profs essayaient de faire ce qu'ils pouvaient pour encourager les enfants. Les classes n'étaient pourtant pas faciles mais la plupart des professeurs étaient assez positifs. On sentait qu'ils voulaient enseigner, qu'ils voulaient nous apprendre. On a fait des chouettes excursions, des activités très intéressantes.

Vous êtes-vous senti plutôt à l'aise ou parfois lésé ?

Je ne me suis jamais senti lésé à l'école. A cette époque-là, on avait des professeurs qui étaient vraiment impliqués dans leur métier et dans leur volonté de faire évoluer les enfants qu'ils avaient en face d'eux. Au moins jusqu'à la 4^{ème} secondaire j'ai eu de bons profs. Fin des années 70 en 79, 80, 81, il y a eu une réforme et là certains profs en ont eu marre mais ce n'était pas en rapport avec nous.

Et vous en tant que fils de marocain, d'ouvrier, de mineurs, vous n'avez jamais ressenti de freins ?

Non jamais, d'ailleurs je garde encore de bons contacts avec des anciens professeurs

Vous avez terminé vos études de médecine à l'Ulg ? Et vous avez immédiatement exercé ?

J'ai exercé directement après mes études dans la région liégeoise, j'ai travaillé à Seraing, puis dans des hôpitaux, en médecine d'urgence à Waremme, à Montegnée, à Hermalle, à la Citadelle, j'ai fait des services internes. J'ai fait une spécialité en médecine d'urgence. J'ai fait une spécialisation en médecines d'expertises. J'ai petit à petit arrêté la médecine générale, puis la médecine d'urgence, pour me consacrer à la médecine d'expertise à partir de 1996.

Et pourquoi ce choix ?

Ma patientèle générale faisait des plaintes régulières pour faire reconnaître administrativement leur dossier. On était sur le territoire de Seraing et avec les usines, les accidents de travail... C'est quelque chose qui m'a intéressé, étant assez curieux de nature. Et on n'avait pas cette formation durant nos études. C'est une formation à acquérir en plus. La Sécu est construite avec des législations à des moments différents. Par exemple la législation sur les accidents du travail est votée en 1903. Elle est limitée dans ces possibilités de réparation mais permettait à l'ouvrier de ne pas apporter de preuves de la relation de causalité entre l'accident du travail et les dégâts qu'il avait subis. C'est fondamental. Avant, on avait que l'article du code civil 1382 qui exigeait la preuve de la responsabilité de ton employeur, c'était très compliqué de pouvoir établir cette triple preuve. La réparation restait partielle. L'employeur devait la fournir, ce n'était pas évident. À partir de 1971, la législation oblige les employeurs à souscrire une assurance en cas d'accident du travail. Il y a tout un processus de reconnaissance avec un suivi médical, ça fait beaucoup de démarches administratives. Il n'y a pas d'aide toujours à ce jour pour aider le travailleur à y faire face, il peut y avoir des pressions pour abandonner tel soin qui ne serait pas justifié par l'employeur. Pour contester ces pressions, il faut monter un dossier en justice. Il faut prendre contact avec un avocat. Les

syndicats aident leurs affiliés dans ces démarches et moi je les aide dans ce cadre. L'histoire sociale et l'immigration sont liées. La démocratie telle qu'on la connaît ne peut se comprendre que par l'histoire sociale, avec les mouvements ouvriers qui ont exigé leur droit et ont permis ainsi la reconnaissance de leurs droits. L'immigration fait partie de l'histoire sociale et a fait prendre conscience des difficultés des travailleurs à accomplir leur tâche. Le mineur se préoccupait surtout de sa subsistance et les Italiens sont arrivés, les Polonais, les Portugais, les Marocains et les Turcs. Les syndicats prenaient conscience que ce n'est pas parce que tu es étranger que tu travaillerais pour moins cher. Ils ont syndiqué massivement les étrangers. Certains travailleurs avaient une conscience politique, comme les Italiens et les Espagnols. Mon oncle a vécu dans les baraquements mis à disposition des mines, il y a une séparation physique entre travailleurs. Il y a eu finalement une mixité sociale entre travailleurs et des discussions politiques devenaient possibles. Le PS est un fruit des syndicats et la revendication de droit civique est venue ensuite. L'histoire sociale des Maghrébins se comprend d'un point de vue global. Jusque dans les années 80, les relations entre immigrés marocains et belges d'origine étaient cordiales, c'est après que ça s'est compliqué.

Qu'est-ce qui vous a poussé à aller vers l'expertise ? A quitter le général et l'urgence pour cela

En tant que médecin, on peut soigner les gens individuellement mais on peut aussi avoir une approche collective. C'est bien plus intéressant et plus efficace. C'est ce qui est le plus efficace pour soigner les gens, par exemple d'épurer les égouts que de donner à chacun des médicaments. Où mon action sera la plus efficace, c'est mon raisonnement. Il faut faire de la prévention en entreprises. J'ai également fait une formation en médecine du travail, pour pouvoir accéder à cette prévention dans le cadre des entreprises. Les syndicats doivent être soutenus sur le plan scientifique. Il faut apporter une compétence scientifique pour montrer la relation de causalité entre travail et santé. Mon service en matière de formation et de soutien y travaille.

Donc, en résumé, Vous avez fini l'université en quelle année ?

Je finis l'université en 1990. En 1996 je me suis spécialisé puis en 2004 j'ai commencé à travailler pour la FGTB comme conseiller.

En tant que généraliste, vous étiez indépendant ?

Oui, je suis toujours indépendant. Sauf une période où j'étais médecin du travail, et là j'étais salarié.

On peut parler d'emploi stable et assuré pour vous ?

On n'est pas assez nombreux comme médecins.

Avez-vous eu dans votre parcours des difficultés spécifiques ?

Pas vraiment eu de difficultés spécifiques dans mon parcours. Après on prend conscience de la vie, le politique, l'immigration... et en Belgique ça va dans tous les sens.

Est-ce que tout s'est déroulé comme vous l'aviez prévu ?

Je n'avais pas vraiment de plan de carrière. Dès que j'ai eu mon diplôme, mon rêve était fait et la suite c'était du bonus. Le problème de pauvreté faisait partie du problème de santé publique. Il faut tenir compte de tout. Faire de la prévention n'a jamais d'impact direct mais permet d'obtenir des résultats à terme. J'essaie d'apporter ma petite pierre à l'édifice en essayant de convaincre mes concitoyens d'agir avec prévention plutôt que de traiter les problèmes de santé trop tardivement.

Avez-vous senti une limite dans votre ascension professionnelle ?

Je n'ai pas senti de gêne dans mon ascension professionnelle. On savait pendant les études qu'il n'y avait pas beaucoup de places mais c'était un problème qui existe toujours aujourd'hui. Les étudiants étrangers pour faire une spécialité devaient la faire généralement sur leur propre compte sans être sûr que son diplôme sera considéré, c'était mon cas car j'étais toujours étranger mais ce n'était pas l'essentiel pour moi. Après mon diplôme, je n'avais pas d'ambition personnelle

Avez-vous été syndiqué ?

J'étais syndiqué à la FGTB lorsque j'étais salarié. Et je suis toujours un militant syndicaliste. Les premiers à agir sur le terrain, ce sont les syndicats, ce sont des moteurs, des acteurs déterminants en matière de santé publique.

Votre travail suffisait à répondre à vos besoins premiers ?

Oui

C'était un salaire qui vous offrait une vie confortable ?

Oui

Ce salaire il convenait à ce que vous espériez au départ ?

Oui Mon salaire était convenable, même si ça n'a pas toujours été le cas. Quand je travaillais en médecine générale, les salaires dans les hôpitaux n'étaient pas fameux, il fallait faire beaucoup d'heures, 10 ou 12h week-end compris. Ça n'était pas très valorisé.

Est-ce que vous pouviez avoir d'autres activités en dehors ?

Oui, on s'arrangeait pour avoir des congés ou échanger nos horaires

Avez-vous fait le choix d'être indépendant ?

Il y avait d'autres possibilités d'emploi, comme les mutuelles et les institutions publiques ou être indépendant.

Pourquoi indépendant alors ?

Ça va avec le job

Quelles sont les formalités pour être indépendant? Aviez-vous la nationalité ?

J'ai eu la nationalité belge en 1990-1991, je n'ai pas eu besoin de carte professionnelle spécifique. Payer des cotisations sociales et être inscrit à l'ordre des médecins, avoir son numéro d'inami, ça suffit.

Où avez-vous commencé votre carrière ?

J'ai commencé à Seraing puis j'ai une activité complémentaire à Jupille puis à Waremme. À Soumagne, j'ai commencé en médecine spécifique puis je suis revenu à Liège. On déménageait par rapport à mes affectations. J'ai mes bureaux à Liège

Quel type de clientèle aviez-vous ?

Ma clientèle était diversifiée

Quelles étaient vos relations avec votre voisinage votre quartier, plutôt en tant que médecin généraliste ?

J'ai toujours eu de bonnes relations, pas de soucis.

En tant que médecin expert, était-ce toujours dû aux accidents de travail ?

Non. Toute personne qui a un problème de santé pouvait faire appel à moi. On a un éventail de cas qui ne sont pas uniquement lié au travail. Ce n'est pas lié à une entreprise, j'ai des personnes qui viennent de Charleroi et Bruxelles aussi.

Avez-vous une clientèle spécifique ? Une ethnie particulière ?

Pas de clientèle ethnique. Ce sont des ouvriers que je reçois et surtout les ouvriers manuels. Je suis un peu plus spécialisé dans les maladies professionnelles. Les primo-arrivants font les travaux les plus sales et les plus risqués, c'est certain, même si ce n'est pas une majorité, ça reste en proportion de la population, donc belge.

Quelle était votre situation familiale après stabilisation économique ?

Je me suis marié en 1992 et j'ai des enfants

Avez-vous participé à la vie associative marocaine de la ville ?

Je n'ai jamais participé à la vie associative marocaine,

Avez-vous participé à la vie associative liégeoise ?

Oui

Quelles associations ?

Surtout syndicale d'abord. Un petit peu sportive, gymnastique, handball, judo. En 1996, quand le Vlaams Blok a fait une percée, on a essayé de faire l'association des citoyens d'origine maghrébine mais ça n'a pas duré, on n'avait trop de divergences politiques. On a créé l'ACOM association des citoyen d'origine maghrébine Depuis 10 ans on fait partie d'une association pour la santé à Charleroi C-DAST centre de défense pour la santé des travailleurs à Seraing qui existe toujours. Ça n'a pas pris l'ampleur que je souhaitais, j'ai laissé tomber parce que le membre fondateur est décédé et nous étions les deux chevilles ouvrières avec une troisième personne. Sur le plan du concept, on avait des divergences stratégiques, ça ne s'est pas concrétisé. Une assistance sociale et juridique devait en être le modèle, c'est dommage. Je n'ai pas encore trouvé la clé dans le syndicat non plus.

Avez-vous pu constater de près ou de loin une différence des conditions de vie pour les marocains qui sont arrivés dans les années 60-70 et ceux qui sont arrivés dans les années 80-90 ?

Est-ce que j'ai remarqué des différences dans l'immigration marocaine entre les années 70 et actuellement ? Oui, nous participons au bien-être de la société mais à partir du moment où le principe de citoyenneté n'est plus égal, il y a des problèmes, c'est récurrent depuis les années 80. Pas que pour les immigrés mais tous les travailleurs, ils ne sont plus considérés à part entière. On leur nie leurs droits démocratiques, l'argent prend le pas sur le politique. C'est un véritable changement, cette évolution libérale, selon que la place que tu occupes dans la société. Dans cette intégration-là, tant que l'immigration servait, tout allait bien mais dès qu'il y a une mainmise patronale, les discours changent. Le message passe par la sous-traitance, la compétitivité, les CA qui deviennent internationaux. Les rapports changent. Il ne faut plus participer à la Sécu, il faut prendre une assurance privée. La xénophobie entre dans ce cadre-là. L'éducation se fait au niveau global, de toute la société. Ça se passe au niveau politique, mon frère s'en occupe, mais à l'intérieur de la FGTB il y a toujours eu la conscience que si on fait des différences entre travailleurs, ce sera le début de la fin du vivre-ensemble et même du syndicalisme. J'apprécie ça beaucoup au syndicat. Il faut continuer à éduquer que le progrès social doit continuer. Le vrai problème n'est pas dans les origines, dans le débat communautaire ou culturel, mais au niveau économique.

Dernière question, avez-vous été impliqué dans des causes politiques ou des organisations politiques à Liège ?

Au niveau politique, j'ai été approché par le PTB, j'ai fait deux ou trois élections sur leur liste, mais sans prendre ma carte je ne m'en cache pas mais je n'ai jamais été membre d'aucun parti. Tous les citoyens doivent faire de la politique mais via des partis je n'en suis pas convaincu. On doit pouvoir se rencontrer sur un socle commun, il faut diagnostiquer et avoir une vision commune. S'il faut prendre le pouvoir pour pouvoir changer la société, je n'en suis pas convaincu. C'est un moyen d'organiser mais le syndicat me semble plus efficace que le parti. S'il y a des maladies propres aux Marocains, non je n'en trouve pas. Il y a la silicose mais c'est une maladie de mineurs. Il y a des difficultés psychologiques liées au déracinement, une asbl s'en occupe (Tabane).

Fin de l'enregistrement.

Entretien 21 avec Karim Bakhtar

(Le 15 avril 2019, à Liège, dans un café)

Durée de l'entretien : 1h34

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[MS] Quels sont vos nom, prénom et année de naissance ?

Ma date de naissance (rire), bonne question (rire). Oui, bah oui bon, moi c'est Karim euh bon par rapport à la date de naissance je peux te donner l'année mais pas le jour ni le mois. C'est soit le 1 du 1 soit le 1 du 7, c'est comme ça que, les institutions belges pour les gens qui n'ont pas de date ni de mois enfin plutôt de mois et de jour ils mettent le 1 du 1 ou le 1 du 7

Et l'année ? (Rires)

Si si, l'année c'est 59. Pour le jour et le mois non je n'ai jamais cherché à savoir, ça m'a jamais posé de problème, c'est en arrivant ici, le problème ici c'est quand tu arrives dans, c'est autre chose, tu dois avoir une date, un mois et une date d'anniversaire.

Oui ce n'est pas crucial

Quoique j'organise des anniversaires pour mes enfants, ma femme aussi mais moi je, ça m'a jamais posé de problème.

Et dans quel endroit es-tu né au Maroc ?

Je suis né au Maroc euh je ne sais pas si tu connais un peu le Maroc, tu connais le moyen atlas, le grand atlas ? Moi je suis né dans un petit village qui s'appelle Ait Machtan qui dépend de l'arrondissement de Demnate et de la province d'Azilal. Donc qui est situé sur le tracé Marrakech-Beni Mellal

Quelle est la plus grande agglomération tout près de ton village?

Demnate à une vingtaine de kilomètres d'ailleurs c'est là où j'ai fait mes études

Secondaire ?

Collège, parce que c'est comme le système français, par contre les études secondaires supérieures, le lycée, j'ai fait mes études dans une ville à une centaine de kilomètres de mon village et après voilà

C'est un village de campagne. Et est-ce que tu peux me parler un peu de ton enfance, par exemple, que faisaient tes parents, de quelle classe sociale étiez-vous ?

Ah mes parents, la classe sociale (rire) ça c'était laborieuse (rire). Euh ma mère c'est une femme de foyer elle n'a jamais été à l'école, elle a assuré son rôle de maman donc s'occuper de ses enfants et du foyer, jamais travaillé à l'extérieur, parce que il y a des femmes de mon village qui travaillaient à l'extérieur dans les champs, dans la cueillette des olives, des amandes etc. Ma mère n'a jamais travaillé à l'extérieur pour te dire déjà la différence aussi hein. Euh et mon père c'est un ancien combattant enrôlé dans l'armée française

La première ?

La deuxième, la deuxième guerre donc un peu comme pas mal de marocains donc les français sont venus chercher pas mal de marocains pour combattre.

En France ? En Italie ? Contre les nazis ?

Oui, contre les allemands et en Indochine hein oui oui donc ils sont allés les chercher. Bon le contexte euh, c'est ce que mon père me raconte, le contexte ici, il y avait beaucoup de pauvreté de famine etc et la seule voie pour certains c'était de s'engager dans l'armée française donc l'armée française c'était aussi d'écraser la révolte, le mouvement nationaliste marocain.

Et avant d'être combattant il était donc fermier où ?

Non, il était, il travaillait avec son père donc dans les champs. Mais j'ai pas connu mon grand-père donc je ne sais pas te dire.

C'était la vie au village ?

Il n'a jamais été travailler ailleurs ni, et d'ailleurs il est toujours au village (rire) après des années.

Donc, où est-il parti en France ? En Italie ?

Oui oui en France donc en Alsace, quand il nous fait son récit d'ancien combattant dans l'armée française il nous parlait comme quoi il est parti en Algérie pour arriver à Marseille et de Marseille, je pense qu'ils ont fait le chemin vers l'Alsace, je sais pas, à pieds ou je ne sais pas puis après il est parti en Indochine.

En Indochine ? Donc il a fait plusieurs fronts ?

Oui oui.

Donc c'est après la seconde guerre

Non non c'est pendant. Tu sais il y avait le problème de l'Indochine et les français sont allés mater la rébellion et la révolution euh le mouvement nationaliste aussi hein je pense en 55, il est rentré au Maroc.

Donc il est quand même resté très longtemps en Indochine, même après que la guerre soit finie ?

Je ne saurais pas te dire en tous cas il est resté une quinzaine d'années dans l'armée française en tout que ce soit en France, en Indochine et au Maroc aussi hein parce que quand ils ont fini la deuxième guerre mondiale, c'est l'armistice, tous les combattants algériens, marocains sont rentrés dans leur pays et ils les ont intégrés dans l'armée marocaine donc ils sont plus attachés à l'armée française et ils les ont intégrés dans l'armée marocaine. Je pense il est resté 1 an comme soldat dans l'armée marocaine puis il a eu sa pension en 55 ou 56 il était déjà pensionné. donc mes frères, mes sœurs, enfin les survivants parce que tu sais c'est des grandes familles, j'ai perdu des sœurs, des frères tu vois, de santé, des maladies, des machins, ma mère je crois elle a eu 15 ou 16 enfants, il y en a 6 qui sont toujours vivants, 3 filles et 3 garçons, 2 garçons qui ont fait l'école jusqu'au baccalauréat et l'autre il a fait une licence en histoire voilà et les 3 filles il y en a une qui a fait l'école euh

Ils sont tous au Maroc ?

Non il y a une seule qui est au Maroc maintenant il y a une ici en Belgique, elle est passée par l'Italie, tu vois la situation en Italie ces derniers temps euh on a fait des démarches pour l'installer ici. Par contre, ma sœur est arrivée en Hollande, c'est l'ainée hein moi je suis le deuxième, elle est arrivée dans les années 70 en Hollande, mariée avec un marocain, mineur,

il a travaillé dans les mines ici en Hollande et mes 2 frères qui sont arrivés en Hollande aussi par après. 1 pour les études et 1 dans le cadre de regroupement familial

Il reste beaucoup de la famille au Maroc ?

Mes parents et ma sœur, mes parents qui sont toujours vivants et mon père euh si la date de naissance est exacte (rire) il doit avoir 97 ans, il travaille toujours.

Al hamdulillah, al hamdulillah, il travaille toujours ?

Oui hein tu sais il a des petits champs, des oliviers, c'est ça quoi, il s'occupe quoi

Pour quelles raisons as-tu quitté le Maroc? Pour des raisons politiques, économiques, familiales ?

Non pas du tout ni politique ni économique hein. Moi j'avais un statut au Maroc, je travaillais au Maroc, j'avais un travail comme enseignant donc j'étais engagé et nommé dans l'enseignement comme prof de, de littérature arabe, j'ai travaillé 7 ans, de 85 jusque 91 et puis le hasard c'est que le mariage, ma femme, on s'est connu au Maroc et puis mariage et puis

Ah c'est une marocaine d'ici ?

C'est une marocaine d'ici oui qui a fait le choix de rester au Maroc avec moi et puis elle a quitté son travail ici comme infirmière elle est restée 2 ans avec moi au Maroc puis des problèmes d'adaptation tu sais bien ce n'est pas facile c'est quelqu'un qui a vécu ici, qui est arrivée ici en Belgique alors qu'elle n'avait même pas 1 an je crois donc elle a fait toutes ses études ici et ses parents et tu sais bien sa vie quoi

Sa vie était en Belgique ? ...

Et donc avec moi 2 ans et puis elle cherchait aussi à s'installer comme infirmière et puis comme je travaillais dans une petite ville où il n'y avait pas beaucoup d'opportunités tu sais je te parle des années 90 hein il n'y avait pas encore cette ouverture d'esprit, d'entrepreneuriat au Maroc, le secteur de la santé, non il n'y avait pas ça hein donc il n'y avait pas d'opportunité pour elle et puis voilà on a fait le choix de partir donc c'est moi qui ai laissé mon travail, j'ai abandonné mon travail pour partir

Et donc en quelle année ?

91

91 et c'est à ce moment-là que vous avez décidé de partir mais pourquoi avoir choisi la Belgique ?

Parce qu'elle vient de là, ses parents ont vécu en Belgique, à Liège

C'est un choix de dernière minute où vous avez décidé à l'avance ?

Ça a pris 1 an de réflexion non franchement parce que moi je connaissais l'Europe, c'est pas la première fois que je venais comme touriste, en Belgique, en Hollande voilà je connaissais un peu, j'ai jamais eu l'idée de partir malgré le contexte socio-économique, politique du Maroc des années nonante mais penser franchement, j'ai jamais eu de projet de départ, de quitter le pays, d'autant plus que moi j'avais une situation professionnelle qui était stable. J'avais pas de raisons pour partir, des raisons politiques oui c'était pas facile, en tant qu'enseignant c'était pas facile, moi je travaillais dans une petite ville, même pour lancer, créer une représentation syndicale on a dû se battre, les contraintes administratives, la police, il n'y avait pas de police dans ce village, c'était plutôt ce qu'on appelle les forces auxiliaires qui intimidaient les profs, les enseignants.

Donc il y avait des facteurs économiques et politiques mais c'était surtout pour des raisons familiales. Et justement, à ce moment-là, pourquoi Liège directement ?

Parce qu'elle était de Liège

Donc là je vais juste revenir un petit peu en arrière et demander quelles étaient les différentes étapes pour arriver en Belgique. Votre femme était belge donc elle est arrivée ici quand elle avait 1 an c'est ça ? Donc quelles sont les différentes étapes ou obstacles ?

Bah quand on arrive ici ...

Mais même avant ça, pour arriver ici, c'était justifié parce qu'elle était belge mais pour toi c'était assez facile parce que tu étais marié avec elle ?

Oui comme c'est un regroupement familial il n'y a pas de problème administratif hein

Donc c'est la démarche de regroupement familial normal quoi

Oui qu'on a faite quand je suis arrivé ici pas de là-bas donc je suis arrivé avec un visa touristique. Donc après on est allé à la commune pour signaler et enregistrer le mariage, faire une démarche, une demande de regroupement familial, ça a pris du temps il ne faut pas croire hein. C'est le séjour euh puis ça dépend aussi des communes ici aussi, moi quand je suis arrivé c'était des cartes mensuelles donc prolongé mensuellement puis c'était 3 mois puis une fois tous les mois tu dois renouveler avec un cachet à la commune, c'était des tracas aussi, puis ça c'est au niveau du séjour puis il y avait la question du travail

Oui on va y revenir. Mais donc c'était assez facile de venir en Belgique, regroupement familial et voilà.

Oui dans des situations comme ça parce que j'avais un visa comme professeur, c'est pas comme quelqu'un qui cherche un travail ou qui a fui le pays ou euh

Qui n'a pas de qualification, oui c'est clair ! Combien le voyage t'a coûté?

Bah euh le voyage

Juste le prix du voyage. L'avion ou bien la voiture ?

Non, c'était le car. Enfin, cette fois ci hein. Bon avant je suis venu comme touriste c'était pas la première fois, je suis déjà venu en Belgique et en Hollande en avion et puis avec mon frère aussi

Parce que tu avais déjà ta famille ici ?

Oui, oui je t'ai dit ma sœur elle était en Hollande. Non j'ai pas payé de passeur rien du tout (rire)

Oui donc c'était vraiment le car, un trajet normal quoi. Et tu avais quand même des économies pour venir ?

J'avais des ressources oui

Est-ce qu'en arrivant, tu envisageais de retourner un jour au Maroc ?

(Soupir) Bon déjà la décision ce n'était pas facile, ça m'a pris un an hein je t'ai dit fallait réfléchir aux conséquences, est ce que j'allais trouver du travail, les conditions de vie, l'avenir, comment. La relation mariage aussi est ce que ça va réussir ou pas, tu te poses des questions c'est normal, je t'ai dit j'avais une situation professionnelle stable avec un contrat de travail indéterminé, nommé, c'est pas, c'est normal que tu te tracasses, est ce que tu vas trouver du travail, tu auras des difficultés ou pas d'intégration etc c'est normal hein

Oui je comprends, mais quand tu arrives? As-tu envisagé un billet retour?

Baah toujours même après 30 ans hein, ça va faire 30 ans que je suis ici, ça fait oui, je me dis est ce que j'ai bien fait, tu sais, quand tu te retrouves dans des situations ici où tu n'as pas de travail, tu as des problèmes, tu te dis merde quoi, est ce que j'ai bien fait, c'est normal, quand t'arrives ici, tu dois refaire tout à 0. Moi j'avais un appartement, j'avais meublé et tout, tu vois je te dis euh j'avais une situation moyenne quoi moi j'ai jamais souffert du chômage, j'ai quitté mes études et j'ai fait directement le concours, tu vois au Maroc avec les concours là, donc un concours d'enseignant et donc moi j'ai fait une formation pédagogique d'1 an et comme, à partir de là j'ai été désigné nommé comme prof.

Donc vous aviez des ressources mais est-ce que ta femme a retrouvé directement du travail?

Elle est arrivée avant moi hein, elle s'est installée

Combien de temps ?

Je pense 5 mois, comme ça, bon, elle est arrivée au mois de décembre et moi euh comme j'étais enseignant fallait que je termine l'année scolaire et puis arrivées les vacances de l'été j'ai quitté le pays au mois d'août, je suis arrivé ici le 2 du 8 1991.

Donc c'est le 2 du 8 que tu fais ton anniversaire parce que tu n'as pas de date (Rires)

(Rires) J'aurai pu. Mais donc ma femme était enceinte en fait donc elle est arrivée ici, ma fille est née en Belgique le 15 du 8. Moi je suis arrivé le 2 et elle est arrivée le 15 et puis voilà tu as des attaches du moment que tu as un enfant et voilà ça change tout hein

Donc tes ressources économiques c'était ce que tu avais avant comme économie et ta femme a retrouvé directement du travail ?

Oui oui elle a retrouvé directement dans le secteur médical, comme infirmière, elle a retrouvé le même travail, là où elle travaillait avant, on l'a réengagée.

Donc tout au début, où vous êtes-vous installé?

A Montegnée, ses parents sont de Montegnée donc voilà on a été tout près et tout au début on est resté un peu dans la belle famille, le temps de trouver un appartement, faire une demande de logement social etc puis on a eu l'appartement à Montegnée

Pourrais-tu décrire cet appartement ??

C'était un appartement normal quoi, 2 chambres

Comment étaient les relations avec le voisinage, le quartier, est-ce que tout se passait bien ?

J'avais pas de problème en tous cas personnellement j'ai jamais eu de problème hein puis Montegnée c'est très calme hein

On va revenir un petit peu en arrière sur le parcours scolaire. Donc tu as été au collège dans la ville à 20 km puis en secondaire supérieure ?

Oui dans une autre ville à une trentaine de km du village et mes études universitaires c'était à Marrakech, 4 années universitaires à Marrakech et la formation pédagogique à Rabbat pour revenir comme enseignant à X

Tu as fait 5 ans d'études dans les grandes villes puis tu es revenu ?

Puis on m'a nommé hein, c'est pas moi qui ai choisi, tu sais au Maroc tu choisis pas, on t'envoie.

Et tu as eu de la chance de retomber sur ton village, enfin ils savaient ?

Ah moi j'ai pas aimé, faut pas croire, je cherchais Marrakech, je cherchais les grandes villes hein, quand tu démarres en étant jeune tu cherchais pas les petits villages moi j'ai jamais aimé cet endroit, c'est très fermé c'est pas une ville euh on n'avait rien comme activité, comme infrastructure c'est pas comme à Marrakech ou à Rabbat, tu peux encore si tu veux faire des études si tu veux faire d'autres activités, tu as des opportunités qu'on avait pas

Mais tu es resté tout le temps là ?

Oui, 7 ans

Puis quand tu es allé en Belgique tu as retrouvé du travail directement ?

Non je suis resté du mois d'aout à janvier, euh oui, 3 mois 4 mois puis là j'ai cherché du travail et j'ai travaillé chez terre je ne sais pas si tu connais

Oui les magasins de seconde main

Oui mais pas travaillé dans le magasin hein, c'est à Herstal

Dans le bureau quoi

Non non comme ouvrier hein, ils ont une petite asbl qui fait du recyclage pour les panneaux d'isolation, les projets de terre ça m'intéressait parce que c'est de l'économie sociale, de co-développement, parce qu'ils avaient des projets, bon j'ai appris ça par après qu'ils avaient des projets au Maroc aussi à Agadir, en Amérique Latine aussi, une politique de participation du travailleur, dans la gestion etc, c'est juste du discours hein

Et tu étais bien dans cette entreprise-là ? Oui ce n'est pas la réalité

C'est une entreprise comme d'autres, mais bon t'as droit à une représentation syndicale (rire), parce qu'on te vend des principes de cogestion etc mais bon (rire). J'ai travaillé là-bas presque 3 ans puis j'ai quitté je me suis retrouvé au chômage puis j'ai refait mes études.

As-tu eu l'équivalence directement ou pas ?

Non non, j'ai fait des démarches pour avoir l'équivalence mais il n'y avait pas d'équivalence euh la seule équivalence c'était baccalauréat mais pas universitaire. Presque 3 ans au chômage, j'ai travaillé 3 ans puis je suis tombé au chômage mais je cherchais à nouer des liens tu vois je cherchais des associations qui travaillaient sur l'immigration etc j'avais des contacts qui travaillaient avec des jeunes, des marocains et pas seulement hein mais politiquement je cherchais hein tu sais pas etc à l'époque, je participais aux manifs contre la guerre en Iraq euh c'est par ces démarches là que j'ai commencé à avoir des liens avec des personnes, j'ai donné des cours d'arabe aussi, j'ai commencé par les mosquées mais j'ai pas aimé, ça a duré un mois puis j'ai vite compris que c'était des, des orthodoxes j'ai pas aimé moi je suis pas dans cet esprit-là donc euh

Donc après cet épisode Terre il y a eu un moment avec un peu de chômage

Oui de chômage mais j'ai travaillé même saisonnier j'ai travaillé dans tout hein j'ai fait une démarche aussi pour être interprète assermenté, tu vois

Il y avait des petits jobs à gauche à droite mais c'était difficile au niveau stabilité ?

Oui, et puis je me suis occupé des enfants (rire)

Ah oui, pendant les 3 ans du chômage, ils étaient jeunes j'imagine ?

Oui oui, la grande 91, le deuxième 92, voilà j'ai assuré tout ce, tout ce rôle-là aussi, c'est normal hein, c'est tout à fait normal

Bien sûr, juste je vais m'intéresser un peu à Terre, c'était 3 ans, le site d'Herstal, les conditions de travail tu en as parlé un petit peu mais c'était dur ? C'était ... ?

Ah c'est sûr hein, moi j'ai jamais travaillé dans ma vie, jamais été un travailleur manuel

Oui c'est sûr, un peu comme moi

Tu vois bien, la perception qu'on a du travail manuel c'est un travail dégradé, dégradant. J'ai été élevé dans cette culture-là hein, mon père qui a fait qui a fait l'armée mais qui travaillait dans les champs chaque fois qu'il me parlait « mais non surtout pas, fais tes études, c'est ça l'essentiel » et voilà donc t'arrives ici tu sens quand même une fuite sociale quoi mais bon tu apprends avec le temps que c'est pas dégradant hein c'est après que tu, c'est tout un apprentissage aussi, j'ai jamais touché hein, en terme de bricolage, j'ai jamais touché un tourne vise hein (rire) mais voilà tu dois te débrouiller dans la vie, tu travailles, tu commences à comprendre et tu dois faire les choses, c'est tout à fait normal, il n'y a pas de problème tu dois juste changer de mentalité peu importe le travail qu'il soit manuel ou intellectuel c'est la même chose pour moi actuellement alors qu'avant la séparation était bien présente, c'est ce qu'on nous a inculqué aussi hein à l'école voilà le travail manuel c'est un travail laborieux, la corvée, c'est pas facile, tu n'as pas de perspective, ce qui est vrai dans notre société au Maroc mais c'est pas pareil ici quand tu fais une formation en menuiserie ou quoi tu as quand même un travail, là c'est pas valorisant, c'était pas valorisant à l'époque, maintenant ça commence hein à l'être, ça change aussi

Et les relations au travail avec les autres personnes ? Quel type de travailleurs rencontrais-tu là-bas ? Beaucoup de marocains ?

Non non, c'était un mélange, chez Terre, c'est, je dis pas que, il y a quand même pas mal de personnes qui sont exclues du chômage, du travail, avec des problèmes sociaux et aussi des demandeurs d'asile enfin des réfugiés, il y avait deux libanais, des pakistanais, des indous dans les années 90 je pense, mais la majorité c'est des belges. Terre c'est quand même une entreprise qui essaye de créer des postes d'insertion professionnelle pour des gens qui sont exclus hein, belges ou pas belges

3 ans là-bas, puis le chômage et après ?

Après j'ai retrouvé du travail par la mutualité socialiste, il y avait un projet de culture arabe, d'enseignement de langue arabe et culture arabe pour les enfants et pour les belges, les gens qui voulaient apprendre quelque chose sur le monde arabe, c'était le mouvement des jeunes socialistes qui avait organisé ça ils avaient un subside de fonds d'impulsion à la population immigrées je ne sais pas si tu connais un petit peu, ça n'existe plus hein

C'était là que tu as donné les cours d'arabe alors ?

Ils ont mis en place des cours de langue arabe, de civilisation arabe pour les enfants ici à Maghin tu vois l'école Maghin ?

Oui, je vois

Et donc on a commencé dans les années 89, 90 je crois

99 alors ?

Oui oui, 99 pardon, moi j'étais encore euh et je suis resté, non, même avant parce que moi j'ai commencé à travailler au Cripel en 89 ou 99, en 99 donc ça doit être en 97 ou 96 oui c'est 96 septembre 96 comme ça, et donc là, je suis resté 2 ans dans ce projet là mais j'ai continué après à donner cours hein c'était des cours qui se donnaient le samedi ou le mercredi après-midi tout en travaillant au Cripel hein

Oui c'est ça, tu faisais les 2 en même temps alors ?

Oui, j'ai intégré le Cripel et je donnais cours aux enfants

Et puis après le Cripel, donc tu es resté 2 ans au Cripel et là, quelle était ta fonction?

c'est comme chargé de mission hein chargé de projet enfin ils appellent ça chargé de mission, c'est toute la question des liens avec les associations d'aide aux migrants, d'accompagnement dans leurs projets, la mise en place de projet, pour euh tout ce qui est participation dans les quartiers avec une politique de présence dans les quartiers pour essayer de relever les besoins tu vois dans les quartiers comme saint léonard ou quoi on appelle ça les quartiers prioritaires dans le jargon euh des services pour immigrés, en tous cas je faisais ce travail-là de relais entre les associations et le Cripel et voilà il y avait toute une dynamique à l'époque et ça continue toujours je pense sous une autre forme, une dynamique en tous cas de quartiers et de transmission, un rôle de transmission et à la région wallonne aussi les doléances, les besoins, ...Voilà donc chargé de mission de 99 jusque 2002 et de 2002 jusqu'à 2008 au Cripel j'ai travaillé comme coordinateur, responsable d'un service de traduction et d'interprétation qu'on a créé au Cripel comme ailleurs hein dans d'autres centres régionaux, dans d'autres territoires comme Verviers, à Mons, à Namur euh voilà il y avait un besoin aussi pour faire un travail de qualité dans le social, dans l'accompagnement des migrants par le biais d'interprètes aussi il y avait le problème de la langue, de la compréhension pour toute une série de populations, de la langue qu'on ne connaissait pas et qu'on ne connaissait pas les codes et que ils avaient droit à un accès à la santé, au logement, au travail et à la formation fallait faciliter cet accès-là par le biais d'interprétariat et moi j'étais chargé de coordonner une équipe d'interprètes sur l'arrondissement de Liège jusque 2008

Donc c'est à peu près 10 ans au Cripel ?

Oui, plus ou moins 10ans, 99, 2008, 9 ans d'écart

9 ans oui et donc du coup en 2008, tu arrêtes ?

Non, en fait 2008, les centres régionaux avaient créé un service dédié à l'interprétariat ils voulaient sortir l'interprétariat des centres régionaux et créer un service rien que pour ça qui couvrait toute la Wallonie, ils ont mal fait hein (rire)

De centralisation ?

Bah oui, tu centralises ça veut dire que tu ne couvres plus euh, t'as plus le contact direct avec tu vois, t'as pas la possibilité hein donc ça a créé toute une série de tensions, de restructurations de réorganisations, de centralisations, de licenciements ah bah oui la rationalisation, tu vois ce qu'on te vend pour euh

C'est un truc pour virer des gens?

Bah oui bah oui c'est pour ça, on a payé ça par après nous. Au départ le siège social c'était à Liège puis il y a un nouveau conseil d'administration qui a décidé de déplacer le siège de Liège à Namur soit disant parce que Namur c'est la Province c'est machin c'est proche de enfin t'as compris quoi, puis des calculs personnels hein

Oui c'est ce qu'ils donnent en façade ?

Oui oui, puis voilà les nouveaux gestionnaires en tous cas voulaient liquider tout le passé avec une volonté vraiment de travailler dans un autre cadre, c'est-à-dire, ne plus se tracasser pour l'insertion des personnes parce que nous dans le service d'interprétariat au départ on avait un double objectif, 1 valoriser les compétences des personnes, 2 les intégrer insérer socialement parce que c'était CPAS, ils étaient chômeurs, enfin tu vois

C'était un bon travail oui

Oui, c'était une philosophie d'intégration et de valorisation

Ça doit être valorisant aussi de travailler là-dedans ?

Oui et les nouveaux gestionnaires, de 2010, ils ont changé hein, ce n'était plus ça, donc eux ce qui les intéresse c'est de répondre à une demande et peu importe le statut de la personne à la limite on s'en fiche quoi

Il n'y a plus d'accompagnement du tout ?

Voilà et si on peut même faire travailler les gens avec des contrats indéterminés, même intérimaires hein c'est le cas maintenant, ça continue hein la vague de restructuration elle continue jusque maintenant, moi j'étais le responsable même au niveau Région Wallonne, à l'époque il n'y avait pas de direction il y avait un administrateur délégué, moi j'étais chargé de la coordination et puis on a engagé un directeur en 2010, 2011 2011 et bah qui voulait faire table rase de tout et puis les conflits ont commencé pour moi de valeurs de principes etc tu vois je défendais des personnes parce que lui il regardait le cout et l'efficacité, il parlait de rentabilité, nous on était pas dans cet esprit là

En principe, dans un centre de réintégration tu ne peux pas parler de rentabilité c'est mal placé.

Bah oui, malheureusement dans le social c'est contaminé hein

C'est clair pas besoin de me convaincre là-dessus (rire)

Des managers qui ont envahi toutes les sphères de la société quoi. Voilà des confrontations tu vois moi j'étais dans l'accompagnement, la valorisation des personnes puis voilà des tensions et puis, ils ont décidé de me mettre dehors tout simplement (rire) du jour au lendemain hein

Oui, licencié vraiment ?

Oui 2016 j'ai eu mon C4 quoi sans avertissement sans rien du tout

Heureusement il y a indemnisation qui va avec alors (rire)

18 mois de préavis qu'on m'a payé c'est du gâchis quoi et puis je n'étais pas le seul hein, ils ont voulu se séparer de tous les anciens en fait

Qui sont pourtant des acteurs de terrain c'est ça ?

Et partir avec des nouveaux qui acceptent tout et de travailler dans n'importe quelles conditions mais nous on n'était pas comme ça hein, c'était bienveillant et, mais malheureusement Manu à du te dire la même chose hein, on s'est connu dans le travail et on avait la même philosophie de travail, tu vois d'écouter les gens, de les aider, on avait ce soucis là mais les autres c'est pas ça qui les intéressait hein

C'est ton emploi le plus stable, le Cripel ?

En Belgique, la période la plus, la plus riche, pour moi, avoir plus de connaissances, de contacts, au Cripel ça a duré quand même 8, 10 ans comme ça

Plus, si c'est jusque 2016

Oui mais après je t'ai dit j'ai travaillé sur Namur aussi, à partir de 2014

C'est au Cripel aussi, non ?

Non, SETIS, je t'ai dit, au service de traduction

Ah oui, la séparation, c'est ça ?

On a séparé tout et on a fusionné tous les services d'interprétariat qui étaient dans les centres régionaux que ce soit Liège, Verviers, Namur, La Louvière, Marche et on a regroupé dans une société qui s'appelle actuellement le SETIS Wallon c'est-à-dire, le service de traduction et d'interprétariat social en milieu Wallon et qu'on a centralisé, je te dis, on a centralisé tout à Namur, en tout cas la direction, la comptabilité mais on avait gardé des antennes à Liège puis ils ont tout centralisé

Donc en même temps que tu es parti du Cripel en 2016 tu es parti de SETIS ?

Ah oui, non, je suis parti du Cripel, c'était Liège

Enfin tu es parti, on t'a un peu forcé à partir.

Non non, Liège c'était, comme j'étais attaché au SETIS je devais quand même partir quoi, il n'y avait pas de, c'était un contrat de travail, c'est normal, mais on est resté on était dans le même bâtiment que le Cripel tout en étant SETIS donc en 2008 jusque 2013, 2012 tu vois la décision de transférer le siège donc 2013 moi je suis arrivé à Namur en étant SETIS Wallon

Bel arrangement quoi. Tu as parlé de difficultés spécifiques mais tu as quand même eu des tâches à responsabilité, tu n'as pas été confiné à des tâches subalternes ?

Non non

Tu n'as pas senti parfois que le fait d'être marocain t'aurait empêché dans ta carrière en Belgique?

Non, en tous cas pas dans ce milieu-là.

Oui, au niveau d'être professeur, c'est autre chose. Par exemple tu n'as pas eu l'équivalence pour ton diplôme donc ça, ça a freiné

C'est-à-dire que voilà, ça c'est le gros problème, il y a pas de reconnaissance, moi je cherchais dans l'enseignement en fait quand je suis arrivé ici, je voulais voir, peut-être qu'il y a une possibilité dans l'enseignement. En voyant toute la communauté ici et les gens qui s'intéressent, pas seulement la communauté, les belges tu vois qui s'intéressent à la culture, à la civilisation, qui font du tourisme, qui sont très proches des questions du monde arabe, je me suis dit peut être qu'il y avait une possibilité quand même tu vois. Bon moi j'avais dans mon schéma, la France la France, c'est normal hein, la France a dominé le monde arabe, le Maghreb, l'équivalence aussi il n'y avait pas de problème d'équivalence, le travail aussi quelqu'un qui a un diplôme au Maroc euh, en Tunisie, en Algérie, on trouve facilement du travail en France. Ici, tu arrives ici, c'est très peu quoi tu as pas de lien, il n'y a pas de convention euh tu le vois même à l'unif hein. A l'unif ici à Liège, il y a un département orientalisme, je ne sais pas si ça s'appelle toujours comme ça et j'ai été hein moi j'ai fait mes études à Louvain La Neuve, orientalisme, t'as sur je sais pas combien d'étudiants même pas une dizaine quoi, pour te dire le, qu'est-ce que ça représente quoi l'intérêt de la société vis-à-vis de l'orient

Pourtant il existe dans le commun mais pas au niveau universitaire ou, très peu. Ça existe, enfin, il y a ces questionnements comme tu disais au début par rapport à la population qui est très curieuse ?

Après ils s'étonnent du manque de compréhension, de ceci, de cela, etc. Puis tu as des lectures fondamentalistes qu'on retrouve dans la société. Donc l'enseignement et les universités ici ont un rôle à jouer dans la promotion d'une approche en tous cas critique.

Bien sûr

Moi quand je suis arrivé ici la première démarche que j'ai faite c'est l'université de Liège hein pour s'inscrire euh, 3^e degré à l'époque. « Oui mais il faut ça et ça, c'est pas suffisant »

Oui, c'est pas du tout évident !

Donc qu'il fallait faire une licence on m'a demandé, j'ai fait une demande à la Communauté française et puis on m'a répondu qu'il fallait faire une licence complémentaire et on m'a renvoyé vers Louvain la Neuve. Pas Liège, Louvain la Neuve, donc j'aurai pu faire ça à Liège

Et tu as fait ça ou pas ?

Quand t'arrives ici tu connais pas, tu sais pas ce que c'est ni entre l'enseignement libre, public, ni rien du tout hein

Oui, ce ne sont pas les mêmes structures du tout !

Et donc moi j'ai, ils m'ont renvoyé à l'université de Louvain et je me suis inscrit en Islamologie

Ah oui

J'ai pas appris grand-chose hein franchement pour moi, à part l'histoire de l'art, parce que bon, l'histoire de l'art musulman ou de l'arabe mais de l'arabe plutôt chrétien qu'autre chose parce que voilà

Oui, je vois, appeler ça islamologie c'est plutôt bizarre

L'université de Louvain c'est quand même catho, chrétienne hein, on peut dire ce qu'on veut, moi les cours que j'ai eu sur l'arabe moyen c'était sur un patriarche euh tu vois quelqu'un qui s'appelle euh je me rappelle plus de son nom mais c'est pas grave, l'essentiel c'est qu'ils essayaient d'introduire des éléments catholiques dans le

Et tu as fini ces études-là?

Oui, oui j'ai fait l'islamologie

C'est combien d'années ?

Normalement c'est 1an mais comme il y avait des cours des années paires et impaires fallait faire 2 ans mais comme j'ai pas présenté mon mémoire la première fois j'ai dû refaire un an donc j'ai fait ça en 3 ans mais je travaillais hein c'est con, c'était quand je travaillais à la mutuelle ici, mais après quand tu as cette licence là qu'est-ce que tu en fais ? Ça m'a pas apporté de nouvelles connaissances ni de nouvelles perspectives enfin voilà. J'ai postulé aussi comme prof de religion et prof de religion franchement je sais pas maintenant mais tu apprends quand même que le système est basé sur le clientélisme hein. C'est pas seulement comme prof de religion mais dans le secteur de professeur pour créer un poste ici il faut avoir un appui hein (rire). Si tu n'as pas un appui politique quelque part, tu n'as rien hein

Autre sujet, as-tu été syndiqué?

Au Maroc ?

Les 2

Oui oui, quand je suis arrivé ici, au PS, il y a quelqu'un qui est venu de la section de Montegnée tu vois, je cherchais à avoir des liens et voilà donc au niveau syndical j'ai été

C'était la FGTB alors ?

FGTB oui à l'époque, après avec tous les conflits les problèmes j'ai dû quitter parce que bon

Mais la relation était bonne avec les délégués d'entreprise ?

Quels délégués ? Moi j'étais délégué aussi hein, j'étais délégué syndical FGTB au CRIPEL. C'est SETCA hein mais on a construit des choses hein on a pris du temps Tahar était là aussi et Manu aussi. C'était la première représentation syndicale au CRIPEL, il y avait quelqu'un délégué qui a été promu coordinatrice et puis voilà fallait quand même avoir quelqu'un qui est proche du travailleur tu vois donc j'ai été désigné comme, pas désigné non, élu comme délégué syndical et là, on a commencé à travailler sur le règlement de travail tu vois tout ça, c'était le premier règlement de travail, ça a pris du temps pour construire une relation transparente en tous cas et essayer de relayer les revendications, de rassembler euh, de payer les revendications, voilà. Après comme je suis devenu coordinateur j'ai abandonné aussi ce poste là parce que ça ne correspondait plus hein donc avec les liens avec les travailleurs, essayer de ne pas tomber dans un conflit. C'est quelqu'un d'autre qui a repris la suite. Délégué syndical, représentation syndical ou revendication syndicale j'ai toujours été dans le combat syndical, ici ou ailleurs. Au Maroc j'ai jamais été membre d'un parti mais j'étais proche par exemple à l'unif, j'étais proche de la gauche tu vois, les manifs j'allais toujours et dans l'enseignement aussi j'étais proche du syndicaliste voilà des affinités.

Au CRIPEL c'était quand même fort combatif ? Y avait-il beaucoup de luttes en cours ou c'était juste sur la fin, vu que tu m'expliquais toutes les tensions existantes ?

Au niveau syndical ?

Oui, au sein de l'entreprise, pas seulement au niveau syndical, avec votre groupe, faisiez-vous des grèves et y avait-il des conflits entre les délégués, syndiqués et la direction de l'entreprise ?

Non euh, écoutes il y a, c'était presque

J'imagine qu'au CRIPEL ce n'est pas la même chose qu'une entreprise privée ?

-Non, c'est pas une entreprise privée, ça veut pas dire qu'il n'y a pas de revendications hein mais quand tu as une direction qui est à l'écoute, qui fait des concessions qui essaye de régler les choses, c'est pas comme une direction qui n'en veut pas hein, qui euh comment voilà, on aurait pu faire un combat, c'est une question de conditions de travail, règlement de travail et de droit du travail, on touchait à ça

Mais ça ne s'est pas fait ?

Faire travailler les gens n'importe comment, dans n'importe quelles conditions, avec n'importe quel matériel, n'importe quels moyens, c'est ça

Avec des licenciements et tout le bazar oui c'est clair ?

Mais c'est ça et on a même pas réagit à ça, rien, même le transfert du ...

A quoi était-ce dû ?

Bah il y avait une inertie hein quelque part, une peur et ça continue toujours tu sais bien dans le monde du travail

Oui, j'ai l'impression que dans la manière dont ils ont mis les choses en place c'était très rusé

Oui c'est ça euh dans le social euh, il ne faut pas croire hein, même si les gens contestent, il n'y a pas eu euh comment un esprit collectif malgré tout, il faut que les gens comprennent et prennent conscience qu'il y a un combat commun. C'est pas parce que il y a telle personne qui est concernée que moi je ne suis pas concerné et d'ailleurs on paye. Ils pensent que c'était une question d'individus, de personne et ils n'étaient pas avertis tu vois comme quoi c'est plus que ça et c'est vrai c'était plus que ça et nous on savait que l'objectif c'était une re..

C'était pas autre chose et c'est ça la différence et puis tu as des gens qui ont pas eu dans leur parcours une expérience syndicale, politique ou euh et c'est ça, ça manque hein même si bah voilà ils peuvent exprimer des choses mais aller au-delà de l'expression et aller dans l'action, l'organisation c'est autre chose ça je l'ai constaté dans le social ou ailleurs hein même si il y a un ras le bol, les gens ont peur de perdre leur emploi et sous cette contrainte là les gens ne parlent pas ils n'osent pas parce qu'ils ont une famille à nourrir, se retrouver au chômage, si on était dans un autre contexte, dans un contexte de plein emploi les gens changeraient de travail tous les jours hein (rire).

On va partir sur un autre volet, ton travail suffisait-il à répondre à tes besoins premiers c'est-à-dire logement, nourriture, transport ? Disposais-tu d'un salaire qui te permettait une vie confortable?

Oui, en plus on travaillait à deux donc euh

Est-ce que ça correspondait à ce que tu avais espéré ?

Oui, je ne cherchais pas à devenir millionnaire (rires), oui du moment où j'arrive à payer un loyer et j'arrive à assurer les frais pour les études des enfants etc

Arrivais-tu à entrevoir un avenir plus serein pour tes enfants ?

Un avenir plus serein ça ne dépend pas de moi (rires)

En tous cas au niveau économique ?

Moi j'essaye d'assurer jusqu'à un certain point après c'est à eux de (rire) et à la société, la place qu'elle leur donne (rire)

Oui bien sûr mais dans ce sens, est-ce que tu te dis j'ai réussi à fournir une éducation, et peut-être même des études supérieures ? Te sens-tu plus serein par rapport à ça ?

Bien sûr, en tant que parent, qu'est-ce que tu recherches quand tu as une famille, quand tu as des enfants, c'est leur bien hein, c'est même pas le tien à la limite, tu t'en fous à la limite tu peux te priver toi hein. Moi en tous cas, c'est comme ça que je vois les choses personnellement. Ma satisfaction c'est qu'ils réussissent leurs études hein

Et justement par rapport à ça, ton travail te permettait-il, de te sentir moins préoccupé par la question financière et donc d'avoir plus le temps de te consacrer à d'autres activités ?

Oui, moi j'avais pas de problèmes, de contraintes euh, quelles activités tu dis ?

Tout euh est-ce que par exemple tu avais plus de temps pour toi, pour d'autres choses

Ah oui, bien sûr, bien sur

Parce que au départ quand tu arrives tu as quand même la difficulté de euh tu sais pas

C'était pas dans la misère hein

Oui, non mais tu vois ce que je veux dire ?

Franchement même avec un salaire c'était pas, voilà, on se privait pas hein euh on avait quand même, ça dépend comment tu gères les choses c'est tout

Oui bien sûr. On en arrive aux dernières questions donc ta situation familiale dans un deuxième temps à Liège donc après stabilisation professionnelle et économique, quand tu as travaillé au CRIPEL et même après c'était quoi ta situation familiale c'est-à-dire au niveau de la famille combien d'enfants etc mais aussi où est ce que tu étais installé au niveau de ta maison, est ce que tu as déménagé etc ?

Ah oui, j'ai quitté Montegnée en 99 et j'ai fait construire une maison à Grâce-Hollogne et j'habite toujours à Grâce-Hollogne

Ah oui donc tu es passé directement de Montegnée à Grâce-Hollogne et tu as toujours 1 enfant ou tu en as plusieurs ?

J'ai 3 enfants donc l'aînée, ma fille est née au mois d'aout 91, un garçon, le deuxième de juin 92, pas beaucoup de différence (rire) et le dernier en 99. Donc j'ai 3 enfants 1 fille et 2 garçons

Et tu es toujours en ménage avec ton épouse ?

Oui, pour l'instant ça va, ça tient, ça tient (rire). Les enfants sont toujours avec nous et ils veulent pas partir

Et par rapport à toi personnellement, c'est une question plus personnelle, tu n'es pas obligé de répondre donc toi tu as quand même eu une éducation musulmane, est ce que tu es resté musulman ? Ou tu as suivi une autre voie ?

Je suis athée ? (rire) Non non moi je suis musulman, je suis toujours croyant j'ai été éduqué dans un islam modéré, tolérant et j'éduque mes enfants dans cet islam- là donc mes enfants ils font leurs pratiques religieuses mais ils sont tolérants et c'est pas des fanatiques quoi

Oui bien sûr

De toutes façons, je combats tous les fanatiques quels qu'ils soient

Oui, donc quand tu m'as dit que tu étais athée tu m'as fait une petite blague

(rire)

As-tu participé à la vie associative marocaine de liège ?

La vie associative euh

Marocaine, spécifiquement ethnique quoi

Quand je suis arrivé il y avait les mosquées, ils ont fait ce qu'ils ont fait puis il y avait quelques associations mais pas énormes hein. J'ai travaillé un petit peu comme bénévole dans une association marocaine, je ne sais pas si tu connais « Saidi », ils parlaient des jeunes marocains arrivés dans les années 15 à 20, lui il est de cette jeunesse-là hein et il était dans, à l' UNEM

Et qu'a-t-il fait ?

Maintenant est-ce qu'il est pensionné je n'en sais rien, bon il était actif un moment mais maintenant il a arrêté, il était dans les combats de l'époque, jeune marocain, les opposants marocains qui défendent les origines tout ça, beaucoup

Beaucoup actif dans l'UNEM alors ?

Oui

Si tu as son contact tu pourras me le passer ?

Le problème avec lui c'est qu'il a coupé avec tout le monde, je ne sais pas si il est toujours ici, on m'a dit que, lui pourrait être intéressant mais voilà peut-être son frère mais, tu connais pas « Saidi » toi ?

Ça me dit quelque chose mais... ?

Donc par rapport à « Saidi » tu disais qu'ils ont fait des associations et que tu as participé ?

Oui, comme d'autres, il avait une association qui s'appelle euh solidarité arabe et puis euh

Ça existe toujours ?

Non, il n'y a plus d'activités, ça c'est le genre d'actions interculturelles, c'est lui d'ailleurs qui était président, il m'avait proposé de donner des cours, il m'a mis en lien avec une association d'Herstal, les communistes de Herstal, comment ils s'appellent encore ?

Progrès d'Herstal ?

Voilà, de donner une conférence avec Tahar sur la guerre de l'Irak à l'époque euh fin voilà, par ce biais là en tout cas euh et puis par le biais du travail aussi j'ai commencé à connaître les gens et euh

Puis, la RC et l'Arc ?

Arc, oui, c'est arrivé après, on a fait ça ensemble, pleins de réunions, pleins de machins, la mobilisation, tenir les rassemblements aussi, tous les vendredis oui j'ai pas parlé de ça parce que Tahar j'imagine t'en a parlé

Oui Et j'avais une question par rapport aux mosquées avais-tu des contacts avec le milieu associatif plus musulman ?

Ecoutes les mosquées, je vais à la mosquée je fais ma prière et je pars mais j'ai pas de liens particuliers avec une mosquée, juste pour te dire même jumuha je vais puis je vais soit là, soit là peu importe j'ai pas de liens

Comme moi (rires)

Je connais le discours islamiste et que ce soit de, de par ma formation aussi hein j'ai été amené à analyser le discours des réformistes, on parlait à l'époque des réformistes du 19^e siècle, ça ils avaient au moins le mérite de, d'une certaine ouverture tu vois, même si ils étaient pro occidentaux mais ils aménageaient quand même un lien entre la modernité et l'islam ils créaient des liens euh c'était le 19^e siècle hein donc il y avait un petit mouvement de pensées en Egypte euh avec les réformistes ça s'appelle Nahda, le Nahda c'est la renaissance et voilà moi j'étais amené aussi à faire des analyses de leurs discours tu vois puis dans l'école marocaine, j'ai vécu aussi l'arrivée des islamistes, le discours islamiste à l'école, de séparation tu vois entre les filles et les garçons même si l'enseignement public à l'époque ne faisait pas de différence même si il y a quelques

Oui comme ici ?

Non non non, ici c'est flagrant, ici il y avait quand même, t'as une séparation même dans des écoles, des athénées ici hein publiques enfin comme, il y avait la séparation entre les garçons et les filles par exemple les cours de gym, de piscine etc au Maroc il n'y avait pas hein moi j'ai enseigné j'étais enseignant, élève, etc, il n'y avait pas de séparation, à la gym, en classe, jamais, toutes les activités culturelles, sportives, il n'y avait pas de séparation, voilà. Moi j'ai vécu le discours progressiste c'est ça qui nous a emporté, qui nous intéressait c'est pas, les islamistes, tu vois moi j'ai vécu l'arrivée des islamistes au début au Maroc, à l'unif hein, dans les années 80, ils commençaient à mettre la main sur les organisations des étudiants tu vois alors qu'au départ c'était une organisation progressiste de l'avant-garde etc.. Voilà et donc les mosquées c'est un lien culturel, j'ai pas d'affinité ni d'affiliation j'ai jamais cherché à (rires) mes enfants d'ailleurs sont comme ça (rires) heureusement hein

Étais-tu actif dans la vie associative plus générale liégeoise ?

Oui mais voilà

Pas spécialement marocaine mais plus générale ?

Quand il y a des activités, je participe aux activités, n'importe, l'espace Marx à l'époque peu importe, le tissu associatif je connais de par mon travail et puis voilà je connais bien le tissu associatif liégeois hein, ce qui est proche du PS, du PTB, ce qui est proche des catholiques, je connais bien, je peux te donner la carte des associations (rires)

Et à un autre niveau, as-tu en tant qu'individu sponsorisé des évènements de club sportif ou culturel ?

Non non

Bon dernière grosse question enfin avant dernière, as-tu pu constater de près ou de loin une différence entre les conditions de vie entre les marocains qui sont arrivés dans les années 60 et ceux qui sont arrivés dans les années 80,90 ? C'est plus difficile pour toi parce que tu es des années 90 mais comme tu as connu des gens avec qui tu as travaillé et surtout que tu as travaillé au CRIPEL et avec des gens issus de l'immigration

Oui, euh, écoute

Si c'est difficile de répondre, pas grave

Moi je connais un peu les deux hein, l'immigration marocaine, la première immigration s'inscrit dans une relation contractuelle, tu as une convention qui organise l'immigration, avec des conditions de travail, avec un emploi avec euh de l'exploitation il y en a ça c'est sûr mais ça c'est autre chose c'est pour toutes les couches sociales hein mais ils avaient quand même une situation professionnelle stable on était dans une période de plein emploi hein il n'y a pas eu de problème avec un projet de retour qui au fil des années s'évapore hein (rires) avec l'arrivée des enfants, les enfants qui grandissent les liens qui s'accroissent je connais un peu le style de la première génération qui est revenue au Maroc et après un certain temps ils ont fait un constat d'échec d'intégration au Maroc et ils sont revenus hein ils ont même galéré pour revenir hein pour faire venir les enfants ils ont grandi ils n'ont plus l'âge de, ils sont majeurs, tous ces problèmes-là hein, il y en a encore qui n'ont pas su les ramener, ils sont mariés, certains sont toujours dans la galère. Ça c'est la première génération. Donc la première génération c'est une génération où tu as. Oui, mon beau père c'est un mineur hein donc je connais pas mal de marocains qui

Donc il y avait une plus grande stabilité au niveau de l'emploi et économique aussi alors

Absolument absolument

Et la deuxième génération

Et de toute façon, eux n'ont jamais connu ce problème-là, du chômage, ils sortaient des mines et trouvaient du travail ailleurs, des entreprises ou ailleurs hein

- et pour ceux des années 80 alors ?

- Bah les années 80, fin 70 tu as la vague des étudiants hein marocains qui arrivent hein et puis ceux qui sont restés, il y en a quand même pas mal, j'ai pas de chiffre mais, et puis il y en a quelques-uns qui ont fait le retour mais, qui étaient engagés politiquement et qui ont eu quand même, qui ont fait des études, c'est la première fois des marocains qui arrivent sur le marché du travail et qui ont fait des études hein la première génération c'est des analphabètes tu vois la majorité hein je dis pas qu'il n'y a pas des gens qui ont fait l'école mais la majorité ce sont des gens qu'on a été chercher dans les villages puis voilà dans les années 90 c'est le regroupement familial qui commence euh avec les questions du regroupement familial avec les problèmes de, quelques réfugiés bien sûr hein, pas beaucoup, il n'y a pas beaucoup de marocains qui se sont réfugiés en Belgique il y en a quelques-uns mais très peu

Et justement sur les conditions de vie qu'il peut y avoir chez ces personnes des années 60 et ceux qui sont restés plus tard quoi, est ce que vraiment il y a de grosses différences(d'après ce que tu as entendu ou ce que tu as vu, même dans ta famille ou ton beau-père), par rapport aux années 80 au niveau des conditions de vie ?

Dans les années 80 en tous cas tu as une mobilité, ce sont des jeunes quand même c'est pas alors que les autres ils arrivent à une cinquantaine tu vois avec des enfants c'est pas la même chose alors que les autres c'est des jeunes des isolés ils participent à la vie de la société, politiquement, culturellement, tu vois, c'est pas la même chose que la première génération. Je ne dis pas qu'il n'y avait pas hein, il y avait aussi dans la première génération qui étaient syndiqués, qui se battaient pour une bonne place, avoir une bonne place, une participation de la société mais la majorité de la première ce sont des gens qui ont leur pension, leur prépension puis ils commencent à, je ne dis pas avec une influence des islamistes aussi mais, avec le retour des valeurs fondamentalistes etc qui va influencer les comportements des hommes et des femmes aussi hein parce que quand tu regardes les photos des femmes qui sont arrivées ici dans les années 60 ce sont quand même des femmes modernes hein même des femmes au foyer hein je parle même au niveau vestimentaire hein mais après c'est jellaba qui va revenir, c'est le voile, c'est machin, tu vois, tous les discours qu'ils entendent ici ou ailleurs, ça va influencer beaucoup le comportement des gens en tous cas donc voilà. Par rapport aux jeunes des années 80, certains qui vont s'engager aussi, ce sont des gens qui sont cultivés, qui ont fait des écoles, euh enfin, qui ont un parcours scolaire réussi etc et qui vont se dire qu'on a un rôle à jouer ici au niveau de la communauté, l'émancipation de la

Donc il n'y a pas une grosse différence au niveau des conditions de vie selon toi ?

Peut-être au niveau territorial, je n'en sais rien, la deuxième c'est plutôt en ville hein plutôt au centre-ville j'imagine alors que la première c'est un peu éparpillée, il y a une communauté au centre-ville alors que la majorité c'est dans les communes, il y a Ans tu vois, Seraing, Montegnée, Saint Nicolas, Jupille euh voilà

Et deuxième question liée à ça, ce sont les conditions d'acceptation, c'est-à-dire, comment est-ce que l'immigration marocaine a été vue entre les années 60 et 80 ?

Bah écoute, la première immigration a été bien accueillie hein parce qu'on avait besoin d'eux hein et ils le disent hein quand tu parles aux vieux « oui, moi, tout le monde nous souriait, nous a accueilli, les avantages qu'ils donnaient aux personnes etc que ce soit dans les bus ou les administrations ». On était pas encore dans la crise tu vois. Par contre après tu as le racisme qui va générer toute une série de situations de discriminations des personnes, au travail, tout ça, pas seulement pour ceux des années 80 mais pour les enfants des premiers immigrés, qui vont se retrouver dans des situations de blocage, même si ils ont fait leurs études ici ils sentent quand même qu'ils n'ont pas les mêmes avantages que les autres hein, pas les mêmes facilités plutôt, pas les mêmes facilités pour trouver un travail hein. Ça concerne la deuxième génération comme les arrivants des années 80 y compris moi hein j'ai senti qu'il y avait moyen mais c'est pas facile de percer ici, franchement c'est pas facile de créer une place

Il y avait quand même une évolution très négative par rapport à la vision qu'on avait des marocains ?

Il me semble mais pour toutes les immigrations j'imagine hein, pour le patronat quand on a besoin de toi tu es le bienvenu, faut voir les pancartes qu'il y avait avant « bienvenue machin » maintenant avec le discours de l'extrême droite euh, des politiques en tous cas qui vont disloquer tous les liens qui vont, t'as la crise du travail, du logement, l'éducation des enfants tout ça qui va arriver puis la visibilité de, de la communauté d'un point de vue

religieux, on va mettre ça en avant, les médias qui vont jouer un rôle, les politiques qui vont jouer un rôle, on ne voit que ça, on ne parle que de ça. La communauté est réduite à une représentation religieuse puis on a créé des institutions qui gèrent la question de l'islam, la question des marocains on commence à saucissonner les problèmes sociaux. On commence même à créer un centre d'égalité des chances

Dernière question, as-tu été impliqué dans des causes politiques ou des organisations politiques à Liège ?

Quand tu dis cause politiques, c'est-à-dire ?

Tu as été sur plusieurs fronts, on en a déjà parlé donc pas besoin de revenir là-dessus mais peut être plus dans des organisations politiques, t'es-tu engagé dans des organisations politiques un moment donné ou dans des campagnes politiques ?

Non, au départ, je dois te dire que j'étais proche du PS, maintenant je suis plutôt pour le PTB (rires) -

Mais jamais investi en soi?

Non, on m'a proposé de me mettre sur les listes un moment mais je ne voulais pas, sur les listes PS mais voilà personnellement je garde mon indépendance, autant je suis pour les causes justes, progressistes, même etc, les justices sociales, pour tout hein, pas spécialement les immigrés mais je suis pour garder mon indépendance

As-tu quelque chose à ajouter ? C'est comme tu veux hein je pense que tu as déjà bien répondu

Entretien 22 avec Fouad Ilari

(Le 29 avril 2019, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 1h 11minutes

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

Quels sont vos nom et prénom ?

Fouad 11.01.1969

Vous êtes né au Maroc, où ça au Maroc ? :

Maroc, Jerada (que j'appelle le Liège du Maroc) dans l'est du pays.

Pouvez-vous me parler de votre enfance, de quelle classe sociale vous venez et le métier de vos parents :

Je suis fils de mineur de charbon. On a grandi dans le milieu ouvrier. On a eu une enfance associative, syndicale.

Toute la famille travaillait comme mineur dans le charbon ?

Ma maman ne travaillait pas. Mon père a travaillé toute sa vie, 45ans comme mineur.

Vous viviez à côté du charbonnage ?

Je faisais partie intégrante du charbonnage parce que mon père après avoir fini sa carrière (on appelait ça poste 60 000) tout ce qui est électricité dont dépendait le charbonnage venait de ma maison. Pour rigoler si je voulais éteindre la lumière pour tel quartier je le faisais de chez moi.

Pour quelles raisons avez-vous décidé de quitter le Maroc ? Economiques, familiales, politiques ? :

Un petit peu de politique et surtout voir un autre horizon. Un lien économique également.

Quand (à quel moment) avez-vous décidé de quitter le Maroc :

Officiellement arrivé en Belgique en 96. Je voulais quitter avant mais ça ne marchait pas avant 96.

C'était longtemps avant la réflexion ?

J'ai voulu quitter dès le début des années 90.

Pourquoi avez-vous choisi la Belgique ?

J'avais des connaissances.

Vous aviez de la famille ?

J'ai de la famille partout en Europe. Une grande famille dispersée.

Vous aviez quand même beaucoup de famille en Belgique alors ?

Oui beaucoup de famille en Belgique.

Une famille proche ? Des frères ?

Oui j'ai deux sœurs mais qui sont venues après. Avant j'avais ma tante et ma tante a beaucoup d'enfants et il y a des cousins aussi.

Pourquoi Liège ? :

Le hasard, la grande concentration familiale. J'avais des repères.

Quelles sont les différentes étapes auxquelles vous avez été confrontées pour arriver en Belgique ?

Moi, je suis le gars qui a eu facile. Je n'ai pas eu de difficulté à ce niveau-là. Je vais te raconter une histoire : à l'accueil pour demander le visa y avait une flamande mariée avec un marocain, donc il connaissait la mentalité. Je leur ai parlé de Liège.

Le motif que vous avez dit à début c'est ? :

Je suis passé par le mariage. Un regroupement familial.

Était-ce facile de venir en Belgique ? Avez-vous eu des difficultés de transport, d'accueil ou autres ? :

Moi comme j'avais de l'aide familiale pour moi c'était facile.

Le voyage vous a coûté chers alors ? :

J'ai eu de la chance à l'époque l'avion était pas cher.

Vous aviez un peu d'économie pour venir en Belgique ? :

J'ai eu de la chance j'ai travaillé 2mois avant. J'ai gagné le prix pour l'avion.

Du coup quand vous êtes arrivés vous n'aviez pas grand-chose ? :

Je n'avais pas grand-chose mais j'avais un accueil digne. Je n'ai pas eu de difficulté. Au niveau du 3ième jour j'ai commencé à travailler dans le magasin de mon cousin pendant 1mois. Et puis j'ai ouvert le mien.

Quand vous êtes arrivé, aviez-vous envisagé un billet retour ? :

Non, j'étais marié et engagé. Dans ma tête je me disais « si ça ne marche pas ici, je vais ailleurs. » pour voir d'autres horizons. Ça sert à rien de revenir en arrière.

La personne avec qui vous vous êtes marié c'était une belge ou une marocaine ? :

Une Belge.

Vous l'aviez rencontrée avant de venir ? :

Je l'ai rencontré avant de venir.

Vous vous êtes installé où en Belgique ? :

La première année à Amay (Huy).

Était-ce un grand logement ? Un petit logement ? :

Relativement grand logement. Salon, cuisine, 2 chambres, jardin.

C'est par la suite que vous êtes venu à Liège ? :

Oui.

A Amay, quelles étaient vos relations avec les voisins ?

A part ma femme et sa famille, je n'avais pas beaucoup de relations, je faisais la navette. Au bout du 3ième jour je travaillais. Je quittais Amay à 5h du matin et je rentrais à 9h du soir.

Et ici, vous aviez une bonne relation avec les entourages, vu que vous travailliez dans le commerce ?

Oui. Même quand j'allais dans la famille à Sclessin, j'avais un très bon entourage. La première fois, il était étonné comment je parlais bien français.

Vous maîtrisiez déjà bien le français ?

J'ai fait toutes mes études en français.

Quel est votre parcours scolaire au Maroc ?

Je n'ai pas eu le bac. 6ième année j'ai quitté. Par après j'ai fait formation de chaudronnerie (montage des ascenseurs). Je l'ai refaite en Belgique après avoir quitté le magasin. J'ai fait une formation, on appelait ça aspirant, chaudronnier, tuyauteur à l'école de Blennier.

C'est quoi comme étude spécifique ?

Ça ressemble un peu à la ferronnerie (Construction métallique), ça touche un peu à tout ce qui est métal.

Vous avez fait d'autres formations professionnelles ?

J'ai fait à part ça, quand j'étais au cripel, j'ai assisté à tous les séminaires. J'étais actif. On avait une formation d'intérim en accompagnement technique.

Vous avez commencé votre carrière professionnelle ici à la rue du pont alors en 96 ?

Oui.

Dans un commerce, quoi comme commerce ?

Alimentation fruits et légumes.

Et puis c'était un choix, vous aviez envie d'aller là où c'était plus par nécessité ? Aviez-vous besoin de travailler ?

J'avais besoin de travailler et le magasin était là.

C'était une bonne occasion :

Voilà. C'était la facilité.

Avez-vous travaillé dans le charbonnage ici?

Non.

Avez-vous travaillé comme ouvrier de production?

J'ai travaillé en agriculture après avoir vendu le magasin, j'ai passé pas mal de temps à la cueillette. J'ai travaillé quelques fois en intérimaire un peu de tourné voyage industriel, en chaudronnerie, en électricité mais ce n'était pas une carrière. Une semaine d'intérim par ci, par là.

Dans tous ces boulots que vous avez exercés, comment étaient les conditions dans les différents travaux? Ça se passait bien ou c'était assez difficile ?

L'agriculture pour moi c'était trop simple parce que on était tous des étrangers, facile ou difficile ce n'était pas notre souci. On gagnait notre vie c'est tout. Mais quand j'ai travaillé comme intérim dans des usines. Y a un problème que je n'aime pas du tout ici en Belgique à

Liège plus précisément quand tu tombes sur une équipe dirigée par des italiens qui maintient le contrôle à Cockerill par exemple, tu es mal barré.

Entre marocains il y avait cette même solidarité ou pas du tout ?

Entre marocains, il y avait deux types de marocains. Ceux qui veulent garder leur travail et qui s'allie aux autres parce que c'est eux les chefs et les autres qui faisaient comme nous, soit ils travaillent et quand ils en ont marre, ils quittent. Ceux-là étaient solidaires avec nous.

Vous avez travaillé comme indépendant combien d'années ?

De 96 jusqu'en 2002 je crois. On va dire 2001.

Ok plus ou moins 5 ans et puis alors vous avez travaillé dans plein de postes différents d'ouvrier de production jusque quelle année ?

Jusqu'en 2003. 1 an de galère puis j'ai été repris au Cripel.

Ce n'était jamais des emplois stables et assurés ?

Oui.

Au Cripel après que c'est devenu assuré et au Cripel de quelle année à quelle année avez-vous? De 2003 à ?

2007.

C'est ça pendant 4ans. Et du coup, là était-ce un emploi plus stable ?

Oui.

Et avant ça vous deviez passer d'un à l'autre ?

Oui.

Est-ce que dans votre parcours professionnel il y a eu des difficultés spécifiques, vous avez parlé des Italiens, y en avait-il d'autres ? :

A titre personnel je le dis toujours c'est le problème de la. A part ce problème, je ne sais même pas comment l'appeler. Xénophobie, racisme... mais comme j'avais déjà une bonne expérience de chantier au Maroc, je me disais que c'est tout le chantier c'est partout comme ça dans le monde. Y avait cette pression sur nous mais je le faisais avec. Je n'avais pas le choix. Sinon au niveau professionnel on nous a toujours qualifié les gens de l'immigration d'après les années 80, on nous associait à l'ancienne génération. Et là il y avait un problème. Quand tu parles à un belge il va te dire : chez vous vous marcher toujours sur le charbon, alors que...

Oui c'est ça plein de préjugés.

Pleins de préjugés quand tu parles, j'avais toujours un problème quand j'avais des longues discussions. Dans la tête des gens on avait pas droit à la culture, pas le droit de s'instruire.

Est-ce que ça vous empêchait de prendre des tâches à responsabilité ?

Non pas du tout. Au contraire ça m'encourageait. Face au frein, je ne me laissais pas abattre.

Vous imaginiez ça avant d'arriver ?

Non, je n'avais aucune idée, pas d'attente. Je voulais voir d'autres horizons, c'était plus au niveau social, la carrière c'était le dernier de mes soucis.

Du coup vous avez été syndiqué alors ?

J'ai été délégué syndical au Cripel.

Avant ça vous étiez syndiqué aussi ?

Non mais j'assistais à toutes les activités. Je suivais. J'avais même un agenda. Ou on demandait les adresses des asbl et on allait voir. Et des fois on travaillait même bénévolement avec eux, une journée. C'est ça qui m'intéressait au départ.

La relation avec les délégués d'entreprises se passait-elle bien, avant et après le cripel ?

Bien et pas bien, il y a 2 types de délégués, il y a les délégués permanents (c'est du baratin), ils utilisent des termes que tu ne comprendras jamais. Puis il y a le délégué syndical qui est complètement combatif, il est là par solidarité.

Avant le cripel vous étiez dans des associations combattives qui partaient souvent en grève :

Je n'ai jamais travaillé aussi longtemps pour acquérir ce droit. Il faut 6 mois syndicalisé puis après tu peux acquérir le droit d'être délégué.

Et au cripel par contre là, vous défendiez plus vos droits :

J'ai eu la chance de commencer par... avant il y avait les contrats ACS, et on a décidé de réduire les charges patronales, on a liquidé les ACS et on a créé les APE. Moi j'étais dans ce combat dès le départ.

C'est la principale lutte sur laquelle vous avez été actif ? :

Avec un ami on avait une asbl, la RC, on assistait partout à Liège, à Bruxelles...

Comment êtes-vous arrivé dans ce rôle dans les associations ? Au départ vous connaissiez déjà Tahar ? :

Tahar on s'est connu au cripel. On s'est rapproché au niveau des idées. Et c'est à ce moment que je me suis encore plus intéressé à l'associatif.

Votre travail suffisait à répondre à vos besoins premiers ?

C'était juste.

C'était un salaire qui vous offrait une vie confortable ?

Une vie très simple, modeste. Le loyer paye, le reste tu te débrouilles.

Ce salaire convenait-il à ce que vous espériez au départ ?

Non, je ne pense pas. J'espérais que le salaire n'aurait pas influencé ma vie.

Est-ce que vous arriviez à entrevoir un avenir plus serein pour votre famille ? Vous avez dit que quand vous êtes arrivé-vous étiez marié, vous l'êtes toujours? :

Non.

Vous avez eu des enfants?

J'ai cette chance, une chance ou une malchance je ne sais pas. J'ai quitté le travail, je suis chanceux de ne pas avoir eu de difficulté. Je n'ai pas d'enfants. Mais ils sont tous mes enfants. Y a les courageux qui percent. L'avenir est très difficile.

Vous aviez d'autres activités pour gagner de l'argent ?

Non que le travail, pas d'autre chose. J'avais le minimum requis.

Étiez-vous patron de votre commerce :

Oui

Y avait-il beaucoup de commerces Marocains ?

Il y en avait quelques-uns mais pas plus nombreux qu'actuelle, la moitié des marocains.

Comment avez-vous repris l'affaire ? Au bout de combien de temps ?

Au bout de 6 mois, parce que mon cousin était fatigué parce que lui il avait fait indépendant depuis très longtemps. C'est le premier magasin marocain, il existe depuis 72 il a été repris par un marocain, et puis le grand cousin 4 ans et l'autre cousin presque 10 ans. Et puis moi.

Le commerce était géré par la famille ?

Les deux avant moi, oui. Mais celui avant été un ami à mon grand cousin, il a grandi avec eux, il est arrivé à l'âge de 3 ans. On se voit très rarement car il a déménagé à Eupen.

La personne avant votre famille, elle est toujours vivante ?

Oui

Pourquoi vous avez décidé de reprendre l'affaire et de le mettre à votre nom ?

C'est un accord, entre cousin, vu qu'il était fatigué.

Vous étiez motivé de faire ça ?

J'étais là de toutes façons et en plus on allait faire ensemble le marché, quand on revenait il partait, il faisait déjà le travail, je n'avais pas à y réfléchir et à cette période je gagnais mieux que ce que je gagne au Cripel maintenant

Y a-t-il des formalités spéciales à faire pour devenir indépendant ?

A l'époque il y avait la carte professionnelle, d'ailleurs je l'ai pas eue c'est une des causes qui a précipité la suite. J'ai continué à travailler mais je l'avais pas. J'ai travaillé sous le nom de mon cousin. La demande était facile mais la réponse.

Pourquoi ne l'avez-vous pas eue ?

Aucune idée, mais à l'époque je me disais, c'est juste façon de mettre les bâtons dans les roues pour les commerçants marocains, j'ai comme eu l'impression qu'on voulait chasser le différent du pays. Je ne peux pas le confirmer, c'est une impression.

Pourquoi ce type de commerce ? Alimentation ?

C'est deux cousins qui sont diplômés comme ingénieur en électricité, il en avait marre de travailler comme intérimaire, ils ont voulu se faire un peu plus d'argent que de rester ...

Même en tant qu'ingénieur, ils se faisaient plus d'argent en ouvrant un commerce ?

Oui, le commerce pour eux ça a marché. Ils sont bien tous les deux maintenant. Par contre j'ai oublié de 2001 à 2002 on a travaillé dans le spar de Bastogne. On a travaillé là aussi. On a arrêté l'autre.

Vous n'avez pas travaillé sur des marchés, mais vous achetiez vos produits là-bas ?

J'achetais juste les produits là-bas. Sur le marché de Droixhe.

Y a-t-il des éléments différents ou difficiles dans votre commerce ? Produit ou clientèle ?

On avait un grand nombre de clients belges hollandais allemand qui venaient à la batte, le dimanche on ne vendait que du couscous, ils voulaient simplement les ingrédients, ils passaient après la batte dans notre magasin. A un moment donné, j'ai eu des difficultés avec les nôtres parce qu'on vendait de l'alcool et ça causait des problèmes, on avait une forte clientèle européenne que musulman, dès le début.

Où était situé le commerce ?

Rue du pont, la rue parallèle à la casa ponton, au milieu, après la boucherie moustakim, il y avait l'agence de voyage, sur ce trottoir c'était marocain et l'autre c'étaient les portugais.

Pourquoi étiez-vous installé là ? Parce qu'il y avait des commerçants marocains ?

Le premier a vu l'opportunité et a foncé, il est rentré au Maroc d'ailleurs.

Vous étiez propriétaire ?

Non, locataire.

C'était plus facile de louer ?

Oui surtout ce magasin là car il était moins cher car le premier qui l'a loué, ne l'a pas loué cher, et les propriétaires c'était un couple vieux qui venait des Ardennes, c'était des bucherons. Pour eux c'était mieux de perdre 100 euros que de laisser les magasins vides...

Avez-vous aménagé le commerce de façon spécifique ? Par exemple, une déco marocaine ?

A un moment donné, on a entreposé les légumes comme dans les souks marocains, mais à l'intérieur, étalage marocain, sinon rien comme décoration spécifique.

Les sortes de marchandises, uniquement alimentaires ?

Oui, parfois on avait des commandes pour les couscous mais c'était plus rare. Tout alimentaire.

Où alliez-vous chercher les aliments ?

Marché de Droixhe pour les fruits et légumes, les couscous et épices c'était un belge qui travaillait pour une ancienne société algérienne, un peu de liège.

Y avait un commerce organisé pour ses marchandises ?

Tout ne venait pas du Maroc, mais d'un peu partout, même de l'inde.

Vous achetiez en gros ou c'était restreint ?

Je prenais la marchandise d'une semaine, j'avais la chambre froide Les fruits et légumes je faisais moi-même sinon le reste on me le livrait de Bruxelles.

Qui vous livrait ? C'était une société ?

C'était un grossiste à la marocaine. Il avait plein de choses différentes et passait à Liège et distribuait à tout le monde.

Est-ce que c'était un accueil positif réservé à votre commerce ? Vu que vous avez dit que vous aviez une clientèle européenne forte ?

Ça dépend parce que parfois on changeait le livreur. Ça dépend la mentalité du livreur mais majorité préférait qu'on maintienne une relation typique à la marocaine.

Il y avait du marchandage ?

Marchandage et ... ça les aides à maîtriser leur manière de commercer.

Et l'accueil extérieur, c'est-à-dire les gens ?

Je n'ai jamais eu de problème, ils étaient déjà habitués.

Et avant ? Comment les gens réagissaient ?

Je ne saurais pas dire mais l'accueil était positif dans l'ensemble, même les deux cousins, ils ont une mentalité fort Belge.

C'était quoi les contacts avec les voisins ? Les relations étaient-elles bonnes?

Tous les restaurants portugais faisaient leurs courses chez moi, il y avait même un ... quand tu rentres pour aller à la commune y avait un boucher belge. Il faisait ses courses chez moi aussi. Très bien, faisait leur course chez nous, on faisait leur course chez eux, on avait une très bonne relation avec les commerces voisins, jamais eu de problème.

Vous avez eu des vols ?

Oui plusieurs fois, 1 à 2 fois par mois, ils prenaient cigarettes, ils prenaient toutes les cigarettes, il savait quel jour on nous les servait, on ne finissait pas surveiller, après je cachais.

Comment venait-il?

Il forçait la porte, c'était facile, je portais plainte et j'ai même installé une alarme, mais pas de preuve, c'était facile, il le mettait dans le sac, puis revendait direct.

Autres actes de vandalisme ?

On a essayé de m'influencer, surtout de toxicomane, mais rien de grave.

Comment était-il vu par les marocains votre commerce ?

Les musulmans n'acceptaient pas que je vende de l'alcool, une clientèle composée d'étudiants, il y en a qui venaient pour faire des critiques.

Avez-vous eu une contradiction avec le fait de vendre de l'alcool a un moment donné par rapport à votre religion ?

Ça m'arrivait de penser que je devrais pas faire ça pour la communauté, si c'était moi qui avait ouvert en premier je n'aurais pas vendu de l'alcool, à cette époque on avait pas le choix de vendre de l'alcool. On fermait si on ne vendait pas de l'alcool.

Où était le commerce alimentaire le plus près, aux alentours ?

Ici, sur le quai. Maintenant il est à Bavière. Puis après Boushaba et Marzouc. Sinon, Il y avait deux qui nous ressemblaient sinon dans la rue Feronstré il y avait les juifs marocains qui sont toujours là (et là depuis très longtemps). Et puis le plus proche en allant vers Saint-Léonard c'était un Turc.

Du coup Marzouc (nom d'un magasin), il ressemblait beaucoup à votre magasin ?

Si mais il était grossiste aussi.

Y avait-il des discussions entre vous ? Comment vous partagiez le commerce ?

Non, on était aussi leur client et eux leur notre.

Y avait-il une concurrence avec des commerçants marocains ?

Je ne l'ai pas senti à l'époque, chacun était planté à un endroit, plus tard, oui, chacun essaye d'être plus performant, entre ceux qui vendent de la nourriture méditerranéenne. Avec les africains pas de problème car on ne vend pas la même chose.

Y avait-il des liens entre les commerçants ?

Pas de manière organisée mais on se connaissait.

Avez-vous sponsorisé de club sportif, des centres culturelles, des associations ... ?

Non jamais à part pour un groupe de musulmans qui a essayé d'ouvrir une MJ pour jeune musulman sur rue Neuvisse et ça n'a pas fonctionné mais pour un notre problème, je les ai aidés. Je ne les ai pas sponsorisés mais je leur offrais quand il venait acheter deux cafés, j'offrais le troisième.

Quand vous aviez un problème avec la ville ? A qui vous adressiez vous ? Est-ce que par exemple y avait un homme (et pourquoi pas une femme ?haha) politique à qui parler ?

Jamais, je n'ai pas connu. Mais la chose que je sais, le juge dont je t'ai parlé. C'est lui qui faisait le tour des magasins de la rue pour leur dire : voilà, il y a quelque chose qu'ils vont faire.. ah oui il faut qu'on s'organise. C'était bien organisé une fois parce que il y avait une fois parce que il y a eu des travaux sur la rue Feronstré et ces travaux avaient duré 325 jours ouvrables et lui il ne voulait pas ces travaux parce que il savait que ça signifiait la mort de deux rues. Et c'est ce qui est arrivé. Les portugais sont partis, il y avait une asbl marocaine, toute la rue a fait faillite à cause de ses 325 jours de travaux...

Comment avez-vous géré votre comptabilité ?

J'ai eu recours à un comptable, j'étais fort en mathématique c'est moi qui lui ai imposé.

Quels genres de recommandations lui faisiez-vous?

Je voulais qu'il fasse le travail technique, déclarer le minimum.

Y avait-il de bonne ou de mauvaise année Quelle année a connu le plus de succès ?

A partir de 2000 ça s'est dégradé, mauvaise année.

Quand les travaux sont venus ?

Ils sont venus quand il y avait Aziz à ma place. J'ai vendu à Aziz. Après 2001.

Vous avez pensé à ouvrir un autre commerce ?

Oui mais je n'avais pas les moyens.

Dans le même secteur ?

Je voulais essayer de tout mais pas le moyen. L'idée était là.

Aviez-vous le sentiment d'être trop taxé ?

Moi non, quand je faisais le calcul. Le plus gros c'est la TVA. C'est le client qui paye la TVA.

Vous jugiez quand même qu'il y avait des taxes inutiles ?

Tout sauf la TVA. Parce qu'au lieu d'emménager la rue ils l'ont tué.

Quelle était votre situation familiale à Liège, après dans un second temps ?

Après tous mes boulots, je suis resté au chômage, après les 5 années des Cripels je suis devenu fainéant, après Cripel j'ai fait la formation de soudeur mais j'ai eu très difficile et j'ai passé une année agrégation à Bruxelles pour être prof.

A ce moment-là vous habitiez où ?

J'habitais à Sclessin.

Et là vous étiez déjà séparé de votre femme ?

Oui une fois le commerce fini, ça s'est fini avec ma femme aussi. J'ai mis fin au deux.

Avez-vous participé à la vie associative marocaine de la ville ?

Arc, j'étais très actif, combat contre l'impérialisme, contre les interventions en Palestine, on participait à toutes les activités.

Arc continue à fonctionner ?

ARC ne fonctionne plus trop, il reste plus beaucoup de monde.

C'était quoi votre fonction au Cripel ?

Traducteur, j'ai quitté Cripel car j'étais trop rebelle. Je n'ai pas accepté une situation et c'est moi qui ai quitté.

En ce qui vous concerne, pouvez-vous dire si vous voyez une différence entre les marocains au niveau économique et social entre les années 60-70 et 80-90?

Très différent, économique : les anciens gagnaient mieux, mais ne profitaient pas car envoyaient à la famille au Maroc, maintenant ils sont dans une situation galère et il y a le côté instruction, éducation : la première génération s'en foutait des études. Maintenant ils disent qu'ils vont trouver, dit qu'avant ils étaient plus pessimistes. L'instruction est plus forte maintenant, plus tard il y a 2 types : l'idée du départ. 1 : il y en a qui sont venus pour l'argent et point final et 2 il y en a qui sont là pour vivre, vivre dans tous les sens.

Vous pensez que la génération 60 était mieux acceptée que les années 80 ?

Oui, il était accepté plus facilement mais c'était quand même difficile, il était pas mieux accepté parce que il était dans des baraques mais les belges avaient besoin d'eux pour l'industrie, sans ces gens-là il n'y aurait pas d'industrie. C'est deux situations incomparables.

Est-ce qu'il y a une différence entre les professions entre cette nouvelle génération et l'ancienne, est ce qu'il y avait plus d'opportunités professionnelles à l'époque ?

Même à ce niveau-là ce n'était pas la même démarche, quand on arrivait on travaillait, on avait besoin d'eux pour l'industrie, les autres générations il y a beaucoup plus de tout, des docteurs, etc.

Avez-vous été impliqué dans des causes politiques ? Ou organisation politique ?

Rien que participer à une organisation par tel ou tel, la politique était là mais je suis membre d'aucun parti à part le syndicat mais pas un engagement politique.

Entretien 23 avec Samir Kichaoui

(Le 10 avril 2019, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 1h 01minutes

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

[M. S.] Ce qui m'intéresserait pour commencer, c'est de savoir votre nom, prénom, date de naissance, âge...

Je m'appelle Samir Kichaoui, je suis né en 1949, donc j'ai 70 ans.

Vous êtes né au Maroc, où ?

Oui. Dans la province de Meknès, c'est une région berbérophone.

En quelques mots, vous pouvez me parler un peu de votre enfance, ce que faisaient vos parents?

Oui. Mes parents étaient des agriculteurs, ils avaient une petite propriété d'à peu près... Je dirais une vingtaine d'hectares dont cinq cultivables, le reste étaient des parcours, des pâturages. C'était bon pour les animaux mais c'était pas bon les cultures. J'ai fait mes études...

Et donc vous avez grandi dans ce milieu agricole?

Rural, oui.

Et après vous êtes parti vers la ville ?

Oui. Parce qu'il y avait pas d'athénée dans les parages. L'athénée la plus proche était à 13km de là. Même pour l'école primaire, elle était à 5km de chez moi, donc je faisais le va-et-vient, et je revenais le soir.

Du coup vous avez été à l'athénée dans une autre ville?

Dans l'agglomération la plus proche.

Laquelle ?

Azrou.

Et donc vous avez fréquenté cette école secondaire, terminé vos humanités là-bas ?

Oui.

Puis vous avez passé le bachelier ?

C'est ça.

Et par la suite ?

Je suis allé à l'université, à Rabat. Donc c'est mes études qui m'ont toujours traîné ailleurs. J'ai entamé une licence en langues et littératures françaises.

Pourquoi ce choix ?

C'était juste parce que... je maîtrisais bien la langue à cette époque-là. Pour des raisons un peu particulières. Pendant mes secondaires, à partir de l'adolescence, j'allais souvent en France où

je travaillais. Tous les étés, pendant deux mois j'allais en France. Il y avait une partie où je faisais un remplacement de concierge, et une partie où j'allais dans les cueillettes.

Et c'était vers quel âge ?

A partir de 15 ans. Donc le début des années 1960.

Le fait de faire des allers-retours, c'était sans problème ?

Ce qu'il y avait, c'est que c'étaient des amis qui venaient de France. Qui eux venaient se promener au Maroc, donc je faisais le guide pour eux pendant le mois de juillet. Et quand ils rentraient en France, je repartais avec eux en voiture, donc ça ne posait pas de problème.

Et c'étaient des Français

C'étaient des Français, des amis français... que j'ai connus... Il y avait un monastère près d'Azrou, de Bénédictins. Et c'est par leur biais que j'ai connu tous ces Français-là.

C'est un peu par hasard tout ça

Tout cela est un peu...

Donc du coup, vous alliez faire vos études à Rabat, et pendant le même temps vous alliez travailler en France ?

J'ai continué à aller en France quand j'étais à l'Université, sur le même modèle. Le travail...c'était à Paris principalement. Sauf une année où on a travaillé dans un truc... comment on appelle ça ; les trucs internationaux de la jeunesse.

Des sommets de la jeunesse ?

Oui, où il fallait des jeunes, des volontaires de toutes les nationalités. On a accommodé un vieux château en centre de vacances pour handicapés. C'était plutôt dans le centre de la France, pas loin de Clermont-Ferrand. Mais les autres années c'était toujours sur le même modèle : un mois comme concierge et comme plongeur. En fait, je me levais le matin, avant le passage des éboueurs (c'était un immeuble), je sortais les poubelles et tout ça, et puis quand les éboueurs sont passés je les nettoyait et remettais en place. Et je prenais le bus jusqu'à l'arrêt le plus proche de Créteil et là dans le restaurant je faisais la plonge du matin. C'est à dire toute la vaisselle de la veille, à l'époque il y avait pas de lave-vaisselle ! Voilà donc je prenais mon petit-déjeuner, je faisais la plonge du matin, puis j'avais quartier libre jusqu'à la plonge du midi ! Toujours sur ce modèle, presque toutes les années.

Chaque fois juillet-août ?

Non, chaque fois août - 15 septembre.

Vous habitiez à Rabat alors à ce moment-là ?

Oui, mais quand j'ai commencé à y aller j'habitais encore à Azrou.

Ah et vous faisiez les trajets ? Quand avez-vous commencé à Rabat, dans le supérieur..

J'habitais à Rabat. J'ai été dans un kot une partie de mes études, et dans un foyer pour étudiant une autre partie.

Et ça jusqu'à la fin de vos études supérieures ?

J'ai pas fini mes études. La licence se faisait en quatre ans à l'époque. Je redoublais ma 4^e année quand il y a eu les incidents politiques qui ont mené à...

Et ça c'était en quelle année à peu près ?

Le début des arrestations et des poursuites judiciaires, c'était en 69... ou 71-72 ? Dans ces eaux-là.

Et donc par rapport à ça : vous étiez déjà engagé à l'université. Mais avant aussi ?

Ça a commencé à l'athénée. En 1965 il y a eu une grande révolte étudiante, qui a été très violente par endroits et enfin beaucoup de morts (800 morts selon les estimations). Dans notre athénée, c'était pas violent, mais il y avait un mouvement assez fort pour créer une dynamique de prise de conscience. Moi je suis arrivé à l'université en 67, c'était un peu dans la suite de cette prise de conscience... Voilà. Et puis avec la prise de conscience, il y a des organisations clandestines qui sont nées, et je me suis engagé dans l'une d'elle.

Et c'était quoi cette organisation ? Quel nom, quelle orientation etc.?

J'ai peut-être... Donc tu avais le Parti communiste marocain. Et tu avais les socio-démocrates : l'Union nationale des forces populaires. Il y avait des dissidents du parti communiste et des dissidents de l'UNFP qui ont constitué une organisation ; on va l'appeler "l'organisation A". Et puis il y a des gens qui avaient un peu la même sensibilité que ceux-là, mais qui eux sont restés indépendants. C'est un peu mon cas, je n'étais ni dans l'un, ni dans l'autre. Un peu en partie grâce à l'expérience de ce mouvement étudiant à l'athénée. J'ai été observer ce qu'il y avait là comme modèle des uns et des autres, et ni les uns ni les autres ne m'ont enchantés. Donc il y avait des indépendants, un courant indépendant. Et ceux-là ont constitué cette organisation. On va dire : c'est une organisation communiste. Soyons clairs. Et après évidemment, les choses se sont décantées, et je peux dire qu'il y avait un courant maoïste et un courant trotskyste à l'intérieur. Et il a fini par splitter, c'était inévitable.

Et donc justement quand vous étiez dans cette organisation, vous avez continué à aller à l'université, et du coup vous développez le mouvement à l'université avec d'autres étudiants?

Le mouvement est né principalement dans le mouvement étudiant. Il y avait quelques syndicalistes, ouvriers, mais une minorité. Ca restait une minorité.

Après par la suite, que s'est-il passé ? Donc vous arrivez à la quatrième année...

J'arrive à la quatrième année, il y a un mouvement toujours en cours, presque toutes les années quand j'étais là il y a eu des mouvements de grève.

Dus à quoi principalement ?

C'était des revendications sectorielles, mais il y avait un mécontentement général derrière. C'était intéressant à l'époque parce qu'il y avait qu'une seule université, c'était celle de Rabat. Donc à chaque fois qu'il y avait un mouvement étudiant... il avait de l'impact dans tout le pays, parce que les étudiants étaient originaires de partout. Alors la multiplication des universités qui a fait suite est un peu... elle avait au départ un caractère répressif...

Pour diviser le mouvement

C'est ça.

Et donc pendant quatre ans ça a continué, avec des revendications économiques et sociales, qu'est-ce qui a fait pendant cette quatrième année, qu'il y a eu une augmentation de la répression?

Parce qu'en même temps que le mouvement étudiant se sont développés des mouvements paysans sectoriels, qui attaquaient directement la classe dominante. C'était des gens qui faisaient face à l'accaparement des terres. A la monopolisation des terres. Or ça, c'était le fondement idéologique de la contestation. Et l'organisation a essayé de s'impliquer dans ces

mouvements paysans... Bon, ceux qui sont d'origine paysanne avaient plus facile évidemment de travailler dans ces milieux-là, comme c'était mon cas. Ceux qui étaient d'origine urbaine, ils connaissaient moins. Evidemment, c'était beaucoup plus difficile pour eux. Mais ça c'est une question d'expérience, il faut se mettre dans le bain et puis apprendre hein ! C'est une bonne chose qu'on soit d'origine rurale pour travailler avec les paysans. Mais ce n'est pas un requis indispensable.

Donc le régime a commencé à sentir qu'il y avait un problème. Il a commencé à enquêter sur les gens qui étaient derrière ce mouvement.

Et là vous avez senti que..

Et il a fini par décider qu'il fallait réprimer ces gens-là.

Votre mouvement directement

Oui, donc il a fait une grosse descente où il a arrêté des tas de gens.

A l'université même ?

A l'université, puis tous les gens quoi. En fait, on a fini... il y a eu des procès après, on a compris que ça faisait longtemps qu'il nous avait dans le collimateur. Et que quelques fois ils en savaient plus sur l'organisation que nous-mêmes. Puisqu'il y avait beaucoup de cloisonnement etc. Et là ils ont vraiment décapité le mouvement, ils ont quasiment pris tout le monde.

Et puis t'as des gens qui ont été arrêtés, et d'autres qui eux n'ont pas pu être arrêté mais qui étaient sur leurs listes. Et parmi ces gens-là il y a moi, et le monsieur que tu as vu là.

Vous avez évité l'arrestation ; comment c'est possible ?

On n'était pas là quand ils sont venus, simplement. Et là, on a essayé de reconstituer le mouvement et de remettre les choses en place, de renouer des contacts avec les gens qui ont échappé au coup de filet, et on a vécu en clandestinité là-bas, pendant un certain temps. Très longtemps.

Combien de temps ?

Je dirais qu'entre 72 et 83, c'est une époque où on était là, parce qu'on pouvait être utiles au mouvement clandestin. Et puis à partir de 83, l'ensemble du mouvement s'effiloçait, il y a eu des émeutes encore en 79... qui petit à petit affaibliront l'ensemble du mouvement. Petit à petit on est restés tout seul.

Comment est-ce possible que les "émeutes ont affaibli le mouvement" ?

Par les arrestations quoi. Chaque fois qu'il y avait une émeute il y avait des arrestations.

Vous viviez en clandestinité, à Rabat ?

Dans la région.

Pour essayer de vous en sortir...

Il y a une partie où on vivait un peu pour le mouvement. Avec des publications clandestines... on avait des contacts aussi, pour les sites d'informations, ce genre de chose. Et le reste du temps, on était là quoi.

C'est pas encore à ce moment-là que... Est-ce que vous retourniez encore à France à ce moment-là ?

Non, non. C'était impossible.

Mais vous aviez des contacts toujours avec vos amis français ?

J'avais des contacts oui. Ils nous ont beaucoup aidés pour vivre en clandestinité. On n'avait pas de revenus, donc on ne pouvait pas travailler... C'est pas comme ici, où on travaille au noir [rires]. Là, quand tu es clandestin tu es clandestin, tu as plus rien quoi. Donc on a un peu survécu grâce à ces amis français là, et quelques amis au Maroc aussi.

Et du coup, c'est quoi vos perspectives à ce moment-là ?

Je dirais jusqu'à 83, on était là pour le mouvement. Pour faire les petites publications, pour aider, donner les informations...

Pour répandre aussi les idées

Oui. On pouvait pas faire d'actions de travail directes. Et puis à partir de... je dirais définitivement 85, on est resté isolés, et là on a juste survécus comme individu en attendant d'avoir l'opportunité de sortir.

Après 83 ça

Oui, là c'était fini. Donc on a juste survécu.

Et les personnes qui ont été emprisonnées ?

Certaines sont sorties. C'était des peines assez lourdes.

Il y a eu des arrêts de mort ?

Donc en 83, le mouvement s'arrête. A ce moment-là vous continuez à vivre dans la clandestinité. Qu'est-ce qui fait que vous allez quitter le Maroc à un moment donné ?

On attendait juste l'occasion.

Vous vouliez partir, parce que le mouvement c'était plus possible, qu'il y avait plus rien à faire....

On était coincé quoi. On ne pouvait pas faire de travail direct. On n'avait plus d'organisation pour essayer de se rendre utile. C'est devenu un peu absurde de rester sur place.

On se sentait coincé quoi.

oui.

Ce choix est apparu comme le meilleur moyen de s'en sortir ?

De s'en sortir personnellement. On cessait d'être un danger pour les autres : quand tu vas chez les gens, qu'ils t'aident, à chaque fois tu les mets en danger. Si on t'arrête chez eux, c'est tout le monde qui va...

Et concrètement, c'est juste passer d'une maison à l'autre tout le temps ?

Non, on avait notre propre maison. C'est une expérience de clandestinité. Je peux en parler en détail, mais on va un peu dévier. Je peux te dire ceci : il y a une première étape où on était chez des gens. Et puis il y a eu une deuxième étape, où vivant chez des gens, on s'est investi un peu dans le quartier où on vivait, sous un faux nom. Une sorte de profil... Par exemple moi j'étais fonctionnaire (j'ai pris le ministère le plus peuplé). J'allais jouer au football avec les jeunes du quartier, etc. J'ai commencé à avoir une sorte de fausse identité là. Et avec ça, j'ai pu louer une maison, avec ce faux nom. Et là on est devenus autonomes, on n'a plus été dépendants des personnes qui pouvaient nous loger. Ça a été un tournant dans notre clandestinité. A partir du moment où on a eu une maison à nous, tout le problème était de rester discret tout en étant intégré au quartier. Parce qu'on va pas se mettre... un policier va pas se mettre à se poser des questions sur quelqu'un qu'il voit là tous les jours, qu'il voit jouer

au football, aller chez le coiffeur... Qui n'attire pas l'attention, qui ne fait pas ouvertement de la politique... tu vois ? Ça a été une expérience extrêmement intéressante. Dans le sens où, du point de vue des méthodes qu'on a utilisées dans le mouvement organisé avant : c'est ce genre de travail qu'il fallait faire. Il fallait faire comme si on était en clandestinité. L'approche était mieux, c'est seulement en clandestinité qu'on a compris ce qu'il fallait faire avant. Si on avait fait ça avant, le mouvement répressif...

Parce que vous étiez intégrés dans les quartiers populaires, avec beaucoup de soutien et personne pouvait vous toucher alors ?

Oui. J'ai eu même un cas extrême, où je suis sorti avec des jeunes à la suite d'un match de football entre l'Allemagne et l'Espagne (je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui). Et la police qui passe, avec les rangs de police, ils nous ont arrêté. Et c'est les gens du quartier qui ont entouré la voiture de police et qui ont dit "Oh c'est monsieur là, c'est le fonctionnaire du ministère des transports, il faut attraper des délinquants, pas des gens..." Et ils ont réussi à faire descendre tous les jeunes, alors qu'on était déjà dans la fourgonnette de la police ! Donc là il y a eu une protection "de masse" si tu veux, intéressante. Et on a été privé de ça dans les premières arrestations. Même si, je suis d'accord, quand on a une organisation clandestine, forcément avec le cloisonnement et tout ça, tu as toujours des personnes qui sont isolées, qui ne pourront pas bénéficier d'une protection de ce genre-là. Voilà, c'est un peu...

Vous vivez comme ça jusqu'en ?

1996.

A quel moment vous décidez de partir ?

Dès le milieu des années '80. C'était déjà fait, on attendait juste...

C'était quoi l'occasion ?

Il fallait trouver un moyen de passer la frontière, l'Espagne...

Comment ça se fait que pendant 10 ans vous ne l'avez pas trouvée, et puis qu'à un moment donné en 96 quelque chose s'est débloqué ?

Ça, je veux protéger les gens qui m'ont aidé. Je ne veux pas en parler.

Ok. Pas de soucis. Donc vous avez réussi à passer la frontière, et pourquoi avez-vous choisi la Belgique ?

A ce moment-là, en France, c'était pas très bon. Il y avait Debré...

Comme ministre de l'Intérieur ?

Oui. Et en Belgique on avait un pied-à-terre. On connaissait quelqu'un...

Donc c'est un choix politique, ou plutôt un choix de solution parce que vous connaissiez des gens ?

Plutôt ça.

Décidé à l'avance, ou en dernière minute ?

Deux ans à l'avance.

Tout de suite à Liège ?

Oui. Parce que la personne était ici.

La question de la langue vous influence beaucoup, la question de la Flandre se pose pas. Et du coup, quelles sont les différentes étapes en Belgique ? Vous avez fait un trajet de l'Espagne à la France, jusqu'à la Belgique ?

C'est ça.

Et c'était en train, en voiture ?

En voiture.

C'était facile, dans votre situation ?

A partir du moment où on a passé la frontière, ça a été facile. Il y a des moments de tensions quand tu passes d'une frontière à l'autre. Et puis de la France au Luxembourg. Il y a toujours un moment de tension quand tu passes une frontière. Mais pour le reste, ça s'est bien passé.

Donc quand vous êtes arrivé à Liège, vous aviez une personne ressource chez qui loger directement ? Pas de problème de logement ? Le voyage vous a coûté cher ?

Pas tellement, non. Pour la demande d'asile, on a quand même du dire qu'on a payé le passage. Qu'on a payé des gens pour nous faire passer en Espagne. Mais ça c'est le petit mensonge pieux pour cacher les gens qui nous ont aidé...

Quand vous arrivez en Belgique, vous vous dites qu'un jour vous allez retourner au Maroc ?

A ce moment-là, on voulait juste fuir. Soyons clairs.

Quelle était votre situation économique à ce moment ?

La personne chez qui nous étions logés nous avait pris en charge en attendant notre demande d'asile. On est allé au CGRA dès notre arrivée, et à l'époque dès qu'on introduisait une demande d'asile, on avait droit au CPAS. Maintenant ça a disparu, mais à l'époque c'était comme ça. Ce qu'il y avait à l'époque, avec la loi Vande Lanotte, ils avaient créé des critères pour que les gens ne se concentrent pas dans le même endroit pour le CPAS. Des quotas, si tu veux. Donc on te désignait un CPAS en fonction... Moi mon CPAS était à Walcourt.

Et donc avant de toucher ?

Au bout de deux mois on a touché.

Avant ça vous arriviez à vous débrouiller sans trop de problème quoi.

Oui, la personne...

Vous étiez un gros groupe ?

Non, on était deux.

Quand vous avez l'occasion de vivre seul, vous vous installez à Liège même ?

Oui, à Liège même.

C'était où votre premier logement ?

Ici.

Ah celui-ci ?

Oui, deux ans après. Dès qu'on m'a accordé le statut de réfugié, j'ai cherché un logement.

Donc il y a une pièce ici, une de l'autre côté...

Et puis la salle de bain.

Et vous habitez seul, ici alors ?

Oui, j'ai toujours été isolé. Enfin, j'ai eu une copine pendant un certain temps. Qui il y a 4 ans est partie au Pérou. Elle était intégrée dans les organisations militantes là-bas, avec des amis et tout ça, donc elle a décidé de partir... Mais pendant le reste du temps, elle venait chez moi de temps en temps, et j'allais chez elle de temps en temps. Elle avait un logement à part, elle avait des filles. Donc on était un peu entre chez elle et chez moi.

D'accord. Comment étaient vos relations avec le voisinage ? L'entourage, les commerces de proximité, la police de quartier... Tout se déroulait bien ?

J'ai jamais eu de problème. Je suis même vexé qu'on m'ait jamais demandé ma carte d'identité ! [Rires]

Pas de stress, tensions... Vous aviez quel âge quand vous êtes arrivé ?

Il faut enlever 20 ans quoi. 23 ans maintenant, même 25. J'ai des tensions surtout ici avec les autorités, par exemple les tensions avec le bourgmestre à cause du rassemblement Palestine, ou à cause des caricatures... Mais j'ai eu plus de tensions...

Mais ce n'était pas à cause de votre passé ?

Non.

L'asile politique a été directement accordé aussi ?

Oui. Je dirais assez facilement pour l'époque. Ça fait longtemps qu'ils avaient cessé d'accorder l'asile politique à des Marocains, donc on était un petit peu... bizarre. Mais on était bien documentés, on avait un bon dossier, donc ça n'a posé aucun problème.

Donc quand vous êtes arrivé en Belgique... on avait parlé du parcours scolaire mais pas des études : vous aviez des formations professionnelles spécifiques au Maroc ?

Non. Juste cette presque licence. Mais en clandestinité, on a survécu aussi en faisant "le nègre" pour les universitaires, les étudiants. Il y avait un prof d'université qui voulait faire une thèse de doctorat sur tel ou tel sujet, qui pouvait la faire, mais qui n'avait pas le temps. Donc il me donnait toute la documentation, je lisais ça, et puis je lui fabriquais son bazar quoi.

C'est ça.

On a vécu avec ça aussi. Les mémoires de fin d'étude, j'en ai fait à la pelle quoi, je les compte même pas. Les thèses de doctorat c'est un peu plus compliqué, mais les mémoires de fin d'étude... Il y a qu'une personne parmi ces étudiants dont j'ai fait le mémoire de fin d'étude, il n'y en a qu'une seule qui était enfin incapable de faire son travail. Sur les dizaines. Les autres pouvaient le faire, mais n'avaient pas le temps. Donc ils me passaient la documentation, puis je livrais au bout de un mois, un mois et demi... Comme on vivait en clandestinité on avait tout notre temps. Et quelques fois... il y avait pas les ordinateurs à l'époque... voilà.

Voici un ami d'enfance qui a été avec nous. Qui a écrit un dictionnaire, qui a fait une thèse de doctorat en fabriquant un dictionnaire sur le Tamazight le parlé de notre région. Et comme il y avait pas d'ordinateur, je l'ai écrit à la main [montrant un dossier]. Lui il a fait son travail, et quand il mettait un exemple en berbère, il me confiait la traduction, moi je faisais la traduction.

Alors comme je l'ai vu en clandestinité, il voulait quand même me remercier, et il a fait quelque chose de très malin. Regarde... "Je dois particulièrement à mon ami..." avec mon nom en forme berbère tu vois [rires].

On a vécu avec ça. Et il m'a grassement payé.

Quand vous êtes arrivé en Belgique, vous avez du quand même...

J'avais si tu veux du savoir-faire dans ce domaine. L'association où j'ai travaillé là (Résonances), j'ai travaillé comme documentaliste au Cripel aussi. J'avais un savoir-faire.

Quand vous êtes arrivé en Belgique, vous avez commencé où votre carrière professionnelle ? Au tout début ?

Quand je suis arrivé... J'ai commencé par faire une liste des associations progressistes. Et je faisais du bénévolat dedans.

Et c'était un choix

Oui c'était un choix. Je voulais connaître le fonctionnement, connaître les gens...

Vous n'avez jamais travaillé dans des charbonnages, comme ouvrier de production... ?

Non. Principalement comme documentaliste et traducteur.

C'était des emplois stables et assurés ?

Résonance c'était un article 60. Au Cripel c'était un remplacement, donc contrat limité (6 mois, je remplaçais une femme qui avait accouché). Et puis j'ai eu un contrat d'un an, à durée déterminée, au CRIPEL. Qui était reconductible, qu'on m'a proposé de reconduire. Je l'ai pas fait, en partie parce que juste à la fin de mon contrat j'ai été gravement malade (j'ai fait un cancer de l'estomac). Et donc ça m'a un petit peu handicapé. Il faut manger peu, mais souvent donc si tu m'invites... (Rires). Je voulais prendre un peu de recul aussi.

Et puis... je sais pas, j'ai commencé à avoir une sorte de réticence, par rapport au travail qu'on nous fait faire dans les associations.

Pourquoi?

Parce qu'en fait, les associations ici, c'est des succursales des partis. Donc on t'engage, tu as l'impression que tu es un employé, mais en fait tu es une sorte de militant subsidié par l'Etat. Pour le parti. Via l'association.

C'est ça, et pas forcément ce que vous aviez envie...

De faire. J'avais plus envie de faire ça.

Mais les conditions de travail étaient OK ?

Oui, il y avait pas de souci avec ça. Le seul problème, c'est que quand tu étais là, tu étais obligé si tu veux d'appliquer la ligne du parti. J'aurais préféré une association plus neutre, peut-être un travail plus technique, pour ne pas à avoir faire quelque chose que je n'avais pas envie de faire, ou penser parfois. Parce que je m'occupais aussi des publications, j'étais obligé d'écrire! Ca a créé des conflits quelques fois. Quand j'écris, ça ne leur plaît pas toujours ce que j'écris...

Oui, j'imagine. Si on doit résumer : d'abord Résonance ?

Oui, en parallèle des traductions pour la RTBF.

Et par la suite ?

Le CRIPEL. C'est tout ce que j'ai eu comme temps de travail. A la RTBF, c'était tout le temps, jusque très récemment, quand la personne relais est décédée. [...]

Donc j'ai été engagé dans des associations, de mon choix à ce moment-là. Les manifestations, les mouvements des sans-papiers, j'étais très impliqué.

Vous vous êtes impliqué directement quand...

Quand j'ai eu mon statut. Après deux ans.

Quand vous êtes arrivé, vous avez eu le CPAS après deux mois et puis vous avez dû attendre deux ans pour que votre statut d'asile politique soit reconnu

Oui. Après j'ai eu article 60, puis je suis passé au chômage. Parce que l'article 60 il est principalement fait pour ça en réalité, déplacer des gens du CPAS vers le chômage.

Est-ce que vous avez reçu des tâches à responsabilité, ou on vous laissait dans des fonctions subalternes? Il y a eu des difficultés spécifiques avec la question de l'origine ?

Non je n'ai pas ressenti ça. Ni à Résonance ni au CRIPEL. Le problème, c'est qu'il y avait ce truc caché, dont personne ne parle, que les associations sont des succursales des partis. Et donc tu es obligé de rester dans la ligne quoi.

C'était combien d'années Résonance ?

2 ans et demi. La durée de l'article 60 dépend de l'âge : plus on est âgé, plus la durée est longue.

Et donc deux ans et demi, c'était à partir de 98

Je crois que c'est de 97-98 et 99. Ça s'est étalé sur ces trois années. Le CRIPEL, c'est l'année 2000 je crois. Et 6 mois avant... c'était pour la fin des années 90 et le début des années 2000.

Et par la suite, vous avez arrêté pour les raisons que vous avez déjà dites. Et vous avez repris un emploi après ou pas ?

Non.

Est-ce que vous avez été syndiqué ?

Non. On l'était plus ou moins au CRIPEL, on avait un syndicat. Mais sans responsabilité.

Est-ce que la relation était bonne avec votre délégué d'entreprise ?

Oui. C'était Manu...

Dans ces associations, quand il y avait des mouvements de grève, vous étiez dedans ? C'était une association combative ?

Non. Pendant que j'étais là, j'ai pas de souvenir d'avoir participé... On a essayé d'élaborer un cahier de revendications pour les employés du CRIPEL. C'est le seul truc auquel j'ai participé, qui a rapport avec une tentative de faire quelque chose quoi.

Est-ce que votre travail suffisait à répondre à vos besoins élémentaires (nourriture, logement, transports...) ?

Oui. Même si je trouve que...

Le salaire vous offrait une vie confortable ?

Trop confortable ! J'ai un élément de comparaison, en clandestinité. Il faut pas rigoler ! J'avais l'impression que j'étais riche quoi, disons-le comme ça [rires]. Ensuite quand je suis retourné au chômage, ça fait moins, mais ça restait correct quoi. Quand j'ai eu ma pension, j'ai eu l'impression d'avoir reçu une promotion. Tiens, le critère du seuil de pauvreté, c'est quand on peut acheter des livres [rires]. Parce que j'ai eu 150 de plus que le chômage, j'avais l'impression que je pouvais enfin me permettre d'acheter quelque chose ! Parce que le chômage c'est juste. Ici je paie 400, il te reste pas grand-chose une fois que tu as payé ton loyer, les charges...

Est-ce que vous avez des enfants ?

Non. J'ai un filleul, le fils de mon copain là. Et j'ai une sorte de filleul par amitié pour une amie marocaine (de nationalité belge). Elle avait une sœur qui faisait des études littéraires... je l'ai prise un peu sous mon aile, et comme elle avait perdu son papa, je suis devenu une sorte de papa pour elle.

Et je me suis beaucoup investi avec les filles de ma compagne. Quand je l'ai connue, elles avaient 6 et 7 ans. Donc j'ai suivi tout leur parcours scolaire, j'ai essayé de me comporter en bon beau-père..

Est-ce que ça vous arrivait, pour ces personnes-là, d'envisager un avenir plus serein pour elles?

Les filles de ma compagne, elles s'en sont bien sorties. Une qui est allée jusqu'en rhéto et a eu son bac, et qui maintenant fait les arts de la rue, elle aime ça. C'est la plus progressiste des deux d'ailleurs ; elle est dans ces milieux-là ! [rires]. Et puis il y a une autre qui n'a pas pu aller jusqu'au bout de ses études secondaires, et qui s'est fait un nom dans le truc des costumes de théâtre. Elle a sa petite place ici sur Liège. On connaît Sarah un tel Je suis content de l'accompagnement que j'ai fait avec elles.

Je suis content avec ma filleule, qui elle a fait de bonnes études de droit, même si ça a été un peu difficile. Principalement parce qu'elle ne maîtrise pas la langue. C'est pourtant une deuxième génération tu vois. Je remarque ça, les deuxièmes générations, la maîtrise de la langue est problématique oui. Avec des fautes incroyables !

A quoi c'est dû ? Ça n'a rien avoir avec l'origine. Quand elle parle elle parle très bien. C'est l'écrit qui... Et ça je le vois même chez les belgo-belges. C'est peut-être la méthode d'enseignement.

Mais donc là je suis content. Par rapport à l'intégration dans le milieu

Justement dans un second temps, après votre travail etc., vous étiez plus stable au niveau économique, personnel, etc.

Tant que je pouvais chipoter, je n'ai jamais eu de souci. J'ai des soucis ici, avec le propriétaire tu vois. Là-bas, la corniche, il y a eu une infiltration, et tout le mur là est complètement pourri. Et ça infiltre, tu as le plafonnage qui est... Regarde un peu l'argument du propriétaire, il m'a dit "Vous savez monsieur Tahar, les vieilles maisons c'est comme les vieilles personnes, il arrive un moment où on ne sait plus rien faire". Aller, un mur pourri, tu sais rien faire, tu rigoles ? Mais en matière de loyer, tu as la loi, le règlement... et tu as le rapport de force. Si tu veux rentrer en conflit avec lui, il t'embête pour la vie quoi. Moi je considérais qu'être stable, pouvoir faire mes activités militantes etc., c'est plus important pour moi que ne pas avoir un truc comme ça. Surtout comparé à la vie clandestine. "Allez, te plains pas trop!" J'essaie un peu de relativiser.

Est-ce que vous avez participé spécifiquement à la vie associative "ethnique", marocaine, de la ville ?

Tu as d'abord toutes les activités qu'on a pu faire ensemble avec les mosquées. Les trucs sur la Palestine, on a fait beaucoup de trucs en commun.

C'est toujours politique hein toi

Toujours politique, oui.

Pas culturel

Non. Quand ils font leurs conférences et tout ça sur l'islam, moi j'y vais pas. Ils m'envoient toujours une invitation, mais moi... Moi mon avis c'est "est-ce qu'on peut faire quelque chose

de commun sur telle chose". La brochure sur la Palestine, c'est eux qui l'ont financée. On a fait ensemble ça. Pour le rassemblement du vendredi, auquel je suis allé pendant 5-6 ans...

C'était de quelle année à quelle année ? Vous pouvez expliquer ça?

Je crois que ça a commencé à la fin des années 1990. Et ça a duré jusque 2005-2006. A chaque fois qu'il y avait un événement particulier en Palestine, important, ils venaient en masse (les gens des mosquées). Et ça donnait de l'envergure. Et donc on a fait ces rassemblements, on a fait la brochure...

Pendant toutes ces années-là, on a eu tous les grands événements : l'assassinat de Yassine, la première attaque contre Gaza, la deuxième attaque contre Gaza, le blocus... On a fait beaucoup de choses ensemble. Mais c'était ça la ligne : qu'est-ce qu'on peut faire ensemble ?

Donc ça c'est au niveau "ethnique". C'est l'ARC à ce moment-là, l'association

Oui.

Rien d'autre?

Rien d'autre.

Il y avait que ce travail là

Qui elle était intégrée dans différentes organisations plateforme pour la Palestine. On n'a jamais pu faire un truc où il y aurait à la fois Arc, les mosquées, et la BP, la BP participait au rassemblement. Mais les mosquées n'étaient pas intégrées à cette plateforme, ils venaient comme appoint dans les grandes occasions. Mais c'est pas le biais de Arc qu'ils venaient ; c'est à Arc qu'ils faisaient confiance.

Pourquoi ?

Parce que j'étais intégré à la communauté. On causait, donc on savait qu'on pouvait me faire confiance. Donc il n'y avait pas d'entourloupe.

Par rapport à la vie associative liégeoise plus générale...

Les associations de sans-papiers.

La VSP ?

Non, bien avant. C'était le premier collectif de lutte contre les centres fermés.

Avec le CRACPE etc.

Avant encore, c'était avant. Il y avait déjà France, mais c'était un moment où c'était pas aussi minoritaire que maintenant. Il y avait des gens du PTB, il y avait Antonio... Et l'occupation de la gare de Bressoux, des manifestations contre les centres fermés... C'était avant le CRACPE. Au tout début. Mais avant ça, il y a eu le collectif « Aganda » je sais pas si ça te dit quelque chose. C'était à la fin des années 90. Le gouvernement belge avait décidé que les Congolais qui étaient en demande d'asile pouvaient être renvoyés chez eux, puisque Mobutu était mort. Donc il y a un mouvement qui s'est créé autour des Congolais, et on a créé ce collectif, « Aganda » qui est un peu le père du collectif contre les centres fermés.

D'accord, c'est de là que vient la démarche

Oui. La Palestine, les sans-papiers, et puis la guerre contre l'Irak.

Ça ce n'est pas spécifiquement ethnique, c'est plus large quoi, mouvement pour la paix

Mais... Nous, quand on mobilisait, on s'adressait d'abord au public qui nous faisait confiance. Quand on partait, on participait à des manifs, on y allait ensemble, et c'était principalement avec les gens des mosquées.

Ils étaient assez actifs sur la question

Sur la question des caricatures, pour info : le texte qu'on avait écrit pour la diffusion a été publié par le site de Michel Colon. Tu peux le retrouver là. Comme la brochure "Un Etat ou des Etats", elle est aussi sur le site de Michel Colon. Je m'entendais bien avec Michel Colon, il voulait que j'écrive plus souvent, mais je n'avais pas beaucoup de temps. L'écriture ça demande beaucoup de temps. Il faut lire des masses d'informations pour écrire quelque chose.

Avez-vous déjà sponsorisé des événements de clubs sportifs, centres culturels ?

Non.

C'est moins pour vous, mais dans ce que vous entendez et vivez autour de toi, est-ce que vous considérez qu'il y a une différence... dans les conditions de vie des Marocains (c'est peut-être plus difficile pour vous de répondre), est-ce que vous pensez qu'il y a une différence entre les années 1960 avec la première arrivée des Marocains, et les années 1980 voire 90 ?

C'est difficile ça. J'ai pas assez d'éléments. Je trouve que les gens ont plus de mal maintenant, ils se plaignent plus. Mais chez les deuxièmes générations, il y a beaucoup de chômage aussi. Les gens bricolent... Ils essaient de s'en sortir mais c'est pas toujours facile.

Et sur la question de l'acceptation des Marocains ?

Je peux parler que pour moi-même quoi. Moi j'ai toujours senti que j'étais accepté. Mais je n'avais pas une identité musulmane, c'est important vis-à-vis des belgo-belges ! Je n'ai pas une identité musulmane. Même si de temps en temps, tu as un événement de racisme ordinaire. J'ai un voisin qui habite là-bas au bout, quand il y a eu les premiers attentats à Bruxelles, je l'ai rencontré, il m'a interpellé et m'a dit "Oh, on vit avec les gens, on croit qu'ils sont gentils, et on se retrouve avec..." - et je dis "attendez un peu, je suis bronzé, j'ai une tête de bougnoul, donc je suis automatiquement musulman, c'est ça que vous voulez dire?" Pourquoi il m'interpelle ? Tu as de temps en temps...

Mais moi je m'en prends pas au racisme du citoyen lambda. Il est tellement matraqué, désinformé, que c'est pas possible qu'il ne le soit pas. Moi le racisme petit-blanc, je m'en tape. Ce qui m'intéresse, c'est le racisme institutionnalisé. Et ça... Si quelqu'un me dit "sale arabe", ça va pas me toucher, il peut me le dire tant de fois qu'il le veut s'il est citoyen lambda. Par contre si on me dit "Ah, les femmes voilées au guichet, c'est interdit!". Ça, ça me touche. Ok? "Les femmes voilées pour étudier à la HEPL c'est pas possible" : ça oui. Moi, le racisme du citoyen lambda : je m'en tape. C'est dans cet esprit-là d'ailleurs que j'ai écrit le truc que je t'ai donné sur la plateforme. Le racisme qui est institutionnalisé, qui a trait à la différence de traitement, ça oui. C'est là qu'il faut combattre. Une partie des activités qu'on aurait pu faire avec les mosquées s'est cassé la gueule en partie à cause de ça. Cette plateforme en tous cas s'est cassé la gueule à cause de ça. Ils voulaient faire des activités de voisinage, aller montrer aux voisins que les musulmans sont gentils... J'ai dit "moi je n'entre pas là-dedans. Vous voulez le faire vous faites, c'est votre droit". Ils voulaient qu'on fasse une plateforme antiraciste, on l'a fait. C'est pas d'ailleurs l'islamophobie, c'est du racisme antimusulman, ce qui est très différent. Islamophobie c'est une attitude politique, institutionnelle. Et c'est pas l'islam, c'est les musulmans; on peut être contre l'islam, comme on peut être contre une autre religion.

Dernière question : avez-vous été impliqué dans une organisation politique à Liège ?

Je crois que je peux dire que j'ai été proche du PTB. Mais d'aucun autre parti. J'étais plutôt un sympathisant. J'ai participé à une formation pour devenir membre, mais je le suis pas devenu. J'ai gardé quelques distances avec le PTB.

Vous voudriez ajouter d'autres choses sur ce qui a été dit ?

Je trouve qu'en Belgique il y a une bonne situation politique, dans le sens où les classes dominantes sont ébranlées, même si l'alternative met un peu du temps à prendre. Je trouve qu'il y a une bonne situation politique, d'un point de vue révolutionnaire. Une situation intéressante, c'est un petit pays.

Et au niveau de l'immigration marocaine, ta vision ?

Les jeunes ont beaucoup de potentiel, ils n'ont pas le problème de la première génération.

[Fin de l'interview]

est resté peu de temps. Et c'était un musicien aussi... On s'est revu par la suite. Et aussi à la réunion de la coordination nationale ici, en bas, c'est lui qui devait y aller, puis il a eu un empêchement, il m'a appelé « tu peux pas y aller ? », et puis je me suis fait absorber comme ça quoi. Et lui, a suivi ça de loin. Mais ça a pris une telle proportion, moi j'étais à mi-temps là-dessus. Le hasard a fait que je pouvais me le permettre parce que le CADTM était tolérant etc, mais tout ça s'est fait euh... Ces journalistes qui vous appellent tout le temps etc., ça prend des proportions où ... soit on dit stop, soit on assume quoi.

C'est ça oui. Et vous vous imaginiez faire ça quand vous avez terminé vos études ?

Ah, pas du tout. J'étais musicien et...

Ah, vous pensiez continuer ?

Je réfléchissais pas du tout, je voyais pas du tout. Je dis, mon grand-père me disait « Qu'est-ce que tu vas faire ? » Honnêtement, je ne savais pas. Je n'avais aucune idée, je ne réfléchissais pas à ça quoi. C'est comme ça... Comme quoi, ceux qui ont des plans de carrière trop tracés, c'est...

Entretien 24 avec Ayoub Allachi

(Le 14 novembre 2018, à Liège, dans un café)

Durée de l'entretien : 1h15

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

MS : Ma première question pour commencer cette interview c'est votre nom et prénom.

Ayoub Allachi. Je suis né au Maroc.

MS : Où est-ce que vous êtes né ?

A Casablanca

A Casablanca... Est-ce que vous pouvez me parler de votre enfance, que faisaient vos parents etc. ?

Mon père était un petit commerçant. Il avait un petit commerce. Nous étions une grande famille. Une famille recomposée donc. Mon père a perdu sa première femme, il avait quatre enfants et il s'est marié avec ma mère pour s'occuper de ses enfants et il y en a cinq qui sont arrivés. Donc cinq...

Mach'Allah

C'est pas la classe moyenne, mais c'est les gens qui vivent au jour le jour quoi, on s'est toujours débrouillé. Ma mère aussi a aidé mon papa, on travaillait chez des familles riches au Maroc tu vois, quand par connaissance, on a fait les ménages. Par contre ce qui est important pour ma mère et pour mon père, c'est les études. Voilà les années 70, c'était le moyen de ... l'ascenseur social voilà, c'était étudier, c'était « il faut avoir un diplôme », voilà...

Et vous voyiez cette optique d'étudier possible au Maroc à ce moment-là ?

A oui, dans les années 70... on manquait de cadres. Le Maroc venait d'avoir son indépendance dans les années 60... On avait besoin de cadres donc on formait et il y avait des coopérants français, des coopérants de plein de pays qui venaient et qui essayent des pédagogies. Moi j'ai été AL Khansaa, c'est un des tops, des profs français qui étaient au top de la pédagogie même en France et moi j'avais fait, enfin en secondaire j'ai fait les sciences-mathématiques et donc dès que j'ai eu mon bac, j'ai dit à mon père que j'allais aller étudier à l'étranger. Donc au baccalauréat à l'époque on complétait les demandes pour aller en France faire des études supérieures. Donc j'ai complété...

C'est pour ces raisons que vous avez décidé de...

Oui c'est parce-que entre copains on parlait de la France... Ma mère n'a pas voulu que j'aille en France parce-que elle m'a dit « il faut que tu te rapproches de la Belgique » parce-que ma sœur habitait la Hollande et donc je devais aller tout près de ma sœur.

Donc c'est pour ça que vous avez choisi la Belgique et pas la France.

C'est ça. Ma mère a dit « tu ne vas pas aller en France, on ne connaît personne, il n'y a personne de la famille... »

Vous étiez le premier à partir de la famille

Oui. Mais je suis parti en même temps que mon frère. Mon frère est parti...

Il est parti en Belgique aussi ?

Oui il est venu en Belgique. Il a fait l'HEC. Donc lui il a essayé un an au Maroc, ça n'a pas été, et donc on a quitté en même temps....

En quelle année décidez-vous de partir ?

En 80. Donc j'ai eu mon bac au mois de juin. Au 30 juillet j'étais déjà chez ma sœur en Hollande...

Donc c'était prévu. Et donc juste pour contextualiser vous êtes né en quelle année ?

En 61

Et donc c'était un choix décidé à l'avance, ce n'était pas à la dernière minute ?

Non moi mon choix c'était de faire mes études à l'étranger, je ne reste pas au bled, ça ne m'intéressait pas, faut aller voir ailleurs quoi. C'était l'époque où tu écoutais Brel, où tu écoutais Dylan, donc c'est l'époque de « il faut aller voir ailleurs » quoi. Et ceux qui avaient des familles au Maroc, ceux qui avaient des familles de travailleurs, des trucs comme ça, essayaient aussi de sauver leur frère en leur payant des études et des trucs comme ça. Donc c'était dans l'air du temps et donc voilà.

Et donc du coup pourquoi à Liège ?

A Liège simplement pour être tout près de la Hollande.

A c'est ça Et donc pourquoi pas une autre ville, cela aurait pu être Bruxelles. Pourquoi pas la Flandre par exemple ?

J'ai été à Bruxelles. C'était l'époque des années 80. J'ai été à Bruxelles parce-que un ami à mon frère, qu'il connaissait qui était sorti avant, j'ai été à Bruxelles et avant c'était l'extrême droite là... J'ai pris une fois le métro et il y avait des barakis de trucs, « les arabes etc. », où est-ce que je suis tombé. Non non non, moi je ne reste pas à Bruxelles, alors que le garçon a déjà préparé une chambre pour moi... Alors mon frère a dit « tu lui paye son mois même si tu ne restes pas parce-que tu as donné ta parole », alors je suis resté là une semaine puis je me suis dit non, ce truc là ce n'est pas possible... C'était une ambiance, tu prends le métro il y a des trucs...

Et donc vous avez senti une différence en venant à Liège ?

Oui bien sûr, ça n'avait rien à voir.

Ça a l'air sévère ça. Et vous n'avez pas songé à la Flandre ou quoi ?

Non, Non... C'est le néerlandais, c'est la langue. Moi j'ai fais mes études en français. Donc la Flandre c'est impossible, c'est quasiment impossible, sauf ceux qui veulent faire un troisième cycle, ils vont là-bas et ils font tout en anglais. Mais à ce moment là avec un bac non, avec un baccalauréat non.

Et je vais revenir un peu sur le parcours. C'était quoi les différentes étapes auxquelles vous avez été confronté pour venir en Belgique ? Quelles ont été les démarches administratives que vous avez dû faire ?

J'avais demandé un visa et je l'ai eu très vite. J'ai eu mon bac, j'ai rentré une préinscription, tu envoyais ici et tu faisais une préinscription. Je l'avais de l'institut supérieur de Bruxelles. J'avais une préinscription, j'étais en quinze jours quoi, parce qu'il y avait des accords entre le Maroc et la Belgique pour avoir...

Et vous savez si c'était des accords d'enseignement spécifiques ?

C'est-à-dire non. C'est-à-dire qu'il y a eu les trucs au Zaïre, c'est-à-dire à l'époque c'était le Congo, le Maroc a aidé la Belgique pour les parachutistes qui sont, je ne sais plus, et en contrepartie la Belgique a accepté dans le cadre de la coopération et des trucs comme ça autant d'étudiants... Dans les années 70-80, le Maroc a aidé la Belgique pour le truc au Zaïre et en contrepartie il y a eu 400, 500 étudiants du Maroc qui pouvaient venir étudier en Belgique. Ils étaient dispensés de minerval et dispensés de trucs et donc la Belgique ouvrait la porte aux étudiants marocains.

Et est-ce que c'était facile de venir en Belgique ?

Oui, en train oui

Vous n'avez pas pris l'avion ?

Non on n'avait pas les moyens.

C'était quand même pas à ce point là

Non on a pris le train, c'était le moins cher. J'ai pris le train à Casablanca et tu traverses là, et tu change à chaque fois. Et j'ai fait trois jours. C'était directement à Utrecht chez ma sœur quoi.

Et vous n'avez pas rencontré des difficultés spécifiques ou autres, pas du tout ?

Non pas du tout.

De transport non plus ? D'accueil sur le chemin ?

Non c'était...

Et qu'est-ce que vous a coûté le voyage ?

Ça je ne me rappelle plus...

Cher ou pas cher ?

Bah pour l'époque oui. Pour un étudiant qui n'a pas une famille riche c'est un budget quoi. Voilà, pour partir mon père m'a dit « écoute, moi je n'ai pas les moyens de te payer et tout ça ». Moi je me rappelle très bien il a fait un prêt de chez son copain, j'étais avec lui, son copain lui a donné l'argent, et lui a dit « tiens, c'est tout ce que je peux te donner, tu de démerde quoi ». Voilà donc...

Et du coup c'était les seules économies que vous aviez pour venir en Belgique.

Oui mais en étant là-bas, tu sais fils de truc, j'ai toujours travaillé pendant les vacances, donc j'ai pu faire un peu d'économie. J'ai ma grande sœur qui a commencé à travailler qui a pu me donner un peu d'argent, mais ce n'est pas 10 000 euros pour venir...

Vous n'aviez pas spécialement beaucoup en poche, vous aviez un tout petit peu d'économie...

Oui, disons pour le trajet, pour venir en Hollande jusque chez ma sœur, pour l'époque j'avais quoi, pour payer le loyer de deux ou trois mois et après je devais me débrouiller, j'avais fait la demande de la bourse, et j'ai eu la bourse...

La bourse venait du Maroc c'est ça ? Et c'était ...

C'était 8000 francs belges à l'époque.

Et c'était la même pour tous les étudiants ?

Oui

Et donc du coup par rapport à cette bourse, c'est intéressant, j'en ai discuté avec d'autres, c'était une aide régulière, ou pas du tout ...

Oui, tous les trois mois. Donc tu avais la bourse, tu ouvrais un compte en banque et l'ambassade... A l'ambassade il y avait un centre culturel marocain qui versait les bourses sur le compte. La première année le taux de change était très très bien. Par après le taux de change a dégringolé et cela ne suffisait même pas pour payer ton loyer. Donc là après un an... La première année je n'avais pas commencé à travailler. J'avais difficile, très très dure. Ma sœur m'a un peu aidé de temps en temps j'allais chez elle, je reprenais de la nourriture etc. Mais la deuxième année j'étais obligé de trouvé un boulot.

Quand vous êtes arrivé vous avez envisagé un billet retour ?

C'était resté 4-5 ans, faire mes études puis partir. A l'époque c'était d'abord puis on verra bien...

Mais est-ce que... J'insiste pour poser la question, mais est-ce que quand même c'était l'idée de travailler 4-5 ans puis de rentrer ?

C'était « on va voir »

Et comment vous expliquer ça ? Vous étiez installé où au début ?

J'avais un kot du côté des Guillemins. J'avais des amis à moi qui étaient membres, qui étaient 4ou 5, qui avaient loué une maison à Sainte-Marguerite. J'étais beaucoup plus avec eux mes copains que dans mon logement.

Du coup vous pourriez me décrire ce premier logement ? C'était quelque chose de petit ou grand ?

Très petit. Pour le prix et les moyens que j'avais... C'était au grenier. Au grenier j'avais quoi... Pour le prix que je pouvais payer, c'était juste pour dormir et chauffer des trucs. C'était juste le lit, le lavabo ou tu fais tout, le frigo était à l'extérieur et une douche commune avec les autres.

Vous étiez avec d'autres migrants marocains ?

Non là où j'étais au logement j'étais tout seul.

Mais à Sainte-Marguerite c'était d'autres migrants marocains aussi ?

Pas d'autres migrants. C'était des étudiants marocains. Mais eux se sont mis à plusieurs...

Mais ils sont venus avant alors ?

Non ils sont venus en même temps mais comme ils allaient à la même école, dans le même quartier, le même truc. Ils ont essayé de louer chacun de leur côté mais cela n'a pas marché donc il se sont mis à 5-6 et ils ont loué ensemble. Et chacun avait sa chambre etc. C'était beaucoup plus intéressant, beaucoup plus agréable...

Et vous aviez d'autres contacts vous m'avez dit à l'Internat ou à l'école ?

A l'école oui. A l'école il n'y avait quand même pas mal de marocains mais c'était au niveau de l'école c'était vraiment...

C'était à quelle école ?

A l'ISIL

C'était à Seraing ça ?

Non c'était à Val Benoît

Ok d'accord

L'école des ingénieurs

Et donc du coup directement vous avez fait ces études-là ?

Oui

Pendant combien d'années ?

Heu... 5 ans

Vous avez tout réussi du premier coup ?

La première année c'était dur... avec les difficultés financières.

Sans avoir ces difficultés financières j'ai raté moi donc respect à vous.

C'était très difficile et je n'avais pas passé un examen pour faire au mois de septembre c'était impossible. Je devais travailler toutes les vacances. C'était d'abord manger. Et se stabiliser...

Et vos relations avec vos voisins, votre entourage dans le quartier etc. ça allait ?

Bah le propriétaire tu payais... mais pas réellement, tu étais l'étudiant étranger. Mais c'est vrai que dans les années 80 ils ne connaissaient pas les marocains. Les jeunes marocains ils connaissaient... enfin les mineurs et tout ça oui, mais pas les trucs. J'étais chez des amis qui logeaient chez des belges moyens etc. Il n'y avait pas de ... Il n'y avait aucun soucis je vais dire de préjugés ou de...

Il n'y avait pas de jugement... Et pareil avec les commerces de proximité ?

Les commerces de proximité c'était le GB quoi... Les produits blancs au GB pour les trucs les moins chers.

Et avec la police de quartier pas de soucis non plus ?

Non jamais. A l'époque il n'y avait pas ça. Pratiquement pas.

Et du coup on va revenir un peu sur le parcours scolaire. Vous m'avez dit que vous avez fais 6 ans d'abord au Maroc à Casablanca c'est ça ?

Oui.

Dans la filière technique et sciences, puis après 5 ans ici au Val Benoît à l'ISIL ?

Oui. J'ai commencé mes premières années au Val Benoît puis on a déménagé au Quai Gloesner et c'est c'est là que... voilà.

Et donc du coup vous avez directement terminé ou vous avez prolongé avec d'autres études ?

Bah j'ai prolongé pour rester ici... ça c'est les dix ans de galère.

C'est ça j'imagine...

Tu t'inscris à l'unif, tu t'inscris dans l'académique... Il faut prolongé. C'était jusqu'à ce que tu régularises ta situation. C'était les dix ans...

Mais vous avez fait alors plusieurs autres inscriptions. Et du coup c'était un peu au hasard parce-que vous vouliez rester ?

Oui je voulais rester et donc...

Et vous avez terminé ces autres études ou c'était plutôt juste comme ça ?

C'était juste comme ça, l'administration, la sécurité... Tu t'inscris pour pouvoir rester.

Et du coup votre formation c'était ingénieur en sciences...

Ingénieur chimiste.

Et votre carrière professionnelle elle a réellement commencé en 90...

En 94

Et à ce moment-là c'était ? Directement professeur ?

Non agent de voyage ?

Pourquoi ? Pourquoi pas directement dans l'enseignement ?

Je n'avais pas la possibilité. Lorsque tu galères et que tu trouves,

C'était plus par nécessité quoi ?

il fallait gagner, voilà quoi .

Et du coup je vais juste revenir là-dessus. Vous avez travaillé dans plein d'endroit comme étudiant, c'est quoi ces différents endroits ?

Bah dans plein d'endroits... Les restaurants, la plonge... J'ai travaillé pendant les vacances au marché couvert, comme chimiste j'ai travaillé dans les trucs pour manipuler l'amiante, pour faire les mélanges et les dosages, j'ai travaillé dans les trucs, puis j'ai plongé, je te jure, on prenait l'amiante et puis on pesait.

Tout ça cela était du travail d'étudiant pendant au moins 14 ans. Puis, agence de voyage et combien de temps êtes-vous resté là-bas ?

Jusqu'à 2001 et j'ai vu que cela n'allait pas et que ce ... je me voyais mal... je faisais les autocars et les voyages pour les marocains et...

Ah c'était une agence spécialement pour l'immigration marocaine ?

Oui et donc je me suis dit, je ne vais pas terminer là-dedans. Je vais essayer de ... je vais essayer de trouver...

Vous étiez comme indépendant ?

Oui...

Ha donc, j'aurais des questions spécifiques là-dessus. Avez-vous eu des emplois stables et assurés ou dans les faits est-ce que cela a toujours été difficile ...

Oui...

Donc il y a quand même eu souvent des changements ? Très souvent ?

Des, changement...non... depuis que tu as eu tes papiers, tes trucs en règle, comme ça c'est beaucoup plus stable. Au moins tu travailles, tu es déclaré, tu as un salaire régulier, des trucs comme ça mais comme ça mais c'est pas évident mais au moins tu as du travail.

Donc la première partie si j'ai bien compris c'était pendant 10 ans c'était du travail étudiant et avant l'agence de voyage, il y a eu 4 ans où vous avez travaillé directement dans des choses spécifiques?

C'était de 86 jusque 94 ...

Donc aucun contrat sérieux?

Non donc pas de contrat hein (rire).

Non j'imagine. Donc durant cette période-là, après l'agence de voyage, durant 6 ans jusque 2001...

Non, non, de 94 jusque 2001, c'est l'agence de voyage. Et je faisais aussi les crédits pour les trucs et les assurances, donc je faisais double emploi. Donc j'avais l'agence en bas et en haut j'avais les bureaux où on faisait les crédits...

Et c'était où ?

C'était rue du pont

Ha oui juste ici derrière c'est ça que vous avez dit. Et donc à ce moment-là quand vous avez fini en 2001 vous vous êtes tourné vers quoi ?

Directement vers l'enseignement. J'ai fait une formation en informatique. Et donc j'ai arrêté, je sentais comme j'ai travaillé avec les gens, j'ai travaillé avec la Sabena, avec Royal Air Maroc, je sentais que, et avec les gens par travail d'écoute, les gens me disaient « Azis laisse tombez », quand tu voyais comment internet évoluait... quand j'ai commencé moi, les commissions sur les billets commençaient à diminuer. Si les billets étaient chers, t'avais des commissions sur les billets, 12-13%. Et puis ça a commencé à dégrader. Et les compagnies aériennes passaient par nous et nous concurrençaient en même temps, par internet et par ... Et je connaissais des types de la Sabena qui me disaient « écoutes Azis, ça pue, ça ne va pas... »

Là c'était la période où la Sabena était en arrêt ?

Oui, et puis j'ai arrêté et la Sabena a fait faillite et a arrêté. Oui on m'a dit « écoute, ça pue il faut que... ». Et donc je me suis mis comme demandeur d'emploi et là j'ai fait une formation avec le Forem de 6 mois en informatique, en espérant trouver, mais... Rien du tout.

Et par des amis et par des connaissances, des politiques, c'est des socialistes, ils m'ont dit « écoute Asiz, tu es un gars que l'on connaît, on va essayer de pousser... » Ils ont poussé et je suis rentré à la Province. Pour moi la nationalité c'était Erdekens. Je me rappelle j'ai été le trouver et c'était vraiment bien et donc politique pour la Province c'était un gars de Seraing.... a l'époque c'était... le frère de Onkelinks. Ils ont poussé, j'ai commencé à faire des intérim, et puis voilà.

Est-ce que vous avez eu l'impression que dans votre carrière professionnelle des accros spécifiques liées au fait que, vous aviez dit que c'était très instable mais c'est aussi ...

Bah écoute déjà quand j'étais étudiant à l'ISIL. Déjà quand tu étudias et que tu cherches un job, bah on t'accepte au centre jeune par des copains belges qui y étaient. Je me rappelle très, très bien, j'ai été pour travailler à l'usine, j'arrive à 8h00 du matin, à 4h00 j'étais dehors. Le belge reste et toi dehors. Parce-que il y a le type de la direction il ne sait pas voir un arabe donc...

Donc directement dehors...

Pas directement. Mais là tu sens que c'est hard quoi... qu'il ne faut pas... Ils y a des gens qui ont des expériences, son fils s'est fait tabasser par des marocains, il pense que tous les marocains sont les mêmes. Mais moi je ne veux pas de ça dans ma classe... Et la secrétaire elle me l'a dit. Et le garçon qui était dans ma classe il a dit, et lui il a fait ses deux mois et moi un jour quoi. Un jour quoi... A 8h00 tu commences, à 16h00 tu es dehors...

Ha c'est terrible...

Bah écoute, cela a toujours existé, c'est comme ça, mais depuis les années 90, depuis la première Guerre du Golfe, on tape un peu plus sur les musulmans. C'est les juifs que l'on a remplacés, c'est la crise, on tape sur les plus faibles, mais ça cela a toujours existé.

Donc du coup le plan de carrière ce n'est pas déroulé comme prévu à la base, mais est-ce que, justement par rapport à ça est-ce que vous avez senti une limite dans votre ascension professionnelle ?

Non mais moi le fais de galérer et des trucs comme ça tu mets les choses à leur place... Tu attaches plus d'importance... J'ai fait pour devenir directeur d'école, laisse tomber cela ne m'intéresse pas, j'ai donné des cours des trucs comme ça, pour gagner 300 euros de plus, donc non ça vaut pas la peine. Le syndicat te propose président de truc, non je ne veux pas de la présidence, laisse-moi tranquille. Donc le fait d'avoir vécu des trucs, le plus important pour moi c'est la famille, c'est que les enfants aient bien, ce n'est pas gagner, ce n'est pas 300 euros de plus qui va... ça aide... mais mes priorités ne sont pas les mêmes que, moi le fait de... je sais que peut-être... mes enfants je les pousse mais moi le fait d'avoir galéré... non. Le plus important c'est d'être bien dans sa tête. Ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur, c'est vrai cela te permet une qualité... c'est vrai je suis engagé dans pas mal de choses où je prends plaisir, où il n'y a pas cette question-là... Et sincèrement, j'étais beaucoup plus heureux quand j'étais en difficulté, où j'avais ma petite chambre, à manger, mon truc. J'étais bien. Que là où tu as tout ce que tu veux des trucs comme ça, c'est pas ça...

C'est pas ça, c'est matériel... Et justement êtes-vous ou avez-vous été syndiqué ?

Oui je suis délégué syndical (rire)

Et justement, comment ce processus s'est fait ? Quand vous êtes devenu enseignant ?

Oui, quand je suis devenu enseignant, il y a eu des soucis dans mon école...

Et c'était à quelle école ? A Huy directement ?

Non quand j'ai commencé j'ai fait Verviers, à Waremme et j'ai fait un mi-temps à Huy. Et je m'entendais très, très bien avec le directeur et il m'a dit « Ecoute je vais essayer que tu sois là... ». Pour que j'ai tout mon temps plein à Huy. Et il a pris sa pension, on est resté ami. Je le vois encore maintenant et il y a eu des problèmes par après, il y avait les syndicats les trucs, et le gars s'est pensionné, il y a une femme qui a pris la délégation, elle est partie, puis on est resté un an, un an et demi sans syndicat, il y a eu des soucis, et des profs, des amis m'ont dit « écoutes Azis on ne va pas laissé ça ». Et on s'est mis à 5, une délégation de 5 personnes, et on m'a désigné délégué principal.

Et donc vous étiez à la FGTB ou à la CSC ?

A la FGTB, CGSP. Et depuis je suis toujours là.

Et quand vous disiez la relation était bien avec les autres délégués, cela se passait bien ?

Oui pas de soucis.

Et vous avez toujours bien été informé sur vos droits dans l'école etc ?

Oui. Oui Oui. Oui.

Très bien.

Et même...

Il y avait même l'esprit combatif j'ai l'impression ?

Il y avait la vieille génération de prof et quand tu arrivais tu t'intégrais, pas de soucis... Tu es étranger, ils étaient même un peu étonnés, ils découvrent quoi. C'est pas le truc... On mangeait ensemble des trucs comme ça. Alors ils disent « Mon pt'it fi tracasses pas ». Il t'apprennent quoi, il t'écolent. Ils te prennent sur leurs genoux quoi. Tu apprends avec eux et ils seront toujours des amis.

Et votre travail est-ce qu'il suffisait à répondre, que ce soit dans l'agence ou même dans les premières années, on peut le faire en trois temps, mais est-ce qu'il suffisait à répondre à vos besoins premiers : se nourrir, se loger, se déplacer

Non, c'était difficile, pas tous les jours mais au jour le jour.(rire)

Avec l'agence de voyage cela ne s'améliorait pas ?

Oui oui bien sûr mais... avec l'agence de voyage j'ai commencé, au début... comme ça plus ou moins, avec marché, j'avais un salaire tous les mois réguliers, comme ça, j'ai acheté la maison où il y avait l'agence à crédit quoi, donc tu as quand même un peu...

Et après en étant enseignant cela s'est un peu stabilisé ?

Oui, cela s'est stabilisé, bien sûr, mais il y a ma femme qui travaille aussi, sinon c'est difficile.

Est-ce que alors grâce à votre travail, peut-être plus pour l'agence de voyage, est-ce que vous arriviez à prévoir un avenir plus serein pour vos enfants ?

Plus serein oui... mieux que le mien en tout cas au départ.

Oui oui. Vous avez dû travailler dur. Et est-ce que avec l'aide de votre travail vous vous sentiez moins, on en a déjà un peu parlé, est-ce que vous vous sentiez moins préoccupé par les difficultés financières et que vous aviez plus de temps pour d'autres activités quoi ?

En tant qu'indépendant ?

Oui, en tant qu'indépendant peut-être puis après comme enseignant si vous vouliez comparer les deux.

Non non... Quand j'étais comme indépendant il y a des trucs là, il y avait les charges professionnelles les trucs comme ça, j'ai repris des études de type HEC pour rester un peu, voilà. Cela me permettait un peu de...

Et donc du coup vous aviez une activité tout le temps, en plus de travailler... Maintenant en tant qu'enseignant c'est peut-être encore plus tranquille pour faire plus d'activités ?

Oui, voilà, c'est faire ce que l'on aime quoi. Donc je fais partie de l'USC de Sclessin depuis quelques années. Je fais partie pour la Province de conseils d'administration de services sociaux pour la Province. On se réunit, on traite les dossiers, des trucs comme ça...

C'est ça, vous faites des activités sur le côté...

Et des trucs, c'est pas des trucs rémunérés quoi, mais des trucs où je m'épanouis, où je reste en contact avec les gens quoi.

Et on va revenir un peu sur l'agence de voyage, d'où vient le choix de devenir indépendant du coup ?

Ce n'est pas un choix c'est une nécessité

Pourquoi à ce moment-là vous avez décidé d'ouvrir une agence de voyage ou du moins de devenir indépendant ?

Une rencontre. Quand j'étais étudiant je donnais un coup de main pour quelqu'un qui avait une agence de voyage. Je donnais un coup de main et j'ai vu comment cela fonctionnait et je me suis dit que je suis capable de faire ça.

Et vous avez repris celle-là où ?

Non un autre, j'ai loué le local.

A quel moment vous avez décidé de devenir indépendant ? Il y-a-t-il a un moment spécifique, clé ?

Ah mais pour gagner sa vie, une fois que j'ai régularisé, pour m'en sortir, il fallait...

C'était plus facile pour vous de devenir indépendant que d'aller travailler... ?

Que d'aller travailler oui. Si tu n'as pas les relations, si tu n'as pas... c'est ça maintenant. Les amis belges que je côtoie etc., c'est difficile pour tout le monde. Si tu n'as pas un réseau, si tu n'as pas le truc, ton boulot tu dois le créer où alors tu es la perle rare quoi. La pépète quoi, et tout ce que tu demandes on te l'offre, mais sinon c'est dur.

Mais il y a plusieurs raisons où il y a juste cette raison-là ?

Non c'est manger, clairement, tu dois t'en sortir, tu as quitté chez toi, il y a la famille, ma sœur « Qu'est-ce que tu fais », il y a la pression de la famille...

Oui la pression familiale...

Oui « Tu en es où ? Tu fais quoi ? Et pourquoi tu retournes pas près de tes parents... », ma sœur, et oui...

Et vous aviez déjà des enfants à ce moment-là ou pas encore ?

Pas encore... Je n'avais pas encore envisagé d'avoir des enfants quand c'est la galère quoi. Les gens ils ne se rendent pas compte... l'immigré il vient, on lui déroule le tapis rouge, et puis voilà, il va rouler en Mercedes, attends... Il faut voir les Pakistanais, je vais à Huy, près de mon école, 5h00 du matin, 6h00 du matin, ils sont les premiers, c'est les Pakis, qu'il neige ou quoi... chapeau, par rapport à l'autre qui reste jusque midi à boire sa bière et qui dit « tu vois il a débarqué hier ». Il fait ça, dans toute la Belgique j'aurais parlé, pas que quelques-uns, Charleroi, La Louvière, ils font tout...

Et à ce moment-là en 94 quelles sont les formalités pour devenir indépendant ?

Tu demandes... En 94 j'avais la carte jaune, la carte... tu faisais la demande...

C'est la demande pour une carte jaune ?

Non non non.

C'est ce que vous aviez pour votre identité ?

En 94 tu avais le statut d'indépendant, et avec le mariage tu as la résidence de 5 ans...La yellow card, et à ce moment-là tu remplissais papier et à moment-là tu remplissais la demande pour être indépendant, il fallait aller à Namur et tu recevais...

Il fallait aller dans une institution spécifique ?

Je crois je me rappelle j'avais envoyé à Namur le truc pour pouvoir... Mais je sais que là j'ai fait une société, j'ai fait pour pouvoir carrément le statut de société coopérative et j'ai fait heu... ma femme était gérante, même si c'est moi qui travaillais, le temps que j'aie ma carte, comment on appelle ça...

De séjour ?

Non pas la carte de séjour... Non la carte pour exercer la profession d'indépendant. C'est l'accès... pour pouvoir travailler, pour pouvoir être indépendant il faut... c'était à Namur je me rappelle, je sais que j'ai fait des paperasseries, j'ai envoyé, et le commerce était ouvert, j'ai ouvert le truc mais c'était elle qui était la gérante dans les statuts, on a été au truc, au registre de commerce, et moi j'étais le mari...

Est-ce qu'il ne s'appelait pas métier et négoce ?

En tous les cas quand tu régularises ta situation, ta carte de résident étranger et pour exercer la profession d'indépendant, il fallait faire une demande ça je ne sais plus très, très bien et je l'ai fait à Namur.

Si vous retombez dessus n'hésitez pas à me l'envoyer par message ou... Et donc c'était quand même difficile comme parcours, complexe ?

Non... quand tu sais... non. Enfin par rapport à ce que j'ai vécu avant, non c'est rien du tout.

Donc cela appartient à quel secteur agence de voyage ?

Tourisme, service...

Y avait-il des conditions spécifiques liées à votre commerce, est-ce qu'il y avait des conditions spécifiques, une clientèle spécifique ?

Non donc c'est la clientèle étrangère donc il fallait simplement...

Ah donc pour vous c'était tourisme étranger...

Je n'avais pas l'accès à la profession comme c'était... Je n'avais pas l'accès à la profession. Donc il y avait quelqu'un à Bruxelles qui m'a dit « écoute il n'y a pas de problème donc tu peux faire un contrat, tu fais la franchise, tu ne payes rien du tout mais... ». Donc on a fait un contrat avec lui et je le représentais...

Et donc c'était une grande entreprise ou c'était juste...

Oui c'était un gros groupe. Chems tour. Chems tour à l'époque c'était un gros truc...

Et ils ont fermé maintenant ?

Oui ils ont fermé. Et là j'avais fait un contrat. Et je travaillais pour moi. Pour eux cela les intéressait parce qu'ils augmentaient leur chiffre d'affaire et ils avaient des commissions parce-que plus tu fais des ventes, plus tu reçois des commissions. Au début, on se partageait les commissions mais par la suite... c'est pour ça que j'ai arrêté aussi.

Et du coup ces personnes qui géraient ça c'était en Belgique seulement ou cela existait aussi en France.?

Non en Belgique.

C'était des personnes issues de l'immigration aussi ?

Oui c'est ça.

On en a parlé le commerce existait Rue du Pont, pourquoi ? C'était le centre-ville ?

Oui c'est ça. C'est là que le lundi il y avait le marché.

Ha oui, c'est juste. Ha donc pour vous c'était vraiment orienté, il n'y avait pas de clientèle ?

Si si il y avait de la clientèle belge etc.

Mais principalement marocaine ?

La plus grosse c'est marocaine.

Vous aviez juste des liens avec Chems tour uniquement, ou vous aviez des liens au Maroc aussi ?

Si j'avais des liens au Maroc j'avais avec les autocaristes, ceux qui faisaient les trajets de car, les trucs comme ça, ceux qui faisaient les trajets. Mais avec Royal Air Maroc j'avais aussi contact, avec Sabena, je n'avais pas... si des Belges qui sont blindés, qui voulaient faire un trek ou un truc, ils venaient chez moi, je leur prenais l'avion, je leur réservais l'hôtel là-bas je faisais la réservation pour 4 × 4 des trucs comme ça il organisait lui-même. Mais je n'avais pas de groupes touristiques avec lesquels... j'ai essayé mais c'était difficile, c'était de l'arnaque quoi. Ce qu'il y avait à l'époque dans les années... ça marchait, j'avais des trucs qui voulaient, des belges qui avaient des trucs, et moi j'ai pris contact... mais ce n'est pas le même monde, ce n'est pas la même mentalité. Déjà avant de commencer il y avait quelqu'un qui voulait investir ici dans les... déjà avant d'ouvrir le dossier, rien qu'avant d'ouvrir le dossier... Il me dit : « Ecoute, il faut que je mange, que le truc prenne ou ne prenne pas, moi je suis l'intermédiaire, c'est-à-dire je dois manger. » Moi, je ne suis pas comme ça, j'ai assez galéré. C'est ça, donc moi j'ai dit « écoute je n'ai pas... laisse tomber ». J'ai dit au belge « Écoute, garde ton argent, investis-le dans la pierre... » Parce-que tu vas risquer, déjà avant de commencer quoique ce soit il faut que celui-là mange

Oui c'est ça, donc on doit payer des intermédiaires...

Avant quoi que ce soit, tu imagines. Avant d'avoir les autorisations etc., si tu ne me donnes pas ça, je n'avance pas.

Etiez-vous locataire ou propriétaire ?

Au début j'étais locataire.

C'était plus facile d'acheter ou de louer au début ?

Bah au début, j'ai loué, dès que tu as l'occasion, c'est des frais, cela fait partie des frais. Et donc quand j'ai eu l'occasion j'ai acheté quoi, j'ai acheté en face. Et dès que la maison en face était à moi, ça y est je l'ai pris, je l'ai rénovée, j'ai mis l'agence au rez-de-chaussée...

Donc vous habitiez à l'étage

J'ai habité à l'étage dans deux pièces comme ... la débrouille, il y avait tellement de travaux

Et donc vous aviez fait appel un organisme de prêts ?

Donc quand tu es indépendant, et à la banque, avec les voyages, tu as des sommes d'argent qui rentrent et qui sortent, je n'avais pas de... je payais les prêt. Mais pour réparer le truc j'ai vécu, avec mon premier gamin, on avait deux pièces quoi. Cuisine, c'était salon où on dormait, on faisait tout.

Oui, voilà, c'est ça c'est ça...

Oui donc pour quelqu'un qui galère. Quand tu as une douche, à manger... c'est bon.

Aviez-vous aménagé votre commerce de façon spécifique.

De manière normale...

Justement, comment vous avez ressenti l'accueil à votre commerce, positif ?

Mhhh, je travaillais dans l'immigration, on s'en fout...

Mais positif quand même ?

Oui positif.

Mais est-ce qu'il y avait d'autres offres comme vous ?

D'autres ?

D'autres offres... mais je vais y venir plus loin.

Si, il y avait d'autres agences. Mais beaucoup moins. Enfin, j'étais un des plus grands.

Et par rapport au reste, aux contacts du voisinage et du quartier ? Est-ce que c'était bien perçu ?

Oui, il y avait le boucher marocain, le glacier marocain.

C'est ça, pas de soucis quoi.

Non, vraiment pas de soucis.

Avez-vous connu des actes de vols, de vandalisme, de cambriolages ?

Non.

Comment vous étiez considéré par les marocains de Liège, normal quoi ?

Oui. Quand tu es correct, j'étais un gars correct. Donc quand il y avait quelque chose, moi je... enfin correct quoi. J'ai volé personne, j'ai arnaqué personne...

À un moment donné avez-vous senti une opposition entre des enjeux commerciaux et des enjeux liés à l'appartenance ethnique ou religieuse ? Est-ce que la question d'être un commerce hallal elle s'est posée ?

Non moi je suis agence de voyage...

Non mais par exemple pour les pèlerinages et tout, est-ce qu'il y avait cet enjeu ?

Non pas du tout. Non pour les pèlerinages c'est vrai que c'est souvent des personnes âgées, c'est très compliqué, et c'est vrai que c'est souvent avant tout un truc de confiance. Donc les gens viennent parce-que...

Il y avait beaucoup de gens ?

Oui il y avait beaucoup de monde, puis ils te connaissaient, et ils viennent, ils te disent « moi... ». Et c'était très compliqué, parce-que les compagnies aériennes, et puis même les Tours pour l'Arabie Saoudite, ce n'était pas toujours correct avec les gens et donc il fallait trouver la solution, résoudre le problème.

Eux ils vous faisaient confiance à vous quoi ?

Oui plusieurs fois quand tu as un groupe. En général ils partaient toujours en groupe parce qu'il y a des tas de trucs. Puis il y a un leader qui l'a déjà fait une ou deux fois et il dit « moi je pars » et ils partent à une vingtaine. Puis à trois jours ou quatre jours avant le truc la compagnie Grec te dit « Écoute on a un problème, on annule le vol ». Attends, moi j'ai les visas, j'ai les trucs, et les gens partent quoi. Et ils répondent « Ok, on va essayer... ». C'était très compliqué, très dur, mais quand même tu trouves une solution, avec une escale, des fois ils acceptent pas les clients, parce-que eux c'était décidé, des trucs comme ça, et trois jours après tu leur dit... Puis après ça ce passait, ils me disaient « Aziz c'était un des meilleurs voyages que on a fait parce-que on vous a fait confiance ». Tant que tu restes, les problèmes sont là, les complications sont là. Tant que tu es correct. « Voilà, le problème ce n'est pas moi, c'est la compagnie. Moi je suis un intermédiaire. L'essentiel c'est que vous partiez de Bruxelles jusque... » Et des fois ils disent « On a eu un truc, c'était un avion beaucoup plus désagréable... ». Tu es correct, tu es correct. Tu essayes de faire de ton mieux, c'est ça le plus important...

Où était le commerce du même genre le plus proche ? Est-ce que c'était proche ou est-ce que c'était même dans une autre ville ?

Non non il y en avait...

Peu, beaucoup...

Non pas beaucoup. Il y en avait un qui a essayé dans la même rue, il faisait beaucoup plus les autocars, mais il n'a pas tenu. Il a ouvert un an même pas.

Donc vous sur la concurrence et tout il n'y avait pas... il n'y avait pas d'autres commerce dans votre branche quoi ?

Non.

Y avait-il des liens avec d'autres commerçant dans votre secteur d'activité ?

Ceux de Bruxelles, ceux de l'Allemagne...

C'est ça, il y avait des liens...

De travail

C'est ça, sans plus... Et avec les autres commerces on va dire « ethnique », tourné vers les marocain ?

Oui avec Oualid, le boucher, quand il entendait un truc, il disait « bah tu vas chez Azis, tu dis que tu viens de ma part ». Bah c'est des trucs de confiance. Il n'y avait aucun soucis quoi.

Et il y avait une union, un groupe qui rassemblait les commerçants entre vous ? Que ce soit dans un but commercial ou pour défendre vos intérêts ?

Non

C'est ça. Avez-vous par exemple en tant que commerçant sponsorisé des évènements de trucs sportifs, culturels ?

Sponsorisé non. Mais j'avais... je faisais partie des associations de Amazigh de Belgique Donc on se réunissait, on essayait d'arranger des trucs, des bidules, une femme divorcée de son mari qui a pris son passeport. Donc on faisait appel à nous, on allait trouver la femme, on essayait d'arranger.

C'est ça, donc c'était de la médiation communautaire. Quand vous aviez des problèmes avec la ville, à qui vous adressiez-vous ?

Je n'en ai jamais eu.

Et aviez-vous des relais politiques, des gens qui vous représentaient ?

Je me suis toujours intéressé à la politique, je connaissais des gens en politique, je les ai tous connus, tous fréquentés dans des réunions pour les cimetières musulmans par exemple... j'allais à la réunion, je parlais avec eux. Mais je n'ai jamais fais intervenir un politique pour le travail...

Et quand vous vous aviez un problème ?

A ce moment-là oui.

C'est déjà arrivé que vous ayez besoin d'un appui ?

Dans le domaine du travail d'indépendant, du commerce, tu dois te démerder, c'est plutôt avec la Sabena, Royal Air Port, des trucs comme ça. Quand il y avait des gros soucis, pour les familles à Bruxelles prenaient l'avion en haute saison puis on laisse la grand-mère ou deux personnes, parce-que on leur dit que l'avion est complet, surbooké vous ne partez pas... je téléphonais à Royal Air Maroc, je faisais des trucs, on essayait d'arranger. Mais au niveau commerce j'étais à l'UCM, j'étais affilié à l'UCM, je faisais mes trucs...

Là ce sont des questions plus économiques sur votre commerce, est-ce que vous gériez vous-même votre comptabilité ou est-ce que vous faisiez appel à un comptable ?

J'étais obligé de faire appel à un comptable mais j'essayais de faire le maximum moi-même, de faire le truc, de préparer tout, je faisais appel à une amie, à une connaissance. Donc je préparais tout, et elle venait une fois, elle encodait... mais déclaration TVA je la faisais moi-même. Il y a des petits trucs je les faisais moi-même. Et le comptable, l'expert-comptable, venait chez moi, une fois par an pour me dire quoi refaire, vérifier etc. Pour me faire des recommandations spécifiques, où investir. Il venait au mois de novembre, au mois d'octobre, et tout était plus ou moins prêt...

Y avait-il des bonnes ou des mauvaises années ?

Vers la fin, on commençait à sentir que ...

Oui c'est ça, des moins bonnes années que les premières, parce-que vous m'avez dit au début que pendant les bonnes années...

Oui, pendant les bonnes années les commissions étaient plus importantes puis de 9 c'est devenu 7, puis à 7 ils commençaient à grapiller et voulaient passer à 5.

Oui c'est ça c'est sur les commissions que cela se jouait beaucoup.

Oui sur les commissions, puis on commençait à être concurrencé de l'autre côté. On donnait des prix et le client allait sur le site de la Sabena ou autre, et ils avaient moins cher.

Diriez-vous que c'est plus l'évolution de la technologie qui a causé cela ?

Oui l'évolution de la technologie. Ils essayaient d'éliminer petit à petit les intermédiaires, maintenant tu n'as pratiquement plus...

Oui, tu prends un avion direct.

Voilà, Ryanair, tu prends ton truc... alors que quand moi j'ai commencé, le billet d'avion, pour travailleur marocain, c'était 40 000 francs belges, donc 1000 euros, valable un an. Donc à l'époque tu avais des tarifs travailleurs et quand j'ai commencé tu avais les billets pour 1000, pour 500... Puis maintenant tu pars pour 40 euros au bled.

Est-ce que à un moment donné vous avez pensé à agrandir ou à ouvrir un deuxième commerce ?

Agrandir oui... mais quand j'ai vu que.... Agrandir... il faut se convertir ou faire autre chose.

Et donc vous m'aviez dit au début que vous aviez fait l'agence de voyage et que vous aviez essayé un deuxième truc à l'étage

Oui oui, à l'étage je faisais les crédits. Je faisais appel... donc à l'époque ils ont sorti l'agrégation pour faire les assurances et j'ai fait des crédits pour les marocains, j'ai commencé à faire des crédits hypothécaires pour les marocains qui n'arrivaient pas, des trucs comme ça...

Vous l'avez fait pendant longtemps ça ?

Oui en même temps... le plus gros chiffre d'affaire c'était l'agence, et ça c'était en plus. Mais quand j'ai essayé de le développer puis j'ai vendu mon portefeuille d'assurance et mes clients à un autre marocain qui... mais je n'avais pas un gros portefeuille, il y avait les grosses assurances, comme celle que Axa a racheté, Belga assurance ou un truc comme ça. Ils étaient sur le boulevard. C'était la grande assurance liégeoise quoi. J'ai travaillé avec eux.

Et aviez-vous le sentiment d'être trop taxé ?

Non... il fallait être bien conseillé. La première année je n'avais pas... j'ai commencé je ne me suis pas fait un salaire et j'ai payé des impôts. C'est pas possible, je ne connaissais pas, je ne savais pas, je n'ai pas fait appel à... J'ai payé et je me suis dit, ce n'est pas possible ce truc-là, parce-que en attendant le truc de Namur, donc je ne suis pas payé. Je commençais, j'avais fait un petit truc, et je payais des impôts. Et c'est là que je suis passé par un expert-comptable et qu'il m'a dit que comme charge, je devais me mettre un salaire, tous les mois, même si je ne le prenais pas, et comme c'est un travail saisonnier, le loyer, tu mets le loyer toute l'année et tu prévois même le loyer de l'année prochaine, provision pour l'année prochaine. Et aussi, quand ça marche, prévoir que tu mets de côté. Donc voilà j'ai appris en faisant... mais c'était...

Pour vous y avait-il des taxes inutiles ?

Non, des taxes inutiles non. Mais c'est le même maintenant. Ceux qui gagnent le plus ne payent pas et ceux qui gagnent un peu laissent la moitié. Toi tu te crèves, moi je me rappelle, je me levais à 5h00 du matin parce-que j'avais un bon client qui me dit « Ecoute Aziz, est-ce que tu peux me conduire à Amsterdam ». Donc je dis au client qu'il n'y a pas de problèmes. Je le conduis jusque-là. Puis je reviens, je travaille à l'agence jusque 6h00, puis je vais à Bruxelles chez Chems Tour pour porter. Puis tu rentres il est déjà tard... c'est déjà pas évident comme ça puis on te dit qu'il faut...

C'est ça. Puis dans un deuxième temps, après votre stabilisation professionnelle et économique, après l'agence, quelle était votre situation familiale à Liège ?

A l'agence, j'ai eu mon premier gamin en 96 et le deuxième en 98.

Cette stabilisation vous a permis de... ?

Oui.

Où avez-vous habité à Liège après ?

Oui, c'était jusqu'en 2000 c'était à l'agence en gros, donc j'ai arrêté en 2001, j'ai continué à vivre là, j'ai loué l'agence à des trucs qui font les autocars, je suis resté toujours là et en 2007 j'ai vendu et je suis partis à Vottem.

Avez-vous participé à la vie associative marocaine ou en tout cas ethnique de votre ville à Liège ? On a parlé d'Amazigh ?

Oui mais ça c'était au niveau Wallonie. Bruxelles, Genk

Donc en Flandre aussi ?

Oui il y avait le Limbourg...

Et donc ça c'était une association communautaire ?

C'était berbérophone. C'était carrément des berbères... Il y a des minorités...

Et c'est pour gérer les problèmes dans la communauté ?

Oui.

Et donc c'est une association culturelle ou ?

C'est une association des vieux, des mineurs etc., quand ils avaient un souci, qu'ils étaient berbères, quand il y avait des soucis, ils allaient au Consulat etc. ils préféraient raconter leur histoire à des gens qui parlent la langue.

Cela continue à fonctionner aujourd'hui ?

Non. Quand j'ai commencé l'enseignement j'ai arrêté.

Et vous avez participé à d'autres associations ?

Association traite des femmes Madame Derfoufi. Je l'ai aidée, elle s'occupait des femmes marocaines et je l'ai aidée, je la conseillais, je faisais sa paperasserie. Un ami qui avait un truc de foot, je l'aidais aussi Comme j'avais l'agence, il venait me trouver, je lui disais qu'il n'y avait pas de soucis, madame D. elle me ramène ses documents, je vais les trier, je vais aller aux impôts pour montrer la paperasserie. J'étais avec elle à plusieurs réunions, plusieurs trucs pour les femmes, mais pas régulier quoi. J'étais en soutien. Quand elle avait un truc elle m'appelait, j'allais manger chez elle le soir, elle me parlait, « j'ai ça ça ça, qu'est-ce que tu en pense ? », on en discute et c'est les femmes, elle se réunissent et elles prennent leur décision.

Et vous avez participé à la vie associative liégeoise plus générale ?

Oui. Oui et non. Les trucs politiques quoi.

Mais on va y venir plus loin si vous voulez.

Bah des réunions avec des politiques concernant le truc des cimetières par exemple

Et ça c'était lié aux mosquées ou ...

Non, non même pas. Comme j'étais indépendant on me dit bah écoute, il va y avoir ça, ça, ça et j'y allais.

Avez-vous en tant qu'individu sponsorisé des évènements de type sportif ou culturel. Ici c'est en tant qu'individu, pas en tant qu'entreprise.

Sponsorisé financièrement non.

Avez-vous noté, ça c'est une question plus large donc prenez le temps, c'est peut-être plus difficile pour de le voir, mais considérez-vous qu'il existe une différence entre les années 60 et 80 en ce qui concerne les conditions de vie des marocains et...

Quatre-vingt, j'ai pas assisté les années 60. Les années 80 au début... moi j'ai senti la différence vis-à-vis de l'immigration. Avant on parlait de travailleurs, la Guerre du Golfe on change. Déjà la Guerre du Golfe on commence à te contrôler un peu plus, même les années 80, on ne contrôlait les marocains que quand tu étais en groupe. Avec des jeunes marocains, de 4-5 marocains qui se baladaient, on les arrêtait mais sans plus... A partir de la Guerre du Golfe, c'est la Guerre du Golfe qui a changé le regard des gens...

Où là vous vous êtes dit c'est vraiment vers les arabes...

Oui vers tout ce qui est magrébin.

Et donc vous considérez, peut-être si vous avez eu plus l'occasion de parler avec des mineurs ou d'autres. Eux, dans les années 60, disent c'est que c'était un accueil bienveillant, qu'il n'y avait pas de soucis.

Non ils venaient pour travailler.

Dans les années 80 ils y avait déjà des petits contrôles mais pas plus mais dans les années 90...

A là oui. Le déclic c'est la Guerre du Golfe, cela a amplifié, c'est devenu un truc...

Et vous avez l'impression que cela a continué jusque aujourd'hui et que c'est de pire en pire ?

Ha oui. Maintenant attend, on déguste et on continue à déguster. Maintenant on a remplacé, il y a toujours eu un bouc-émissaire. Avant, pendant les années 30, pendant 2000 ans, c'était les

juiifs, c'était les gitans, les romanichels. Et là c'est l'arabe, c'est les musulmans. C'est à cause d'eux qu'il y a tout le mal...

Et vous disiez avant on parle de travailleurs et maintenant...

Attend, on parle de terroristes, de musulmans. De travailleurs « étrangers », de migrants... mais de travailleurs on ne parle plus. Des musulmans qui vont venir changer notre façon de vivre, qui nous obligent à manger hallal... Mais dans le contact de tous les jours ce n'est pas tout le monde. Tu as quelques tarés sont bien dans le truc, et qui sont en difficultés financière... un jour c'est les infiltrés, moi j'ai des collègues, des gens intelligents qui disent « ce sont des cellules dormantes etc. Mais qu'est-ce que tu racontes ? Mais voilà, ce sont les médias ; c'est très facile le capitalisme a compris Le responsable du travailleur ou du prof qui a difficile, c'est pas l'arabe hein... C'est ceux qui se font des milliards et qui ne payent rien, c'est eux qui ont le plus gros gâteau et qui ne veulent pas partager hein. Quel pays musulman, arabe peux faire face ? En 5 minutes ils règlent ça, ils lancent une bombe et voilà, c'est réglé. Ils disent voilà, c'est une blague l'idéologie islamique. Quelle idéologie, pour quelques tarés qui sont conquis. Mais c'est plus facile de justifier ta limite, entretemps on regarde les mines.. Et tu ne regardes pas que l'on est en train de t'enlever ta pension, tes trucs sociales etc.

Et justement, pour le niveau de vie, pensez-vous qu'il a évolué par rapport aux années 60, peut-être pour vous plus personnellement mais aussi en général.

Quand tu es pauvre tu améliores ta situation. Mais globalement pour les marocains qui sont venu dans les années 60 sont venu travailler, qui se sont installé, ont acheté leur maison, il y a quand même une amélioration. Par rapport au bled etc. Et surtout pour ceux, leurs enfants, ils ont étudié des trucs comme ça, ils ont changé de quartier, ils ont été dans des quartiers plus huppés, ils se retrouvent à Soumagne, moi j'en connais. Donc voilà il y a quand même, tu en as qui ont quitté Sainte-Marguerite et qui se retrouvent à Soumagne, tu as quand même une évolution quoi. Mais c'est toujours, c'est les études, c'est les compétences quoi.

Donc voilà, dernière question, elle est longue donc vous pouvez... Avez-vous été impliqué dans des causes politiques, dans des organisations politiques à Liège ?

Politiques ? Moi je suis militant socialiste, donc je fais partie, par amitié et par rapport à des gens qui m'ont convaincu, par rapport à mes valeurs... Je suis progressiste et grâce à l'éducation, grâce au progrès on améliore son sort, ça j'en suis convaincu. Dans tous les trucs tu as des gens qui sont intelligents et qui t'ouvrent les yeux, et c'est pour ça que je suis militant socialiste... Quand j'étais bloqué des trucs comme ça, ce sont des gens qui m'ont dit « écoute Aziz tracasses pas, on voit que tu es quelqu'un de bien... ». Et je reste fidèle à ça, je reste fidèle à ces trucs-là, même si je ne suis pas d'accord avec tout ce que font les socialistes. Tu as pratiquement 65-75 % de la population qui vote à gauche puis ils vont se mettre avec les bleus. Je ne suis pas d'accord mais... Mais je reste fidèle, progressiste, démocrate, donc voilà ce n'est pas... Je fais partie... Je suis plus un truc concret, tous les jours aider, faire des trucs concrets, le service social de la Province des trucs comme ça, de l'aide concrète. Le gars, la femme, elle a 60 ans, elle est pensionnée, elle n'arrive pas à payer ses lunettes, comment est-ce que l'on peut faire ? Elle n'a pas pour payer son chauffage ou son Mazout, on fait comment ? Voilà, ça je pense que tu rends plus à ton prochain plutôt que d'être politicien, c'est du concret quoi

Et donc du coup par rapport à ça c'est l'USC de Sclessin et délégué syndical, c'est deux engagements différents. Est-ce que vous avez été, je sais bien que beaucoup ont été dans l'UNEM ?

Non, je n'ai pas été à l'UNEM mais j'ai des copains qui y étaient et il y avait la radio marocaine qui était un peu, un peu truc, et c'était mes copains, mais je n'ai jamais fais partie.

Bah voilà, rien à rajouter?

Non.

Entretien 25 avec Kadir Mabrouk

(Le 11 décembre 2018, à Liège, au domicile de la personne)

Durée de l'entretien : 1h10 minutes

[Formules de politesse]

Explication du projet de mémoire et du but de l'interview en soulignant l'importance du témoignage.

Pour commencer est-ce que vous pouvez me dire votre nom, prénom et votre date de naissance ?

Je suis né en 1959, le 11 avril, j'ai 59 ans.

Et votre nom et prénom ?

Kadir Mabrouk

Vous êtes né au Maroc ?

Oui je suis né au Maroc.

Où êtes-vous né au Maroc ?

Dans le Rif au Maroc.

Est-ce que vous pouvez me parler de votre enfance ? Que faisaient vos parents ?

Mon père, il avait un petit commerce au Maroc. Et je crois que c'est dans les années 65 la Belgique demandait énormément de main d'œuvre, et c'est pour ça que beaucoup de gens ont immigré, des marocains, des italiens, de toutes nationalités, et c'est pour ça qu'il est venu en Belgique, en fait, il a été en France, mais il n'est pas resté longtemps, et il est venu ici en Belgique, ici il a travaillé 2 années plus ou moins, puis il est retourné au Maroc, il a repris son commerce, et puis après réflexion, peut-être, il a décidé de revenir, donc il est revenu pour la deuxième fois ici en Belgique, il a travaillé quelques années, et puis il est revenu au Maroc pour ramener toute sa famille.

Vous avez dit qu'il est parti en France. Vous savez pour quelles raisons il est parti en France au début ?

Pour venir travailler

Mais pourquoi la France ?

Il est venu du Maroc, il était obligé de passer par la France.

Ce n'était pas décidé le parcours ? C'était un peu par hasard ?

Oui, oui, à ce moment-là, la Belgique demandait de la main d'œuvre, tout le monde entendait, les postes radio, la télévision, et voilà, c'est pour ça qu'il a décidé de venir ici en Belgique.

Pour quelles raisons a-t-il décidé de quitter le Maroc ? (politiques, économiques, familiales, ...)

Je ne vais pas dire qu'on vivait dans la misère, mais, ... il avait un commerce, mais bon il subvenait aux besoins de la famille, quand il est venu travailler ici, il a vu que les salaires, c'était autre chose qu'un petit commerce et voilà.

A quel moment avez-vous rejoint votre papa?

C'était dans les années 68.

Avec toute votre famille ?

On était moi, ma maman, on était 7 garçons et 2 sœurs. C'était une grande famille.

Et vous êtes venu directement à Liège ?

A Grâce-Hollogne. Pas au centre de Liège,

Votre papa s'était installé à Grâce-Hollogne ?

Oui il s'était installé dans une maison à Grâce-Hollogne. Il a organisé tout.

Vous êtes venu par regroupement familial ?

Moi j'étais jeune c'est difficile d'expliquer, peut être que c'était plus facile de venir à ce moment-là. On n'avait pas besoin de visa...

Est-ce que vous avez eu besoin de faire des démarches administratives ?

Non, enfin moi j'avais 8 ans, enfin maintenant pour quelqu'un qui veut immigrer c'est beaucoup plus difficile, c'est chaud, enfin il faut le visa... c'est compliqué, avant c'était accès simple, même pour le permis, on allait à la commune, on le donnait pour rien.

Au départ votre père, il a eu un parcours intéressant, il est venu une première fois, il est reparti, il a travaillé comme mineur ?

Non, il n'a jamais travaillé comme mineur, il a travaillé dans une usine où on construisait des bobines, pour des voitures.

Du coup quand il est venu il pensait partir pour un moment ?

Il pensait venir pour faire une économie d'argent pour revenir au Maroc, mais bon il est revenu une deuxième fois définitivement.

Pouvez-vous me décrire le logement à Grâce-Hollogne ?

C'était une maison 2 façades, il y avait un grand salon en bas, à l'arrière, il y avait une cuisine et une cour à l'arrière, à l'étage, il y avait 3 chambres, plus le grenier, à ce moment-là il fallait faire avec.

Est-ce que vous étiez en lien avec d'autres migrants marocains ?

Là où on habitait, oui il y avait d'autres marocains qui habitaient derrière chez moi, c'était des amis à mon père, on avait des contacts avec des marocains, ils sont arrivés en Belgique en même temps que mon père.

Comment étaient vos relations avec vos voisins, votre entourage dans votre quartier ?

Très bien, je dirais même qu'à cette époque-là, quand on est arrivé, on avait, comment dire le curé de l'église nous a beaucoup aidé, on nous a donné des couvertures, ce qui nous manquait on a eu un accueil très chaleureux, ils nous ont habillé...

Seulement à l'église ou partout ?

Si je me rappelle, c'était surtout à l'église, un curé que mon père connaissait,...

Avec les commerces de proximité ? Avec la police de quartier ?

Tout allait bien hamdoulillah.

Quel est votre parcours scolaire ? Quelles études avez-vous faites ? Quelles formations professionnelles ?

J'ai commencé des primaires au Maroc mais j'ai dû arrêter. En arrivant ici, j'ai dû apprendre la langue française, j'avais quelques difficultés en français, après ça a été, je voulais faire des études un peu plus haut, mais je n'ai pas eu la chance, j'ai fait du professionnel, je n'ai pas fait de secondaire, j'ai fait les cours du jour à Grâce-Hollogne à l'école René Leruth. Là j'avais décidé de faire soit la menuiserie soit tourneur, ajusteur. J'ai décidé de faire en cours du jour en menuiserie, et en cours du soir, tourneur ajusteur, c'était en 3 ans. Je voulais le diplôme des 2 cotés, quand j'ai terminé, j'ai fait une spécialisation en menuiserie, à Liège rue Waleffe c'est une grande école icb ? ([institut des travaux publics - enseignement de promotion sociale – ALISS](#)) pour l'industrie du bois et j'ai fait des cours du soir aussi en sculpture, j'ai terminé mes études dans les années 78-79, après j'ai arrêté, j'ai voulu faire des études pour enseigner la menuiserie et puis j'ai décidé d'arrêter.

Pourquoi ?

J'en avais un peu marre des études, ce n'était pas tellement marre mais j'avais un professeur à tendance un peu raciste, enfin, je ne le sentais pas et j'ai décidé d'arrêter plutôt que de perdre mon temps.

Il y avait plusieurs nationalités dans l'école ?

Oui il y avait un peu de tout.

Le professeur avait beaucoup de problèmes de racisme avec les élèves ?

Non on ne s'entendait pas et j'ai préféré quitter. D'un côté, je ne regrette pas parce que ce que j'aimais c'était la menuiserie, et si j'avais insisté pour travailler dans ce domaine-là, parce que quand j'ai terminé, il fallait de l'expérience, pour pouvoir travailler dans une société où on travaillait l'ameublement. C'était chaque fois pareil, je me présentais, chaque fois, et pour finir, j'en avais tellement marre c'était chaque fois la même question qu'on me posait il fallait de l'expérience, il y a quand même des lois, même s'ils t'engagent 15 jours et puis après si ça va pas ben, voilà. Ils disent merci et tu t'en vas voilà. Moi j'avais...pour finir je donnais qu'un coup de fil parce que j'en avais marre de me délayer. J'avais pas de véhicule... Puis j'ai stoppé. J'ai fait, j'ai été dans une usine de recrutement : Cockerill Sambre, les bureaux se trouvaient à Ougrée .J'allais jusqu'au pont de Seraing, à l'époque, je marchais beaucoup à pied normalement. (Rires) parce que c'est pas comme aujourd'hui, on a beaucoup de facilités maintenant

Et du coup, pendant toute cette période, vous habitiez toujours chez vos parents ?

Dans les années 73, mon père avait acheté une maison du côté de Mons-les-Liège près de Grâce-Hollogne.

Donc vous avez déménagé mais vous étiez quand même toujours avec vos parents ?

Oui c'est ça. Là on avait quand même une grande maison avec 6 chambres, donc c'était une maison spacieuse.

Et vous disiez que vous vous étiez inscrit à Cockerill- Sambre ?

Oui, j'avais été m'inscrire, mais j'étais toujours étudiant à cette époque-là

Oui les années 79, donc vous aviez 20 ans ?

Oui c'est ça, mais avant ça je me suis inscrit dans une boîte intérimaire et là j'ai travaillé dans le zoning de Grâce-Hollogne. C'était la rénovation des chars d'assaut de guerre. Il fallait les remettre à neuf et les remettre sur le circuit. Moi je travaillais sur les câblages, les câblages électriques. Parce que chacun avait, comment dire, chacun avait quelque chose à faire. Il y avait des gens qui démontaient la mécanique et puis une fois que c'était fait, la carcasse

passait à la peinture, il y avait des peintres. Puis il fallait pré-câbler tout le câblage donc chacun avait quelque chose...

A la chaîne plutôt ?

Oui c'est ça, moi le câblage

Il s'agissait de quelle entreprise ?

(Sauremi ?), mais maintenant, elle n'existe plus. J'ai travaillé là peut-être une quinzaine de jours, parce que je partais travailler avec un ami. Mais en temps qu'intérimaire, tu vas travailler, tu es à l'heure, ponctuel, donc ça va, mais tu t'absentes une fois, le lendemain, tu es remplacé. Malheureusement, c'est un jour où mon camarade, il pas venu me chercher. Je faisais les trajets avec... puis il est venu, il m'a dit viens on va vite, je lui ai dit je n'aime pas on va arriver en retard. Moi j'aime pas arriver dans un endroit où j'arrive en retard. 6h c'est 6h et évidemment quand j'y suis retourné, il m'a dit : « Ecoutez, on a pris quelqu'un d'autre » et alors, j'ai été m'inscrire au bureau de Cockerill-Sambre à Ougrée et de là, quelques jours après, j'ai eu une réponse et je suis allé travailler dans une cokerie, je ne sais pas si tu vois ce qu'est une cokerie ?

Vous pouvez m'expliquer ?

Une cokerie c'est où on fait du coke. Du coke, à la base, c'est un travail, les fours sont chargés, c'est très, très grand et les fours, il y a des compartiments et chaque compartiment a quatre bouches de remplissage au-dessus, la partie supérieure cette partie-là est remplie avec du charbon broyé qui est, il y a une machine qui vient juste au-dessus des orifices et qui vient remplir et qui vide le chargement c'est comme une batterie de voiture. Il y a une machine qui égalise, elle ramène le surplus donc, c'est vraiment bien égalisé, c'est fermé et il y a une cuisson qui se fait pendant 18h. Et après 18h, ce charbon-là il devient dur comme de la pierre, c'est du coke dur on va dire. Et ça on en a besoin pour les hauts-fourneaux. Moi j'ai travaillé 4 ans là-bas.

Ça n'avait rien à voir avec votre formation professionnelle de bas ?

Non, rien à voir

Donc, c'était plus un choix ou une nécessité ?

Ce n'était pas un choix puisque j'avais arrêté, je ne pouvais pas me permettre de rester inactif, il fallait que je travaille. Et là, j'ai travaillé, mais je n'étais pas engagé, j'étais comme CDD, c'étaient des contrats. Pas intérimaires, des contrats de 3 mois, 6 mois. Et entre-temps je pouvais rentrer dans une société : les tubes de la Meuse à Flémalle, c'est un endroit, où on faisait les grosses tuyauteries, des tuyaux en acier pour relier des poutres (?) des tuyaux très lourds. C'était fabriqué en laminoir. J'ai passé des tests, je pouvais....

En même temps, vous travailliez à Cockerill ?

Oui en même temps mais bon je passais les tests parce que je cherchais autre chose, moi je cherchais un contrat définitif, un CDI

Et à Cockerill, ils ne vous le donnaient pas ?

(rires) Ils me l'ont donné par après et là, j'ai pris mon choix parce que je pouvais travailler pour « Tubes de la Meuse » Et j'avais demandé, parce que c'était un iranien qui faisait passer les tests, j'avais demandé, après 6 mois tu rentrais dans la boîte. Et moi, j'hésitais parce qu'après 6 mois, tu rentres dans la société. Et je ne sais pas, je n'ai pas voulu. J'ai préféré rester où j'étais et j'ai bien fait de rester où j'étais. Parce qu'à « Tube Meuse » ils ont travaillé une dizaine d'années, peut-être quinze ans et puis, ils ont fermé tandis qu'ici, moi j'ai fini ma

carrière à Cockerill. Et là, j'étais pas encore engagé On a été engagé à une dizaine de personnes à 6 mois de la fermeture de la Cockerill de Flémalle. Tu vois où c'est l'usine à Flémalle ? Le GB de Flémalle, ben quand tu sors du GB de Flémalle, c'était juste en face, il y avait une usine juste en face : c'était Cockerill Flémalle

Et celle-là, elle a fermé quand ?

Elle a fermé dans les années 80.

6 mois après que vous soyez engagés ? Ça n'a pas remis en cause votre engagement ?

Non on a tous été engagé. C'est un grand complexe, il y en avait partout A Cokerill-Sambre, quand un secteur fermait, automatiquement tout le monde était recasé dans le bassin de Liège. Et de là, j'ai été vers les Hauts-Fourneaux. J'ai été d'abord à la Cockerill de Seraing qui est en face du Standard de Liège, en face, je pouvais aller là mais tous pratiquement tous, on avait été là pendant la période des vacances pour que les gens puissent prendre leurs vacances et faire un roulement. Et puis après, on a tous été dispersé à gauche, à droite. Moi j'ai pas voulu rester, j'ai préféré aller vers les hauts-Fourneaux et j'ai fini ma carrière aux Hauts-Fourneaux

Vous avez travaillé de quand à quand là-bas ?

Aux Hauts-Fourneaux, j'ai travaillé de 84 à 2009. Quand je suis entré, on était comme des manœuvres on faisait de tout. Mais bon, c'était soit travail à la coulée, comme fondeur, soit côté tuyauteur, c'est-à-dire s'occuper un peu de tout ce qui est mécanique, les installations, ce n'était pas vraiment toute la mécanique, une partie, parce que, nous on faisait les pauses, et chacun avait des tâches qu'il devait faire. On avait la mécanique qui nous suivait, que ce soit de 6-2, 2-10, la nuit, dans des gros cas, c'était la mécanique qui venait tandis que nous autres, c'était tout ce qui était blindage : le refroidissement du Haut-Fourneau

Donc l'étape après tout le processus ?

Oui. Donc, moi je n'ai pas été travailler à la coulée ou avec les fondeurs, je me suis dirigé plutôt à l'atelier des tuyauteurs. Là j'ai fait des formations

Vos formations professionnelles vous aidaient pour ces travaux ?

Je vais dire non. Mais aux hauts-Fourneaux, on pouvait faire des formations, c'est l'usine qui nous envoyait faire des formations. J'ai été faire des formations en soudure, soudure à l'arc, chalumeau, il y avait tout, chalumeau, c'est vrai que j'ai appris beaucoup de choses. Et puis on a été aussi apprendre, j'ai pris des cours en hydraulique, pneumatique... et alors après, ils avaient décidé de supprimer la mécanique, la rassembler avec la fabrication et automatiquement, donc, on a eu la tâche de réparer aussi tout ce qui était casse. On s'est formé. En plus de ça, j'ai fait deux ans de cours en A2 pour Cockerill. Des anciens qui avaient des postes comme tuyauteurs, certains je parle, ils sont passés comme chef de réseau. Les chefs de réseau il y a deux ouvriers qui sont toujours à l'atelier, mais quand il y a des casses, le chef de réseau a son talkie-walkie, eux aussi ont leur talkie-walkie, quand il y a la casse, tout le monde entend et on se retrouve directement là où il y a la casse et on essaie d'organiser le travail. Le chef de réseau donne la manière pour essayer d'éviter les arrêts (**pour réparer au plus vite**) on ne pouvait pas se permettre d'avoir des arrêts très longs, parce que plus l'arrêt est long plus on perd. Donc, il fallait aller vite. J'ai été faire quand même deux ans de cours du soir.

Ils aménageaient vos heures de travail ?

Ils m'ont permis de faire les deux années au lieu de faire la nuit, j'allais à l'école, j'ai fait 2 ans et j'ai eu mon diplôme en A2. en électromécanique et alors, de là, j'ai mon collègue qui a été malade pendant une année, comme il y avait le contremaître que je m'entendais très très

bien avec. Il m'a dit : « Ne te tracasse pas je vais essayer de m'arranger pour que tu puisses avoir des facilités pour les cours ». Ça m'arrangeait et dans cette formation, il y avait des math, de la physique, de la mécanique, de la soudure, de l'hydraulique, de la pneumatique, vraiment tout ce qui concerne. Il y avait aussi des notions informatiques parce qu'il fallait faire des rapports. Et il fallait les faire par PC. Comme ça l'ingénieur, quand il vient le matin, il va regarder la situation de nuit pour voir ce qui s'est passé la nuit. Donc je devais vraiment encoder toutes pannes, les problèmes qu'il y a eu. Et de là, j'ai eu la place comme chef de réseau.

Et vous avez terminé votre carrière comme chef de réseau ?

J'ai terminé ma carrière en tant que chef de réseau et quand ils ont fait la fermeture en 2009, je venais juste d'avoir 50 ans, c'est un peu jeune pour être prépensionné. Et quand j'ai vu les gens aller signer pour partir. Même si je serais resté on m'aurait obligé à partir. J'ai été signé et je suis parti. Je suis resté en prépension pendant 7 mois, plus ou moins, 7/8 mois et puis, ils ont décidé de redémarrer les installations en 2012, non en 2009 j'ai arrêté, donc en 2010 On m'a téléphoné pour voir si je serais d'accord de revenir, j'ai accepté tout de suite parce que j'étais content, moi déjà au départ, j'avais pas envie de partir. Je me suis dit j'y retourne même si je travaille un an, deux ans, trois ans... J'y suis retourné et j'ai travaillé encore deux ans en plus mais j'étais engagé là en tant qu'intérimaire.

Ah oui, ils ont cassé votre CDI pour vous donner un contrat intérimaire ?

Je ne perdais rien, j'avais mon salaire. Ils avaient fait ça, que si on devait vraiment arrêter, on nous remet en prépension. Merci, bonsoir. Ça s'est terminé finalement en 2012. En 2012, ils ont décidé de fermer, et de là, on m'a remis en prépension. Depuis je suis prépensionné, mais même si je suis prépensionné, j'ai quand même des occupations, je suis pas quelqu'un qui ne fait rien. Je travaille aussi en tant que représentant dans le domaine des châssis

Quand vous étiez dans l'entreprise, comment est-ce que cela se passait plutôt au niveau social maintenant ? Est-ce que l'insertion était plutôt facile ou difficile ?

Tout de suite je me suis forgé, j'aimais bien ce que je faisais, je ne disais pas aux plus anciens que je connaissais tout. Au contraire, je ne connais rien, ils m'ont appris, je leur ai appris des choses aussi parce que des fois, il y a plusieurs choses dans plusieurs têtes que dans une seule. Voilà, donc je me suis forgé, d'une manière... enfin, je m'y suis fait tout de suite.

Avez-vous eu des difficultés spécifiques, des accrocs pendant que vous travailliez ?

Non, ça a toujours été. Par contre quand il y a une casse d'une machine, par exemple pour remplacer un moteur on mettait plus de temps pour refaire et avec le temps, l'expérience on est de plus en plus rapide. Un moteur il me fallait 3/4h et à la fin 1/4H c'était fait, on l'avait mis, on était à 3. J'étais avec eux, un qui démontait une partie, c'était organisé, mais l'outillage était prêt. Avant qu'on ne bouche, parce que si le haut-fourneau coule, il faut attendre qu'il soit vide complètement avant de le boucher. On préparait tout et dès que c'était bouché, hop parce que avant 1/2h-3/4h, il fallait déboucher le haut-fourneau donc on était dans les temps.

Ok et au niveau personnel, il n'y a rien eu de difficile ?

Non, non, des fois, quand il y avait des problèmes enfin il y a beaucoup d'ouvriers, à l'atelier on n'était qu'à deux plus moi, on était à trois. Quand il y avait des problèmes, j'essayais toujours d'arranger les choses, parce que je ne voulais pas qu'il y ait des disputes et quoique ce soit. Et même moi, si quelqu'un il vient, je vais pas dire disputer mais se fâcher contre moi, moi j'étais du genre, il fallait qu'il vide son sac pour que je sache ce qu'il a. Parce que on travaille ensemble et quand on fait le calcul des journées qu'on passe à l'usine, c'est 21 jours,

alors bon, on passe tout son temps là. Alors moi, j'étais pas quelqu'un de rancunier, donc quand je me disputais avec quelqu'un, le lendemain, c'était terminé. Sauf si vraiment, il décidait de tirer la tête, moi je le laissais. J'ai déjà eu des malentendus avec des contremaîtres aussi. Je leur disais en face direct mais en privé. Je n'admettais pas, moi, quand on faisait une réflexion devant tout le monde. Moi quand j'avais une réflexion à faire en privé, on allait dans le bureau ou à l'atelier et je lui disais ma façon de penser. Des histoires ainsi le lendemain c'était terminé, ... le jour même.

Est-ce que le fait d'être d'origine marocaine, vous a posé des problèmes particuliers, spécifiques ou pas du tout ? Est-ce que ça a créé des liens plus particuliers entre marocains ou aussi une ambiance particulière avec des italiens par exemple ?

Aux hauts-fourneaux, il y a eu des italiens, des marocains et des belges, mais quand il y avait un problème au niveau du travail, on travaillait comme une famille. On était tous soudé, s'il y avait un problème du côté « fondeur », même si c'était pas notre job, notre travail, on allait leur donner un coup de main quand même. Il y avait quelque chose, je dirais même, les années que j'ai passées aux hauts-fourneaux, je les regrette pas, parce que j'étais bien. Maintenant, il y a des choses je peux pas dire (Rires) tant que l'outil fonctionne bien, tout le monde est tranquille. Evidemment quand l'outil, commence à ne pas aller, donc là on sait qu'il ne va pas y avoir de travail pour tout le monde. Parfois pendant une semaine, avant que le haut-fourneau digère ce qu'on lui a mis dedans parce que... et puis une fois que c'est reparti ben tout le monde est tranquille.

Donc, vous avez reçu des tâches à responsabilité ? Vous ne vous attendiez pas en arrivant à Cockerill, à devenir chef de réseau ?

Pour être chef de réseau, il faut avoir des connaissances en hydraulique, pneumatique, soudure, connaître toutes les installations des hauts-fourneaux parce que le haut-fourneau lui-même, quand il est en activité, il produit du gaz, évidemment, ce gaz-là tu le sens pas. Il faut être prudent (Rires) On avait quand même des appareils de détection de CO₂ et le monoxyde de carbone aussi. C'est-à-dire, quand on entendait des bips, il fallait regarder. Je ne sais plus combien de temps on peut rester mais si ça augmente trop, il faut les masques à oxygène, on devait faire alors une intervention où il y avait du gaz.

Est-ce qu'il y avait beaucoup d'ouvriers marocains à Cockerill ?

Il y avait moi, il y en avait un qui est parti avant moi, un tuyauteur marocain, un, deux ... je crois quatre, cinq marocains.

4-5 dans la tournante mais au final y avait-il autant de marocain que d'italiens par exemple ?

Il y avait plus d'italiens, ça je tiens à le dire (Rires) mais on s'entendait quand même bien, mais les italiens à cette époque-là, certains poussaient pour faire entrer les membres de leur famille et j'avais un ami italien qui avait vraiment été massacré par les autres. Il s'appelait Joseph et je lui ai donné des conseils et pour finir il est passé (Rires)

Etiez-vous syndiqué ?

Ben on était syndiqué, tout le monde était syndiqué à la FGTB, chez les métallos.

Est-ce que les relations étaient bonnes avec les délégués ?

C'est-à-dire quand on avait un souci ou un petit problème, ils étaient là.

Est-ce qu'ils vous informaient bien sur vos droits au travail ?

Quand il y avait un problème, ils étaient là pour.

Est-ce que cette entreprise était combative ? Y a-t-il eu beaucoup de grèves par exemple ?

Ben écoutes, dans cette usine, j'ai connu beaucoup de grèves. Pas seulement au fourneau surtout au four à coke, pour un rien du tout, ils arrêtaient. Je trouvais ça un peu dommage. Des fois, je me demande si la fermeture qu'il y a eue, est-ce que c'est pas dû, je pense pas mais bon, parce que je me disais moi-même un jour ça va leur retomber tout sur la gueule.

Du coup, les grèves vous étiez d'accord ou pas au final ? Vous suiviez bien sûr mais étiez-vous d'accord ?

De toutes façons...mais des fois il y avait des choses, je trouvais vraiment exagérées, mais le fourneau coule : « Allez hop », dès que c'est vide : « on arrête hein », on pose les commandes, ils se préparent déjà pour commencer au niveau du chargement parce qu'ils doivent charger les fourneaux d'une autre manière. Dès qu'il y a des arrêts il faut changer tous les paramètres, alors on va changer les paramètres chaque fois qu'on arrête. Les tuyauteurs, les chefs de réseau doivent aller faire le contrôle de toute la cuve

Quand il y a eu les arrêts en 2009 et 2012, comment l'avez-vous ressenti ?

Ben écoute, ils ont décidé la fermeture, on ne savait plus rien dire.

Il y a quand même eu de grosses actions ?

Oh il y a eu des actions mais Métal avait décidé de fermer, on a fermé et puis Métal ne voulait pas avoir quelqu'un de concurrent.

Et vous personnellement, comment l'avez-vous vécu ?

Moi franchement, je venais d'avoir 50 ans quand ils ont décidé de la fermeture, je l'ai pris mal, je ne vais pas dire que je suis tombé dans la dépression, mais j'ai dû vivre avec, voilà. Avant quand on ferme le B parce qu'il y avait deux hauts-fourneaux à Seraing, le 6, c'est celui qu'ils ont couché dans la rue Ferrer je ne sais pas si tu vois, ils l'ont montré à la télévision. Au début, ils avaient arrêté celui-là, ils l'ont mis soi-disant sous cocon qui avaient redémarré par après et entretemps avec la fermeture du 6, je pouvais aller travailler dans un autre haut-fourneau mais en France. Moi j'avais demandé pour aller travailler à Marseille, sur les grands hauts-fourneaux de Marseille face sur mer et alors j'avais eu une interview par un haut responsable et eux, ils auraient voulu que j'aille travailler du côté de Metz, travailler quelques années à Cockerill, moi ça, ça, ne me dérangeait pas. Le système je le connaissais à Cockerill, j'ai travaillé encore quelques années à Cockerill, jusqu'à la fermeture et puis de là je repassais aux hauts-fourneaux. C'était pour Arcelor-Métal parce qu'après Cockerill c'est fini. A Metz, je devais aller dans une cokerie et puis après, de la cokerie, retourner dans un haut-fourneau. Et quand on avait redémarré le haut-fourneau B qu'on avait arrêté, j'ai dit non, j'ai pas voulu y aller. Je suis resté. Mais sinon, moi au départ, j'aurais aimé partir à Marseille parce que ce n'était pas loin pour aller au Maroc. (Rires) Après j'ai préféré rester et je ne regrette pas

A ce moment, ce travail était-il suffisant pour répondre à vos besoins premiers (logement, alimentation, transport...)? Aviez-vous une vie confortable ?

Oui parce que le salaire que j'avais, j'avais un bon salaire.

Oui et je suppose qu'avec vos formations et votre avancement ça a augmenté également ?

Oui, comment dire, après quelques années on avait droit à des augmentations, je les avais.

Et en passant chef de réseau aussi, je suppose

Oui hein

Est-ce que votre salaire correspondait à ce que vous aviez imaginé plus jeune ou était-il mieux que ce que vous aviez espéré?

Je vais te donner un exemple, à ce moment-là j'avais 20 ans, 21, mon salaire net à cette époque-là était de...1600-1700 à cette époque-là, plus ou moins et avec les années, les formations et tout le bazar, je suis arrivé à avoir un salaire de 2700 mais je ne cache pas de te dire que je travaillais 6-2, 2-10 et la nuit. Une fois qu'on décide de travailler dans les pauses, ce n'est pas un travail, je vais dire, bon... **(Oui c'est un travail éreintant ?)** Oui mais on avait quand même des récupérations d'heures, c'est-à-dire pour celui qui n'aimait pas faire 6-2 par exemple, il pouvait s'organiser, il allait trouver le contremaître : « mets-moi deux jours ou trois jours de 6-2 vers la fin, et les 3 jours au début de 2-10 donc là ça va

Oui donc c'est aussi la valorisation de ce que vous avez fait comme formation parce que vous avez fait le choix de beaucoup de formations.

Est-ce que vous arriviez à voir un avenir plus serein pour vos enfants, grâce à votre situation ?

Ben c'est-à-dire en semaine et les weekends, si maintenant, il fallait les samedis et dimanche, il fallait prévoir, s'il y avait quelque chose, il fallait que je prenne congé parce que il fallait un remplaçant. Il y en a deux à l'atelier, un chef de réseau, mais il y avait aussi un troisième, un quatrième qui faisait office de tuyauteur et il pouvait me remplacer tu vois. Si quelqu'un prenait à l'atelier, je veux dire en congé, il pouvait les remplacer tu vois ? Et s'il y avait personne qui pouvait me remplacer ? Je devais m'arranger et dire à l'avance les jours que je pourrais prendre. Le weekend et voilà.

Mais d'une façon plus générale, est-ce que votre salaire vous permettait de voir un avenir plus serein pour vos enfants ? Une meilleure vie pour eux ?

Oui moi franchement, quand je travaillais à Cockerill, je me **suis** mis un objectif c'est-à-dire, avant que je ne termine ma carrière, je voulais avoir un immeuble de rapport. Donc j'ai épargné, je me suis acheté un immeuble de rapport à Liège, que j'ai mis en location

Quelle était votre situation familiale à Liège ?

A ce moment-là, je vais te dire franchement, moi j'ai eu deux enfants avec une autre femme avant, j'étais en ménage avant avec une belge, j'ai eu deux enfants, j'ai un garçon et une fille avec elle avec qui je m'entends très bien parce que je les vois régulièrement hein c'est pas ça. On s'est séparé ça n'allait pas bon. J'ai refait ma vie, je me suis remarié avec Hafida et ça fait 20 ans qu'on est ensemble, j'ai eu trois enfants avec elle, ça va très, très bien et voilà.

Et donc après avoir habité chez vos parents, vous avez déménagé avec votre première épouse, puis vous êtes venu habitez ici ?

Avec mon père, on est allé habiter à Grâce-Hollogne dans la maison qu'il a achetée. J'ai travaillé pendant ce temps-là, quelques années je suis resté là et puis après ben j'ai rencontré mon ex-femme, et on a décidé de vivre ensemble, on a loué un appartement du côté de Flémalle, de là moi j'ai acheté une maison du côté de Flémalle pas loin d'où je travaillais à Cockerill, pas loin. Puis de là, quand on s'est séparé, j'ai revendu ma maison, mais j'avais déjà acheté le terrain ici, j'ai construit d'abord puis j'ai vendu ma maison. J'ai construit ici deux maisons

Et dès que ça a été habitable, vous êtes venu habiter ici ?

Oui

Avez-vous participé à la vie associative marocaine de la ville de Liège?

Non

Même pas des petites activités ?

Non, jamais

Et par rapport aux associations représentant les mosquées ?

La mosquée, j'y vais mais je participe par des aides. Parce que pour les gens qui vont à la mosquée, on paie une petite somme tous les mois, c'est pour aider la mosquée au niveau de l'éclairage, du chauffage, l'eau que les gens utilisent pour aller se purifier, c'est 10€ et moi, je paie ça à l'année. Quand la date est là, je leur donne les 120€ et voilà.

Avez-vous participé à la vie associative plus générale liégeoise pour n'importe quelle association, sportive, culturelle, politiques....?

Non

Avez-vous sponsorisé des événements de clubs sportifs, de centres culturels ou d'associations?

Non je vais dire, parce que parfois, à l'usine où je travaille, c'est pas vraiment sponsorisé mais ils ont des événements comme le foot, pour des clubs de foot, ou pour des œuvres caritatives ou des personnes, là on donne un petit quelque chose, c'est comme à la mosquée aussi quand il faut aider, ben il faut mettre la main à la poche et donner....

Entre les années où vous êtes arrivé, pour vous, on va dire en 70 et les années 80-90 avez-vous vu une amélioration positive, selon vous des conditions de vie des personnes marocaines?

Ben je dirais les différences, parce que on voit maintenant...., parce que au début des années que je travaillais, il y avait beaucoup de choses, parce que moi par exemple quand j'ai commencé à rouler avec ma première voiture, une voiture diesel, je payais le diesel à 13francs ,ce n'était même pas heu converti en euros, c'est rien du tout. Au fur et à mesure, plus on avance, plus on nous met la corde au cou, parce que maintenant, l'exemple du diesel, il est très, très cher. Et pour celui qui doit acheter une voiture, il faut réfléchir, déjà deux fois, avant d'acheter. Moi, j'ai été au Maroc, je suis revenu en voiture et ben pour faire un plein en France, pour mettre le carburant dans ma camionnette, il me faut: 120€. Enorme ! Ici, quand j'ai acheté une voiture, quand je mettais, mon mazout dedans, quand il est un peu moins cher, j'en étais pour 45-50€ plus ou moins, maintenant, il me faut 70€ pour remplir la voiture, ils augmentent de ce côté-là, oui mais bon, mon salaire, n'augmente pas. Maintenant, il faut réfléchir, quand on doit aller à Liège, il faut regrouper toutes choses pour ne pas faire des navettes aller et revenir.

Est-ce qu'on pourrait dire que dans l'immigration marocaine, il y a une évolution positive, au niveau des carrières, etc. mais que le prix de la vie augmente et que, du coup, les conditions générales de vie sont moins bonnes ?

Moi ce que je vois, c'est vrai que le coût de la vie augmente, mais autour, il n'y a rien qui change

Est-ce que la vie pour les personnes marocaines, qui sont arrivées au début, qui n'avaient pas grand-chose pour vivre, est-ce qu'elle est meilleure aujourd'hui ?

Je ne sais pas si elle est meilleure, mais je dirais à mon époque, elle était beaucoup meilleure. Maintenant, plus on avance et plus ça devient dur. Parce que maintenant, c'est comme je dis,

pour avoir, deux véhicules dans un ménage, il faut vraiment travailler tous les deux et avoir un bon salaire.

Entre les années où vous êtes arrivé, pour vous, on va dire en 70 et les années 90 et même 2000 avez-vous vu une différence dans la manière dont est acceptée l'immigration marocaine ?

Dans les années 2000, ils étaient encore acceptés, maintenant quand je vois tout ce qu'il se passe avec le racisme, moi je le vois, il y a beaucoup de racisme.

Et dans les années 60-70, c'était présent ?

Non

Est-ce que dans l'autre sens, il y a une condition d'acceptation qui augmente, qui s'améliore ? Est-ce que les personnes qui ne sont pas de la communauté marocaine, ils acceptent ?

Olala, c'était, dans ces années-là, tout le monde s'entendait bien, aussi bien belges, marocains,... Maintenant, c'est bien simple, à l'époque où mes parents sont venus, je me souviens, le marchand de lait qui venait avec son cheval de trait qui distribuait le lait et le boulanger, tu pouvais laisser cent euros sur le seuil de la fenêtre, il prenait l'argent du pain et il laissait le reste. Il y avait personne qui y touchait, sérieusement personne. Maintenant tu n'oserais pas, vraiment il y avait une confiance. Ça j'ai pas oublié.

L'évolution du racisme, à votre avis, à quoi cela est-il dû ?

Il y a le fait qu'il y a des gens qui n'ont rien. Ça aussi peut-être qu'il y a autant de vols en ville, parce que en ville faut pas avoir, enfin une femme avec son sac, on lui arrache hein.

Si par exemple, vous deviez recommencer votre carrière professionnelle aujourd'hui, vous pensez qu'il y aurait eu plus de situations de racisme ou de discrimination ?

Si je devais la recommencer maintenant ? Je crois qu'il y aurait autant de racisme,

Autant que même au début ?

Ah non, au début non. Ça c'était...L'évolution, ça fait tout un temps. Il y a aussi, il y avait des travaux aussi bien en France que n'importe où que les gens aussi bien les belges, que les allemands ou les français n'acceptaient pas de faire. Maintenant, on leur prend leur travail, ils ont fait quoi. Du travail, il y en a, celui qui veut travailler, il peut travailler. Celui qui n'a pas au niveau manuel, quelque chose dans les mains, il suffit de faire une formation. Mais il faut bien choisir la formation, celle qui te donne l'ouverture aux portes. pas de formation où les portes restent toujours fermées. Moi le fils de ma première femme, je l'ai fait entrer à Cockerill. Mais il n'a pas eu la chance d'être engagé, je lui ai dit : « bon écoute ce n'est pas grave, vas faire les cours du soir, fais l'électromécanique » Je savais bien que dans l'électromécanique, il y a de la demande. Il a fait de l'électromécanique, entretemps, il préférait faire tourneur-ajusteur-rectifieur sur les tours numériques. Donc, il a fait sa formation, il l'a terminée et il a eu l'opportunité d'être pêché directement, au centre de formation. Donc il a été engagé, donc direct. Il a travaillé pendant 6 mois, après un an, il a eu son CDI. Il fait des lentilles pour mettre sur la cataracte pour la vision. Il a fait sa formation, il travaille. Et moi, quand je vois des gens qui glandent, à se tourner les pouces ou à passer leur temps à dormir, à ne rien foutre. Va faire une formation, et c'est vrai, même moi, j'ai beaucoup de notions en chauffage, en sanitaire, je sais placer des portes, je sais carreler, je sais plafonner, je sais faire beaucoup de choses. Pourquoi ? Parce que j'avais mon frère qui était entrepreneur son ouvrier, je m'entends très bien avec. Et bien quand il y a quelque chose que j'aime bien de faire, et bien rien que le fait de regarder et demander quelques

explications de ce travail là, je vais le faire. La première fois ça va pas être le top, à force d'avancer, je vais le faire, dans de bonnes conditions.

C'est la dernière question, est-ce que vous avez été impliqué dans des causes politiques ou des organisations politiques à Liège?

Non

Avez-vous quelque chose à ajouter ? Voulez-vous dire une dernière chose ?

Pour l'immigration, j'en connais beaucoup qui travaillent à gauche, à droite, ce n'est pas une solution. Ce qu'il faut, c'est travailler et cotiser pour sa pension plus tard, enfin s'ils ont la chance d'en avoir. Enfin, il y a toujours des formations, du travail il y en a, mais il faut choisir la formation qui donne l'ouverture aux portes.